



Accompagner les expériences du vieillissement Quel dispositif, quelles démarches privilégier ?

Georges Arbuz

► To cite this version:

Georges Arbuz. Accompagner les expériences du vieillissement Quel dispositif, quelles démarches privilégier ?. Anthropologie sociale et ethnologie. Université du Havre, 2013. Français. NNT : . tel-00848756

HAL Id: tel-00848756

<https://theses.hal.science/tel-00848756>

Submitted on 29 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Georges Arbuz

Accompagner les expériences du vieillissement

Quel dispositif, quelles démarches privilégier ?

33 rue des Alouettes, 75019 Paris
tel : 01 42 39 90 30 - 06 14 83 90 10
arbuz@club-internet.fr

Université du Havre
U.F.R. Lettres et Sciences Humaines
Doctorat de Sociologie

Georges Arbuz

Accompagner les expériences du vieillissement

Quel dispositif, quelles démarches privilégier ?

Thèse de Sociologie
préparée sous la direction de

Daniel Reguer

Soutenue le 12 avril 2013 devant

M. B. Ennuyer

Mme E. Feller

M. A. Gueissaz

Mme A.M. Guillemard

M. Y. Marec

M. D. Réguer

Remerciements

J'adresse mes remerciements aux chercheurs, aux enseignants et aux professionnels, dont les connaissances et les conseils, m'ont permis de déterminer l'orientation et le cadre de référence théorique donnés à cette étude.

Parmi ceux-ci, je souhaite citer, Eliane Feldman, psychiatre, psychanalyste, Elise Feller, historienne, Françoise Cribier, géographe sociale, Mireille Bossard, infirmière coordinatrice du Service de soins infirmiers à domicile (SSIAD) de l'hôpital de Vernon, Rémy Billon chef de service du pôle gériatrique de l'hôpital de la Rochelle, le professeur Régis Gonthier de l'hôpital de Saint Etienne, Denis Debrosse, ancien directeur de l'hôpital d'Angoulême.

Mes remerciements s'adressent aussi aux personnes rencontrées en entretien et lors des sessions Parcours de vie qui, en acceptant de réfléchir à leur expérience de l'avancée en âge, ont contribué à enrichir notre compréhension du vieillissement.

Je pense en particulier aux participants des premières sessions Parcours de Vie, organisées en partenariat avec le Centre d'Etudes Gériatriques Ville Hôpital (CEGVH) de l'hôpital Bretonneau à Paris et avec l'Université du temps libre de Strasbourg.

Ma gratitude s'adresse enfin aux membres du jury pour leurs appréciations et commentaires de ma thèse, pour leurs critiques et leurs suggestions et à Daniel Reguer, qui a accepté d'en assurer la direction.

S o m m a i r e

Avant propos	5
Introduction	9
1e partie - Options théoriques et méthodologiques et présentation des générations étudiées..	16
1 - Options théoriques et méthodologiques.....	17
Options théoriques.....	18
Transition démographique et mutation culturelle	18
Le retard à penser et à accompagner la transition : l'exemple de la France	20
Les conséquences pour la population concernée.....	23
La centration des recherches sur les deux frontières de ce temps de vie	27
Bases méthodologiques	45
2 - Présentation des générations étudiées	65
Présentation d'ensemble.....	68
Le monde que ces générations ont connu dans leur enfance.....	73
Les changements qu'elles ont connus durant leur vie adulte	92
Situation des aînés au début du XXIe siècle	113
2e partie - Enquêtes et résultats de recherche	119
1 - Le départ à la retraite, face à face avec l'aspect social du vieillissement.....	120
Quelques sources historiques à l'origine du statut de retraité.....	122
Enquête réalisée.....	129
Résultats de l'enquête.....	133
L'expérience du départ à la retraite.....	144
Le départ à la retraite des personnes qui vivent seules	174
2 – L'expérience du vieillissement dans la relation aux parents âgés.....	181
La famille, premier cercle de découverte de la vieillesse	184
L'accompagnement de ses parents.....	187
Lorsque les parents vivent à domicile	189
L'hospitalisation en urgence de son parent : passage à une nouvelle relation	195
Le déménagement de son parent en établissement d'hébergement.....	204
Sens et finalité des liens entre les générations à l'approche de la mort	207
Après le décès de ses parents	213
3- Vieillir en couple : la confrontation avec la maladie	215
Avancée en âge et vie en couple	216
L'aide apportée par le conjoint.....	220
Accompagner son conjoint les dernières années de sa vie.....	221
Commentaire	232
Conclusion.....	234
4 - Le face à face avec son vieillissement	237
Solitude et avancée en âge	238
Avancée en âge et changement de lieu de résidence.....	244
3e partie - Enseignements retirés de l'étude	258
1 - Vieillesse et temporalité humaine.....	259
Cadre théorique	262
Les résultats de l'étude de la temporalité humaine	266
2 - Conclusion : L'étude réalisée, limites et perspectives	285
Quel bilan ?	287
Le dispositif d'étude utilisé	289
Bibliographie.....	296
Notes.....	308

Avant propos

Quelles représentations les Français, situés au-delà de l'activité professionnelle, ont-ils de la vieillesse ? Comment font-ils face aux conséquences de l'avancée en âge ? Qu'est-ce qui est important pour eux durant les années de la dernière étape de la vie ? Quels sont leurs souhaits, leurs appréhensions, les nouvelles pistes qu'ils explorent ? Telles sont les questions à l'origine du projet de recherche dont ce texte présente les résultats. Il veut être une contribution à l'étude des différentes manières dont les personnes de plus de soixante ans¹ se représentent et vivent leur avancée en âge au début du XXI^e siècle, les principaux événements, changements et ruptures qu'elles doivent assumer, les questions qu'elles se posent, les difficultés qu'elles rencontrent, l'enseignement qu'elles en retirent.

Dans la phase initiale de son élaboration, le projet visait à mieux connaître la partie âgée de la population et son expérience du vieillissement. Il est né de l'observation que, tant du côté médical et soignant que du côté social, et dans les colloques qui leur étaient consacrés, il était beaucoup question de la santé des sujets âgés, des soins à leur prodiguer, des dispositions à prendre en leur faveur, mais jamais de les considérer comme des personnes qui avaient des choses à apprendre aux autres membres de la société sur une tranche de vie que tout un chacun était appelé à parcourir un jour.

Sa formulation a été revue une première fois avec la prise de connaissance du décalage entre ce qui a été nommé une « révolution de l'âge de la vieillesse » et le retard de la société à la prendre en compte. Voici l'énoncé qu'en ont donné les participants aux *Rencontres sur le vieillissement* organisées en juin 2001 par le Ministère de la recherche (**Gorgeon C. et Léridon H.** 2001) : « Le décalage entre le rythme, rapide, des changements et l'inertie ou la lenteur de l'évolution des représentations collectives est d'autant plus net aujourd'hui que nos sociétés ont connu, au cours des quarante dernières années, une révolution de l'âge de la vieillesse sans précédent historique par son ampleur et sa rapidité... Or notre société n'a pris conscience que très récemment de l'ampleur du phénomène (y compris les sciences sociales) et n'en a pour l'instant pas tiré de conséquences sur le plan collectif » (**Bourdelaïs P. et Henrard J.C.** 2001 p.27).

Prenant acte de la révolution des âges et de ses conséquences démographiques et sociales, du fait que l'existence entre soixante ans et la mort se présentait sous un jour nouveau, face au retard de la société, nous avons considéré les personnes engagées dans cette tranche de vie comme des acteurs potentiels de changement, dont les témoignages et le travail de réflexion pouvaient leur être utiles et aider les autres membres de la société à se démarquer des modèles anciens, des stéréotypes et des idées toutes faites, à avoir moins peur de la vieillesse, à acquérir une image plus conforme aux représentations des personnes âgées qui avaient pris le temps d'y réfléchir, à la situer, non en rupture, mais dans la continuité des autres phases du parcours de vie, et à imaginer de nouvelles façons de la vivre.

Si l'étude a pris en compte les conséquences de la transition démographique, dont nous sommes présentement témoins², les changements découlant des avancées scientifiques et techniques, des mutations culturelles et sociales de la deuxième partie du XX^e siècle, elle

¹ En toute rigueur, nous intéressant au monde de l'après travail, nous devrions considérer l'âge moyen de cessation d'activité professionnelle (58 ans en France, 65 en Finlande). Des raisons statistiques évidentes, nous amènent à nous arrêter sur l'âge, certes arbitraire, de 60 ans.

² On appelle ainsi la résultante d'un ensemble de facteurs, de nature très diverse, qui ont transformé l'état de santé, la situation économique et les modes de penser de la population, ont abouti à une accentuation depuis les années 1960 du rythme d'accroissement de l'espérance de vie des plus de soixante ans

s'est surtout intéressée aux spécificités de ce temps de vie, telles qu'elles sont vécues de nos jours. En arrière plan des progrès réalisés en matière d'espérance de vie et d'état de santé, l'existence entre soixante ans et la mort comporte des événements qui concernent autant le sujet lui-même, que son entourage proche et la société. L'ensemble constitue une initiation progressive, un face à face avec des aspects de la condition humaine, au début ignorés, ou tout au moins mis de côté, et qui s'imposent de plus en plus au fur et à mesure qu'on avance en âge.

Lors du choix de l'orientation à donner à ce travail, l'étude d'Anne-Marie Guillemard du départ à la retraite, assimilé il y a encore peu à l'entrée dans la vieillesse, *La retraite une mort sociale. Sociologie des conduites en situation de retraite*, a été à l'origine du projet de mieux comprendre, au-delà des données sociales impliquées dans le passage, les conséquences du départ à la retraite sur les personnes, la part du statut d'actif et de l'activité professionnelle dans l'image et la considération que l'individu avait pour lui-même, et comment il vivait et compensait le fait de ne plus en bénéficier. Son assimilation de la retraite à *une mort*, nous a conduit de plus à nous demander s'il existait d'autres événements et ruptures de ce temps de vie, qui modifiaient également la représentation que les individus se faisaient de l'existence, et dans l'affirmative, s'il était possible de les identifier et d'étudier leur impact sur les personnes. La thèse d'Erik Erikson que le développement de l'individu est ponctué par une succession de crises, de réussites et d'échecs et se poursuit jusqu'à son décès, nous a encouragé dans cette voie. Nous y avons ajouté l'idée que ces événements peuvent être une source d'enseignement, sous réserve que ceux qui y sont confrontés disposent de moyens pour y réfléchir. Si les événements qui parsèment le temps de la vieillesse sont autant de risques de naufrage, chaque être humain est un Robinson Crusoé en puissance qui, à l'image de ce navigateur courageux, est capable de faire le point et de tirer un enseignement de ce qui lui arrive, de puiser des éléments de son passé et de s'en procurer de nouveaux, de mobiliser ses ressources et les biens dont il dispose, pour se construire une nouvelle existence.

Concernant la mort, la vraie cette fois, l'autre frontière de la vieillesse, le chapitre 12, intitulé : «La mort inversée » du livre de Philippe Ariès *L'homme devant la mort*, qui décrit la disparition de la mort du champ social et public, a compté également. Alors que la mort a été de tout temps et dans toutes les sociétés, la source de spéculations et de rituels collectifs, la société française contemporaine a écarté ces données pour en faire une question médicale, le thème d'études scientifiques et un enjeu éthique. Je me suis alors demandé si ses dimensions symboliques et existentielles, avaient disparu des consciences individuelles et collectives, ou si toujours présentes dans les esprits, elles n'utilisaient pas de nouvelles formes d'expression pour se manifester. D'où les questions également retenues pour cette étude : Comment les membres de la société française engagés dans la dernière étape de leur vie, ou témoins de celle-ci, font-ils face à la perspective de la mort, à quelles ressources font-ils appel ? Quelles représentations et conduites adoptent-ils pour lui donner du sens, la considérer comme faisant partie du destin de chaque individu ? D'autres auteurs, présentés dans le chapitre 1 de la première partie, ont été mis à contribution pour construire le cadre théorique de l'étude.

Démarche

Réfléchissant à l'aide éventuelle dont ils pouvaient avoir besoin pour inventer de nouvelles manières de se représenter et de vivre leur vieillesse, en complément des méthodes utilisées lors de la première phase de recueil des données, un dispositif d'étude a été élaboré et proposé aux personnes rencontrées en entretiens, afin que, partant de leur expérience, elles puissent poursuivre leur réflexion, réactualiser leurs représentations et leurs connaissances, mobiliser

leurs capacités créatives, contribuer ainsi à dessiner les contours d'une nouvelle vision et d'un nouvel engagement dans ce temps de l'existence. Sur le plan méthodologique, l'étude réalisée peut être considérée comme un test en grandeur nature et une évaluation du dispositif mis sur pied pour aider les membres de ces générations à réfléchir et faire évoluer la manière dont ils faisaient face aux changements et épreuves de ce temps de vie.

Le texte présenté est l'aboutissement d'un retour sur la démarche adoptée, sur ses différentes étapes et ses résultats, pour en préciser et commenter les principaux aspects, en interroger le sens et la finalité, reconstituer une cohérence rétrospective d'une démarche de recherche. Tout en s'appuyant sur l'étude réalisée, il porte la marque du regard critique porté sur elle par Daniel Reguer, et il n'aurait pas pu être rédigé sans ses questions, son écoute, et ses recommandations.

Les notes entre parenthèses () sont regroupées p. 308 à 321.

Introduction

L'étude se situe dans la branche de la gérontologie sociale centrée sur le parcours de vie (life cycle) des individus et plus particulièrement l'aspect biographique de celui-ci. En se référant aux synthèses des *Rencontres sur le vieillissement*, par rapport à la distinction : vieillissement collectif/vieillissement individuel¹, elle fait partie de celles intéressées par le vieillissement individuel, envisagé d'un point de vue dynamique et non statique, retient l'idée de ne pas le réduire aux dernières années de la vie et de prendre en compte les transitions biographiques qui ponctuent l'avancée en âge, telles que la retraite, le veuvage, l'entrée en maison de retraite, l'hospitalisation. L'option d'étudier, de préférence à la vieillesse comme état, le vieillissement conçu comme un processus dynamique (**Legrand M., Tréton J.** p. 11   14), a été confirmée par les entretiens de la phase préparatoire de nos travaux. Dans l'esprit des personnes rencontrées, vieillir c'était se trouver face à une succession de changements, de ruptures et d'accidents de santé, séparés les uns des autres par des périodes de calme et de stabilité. On vieillissait par à-coups, à la suite d' v nements qui, remettant en cause un équilibre de vie, étaient à l'origine d'ajustements matériels, sociaux et psychiques. Chaque  v nement était une épreuve demandant de mobiliser ses capacités d'adaptation et qui changeait la perception que la personne se faisait de l'existence et de ses relations aux autres. Le choix d'une approche subjective du vieillissement, d'un regard en intériorité, selon les termes de Bernadette Puijalon (**Puijalon** 2007 p.50), a conduit à privilégier l'expérience et la réflexion des individus, les témoignages des personnes rencontrées, le récit à la première personne, à tenter de comprendre plutôt que d'expliquer, à prendre en compte l'ensemble du cycle de vie ainsi que les relations entre les générations. Pour intégrer une dimension formative au projet, la diversité et la richesse des trajectoires individuelles ont été adossées à un cadre théorique, une méthodologie a été proposée. Elle est présentée dans le chapitre intitulé, *Caractéristiques du dispositif mis sur pied*, p. 53. En s'appuyant sur leur expérience, les participants ont pu ainsi élaborer une réflexion commune sur l'avancée en âge aujourd'hui.

Le présent travail repose sur les contributions de personnes rencontrées en entretiens ou lors de séminaires et ateliers de réflexion organisés dans différentes villes de France et principalement au Centre d'Etudes Gérontologiques Ville-Hôpital de Bretonneau   Paris². Deuxième étape d'un projet³ conduit de 2001   2007, il répond à la nécessité, pour quiconque veut savoir ce que signifie vieillir aujourd'hui dans la société française, de connaître aussi bien les facteurs en jeu dans le vieillissement et l'état d'avancement de la recherche, les données historiques et sociales, que la manière dont les membres de celle-ci envisagent et parcourent ce temps de leur vie.

¹ Selon Henri Léridon, on distingue en gérontologie les recherches qui s'intéressent au vieillissement collectif de celles dont l'objet d'étude est le vieillissement individuel. Les premières, qui relèvent de la macro-sociologie, étudient les conséquences de l'augmentation de la proportion de personnes dites «  g es » dans la population, les secondes, qui se réclament de la micro-sociologie, les transitions biographiques qui ponctuent l'avancée en âge. Différentes par leurs méthodes et leurs objectifs, ces deux approches sont complémentaires. Il n'est pas concevable de réfléchir aux dimensions sociétales du vieillissement sans prendre en compte le vieillissement individuel et réciproquement. Cf. *Rencontres sur le vieillissement*, opus cité.

² CEGVH, Hôpital Bretonneau 23 rue Joseph de Maistre, 75018, Paris, directrice Véronique Desjardins, responsable Claude Lepresle

³ « *L'augmentation de l'espérance de vie et ses implications* » comment les Français sont-ils préparés à faire face aux conséquences de la mutation démographique dont nous sommes présentement les témoins ? Les résultats de la première phase de l'étude ont été publiés en 2003. Cf **Arbuz G., Billon R., Feldman E., Gonthier R.** 2003, - *Le Grand Age : chance ou fatalité* ? Paris,  ditions Séli Arslan

Spécificités

Quatre caractéristiques donnent à l'étude sa spécificité : la prise en compte des changements auxquels est soumis le dernier tiers de l'existence dans le contexte culturel et social du début du XXI^e siècle, le type de participation à l'étude proposé aux personnes sollicitées, le dispositif de recueil et de mise en forme des données, la rédaction du texte qui en a résulté.

Changements pris en compte

- Les évolutions, crises et ruptures de l'existence entre soixante ans et la mort
- Ceux découlant de la transition démographique et de l'amélioration des conditions de vie dont ont bénéficié les membres de ces générations.
- Les réflexions et les initiatives d'une partie des aînés, pour se démarquer des pratiques sociales courantes, et inventer de nouvelles façons de penser et de vivre la dernière partie de l'existence.
- Les résultats des élaborations individuelles et collectives des participants au projet.

Nature de la participation à l'étude proposée

Les personnes sollicitées n'ont pas été considérées comme de simples informateurs¹, mais comme des sujets à même de tirer parti de leurs propres réflexions pour changer leur manière de penser et de vivre leur avancée en âge. Invitées à être les premiers bénéficiaires de la recherche, nous avons pensé qu'elles pouvaient tirer profit du dispositif proposé pour : changer leur regard sur le vieillissement, se donner de nouvelles perspectives, contribuer au renouvellement des représentations et des pratiques concernant l'avancée en âge, en un mot agir sur elles-mêmes et sur leur environnement. A ce titre, l'objectif était non seulement de mieux les connaître, mais aussi qu'elles se connaissent mieux elles-mêmes, ainsi que les évolutions du contexte culturel et social depuis leur enfance jusqu'à l'époque actuelle qui influent sur leur mode de pensée et à la production duquel elles contribuent aussi, et qu'elles fassent preuve de créativité.

Un dispositif d'étude particulier

Lors de la phase préparatoire du projet, il avait été prévu, après une phase d'observation, de se limiter à conduire des entretiens avec des personnes à domicile, à l'hôpital ou en institution d'hébergement. Un certain nombre d'entre elles, insatisfaites de la manière dont elles vivaient leur vieillesse, souhaitant poursuivre leur réflexion, se donner de nouvelles perspectives, il a été imaginé un dispositif original d'étude et de recueil de données, prenant en compte l'élément moteur que constitue le décalage entre les représentations et attitudes dominantes concernant ce temps de vie et les aspirations d'une partie des personnes de plus de soixante ans, (Cf. le chapitre 1-3, les caractéristiques du dispositif d'étude utilisé p. 55) . En plus de ses méthodes, sa durée et sa progression devaient être suffisantes pour que ceux qui s'y inscrivaient puissent s'approprier les objectifs de l'étude, tirer parti de leur réflexion,

¹ « C'est là un des aspects sur lequel les manuels de méthodologie insistent le moins : cette curiosité insidieuse et tenace du chercheur, toujours limitée par les conventions sociales, qui cependant dépasse parfois ces limites communément admises, et par laquelle l'enquête sociologique montre une parenté avec l'enquête journalistique ou policière. » **Mallon I.**, 2004, - *Vivre en maison de retraite, le dernier chez-soi*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 40

bénéficier de l'expérience et de l'écoute d'autres participants pour modifier leur manière de penser et de vivre leur vieillissement. Par les méthodes mises en œuvre et par ses objectifs, l'étude s'est alors située dans ce qu'Alain Touraine a appelé la sociologie de l'action (**Touraine** 1978, p.179 à 307). Le dispositif mis sur pied est en effet proche de celui décrit par ce sociologue, qui a souligné la nécessité, pour tout groupe en quête d'innovation sociale, de partir de l'expérience et de la créativité de ses membres, tout en bénéficiant d'un cadre théorique, ainsi que de l'écoute et de l'accompagnement d'un chercheur spécialement formé (**Touraine** 1978, p.187 et suivantes), utilisant les termes d'*agitateur* et de *secrétaire* pour qualifier son rôle.

Le texte qui en a résulté

Les données recueillies lors des entretiens et des sessions en constituent la source principale. Premiers destinataires, les participants à l'étude devaient y retrouver les étapes de leur réflexion, s'assurer que leur élaboration, le choix des thèmes et la manière de les présenter avaient été pris en compte. Au même titre que les autres membres de ces générations, ils devaient aussi pouvoir s'y référer ultérieurement, pour recadrer leurs représentations du vieillissement, y trouver des exemples et des éléments d'analyse de situations proches de celles qu'ils devaient affronter, et des réponses à certaines de leurs questions.

Agencement des différentes parties

Première partie : bases méthodologiques et théoriques, et présentation des générations étudiées

1 – Bases méthodologiques et théoriques

Après une présentation des raisons du choix du vieillissement comme thème de recherche et du positionnement de l'étude dans le champ gériatrique, cette partie décrit les références théoriques et les concepts auxquels il a été fait appel, les méthodes utilisées et celles mises sur pied pour recueillir de l'information, associer les personnes consultées à l'étude, accompagner le changement des représentations et des pratiques.

2 - Population étudiée, les changements qu'ont connus ces générations

La conviction qu'une meilleure connaissance du cadre social, culturel et familial de leur enfance et de ses évolutions ultérieures peut aider les membres de ces générations à avoir une image plus compréhensive et plus riche d'eux-mêmes que celle que leur propose la société, peut leur servir d'appui pour construire de nouvelles manières d'être et de penser leur vie, mieux comprendre les générations qui leur ont succédé, s'est traduite par la rédaction des deux chapitres de cette partie intitulés : *Le monde que ces générations ont connu dans leur enfance*, et *les changements durant leur vie adulte*. Le premier chapitre décrit le cadre social et culturel, les conditions matérielles, qu'ils ont connus dans leur enfance, les valeurs, les modes de vie, l'éducation reçue dans la famille et à l'école. Le second chapitre décrit les changements dont ils ont été témoin durant leur vie, le rôle accru de l'Etat, l'évolution des pratiques éducatives, la découverte de l'intimité et de nouvelles manières de vivre en couple, le monde qui se présente à eux, au moment de franchir le cap de la soixantaine.

Deuxième partie : enquêtes et résultats de recherche

L'étude a retenu quatre événements de ce temps de l'existence : le départ à la retraite, face à face avec l'aspect social du vieillissement, l'expérience du vieillissement dans la relation aux parents âgés, vieillir en couple, la confrontation avec la maladie, le face à face avec son vieillissement. Si leur survenue suit habituellement l'ordre chronologique, il n'en est pas toujours ainsi. On peut devoir accompagner ses parents, tout en étant encore en activité professionnelle. Chacune de ces expériences, ou épreuves, quelque soit l'ordre ou la simultanéité de leur occurrence, demande de mobiliser ses capacités et ses ressources pour y faire face, joue un rôle dans le passage à une nouvelle phase de vie, a été étudiée telle qu'elle était vécue de nos jours dans la société française.

1- Le départ à la retraite, face à face avec l'aspect social du vieillissement

Après le rappel des concepts et des repères historiques à l'origine du statut de retraité et une présentation des différentes perceptions du départ à la retraite, la troisième partie décrit l'expérience vécue de l'événement, ses implications psychologiques. L'analyse revient sur ce que le départ à la retraite donne à voir de l'importance du travail comme lien privilégié entre

la société et l'individu, son impact sur l'image de soi de la coupure de ce lien, l'importance d'un pilotage en souplesse pour que ce passage soit une transition et non vécu comme une rupture.

2 – L'expérience du vieillissement dans la relation aux parents âgés

Certains des changements et des accidents de parcours de cette période de vie concernent directement le sujet, d'autres se présentent dans la relation avec un proche. Il en est ainsi de l'accompagnement de ses parents âgés, une obligation qui met les personnes face à une réalité jusque là ignorée. La place donnée à l'expérience des personnes impliquées dans cet accompagnement est fidèle à l'esprit de l'étude consistant à leur laisser le soin de mettre en mots et de faire connaître aux autres ce qu'elles ont vécu, le sens de leur engagement.

3- Vieillir en couple : la confrontation avec la maladie

Si la relation entre les conjoints se renforce, acquiert une nouvelle signification durant cette phase de vie, la survenue de la maladie peut compromettre l'équilibre instaurée, mettre à l'épreuve les liens qui unissaient jusque là le mari et la femme.

4 - Le face à face avec son vieillissement

Vient un moment où les liens qui relient la personne à son entourage se distendent et se raréfient, où à la suite du retrait du monde du travail, des décès autour de soi, des difficultés de remplacer les anciennes relations par de nouvelles, le risque de solitude augmente, sollicite les capacités de la personne, à créer de nouveaux liens, à déménager dans un lieu de vie plus adapté. Tels sont les questions abordées dans ce chapitre.

Troisième partie : Enseignement retiré de l'étude

1 – Temporalité humaine et vieillissement

Le thème de ce chapitre est l'expérience subjective du temps, telle qu'elle se présente dans la dernière partie de la vie. Décrivant la manière dont l'individu vieillissant fait face à cette réalité et ce qu'elle entraîne comme changements et découvertes, il permet de revisiter, et de voir selon une nouvelle perspective, quelques uns des thèmes principaux abordés dans l'étude.

2- Conclusion : L'étude réalisée, limites et perspectives

Si est venu le moment de reconsidérer la place et le rôle des aînés dans la société, un tel objectif implique d'abord de mieux les connaître et d'avoir une idée plus précise de ce que signifie vieillir aujourd'hui, les changements, transitions et ruptures du dernier tiers de l'existence, la manière dont les personnes concernées y font face, ce que ces épreuves représentent comme engagement et difficultés, la leçon qu'elles en retirent, les nouvelles pistes explorées. Tel a été l'objectif de l'étude. Résultat de la réflexion et de la dynamique créative des personnes qui ont acceptées d'y participer, elle a mis en évidence le bien fondé d'une réflexion collective, ouvert la voie à l'idée d'un laboratoire permanent d'étude et de formation sur l'existence entre soixante ans et la mort.

Les sources d'information

L'essentiel des données provient des personnes rencontrées, et pour les chapitres de la première partie, des contributions des membres les plus âgés de l'échantillon, celles des personnes nées avant 1935, issues d'un milieu agricole, minier ou industriel, ou résidant en ville : les résidents de la maison de retraite des Ursulines à Versailles, du foyer logement La Sérénité de Lagny/Marne, les familles suivies par le service des soins infirmiers à domicile de l'hôpital de Vernon, les retraités des villes minières d'Ottange-Nondkeil (Lorraine) et de Lens (Nord Pas-de Calais), les agriculteurs des communes dépendant de la ville de Bourganeuf, en Creuse, ceux de la communauté de communes de Hondschoote, de Bergues et de Nomain, dans le Nord, les membres des Universités du temps libre de Versailles et de Strasbourg. Elles ont été complétées par les autobiographies d'Augustin Viseux, d'Anny Cordié, de Denise Leurquin Dépernet, et pour ces dernières par des entretiens

En plus des ouvrages de sociologues, historiens, psychologues, médecins, les romans et les correspondances d'écrivains, ont été sollicités, en particulier ceux de Gustave Flaubert, Guy de Maupassant, George Sand, Thomas Mann, Marcel Proust, John Galsworthy, Roger Martin du Gard, car ils contiennent des descriptions et des analyses qui ont confirmées les récits et les réflexions recueillis lors des entretiens.

Les notes indiquées par le nom des auteurs et l'année se réfèrent à la bibliographie, p. 296, les chiffres entre parenthèses (), renvoient aux notes situées p.308 et suivantes.

Vocabulaire utilisé

Nous avons évité le terme de vieux comme substantif et nous l'avons remplacé par celui d'ainé ou de sujet âgé. Mais nous avons conservé celui de vieillesse. Sénescence ⁽¹⁾, mot dérivé du latin *senescens, entis*, participe présent de *senescere* : vieillir, verbe dérivé lui-même de *senex* : vieux et vieillard, dont le comparatif a donné Seigneur et Sénat, est depuis la fin du XIXe siècle du registre du vocabulaire médical¹ et décrit : « l'ensemble des phénomènes naturels non morbides, propres au sujet âgé. Il s'agit essentiellement d'altérations régressives d'intensité variable touchant la plupart des tissus et des organes. La sénescence agit sur les facultés motrices et sensorielles. Lorsqu'elle affecte les capacités mentales on parle de vieillissement cognitif » (**Blain H, Jeandel C.** 2003). A noter que le vocable « vieux » appartient toujours au vocabulaire courant pour s'adresser à un ami ou mentionner familièrement ses parents.

¹ Dictionnaire Historique de la langue française, sous la direction d'Alain Rey
Dictionnaire Le Robert, 1992 Paris, t. II p. 1918 et 2252

1e partie - Options théoriques et méthodologiques et présentation des générations étudiées

1 - Options théoriques et méthodologiques

Options théoriques

Le vieillissement comme thème de recherche

Le projet a pris forme avec la prise de connaissance des textes publiés dans les années 1980 (**Landry** 1982, **Laslett** 1989), soulignant l'importance de la transition démographique en cours, son impact sur l'existence après soixante ans, sur les représentations de ce temps de vie et de la place des aînés dans l'ensemble social, et déplorant le retard de la société française à en prendre la mesure et à s'y adapter. La transition est en effet survenue « sans qu'on l'ait vraiment prévue - aucune des grandes prophéties sociales du 19^e siècle n'a porté sur ce thème. » (**Cribier** 1997) Nous commençons à peine à entrevoir les implications d'un événement, qualifié par les experts de principal phénomène de société de la fin du siècle dernier et du début du XXI^e, de fait historique aussi important que l'a été en son temps l'industrialisation ou l'urbanisation¹. Jusqu'à ces dernières années, en dépit des avertissements des démographes, des sociologues et des médecins², la société « a négligé, ou n'a pas souhaité porter attention, à un changement qui devait sans doute ébranler d'une façon trop sensible ses modes de penser et de fonctionnement habituels »³

Transition démographique et mutation culturelle

Ses débuts se situent aux alentours de 1850 dans notre aire culturelle, dans un contexte d'accumulation de richesses et de développement de nouveaux modèles culturels. Résultat des découvertes scientifiques, des innovations techniques, de l'amélioration des conditions sanitaires, matérielles et sociales, on relève depuis cette date une augmentation régulière de l'espérance de vie, la perspective offerte à un nombre croissant d'individus de se rapprocher chaque année un peu plus des limites de la longévité humaine, ce que les démographes traduisent par l'accentuation de la rectangulation de la courbe de survie (**Sardon** 1996).

Après la guerre de 1870, les enfants en bas âge sont les premiers à en bénéficier. Un regard critique est porté sur la façon dont parents et nourrices en prennent soin et sur les résultats catastrophiques en terme de chances de survie qui en découlent (**Rollet-Echalier** C. 1990, p.10 et 11). L'adoption de nouvelles pratiques d'hygiène, d'alimentation et de surveillance médicale, a entraîné une baisse continue de la mortalité infantile. Celle des enfants de moins de un an est passée de 296 p. mille dans les années 1750 à moins de 15 p. mille au début des années 1970, à 8 p. mille en 1986, pour se stabiliser autour de 4 p. mille depuis 2004.⁴

¹ « L'espérance de vie connaît depuis plusieurs décennies la phase de croissance la plus rapide de toute l'histoire de l'humanité. Plus jamais les sociétés occidentales ou japonaises ne seront jeunes », écrit Françoise Cribier. « Changement social et allongement de la durée des vies » dans *L'Espérance de vie sans incapacités : Faits et tendances, premières tentatives d'explication*, sous la direction de J. Dupâquier, Paris, PUF, 1997, p. 137-158.

² Voir par exemple : « Le rapport de la Commission d'étude des problèmes de la vieillesse », dit rapport Laroque de 1962, « le rapport de l'intergroupe pour l'étude des problèmes relatifs aux personnes âgées » du Commissariat Général au Plan, dit rapport Questiaux de 1971, le rapport « Vieillir demain » du groupe Prospective Personnes âgées, dit rapport Lion de 1980, préparation du 8^e plan.

³ « Rapport sur le vieillissement » du Comité consultatif national d'éthique n° 59, 25 mai 1998 p. 1

⁴ « En 2004, le taux de mortalité infantile continue à diminuer. Avec 4,1 décès d'enfants de moins d'un an pour mille naissances vivantes, la France se situe en dessous de la moyenne européenne (4,5 ‰) » **Richet-Mastain** L

Les premières observations de l'accroissement de l'espérance de vie après soixante ans datent du début du XX^e siècle. Dépasser 80, voire 90 ans n'est plus exceptionnel. La coexistence de trois générations, en un temps de turbulence sociale et politique, bouleverse la dynamique des relations familiales. Le phénomène est mis en évidence dans ses débuts dans le cercle restreint des familles aisées. Il devient en France et en Allemagne un thème que de grands écrivains, appartenant à la bourgeoisie et/ou intéressé par ce milieu social, ont abordé¹. Un auteur Anglais, John Galsworthy le décrit d'une façon très détaillée². Durant la deuxième partie du XX^e siècle, le phénomène a été amplifié par la diffusion des mesures d'hygiène et d'asepsie, la généralisation de la Sécurité Sociale après 1945, l'amélioration des conditions de vie et de travail, les progrès de la médecine, notamment de celle des urgences. A partir des années 1960, vivre jusqu'à un âge avancé cesse d'être réservé à une minorité. Une large fraction de la population peut dorénavant espérer parcourir une tranche de vie de quelque 20 à 30 ans après l'âge officiel du départ à la retraite³, et plus si l'on tient compte de l'âge moyen de cessation d'activité professionnelle⁴, un processus appelé à se poursuivre. En 2060, 23,6 millions d'individus auront dépassé 60 ans en France, soit une hausse de 80 % par rapport au dernier recensement national de 2007. De 20,6 % en 2000, ils vont représenter entre 33,7 et 36, 5% de la population, selon les projections de l'INSEE (**Blanpain 2010 - Blanpain, Chardon 2010**) L'augmentation prévisible la plus forte concerne les plus âgés : le nombre de personnes de 75 ans, de 5,2 millions en 2007 s'élèvera à 11,9 millions en 2060, celui des 85 ans et plus augmentera de 1,3 à 5,4 millions. Quant aux centenaires qui étaient 6953 en l'an 2000, leur nombre sera compris entre 120 000 et 300 000 à l'horizon 2060. A l'échelle de la planète les chiffres sont encore plus impressionnants⁵.

A noter l'importance du gain annuel d'espérance de vie depuis les années 1960-70 par rapport à ceux relevés au XVIII^e et au XIX^e siècle et durant la 1^{re} partie du XX^e. (**Parant 2007**) Alors que 220 ans ont été nécessaires pour observer une augmentation de 4 ans de l'espérance de vie des hommes de 60 ans (passage de 12 à 16 ans entre 1750 et 1970). Depuis 1970, 20 ans ont suffi pour enregistrer une augmentation comparable. Quant aux femmes de plus de 60 ans, elles ont gagné entre 1750 et 1970, 8 ans (augmentation de 12 à 20 ans d'espérance de vie), et ont bénéficié entre 1970 et 1990 d'un gain d'espérance de vie de 6 ans. Depuis 1997, la moitié des femmes et le quart des hommes en France peuvent espérer atteindre 85 ans, longévité moyenne en progression selon l'INSEE puisque l'espérance de vie des hommes et des femmes à 60 ans augmente d'environ 2,5 mois chaque année⁶. Autant que le recul de la mort, retiennent l'attention le nombre de personnes susceptibles d'atteindre un âge élevé (**Vallin, Meslé, 2010**), tout comme la persistance des inégalités face à la mort entre les catégories socioprofessionnelles (**Blanpain 2011**).

2004, - « Bilan démographique 2004 Nette diminution des décès », division Enquêtes et études démographiques, Insee N° 1004

¹ Martin du Gard R., « Les Thibault » éditions Gallimard Paris 1923, Mann T. « Les Buddenbrook, le déclin d'une famille » (*Buddenbrooks. Verfall einer Familie.*), S. Fischer Verlag, Berlin 1901

² John Galsworthy (1867 – 1933), auteur de *La dynastie des Forsyte* et sa suite : *Une comédie moderne* et *La fin du chapitre*, ont été publiées entre 1906 et 1921. Cf. *La dynastie des Forsyte*, Calmann-Levy, Paris 1970-71

³ Abaissé à 60 ans par l'ordonnance du 26 mars 1982 et relevé à 62 ans par la loi portant réforme des retraites du 10 novembre 2010.

⁴ L'espérance de vie à 59 ans avoisine le quart de siècle.

⁵ Les plus de soixante ans qui étaient environ 600 millions à la fin du XX^e siècle, seront près de 2 milliards en 2050 et leur proportion passera de 10 à 21 % de la population totale. « Rapport de la deuxième assemblée mondiale sur le vieillissement », Madrid 8-12 avril 2002. Nations Unies, New- York, p.1

⁶ Evolution de l'espérance de vie à divers âge, Statistiques de l'Etat Civil et estimation de population, novembre 2011, Insee Première, n° 1385

Espérance de vie et longévité maximale

Il est en revanche peu probable que cette évolution se poursuive indéfiniment¹. A chaque espèce, correspond une durée de vie maximale. Elle se situe chez l'homme aux environs de 120 ans plus ou moins 5 ans et elle n'est guère affectée par les innovations sociales ou médicales. L'âge de décès physiologique non accidentel et non lié à une maladie intercurrente, en excluant les risques intercurrents liés au milieu, aux habitudes toxiques et facteurs physiologiques qui ont un rôle très important, est génétiquement déterminé et dépend de l'espèce. Pour un âge chronologique de 15 ans, un chien est vieux, un cheval est adulte et un être humain est adolescent : ces trois organismes ont le même âge chronologique, mais ont un âge physiologique différent.

La mutation culturelle et sociale après 1945

Tout aussi importants que la transition démographique, et étroitement liés à celle-ci, les changements du contexte culturel et social, dont ont été témoins les membres de ces générations, ont été pris en compte. Après les années de guerre en Europe et des conflits Outre-mer, a succédé une période de paix toujours en vigueur. Sur le plan économique ils ont bénéficié d'une phase de plein emploi jusque dans les années 1980, une situation très différente de celle que connaissent les membres des générations qui leur ont succédé. Sur le plan social et culturel, l'univers de leur enfance, celui des règles privilégiant la soumission à l'ordre établi, a cédé la place vers 1960-70 à celui de l'innovation, de la quête d'authenticité et d'affirmation de soi, à l'origine de nouvelles manières d'être, et du bouleversement des structures familiales. Ils ont été ainsi témoins de l'avènement d'un « homme nouveau », selon l'expression de Jean Fourastié, qui dans les choix importants de sa vie, et notamment dans celui de ses études et de son métier, ainsi que dans le domaine affectif, a donné la priorité à ce qui était en accord avec ses valeurs et ses aspirations, d'un sujet qui prenant ses distances avec les normes sociales en vigueur, voulait pouvoir décider ce qui était vrai, bon et juste pour lui.

Le retard à penser et à accompagner la transition : l'exemple de la France

Le constat peut étonner. Loin d'avoir été ignorée, la situation de la fraction la plus pauvre, la plus démunie, de la population âgée a fait l'objet, depuis plus de deux siècles, de multiples débats, d'études et de rapports, a bénéficié d'avancées législatives importantes, notamment dans la seconde partie du XX^e siècle. Le droit à une pension, l'accès aux soins médicaux, sont reconnus comme des acquis sociaux très importants. En prenant comme référence la loi de juillet de 1905 instituant l'assistance obligatoire aux vieillards sans ressources il est aisé de relever les progrès réalisés : La création en 1945 de la Sécurité sociale, dont une branche spécialement affectée à la vieillesse, l'extension progressive du système des retraites, l'établissement par le décret du 8 avril 1960 d'une Commission d'Etudes des problèmes de la vieillesse, avec à sa tête le conseiller d'Etat Pierre Laroque, à l'origine d'une nouvelle

¹ Même si cet espoir est relancé périodiquement. Cf par exemple l'annonce en page de couverture de l'hebdomadaire Le Point : « Une découverte extraordinaire, L'homme qui promet l'immortalité... ou presque » n° 2020, jeudi 2 juin 2011

politique de la vieillesse. Des trois images qui ont alimenté l'imaginaire social : celles du vieillard indigent, du vieillard sans domicile que la collectivité devait héberger, du vieillard incurable, il ne reste plus grand-chose aujourd'hui¹. Sur le plan matériel les personnes âgées ne forment plus le groupe social le plus défavorisé et leurs conditions de logement sont, dans l'ensemble, acceptables même si on trouve dans cette catégorie d'âge des situations de grande pauvreté. Sur le plan médical, l'attitude des médecins et de l'ensemble des acteurs de santé à leur égard s'est également modifiée². Le patient âgé bénéficie désormais des mêmes soins techniques que les autres membres de la société³ et le terme de vieillard, considéré comme stigmatisant, a été rejeté.⁴ Les pouvoirs publics ont pour leur part encouragé les initiatives en faveur d'un vieillissement actif⁵, la promotion d'une représentation dynamique et optimiste de ce temps de vie très différente de celle qui prévalait autrefois.

Au vu de ces progrès peut-on encore parler de retard et de quel retard s'agit-il ? Sans nier les avancées du dernier demi siècle on observe pourtant que le pas décisif n'a pas été franchi. Celui de considérer les aînés comme des citoyens comme les autres⁶, des personnes dont l'expérience, le vécu et les questions méritent tout autant de retenir l'attention que ceux des autres membres de la société⁷. En 1960 Talcott Parsons recommandait déjà de nous soucier de la place et du rôle du groupe des plus âgés dans la société. (**Parsons** 1960) Un avis régulièrement repris depuis : « Le décalage entre l'âge de la retraite et celui où la vieillesse est biologiquement perceptible, est un fait de société. Aujourd'hui des millions d'inactifs sont « mûrs » sans être sénescents. Que faire ? Et que leur faire faire ? » S'interroge Gérard Vincent en 1987, (**Vincent**, 1987 p. 330). La question a été posée en 1962 aux membres de la commission Laroque « Quelle place peut et doit être faite aux personnes âgées dans la société française d'aujourd'hui et, plus encore, dans celle de demain ? » Elle l'a été aux commissions sollicitées après cette date pour redéfinir les orientations de la politique sociale vieillesse de la France.

Concernant le maintien en activité des seniors, Anne-Marie Guillemard observe qu'en dépit de la pertinence des diagnostics sur la situation française des différents rapports publiés entre 2004 et 2006, le Plan national d'action concerté pour l'emploi des seniors (2006-2010) n'a pas eu les résultats escomptés. « Nous sommes loin de la « révolution culturelle » annoncée dans le prologue du document », écrit l'auteur qui pointe, comme obstacle principal la

¹ **Arbuz G** et col. « Le Grand âge : chance ou fatalité ? » opus cité p 89 et suivantes.

² « Livre blanc de la gériatrie française », Fondation nationale de gérontologie, Paris 2004

³ Ce qui ne veut pas dire que sa prise en charge hospitalière soit à l'abri de critique

⁴ Professeur André Lemaire « Le docteur Maurice Renaud parlant à la tribune de l'Académie de médecine, l'a demandé : il conviendrait de ne plus employer les termes de vieillard et de vieillesse, pourtant admis par Littré mais jugés péjoratifs ». Journal Le Monde 27 décembre 1951

⁵ « Vieillir en restant actif, cadre d'orientation », Organisation Mondiale de la Santé Genève 2001

⁶ « Les aînés ne sont plus de petits vieux, mais des personnes souvent dynamiques et en bonne santé. Une femme de 60 ans a près du tiers de sa vie devant elle. Nos sociétés vont devoir donner du sens à ce temps gagné sur la mort, c'est-à-dire une valeur symbolique, une utilité. Demain, les anciens ne se définiront plus par la simple opposition au monde du travail ou aux jeunes, mais par leur nouveau rôle social et les activités qu'ils seront amenés à remplir, au sein des associations, par exemple. » Jean-Louis Lespes « Un enfant sur deux deviendra centenaire » propos recueillis par Bruno Abescat l'Express du 26/08/1999

⁷ « L'enjeu essentiel est d'intégrer véritablement les personnes âgées dans la réalité sociale. De la même façon que les cellules de notre corps vivent mieux et plus longtemps quand elles sont solidaires les unes des autres, la qualité du lien social influe fortement sur la qualité de notre vie. On ne se sent jamais bien quand on est seul, oublié de tous. » **Ameisen J.C.**, « Demain, la ménopause pourrait survenir à 65 ans », Catherine Vincent, quotidien Le Monde du 29.01.2006

persistance dans les esprits de la segmentation par l'âge et de son effet de stigmatisation. Relevant « l'apparition de formes plus diluées et flexibles d'organisation des temps sociaux réparties sur l'ensemble du cycle de vie, de la diversification et de l'individualisation des trajectoires » (**Guillemard 2010** p. 328), Anne-Marie Guillemard préconise un « changement de cap » consistant à remplacer l'âge comme variable principale pour gouverner les populations, par la notion, à ses yeux beaucoup plus dynamique, de parcours de vie.

Sur un plan général est dénoncée la difficulté de considérer avec un regard neuf les conséquences de la transition démographique en cours et les membres des générations qui en bénéficient. Dressant un bilan des rapports des différentes commissions, et y ajoutant une analyse des termes utilisés pour qualifier la situation des personnes âgées, Bernadette Puijalon et Jacqueline Trincaz relèvent en l'an 2000 l'absence de continuité, les contradictions, oppositions et hésitations des auteurs de ceux-ci, leur centration au fil du temps sur une approche gestionnaire de la dépendance, une démarche qui, outre ses effets de stigmatisation d'une partie des sujets âgés, « laisse entière la question de fond, à savoir le rôle que peuvent et doivent jouer les vieux dans notre société. » Le jugement des auteurs cités est sur ce point sans appel. « Relégué aux frontières de la vie, le vieux n'est plus qu'un objet de soins, vis-à-vis duquel on est quitte puisqu'on délègue auprès de lui des professionnels chargés de le prendre en charge. » (**Puijalon, Trincaz, 2000** p. 174). Seules la médecine et la psychologie accompagnent de nos jours les changements, tournants et ruptures de ce temps de l'existence (**Higgins 2003**). Alors que la mort était il y a encore un demi siècle un événement social, elle a été déplacée depuis dans l'anonymat des services hospitaliers (**Ariès 1977** p. 577- 582), avant de devenir l'objet de mesures d'humanisation (Cf. la Circulaire du 26 août 1986 relative à l'organisation des soins et à l'accompagnement des malades en phase terminale).

Ainsi le retard ne se limite pas à la place et au rôle de ce groupe de la population dans l'ensemble social, il concerne le champ des représentations, la persistance dans les esprits de l'âge comme une variable discriminante, de la vieillesse comme un problème social et médical et des « vieux » comme des personnes potentiellement fragiles, qu'il faut ou qu'il faudra tôt ou tard prendre en charge. En contraste avec les efforts réalisés à leur profit depuis 1945 sur le plan économique et social on relève une difficulté persistante à les considérer comme des citoyens à part entière¹, « aucune fonction positive n'est attribuée à la vieillesse » écrit Anne-Marie Guillemard (**Guillemard 1972** p. 20). Les sujets âgés sont les autres, ceux dont il faut s'occuper vu leur situation et l'avenir sombre qui les attend. Le grand âge, étant présenté comme une accumulation de pathologies et de risques de dépendance nécessite, selon ce point de vue, un nombre accru de dispositifs d'accueil et de soins dont il faut assurer le financement.²

La présence en 2010 de près de 15 millions de personnes de plus de soixante ans, soit 23% du total de la population, la probabilité qu'elles représentent plus de 30 % de la communauté nationale en 2060, demande de renoncer d'aborder les questions relatives à la vieillesse, telles

1 Bernadette Puijalon, « Jamais peut-être une société n'aura tant fait pour ses vieux qui sont économiquement et socialement protégés. Mais le regard porté sur eux reste négatif et le risque existe d'un fossé grandissant entre les personnes âgées et le reste de la société. .../... » « Une approche culturelle du vieillissement » dans la Revue française de service social 2008

² voir par exemple les conclusions de l'étude de la Fédération Hospitalière de France publiée dans le bulletin le Retraité Militant de la CFDT, n° 31 de juillet/août 2009 « Les Français et le Grand âge », soulignant qu'avec la multiplication par cinq en soixante ans du nombre des plus de 60 ans, un tiers d'entre nous est confronté à la dépendance ou la perte d'autonomie d'un proche et que 71% des Français ne sont pas satisfaits de la réponse des pouvoirs publics concernant la prise en charge des personnes âgées... »

qu'elles se présentent aujourd'hui, avec les représentations et les concepts d'autrefois. Mais pour des raisons historiques et politiques, la France ne dispose pas des moyens nécessaires pour élaborer et mettre en œuvre une nouvelle politique du vieillissement. Renaud George ⁽²⁾ voit l'origine de cette situation dans les dispositions de l'Acte II de la décentralisation qui ont fait des départements les principaux acteurs en matière gérontologique¹. Les politiques locales mettent l'accent sur des questions de proximité et d'accessibilité des commerces, des lieux de soin et de loisirs, ce qui est certainement utile, mais ne sont pas à même de répondre aux questions sociétales, d'une toute autre ampleur, que pose la transition démographique. « Alors que des questions comme la politique en faveur de la jeunesse ou l'urbanisme, suscite de nombreux clivages...le caractère à la fois consensuel et problématique de la vieillesse en fait un terrain d'action privilégié. » écrivait déjà en 1980, Anne-Marie Guillemard, dans son livre *La vieillesse et l'Etat*, (**Guillemard** 1980 p. 170 et 171) en conclusion de son étude de la politique vieillesse d'une ville moyenne. Voir également sur ce thème l'article de Dominique Argoud dans *Gérontologie et Société* de 2007 (**Argoud D.** 2007). Il faut aussi s'interroger sur l'intérêt de nommer des commissions spécifiques pour y réfléchir et faire des propositions alors qu'elles concernent l'avenir de tous.

Après les changements de regard, de statut et de situation dont ont bénéficié les enfants (**Rollet-Echalier** 1990, **Prost** 1968 et 2004) et les femmes (**Fraisse** et **Perrot** 1991, **Thébaud** 1992), si l'on estime que le temps est venu d'une révision de la place et du rôle des aînés dans la société et d'une prise en compte des spécificités de ce temps de vie, à la mesure des évolutions qui viennent d'être rappelées, il convient de réfléchir aux actions à mettre en œuvre pour promouvoir un tel objectif, ou tout au moins faire progresser la réflexion à son sujet.

Les conséquences pour la population concernée

Le contraste entre le bouleversement du contexte démographique et social et le retard de la société à prendre en compte ses conséquences sur le cycle de vie, place les membres les plus âgés de celle-ci dans la nécessité et le pouvoir de découvrir, voire d'inventer de nouvelles façons de parcourir une tranche de vie plus complexe et plus riche d'enseignement que ce qu'en présentent les médias et la presse spécialisée. Ayant comme perspective de vivre jusqu'à un âge avancé dans de meilleures conditions matérielles et sanitaires qu'autrefois, ils doivent réaliser en l'espace de deux générations, soit quelque quarante ans, des changements significatifs de leur comportement par rapport à leur avancée en âge : se préparer à vivre plus longtemps, intégrer dans leurs projets une plus grande attention à leur état de santé, le maintien d'une activité intellectuelle et d'une insertion sociale le plus longtemps possible, des liens intergénérationnels, affronter autrement que leurs parents le vieillissement et la mort. Il faut y ajouter l'obligation de vivre ces années dans un contexte culturel différent de celui qui leur est familier. Les premiers à avoir comme perspective de vivre jusqu'à un âge avancé, ils doivent le faire dans un cadre très différent de celui de leurs parents et dans une société qui tarde à prendre la mesure de l'importance des mutations. On peut les considérer comme des pionniers, pour reprendre l'expression de Peter Laslett, qui ont à faire face à un véritable défi.

¹ A partir de 2003 plusieurs textes de lois sont présentés comme l'Acte II de la décentralisation. La révision constitutionnelle du 28 mars 2003 sur l'organisation décentralisée de la République étend les responsabilités des collectivités. Les compétences transférées à partir de 2005 concernent : le développement économique, la formation professionnelle, les transports, l'action sociale, le logement social, l'éducation et la culture.

Questions découlant de ce retard

La manière dont les membres d'une société conçoivent et parcourent les différentes étapes de l'existence résulte de l'interaction de multiples facteurs, donne lieu à des représentations et des comportements transmis d'une génération à l'autre, évolue lentement. Lorsqu'ils doivent faire face, dans des délais réduits, à des changements importants en matière d'espérance et de conditions de vie, on peut supposer qu'ils rencontreront des difficultés. Or la prise en compte de l'augmentation de l'espérance de vie et de la transformation du contexte social est relativement récente, demande d'y faire face sans pouvoir bénéficier de l'expérience acquise par les générations antérieures. Les dysfonctionnements de l'accueil des patients âgés à l'hôpital (**Arbuz G. et Debrosse D.** 1996 pp. 61 à 64), observés lors des évaluations de l'application de la loi du 31 juillet 1991 portant réforme hospitalière¹, sont une illustration du retard pris par la société française à prendre la mesure de l'importance des transformations démographiques et sociales en cours.

Pertinence du questionnement

L'engagement de 1989 à 1993 dans l'expérimentation de la démarche projet à l'hôpital, nous a permis d'observer le nombre important de personnes âgées admises dans les services et les difficultés de leur accueil et de leur orientation. Le contraste était manifeste entre d'une part les équipements sophistiqués et le professionnalisme des équipes médicales et soignantes et d'autre part leur désarroi face à ces personnes, la longue attente sur des brancards de patients âgés à haut risque de dépendance physique et psychique avant d'être orientés vers un service qui acceptait de les accueillir. Les causes à l'origine d'une situation génératrice de désorientation et d'angoisse, n'étaient pas que techniques et organisationnelles. Elles étaient aussi culturelles. Les acteurs hospitaliers avaient des difficultés à prendre en compte l'importance du vieillissement de la population, la fragilité fréquente au grand âge et ses conséquences en matière d'organisation des soins. L'évolution de leurs pratiques, hautement souhaitable, supposait au préalable un changement de mentalité. En étudiant ensuite les raisons de l'envoi de personnes âgées au service des urgences, nous avons observé qu'il aurait pu être souvent évité, si le problème à l'origine de la décision avait été identifié et traité préventivement comme l'avait déjà souligné en 1977 Sir Ferguson Anderson (**Ferguson Anderson** 1977). Enfin nous avons relevé le manque de sensibilisation des intéressés eux-mêmes, leur faible connaissance de ce que signifiait vivre jusqu'à un âge avancé, des précautions à prendre pour en éviter les conséquences les plus fâcheuses, ainsi que leur méconnaissance de ce que la médecine et l'hôpital pouvaient leur apporter.

Ses incidences sur l'élaboration de l'objet d'étude

A l'origine se trouve l'étonnement devant la façon dont les personnes très âgées étaient accueillies à l'hôpital, le constat des difficultés des professionnels à les prendre en charge. Il était possible de tenir ces incidents pour conjoncturels, de penser qu'une organisation prenant mieux en compte les personnes admises permettrait de les éviter (**Arbuz, Debrosse** 2003). Ils prenaient une autre dimension dès lors qu'on les considérait comme illustratifs du retard pris

¹ Cf. Loi n° 91-748 du 31 juillet 1991 et notamment l'article L. 710-4 – Les établissements de santé, publics ou privés, développent une politique d'évaluation des pratiques professionnelles, des modalités d'organisation des soins et de toute action concourant à une prise en charge globale du malade afin notamment d'en garantir la qualité et l'efficacité.

par la société française à faire face aux conséquences de la transition démographique et sociale en cours. L'analyse des circonstances de l'arrivée des sujets âgés aux urgences durant l'été 2003 a confirmé la pertinence de cette option (**Arbuz** 2005). Elle a conduit à s'intéresser aux causes de celles-ci, aux mesures à préconiser pour les réduire ou les supprimer. De ces observations, outre les interrogations concernant les difficultés de l'hôpital à prendre en considération le profil et les attentes de la population âgée, a émergé le projet de mieux connaître la manière dont les Français se représentaient et vivaient leur vieillesse, les événements marquants de ce temps de vie, comment ils y faisaient face, les difficultés qu'ils rencontraient, ce qui avait changé par rapport à ce qu'avaient connu leurs grands-parents et parents, l'aide qui pouvait leur être utile.

Positionnement de l'étude dans le champ gérontologique

Ce chapitre décrit les étapes successives de la réflexion, qui ont abouties à considérer l'expérience des sujets avançant en âge comme un thème d'étude recevable, lui ont peu à peu données sa légitimité.

Un domaine complexe

De l'avancée en âge et de son issue inéluctable la mort, tout le monde en a une représentation nourrie des relations avec ses grands parents et parents, de ses lectures, et pour certains par l'exercice d'un métier. Une définition qui ferait l'unanimité est pourtant difficile à donner comme il est difficile de désigner une discipline qui en dévoilerait les caractéristiques essentielles. A l'image de l'Etre selon Aristote¹, le concept de vieillesse s'entend de différentes façons, donne lieu à une pluralité de discours : littéraires, philosophiques, officiels, scientifiques. Mais alors que pour le philosophe un principe unique, relevant d'une science particulière², était à la source des différentes modalités de l'Etre, ce raisonnement ne s'applique pas à la vieillesse. Comprendre la situation des sujets âgés, leur histoire, leur place dans la société, faire le point sur les perspectives du grand âge et l'aide à attendre de la science et de la médecine, demandent d'avoir accès à des connaissances réparties dans plusieurs domaines. Aucune approche ne pouvant être privilégiée, l'étude de la vieillesse doit prendre en compte ces différents aspects : médicaux, sociaux, psychologiques.³ Elle demande également de choisir un angle d'étude particulier, de nommer ses sources d'inspiration, les options théoriques auxquelles on se réfère et les concepts adoptés.

¹ **Aristote** 1962 « L'Etre se prend en de multiples acceptions » *La Métaphysique*, tome I Librairie Philosophique J. Vrin, Paris p. 177

² « Il est évident qu'il appartient à une seule science d'étudier tous les êtres en tant qu'êtres » Aristote, opus cité, p. 178

³ Comme le souligne l'historien Jean-Pierre Bois « Les questions proposées à la curiosité historique dans le domaine de la vieillesse sont immenses : les âges de la vie, la famille et la société, le droit et les institutions, les techniques et l'économie, la médecine, les mentalités, la mort, il n'est rien qui puisse être négligé. » Jean-Pierre Bois, préface du livre d'Elise Feller, *Histoire de la vieillesse en France 1900-1960*, Editions Seli Arslan, Paris 2005 p.7

La centration des recherches sur les deux frontières de ce temps de vie

L'assimilant à l'entrée dans la vieillesse, une partie importante des études sociologiques¹, porte sur le passage de la vie active à celle de retraité, contribuant ainsi à diffuser un modèle ternaire du cycle de vie, dans lequel la période d'activité professionnelle occupe une place centrale². « Le développement des systèmes de retraite détermine l'émergence d'une nouvelle définition de la vieillesse. Une nouvelle étape de vie s'interpose entre la maturité et le grand âge. Elle se caractérise par la situation commune d'inactivité pensionnée qui lui donne son identité et la rend identifiable. » (**Guillemard** 1980 p. 20, 21). C'est l'autre extrême de ce temps de vie, avec les risques et atteintes des maladies fréquentes à ces âges, qui retiennent l'attention des chercheurs en médecine et des sciences apparentées. Deux groupes dominants dans le champ gérontologique auxquels il faut joindre les psychologues, les psychanalystes et les « spécialistes » de la fin de vie, qui ont les uns et les autres une approche spécifique du sujet (humain) étudié. Une telle répartition peut se justifier sur le plan méthodologique. Qui pourrait de plus contester l'importance du travail comme facteur d'insertion et de solidarité entre les générations, des conditions du départ à la retraite et de ses modalités de financement, tout comme celle du maintien en meilleure santé possible aux âges avancés de la vie et de l'accompagnement des patients âgés. La lecture des résultats des études donne cependant l'impression d'une vision de la vieillesse réduite à deux temps de vie, celui où l'on quitte le monde du travail et l'on devient retraité, celui beaucoup plus tardif de l'âge avancé et son cortège de pathologies invalidantes et de soins à prodiguer, avec un vide entre les deux³. Ce fractionnement des perspectives se retrouve dans le regard que porte la société sur cette partie de la population. Dans sa préface du livre *La Cause des aînés* (**Bergeret-Amselek C.** 2010, p. 14), Geneviève Laroque relève la tâche nouvelle et difficile qui lui incombe : « intégrer ou réintégrer les Aînés dans les activités et responsabilités de la vie ordinaire sans ségrégation, et en même temps prendre en compte et en charge ceux qui se trouvent fragilisés...pour au final accompagner les uns et les autres vers leur destin final. » Enfin principal motif d'étonnement, le peu de place accordée aux premiers concernés pour la compréhension de ce temps de vie. Nul ne conteste l'intérêt des études, mais peut-on se limiter à décrire en extériorité l'avancée en âge ? Le discours et les réflexions des individus ne doivent-ils pas également être pris en compte ? Et qu'en est-il de l'impact des descriptions faites par les spécialistes de leur situation et des problèmes qu'ils rencontrent. L'être humain n'est pas insensible aux discours qu'on tient sur lui. Sur un plan militant, si la cause des aînés doit être défendue, à qui

¹ Pour une présentation de celles-ci et des auteurs qui y ont contribué, voir : **Tibbitts C.** 1963 « Social gerontology : origin, scope and trends » International Social Science Journal, UNESCO, vol. XV n° 3 p.339-354, **Lalive d'Epinay C., Bickel J.F.** 1996 - « La recherche en sociologie et psychosociologie de l'âge et de la vieillesse : un survol » Gérontologie et Société n° 79 décembre, p. 155 et suivantes, **Gardent H.** 1996 - « Vieillesse, vieillesse, qui cherche quoi ? » Gérontologie et Société n° 79 décembre. **Caradec V.** 2004. - *Vieillir après la retraite, approche sociologique du vieillissement*, Introduction, p.3 à 27, Paris, Presses Universitaires de France. **Cavalli S.** 2007, - « Modèle de parcours de vie et individualisation » Gérontologie et Société n° 123 décembre p. 55 et suiv.

² **Guillemard A.M.** - *Les défis du vieillissement* opus cité p. 15

³ « La société française distingue d'un côté les « seniors », des sujets aussi frais qu'à trente ans et prospères (vue parfaitement utopique) et à l'opposée une tranche de « gérontes » plus ou moins dépendants. Les dispositifs médico-sociaux en place concernent essentiellement ces personnes fragiles ou souffrantes. Cette vue actuellement dominante, est réductrice et erronée, ignore la majorité de la population âgée « sans incapacité majeure », exclue souvent de toute vie sociale. » **Robert Moulias**, communication particulière.

appartient-il de le faire se demande Geneviève Laroque : « Aux aînés eux-mêmes ? Ou à ceux, parmi la majorité plus jeune de la population, qui se donneraient – et à quel titre – cette mission, cette obligation ? »¹. Ne peut-on penser que les uns, tout comme les autres, ont leur mot à dire ?

De la vieillesse au vieillissement : l'évolution des idées

Pendant des siècles a prévalu une attitude fataliste par rapport à la vieillesse et à ses maux. Le déroulement de l'existence était considéré comme soumis à un déterminisme aussi rigoureux que celui de la trajectoire des planètes et l'âge était tenu pour seul responsable de la sénilité et de la mort, comme l'explique Elise Feller, dans le chapitre intitulé : « Le vieillissement et le regard médical. De Charcot à Carrel » dans sa thèse, (**Feller E.** 1996, tome 1 p.133 à 139). De même que la société était naturellement soumise à un ordre², la temporalité humaine avait ses lois. En opposition à ce mode de pensée, les recherches menées depuis les années 1935-40 ont montré que tout n'est pas fixé à l'avance, ni sous l'emprise de phénomènes qui échappent à l'action humaine. Voici comment se présente l'approche contemporaine du vieillissement : la façon dont l'être humain affronte les changements et défis de la vieillesse ne découle pas de seules données objectives de type génétique, biologique ou médical. Entrent en jeu des facteurs historiques, sociaux et personnels, la manière dont le sujet se représente son avancée en âge, est préparé à faire face aux défis de cette phase de l'existence, l'aide qu'il reçoit de ses proches comme des dispositions prises en sa faveur par la société. Après avoir pris en compte l'état de santé, le statut social, le métier exercé, pour expliquer les différences de situation par rapport à l'avancée en âge, de nouvelles données comme l'éducation reçue, les valeurs transmises, les modèles de l'enfance, l'histoire de vie, la part d'initiative et de créativité de chacun, sont désormais prises en considération.

L'état de vieillesse, preuve de la domination de l'ordre et de l'harmonie dans l'univers

Ce mode de représentation considérait « chaque partie du monde comme le reflet et un élément harmonieux du tout » (**Minois** 1987 p 224). Dans l'unité fondamentale de l'univers, spirituel et matériel, surnaturel et naturel, « tout est solidaire : le cycle des saisons, le mouvement des planètes, l'histoire, le déroulement de la vie humaine, les tempéraments, les éléments et la symbolique des nombres. Tout se tient, tout a des répercussions sur tout, tout est image de tout. Les âges de la vie en sont une illustration ». La vieillesse était la forme ultime de la présence de l'homme sur la terre. La dernière étape de la vie de l'homme, pour Grégoire le Grand³, une image de ce que sera la fin du monde. « Comme nous portons un corps formé des éléments de ce monde, nous devons juger de la fin de l'univers par celle de ce même corps qui en fait partie ».

Symbolique des nombres et découpage des âges de la vie

¹ *La Cause des aînés* opus cité p.13

² **Charles Loyseau** (1610) « Les uns sont dédiés particulièrement au service de Dieu ; les autres à conserver l'Etat par les armes, les autres à le nourrir et le maintenir par les exercices de la paix. Ce sont nos trois ordres ou estats généraux de France, le Clergé, la Noblesse et le Tiers Etat ». *Traité des Ordres et Simples Dignitez*, cité par Georges Duby. **Duby G.** 1978 *Les Trois Ordres ou l'imaginaire du Féodalisme*, NRF Gallimard, Paris 1978, texte réédité dans *Féodalité*, 1996, Gallimard, p. 457

³ Saint Grégoire le Grand, *Les morales sur le livre de Job*, Paris tome III livre 34, p.814

La vie humaine était conçue comme un passage par une série d'états : 4 ou 7, si l'*adulescentia* est divisée en trois. « Le chiffre 4 a le mérite de s'intégrer dans le système du monde fondé sur les quatre éléments, les quatre humeurs, les quatre saisons, les quatre tempéraments ». ¹ Saint Augustin retient le chiffre 7 pour les âges de la vie parce qu'il correspond aux 7 âges du monde, extension des 7 jours de la création.² Le dernier, la vieillesse, est l'image du renouveau dans la vie spirituelle. Dans son traité *les 83 questions diverses* ³ ce ne sont plus sept mais six périodes qui selon cet auteur découpent l'existence humaine : « celle du berceau, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse ». Isidore de Séville au début du VII^e siècle⁴ reprend l'idée de la division de la vie humaine en six ou sept parties : l'enfance jusqu'à 7 ans, pueritia de 7 à 14 ans, l'adolescence de 14 à 28 ans, la maturité de 50 à 70 ans, la vieillesse qui commence à 70 ans et dont la dernière partie, senies, correspond à la sénilité, dernière étape de la décrépitude. A noter que pour Saint Augustin, la longévité humaine étant de 120 ans et la période de la vieillesse commençant à 60 ans, celle-ci pouvait être aussi longue que toutes les autres réunies mais d'autres penseurs opteront pour une longévité moindre.

Sur le plan qualitatif la vie comporte deux phases. La première est celle de la croissance et des apprentissages, la seconde, qui débute lorsqu'on est dans la force de l'âge, est celle de la maturité, de l'épanouissement de ses potentialités puis du déclin et s'achève par la mort. « La vie est conçue comme un cheminement à deux pentes. La pente ascendante se termine à 35 ans, l'âge idéal, celui d'Adam chassé du paradis terrestre, celui que redonne l'élixir de jouvence, celui qui correspond à une génération. Après l'apogée des 35 ans se situent la virilité, la vieillesse et la décrépitude. Le terme normal de la vie est de 70 ans ». ⁵

Au XVIII^e et au XIX^e siècle, le découpage de la vie en phases distinctes reste d'actualité. On la trouve chez Cabanis⁶ qui distingue quatre âges : la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, qui est le temps de la préparation à la mort envisagée avec sérénité et la sénilité qui est l'âge de la mort considéré comme un repos. A l'aube du vingtième siècle au lieu de la référence à la physique des quatre éléments d'Aristote ou à la symbolique de la Bible, il est fait appel à une conception ternaire inspirée de la philosophie hégélienne et des sciences biologiques en gestation.

Quant à la nature du vieillissement, elle donne lieu à des considérations très générales. Pour Buffon⁷ le vieillissement est une lente décrépitude des corps par dessèchement. La mort ne survient pas brutalement, elle se prépare insensiblement et l'on meurt sans le savoir. Buffon se montre réservé sur les possibilités d'allonger la vie au-delà de 90 ou 100 ans et met en garde contre l'illusion qu'en ménageant son corps on puisse beaucoup prolonger sa vie. En 1800 Bichat⁸ considère lui aussi que le vieillissement est lent et progressif.

L'influence de cette théorie sur la pratique médicale

Le corps médical, à l'exception de quelques précurseurs (Feller 1999, pp.75 à 102), a adopté cette représentation, a pensé jusqu'à la fin de la première partie du XX^e siècle, que la vieillesse était sous l'emprise de lois qui échappaient à son pouvoir. La dernière étape du

¹ Gutton J.P. 1988, - *Naissance du vieillard*, Paris, Aubier collection historique, p.12

² Saint Augustin, *De la genèse contre les manichéens*,

³ Georges Minois, opus cité, p.168

⁴ Isidore de Séville, *Etymologies*, livre V

⁵ Jean-Pierre Gutton, opus cité p.12

⁶ Cabanis, *Les rapports du physique et du moral de l'homme*

⁷ Buffon, *Histoire naturelle de l'homme*, 1749

⁸ Bichat, *Recherches philosophiques sur la vie et la mort*

cours de la vie étant perçue comme un état de totale prostration physique et mentale, qualifié de « marasme sénile » ou de « sénilité », rendait tout recours thérapeutique inutile, dispensait de toute recherche de diagnostic précis. La science médicale pouvait trouver à s'employer plus utilement dans l'amélioration des conditions de la naissance, la réduction des maladies infantiles, les pathologies des adultes dans la force de l'âge, domaines qui s'imposaient pour des raisons sociales et historiques, et dans lesquels elle pouvait espérer réaliser de grands progrès. La sénilité et la vieillesse, mots utilisés indifféremment, étaient estimées être la cause essentielle du décès des personnes âgées. Jacques Bertillon, qui avait repris l'enregistrement et la classification des causes de décès initiées à Paris par son père au milieu du XIX^e siècle, proposa en 1898 d'inscrire comme causes de décès dans la classe XIII - la débilité sénile, sénilité, vieillesse, cachexie, épuisement sénile, démence sénile – Lorsqu'un correspondant nord-américain lui demanda à partir de quel âge pouvait-on accepter ces mentions, sans autre diagnostic, il lui répondit 60 ans. En 1925 on trouve encore dans les statistiques françaises des causes de décès concernant des pensionnaires entrés en 1924, décédés moins de 5 ans après leur admission à l'hôpital de La Salpêtrière : sénilité 44% maladies des bronches 20% du cœur 10% cancers 5% autres causes (grippe, hémiplégie, gangrène, escarres) 21%. Cependant dès 1920, à la maison de retraite Chardon Lagache sur 23 nouveaux pensionnaires âgés de 61 à 78 ans décédés on ne relève que 5 décès pour cause de sénilité. Neuf ans plus tard pour le même nombre d'entrées la mention sénilité n'apparaîtra plus qu'une fois. Une des raisons à l'origine de cette différence de diagnostic doit être cherchée dans la différence sociale du recrutement des patients. En 1938 la vieillesse est réintroduite comme cause de décès aux côtés de la sénilité, mais l'âge auquel le médecin est dispensé d'apporter un autre diagnostic est porté à 65 ans ou même, pour certaines sous rubriques, à 70 ans.

Le peu d'intérêt des premiers psychanalystes pour le sujet âgé

Les psychanalystes de la première partie du XX^e siècle ont calqué leur attitude sur celle de leurs confrères somaticiens. Estimant que les pathologies de cette période de vie étaient incurables, ces derniers se sont peu intéressés, on l'a vu, aux maladies des vieillards. « En accord avec l'esprit dominant de son époque, Freud jugeait au début du XX^e siècle que l'état psychologique des vieillards était le reflet de leur état cérébral au grand âge et se caractérisait par la perte de la plasticité des processus psychiques » relève Gérard Le Gouès (**Le Gouès** 2000 p. 14) en s'appuyant sur une citation des écrits techniques de 1905¹, (**Freud** 1905 p. 264) (3), thèse qui sera reprise par Ferenczi :

« L'homme a tendance, en vieillissant, à retirer les 'émanations de sa libido' des objets de son amour, et à retourner sur son Moi propre l'intérêt libidinal dont il dispose probablement en moindre quantité. Les gens âgés redeviennent comme des enfants, narcissiques, perdent beaucoup de leurs intérêts familiaux et sociaux, une grande partie de leur capacité de sublimation leur fait défaut, ils deviennent cyniques, méchants et avarés. ». (**Ferenczi** 1974, pp.150-155).

Bien que remise en question par Abraham, autre élève de Freud, en 1920 : « Il semble injuste de dénier toute possibilité thérapeutique concernant les névroses d'involution. La psychanalyse en tant que science a bien plutôt à chercher si sa méthode curative peut donner des résultats à un âge tardif et dans quelles conditions » (**Abraham K.** 1966 pp. 92-96), il faudra attendre les années 1960 pour observer un changement d'attitude.

¹ **Freud S.** : « les personnes ayant atteint ou dépassé la cinquantaine ne disposent plus de la plasticité des processus psychiques sur laquelle s'appuie la thérapeutique. Les vieilles gens ne sont plus éducatibles et en outre la quantité de matériaux à défricher augmente indéfiniment la durée du traitement ».

La fin d'une conception figée des âges de la vie

Dans les années 1950 de nouvelles techniques d'exploration fonctionnelle ont rendu caduque la représentation traditionnelle de la vieillesse, ont mis en question l'idée de l'existence d'un « palier » de relative stabilité, débutant à la fin de l'adolescence et se prolongeant durant l'âge adulte, soit environ quarante ans, période durant laquelle l'individu disposait de la plénitude de ses moyens physiologiques et psychologiques. Dans son ouvrage « Sénescence et sénilité » paru en 1958, François Bourlière, directeur du centre de Gériatrie Claude-Bernard, utilise le terme de sénescence, 'ageing processes' pour désigner les modifications morphologiques et psychologiques consécutives à l'action du temps sur les êtres vivants. En opposition avec l'idée que la sénescence était une caractéristique de la dernière phase de la vie, il observe qu'elle se manifeste très tôt dans l'existence. « La sénescence apparaît, à la lumière des recherches modernes, comme un processus insidieux et inéluctable, dont les effets commencent à se faire sentir dès que la croissance de l'individu est terminée et même avant dans certains cas. Loin d'être l'apanage du dernier tiers de notre vie, ce phénomène semble, au contraire, concomitant de toute activité vitale. De même qu'un moteur commence à s'user dès qu'il se met à tourner, notre organisme commence à vieillir très précocement » (**Bourlière** 1958 p.17 et 63)). L'action du vieillissement s'exerce sur l'ensemble des organes et des fonctions de l'être humain.

En l'absence de causes pathologiques, les constantes sanguines usuelles ne varient pas avec l'âge, d'où l'idée d'un régime d'équilibre (steady state) de l'organisme humain jusqu'à l'orée de la vieillesse. Mais dès la période de croissance achevée, la protidémie subit des variations, la moelle hématopoïétique, active à l'intérieur des os, diminue au profit de la moelle blanche lipidique. Le phénomène est particulièrement rapide pour certains os longs comme le fémur et le tibia. Le recours à des épreuves fonctionnelles plus précises a montré une baisse du débit cardiaque, d'environ 1%, par année d'âge entre 20 et 60 ans. La ventilation se modifie elle aussi tout comme la capacité vitale, la capacité pulmonaire totale, la respiration des tissus, la force musculaire. Les organes des sens subissent très tôt les effets du vieillissement. Le pouvoir d'accommodation du cristallin d'environ 16 dioptries à 10 ans, décroît à 4 dioptries vers la quarantaine et à 2 dioptries à la cinquantaine¹. L'oreille vieillit tout aussi précocement que l'œil. La fonction de reproduction ne subit pas de modifications apparentes entre 20 et 45 ans, mais on relève avec l'avancée en âge, une augmentation de la fréquence des risques d'anomalies congénitales et une diminution des hormones sexuelles.² Quant au système nerveux, le ralentissement de la vitesse de conduction des fibres motrices, l'allongement des réactions psychomotrices, l'abaissement des aptitudes intellectuelles consécutif à un ralentissement du métabolisme du cerveau, la baisse de l'efficacité des organes effecteurs, des aptitudes de la mémoire, des capacités d'apprentissage et de la facilité de raisonnement, montrent que lui aussi est soumis, très tôt, à l'influence du temps. Ainsi conclut François Bourlière : « la plupart des fonctions passent par un maximum d'efficacité qui se situe autour de la vingtième année, mais il en existe certaines dont l'involution débute très précocement, parfois même dès la naissance. A la lumière de ces observations, on constate que l'apparente stabilité physiologique de l'adulte est toute relative. A peine atteint la maturité, l'organisme commence à s'acheminer lentement vers la vieillesse ».³

La comparaison des performances physiologiques et comportementales du sujet âgé avec celles d'adultes plus jeunes a rendu caduque la vision figée des âges de la vie. Elle a eu des

1 Bourlière F., opus cité p.33

2 opus cité, p.39 et 45

3 Bourlière F., opus cité p. 49

conséquences positives, notamment dans le domaine de la sécurité au travail, mais présentant une image exclusivement négative du vieillissement elle a été critiquée par les gérontologues¹. Ignorant l'influence de l'environnement et la marge d'initiative des individus, elle le sera également par les théoriciens du vieillissement et par les gériatres (**Gonthier** 2003 p. 192 à 199).

¹ « Un préjugé non pas propre à notre temps, mais particulièrement répandu et incrusté dans notre temps, voit dans le vieillissement un processus inéluctable de destruction de l'organisme, de dégradation progressive de ses fonctions, qui le conduit à la mort » **Philibert M.** 1981 – « Réflexions sur la formation permanente en Gérontologie, » *Gérontologie et Société* n° 16, Paris, p 11

Transition démographique et théories du vieillissement

L'accroissement de l'espérance de vie a confirmé le caractère obsolète de la théorie des âges. Par rapport aux conceptions encore présentes au milieu du XXe siècle, le changement le plus important concerne le passage d'une vision statique et uniforme du vieillissement à l'idée qu'il résulte de l'interaction de processus de nature et de complexité différentes. Il est aujourd'hui considéré comme un phénomène génétiquement déterminé, mais modulé par une multitude d'interactions entre l'homme et son milieu environnemental, social, culturel et familial. Son étude peut être biologique, mais aussi épidémiologique, génétique, sociologique, ou même philosophique.

« Le vieillissement affecte l'homme dans sa totalité, dans son unité, dans ses fonctions biologiques, physiques et mentales... Il procède d'un déterminisme génétique mais il varie selon le milieu social et les conditions de vie. Atteignant tous les systèmes de l'organisme, le vieillissement est multi systémique. S'il utilise des mécanismes communs à toutes les espèces, c'est un phénomène dynamique qui touche tous les niveaux du vivant, de la cellule jusqu'aux niveaux les plus intégrés de l'organisme, comme le comportement. » (**Legrand, Tréton** 2001 p. 8)

Dans le domaine des sciences sociales, cette approche a conduit à reconsidérer des théories comme celle du désengagement (**Cumming, Henry** 1961), voir par exemple la critique qu'en fait Arlie Russell Hochschild (**Hochschild** 1975), à identifier les facteurs sociaux et économiques à l'origine de l'abandon de toute vie sociale, après la cessation de l'activité professionnelle (**Guillemard** 1972), à remplacer ce concept par celui de déprise (**Caradec** 2004, p.22)¹. L'étude des stratégies d'adaptation des sujets âgés a montré qu'en compensation de la perte de maîtrise de certaines situations, ils revoyaient leurs priorités, se recentraient sur des intérêts qui leur tenaient à cœur. La déprise d'un côté était compensée par une plus forte prise de ce qui restait accessible et valorisé (⁴). Face aux inquiétudes concernant le destin des aptitudes intellectuelles dans les âges avancés, de nouvelles études ont montré qu'elles restaient fonctionnelles, en l'absence de pathologies dégénératives. Peter Georges Coleman (**Coleman** 1994) en Angleterre, Paul Baltes en Allemagne, Serge Clément et Jean Mantovani (**Clément, Mantovani** 1999) en France, étudiant les stratégies d'adaptation au changement des personnes au fur à mesure qu'elles vieillissaient ont constaté que celles-ci étaient bien présentes tout au long de la vie ou comme l'écrit Paul Baltes : « Une conviction fondamentale qui ressort de nos études est que les processus de développement, d'acquisition, de réajustement et de transformation, ne s'arrêtent pas à l'âge adulte mais couvrent toute l'amplitude de la vie. » (**Baltes** 1999, pp. 471-507) et note (⁵).

¹ La déprise est un concept sociologique de la sociologie de la vieillesse et du vieillissement qui envisage l'individu âgé avançant en âge comme un acteur pris dans un travail de négociation dont l'enjeu serait le maintien de son identité en dépit des éventuelles implications biologiques et sociales du passage du temps telles qu'une dégénérescence physiologique ou un veuvage. Cf. **Caradec V.** 2004, - *Vieillir après la retraite, approche sociologique du vieillissement*, Paris, PUF, p. 22

L'intérêt porté au contexte et à l'histoire du sujet

L'idée qu'en plus des variables de nature biologique, des données environnementales, sociales et personnelles intervenaient dans le vieillissement, notamment cognitif¹, a conduit des neurologues² et des cognitivistes à s'intéresser au parcours de vie des personnes. Dans un groupe d'individus d'une même classe d'âge, les facultés intellectuelles ne sont pas affectées dans le temps d'une façon équivalente (**Lemaire, Bherer** 2005 p.229). Les différences de performances entre les personnes augmentent avec l'âge, et ces différences sont en lien avec des variables identifiables. Le vieillissement cognitif est considéré aujourd'hui « non comme un simple déclin, mais comme une évolution adaptative qui résulte de l'interaction entre le sujet et l'environnement tout au long de sa vie : c'est le modèle biopsychosocial. » La scolarisation permet l'acquisition d'une « réserve cognitive » selon l'expression de Patrick Lemaire. Le niveau d'études, premier facteur de protection contre le vieillissement cognitif, a un effet bénéfique sur la conservation de la mémoire et le maintien de capacités de réalisation des tâches complexes (**Brayne C.** et al. 2010). Le développement d'une réserve cognitive ne se limite pas aux périodes de l'enfance et de l'adolescence, il tire partie de la qualité des activités professionnelles et sociales poursuivies durant la vie adulte, des engagements après le départ à la retraite. Dans la sphère professionnelle, la pénibilité n'est pas seulement physique et des travaux récents ont identifié des facteurs de protection mais aussi de risque pour l'efficacité cognitive à long terme. Ces études confirment une conviction, communément admise, mais jusqu'ici peu documentée : qu'en matière de vieillissement tout ne se joue pas après soixante ans. Il n'y a pas de frontière étanche entre deux périodes de la vie séparées l'une de l'autre par un événement comme la cessation de l'activité professionnelle. La société tout comme l'individu et ceci dès son plus jeune âge, ont leur part de responsabilité dans l'acquisition et le maintien de capacités cognitives et relationnelles tout au long de la vie. Plus que l'âge chronologique, le développement et le maintien de capacités cognitives, de stratégies d'adaptation et de compétences relationnelles ont un rôle déterminant.

Le vieillissement en tant qu'expérience subjective

Ces avancées justifient l'idée que, concernant l'existence humaine et notamment la dernière partie de celle-ci, une approche en extériorité n'est pas suffisante pour en cerner tous les aspects. L'expérience et la réflexion des sujets concernés doivent également être prises en compte. Quels que soient les progrès réalisés par les sciences exactes dans la compréhension des phénomènes du vieillissement, des aspects essentiels de celui-ci lui échappent. En 1981 Michel Philibert recommandait d'exporter le vieillissement « hors de sa région (biologique) d'origine scientifique, et (de) lui chercher ailleurs un autre modèle..., de prendre en compte ces changements que le biologiste écarte de sa notion comme non liés à l'âge, parce qu'ils ne s'imposent pas à tous les membres de notre espèce selon un ordre nécessaire et irréversible

1 Le terme de sénescence décrit : « l'ensemble des phénomènes naturels non morbides, propres au sujet âgé. Il s'agit essentiellement d'altérations régressives d'intensité variable touchant la plupart des tissus et des organes. » Blain H, Jeandel C. 2003 « Prévention du vieillissement pathologique » la Revue du praticien vol.53 1 p. 97-106. La sénescence agit sur les facultés motrices et sensorielles. Lorsqu'elle affecte les capacités mentales on parle de vieillissement cognitif.

² Cf. la communication de Bruno Dubois, « De la plainte mnésique à la maladie d'Alzheimer », à la journée d'études du Centre d'analyse stratégique, « Le vieillissement cognitif, quelles caractéristiques ? Quelles stratégies préventives ? Quels enjeux pour les politiques publiques ? », 8 juin 2010.

mais résultent de décisions personnelles, de particularismes sociaux, des accidents de l'histoire. » (**Philibert** 1981) Le rappel, face à l'emprise de la science, de ce qui fait la spécificité de l'être humain ne date pas d'aujourd'hui. Ernest Schweninger, le médecin de Bismarck, dénonçait à la fin du XIX^e siècle l'orientation médicale de son temps qui en se centrant sur l'agent pathogène reléguait au second plan le sujet malade ⁽⁶⁾. Une réflexion que reprend Jean-François Girard dans son rapport de septembre 2000¹, au vu du peu de résultat des recherches sur la pathologie d'Alzheimer. Alors que « la mise au point de traitements qui assureraient la guérison complète reste du domaine d'un futur imprécis... notre société est confrontée à la détresse de plusieurs centaines de milliers de personnes, le plus souvent âgées ou très âgées. » L'absence de résultats demande de revoir les priorités, de renoncer à mettre tous ses espoirs dans la recherche pharmacologique et à s'en remettre exclusivement au système de soins et au dévouement de ses professionnels pour la prise en charge des patients qui en sont atteints. Il en tire la leçon que : « La vieillesse n'est pas une affaire strictement médicale et il n'est pas concevable d'aborder les pathologies du grand âge sans prendre en compte le vécu des patients et celui de leur entourage. » Cette réflexion formulée il y a une dizaine d'années, a été confirmée par la publication des résultats de recherches récentes mettant en évidence le caractère protecteur ou compensateur d'un bon niveau d'étude dans le cas de pathologies dégénératives des fonctions mentales supérieures (**Brayne** 2010) ². La recherche réalisée adopte ces réflexions. Elle s'inscrit dans un mouvement à la fois ancien et récent qui tout en prenant en compte les apports des sciences objectives est aussi attentif à leurs limites. Par rapport à des questions telles que la manière de conduire sa vie, le sens de l'existence, seul le sujet humain, membre d'une société et à un moment historique donné, est à même de trouver les réponses qui peuvent le satisfaire³.

Après le rappel de ces données le chapitre suivant présente les références théoriques, les études et les concepts auxquels il a été fait appel, notamment pour la construction du cadre de référence du projet.

1 Girard J.F. « Rapport sur la maladie d'Alzheimer » septembre 2000

2 C. Brayne et al. « Education, the brain and dementia : neuroprotection or compensation ? » Brain, 2010 volume 133 n°8 P. 2210-2216

³ Lepresle E. « La finalité de la vie n'est pas un concept scientifique. » Thèse de doctorat de philosophie « La fabrique du mourant » sous la direction d'Eric Fiat, Université de Marne la Vallée.

Les sources d'inspiration

Une présentation des principales idées retenues pour le projet, permet d'explicitier le choix des études et des auteurs auxquels il a été fait appel. La première est que le vieillissement ne commence pas à un âge précis et qu'il n'est pas un événement strictement médical ou social. Dès son plus jeune âge l'être humain subit les lois du vieillissement biologique, la date du départ à la retraite est mobile, l'âge à lui seul ne détermine pas l'apparition de pathologies spécifiques. La seconde est de considérer l'existence comme une succession de changements, de crises et de découvertes et de situer le temps de la vieillesse dans la continuité et en lien avec les phases précédentes. La troisième est l'intérêt porté à la trajectoire de vie des individus, au récit qu'ils en font et aux questions qu'ils se posent, au face à face de l'individu avec des événements, concentrés dans le dernier tiers de l'existence, dont l'impact est de plus en plus insistant au fur et à mesure qu'il vieillit et ses efforts pour y faire face, continuer à exister en tant que sujet. Martine Dorange résume ainsi l'approche déduite de ces idées :

« Vieillir est un processus de vie dynamique et individuel qui commence dès la naissance et s'achève avec la mort. Chaque étape a un sens, il y a celles qui sont répertoriées et communes à tous, comme faisant partie intégrante du développement de la personne et les faits marquants propres à chacun et qui rendent chaque histoire singulière. Le temps dit de la vieillesse est une de ces étapes et n'a de sens que si elle est reliée à l'ensemble du parcours de vie, sur fond d'histoire sociale culturelle collective. » (Dorange, 2007 p. 31)

Nous avons également retenu l'emprise des représentations sociales et culturelles sur les modes de pensée des personnes et le souhait d'une partie des membres de ces générations de s'en démarquer.

Les nouvelles théories du vieillissement

Sont à citer en premier les nouvelles théories du vieillissement avec le recours à des variables appartenant à des domaines distincts, comme en témoigne cet énoncé de Régis Gonthier :

« Sous le terme de vieillissement on regroupe un ensemble de processus complexes dont l'évolution diffère d'une personne à une autre. Il n'existe pas de parallélisme entre l'âge chronologique et l'expression des manifestations biologiques du vieillissement. Autre constat : l'espérance de vie sans incapacité progresse plus vite que la longévité elle-même, notamment chez les hommes. Comme il y a peu de chances que cette augmentation soit le fait de remaniements subis par le génome humain en si peu de temps, l'augmentation de l'espérance de vie moyenne depuis le début du siècle suggère un rôle important des facteurs extrinsèques, ce qu'on appelle l'environnement de l'homme au sens large, incluant l'hygiène, les traitements, l'habitat, l'alimentation et les comportements, facteurs sur lesquels les êtres humains peuvent agir. L'individu n'est pas qu'une machine biologique, il est aussi un être social. » (Gonthier 2003 p.185). Cette présentation est en phase avec celle des participants aux Rencontres sur le vieillissement qui avaient à réfléchir sur *L'avancée en âge, ses modalités, ses déterminants*. (Legrand, Tréton, 2001 p. 8)

De la segmentation des âges à la notion de cycle de vie

Jusque dans les années 1960, en référence à des modèles très anciens, la vie humaine était conçue comme un passage par une série d'états ayant chacun ses caractéristiques, sans que

des liens, autres que des rites de passage, soient établis entre eux. Les chiffres les plus cités étaient, 4, 7 ou 3. On était par exemple tour à tour enfant, adolescent, adulte et vieillard. Renonçant à une vision fractionnée de l'existence, de préférence à la segmentation des âges, l'école psychosociologique américaine a proposé la notion de cycle de vie.

D'Erik Erikson nous avons adopté la thèse que le développement de l'individu ne s'arrête pas à l'adolescence, mais se poursuit jusqu'à sa mort. Nous lui sommes redevables de l'idée que ce développement est ponctué par une succession de crises, de réussites et d'échecs. Le passage d'un stade de développement au suivant, n'est pas automatique, met en jeu les capacités et les ressources de l'individu, des forces créatrices et des forces de déséquilibre. Le conflit et la tension, tout comme à d'autres moments de la vie, pouvant être aussi bien source de perte de contrôle de soi, de démobilisation, que de maturation, de renforcement de sa confiance dans ses capacités créatrices et d'engagement .

Les notions sociologiques d'individu et de sujet

Des publications de sociologues contemporains, tels qu'Alain Touraine, François de Singly (7), Michel Wievorka, ont été retenues les notions d'individu et de sujet comme un être capable de prendre ses distances avec les idées dominantes de son époque, d'échapper « aux logiques des systèmes, du souverain, de Dieu, d'une communauté et de sa loi, ou qui y résiste, qui est ... capacité d'agir. », de devenir acteur de son existence. Avec cette limite que rappelle Michel Wievorka, « Le sujet n'est pas l'acteur, il est ce qui rend capable d'être acteur, si les conditions le rendent possible, il est ce qui permet d'agir, de construire son expérience, de la maîtriser, du moins jusqu'à un certain point. » (Wievorka 2007, p.16) L'idée qu'au sein d'un ensemble social quelques sujets sont capables de se distancer des conditionnements de leur temps, peuvent être, dans des circonstances favorables, une source d'innovation, nous a amené à distinguer les personnes qui se trouvaient désarmées face aux changements et ruptures de ce temps de vie, vivaient les événements comme ils se présentaient, n'avaient pas l'habitude de réfléchir sur elles-mêmes, des sujets qui se posaient des questions, recherchaient aide et conseil, et enfin des individus qui souhaitaient s'informer et réfléchir à la manière dont ils étaient préparés et vivaient cette phase de leur vie, qui se situant dans une démarche active, étaient capables de prendre du recul et d'analyser leur situation, de trouver de nouvelles manières d'être et de faire.

Les récits de vie comme outil de recherche

Selon Françoise Cribier, les récits de vie constituent une masse d'informations très riches, mais touffue, confuse, et opaque qui doit intéresser les chercheurs. « Le sociologue se doit de considérer les sujets comme acteurs de leur vie, de voir ce que les gens ont fait de leur vie, et ce que leur vie a fait d'eux. » (Cribier 2001 p.42, 42). Il doit également « analyser les stratégies de la société civile (celles des sujets, des ménages, des familles), stratégies éducatives, professionnelles, familiales, résidentielles, qui se développent dans un espace social très structuré, celui du marché du travail, du logement, du mariage, qui ont leurs règles et leurs filières d'accès. Le choix de Françoise Cribier d'étudier les récits de vie de deux cohortes de retraités a été un modèle. Mais alors que Françoise Cribier a opté pour un suivi sur le long terme de deux cohortes de retraités , le nôtre a consisté à rencontrer et à accompagner sur des durées beaucoup plus brèves des personnes réparties tout au long de cette tranche de vie, depuis le moment du départ à la retraite jusqu'à celui de l'âge très avancé, résidant à domicile ou en institution, et ainsi d'étudier, à l'aide de la multiplicité des témoignages recueillis, des moments significatifs d'une phase de l'existence qui se déroule

sur plusieurs décennies. Ce choix explique la diversité des âges des personnes sollicitées pour l'étude.

Le face à face de l'être humain avec le temps

L'étude du vieillissement ne peut ignorer le face à face de l'être humain avec le temps, donc avec la finitude. L'idée de considérer cette confrontation comme une caractéristique majeure, un critère distinctif de cette phase de l'existence, nous la devons à Gérard Le Gouès et à Jean-Claude Arbousse Bastide, deux des psychanalystes qui, avec Paulette Letarte et Henri Danon-Boileau, ont ouvert la voie à l'écoute des sujets âgés. Voici ce qu'écrit Gérard Le Gouès : « Le vieillissement nous confronte à la perspective de la fin. L'arrivée de la mort sur la scène mentale provoque une crise existentielle de première grandeur, quand ce n'est pas la plus importante ». Idée à laquelle il ajoute celle de la vieillesse comme un défi. Pour cet auteur « L'acceptation de notre finitude n'est jamais donnée d'emblée. Il faut du courage pour poser correctement les limites de soi ». Mais tout n'est pas déterminé à l'avance, l'individu possède une marge d'initiative. « De notre capacité à affronter l'épreuve, ou à défaut de notre envie d'éviter, de contourner, de refuser l'obstacle, dépend l'issue de la crise. » (**Le Gouès** 2002 p.113)

La part d'inéluctable que comporte le vieillissement sollicite non seulement les ressources sociales et psychologiques de l'individu, mais également ses capacités à y faire face en tant que sujet, dans le sens philosophique qu'un auteur comme Maine de Biran donne à ce terme : « cet être singulier qui n'a sa véritable réalité qu'en contribuant à se faire lui-même, à partir sans doute d'une nature donnée et selon des exigences intimement subies, mais par un devenir volontaire et une conquête personnelle. »

Le caractère ontologique de la relation à autrui

Aux concepts d'individu et de sujet, tels qu'ils sont définis par la sociologie contemporaine et la philosophie, nous avons ajouté celui de relation. Une notion que la pensée philosophique française a tardé à considérer, lui préférant l'idée de l'individu comme sujet rationnel. Elle a également tardé à être prise en compte en sociologie, et lorsqu'elle l'a été comme par exemple dans l'étude des organisations, ou en psychologie sociale, dans l'étude des groupes de rencontre, elle est abordée d'une manière qui laisse de côté des aspects selon nous essentiels de la relation. Le sujet tel que nous le concevons, n'est pas le sujet cartésien, ni celui de Claude Bernard. Il n'est pas non plus celui d'Eugène Enriquez (**Enriquez** 1997) ou de Didier Anzieu (**Anzieu** 1999), mais un être qui découvre la dimension relationnelle de l'existence dès les premiers mois et années de sa vie, et qui la redécouvre tout au long de son parcours, notamment lors de l'accompagnement de ses proches et lorsqu'il est accompagné lui-même dans les dernières années ou mois précédant son décès. On pense ici au chapitre IV du livre de Martin Heidegger *Sein und Zeit* (L'être et le temps) paru en 1927 (**Heidegger** 1927), intitulé « L'être-au-Monde comme être-avec-autrui et être-soi. Le « on » ». S'opposant à Descartes, l'auteur écrit : « Un pur sujet sans rapport au monde n'est pas ce qui est donné de prime abord, et même ne nous est jamais donné ... les autres ne se rencontrent pas grâce à une appréhension qui distinguerait d'avance un sujet, immédiatement donné comme subsistant, de tous les autres sujets, également subsistants... L'être là est essentiellement être-avec-autrui. » (**Heidegger** p.147, 150 et 152). Mais on peut aussi mentionner l'essai de Martin Buber *La vie en dialogue* (**Buber** 1959), le livre de Robert Antelme (**Antelme** 1947) et celui de François Flahault (**Flahault** 2006) *Be yourself* ⁽⁸⁾. Rappeler le caractère ontologique de la relation, c'est souligner l'implication de l'être humain dans ce qui arrive à l'autre, notamment lorsque

existe entre eux une relation filiale, que l'horizon de la mort se rapproche et que se manifeste alors la force et la permanence des liens entre les générations, ou lorsqu'ils vivent en couple.

A noter que le thème de la solidarité entre les générations, revient sur le devant de la scène. Mais la situation des comptes sociaux et les inquiétudes pour l'avenir expliquent qu'il soit essentiellement abordé dans sa dimension économique.

« Faut-il craindre, compte tenu de leur poids électoral, que les générations âgées réussissent à s'emparer d'une part grandissante du revenu national faisant peser une charge exorbitante sur les actifs, les empêchant de réaliser les investissements sociaux nécessaires en faveur des jeunes ? » se demande Henri Sterdyniak (**Sterdyniak** 2011).

En 1998, Louis Chauvel en a fait le sujet de son livre : *Le destin des générations* (**Chauvel** 1998) ⁽⁹⁾. Cet aspect n'est pas le seul, dans une approche anthropologique, à mériter d'être pris en compte. L'avancée en âge est un temps de transformation de sa relation avec son environnement, d'adoption de nouveaux comportements, un temps où l'individu tout en aspirant à une plus grande liberté d'être et de penser, ressent de nouveaux besoins en matière de présence de l'autre, d'écoute, d'aide et de soutien, notamment lorsqu'il souffre d'une pathologie ou qu'il arrive aux confins extrêmes de l'existence.

L'importance des représentations sociales de la vieillesse

Le constat de l'importance des représentations sociales de la vieillesse nous a orienté vers les travaux de l'historienne Elise Feller (**Feller** 1996), son étude de l'image corporelle des vieux, du vieillissement au travail, du rôle des médecins, de l'encadrement législatif, réglementaire, économique et social qui a abouti à considérer la vieillesse comme un problème de société. ⁽¹⁰⁾

Une approche spécifique de la culture

Prenant nos distances avec le sens de culture, comme « développement des facultés intellectuelles par des exercices appropriés (1549)¹ », et avec l'approche structuraliste de Pierre Bourdieu du concept, voir son livre *La distinction* (**Bourdieu** 1979), nous avons emprunté à l'école anthropologique Nord-Américaine sa définition de la culture comme l'ensemble des formes acquises de comportements dans les sociétés humaines. Pour cette école de pensée, la nature sociale de l'être humain fait que, de sa naissance à sa mort, son existence n'est lisible, n'a de signification que lorsqu'elle est exprimée dans le langage et la culture d'une société. L'image qu'il a de lui-même, le sens qu'il donne à sa vie et le récit qu'il en donne, portent l'empreinte d'une culture spécifique ou comme l'écrit Melville Herskovits :

« Le comportement humain, en effet, a été défini comme « un comportement symbolique » Si l'on part de ce facteur, il devient clair qu'en usant de symboles l'homme donne du sens à sa vie. Il définit culturellement ses expériences qu'il ordonne conformément aux modes de vie du groupe dans lequel il est né et dont, par un processus d'apprentissage, il devient un membre actif. (**Herskovits** 1964 p. 17)

Appartiennent à la culture d'une société, ses mythes fondateurs, l'ensemble de ses savoirs, des ustensiles disponibles et des manières de les utiliser, ainsi que l'identité, la place et le rôle de

¹ Dictionnaire historique de la langue française, tome I p. 542

ses membres, dans leurs dimensions : pratiques, sociales et symboliques. La manière dont l'individu conçoit son existence, le sens qu'il lui donne, l'image qu'il a de lui-même, sont formulés dans des termes et selon des modes de pensée de la société à laquelle il appartient, et de plus en plus de la micro société, réelle ou virtuelle, dont il se réclame.

S'il n'existe pas une infinité de façons d'être malade, les discours tenus sur la maladie sont ceux d'une société, tout comme le sont les normes admises de sociabilité. Même dans les derniers temps de sa vie, le discours du sujet se réfère à une culture. S'il peut se démarquer des comportements habituels, être innovant, créatif, il ne peut le faire que dans certaines limites, et en faisant son choix dans les énoncés de la ou des cultures auxquelles il a accès. Pour nous limiter à l'exemple de la mort, dans un contexte de disparition des repères symboliques, dans lequel la religion a cessé d'être, pour une majorité de Français, une source d'inspiration, seuls les militaires morts en opération et les personnages importants de l'Etat sont encore l'objet de cérémonies officielles, tandis que les membres de la société civile, et en premier lieu les plus âgés d'entre eux, sont transférés à l'hôpital et y décèdent discrètement à l'abri des regards.

Nous intéressant à des événements de la destinée humaine auxquels chacun, quelque soit sa position sociale et son sexe, peut être confronté, notre démarche est à l'opposé de celle d'un auteur comme Balzac, attaché à décrire les différences d'attitude et de comportement existant entre les hommes et les femmes de son temps.

« La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. » (**Balzac** 1842 p. 4)

Enseignement retenu de ces auteurs

Les concepts de sujet, d'individu ou d'acteur au sens que leur donnent Alain Touraine ou Michel Wievorka, en mettant l'accent sur la marge de liberté dont il dispose, nous ont conduits à distinguer les différences d'attitude face à un tournant existentiel, une difficulté, un changement de situation. Alors qu'une majorité de personnes va se conformer aux attentes de la société, le sujet prendra ses distances avec les comportements habituels, tandis que celui qualifié ici d'acteur, ou d'auteur de son existence, sera capable d'inventer de nouvelles manières d'être, sous réserve que les contraintes ne soient pas trop fortes, que les circonstances le permettent. Pour illustrer ce propos on peut citer le cas du veuvage. Après le décès de son époux, la coutume voulait que la veuve renonce à participer pendant un an aux fêtes et à des événements comme les voyages collectifs. Seules les jeunes veuves pouvaient envisager de se remarier. Cette pratique s'est maintenue plus ou moins tardivement selon les régions et les milieux. Dans le groupe des femmes de plus de 75 ans interviewées en 2005 vivant dans la commune de Nomain (Nord), la majorité d'entre elles l'avait suivie, seule une petite minorité, sous l'influence de leurs proches, avait réduit la durée du veuvage. Autre exemple, avant les années 1950, dans cette commune, comme dans la majorité des communes rurales en France, on ne se mariait pas sans l'accord des parents, et pour une femme avoir un enfant avant d'être mariée était une honte. La règle avait été respectée par toutes les femmes rencontrées à Nomain à l'exception de Madame X. 92 ans qui, devant le refus de son père de l'autoriser à épouser l'homme de son choix, a demandé à ce dernier de « lui faire un enfant »

et a mis son père devant le fait accompli. La distinction entre les personnes qui vivent leur vieillesse comme elle se présente et en suivant les modèles dominants et celles qui, exerçant leur sens critique, ouvrent de nouvelles pistes, font preuve de créativité a été retenue lors de la réalisation du projet d'étude et de l'analyse de ses résultats. Elle est périodiquement l'objet de réflexions.

Quant aux changements pris en compte, les premiers sont les transitions, crises et ruptures de ce temps de vie. Pour en établir la liste, nous avons consulté un premier groupe de personnes. En phase avec les données de départ de l'étude, nous avons également retenu les changements découlant de la transition démographique et de l'amélioration des conditions de vie dont ont bénéficié les membres de ces générations. Du fait de meilleures règles d'hygiène, d'une meilleure alimentation et de soins médicaux plus efficaces, de conditions de vie moins difficiles, les aînés aujourd'hui se sentent plus « jeunes » que leurs grands-parents et parents au même âge, ont une vision différente de l'existence, de nouvelles aspirations et attentes. Nous avons enfin considéré les changements découlant des initiatives des personnes, en fonction de leurs capacités de se démarquer des pratiques sociales courantes, et d'inventer de nouvelles façons de penser et d'être, notamment en tirant profit du dispositif d'étude et de réflexion mis sur pied (Cf p. 50 et suivantes) .

Approche du sujet privilégiée

S'inspirant de l'approche phénoménologique et existentialiste du concept de sujet, celui-ci a été défini comme un être en devenir, capable de tirer parti des changements et épreuves qui se présentaient à lui, pour inventer de nouvelles manières d'être. L'attention a porté, non seulement non seulement ce qu'il vit et éprouve et au récit qu'il en fait, mais également aux questions suscitées, à la réflexion et aux changements de ses manières d'être et de penser. Pensant que l'expérience et les questions des membres de ces générations, pouvaient être une source d'enseignement pour eux-mêmes et pour la société, à condition qu'elles fassent l'objet d'un travail d'élaboration, le recours à la subjectivité, aux capacités d'introspection et d'analyse individuelles, a été adossé à un cadre théorique, situant l'étude dans ce qu'Alain Touraine a appelé la sociologie de l'action.

Les trois registres de lecture du déroulement de la vie

Ce qui fait la particularité de l'avancée en âge, c'est la confrontation avec une succession de changements, du registre matériel (corporel), relationnel, et symbolique¹, qui échappent pour une grande part à la volonté humaine. Sur le plan somatique, après le départ à la retraite l'individu dispose d'une période de temps durant laquelle il se sent en relative bonne forme et actif, quelques années ou décennies plus tard, les effets de la sénescence l'obligent à prêter attention aux messages de son corps, à se préoccuper de son état de santé. Sur le plan relationnel, vieillir signifie prendre ses distances avec une partie des personnes côtoyées précédemment, renforcer ses liens avec d'autres, faire de nouvelles connaissances. Même s'il existe des variantes dans les trajectoires des personnes, on relève généralement : une rupture des liens avec son équipe de travail et son réseau professionnel, une modification des relations

¹ Symbole du latin chrétien *symbolum* « signe de reconnaissance, pièce justificative d'identité » Dictionnaire historique de la langue française t. II p. 2062. Ce terme a été choisi pour désigner le sens que l'individu attribue à son positionnement dans la société, et à sa trajectoire de vie, en utilisant pour cela les registres sémantiques de sa culture d'appartenance.

avec ses enfants qui prennent leur indépendance, de nouvelles manières d'être avec autrui dans le cadre d'activités diverses, culturelles, de loisir, politiques, associatives... ressort de cet ensemble l'accompagnement de ses parents âgés et de ses proches, l'expérience de la perte. Sur le plan mental et symbolique, des auteurs comme Sénèque et Montaigne ont considéré la vieillesse comme le moment de la vie propice à un retour sur soi, à la centration sur l'essentiel, à la découverte de versants de l'existence auparavant négligés, à la recherche de nouveaux repères. Dans une formulation plus actuelle on pourrait écrire que la vieillesse est le temps où l'individu, prenant conscience de sa finitude, cherche à donner du sens à ce qu'il a vécu. Pierre Carli donne la version suivante de ces trois registres de lecture, en présentant l'être humain :

« à la fois (comme) un individu biologique pour lequel il est vital de préserver son intégrité physique et ses structures internes, de maintenir la constance de son milieu intérieur nécessaire au fonctionnement optimal de la communauté cellulaire qui le constitue, un acteur social qui élabore et défend une identité psychosociale en même temps qu'il développe et s'efforce de préserver un équilibre relationnel et affectif, un sujet en quête de sens et de liberté intérieure, qui par delà les impératifs proprement biologiques du moment et les sollicitations et pressions de son environnement social, est capable de prendre du recul et d'avoir une perception originale de sa vie et de son histoire grâce au dialogue permanent qu'il conduit avec lui-même et avec les événements de son passé ». (Karli P, 1999 et 2001)

Mais l'étude a montré qu'une telle attitude n'est pas partagée par la majorité de la population. Il existe des variantes dans la manière dont les personnes se représentent et vivent leur vieillesse, font face à ses changements et ses ruptures.

Le vieillissement comme une succession d'épreuves et de découvertes

Dans l'avant propos a été énoncée l'option de considérer le vieillissement comme un processus dynamique, d'étudier les transitions biographiques qui ponctuent l'avancée en âge, telles que la retraite, le veuvage, l'entrée en maison de retraite, l'hospitalisation, comme autant de défis pour le sujet. Pour éclairer ces propos on peut écrire que vieillir dans cette optique, c'est être confronté à des changements, des ruptures et des pertes, tels qu'ils se présentent dans le contexte social d'aujourd'hui et pendant un nombre d'années plus important qu'autrefois. L'étude a montré que ces épreuves, source de tension, de traumatisme parfois, sollicitaient les individus, les plaçaient devant le dilemme soit d'y faire face, soit de se retirer, d'abandonner la partie. Elle a montré également que dans des conditions lui permettant de mobiliser sa réflexion et ses capacités d'initiative, l'individu vieillissant pouvait continuer à donner du sens à sa vie, persévérer dans son être, être l'auteur et l'acteur de sa vie.

Par certains aspects cette situation n'est pas propre à ce temps de l'existence. Chaque individu est obligé depuis sa naissance, de faire face à des changements, des crises et des ruptures. Mais la plupart d'entre eux sont attendus et préparés. Il s'agit dans le cas présent d'évènements de nature, d'importance et de durée très diverses, dont une grande partie n'est ni souhaitée, ni anticipée et qui demandent d'être pris en compte en revoyant son organisation de vie, en s'investissant dans de nouveaux liens, en trouvant de nouveaux centres d'intérêts à un âge où il n'est pas habituel ni aisé de le faire. Vient un moment, variable selon les personnes, où les mots de changement, de rupture, d'épreuves, n'ont pas le même sens que durant les périodes antérieures. Cette perception de la vieillesse comme une suite de changements, de ruptures et d'adaptations, de remise en cause de soi, d'accumulation d'expériences et de découvertes, est récurrente dans les discours des personnes interviewées

comme l'illustre ce constat de Madame F. 84 ans, ancienne enseignante, veuve depuis 10 ans, rencontrée en entretien :

« Il faut prendre la mesure de la complexité de notre situation : Arriver à se construire une nouvelle existence en renonçant à reproduire à l'identique ce qu'on a connu auparavant, accepter de se remettre en question, réaliser des projets longtemps mis en suspens, trouver un équilibre entre la part de son temps consacrée aux autres et celle réservée pour soi. Etre plus disponible pour ses proches, notamment en cas d'accident, de maladie, assumer les décès de personnes aimées et se retrouver ensuite avec ses souvenirs, des pensées qui n'ont pas pu être partagées et sans transition être sollicité pour résoudre des problèmes de succession. - Chaque année il y a de l'ordre à faire chez soi et dans sa vie. Trier, donner, jeter, prioriser, se recentrer. Tout ceci n'est pas facile, ne laisse pas indifférent. Il faut savoir trouver des moments pour y réfléchir, revoir ses projets immédiats et ceux à plus long terme. »

« Ce qui est difficile à nos âges, - ajoutera une autre participante à l'entretien - c'est d'être dans l'obligation de s'adapter à un monde intérieur et extérieur en constant changement. »

Le vieillissement comme confrontation avec la finitude

Même s'il comporte des périodes où rien ne semble se modifier, l'espace de temps qui sépare le départ à la retraite de la mort, rassemble des événements positionnés dans les trois registres : somatique, relationnel, symbolique. Prenant en compte leur diversité et le caractère inattendu de certains d'entre eux, l'étude générale que nous avons réalisée à travers nos enquêtes, s'est centrée sur la manière dont les individus y font face et l'enseignement qu'ils en tiraient. En arrière plan de ces questions, elle a été attentive à la dimension de la temporalité humaine précédemment évoquée, que le sujet s'évertue, tant que cela lui est possible, d'ignorer et qui lorsqu'il en prend conscience, change radicalement son image de soi et du monde, et ses relations avec ses proches. L'idée de la mort comme terme de l'existence, marque de son empreinte la pensée et les comportements des individus bien avant qu'elle ne survienne, donne une tonalité particulière aux événements, a été considérée sur le plan psychologique comme l'entrée dans le processus du vieillissement, comme le rappelle Elaine Cumming.

"It is certain that children do not perceive the meaning of death and it is said that « no young man believes that he will ever die. » It is quite possible that a vivid apprehension of mortality - perhaps when the end of life seems closer than its start - is the beginning of the process of growing old." (Cumming 1963 p. 381)

Cette réflexion est à rapprocher de celle de Léon Tolstoï, écrite en septembre 1869 dans son journal alors qu'il vient d'avoir 41 ans :

« Brusquement, ma vie s'arrêta... Je n'avais plus de désirs. Je savais qu'il n'y avait rien à désirer. La vérité est que la vie est absurde. J'étais arrivé à l'abîme et je voyais que, devant moi, il n'y avait rien que la mort. Moi, homme bien portant et heureux, je sentais que je ne pouvais plus vivre ».

Pour expliquer les changements des comportements, il est possible de s'en tenir à l'évolution des mentalités, au temps historique. Vincent Caradec par exemple met en lien les nouvelles manières de vivre la vie en couple après la retraite avec des phénomènes comme les revendications féministes, les lois sur la contraception, l'avortement, le divorce, la valorisation de l'autonomie. Distinguant deux modèles de comportement, avant et après la « révolution culturelle » des années 1960, il voit dans leur coexistence la source des embarras relevés lors de son enquête. « Vont-ils persévérer dans le choix de l'ancien modèle, ou se

convertir à l'air du temps ? » s'interroge Vincent Caradec dans sa thèse *Le couple à l'heure de la retraite* (Caradec 1996, p.19). Cette explication est à retenir mais elle est selon nous incomplète. Indépendamment des évolutions du contexte social, la découverte de son inscription dans un temps fini¹, donnée subjective, conduit l'individu à changer sa représentation de l'existence et ses relations aux autres. Pour prendre la mesure des changements des manières d'être et de penser que provoque la prise de conscience de la finitude, il faut se tourner vers la psychologie, la littérature et la philosophie.² Un auteur comme Guy de Maupassant, décédé avant d'avoir atteint 43 ans, y a été particulièrement sensible (Maupassant 1987),

Ainsi aux différentes approches de la vieillesse : comme enjeu social et droit à la retraite, comme mode de vie spécifique et de participation du groupe âgé à la production de biens et de services, cette étude y ajoute une quatrième. La découverte par l'être humain, au fur et à mesure qu'il avance en âge, de son inscription dans un temps fini. Une expérience fondamentale qui ne se résume pas à la crise du milieu de la vie et qui donne au temps de la vieillesse sa singularité.

Le choix des générations étudiées

« L'appartenance à une même génération implique des valeurs, des mentalités communes, une certaine vision du monde » écrit Claudine Attias-Donfut³. Prenant en compte l'impact sur le vieillissement de la transition démographique et des transformations culturelles de la seconde partie du XX^e siècle, nous avons centré l'étude sur les générations nées entre 1930 et 1950. Des valeurs, des modes de vie, des méthodes d'éducation propres à la culture de leur temps distinguent les membres de ces générations de celles qui leur succèdent. Premiers bénéficiaires du phénomène, ils ont connu deux cultures des âges et deux manières d'être, sont les premiers à avoir comme perspective de vivre jusqu'à un âge très avancé. Ayant encore en mémoire le cadre familial de leurs années d'enfance, ils ont été les témoins de l'avènement d'une nouvelle culture, les parents de nouvelles générations aux comportements et aux valeurs très différents de ceux qui leur ont été inculqués lorsqu'ils étaient eux-mêmes enfants. Engagés dans la dernière phase de leur existence, ils découvrent de nouvelles manières de parcourir cette tranche de vie et les font connaître aux générations qui leurs succèdent. Nous nous sommes demandé à quelles sources culturelles puisaient les membres de ces générations pour faire face et donner du sens aux changements et ruptures de ce temps de vie. Selon quelles modalités et se référant à quels repères culturels, se déroulent de nos jours les dernières années, ou derniers mois précédant le décès et la manière dont ils sont accompagnés et vécus par les proches ?

Le cadre théorique présenté, le chapitre suivant décrit les méthodes utilisées pour recueillir le point de vue de l'acteur sur son expérience de ce temps de vie.

¹ « C'est la conscience de sa finitude qui donne son vrai sens au destin de chaque homme, l'incitant à faire le point de ses désirs et de ses peurs. » Thomas L.V. 1978, - *Mort et pouvoir*, Payot Paris p. 10

² Sénèque 1962, *De la brièveté de la vie*, Les Stoïciens, t.II, Paris, Gallimard

³ Attias-Donfut C. 1989, « Rapports de générations et parcours de vie », *Enquête, Biographie et cycle de vie*

Bases méthodologiques

Méthodes

Centrée sur le vieillissement, en tant « qu'expérience intime, associant des phénomènes biologiques, affectifs, psychologiques, sociaux, et remaniant la perception que chacun a de soi, de son existence, de son lien aux autres et au monde. » (**Feller** 2005 p.137), la démarche a consisté à comprendre plutôt qu'à expliquer, selon les termes de Bernadette Puijalon, pour qui, « là où l'explication introduit des déterminations et des règles, la compréhension restitue les sujets vivants. » (**Puijalon** 2007, p.51)

S'il a été fait appel dans les premières phases de l'étude aux méthodes couramment employées en sciences sociales (**Grawitz M.** 1990 p.742 à 1032), le protocole d'étude a évolué au fur et mesure des rencontres et de l'évaluation des résultats de celles-ci, et de la reformulation des objectifs vers lesquels nous souhaitons progresser, tout en gardant notre posture théorique et méthodologique d'attachement à l'importance de la parole de l'acteur.

Lors de la phase initiale, la compilation bibliographique, l'observation, les entretiens avec des professionnels du sanitaire et du social et avec des sujets âgés ont été utilisés. Le constat du décalage entre le discours des aînés et de ceux tenus à leur propos par les proches et les professionnels ou ceux qui leur étaient adressés en face à face, notamment à l'hôpital, a été déterminant dans le souhait de mieux connaître ces personnes, de recueillir leur appréciation sur leurs expériences de l'avancée en âge et des questions que celles-ci leur posait.

Dans un deuxième temps, de façon exploratoire il a été fait appel aux méthodes d'entretien centré pour relever les événements significatifs de leur vie passée et présente, selon les aînés eux-mêmes et leurs proches. Leur analyse a permis d'établir une liste de questions ouvertes qui a servi de guide pour les entretiens semi-directifs de la phase suivante de l'enquête.

Les entretiens semi-directifs ont été menés à domicile, à l'hôpital et en établissement d'hébergement. Pour le choix des personnes et la programmation des rencontres, la collaboration de responsables de CLIC, de maisons de retraite, de foyers logement, de caisses de retraites et des syndicats CFDT et CGT, d'élus municipaux ont été très précieux.

En complément de ces méthodes, et à la suite de l'évaluation des résultats de leur mise en œuvre, un dispositif d'étude spécifique a été mis à contribution. Il a été à l'origine de sessions d'une durée de cinq jours répartis sur quatre mois, centrées sur les parcours de vie, programmées à Paris, Strasbourg et Lagny-Marne. Demandant de faire une démarche personnelle pour s'y inscrire, et beaucoup d'implication pour y participer, ce choix méthodologique a conduit à une sélection de personnes motivées par cette démarche de réflexion sur eux-mêmes. Nous avons eu dès le début conscience du biais que constitue cette auto sélection de personnes disposant de ressources culturelles, leur permettant de prendre place dans des groupes où l'utilisation de la parole est valorisée et qui demandent une lecture élargie du territoire de vie. Mais s'agissant d'une démarche nouvelle, notre objectif a été de la tester et d'en vérifier l'intérêt, avant de la faire connaître à un public plus large en élargissant peu à peu le recrutement des sessions. Cf. l'histoire de la création du Bikini, (Louis Réal), et l'ouvrage de Chris Anderson *La longue traîne* (**Anderson** 2006)

Les étapes successives

Phase préalable

Dans la phase initiale des enquêtes informelles ont été menées auprès de personnes âgées, pour relever la façon dont elles parlaient de la vieillesse. Nous avons observé leur vie à domicile et en institution et la manière dont elles étaient pris en charge par les professionnels de soins, à domicile, aux urgences et dans les services d'hospitalisation, les foyers logement et les EHPAD. Pour avoir une vue d'ensemble des questions relatives au vieillissement nous avons sollicité les savoirs de chercheurs et de professionnels engagés en gérontologie. Il en a résulté un ouvrage, qui constitue de fait une introduction à l'étude réalisée : *Le Grand Age chance ou fatalité ?*¹

1 - Phase préparatoire : avoir un premier aperçu sur ce que signifie vieillir en France aujourd'hui

Au début du chapitre 2 de la première partie de sa thèse : *Vieillesse et société dans la France du premier XXe siècle (1905-1953)* (Feller, 1996) chapitre qu'elle a intitulé « Les chemins de la vieillesse », Elise Feller énonce les questions à partir desquelles elle a conduit sa recherche : « Qu'est-ce que vieillir, qu'est-ce qu'être vieux, se sentir vieux ou paraître vieux dans la France du début du siècle ? » Souhaitant connaître comment les plus de soixante ans dans la société française se représentaient et vivaient leur vieillesse au début du XXI e siècle, nos questions sont très proches de celles de l'historienne. Mais alors que pour y répondre elle a interrogé les textes, nous les avons posées dans un premier temps à un échantillon d'une cinquantaine de personnes dont l'âge se situait entre soixante et plus de quatre vingt dix ans. Nous leur avons demandé de nommer et de décrire leurs expériences de la vieillesse, ce que celles-ci avaient changé dans leur mode de vie, leurs relations avec leur entourage, leur représentation de l'existence, ce qu'elles leur avaient ouvert comme nouvelle perspective.

Modalité

Rencontre d'une cinquantaine de personnes dont l'âge se situait entre 60 et 101 ans et recueil de leurs témoignages par rapport aux questions suivantes :

- Que mettaient ces personnes sous le terme de vieillesse ?
- Quelles expériences, quelles situations les ont amenées à prendre conscience de la réalité du vieillissement ?
- La manière dont elles les ont vécus
- Ce que ces expériences ont changé dans leurs relations à autrui et leur représentation d'elles-mêmes
- L'enseignement qu'elles en ont retiré

¹ **Arbuz G.** et col. « Le Grand Age : chance ou fatalité ? » opus cité.

Le terme de vieillesse a été associé à des changements d'ordre physique, les premiers cheveux blancs, la peau ridée, une démarche moins assurée dans l'escalier, l'équilibre instable sur une échelle, la nécessité de s'asseoir après l'effort, une douleur, le besoin de consulter. La prise de conscience de la vieillesse a été présentée comme la conséquence d'un épisode plus ou moins grave. Ce n'est qu'après les avoir invitées à poursuivre leur réflexion que les personnes interviewées en ont parlé comme d'une succession d'évènements qui avaient marqués à chaque fois un tournant dans leur existence. Certains avaient été attendus comme le départ à la retraite ou le départ du domicile de leurs enfants, d'autres sont venus par surprise comme la nécessité de prendre soin de leurs parents, ou ont été des épreuves, comme la maladie ou l'accident de santé du conjoint, d'un proche ou la leur, les hospitalisations successives, le déménagement en institution. Cette liste d'évènements a été considérée comme représentative de ceux qu'une majorité d'individus de plus de soixante ans, vivant en France au début du XXI^e siècle, avaient connus ou devaient s'attendre à connaître un jour.

- Le départ à la retraite et l'organisation de la vie ensuite
- L'accompagnement de ses parents âgés
- Le passage à une nouvelle étape de sa vie
- Le face à face avec la maladie
- Les ruptures, les décès, la solitude
- Le déménagement en institution

Touchant l'ensemble des membres d'une société, leur impact sur les individus transcendait les distinctions socioprofessionnelles, dévoilait des aspects de l'existence que chacun pouvait avoir un jour à affronter ou avait connu dans le passé. Ni les diplômes, ni le métier, ni les revenus, ne différencient le chagrin ressenti après la perte d'un être qu'on a aimé, ne sont des boucliers efficaces contre le choc provoqué par la découverte d'une maladie grave. Les thèmes de cette liste ne sont pas nouveaux. Dans le n° 121 de *Gérontologie et société* de juin 2007, intitulé « Ruptures et passages », on trouve une liste proche de la nôtre : le départ à la retraite, les réorganisations familiales, les accidents de santé, les décès, l'entrée en institution, le suicide, la prise de conscience de sa finitude. Chaque thème est l'objet d'une étude particulière. L'intérêt de la contribution de Christian Lalive d'Epinay et de Stéfano Cavalli, « Changements et tournants dans la seconde moitié de la vie » (**Lalive d'Epinay, Cavalli** 2007) est d'en présenter une vue d'ensemble et d'utiliser le terme de tournant pour identifier ceux qui ont conduits les sujets concernés à changer leur manière d'être et de penser. Quant à celle de Cyril Hazif-Thomas et de Philippe Thomas, « La démotivation du sujet âgé » (**Hazif-Thomas C. et Philippe Thomas P.** 2007), elle a le mérite d'attirer l'attention sur l'impact de ces évènements sur la dynamique de la personne. De ces changements, crises et passages, certains peuvent être anticipés, d'autres arrivent inopinément. Tous demandent des capacités d'adaptation, de remise en cause de son mode de vie et de son réseau relationnel, c'est-à-dire de pouvoir disposer et de mettre en œuvre des ressources inégalement et parcimonieusement distribuées.

2 – Phase de recueil de données à l'aide d'entretiens

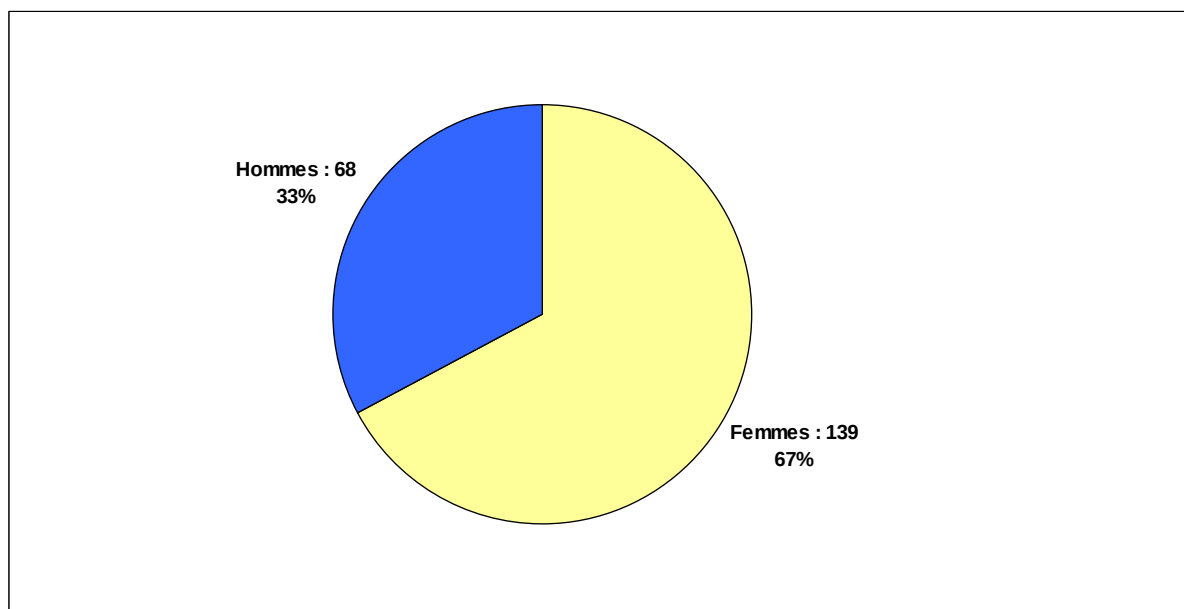
Comprendre comment la population dont l'âge se situe entre 60 et 101 ans se représente et vit la vieillesse

Rencontre en entretien d'une durée de 1 h 30 de 207 personnes dont l'âge se situait entre 60 et 101 ans ainsi que leurs proches, vivant à domicile ou en institution. Disposer d'une liste des

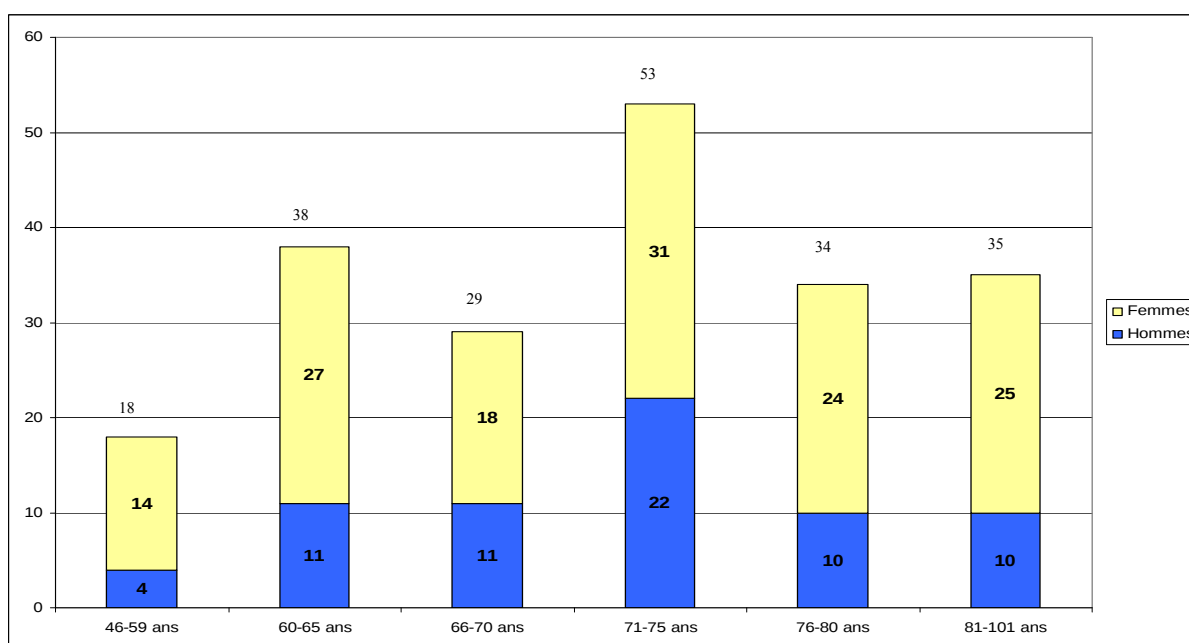
principaux évènements qui balisent le temps de la vieillesse et d'un aperçu de la manière dont ils étaient vécus, a permis d'élaborer une trame d'entretien de nature à aider les personnes, participants à l'étude, à construire leur propre récit de vie. Constituée de questions ouvertes, elle leur permettait de partir d'une vue d'ensemble de ce temps de vie pour se centrer sur des évènements qui avaient marqués un tournant, une rupture par rapport à la phase précédente. Il leur était demandé de les décrire et de les commenter, de réfléchir à leurs implications, et de se focaliser ensuite sur celui ou ceux dans lesquels elles étaient présentement engagées.

Echantillon ayant participé aux entretiens

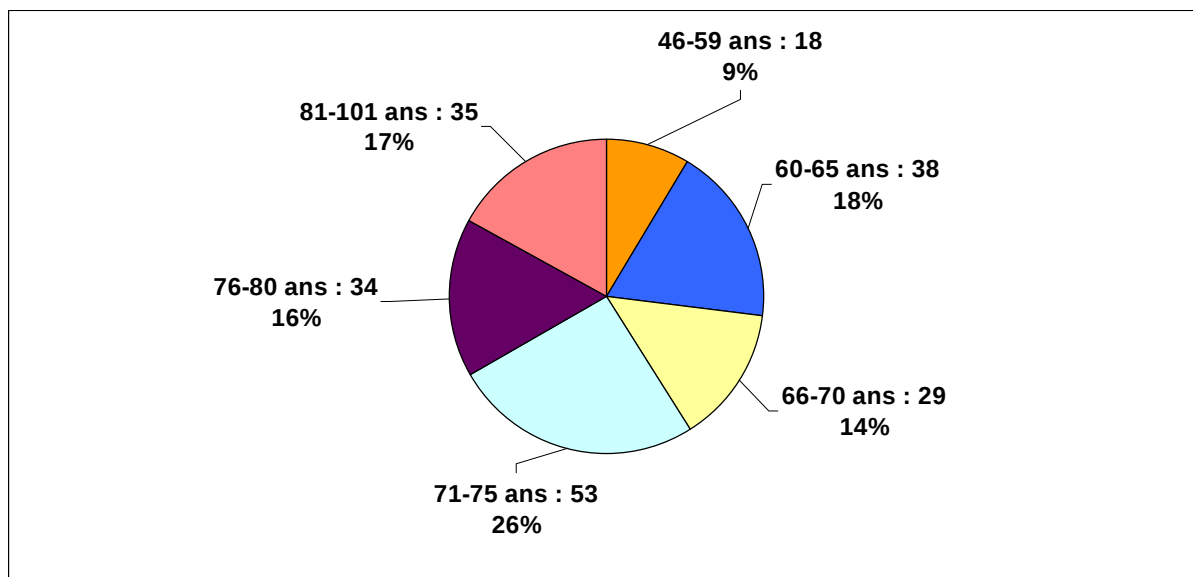
Répartition par sexe



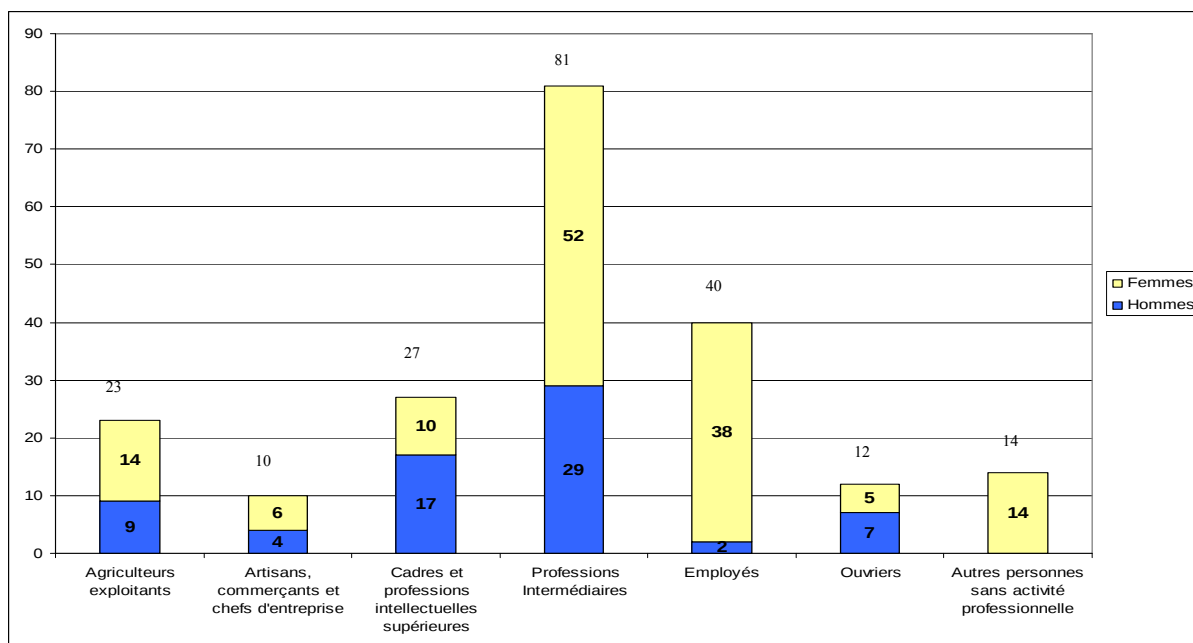
Répartition par tranches d'âge et selon le sexe



Répartition par tranches d'âge



Répartition par catégories professionnelles



3 – Appel à un dispositif d'étude spécifique pour poursuivre la réflexion

La prise en compte de l'importance et des enjeux de la transition démographique dans le contexte social et économique actuel, de l'insatisfaction d'une partie des membres de ces générations face aux orientations et aux idées dominantes concernant cette étape de vie, le souhait d'un certain nombre d'entre eux de poursuivre leur réflexion, ont conduit à construire un dispositif de réflexion spécifique auquel ont participé 153 personnes. Du fait de son rôle dans la réalisation des objectifs du projet, de l'expérimentation de nouvelles façons d'aborder l'étude des problématiques du vieillissement qu'il a rendu possible, il a été choisi de le décrire d'une façon relativement exhaustive. Après l'évaluation des résultats de la phase d'entretien, le chapitre suivant présente les caractéristiques du dispositif utilisé pour poursuivre le recueil des données et approfondir la réflexion dans le cadre de l'étude.

4 – Mise en forme des données

Le recueil des expériences et des réflexions individuelles a été complété par une analyse thématique et par le classement des données collectées. La mise en évidence de façons caractéristiques de parcourir ce temps de l'existence et le recours à l'idée de « profil type » de Max Weber, ont permis d'identifier quelques unes des attitudes et des interrogations les plus fréquentes des membres de la société française concernant ce temps de vie. Deux idées ont servi pour leur mise en forme : la vieillesse comme succession d'événements, de découvertes et de crises, et comme nécessité de mobiliser ses capacités et ressources pour en comprendre la portée, s'y adapter, inventer si possible de nouvelles manières d'être.

Pour leur présentation l'ordre chronologique des événements a été respecté, lorsque c'était possible. Le départ à la retraite inaugure l'entrée dans cette étape de vie. Avant de vivre son propre vieillissement on est confronté la vieillesse de ses grands parents et de ses parents. Mais les événements ne respectent pas toujours l'ordre chronologique. On peut devoir accompagner ses parents avant d'être parti à la retraite. Chacune de ces expériences, quelque soit l'ordre de leur survenue, a néanmoins sa part dans ce qu'on appelé ici une initiation aux différents aspects de la vieillesse telle qu'elle se présente de nos jours.

Le dispositif d'étude élaboré

Il a été construit à la suite de l'évaluation des entretiens et pour répondre au souhait d'une partie des personnes rencontrées de poursuivre leur réflexion, afin de reconsidérer leur manière de se représenter et de vivre leur avancée en âge.

Evaluation des résultats des entretiens

L'évaluation a montré l'intérêt et aussi les limites de la démarche d'entretien en gérontologie. Les entretiens ont été utiles pour le recueil d'informations factuelles, événementielles : origine et situation familiale, niveau d'étude, emplois occupés, mode de vie, événements importants, départ à la retraite, changement de domicile, décès de proches. Ils ont permis également d'élargir la liste des thèmes de réflexion à proposer. Mais la démarche d'entretien a montré ses limites lorsqu'ont été abordées des questions plus personnelles comme le vécu des transitions et des ruptures, la maladie et la mort d'un proche, les attitudes par rapport au

vieillesse, les répercussions sur l'image de soi. Quatre raisons expliquent cet état de chose : le caractère nouveau ou/et perçu comme indiscret de ces questions, les difficultés de trouver les mots pour y répondre, l'emprise des représentations sociales dominantes, la durée des entretiens ⁽¹¹⁾. L'obstacle le plus important est le dispositif d'entretien lui-même. Face à l'enquêteur qu'ils ne connaissent pas, craignant son appréciation négative des informations qu'elles vont lui confier, les personnes vont essayer de deviner ses attentes, s'efforcer de faire bonne figure, ou refuser de répondre. Ce n'est pas chose aisée que de se trouver devant un professionnel qui pose ce type de questions. Olivier Schwarz, tout en reconnaissant la valeur informative et cognitive des situations de parole (Schwarz 1993 p. 283), rappelle en même temps les obstacles qu'elles présentent :

« Plus subtiles, mais tout aussi fortes, sont les formes d'inhibition et d'autocensure, les diverses facettes de la mise en scène de soi et de l'effort d'autovalidation auxquelles on peut s'attendre dans toute rencontre entre un enquêté et un « sociologue supposé savoir », dont la légitimité intimide... Dès lors que l'interaction démarre, se met en place un processus de contre-interprétation de « l'observateur » par les observés » au cours duquel ceux-ci élaborent leurs propres réponses aux questions que leur pose son enquête (que vient-il faire ? pour qui et pourquoi travaille-t-il), ainsi que des représentations spécifiques concernant à la fois ce qu'il attend d'eux et ce qu'ils peuvent attendre de lui. » (Schwartz 1993 p. 272)

Outre ces données, l'effet de dissonance cognitive est plus fort chez les personnes qui vivent des événements inattendus auxquelles elles ne sont pas préparées. Aussi le recueil d'informations intimes nécessite un temps qui ne correspond pas à celui de l'entretien.

La difficulté de parler de son avancée en âge

Etre invité à réfléchir à son avancée en âge, de s'exprimer sur un temps de vie marqué pour certains par des événements heureux, pour d'autres par des crises, des séparations et parfois la perspective de la mort n'est pas des plus facile. A l'orée de ses soixante ans, le retraité se trouve face à face avec une liberté à laquelle il aspirait sans y être toujours préparé, la découverte de sa finitude et le souhait de réaliser des projets, des rêves, parfois très anciens. Lorsqu'il est plus âgé, c'est le retour sur sa trajectoire de vie, la mise en lien du passé, du présent et du futur, le rappel de souvenirs heureux, de sources de satisfaction, mais aussi de regrets, de souffrances et de pertes, d'interrogations quant à son avenir. Certains entretiens ont une tonalité optimiste, d'autres commencent par des plaintes, par le sentiment qu'il n'y a rien à faire, que la situation ne peut qu'empirer. La simple évocation de projets est annulée par les obstacles qui empêcheront de les réaliser : on est trop vieux, le conjoint ne le supportera pas, on n'y arrivera jamais. Demander à une personne de s'impliquer dans un face à face avec une réalité, des situations, qu'elle peut hésiter à explorer et à livrer au regard d'autre, peut aboutir à des demandes d'aide ou de conseil, ne va pas de soi. Sur le plan personnel s'il n'y a rien apparemment de plus banal que la rencontre avec la vieillesse, tout le monde ou presque a eu des grands parents, a vu vieillir ses parents, rien de plus compliqué, de plus difficile que son acceptation en tant que destin auquel on est soumis soi-même. La vieillesse n'est pas une donnée immédiate de la conscience, une modalité de l'être qui s'impose très tôt et d'une façon naturelle à la pensée. Longtemps occultée, tenue à distance, elle se manifeste tardivement, mobilise des défenses, et sa représentation évolue au fur et à mesure que l'on avance en âge, des changements et épreuves auxquels les sujets doivent faire face et de leurs sources d'information.

Pour ces raisons, des précautions s'imposent dans l'écoute et le recueil des témoignages des sujets qui, face aux questions qu'on leur pose, peuvent avoir une attitude en retrait, considérer

que la vieillesse, telle qu'ils la vivent, doit être tenue à l'écart du regard des autres, « Dans le silence du groupe, respectueux ou indifférent, la vieillesse est le moment le plus privé de la vie privée » écrit Elise Feller, (**Feller** 2005, p. 137) , et en parlent en faisant appel à des considérations générales qui masquent leur propre perception et attitude par rapport à elle.

Le poids des représentations négatives de la vieillesse ⁽¹²⁾

Les représentations sociales (**Jodelet** 1984, p. 357- 378) de ce temps de l'existence, dont Elise Feller a retracé l'origine ⁽¹³⁾, bien qu'en décalage avec la vieillesse telle qu'elle se présente aujourd'hui, tenaient une place importante dans les énoncés des personnes rencontrées. Le miroir, le regard des autres, une sensation de fatigue comme révélateurs, ont été souvent évoqués. Quant à l'enseignement qu'elles tiraient de leur expérience, il était globalement négatif. Comparée à la période antérieure la vieillesse se caractérisait par une série de pertes qui ne pouvaient qu'empirer avec le temps. Cette représentation n'est pas nouvelle. En dépit des efforts entrepris pour modifier cet état de fait, la société française reste sous l'emprise de représentations sociales qui donnent de la vieillesse une image péjorative. « Pour la pensée occidentale, la vieillesse est un mal, une infirmité, un âge triste qui prépare à la mort. Quelles qu'en soient les causes, la vieillesse est une réalité, redoutée par ceux qui ne l'ont pas atteinte et souvent mal vécue par les vieillards. » (**Minois** 1987 p. 407) Ces réflexions de Georges Minois à propos de l'attitude sociale dominante vis-à-vis de la vieillesse, tout au long des siècles, restent d'actualité. Avant lui en 1968 Robert Butler avait proposé le concept d'âgisme pour la qualifier ⁽¹⁴⁾. Depuis cette date des études ont été publiées, des institutions ont vu le jour¹, mais les mentalités évoluent lentement. Les anciennes images du vieillard indigent, du vieillard sans domicile fixe, du vieillard incurable ont été remplacées par de nouvelles, comme celles du vieux-retraité ou du sujet âgé poly pathologique, grabataire, dépendant. Au-delà de leur formulation qui varie avec l'époque on trouve à la source de ces représentations l'ambivalence de l'être humain et de la société par rapport à ce temps de vie, l'image du vieux nanti, qui par temps de crise est toujours négative.

« Les attitudes négatives et l'absence de perspectives concernant la dernière partie de la vie imprègnent fortement la culture occidentale ». Cornelia Hummel (**Hummel**. 2005) a relevé que les professionnels de la gérontologie n'échappent pas à leur emprise. Un constat déjà énoncé par Haïm Hazan en 1994 « La gérontologie peine à sortir de la définition de la vieillesse comme problème, présente les personnes âgées comme un ensemble de « besoins » (de ressources financières, d'infrastructures médicales et sanitaires, de services sociaux). » (**Hazan** 1994) Peter Coleman (**Coleman** 2004 p. XI) écrit à ce propos « qu'il s'agit d'un piège que le thérapeute le mieux informé ou l'auteur d'un livre sur l'avancée en âge ne réussit pas toujours à éviter. » ⁽¹⁵⁾, un constat repris par Jason Hepple (**Hepple** 2004 pp. 45 à 66) dans le même ouvrage: « l'âgisme marque de son empreinte les modèles théoriques des disciplines psychologiques et médicales, se traduit tant chez le thérapeute que chez son client par une série de stéréotypes négatifs, d'affirmations non fondées et de réactions inconscientes qui influencent fortement le travail thérapeutique. » ⁽¹⁶⁾

A ces données s'ajoutent celles découlant du transfert intergénérationnel ambigu du sujet âgé qui peut placer l'interviewer tantôt en position de parent, tantôt en position d'enfant (**Letarte** 2002 p. 37)), de l'identité sociale et professionnelle et des options théoriques de ce dernier, les

¹ Création en France de l'Observatoire de l'âgisme en 2008

incidences sur la relation et l'écoute d'un positionnement opposé par rapport à la temporalité humaine, du fait de la différence d'âge qui peut exister entre l'un et l'autre.

Sentiment de finitude et relation écouté-écoutant

Comme exemple du changement de l'image de soi et de sa relation au monde provoqué par l'irruption du sentiment de finitude nous avons cité Tolstoï. Pour illustrer le fossé existant entre des personnes appartenant à des générations différentes, l'une consciente de la réalité de la mort, la seconde encore soumise à l'illusion d'éternité, voici les propos attribués à Norbert de Varennes, écrivain de plus de soixante ans et adressés à Georges Duroy, jeune homme d'une trentaine d'années, par Guy de Maupassant, dans son roman *Bel ami*, publié en 1885.

« A votre âge on est joyeux. On espère tant de choses, qui n'arrivent jamais, d'ailleurs. Au mien, on n'attend plus rien...que la mort. » Duroy se mit à rire : « Bigre, vous me donnez froid dans le dos. » Norbert de Varenne reprit : « Non, vous ne me comprenez pas aujourd'hui, mais vous vous rappellerez plus tard ce que je vous dis en ce moment. Il arrive un jour, voyez-vous, et il arrive de bonne heure pour beaucoup, où *c'est fini de rire*, comme on dit, parce que derrière tout ce qu'on regarde c'est la mort qu'on aperçoit...Oh vous ne comprenez même pas ce mot-là, vous la mort. A votre âge, ça ne signifie rien. Au mien, il est terrible... Oui, on le comprend tout d'un coup, on ne sait pas pourquoi ni à propos de quoi, et alors tout change d'aspect, dans la vie. Moi, depuis quinze ans, je la sens qui me travaille comme si je portais en moi une bête rongeuse. Elle m'a pris ma peau ferme, mes muscles, mes dents, tout mon corps de jadis, ne me laissant qu'une âme désespérée qu'elle enlèvera bientôt aussi. » (**Maupassant**, 1885 pp. 298, 299)

Cette différence d'attitude par rapport à la temporalité humaine, a été théorisée depuis par les psychanalystes, et en premier lieu par Freud (**S. Freud 1915 p. 289**)¹. Elle est présente et complique la relation et l'écoute d'un sujet âgé par une personne encore « dans la fleur de l'âge » et on peut s'interroger sur la manière dont elle est prise en compte tant par les professionnels du sanitaire et du social que par les chercheurs.

En appui de ces observations, voici une expérience, à la fois personnelle et courante, restée gravée dans la mémoire. Elle concerne l'étonnement, une fois dépassé le milieu de la vie, de constater que, jusque là nous n'avions porté que peu d'attention à la vie intérieure des sujets âgés, comme si un obstacle quasi insurmontable nous l'avait interdit. Il avait été facile de les considérer comme des personnes qu'il convenait d'aider, dont il fallait le cas échéant prendre soin, mais pas comme des individus dont les réflexions, la vision du monde et du sens de l'existence, pouvaient présenter un quelconque intérêt. C'est toujours une déception que de s'apercevoir qu'on a côtoyé pendant des années des êtres, dont certains très proches, sans les connaître vraiment, ou qu'on ne les a vus qu'au travers du prisme des représentations sociales dominantes, ou des grilles d'analyse de son métier.

Dans la littérature gérontologique le vieillissement est considéré comme un objet de recherche qui doit s'adapter au cadre théorique et aux méthodes des disciplines qui s'y intéressent, sans que soient prises en compte les données sociétales et psychologiques présentées ci-dessus, ni leur impact sur les discours des personnes interviewées. Partant de ces constats nous avons pensé que son étude demandait de faire appel à des méthodes et des dispositifs particuliers.

¹ « Dans l'inconscient chacun de nous est persuadé de son immortalité » **S. Freud**, « Considérations sur la guerre et sur la mort, partie II : Notre attitude par rapport à la mort » The Standard edition of the complete psychological works of Sigmund Freud, The Hogarth Press London, 1957 vol. XIV p. 289

Caractéristiques du dispositif d'étude

Finalité

Pour son élaboration, outre l'évaluation des entretiens, la situation dans laquelle se trouvent les membres de ces générations, telle qu'elle a été énoncée au début de ce texte (p. 23) a été prise en compte. Si du fait de la mutation démographique et des évolutions sociales dont nous sommes témoins, les Français ont comme perspective de vivre jusqu'à un âge avancé dans de meilleures conditions matérielles et sanitaires qu'autrefois, arrivés à cette étape de leur vie, tout en ne disposant plus de l'étayage de leurs rôles antérieurs, ils ont à faire face à de nouveaux défis. Leurs capacités d'initiative, leur image de soi et de leur situation, peuvent être fragilisées par des changements récents, des accidents de parcours, par les représentations sociales de la vieillesse, leur ambivalence par rapport à la finitude. Ils peuvent également se sentir isolés, l'être réellement ou avoir l'impression d'un fossé entre eux et leur entourage. En même temps, compte tenu du retard de la société, eux seuls sont en mesure d'inventer de nouvelles manières de vivre leur vieillesse, d'où la question que nous nous sommes posée : la perception de leur situation était-elle immuable ? Définitive ? Ou était-il possible d'amener les personnes qui en manifestaient l'intention à la modifier, à avoir une approche plus objective et dynamique de leur avancée en âge, en leur proposant un cadre de réflexion et des méthodes appropriées ?

Etapes de son élaboration

De même que la détermination des objectifs de l'étude n'a pas été immédiate, le dispositif d'étude a été construit par étapes successives tout en gardant en mémoire la finalité énoncée page 19 de considérer les personnes engagées dans cette tranche de vie, comme des sujets responsables à qui il revenait de déterminer les priorités et le sens qu'ils souhaitaient donner à leur existence dans le nouveau contexte qui se présentait à eux.

L'évaluation des résultats des entretiens a conduit dans un premier temps à rechercher un cadre d'étude complémentaire de ces derniers, supprimant les incertitudes et les limites du face à face¹ entre la personne interrogée et celle qui lui posait des questions. Mettant l'interviewé en situation de dépendance par rapport à une personne censée détenir le savoir, la situation d'entretien allait à l'encontre du projet de le considérer comme un sujet dans le sens sociologique du terme. Mais ce qui a conduit à lui donner sa configuration définitive est l'idée que, pour qu'il soit capable d'aider les personnes à faire évoluer leurs représentations et leurs conduites relatives à l'avancée en âge, outre le fait de leur éviter une mise en dépendance par

¹ Isabelle Mallon parle de la confiance « pas toujours facile à instaurer dans cet échange inégal qui faisait intrusion dans une intimité souvent repliée sur elle-même. Des entretiens ont été écourtés, ou souvent ponctués de « vous êtes bien curieuse »... De manière inverse, lorsque la confiance a pu s'établir, la relation avec certaines personnes âgées est devenue si forte qu'elle a pu donner naissance à de véritables « perles » ethnographiques... », **Mallon I.** 2004, *Vivre en maison de retraite, le dernier chez-soi*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 40 et 41

rapport à un professionnel de la gérontologie, le dispositif à imaginer devait leur laisser l'initiative et la maîtrise de leur réflexion, leur permettre de déployer leurs capacités d'introspection, d'écoute et d'analyse, de faire preuve de créativité.

Précisons que ce qu'on entend ici par créativité se distingue du sens habituellement donné à ce terme, notamment lorsqu'il est question de la créativité des groupes (**Abrieu** 1984 p.), pour désigner le travail attendu des participants de remettre en question leurs perceptions et leurs manières d'être, d'envisager d'une façon plus sereine leur avancée en âge, aménager certains aspects de leur existence, prendre des initiatives

Afin que ces personnes soient à même de :

- Réfléchir à leur situation présente et en comprendre les principaux aspects
- Aborder les changements auxquels ils sont confrontés, sur le plan social, familial et personnel, explorer des questions appartenant à la vie privée sans se sentir fragilisés ou jugés, ni avoir le sentiment de trahir des secrets ou de perdre la maîtrise de leur discours, comme par exemple les relations intergénérationnelles au sein de la famille (17).
- Se donner une perspective et construire une approche à la fois compréhensive et personnelle de leur avancée en âge

Le dispositif à construire devait favoriser le déconditionnement, le retour aux sources, la rupture de la solitude.

- Le déconditionnement se rapporte à l'emprise sur les individus des représentations sociales de la vieillesse et de la pression des événements du présent, les inquiétudes sur leur avenir ou celui de leurs proches. Le dispositif devait les aider à mettre à distance les images, globalement négatives, qu'elles avaient de ce temps de vie et de leur situation présente.
- le retour aux sources afin qu'elles puissent se recentrer sur leurs capacités d'apprentissage et de découverte, se reconsidérer comme des êtres de désir et de potentialités, retrouver le goût d'apprendre et de découvrir, de faire preuve d'initiative, de penser leur vie d'une manière constructive.
- La rupture de la solitude par l'immersion et la participation à la vie d'un groupe de pairs, pour cesser d'être envahi par ses craintes et ses angoisses, ses sentiments d'échec, pour bénéficier de l'expérience et de la relation avec des personnes ayant des préoccupations proches des siennes,

Eléments pédagogiques mis à contribution

L'engagement demandé aux participants, le caractère impliquant des situations qu'ils devaient étudier, les enjeux et les résultats attendus de leur réflexion, ces données expliquent le recours à des outils pédagogiques qui ont fait leur preuve tels que : le groupe, l'écoute, l'expression, orale et écrite, et la reformulation, ainsi que le soin apporté à déterminer les règles de fonctionnement du dispositif et celles de son animation.

Le choix du groupe

Les études de Kurt Lewin (**Lewin** 1943) ont montré que le groupe est un dispositif favorable aux remises en question et à l'enrichissement des savoirs, un lieu propice à l'expression des capacités créatives. Doté de règles et d'objectifs partagés, d'un climat relationnel permettant à ses participants d'y trouver leur place et un rôle, et d'accueillir ce qui advient, il favorise la centration de ses membres sur eux-mêmes, sur ce qu'ils vivent et ressentent, en mettant provisoirement à distance leurs engagements dans le quotidien et leurs relations avec leur entourage. Dans des conditions favorables, le groupe se constitue comme entité autonome, est une enveloppe de protection par rapport à l'extérieur.

Configurer le groupe comme un lieu de réflexion, de découverte et d'apprentissage par rapport aux enjeux et aux changements de ce temps de l'existence, implique de lui indiquer les buts qu'il doit poursuivre, les thèmes à travailler, et de neutraliser les phénomènes d'opposition et de rivalité, les régressions dans l'imaginaire groupal, décrits par Didier Anzieu ou René Kaes. Rappelons que le référent historique des formations à la dynamique de groupe¹ est l'équipe au travail ou le commando militaire, l'équipage d'un bombardier, le monde de l'entreprise et celui de l'armée. Leur finalité est la mise en évidence des phénomènes de domination, de solidarité, d'alliance et de rejet qui se manifestent dès lors qu'on recherche la collaboration de plusieurs individus à une tâche commune. Dans le cas présent l'objectif est toute autre puisqu'il s'agit d'accompagner les participants dans leur recentrage sur leur trajectoire de vie, de les aider à mobiliser leurs capacités d'analyse et leur créativité pour changer leurs représentations et leurs manières d'être, d'où le recours à un encadrement de la réflexion des participants et à des modalités d'écoute et d'expression particulières. Lorsque les normes de fonctionnement ont été acceptées et intériorisées, que les participants se sont investis dans la tâche, s'établit alors une connivence entre eux, une circulation des affects qui renforce la cohésion du groupe, et ceci dès la première ½ journée. Le groupe ainsi constitué fait institution².

Une élaboration encadrée

Le but du dispositif n'a pas été d'explorer la singularité des trajectoires individuelles, la dimension biographique des histoires de vie, mais d'aider les personnes à mobiliser leurs capacités réflexives et créatives pour se positionner d'une façon plus sereine et engagée par rapport à leur passé, leur présent et leur avenir.³ C'est pourquoi un cadre et des thèmes leur ont été proposés leur permettant de se centrer sur les événements marquants de ce temps de vie, tels qu'ils ont été sélectionnés et décrits lors des entretiens préalables :

- Le départ à la retraite et l'organisation de leur vie ensuite
- L'accompagnement de leurs parents

1 Encore appelés groupes de rencontre, voir Bion W.R. 1965, *Recherches sur les petits groupes* », Paris, PUF, Pagès M. 1968, *La vie affective des groupes*, 1968, Paris, Dunod , D. Anzieu D. 1981, *Le Groupe et l'Inconscient*, Paris, éd. Dunod, D. Anzieu et J.-Y. Martin, *La Dynamique des groupes restreints* », Paris, PUF, 1994

² Pour les autres significations de ce concept auxquelles il a été fait appel, **Ricœur P.**, « Approches de la personne », *revue Esprit*, mars-avril 1990, p. 115-130

³ Le lecteur aura compris que la technique utilisée dans le cadre d'une méthodologie inspirée de la sociologie actionaliste, n'a rien à voir avec une quelconque thérapie.

- Les événements inaugurant leur entrée dans une nouvelle phase de leur vie
- Le face à face avec la maladie
- Les ruptures, les décès, la solitude
- Le déménagement...notamment en institution

Leur âge, leur situation, personnelle, familiale et sociale, les conduit à se focaliser sur un ou plusieurs des changements et événements de cette liste et d'en ajouter d'autres, comme le remariage après le décès du conjoint, la nécessité de prendre soin d'un enfant de sa fille ou de son fils, ...

Dans tous les cas il leur est demandé de décrire la façon dont ils les ont vécus, ou vivent présentement, leurs conséquences sur leur vie quotidienne, les changements qui en ont résulté sur un plan personnel, dans leurs relations à autrui, **l'enseignement qu'ils en ont retiré.**

Le fait de réfléchir à des situations proches de celles qu'ont connus ou que vivent les autres participants, qui transcendent les différences socioprofessionnelles, place les membres de ces groupes dans une attitude de disponibilité et d'intérêt pour la réflexion des autres, contribue à faire tomber les barrières, à renforcer les liens.

Chaque séquence est consacrée à un thème particulier, commence par un temps de réflexion individuelle écrite. Il est possible de demander l'aide d'un autre participant pour exprimer et donner forme à sa pensée. Le temps de la mise en commun des réflexions individuelles peut se faire, en moyen groupe de 6, ou en grand groupe de 12. La succession des prises de parole, ponctue et structure la vie du groupe. Elles sont une opportunité pour découvrir et apprendre à partir de l'expérience et de la réflexion des autres participants, renvoient à la manière dont on aurait réagi à ce type de situation et aux événements que soi-même on a vécu ou vit présentement.

Les participants prennent la parole quand ils se sentent prêt. Attendre son tour, écouter avant de parler, s'enrichir de la réflexion des autres, comparer ce qu'on a entendu avec ce qu'on se propose de dire, oser prendre la parole, sont des processus qui ont des retombées individuelles et collectives importantes. Dans la pratique on observe que l'ordre de présentation des contributions n'est pas fortuit, correspond à une avancée de la réflexion qui remet peu à peu en question les certitudes et les représentations, ouvre de nouvelles perspectives. Par delà les particularités des situations présentées par les personnes présentes, se dégage ainsi peu à peu un enseignement qui retient l'attention de tous.

En procédant de la sorte notre propos a été moins ambitieux que celui de Bernadette Puijalon et des auteurs qu'elle présente dans son article « La relecture de vie : quelques réflexions de contemporains âgés » (**Puijalon** 1996). Nous avons invité les participants des sessions à décrire, non le sens qu'ils donnaient à leur vie, mais celui qu'avait eu pour eux des événements marquants de celle-ci, qui les avaient conduit à modifier leur perception d'eux-mêmes et de leur relation avec leur environnement

Des règles d'écoute spécifiques

Pour pouvoir réfléchir à leur avancée en âge, être sujets de leur parole, les personnes doivent ressentir positivement l'écoute des autres membres du groupe et non craindre leur jugement, ni celui des animateurs/chercheurs. Par l'instauration de règles d'écoute spécifiques, ces groupes d'élaboration se distinguent aussi bien des petits groupes centrés sur l'étude des

interactions entre les participants, que des groupes familiaux ou d'amis dans lesquels on est vite interrompu dès qu'on souhaite explorer tel ou tel aspect de son vécu personnel.

La qualité de l'écoute instaurée et la mise à distance des phénomènes parasites, ont une incidence sur ce que les participants s'autorisent à énoncer et à dire aux autres et sur ce qu'ils découvrent en le disant. Pour que la parole exprimée soit porteuse de sens, l'attitude des autres participants, leur disponibilité intérieure et leur regard, doivent véhiculer un réel intérêt pour la parole de celui qui s'exprime. C'est à ce prix que le groupe est perçu comme un lieu de partage et un soutien à l'élaboration individuelle et collective, une aide et non une menace, que la parole se démarque des discours convenus, stéréotypés, exprime au mieux la pensée des participants.

Pour saisir le type d'écoute recherchée, il faut quitter le registre instrumental habituel, les enseignements dispensés lors des stages dits de communication, mentionner les attitudes les plus intériorisées des personnes. L'écoute recherchée, se distingue de celle habituellement désignée par ce terme, dérivé du bas latin *ascultare* altération du latin classique *auscultare*¹, comme de l'attitude empathique prônée par les psychologues de l'école rogérienne et de l'écoute psychanalytique telle que la définit un psychanalyste comme Jean David Nasio :

« Il faut que le praticien écoute son patient en ayant à l'esprit des hypothèses, des suppositions, des interrogations, bref, en ayant à l'esprit un ensemble de préconceptions utiles issues de sa formation et de sa pratique, des préconceptions que je qualifie de féconde... Toute la présence verbale, paraverbale et non verbale du patient passe à travers le filtre du savoir théorique et du savoir-faire du praticien, criblage nécessaire pour dégager les grandes lignes de la problématique clinique de celui ou celle qui consulte. » (Nasio 2012 p. 15, 16)

Elle ne considère pas la personne écoutée comme un sujet souffrant, ou en difficulté psychologique, attitude couramment adoptée avec les sujets âgés, mais comme un acteur de sa vie, à même de mobiliser ses ressources et ses capacités d'analyse. Dans un paragraphe intitulé «*Découvrir sa propre richesse dans le regard de l'autre* », évoquant le cas d'une vieille dame qui, se voyant physiquement diminuée, n'osait plus recevoir ses petits enfants et en était très attristée, Danielle Quinodoz écrit : « il a été très important pour elle que quelqu'un s'en aperçoive et que dans le regard de cette personne elle puisse voir sa propre richesse et non seulement ses déficiences... » (Quinodoz 2008 p.131 et 132)

Le recours à l'expression, orale et écrite et à la reformulation

« La relecture de la vie n'est pas l'apanage de penseurs ou d'écrivains habitués à la réflexion et à l'exercice du style. » (Puijalon 1996 p.146)

Afin que les participants puissent porter un regard plus distancié et éclairé sur leur parcours de vie, se considérer comme des acteurs et non comme des victimes, aux règles favorisant une qualité d'écoute propice à l'exploration des expériences personnelles, ont été ajoutées celles concernant la parole des participants, l'importance donnée à l'expression orale et écrite et à la

¹ Au début de l'année 1818, le docteur René Théophile Laennec invente un nouveau moyen d'écouter le cœur et nomme son instrument stéthoscope (du grec stêthos, poitrine, et de scope du grec skopos, de skokein, examiner, observer). Le 15 août 1819, il publie son livre *De l'auscultation médiate, ou Traité des diagnostics des maladies des poumons et du cœur* fondé principalement sur ce nouveau moyen d'exploration.

reformulation. Pouvoir mettre en mot des éléments significatifs, pour soi, de son existence, les énoncer aux autres, et en faire un récit, cela permet de mieux comprendre ce qu'on a vécu ou vit présentement, les changements auxquels on doit faire face, et de se remettre en question. En préparation et en complément des séquences de prise de parole en groupe, des temps de réflexion individuelle écrite, ont été intégrés au dispositif proposé aux participants des sessions.

Si on peut citer ici Hannah Arendt : « La principale caractéristique de cette vie spécifiquement humaine, dont l'apparition et la disparition constituent des événements de-ce-monde, c'est d'être elle-même toujours emplie d'événements qui à la fin peuvent être racontés, peuvent fonder une biographie. » (Arendt 1961, p. 143)

Ou Michel Serres : « Vous le savez : n'existe que ce qu'on dit. Ni vous ni moi ni personne n'existons sans réciter notre existence, même au quotidien ; il faut se raconter pour naître ; même une chose, il faut la relater pour qu'elle ait lieu. » (Serres 2006 p. 17)

On peut ajouter que lorsqu'une pensée recourt à l'écriture et à la communication à autrui, elle peut devenir un acte fondateur de soi, un processus vivant, moteur pour l'action.

« Ecrire, c'est déjà affirmer une existence. C'est s'interroger, se chercher, se perdre et se retrouver... L'écriture, lente domestication qui implique des choix, des tris, transforme une vie...refusant l'imprécis, elle invite à la résolution. C'est un construit. » (Puijalon 1996 p. 146)

Ce choix épistémologique a comme référence non pas Aristote, qui a pourtant écrit dans le *Peri Hermeneias* « dire quelque chose de quelque chose, c'est déjà dire autre chose, interpréter », mais Paul Ricœur « ... tout, dans l'expérience, n'accède au sens que sous la condition d'être porté au langage. L'expression : « porter l'expérience au langage » invite à tenir l'homme parlant, sinon pour l'équivalent de l'homme tout court, du moins pour la condition première de l'être-homme. » (Ricœur 1990, p.120). Pour illustrer le rôle de l'expression et de l'écrit comme catalyseurs de sa pensée, on peut se référer à l'utilisation qui en est faite dans un domaine comme celui de la Thérapie Cognitive Analytique, tels que l'ont exposés Anthony Ryle et Ian Kerr dans leur ouvrage, *Introducing cognitive analytic therapy* (Ryle, Kerr 2002 p. 80 à 99).

Progression, durée

Une réflexion, personnelle et collective, sur l'avancée en âge et les questions qu'elle pose, ne peut être initiée et menée à bien en quelques heures, ni en un jour. Après plusieurs essais, le choix s'est porté sur l'organisation de sessions réunissant de douze à quinze personnes, à intervalle régulier, avec un aménagement des règles d'animation auxquelles on a recours dans ce qu'on appelle les « groupes de rencontre ». Le dispositif a retenu une durée de 5 jours répartis sur quatre mois, avec trois temps de regroupement, pour permettre aux participants d'approfondir et de revoir à plusieurs reprises le résultat de leur travail d'élaboration. Lors des sessions, des séquences de travail individuel écrit, de présentation orale au groupe, de prise en compte de la manière dont celui-ci contribue à la réflexion de ses participants, sont proposées. Les séquences de travail consacrées à chaque thème ont une durée à peu près équivalente, mais les participants ont la possibilité d'y revenir, lors des temps de régulation, de retour sur les expériences présentées, ou à leur domicile pendant les intersessions en faisant un travail personnel à partir de leurs écrits et des notes prises durant les temps d'élaboration collectifs.

La formation des animateurs/chercheurs

L'acquisition de manières d'être et d'un modèle d'animation correspondant aux finalités des groupes d'élaboration a été un élément essentiel au bon fonctionnement du dispositif. Si la démarche d'accompagnement retient une attention à l'expression, un accueil attentif à chacun, un encadrement bienveillant, elle fait également l'objet de règles spécifiques. Les animateurs/chercheurs ne se positionnent ni comme des experts, ni comme des personnes ressources. Ils ne participent pas à la production des idées. Il ne leur est pas demandé de les analyser. Les personnes qu'ils écoutent peuvent être en avance sur eux par rapport à ce temps de vie et aux difficultés qui s'y présentent. En tant qu'animateurs de ces groupes, ils doivent être conscients de l'amputation de liberté d'initiative découlant d'une prise en charge systématique des problèmes et des questions des participants. Se limitant à énoncer les règles de confidentialité et de liberté d'expression, ainsi que les thèmes sur lesquels les participants sont invités à réfléchir, les animateurs se centrent sur la mise en œuvre et le maintien des conditions favorables à la réflexion, à l'expression et à l'écoute réciproque.

La formation proposée aux animateurs/chercheurs de ces groupes, et plus généralement à ceux qui exercent ou souhaitent exercer une fonction d'animation auprès de sujets âgés, comprend d'une part, un déconditionnement par rapport aux représentations sociales dominantes, et d'autre part une évaluation, et si nécessaire un réaménagement de leurs pratiques d'animation, dès lors que, trop inspirées des modèles courants, celles-ci donnent une place et un rôle excessifs à l'animateur, ce qui va à l'encontre des buts de l'étude.

Sachant que les professionnels de la gérontologie, tout comme les professionnels de l'écoute, n'échappent pas toujours, on l'a écrit, à l'emprise des représentations sociales dominantes, ou à celle des événements de leur histoire de vie, un à deux jours sont consacrés à une réflexion personnelle sur leur expérience de l'avancée en âge et des relations entre les générations, aux questions qu'ils se posent concernant le vieillissement et la mort.

Du fait de leurs incidences sur le climat relationnel, sur l'écoute et l'expression des membres des groupes d'élaboration et plus généralement sur l'attitude et l'expression des personnes engagées dans cette phase de leur existence, le positionnement des animateurs/chercheurs dans le groupe, leurs attitudes profondes et leurs automatismes, leur professionnalisme dans la gestion de la dynamique des échanges, constituent la seconde partie de leur cursus et donne lieu, en complément des apports théoriques, à leur participation en tant qu'observateurs à des sessions, et si nécessaire, à leur inscription à des sessions de dynamique de groupe et de conduite de réunions.

La démarche d'accompagnement retenue mise sur les ressources de chaque individu et sur le groupe comme lieu de partage d'expériences, comme écoute et soutien, sur l'abandon par les animateurs des attitudes pédagogiques traditionnelles et leur stricte observation des règles énoncées ci-dessus. Elle suppose préalablement un travail sur soi, la prise de conscience, par les animateurs/chercheurs de ces groupes, de leurs représentations de l'avancée en âge et de leur impact sur l'expression des membres des groupes et sur l'image qu'ils ont d'eux-mêmes et par l'acquisition de nouvelles méthodes d'animation, ce qui implique souvent une phase de déconstruction des pratiques acquises précédemment.

Commentaire

Ce ne sont pas tant les méthodes, que l'angle d'approche des questions relatives à l'avancée en âge, qui fait la spécificité de l'étude. Le refus de considérer les sujets âgés comme l'objet des discours des experts a été à l'origine d'une démarche privilégiant leur réflexion sur la manière dont ils se représentent et vivent cette phase de leur existence. Quant aux méthodes retenues, elles ont une longue histoire en formation continue, ont été utilisées par l'IFEPP¹, organisme dans lequel j'ai fait l'essentiel de ma carrière professionnelle, pour le perfectionnement des pratiques relationnelles des soignants, notamment de ceux travaillant auprès de patients âgés (**de la Bouillerie, Buras-Tugendhaft** 1981). Ce qui est nouveau, c'est de les avoir mises à la disposition des personnes âgées elles-mêmes, afin qu'elles soient actrices de leur formation.

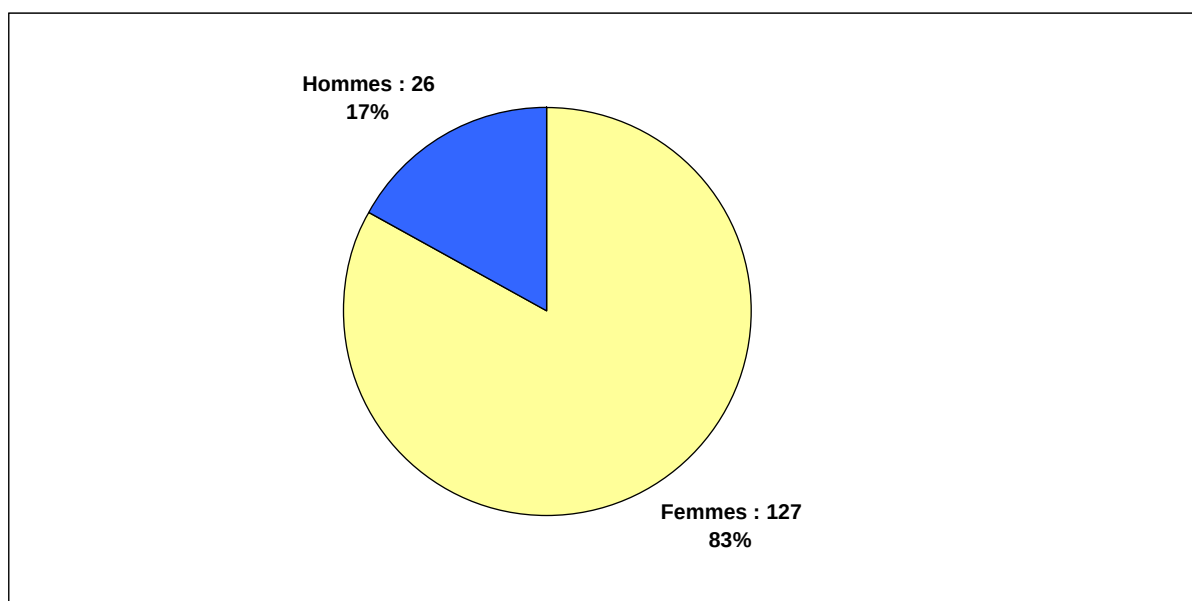
Les ressources pédagogiques du groupe, l'implication des participants dans l'étude de thèmes fédérateurs, la mise à l'écart des phénomènes d'opposition et de rivalité, la qualité de l'écoute instaurée, avec un animateur/chercheur qui en est le garant, tous ces éléments ont fait du cadre de travail mis sur pied, un lieu de réflexion, d'apprentissage et de découverte, favorable à la remise en question des savoirs, et à l'élaboration de nouvelles perspectives concernant ce temps de vie.

Tout en visant un public différent et ayant une finalité autre, les caractéristiques du dispositif mis sur pied sont proches de celles adoptées par François Dubet pour son étude/action des jeunes en difficulté : « Une procédure analytique dans laquelle se croisent les discours des acteurs et les analyses des chercheurs. Elle n'est pas une photographie des opinions, mais un espace artificiel, dont l'objectif est de renforcer chez les acteurs les capacités d'analyse et de réflexion. Les acteurs racontent leur vie, leurs problèmes et leurs rêves et, peu à peu, sont tirés en dehors de ces témoignages et invités à les analyser. Mais au lieu de tirer vers ce qui est le plus intime et le plus personnel, le chercheur introduit le « point de vue » des problèmes d'une société. » (**Dubet** 1987 p.81). Nous nous retrouvons aussi dans l'importance donnée par ce chercheur à l'écoute des propos des jeunes, que lui et son équipe ont accompagné : « Nous avons choisi d'écouter et d'analyser sérieusement cette « philosophie » ... de tels propos, à condition d'être formulés dans un espace actif et dynamique ... ne se réduisent jamais aux stéréotypes dans lesquels on les enferme trop souvent... C'est la méthode qui crée les stéréotypes, la question précodée qui appelle les réponses banales. » (**Dubet** 1987, pp 83 et 84).

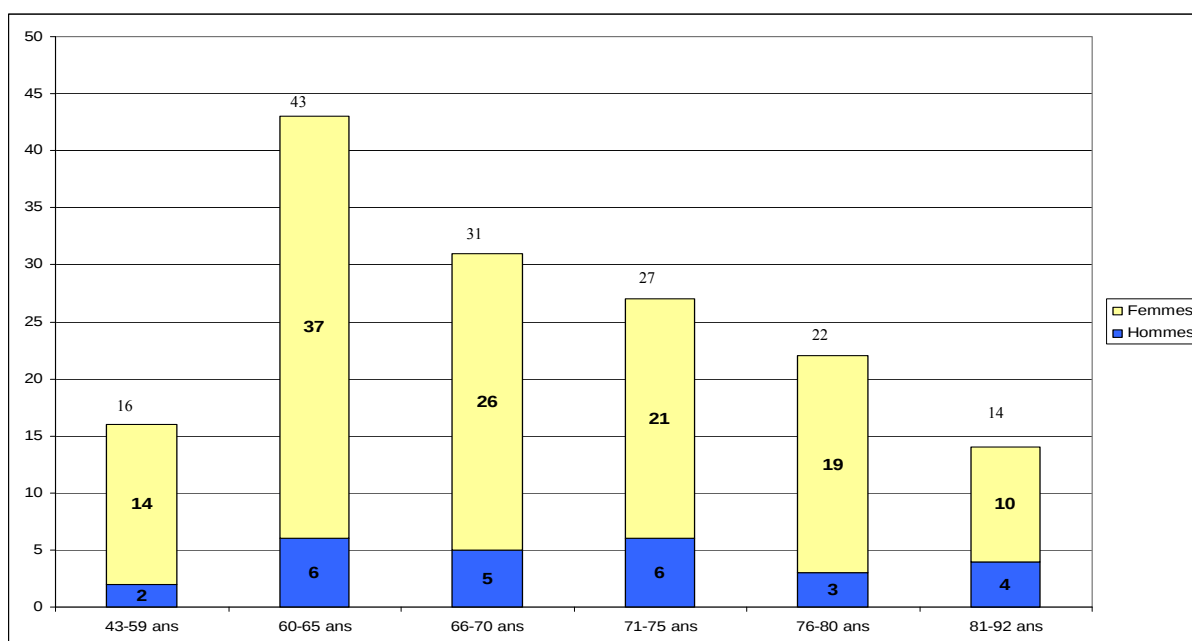
¹ IFEPP : Institut de Formation et d'Etudes Psychosociologiques et Pédagogiques, 140 bis, rue de Rennes, 75006 Paris

Participants aux sessions parcours de vie

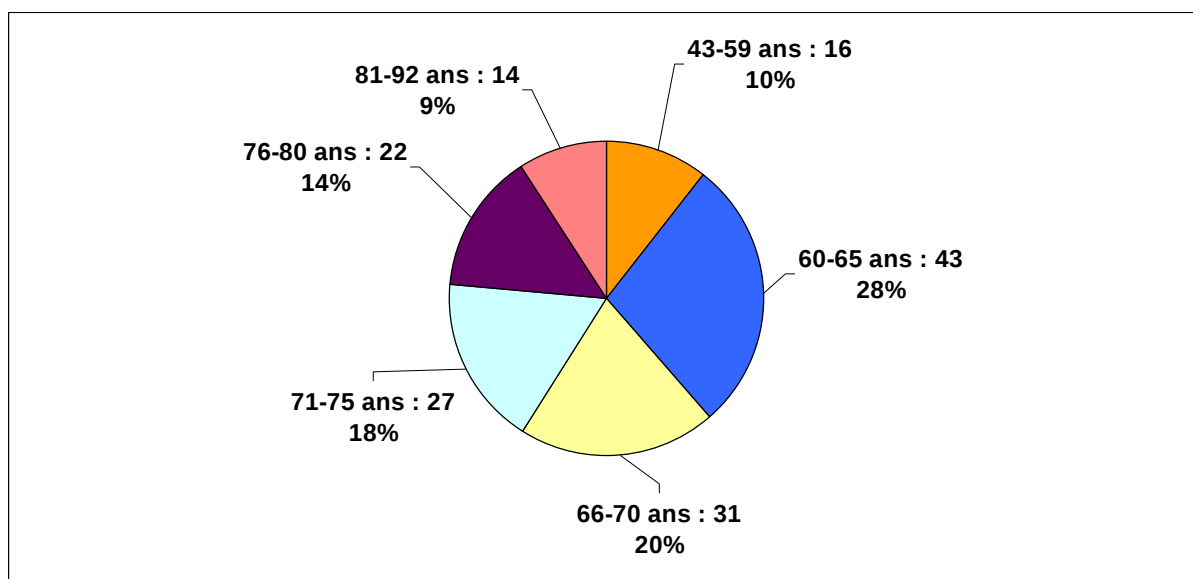
Répartition par sexe



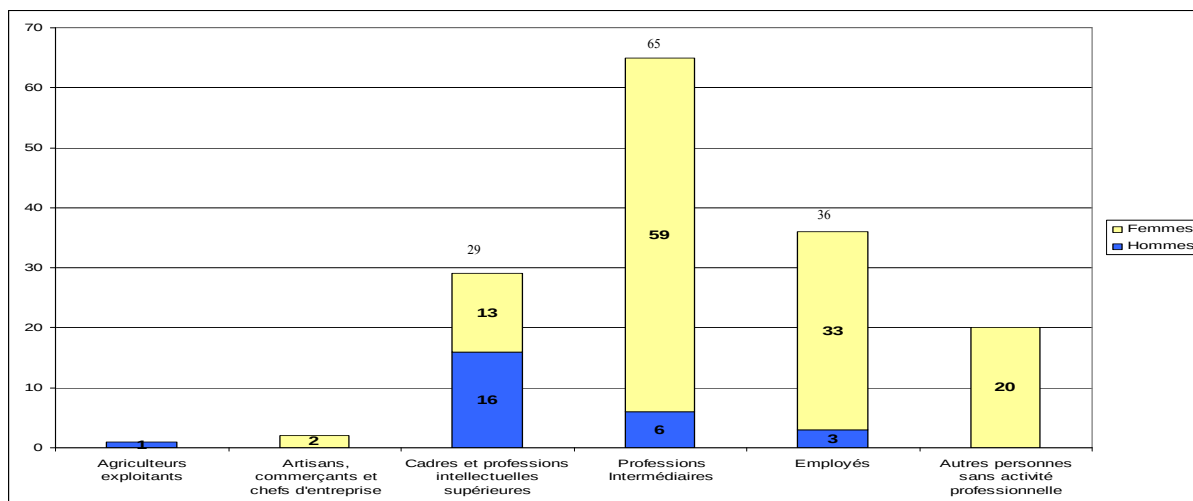
Répartition par tranches d'âge et par sexe



Répartition par tranches d'âge



Répartition par catégories professionnelles



2 - Présentation des générations étudiées

Introduction

Avant d'aborder la partie de leur existence qui commence avec le départ à la retraite, une présentation du cadre de vie, des méthodes d'éducation et des valeurs qu'ont connus enfants, les membres des générations nées entre 1930 et 1950, puis des changements dont ils ont été témoins durant leur vie adulte, est l'objet des chapitres qui suivent. La connaissance de ces données nous a semblé utile, non seulement pour mieux les comprendre, mais aussi pour savoir dans quelle mesure les modèles de comportement et les apprentissages de leur enfance, les ont préparés à trouver une place dans la société contemporaine. Les attitudes et manières d'être acquises dans l'enfance, bien que transformées par la suite, marquent en effet les modes de penser de l'individu tout au long de sa vie.

L'idée de cette présentation est venue de l'observation que les nouvelles promotions des soignants et des médecins à l'hôpital, ne connaissaient les patients âgés dont ils s'occupaient, qu'au travers de leurs bilans de santé et des soins qu'ils leur prodiguaient. Une existence pour être comprise ne pouvait être ramenée à ce qu'elle donnait à voir dans l'instant. La prise en compte de la coexistence de quatre générations dont l'histoire, l'éducation et les valeurs étaient différentes les unes des autres, a été un argument supplémentaire en sa faveur. Le maintien de liens entre elles, supposait une meilleure compréhension réciproque. Ceci voulait dire aider ceux qui leur succédaient, et en premier lieu les professionnels qui les côtoyaient, à mieux comprendre les attitudes et modes de pensée des anciens et faire en sorte que ces derniers considèrent avec moins de surprise, voire de rejet, ce qui dans les mœurs et mode de vie de leurs enfants, grands enfants et arrières petits enfants était très éloigné de leurs conceptions de l'existence. A une époque où tant d'idées erronées se déployaient concernant les aînés, l'étude voulait être une contribution au projet de mieux les connaître et d'améliorer la connaissance réciproque entre les générations.

Mais le retour sur le cadre de vie de leur enfance, et sur quelques uns des changements majeurs dont ils ont été témoins durant leur vie adulte, veut être avant tout être une réponse aux objectifs énoncés p. 53 repris ici sous forme de questions : Comment aider les membres de ces générations à se décentrer des représentations sociales dominantes, à avoir une autre image d'eux-mêmes que celles que leur attribue la société et à mieux comprendre les façons de penser et d'être des générations qui les suivent ? Nous avons pensé que c'était possible s'ils acceptaient de faire un travail de mémoire, de considérer leur existence passée, non comme une époque révolue, un amoncellement de souvenirs à remiser dans les tiroirs et les albums de photo, mais comme un appui pour avoir une image d'eux-mêmes différente de celle que leur présentait les médias, pour mieux comprendre leur passé et les transformations qui ont abouties aux modes de penser de la société d'aujourd'hui. Ces objectifs expliquent le choix des éléments de leur enfance et de leur vie d'adulte privilégiés.

Mode de recueil des données

J'ai d'abord demandé, aux personnes rencontrées en entretien et aux participants des sessions, les caractéristiques du monde social et familial de leur enfance dont elles avaient le souvenir, puis les changements et les innovations qu'elles avaient découverts durant leur vie adulte. « Témoins de leur temps, les générations participent à l'écriture de l'Histoire. Leur mémoire-

témoignage les positionne au carrefour de la mémoire collective et de l'histoire contemporaine. » (**Attias-Donfut** 1996 p.61). M'inspirant de l'exemple de l'historien Eric Hobsbawm¹, en complément des données rassemblées, j'ai également puisé dans les souvenirs de mon enfance de mon adolescence et de mes années d'étudiant, passées successivement dans le Morbihan de 1940 à 1945, puis à Paris, les considérant à la fois comme une source d'informations, et comme une grille de lecture des apports des personnes rencontrées. Des textes d'historiens, de sociologues et d'écrivains sur les modes de vie, les valeurs et les méthodes d'éducation de cette période, ont été mis à contribution pour mettre en perspective, donner un cadre théorique à leurs apports.

Je suis conscient que ce qui est présenté donne une image très partielle de la diversité des situations. Un exemple parmi bien d'autres. Les méthodes d'éducation de la première partie du XXe siècle, n'étaient pas aussi uniformément « rugueuses » que leur description dans ce texte pourrait le laisser croire, voir par exemple *les Mémoires de deux jeunes mariées* (**Balzac** 1951, t.1 p. 128 à 357) publiées en 1841. Notre époque n'a pas le monopole de la délicatesse à l'égard des enfants. Un choix différent dans la masse des informations disponibles, aurait abouti à un tableau très différent. Dans la préface du tome V de *L'histoire de la vie privée*, qui couvre la période de la première guerre mondiale à la fin du XXe siècle, qu'il a intitulée « L'embarras des choix » Gérard Vincent écrit : « Rares pour les historiens des temps lointains les sources ... sont, pour notre période, pléthoriques. On remplirait un livre à les recenser, et l'auteur de cette introduction (dont le capital cognitif est nécessairement limité) a dû se contenter de ce qu'il sait, fraction faible de ce qu'il « faudrait » savoir. » (**Vincent** 1987 p.7) Alors qu'un spécialiste de l'histoire contemporaine relève l'impossibilité de porter un regard d'ensemble sur la vie privée du dernier siècle, que pourrait valoir la prétention d'un auteur qui, bien qu'ayant vécu les deux tiers de celui-ci, n'a ni la culture, ni la formation d'un historien ?

Quant au caractère partial des données présentées, il découle de l'appel aux souvenirs personnels et à la manière dont les membres de ces classes d'âge, concernant par exemple le temps de leur enfance, seront amenés à privilégier certains aspects de celle-ci, et omettront d'en mentionner d'autres. Donnant la première place aux souvenirs et aux questions des personnes interviewées, le texte assume les risques de l'appel à la mémoire : les déformations, les oublis, les aspects passés sous silence, le fait que les événements décrits et commentés, le sont à partir d'une position, personnelle et culturelle, toute autre que lorsqu'ils ont été vécus. (¹) Daniel Réguer fait observer que le seul recours à l'écrit peut occulter les modes de vie des catégories peu utilisatrices de l'écrit, où celles que les écrits des classes supérieures occultent. Tout en étant conscients de la diversité des pratiques éducatives et sociales, et du risque d'impérialisme de certaines d'entre elles, ce qui nous importait, était que les membres de ces générations se reconnaissent dans les énoncés, pensent que ce qu'ils avaient vécu, méritait d'être décrit, pouvait leur servir d'appui pour raffermir l'image de soi, continuer à découvrir, à s'intéresser, apprendre et pouvait être également un support de dialogue avec les générations qui les suivaient. La démarche comptait autant que le résultat.

Le texte qui suit décrit quelques une des caractéristiques du passage d'une culture et d'un mode de vie relativement statique à un autre plus dynamique, qui s'est produit après la seconde guerre mondiale. Après une présentation fondée essentiellement sur des données

¹ « I have drawn on the accumulated knowledge, memories and opinions of someone who has lived through the Short Twentieth Century, as what the social anthropologists call a « participant observer » or simply a an open-eyed traveller, or what my ancestors would have called a *kibbitzer*, in quite a lot of countries. » (**Hobsbawm**, 1995, p. X)

démographiques et statistiques des générations nées entre 1930 et 1950, le chapitre suivant décrit les conditions de vie, les pratiques éducatives et les valeurs morales de leur enfance qui ont façonnées leurs comportements et leur image d'eux-mêmes. Le troisième les bouleversements des modes de vie et des modes de pensée survenus après 1945. L'ensemble porte sur le passage d'un univers culturel et social à un autre, aboutissement d'un processus commencé il y a plus d'un siècle et demi et dont les résultats les plus visibles datent d'une cinquantaine d'années

Présentation d'ensemble

Par rapport à ce qu'ont connu les générations qui les ont précédées, trois changements du contexte démographique et social, donnent à leur parcours de vie une configuration nouvelle : l'accroissement statistique de sa durée, la disparition de la segmentation traditionnelle des âges de la vie, le recul de la mort aux limites extrêmes de l'existence.

Avoir comme perspective de vivre jusqu'à un âge avancé

C'est le changement le mieux documenté¹. Conséquence des découvertes scientifiques, des innovations techniques et de l'amélioration des conditions sociales et économiques observées depuis le milieu du XIX^e siècle, il offre à une majorité de nos contemporains la perspective de vivre jusqu'à un âge rarement atteint par les membres des générations précédentes. Parmi les causes à l'origine de ce changement on cite souvent les découvertes scientifiques et médicales, les démarches de prévention des infections, les vaccins. Il faut y ajouter l'instauration des systèmes de retraite, les initiatives de l'Etat dans le domaine des soins, de l'éducation, du logement, la multiplication des inventions techniques, la production de masse d'outils et de machines comme les machines transfert, les aides à la manutention des charges, les hayons, le chariot élévateur, qui ont diminué la pénibilité des tâches et les risques d'accident, la lutte contre les accidents du travail, les mutuelles maladie puis la généralisation d'un système efficace de protection sociale à partir de la libération. L'industrialisation des méthodes dans la construction, le tout à l'égout, l'eau courante, le chauffage central, l'ascenseur et la généralisation d'appareils domestiques, comme la cuisinière au bois, au charbon puis au gaz, le réfrigérateur, les progrès dans l'élaboration et le contrôle des aliments, plus sains et mieux conservés, ont également contribué au phénomène en métamorphosant les conditions de vie des membres de ces générations. Outre le rôle des médecins, l'obligation scolaire est un instrument essentiel de diffusion de nouveaux comportements et de nouveaux savoirs, en matière d'hygiène.

Le bouleversement de la segmentation traditionnelle des âges de la vie

Tant sur le plan social que biologique les frontières délimitant les âges de la vie évoluent en même temps que les rites qui marquaient autrefois le passage de l'un à l'autre tendent à disparaître. Dans les décennies précédant la seconde guerre mondiale, la majorité des individus restait dans les mêmes milieux professionnels et sociaux. Ils avançaient dans la vie par classes d'âge, quittaient l'école à 14 ans pour entrer en apprentissage et/ou travailler. Les hommes faisaient leur service militaire à 21 ans et se mariaient à leur retour, partaient à la retraite à 65 ans, beaucoup mouraient avant. Seul un faible nombre atteignait un âge avancé.

¹ Cf. les publications annuelles d'Insee Première

Les jeunes filles suivaient elles aussi un chemin balisé, l'école jusqu'à 14 ans, puis celles issues d'un milieu modeste recherchaient un emploi peu qualifié qu'elles quittaient au moment de leur mariage pour se consacrer à leur foyer. Si des évolutions importantes étaient en gestation, leur influence sur le découpage de l'existence, les relations entre les générations, étaient encore peu manifestes.

Tout comme les autres membres de la société, les aînés s'éloignent d'une conception du déroulement de la vie comme une randonnée balisée à parcourir impérativement au rythme voulu par la société. Appartient au passé une image de l'existence comme une succession d'étapes imposées permettant d'échapper au questionnement et à l'embarras des choix, facilitant une lisibilité des attitudes et des discours mais empiétant sur la liberté et en décalage avec les potentialités des individus. L'effet combiné des facteurs, à l'œuvre depuis plus d'un siècle et demi, a mis en question ce modèle. La synchronisation qui existait autrefois entre les rythmes sociaux, psychologiques et biologiques a été remise en cause. Il n'y a plus coïncidence, observe Xavier Gaullier, entre le vieillissement professionnel, le vieillissement social (les retraites) et le vieillissement biologique (le grand âge).¹ La jeunesse se prolonge, on parle de post-adolescence ou de jeunes adultes entre 18 et 25 ans et cette période peut s'étendre jusqu'à 30 ans.² « La vieillesse de son côté s'allonge comme la jeunesse : professionnellement et socialement, elle va de 50 à 90 ans, et nous confronte à un nouveau défi ; celui d'être âgé sans être vieux, et on parle de retraite active, de vieillissement actif, peut-être devrions nous dire adultes âgés, plutôt que personnes vieilles. Entre les deux l'âge adulte, une période où se concentrent et se cumulent de façon imposée une carrière à mener et des responsabilités professionnelles, des relations amoureuses et des enfants à élever, des relations sociales à nouer et développer, une trentaine d'années décisives et surchargées spécialement pour les femmes » (**Gaullier** 2002 p. 81-82). Une période bien plus courte que la période dite « inactive » si l'on cumule jeunesse et vieillesse. « On peut se demander si dans les relations que les âges de la vie entretiennent entre eux, la vie adulte n'est pas l'âge qui devient le plus problématique. Est-ce la fin de l'adulte-étalon ? s'interroge Jean Pierre Boutinet³. Faut-il considérer avec Peter Laslett (**Laslett** 1989), et plus récemment avec Jean-François Bickel et Stefano Cavalli (**Bickel, Cavalli** 2002 p. 31), que l'abaissement de l'âge de la cessation d'activité professionnelle en amont, l'élévation de l'espérance de vie et un meilleur état de santé en aval, l'amélioration des conditions de vie, ont donné naissance à un nouvel âge de la vie situé entre le moment de la retraite et de la sénescence, le troisième âge ? ou faut-il penser avec Anne-Marie Guillemard que la frontière de la retraite qui séparait deux parties bien distinctes de l'existence, celle de l'âge adulte caractérisée par la poursuite d'une activité professionnelle et celle de la vieillesse avec le remplacement du salaire par une pension et le début des handicaps, que cette frontière est en train de s'estomper ? Sous l'effet de la transition démographique et des transformations sociales, le modèle unique de parcours de vie a cessé d'être codé.

Le recul et la mise à distance de la mort

¹ Selon Rolande Ruellan on assiste à un véritablement « éclatement » de la notion de vieillesse, « à l'apparition de notions nouvelles traduisant plus que des situations individuelles, des réactions de la collectivité : vieillesse juridique, vieillesse sociologique, vieillesse psychologique... »

Ruellan R. 1998, - *Droit de la sécurité sociale* Paris, Dalloz 13^e édition, p. 176

² **Galland O.**, « Sociologie de la jeunesse », Paris A. Colin 1997

³ **Boutinet J.P.** « *L'adulte immature* », sciences humaines février 1999

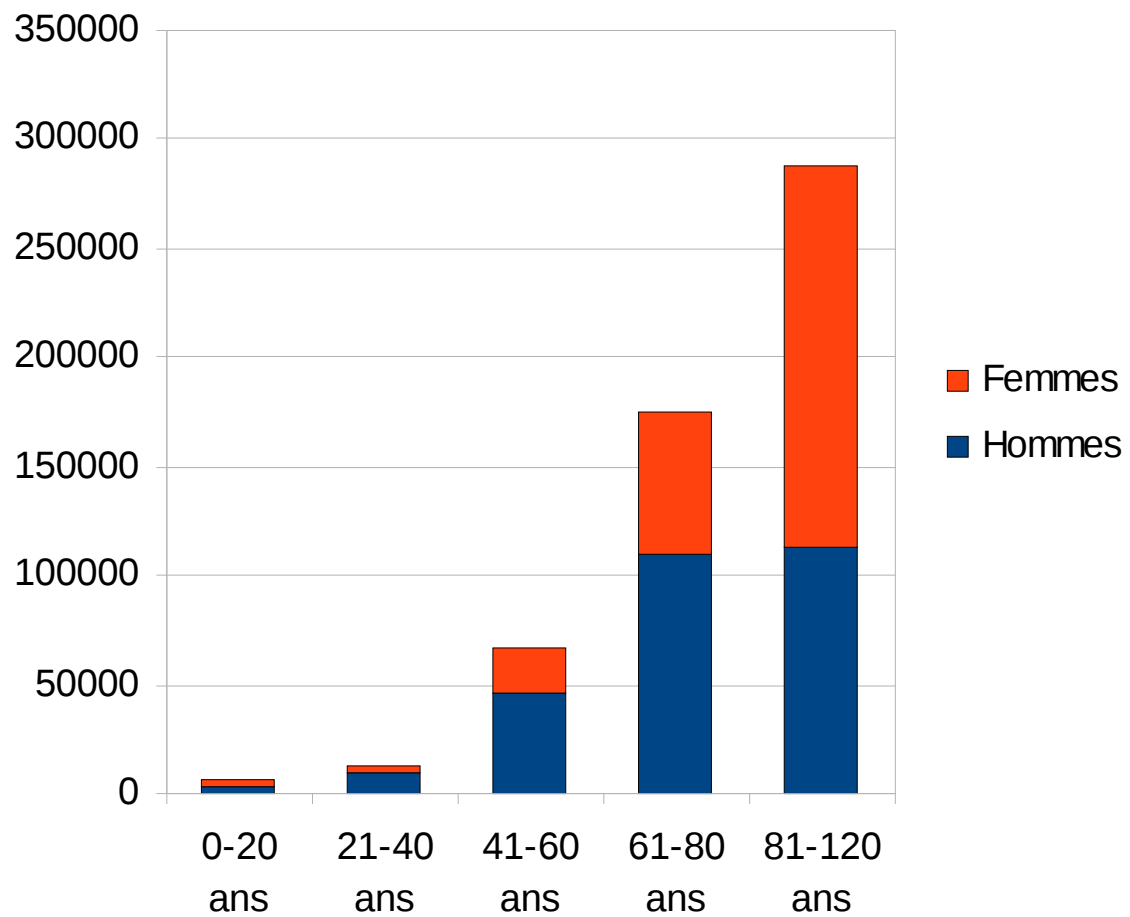
Jusque la première partie du XX^e siècle, la mort frappait à tout âge¹. Même si une partie de la population étudiée a souffert de la Seconde guerre mondiale, des conflits qui se sont déroulés en Extrême-Orient et en Afrique du Nord, depuis plus de soixante ans la France n'a pas connu de guerres sur son territoire. Du fait de meilleures conditions de vie, des progrès de la science, d'une médecine plus efficace, la mort n'est plus une intruse venant interrompre brutalement le cours d'une existence. La mort est devenue le destin presque exclusif du groupe le plus âgé de la population. ⁽²⁾ Les personnes nées avant le second conflit mondial et qui sont toujours en vie et celles qui leurs succèdent, sont les premières à faire l'expérience à grande échelle d'une vie menée à son terme naturel. Ce progrès considérable a en même temps provoqué une attitude de retrait de la société vis-à-vis de la mort et des sujets âgés. Seules les personnes rencontrées dans les maisons de retraite ou visitées à l'hôpital, sont perçues comme des êtres condamnés à mourir, ce qui contribue à leur donner une place particulière dans l'imaginaire social et à les mettre à part des autres. Oublier la réalité de la mort est devenu d'autant plus facile qu'il est possible de vivre de nombreuses années sans la rencontrer.

Ce nouveau contexte a renforcé l'action des ressorts psychologiques incitant à rejeter de la conscience son destin d'être pour la mort, à l'expulser des lieux habituels de vie et à donner la priorité aux activités quotidiennes. La mise à distance de la mort trouve un indicateur dans la place qui lui est accordée dans la vie sociale : alors que les cimetières entouraient les églises, ils ont été relégués aux confins de la ville, avant que leur surface ne se rétrécisse avec la multiplication de pratiques de crémation, voire de disparaître lorsque les cendres ne sont pas conservées. « Au Moyen Age on enterrait ad sanctos ... on enterrait partout dans cet enclos, dans l'église et autour de l'église ». Aujourd'hui, « la bienséance interdit désormais toute référence à la mort ». (Ariès P. 1977, p. 174) Non seulement les sujets âgés doivent élaborer des stratégies nouvelles pour vivre au mieux leur existence mais ils doivent le faire en assumant la mise à distance par la société d'une réalité qui lui fait peur.

¹ « ...en ce début de siècle, l'approche de la mort n'est pas l'apanage de la vieillesse. La mort frappe encore lourdement les nouveau-nés et les jeunes mères emportées par les fièvres puerpérales, les enfants et les jeunes gens particulièrement exposés aux maladies infectieuses et à la tuberculose. Des hommes de 20 à 40 ans ont été envoyés par millions au tombeau durant la Grande guerre. Les gens âgés des années 1930, a fortiori s'ils atteignent les années 1940 et 1950, ont vu beaucoup mourir autour d'eux, et mourir des plus jeunes qu'eux. »

Feller E. « Histoire de la vieillesse en France 1900-1960 » éditions Seli Arslan Paris 2005 p. 71

Décès par groupe d'âge en France en 2009 (Insee)



Si la mort n'a plus la place qu'elle avait autrefois dans l'imaginaire et les pratiques sociales, si elle épargne la plus grande partie de l'existence, elle se manifeste d'une façon de plus en plus insistante avec l'avancée en âge. Les statistiques de l'INSEE, intitulées du joli nom *d'espérance de vie*, et les bilans annuels de santé, permettent de prévoir l'âge à partir duquel sa survenue est de plus en plus probable et la crainte de sa venue est présente dans les esprits bien avant qu'elle ne survienne. L'augmentation du nombre des individus encore en vie après 80 ans, résulte en partie de l'amélioration des conditions matérielles. Elle est aussi la conséquence d'une meilleure prise en charge de pathologies jadis fatales. En France, deux millions de personnes de plus de 65 ans sont d'anciens cancéreux qui ont survécus à leur maladie. 280 000 nouveaux cas de cancers sont recensés chaque année. 160 000 cas chez les hommes, 120 000 chez les femmes. Quatre cas sur dix surviennent avant 65 ans. Pour ce type de pathologie on ne parle pas de guérison mais de rémission.

Le monde que ces générations ont connu dans leur enfance

« Nous sommes tous un produit de notre époque, de l'époque dans laquelle nous avons été projetés dès notre naissance et dans laquelle nous avons passé notre enfance et notre adolescence. Cette époque, avec l'esprit qui lui est propre, ... nous a irrévocablement marqués. » ⁽³⁾

« L'on se condamne à mal comprendre les mentalités, les institutions et les problèmes actuels si l'on ne prête pas attention à ce qui, dans les siècles et surtout dans les décennies antérieures, a durablement structuré nos perceptions et nos attitudes. » (Feller E. 2005, p. 344)

Introduction

Chaque génération est un lien entre le passé et l'avenir, a en mémoire les modes de vie et de penser de ses parents, est témoin de l'avènement d'une nouvelle société, celle de ses enfants et petits enfants. Ayant choisi le changement comme idée directrice de l'étude, le présent travail correspond au projet d'encourager les anciens à se démarquer du présent pour adopter une vision d'ensemble de leur cycle de vie, à revisiter l'époque qu'ils ont connue dans le passé et mieux comprendre celle d'aujourd'hui.

Des valeurs, des conditions de vie, des méthodes d'éducation ont façonné les modes de penser des membres des générations étudiées. L'ensemble a délimité un cadre culturel qui tout en présentant de nombreuses variantes, a des aspects communs, des dominantes que nous avons souhaité identifier.

Lorsqu'il leur a été proposé de décrire les caractéristiques du monde social et familial de leur enfance, la majorité des personnes consultées ont mentionné l'importance des distinctions sociales, les méthodes d'éducation, le rôle attribué au travail, et celui tenu par l'église. Partant des thèmes présentés dans les entretiens et les sessions parcours de vie, ce chapitre décrit les dominantes du système social et moral du début du XXe siècle et l'emprise qu'il a exercé sur les esprits, réservant au chapitre suivant les innovations et les changements qui ont conduit aux modes de penser d'aujourd'hui. Le cadre de référence utilisé pour leur présentation a été construit à partir des écrits d'historiens, de sociologues et d'écrivains de cette époque.

Cadre de référence historique

Le retard des pratiques sociales par rapport aux avancées techniques et économiques

Les modes de penser et les façons d'être que la plupart d'entre eux ont connus dans leur enfance sont les héritiers du cadre économique et social dont l'origine se situe vers le milieu du XIX^e siècle. Dans la France de leurs grands parents et parents il existait un contraste entre l'essor de nouveaux modes de production et d'échange¹ et la persistance de valeurs, de modes de pensée, qui malgré la montée des mouvements revendicatifs, évolueront à un rythme plus lent.

Jean Bouvier a relevé le décalage entre les avancées scientifiques, techniques, commerciales de la seconde partie du XIX^e siècle et le peu de résultats obtenus sur le plan social. Les chefs d'entreprise sous-estiment les conséquences pour la population de l'essor de l'industrie : les difficultés de logement, les bouleversements des modes de vie, la pénibilité des conditions de travail. Dans l'introduction de son livre *Travail ; usure mentale* (**Dejours** 1993), Christophe Dejours rappelle la situation désastreuse des ouvriers au XIX^e siècle (Voir aussi l'ouvrage de Louis René Villermé *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, 1840), le temps qui a été nécessaire pour que les actions syndicales et politiques, menées en leur faveur, aboutissent à des résultats concrets. ⁽⁴⁾ Le corps est la première victime des nuisances du travail. Deux préoccupations majeures couvrent la période qui va de 1880 à 1947 ; la lutte pour la survie et la lutte pour la santé. S'il existe des chefs d'entreprise comme Jean-Baptiste André Godin qui sont conscients de la nécessité d'innover, les témoignages illustrant la trop fréquente étroitesse de pensée du patronat abondent. Voici par exemple les propos d'Henri Schneider s'entretenant avec Jules Huret en 1896.

« C'est comme la réglementation du travail des femmes, des enfants; on met des entraves inutiles, trop étroites, nuisibles surtout aux intéressés qu'on veut défendre; on décourage les patrons de les employer et ça porte presque toujours à côté. La journée de huit heures ? Au fond voyez-vous la journée de huit heures c'est encore un dada, un boulangisme. Dans cinq, six ans on n'y pensera plus, on aura inventé autre chose. Pour moi la vérité, c'est qu'un ouvrier bien portant peut très bien faire ses dix heures par jour, et qu'on doit le laisser libre de travailler davantage, si ça lui fait plaisir. » (**Bouvier** 1987 p. 60)

Les classes laborieuses, considérées comme dangereuses par nature, doivent être surveillées. Pour résoudre les problèmes sociaux, ils font appel aux vieilles notions morales inculquées au catéchisme et à l'école laïque et s'il le faut à la force.

¹ « La machine et l'usine, le chemin de fer et le réseau bancaire, le patronat et les classes ouvrières, la ville et ses mutations, la ville pompe aspirante des ressources, des épargnes et de la main d'œuvre du plat pays, porteuse des espoirs d'ascension sociale. Quelque chose, il y a quelque cent vingt-cinq années a commencé pour ne plus s'arrêter. » **Bouvier J.**, « Le mouvement d'une civilisation nouvelle 1852-1914 » dans *Histoire de la France de 1852 à nos jours* sous la direction de Georges Duby, Librairie Larousse Paris 1987, p. 9 et 10

Une société hiérarchisée

« Les bourgeois d'alors se faisaient de la société une idée un peu hindoue, et la considéraient comme composée de castes fermées où chacun dès sa naissance, se trouvait placé dans le rang qu'occupaient ses parents et d'où rien, à moins des hasards d'une carrière exceptionnelle ou d'un mariage inespéré, ne pouvait vous tirer pour vous faire pénétrer dans une caste supérieure. » (**Proust** 1954 t. 1 p. 16)

Les personnes nées avant la seconde guerre mondiale, ont gardé le souvenir d'une société cloisonnée dans laquelle le revenu, le niveau d'instruction, l'activité, la façon de s'exprimer et de se vêtir, distinguaient les individus les uns des autres. En dépit des révolutions, des progrès techniques et scientifiques, l'ancienne distinction de Destutt de Tracy entre les propriétaires et les gens qui travaillent, perdurait. Était toujours présent, quelque chose du tableau social de la France du XIX^e siècle dressé par André Jardin et André-Jean Tudesq, (**Jardin et Tudesq** 1973), avec en haut de l'échelle les « notables », les riches de naissance, les dirigeants d'industries, les hommes politiques, les banquiers, les savants. En dessous les commerçants, les petits fonctionnaires, et les artisans, et en bas de la hiérarchie, les ouvriers et les domestiques, les cultivateurs en fermage ou métayers « ceux qui se plaignent toujours ». Les membres des classes aisées avaient accès à l'enseignement secondaire et supérieur, exerçaient des métiers nobles, prenaient soin de leur personne, les travailleurs à l'usine ou à domicile, en 1906 ceux que les recensements appellent les isolés sont 1 502 000 (**Prost** 1987 p. 22), étaient astreints à un horaire important, travaillaient dans des conditions pénibles

Le respect de l'ordre en place

Dans toutes les couches sociales les mêmes principes sont inculqués aux enfants dès le plus jeune âge : Obéir, ne pas faire preuve d'esprit critique. On apprend très tôt à se satisfaire de sa place dans sa famille, à l'école et dans la société. L'initiative personnelle est mal considérée. Il ne faut pas se faire remarquer par une curiosité excessive, ne pas contester le savoir des maîtres à l'école et à l'usine, le règlement. Plutôt que de poser des questions il vaut mieux se taire, apprendre par cœur et répondre comme il faut quand on vous interroge. Que ce soit dans l'univers familial, scolaire ou social, ceux qui ont une fonction d'autorité attendent obéissance et soumission. Celui qui le détient doit savoir se faire respecter, de préférence par la persuasion et si nécessaire par l'emploi de la force.

La force sera utilisée lors des grèves dans les houillères¹, comme elle l'a été en 1831, pour mettre un terme à la révolte des canuts. Mais l'appel aux militaires pour mâter les « révoltes » est coûteux en vies humaines, stimule les oppositions, heurte les sensibilités. La sagesse consiste aussi à éviter les discussions qui enveniment les relations, comme le conseille en 1898 A.P. Deseilligny, directeur du Creusot :

« Cette défiance envers les chefs entretenue par des fréquentes discussions sur les salaires, sont autant d'obstacles à la moralité des classes laborieuses. La grande industrie a été libéralement comprise par ses promoteurs, a apporté avec elle le remède moral par les institutions de patronage et de prévoyance qu'elle a développées et ses efforts en faveur de l'éducation. »

¹ Guy Dubois et Jean-Marie Minot, *Histoire des Mines du Nord et du Pas-de-Calais : Des origines à 1939-45*, t. I, 1991, 176 p., Tome II, 1992

Elle conseille de préférer la persuasion et la compassion, ce qui explique l'attachement des dirigeants à l'enseignement catholique, notamment pour les filles :

« Quand l'enseignement religieux a été solide et s'est fortement imprimé dans les âmes, quand les jeunes filles sont élevées en vue de devenir plus tard de bonnes épouses et de bonnes mères, alors l'industrie n'apparaît plus comme une source de danger moral, mais comme un élément civilisateur. »

Comment s'étonner après la lecture de ces citations, de la sévérité du jugement des historiens concernant l'attitude du patronat de cette époque dans le domaine des relations sociales :

« Une crispation permanente devant la contestation ouvrière, l'incapacité de reconnaître la complexité du problème ouvrier, la volonté de mise sous tutelle de la masse des salariés selon des moyens variés allant de la répression la plus féroce au paternalisme le plus absolu. La confusion entre la charité et la justice. Le refus de tout syndicalisme ouvrier, même chrétien. Une attitude timorée en matière sociale n'était-elle pas contradictoire avec une attitude offensive sur le plan économique ? » (**Bouvier** 1957, p. 58).

Cette attitude, loin d'être cantonnée au seul monde du travail, existe aussi dans le cercle familial, comme à l'école, où les mêmes principes régissent la manière de considérer et d'éduquer les enfants. Les enfants ne doivent pas se faire remarquer, doivent respecter les adultes, et en retour ces derniers doivent faire preuve de retenue, contrôler leurs émotions, s'abstenir de manifester trop d'affection à l'enfant. Dans les classes sociales aisées, l'éducation recommandée est celle qui maîtrise la spontanéité enfantine tout en prohibant la brutalité. Infliger des châtiments corporels est un comportement dénoncé comme vulgaire. Mme de Fleurville dans les Petites filles modèles n'y recourt jamais. De telles méthodes endurcissent et révoltent les enfants. Il faut à l'inverse leur expliquer leurs fautes et susciter leur repentir. A défaut, s'ils persévèrent, utiliser les privations de nourriture, mettre l'enfant au coin, dans le cabinet noir. A l'école on suscite la honte en mettant l'enfant au piquet.

Un environnement de proximité

Dans les villes de petite dimension et dans la majorité des villages, les maisons sont proches les unes des autres. Tout le monde se connaît. L'église, la mairie et le monument aux morts sont au centre, et entre les lieux de résidence et de travail, de rassemblement de la communauté et ceux du dernier repos, la distance est faible. Peu de personnes se déplacent à plus d'une vingtaine de kilomètres de la commune. Le villageois a sous son regard les différents lieux qui résument l'histoire de sa famille, tout comme il a à l'esprit les naissances, les mariages et les décès, les accidents, les élections et les tournées politiques, les fêtes religieuses, et sur la cheminée du salon les souvenirs de la dernière guerre et les images de la première.

Pour se faire respecter et se respecter soi-même, il fallait se débrouiller, ne rien demander, si l'on n'était pas certain de pouvoir le rendre. La majorité de la population ne bénéficiait avant guerre d'aucune protection sociale, et être inscrit sur la liste des indigents à la mairie pour bénéficier d'une aide alimentaire et médicale était considéré comme dégradant. De quelqu'un de pauvre mais de fier, on disait que malgré sa misère « il n'avait jamais monté les escaliers de la mairie ». (**Cordié**) Un des personnages de la saga de Claude Michelet se pend après avoir reçu un cadeau du médecin et du maire de la commune, à la naissance de son cinquième enfant. Il a honte parce qu'il est pauvre et comme l'a tout de suite observé sa femme : « non, on ne peut pas accepter ça, on aurait trop honte, on ne pourra jamais le rendre. » (**Michelet** 1979 p. 42)

Pour assurer la survie du village et du groupe familial, il fallait respecter une morale collective, réprimer son agressivité, être capable d'oublier les rancœurs accumulées au fil des ans. Chacun, connaissait les limites à ne pas franchir.

« Lors des repas de famille, les invités s'exprimaient dans un langage métaphorique repris d'un discours collectif, comme s'ils n'osaient pas parler en leur nom propre. Ils se référaient à des dictons, des proverbes, des formules toutes faites pour maintenir une morale collective et des coutumes ancestrales (...) « Chaque jour apporte son lot de peines et de joies » On commentait surtout les recettes des plats servis les jours de fête. J'ai toujours été frappée par l'importance donnée à la parole pour une chose qui relevait de la sensation. » (Cordié)

Les rythmes sociaux sont inculqués dès la naissance ¹

Les enfants doivent être « disciplinés, être soumis à des règles perçues comme des apprentissages ⁽⁵⁾ avant que l'enseignement des maîtres ne prenne le relais. Bien élever son enfant c'était le soumettre très tôt aux règles et à l'autorité de l'adulte. La résistance de l'enfant est illégitime ⁽⁶⁾. Si les médecins ont joué un rôle essentiel dans l'amélioration des pratiques d'alimentation et d'hygiène, ils ont continué à recommander les règles morales en vigueur, ont été les défenseurs d'un apprentissage précoce des règles sociales, par exemple en préconisant la régularité des horaires de l'enfant, de ses heures de repas et de sommeil. Ainsi le savoir scientifique a pendant un temps servi de caution à des pratiques plus anciennes, et à des motivations plus profondes.

Ainsi une des grandes différences avec les méthodes d'éducation actuelles réside dans le traitement du corps de l'enfant. Autrefois il était le vecteur d'intériorisation des rythmes et des valeurs de la société. Avant que l'enfant ne soit capable de tirer profit de l'enseignement du maître, il a subi une première socialisation, qui est de l'ordre de la discipline, au sens clérical du terme, ou du dressage dans le vocabulaire de l'équitation. Seules des institutions comme l'armée ou les écoles de danse exercent encore une telle emprise sur le corps. Aujourd'hui, devenu l'expression de la personnalité de chacun, toute violence exercée sur lui, tout châtiment corporel, toute contrainte, sont prohibés.

L'école : outil de promotion sociale ou gardienne de l'ordre établi ?

Dans l'esprit de ses promoteurs l'école est le lieu d'apprentissage des vertus républicaines et des techniques de base telles que l'écriture, la lecture et l'art de compter, considérées comme essentielles, avec le respect des institutions et la connaissance de l'histoire du pays, pour jouer son rôle de citoyen. Il faut pouvoir lire les affiches et les annonces officielles, répondre au courrier du fils et du mari, parti au service militaire ou au front, sans déranger à chaque fois l'instituteur ou le curé. Dans la réalité l'école est individualiste et sélective. L'accès au secondaire est limité, les effectifs des classes n'augmentent pas entre 1880 et 1930. Le latin et les humanités sont utilisés à des fins de reconnaissance sociale. Il y a ceux qui apprennent le latin et tous les autres. Ferdinand Buisson, oppose les aptitudes intellectuelles qui font l'homme, aux aptitudes pratiques qui font l'ouvrier.

Etre savant, bien parler, a été longtemps le privilège des riches, des instituteurs et des prêtres, un moyen de distinguer une petite partie de la société de tous les autres. Le prestige attaché à ceux qui possèdent la connaissance décourage les pauvres d'imaginer prolonger les études au-

¹ **Prost A.** « L'école et la famille dans une société en mutation » opus cité, p.59 et suivantes

delà de la scolarité obligatoire. Les paysans, artisans, ouvriers ne voient d'ailleurs pas bien sur le plan pratique à quoi peut servir ce qu'on apprend à l'école à l'exception du jour du mariage pour signer le registre officiel, les documents devant le notaire et pour écrire au fils le temps de son service militaire ou pendant la guerre. Pour la famille envoyer les enfants à l'école est un soulagement quand ils sont petits, une contrainte et un effort lorsqu'ils sont en âge d'être utiles, notamment dans les champs à certains moments de l'année. Le temps qu'ils passent à l'école ils ne peuvent aider à la ferme et ils ne gagnent pas d'argent. Il faut leur acheter leurs vêtements, dont le tablier, des livres et des cahiers. Les milieux modestes valorisent la compétence au travail, et celle-ci s'acquiert sur le tas, en observant les aînés, ou en rentrant en apprentissage. Cet état d'esprit a changé avec la prise de conscience que savoir compter et lire était utile pour acheter et vendre, remplir les documents administratifs. C'est devenu indispensable lorsque les jeunes ont dû quitter le village pour aller chercher du travail ailleurs, au fur et à mesure que déclinaient le nombre de fermes et les métiers de l'artisanat local.

Les méthodes pédagogiques privilégient l'autorité et le savoir du maître

A l'exception d'une minorité de pédagogues se réclamant de Jean-Jacques Rousseau, de Pestalozzi, de Froebel, de Freinet, la majorité considère la spontanéité des enfants comme un danger. On ne tolère pas que l'élève puisse douter de la parole du maître. Le manuel d'instruction civique de Paul Bert procède par questions et réponses. La distinction entre processus d'apprentissage et processus d'enseignement (alors que celle-ci est soulignée en Anglais par l'emploi de deux verbes différents : *to teach* et *to learn*), s'efface en Français par l'utilisation d'un seul verbe apprendre. L'élève doit s'approprier l'enseignement, la parole du maître tel que celui-ci l'a élaboré et ce dernier n'a pas à adapter son cours au niveau de compréhension et de maturité des élèves de sa classe. A l'école maternelle les méthodes pédagogiques en vigueur sont identiques à celles appliquées aux enfants plus âgés. Dans l'ouvrage, *Les Thibault*, de Roger Martin du Gard, la découverte dans le pupitre de Jacques Thibault, lycéen de 14 ans, de livres, comme les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, ou *La faute de l'abbé Mouret* d'Emile Zola (**Martin du Gard**, 1922 p. 14), déclenche l'émoi de ses maîtres. Les livres sont d'ailleurs rares et hors de portée des enfants. Pendant son enfance à Saint-Florent-Le Viel, ville de 3000 habitants, située à 50 km de Nantes, Louis Poirier (écrivain connu sous le pseudonyme de Julien Gracq) lit tout ce qui lui tombe sous la main : l'Illustration, Les Trois Couleurs, un magazine patriotique pour enfants, le Miroir des Sports, les quelques livres de prix de sa mère et l'almanach Vermot qu'il découvre au grenier. A l'école communale, ayant la permission d'accéder à la bibliothèque de l'instituteur, il a la chance d'y trouver une vingtaine de livres, dont ceux d'Erckmann-Chatrian, d'Hector Malot et de Jules Verne.

Entre le premier et le second degré, une barrière difficile à franchir

Au début des années 1930 4,5 millions d'élèves fréquentent l'enseignement primaire, dont 20% dans des structures privées. Seuls 172 000 élèves poursuivent leurs études après la scolarité obligatoire. Entre le primaire et le secondaire le passage est difficile, les programmes ne forment pas une unité homogène et conduisaient à des examens différents, certificat d'études et brevet élémentaire d'un côté, baccalauréat de l'autre. Le niveau d'entrée en 6^e à 11 ans, souvent 10, ne correspond à aucun palier dans l'enseignement primaire. Celui-ci prépare au certificat d'études qui se passe à 12 ans, sur le programme du cours supérieur. Si on attend d'avoir le certificat d'études pour entrer en 6^e on y entre avec deux ans de retard. Si on entre plus tôt, c'est avec le risque de renoncer au certificat. Les élèves issus de familles

aisées, fréquentaient de la 11^e à la 7^e, le petit lycée ou le collège. Les classes étaient payantes et les bourses rares. Plus du tiers d'entre eux accédaient au secondaire.

Les souvenirs qu'ont conservés de leur enfance les membres de ces générations

L'ambition des pages qui suivent n'est pas de retracer la complexité et les bouleversements, culturels et sociaux, dont ont été témoins les années d'avant guerre. En complément et en dialogue avec les textes des écrivains et des chercheurs, qu'ils soient historiens ou sociologues, les apports des personnes qui ont connues cette période font le lien entre le passé et le présent, peuvent être considérés comme de l'histoire vivante. Des représentants des principales catégories socioprofessionnelles, dont une partie est née avant 1930, ont été consultés, respectivement dans les départements de la Creuse, du Pas de Calais et du Nord, en Moselle, dans la banlieue de Lille, en région parisienne, notamment à la maison de retraite des Ursulines à Versailles, au foyer logement de Lagny/Marne, à Strasbourg et à Paris. En est ressorti un contraste entre les modes de vie et de pensée des membres des classes sociales aux revenus élevés et ceux qui après avoir interrompu leur scolarité à 14 ans, ont occupé, des emplois physiquement contraignants, le temps de leur vie professionnelle. Concernant les modes de vie et les comportements, des années 1930-1950 nous nous sommes principalement reportés aux souvenirs des membres des classes sociales les plus modestes.

Des conditions matérielles difficiles

Voici les témoignages de Madame I et de Madame D. recueillis lors de l'enquête réalisée en avril 2006 dans les communes rurales situées autour de Bourgneuf dans le département de la Creuse.¹

« On vivait surtout dans la cuisine se souvient Madame I., née en 1925, qui se présente comme femme d'agriculteur. Le sol était de la terre avec quelques pierres arrondies et carrées dans les coins. Il n'y a que dans la Creuse qu'on voit ça. Par terre on ne pouvait pas balayer. J'ai trop travaillé dans l'eau. Pour la trouver on plongeait le seau dans un trou. Il y avait le lavoir à côté de la fontaine. On se lavait dans une cuvette dans un recoin de la cuisine. C'était vite fait. On n'avait pas de cuisinière mais un trépied qu'on plaçait dans la cheminée et auquel on accrochait une casserole avec une anse. Pour se chauffer on traînait un arbre sur l'épaule, jamais nous n'avions un morceau de bois d'avance. »

« Lorsque je me suis mariée en 1961, explique Madame D. 76 ans, j'ai emménagé dans la maison des parents de mon mari. On avait quatre chambres au premier étage, mais pas de chauffage, le puits était devant la porte. On se lavait dans une bassine. Le salon on y allait quand il y avait quelqu'un à recevoir. La salle de bains a été installée en 1972. On allait avant au ruisseau puis au bac. La lessive on la faisait dehors dans le froid. »

L'éducation reçue « à la maison »

Dans les familles d'ouvriers et d'agriculteurs, l'enfant n'avait pas d'espace de jeu particulier, pas de chambre à lui. Le chef de famille partait très tôt au travail. Accaparée par les tâches domestiques, le temps que la mère consacrait aux enfants était réduit. Dès que c'était possible

¹ Entretiens d'avril 2006 – avec la collaboration du CLIC de Bourgneuf (Creuse)

ils étaient confiés à une sœur et quelques années plus tard à un frère chargé de les conduire à l'école. Jusque dans les années 1950 il n'y avait pas de séparation entre les âges, sinon durant le temps passé à l'école et au travail. Très tôt les enfants participent aux activités de la ferme, et nombre d'activités comme couper de l'herbe pour les lapins, aller chercher les œufs dans le poulailler, ramasser les pommes tombées des arbres, faire la vaisselle, mettre la table, surveiller les moutons, sont à leur portée. Sur le tard de la vie, on confie aux grands- parents les mêmes activités, avec en plus le soin de maintenir le feu dans la cheminée, d'éplucher les légumes, de surveiller les enfants en bas âge et quelques travaux de ménage.

Exprimer ses sentiments n'est pas une pratique courante. Voici le souvenir que garde de son enfance, Madame B. née en 1940, enseignante à la retraite, de la région parisienne. : « On ne souffrait pas du froid, ni de la faim, mais d'un manque de tendresse souvent oui ». Il est comparable à celui de Madame C. née en 1927, femme d'agriculteur de la commune de Hondschoote (Pas de Calais). « L'autorité oui, pas la tendresse, on ne l'a pas connu dans notre enfance »

On le trouve également sous la plume d'Anny Cordié : « Dans mon enfance on recevait peu d'affection des parents, ils étaient surtout soucieux qu'on n'attrape pas de microbes et ils nous laissaient dans nos lits à barreau.

Ou dans un ouvrage de grande diffusion comme celui d'Emilie Carles. « « On embrassait mon père deux fois par an, le jour de son anniversaire et le jour de l'an. Le reste du temps on le saluait en lui disant père ou papa. »¹

La curiosité est un défaut

La curiosité des enfants n'est pas considérée comme une preuve d'intelligence et il existe un fossé entre ce qu'ils sont autorisés à connaître et le savoir des adultes. Les connaissances qui leur sont accessibles sont celles enseignées à l'école et au catéchisme. A la maison ce qui concerne l'entretien, à la campagne les activités qu'on peut leur confier. Pour le reste :

« Pour tout ce qui pouvait leur passer bêtement par la tête, « à un âge où on a bien autre chose à penser », on ne les écoutait pas, « leur parole comptait pour du beurre ». Ils devaient écouter leurs parents et obéir, un point c'est tout. » (Cordié 2001, p. 199)

« Les enfants avaient beau s'intéresser à un tas de choses, la mort, la sexualité, la crainte de l'avenir, c'était autant de mystères dont ils devaient être tenus éloignés. A leurs questions, les adultes répondaient : « t'es trop petit pour comprendre, c'est trop compliqué pour toi, si on te demande tu diras que tu n'en sais rien. - Maman j'ai mal à la tête, - ça ne montera pas plus haut. Maman pourquoi Mme X a un si gros ventre ? Elle a trop mangé de haricots. Maman comment on fait pour avoir un bébé ? On le demande au Bon Dieu. » (Cordié 2001, p. 208)

Monsieur R., né en 1925 dans la région de Nice et qui, après son baccalauréat, fera des études de théologie et deviendra pasteur se souvient :

« Entre les parents et les enfants il y avait un abîme qu'il ne fallait pas songer à franchir. Enfant, il ne fallait rien savoir et face à leurs questions les adultes opposaient des barrières, des interdits de toutes sortes. A ceci venait s'ajouter la gêne de ne pas savoir comment satisfaire leur curiosité. Ma propre mère qui s'occupait de notre éducation était plus sévère que d'autres. Nous n'avions pas le droit de lire

¹ Carles E. 1994, - *Une soupe aux herbes sauvages*, Paris, Robert Laffont, p. 133

le journal, l'Eclaireur de Nice et du Sud Est. En 1938 un poste de radio, un poste Marconi, était installé sur le buffet dans la salle à manger mais mon père seul en avait l'usage. Jamais il n'aurait dit pour qui il allait voter.

« Dans les années 1920-1950, on n'imagine pas que les enfants puissent se mêler à la conversation des adultes. Au marché, si on rencontrait une voisine, on nous envoyait jouer plus loin le temps de la conversation. Aujourd'hui les enfants se mêlent à toutes les conversations, sont informés sur tout, au repas ce sont eux qui tiennent le crachoir. Je ne peux pas avoir une conversation avec mon fils ou mon petit-fils au moment du repas sans que nous soyons interrompus par les enfants. C'était l'inverse de mon temps. L'enfant était à un stade mineur, qui n'était pas celui de petit adulte. »

Face aux enfants, les adultes avaient des discours en aparté, utilisaient un langage allusif. « On ne disait pas qu'une telle était enceinte mais qu'elle se trouvait dans une situation intéressante ». La sexualité était de toute façon taboue de la conversation, sauf sous forme de plaisanteries échangées à certains moments particuliers comme les repas de fêtes bien arrosés.

« C'était alors des échanges égrillards à mots couverts comme le tolérait la bienséance et pour ne pas se faire comprendre des enfants. A propos de la couronne de fleurs d'oranger¹ que la mariée portait à ses noces, ma mère et Faustin, le comptable, parlaient de celles qui avaient l'audace de la porter alors qu'on savait bien que ... là ils baissaient la voix » (Cordié 2001).

La difficulté d'aborder ce sujet perdure après 1945. Vers l'âge de huit ans, se souvient Denise Leurquin, s'étant retrouvée seule à la cave avec sa mère, celle-ci a essayé de lui expliquer la manière dont les enfants venaient au monde.

« Tu deviens grande maintenant. Tu sais, les enfants ne viennent pas dans les choux ni dans les roses mais ils sont bien au chaud près du cœur de leur maman qui les aime tant... » Elle était reconnaissante à sa mère d'avoir abordé le sujet, mais des questions restaient en suspens. » (Leurquin-Depernet 2007 p. 39)

Choisir ses études et son futur métier n'est pas toujours possible

Aussi bien dans le département Nord que dans celui de la Creuse, un enfant né dans une famille d'agriculteurs, ne devait pas contester les décisions de ses parents, y compris par rapport à des choix qui engageaient son avenir, comme celui d'un métier.

« Pour mes parents le seul avenir envisageable était l'agriculture. Il n'y avait rien à faire, le métier le plus beau était celui d'agriculteur », se souvient Madame D., née en 1933, femme d'agriculteur de la région du Nord.

Parmi les femmes d'agriculteurs nées avant 1940, rencontrées à Nomain, agglomération de 3500 habitants du département du Nord, une aurait voulu être modiste, une autre coiffeuse, une troisième vendeuse. Mais dans une famille d'agriculteurs voir sa fille s'engager dans de tels métiers était déshonorant.

« J'aurais volontiers pris un commerce, mais la belle-mère m'aurait considérée comme une fille de joie » nous dira une quatrième.

¹ La couronne de fleurs d'oranger symbole de la pureté et de la fertilité de l'épousée

« Etre assistante sociale ? Il n'en était pas question. J'ai fait l'école ménagère agricole jusqu'à 16 ans puis je me suis mariée avec le fils d'un agriculteur. Mon frère lui est allé jusqu'au brevet. »

poursuivra Madame C. la seule de ce groupe à avoir fait des études au-delà de l'âge de la scolarité obligatoire, qui terminera son discours par ces propos : « De toute façon la femme est *en second lieu* à l'époque, avant la guerre notre avis ne comptait pas ».

De tels constats se retrouvent dans la majorité des entretiens avec les épouses d'anciens agriculteurs. Sur les quatre enfants d'une même famille de Nomain, nés avant 1940 trois sont restés dans l'agriculture, un est représentant en machines agricoles. Même lorsqu'on est déjà engagé dans une autre voie, l'autorité des parents, et peut-être aussi l'attrait de la ferme, restent très forts.

Une femme, née en 1935 déclare ainsi :

« Mon mari et moi nous aimions beaucoup le commerce, les contacts avec les clients. Mais les beaux parents lorsqu'ils se sont retirés, ils ont insisté pour qu'on reprenne leur exploitation. Il a fallu reprendre la ferme de douze hectares. Nous on a lapidé, on a souffert, on a végété. Le beau-père s'est mis à boire. J'ai eu cinq enfants. Plutôt que de nous mettre dans le brin, nous aurions mieux fait de rester à la boucherie. Les bêtes quand on en a, c'est jamais de samedi et de dimanche. Les paysans ont une liberté qu'ils paient cher. Les intempéries, les grosses pertes. »

Pour choisir son avenir professionnel, il faut être déterminé et faire preuve de patience, (Noworyta J. 2007), même si on relève les signes avant coureurs d'une contestation qui finira par s'imposer deux décennies plus tard.

Travailler, travailler dur et longtemps

Le travail occupe l'essentiel du temps des adultes et des enfants à partir de 14 ans. Voici trois témoignages de femmes d'agriculteurs décrivant les conditions de travail qu'elles ont connues. Le premier est celui de Madame I. née en 1925, mariée avec un exploitant agricole de la Creuse. Les deux suivants sont de Madame S., née en 1932, et de Madame D., née en 1935, toutes deux femmes d'agriculteurs du département du Nord.

« Il ne fallait pas rester à rien faire. Dans mon enfance et adolescence j'ai toujours vu autour de moi les gens occupés, nous dira Mme I. née en 1925, mariée en 1945 avec un agriculteur de la Creuse - Nous avions 6 vaches et 10 hectares. Il fallait être devant pour les conduire, aller biner les pommes de terre, on devait tout faire. A 11 h. les femmes arrêtaient les travaux dans les champs pour courir à la ferme préparer le repas de midi. »

« Dans les fermes on se levait à 4 h, 5 h ou 6 h. du matin en fonction de la saison et du type d'activité. Dès le matin il fallait s'occuper de la maison, du séjour, nettoyer les sols, ne pas oublier de s'essuyer les pieds ! Un sac de jute par terre derrière la porte d'entrée servait de tapis. On balayait la cour tous les samedis. La ferme était au carré et on mettait tout au milieu. Il y avait le fumier au milieu de la cour. Le puits on n'a pas connu mais la pompe à main oui. Il fallait s'occuper des vaches, des cochons, des poulets, on changeait la literie de l'étable tous les jours. Pour la culture des endives, on était dehors par tous les temps, caisse en terre, l'engrais en sacs de 100 kg. »

« J'ai commencé à travailler à 14 ans, à donner à manger aux bêtes, à aller aux champs. On cultivait la betterave à sucre, le fourrage. On n'avait pas de maïs pour les bêtes comme maintenant. On avait un semoir ordinaire (pas de semoir de précision), il fallait faucher le foin, le mettre en gerbes puis en ballot avant de le monter dans la charrette avec une fourche ». On voyait dans les champs la ligne régulière formée par l'herbe que le faucheur coupait et rejetait sur sa gauche. On chargeait sur le dos

les sacs de pomme de terre. Le soir après le souper, on allait au jardin, s'occuper des fleurs. Faire le beurre. On travaillait dès 5 h du matin, il fallait traire les vaches, faire le porc, deux jours par semaine le beurre, c'était organisé, la baratte au moteur jusqu'à 20 h. Chez nous il y avait 4 ouvriers agricoles qui étaient charretiers, ils faisaient les travaux des champs, fumaient les champs. Nous avions 5 chevaux, le 5^e servait pour tirer la voiture, le père n'aimait pas conduire les automobiles. Le dimanche il y avait encore les bêtes à faire, les parents allaient à la messe à 8 h. et nous à celle de 11 h. »

Il fallait allumer le feu de la cheminée, nourrir les lapins, la volaille, aller chercher de l'eau au puits, descendre à la rivière ou au lavoir laver le linge. Même si beaucoup de familles firent l'acquisition d'une cuisinière fonctionnant au bois ou charbon, les anciennes ménagères continuèrent à cuisiner, en se courbant sur le feu de la cheminée. L'eau courante dans les maisons, même en ville, était rare, il fallait aller la chercher au puits du jardin, au ruisseau ou à la pompe municipale. Le travail à façon était très répandu, beaucoup de gens travaillaient de longues heures à domicile pour honorer les commandes de petites entreprises ou de magasins.

Sont venus ensuite les documents à remplir pour répondre aux exigences de la Politique Agricole Commune (⁷), le suivi de l'évolution des marchés, des normes de production, des progrès techniques. Outre la tenue d'une comptabilité, une remise à jour permanente des savoirs et des méthodes de production était nécessaire. On apprenait à la mairie, dans les coopératives, les associations.

« Mais malgré tout on avait une belle vie par rapport à ceux qui partaient à la filature, au tissage et qui étaient dans l'eau toute la journée ou pire étaient employés à la mine »

Dans les mines de houille en 1930, on travaillait trois cents jours de travail par an. Il n'y avait pas de vacances, sauf le 4 décembre pour la sainte Barbe, mais non payé. Le dimanche et les fêtes religieuses étaient les seuls jours chômés. Etre mineur, signifiait avoir le culte de l'effort et accepter une existence pénible. Le mineur se sentait utile, il était fier d'être un producteur et de faire partie d'une équipe où chacun avait son travail. Les ouvriers formaient une petite famille. L'évolution du métier a été rapide. Il y a eu d'abord les pics pour casser les blocs, puis le marteau piqueur. Monsieur L. a exercé cet emploi pendant un an et demi, puis il est devenu conducteur d'engins, on chargeait et on tirait, explosifs, artificier.

« J'ai vu la mécanisation, d'abord des camions électriques, puis des diesels. J'ai été 7 ans au chargement mécanique, les galeries avaient 10 mètres de haut. Sur une largeur de 1,9m, 2 m, les mineurs foraient puis tiraient. Les conditions de travail étaient très dures et il fallait être en bonne santé pour tenir, supporter la silicose, le bruit, la poussière, l'humidité. Le danger, le risque de mort étaient permanents. Il y avait la poussière, les gaz, la voûte était grillagée pour éviter l'effondrement des pierres. Une pierre qui vous tombait sur la tête c'était fini. »

Augustin Viseux décrit (**Viseux** 1991, p.30), la journée de travail de sa mère qui, une fois mariée, s'est arrêtée de travailler à l'extérieur pour se consacrer à sa famille. Elle est née en 1887, dans une famille de 10 enfants, 9 garçons et une fille, et elle a commencé à travailler à 12 ans comme servante chez un boucher. Son travail consistait à porter des paniers de viande chez les particuliers, puis l'après-midi à laver la boucherie, décrocher le bloc sur lequel l'on cassait les os. Après un temps de ménages chez des fermiers, elle est revenue à la boucherie et y est restée jusqu'en 1906, année de son mariage. Elle a alors 19 ans, son mari 22, nous sommes en 1906. Elle commence sa journée avant 4 h du matin, car son mari doit se présenter à la mine à 6 h 30, et le petit déjeuner doit être prêt au moment où il se lève. Elle sert d'abord à son époux un café fort mélangé à de la chicorée, puis une seconde tasse avec du lait dans laquelle il trempe ses tartines. Elle prend le café avec lui, puis verse dans son bidon la chirloute qu'il emportera avec lui, un mélange de café et de chicorée avec beaucoup d'eau.

Elle lui prépare aussi son « briquet » un demi pain blanc de trois livres avec du beurre ou du saindoux salé et poivré et un dessert, un morceau de chocolat, une orange. Après le départ de son mari, elle se recouche jusqu'à 7 h., heure à laquelle elle commence sa journée par un autre café, et une invitation à sa voisine de venir le boire avec elle, en toquant « en buquant » sur la cloison qui sépare son logement du sien. Ensuite elle prépare le repas de midi, pris à 15 h, et entreprend la lessive des vêtements de travail de son mari et de toute la famille. La lessive est la principale corvée de la femme du mineur. La paire de bleus de fosse est ébrouée, brossée, bouillie, passée dans la batteuse, frottée encore à la brosse de chiendent sur la planche à lessive, puis rincée et amidonnée, séchée et repassée. La lessive bout dans la cuisine, le lundi et le mardi, quand le mari est au fond et les enfants à l'école.

Etre capable d'exercer des métiers différents

Monsieur R. L., ancien agriculteur né en 1920 dans une commune proche de Bourgneuf dans la Creuse, a appris plusieurs métiers. Il a voyagé, a ainsi connu différents milieux sociaux et professionnels. Après l'obtention de son certificat d'étude à 12 ans et jusqu'à 14 ans, il a été placé dans une ferme chez son oncle. Il s'est occupé de l'élevage, de la fabrication du beurre. Pendant l'été, il gardait les bêtes, allait voler des œufs de geais. Il se souvient que les enfants à cette époque étaient battus avec la verge de bouleau. De 16 à 20 ans une tante l'a emmené à Paris, avenue du Général Leclerc, dans le 14^e arrondissement. Il a été engagé chez un boucher comme apprenti. Il allait chercher la viande à La Villette avec une carriole.

« Du bœuf, du mouton. Pour le transport des carcasses de 150 à 180 kg, on s'y mettait à deux, on plaçait la viande sur la tête. On devait exécuter un mouvement spécial pour ne pas se faire mal au dos au moment de l'accrocher dans la chambre froide. Il fallait avoir le coup. »

La livraison de la viande se faisait en tricycle ou à bicyclette. Au moment de l'exode il a marché pendant 10 jours, pour revenir à Guéret, où il est arrivé le 23 juin 1940. Il se rappelle le pont de Gien sur la Loire, bombardé. Il a fait ensuite 6 mois de chantier de jeunesse dans le Puy de Dôme. En 1941 il a été recruté comme domestique agricole, pour le foin, la moisson, le bois, les légumes. Il y avait 20 bêtes à cornes et 30 moutons. Il habitait Saint P. de M. et disposait d'une chambre à lui. En juin 1943 il a épousé la jeune fille de la ferme. Chaque hiver, il tuait entre 35 et 40 cochons et faisait lui-même toute la préparation. La ferme avait 6 chambres, dans le village il y avait un comité des fêtes, des coureurs cyclistes, la chasse. Il garde précieusement une photo du jour de son mariage avec autour des mariés les membres des deux familles réunies, une photo qu'il souhaite emporter avec lui dans son cercueil.

Ne pas gaspiller, économiser¹

La crainte de la misère est présente dans les mémoires et dans l'éducation donnée aux enfants. Beaucoup de familles vivaient chichement et devaient faire des sacrifices et économiser. D'une bonne épouse on attendait qu'elle soit *travailleuse*, (industrielle), *économe* et *rangée*. D'une génération à l'autre, on retrouvait les mêmes recommandations sur les qualités attendues de la ménagère : Ne rien laisser perdre, savoir accommoder les restes, ne pas dépenser trop pour elle, avoir une maison en ordre, des réserves, avoir le souci de l'organisation de la tâche, du bien faire au moment voulu. Les enfants étaient habillés

¹ La description de ce chapitre provient du livre d'Anny Cordié, opus cité p. 219 et 222, nos remerciements pour nous avoir autorisé à en citer de larges extraits.

chichement et ne devaient pas se plaindre. « Quand tu te marieras, personne ne te demandera ce que tu avais sur le dos à 7 ans » disait-on aux filles. Ils portaient sur leur habit un tablier noir boutonné dans le dos, « inusable et insalissable ».¹ Les sabots de bois portés en hiver étaient ressemelés par les parents avec des bouts de tissu ou de feutre collés sur l'ancienne semelle, avec des restes de vieux pantalon ou de chapeaux de feutre. Au printemps on équipait les enfants des villes de sandalettes, petites chaussures de toile blanche, avec une boucle de fer sur le côté qui devaient durer l'été. Il fallait éviter de les mouiller car les semelles étaient en carton bouilli et on protégeait le dessus avec une sorte de pâte blanche. Lorsque les cantonniers répandaient une nouvelle couche de goudron sur la route qui traversait le village on envoyait les enfants y plonger la semelle de corde de leur espadrilles. Il fallait faire attention au beurre le matin au petit déjeuner, ne pas oublier les petits chinois qui mouraient de faim. On gardait pour eux le papier d'argent qui entourait les plaques de chocolat. Les peaux des lapins, une fois séchées, étaient vendues au marchand. Elles servaient à fabriquer les chapeaux de feutre. Il ne fallait pas jeter.

« On ne jette rien, ça pourrait resservir. Mes parents avaient entassé au grenier les restes de toute une vie. Le baigneur de mon enfance, la dinette en faïence avec ses petites cuillères rouillées, les draps et les chemises brodées du trousseau de mariage de ma mère, des morceaux de papier peint couleur bleu de nuit, des caisses de dentelles et de froufrous, les invendus du magasin de mode ! »

En prévision des mauvais jours il fallait économiser. « L'argent elle est dure à gagner », rapporte Anny Cordié. « L'argent gagné devait être mis de côté pour les mauvais jours. L'argent il fallait la mettre de côté pour l'avoir devant soi ». On fréquentait peu les banques. Les parents qui habitaient à la campagne confiaient leur argent au père d'Anny. Celui-ci le mettait dans le coffre scellé dans le mur où l'on rangeait, en plus de l'argent, les documents officiels. Entre proches on avait confiance et on ne signait pas de papier. Le peu d'argent qu'on arrivait à mettre de côté était consacré à l'achat d'un lopin de terre, même les plus pauvres possédaient au moins un bout de jardin, une vigne. Il n'était pas bien vu de faire étalage de sa fortune, montrer qu'on avait réussi. On pouvait le faire un peu mais en évitant d'exciter la jalousie des voisins. Quant aux vacances c'était pour les riches, « je ne suis pas Rockefeller » disait le père d'Anny. Le manteau d'astrakan de ma mère (une commerçante qui avait réussi) montrait quand même qu'on était à l'aise, mais nous « on était parti de rien, et on avait pu l'acheter à force de travail et d'économie ».

Une morale sexuelle stricte

« Quand on entrait chez la jeune fille, qu'on mettait les pieds dans sa maison, on avait déjà la corde au cou. »

En préservant son honneur la jeune fille veille sur celui de la famille

Lorsqu'on a une fille en âge de « fréquenter », la hantise est de la voir « mal se conduire » avec les garçons. Le risque est qu'elle tombe enceinte et que le « coupable », refuse de l'épouser, s'éclipse dans la nature, abandonne la jeune fille « à qui il ne restera plus que ses

¹ Anny Cordié, opus cité p. 219 et 222

yeux pour pleurer. »¹ Trouver un fiancé et se marier, demandent de suivre des règles strictes² comme le montre le cas de Madame S. née en 1934 dans un village du Nord de la France.

« A 20 ans j'ai rencontré mon futur mari. Mes parents ont alors écrit au curé de son village pour prendre des renseignements sur le garçon, savoir s'il était travailleur, avait un tempérament pacifique, ne buvait pas. Le curé est venu à la maison. Après nos fiançailles, mon futur mari est parti deux ans faire son service militaire en Algérie. C'était en 1955. Il n'a obtenu pendant ces deux années de service que deux permissions. Le mariage s'est fait en 1957, j'avais alors 23 ans. J'ai eu mon premier garçon neuf mois et une semaine après la cérémonie. A l'époque les fiancés se respectaient. »

Madame L. originaire de la région minière de Lens se souvient de l'époque de ses fiançailles.

« Je me suis mariée en décembre 1956. Mais auparavant j'ai fréquenté mon futur mari pendant trois ans. On s'est connu au bal. Ma grand-mère était venue nous surveiller ma sœur et moi. Il m'a demandé à danser deux fois ce qui est un signe. Le lendemain, c'était le dimanche après-midi, il est venu frapper à notre porte, la casquette à la main pour demander à me parler. Au début de la relation le garçon n'entrait pas, on se parlait dehors. Le dimanche d'après il m'a proposé de me promener avec lui dans la rue principale. Après plusieurs dimanches il a demandé d'entrer dans la maison. Ma mère, après l'accord de mon père, m'a fait un signe pour le faire entrer. On était très attentif à la renommée de la fille. C'était le premier qui rentrait chez nous, il ne fallait pas qu'on en ramène plusieurs à la maison. Quand on laissait rentrer le garçon et qu'on lui offrait un café, c'était sérieux. Il avait déjà un pied dans la famille. Il n'y a pas eu de repas de fiançailles, juste une boîte de cigares offerte au futur beau père, et un bouquet de fleurs à la future belle mère. Après nos fiançailles on a rendu visite aux différents membres de la famille. C'était obligatoire pour leur présenter celui ou celle avec qui on allait se marier. Moi on me disait la fiancée, la promise, la future compagne. C'était intimidant. Il fallait bien se comporter. On a eu alors le droit de se voir tous les jours, de se promener ensemble, d'aller au cinéma. Le dimanche on était toujours invité dans la famille de l'un et de l'autre, Mais ma mère m'avait prévenue « si tu as un bâtard, tu l'élèveras toute seule. » Elle était dure, c'était comme ça à l'époque. »

Subir le rejet des siens après avoir « fauté » est le sort qu'a connu Madame V. Née en 1936, elle fréquente en 1951 un garçon de 22 ans et s'aperçoit quelques mois plus tard qu'elle est enceinte. Elle n'a que quinze ans. A l'annonce de la nouvelle ses parents, très choqués, lui annoncent qu'elle n'est plus leur fille, et qu'ils ne souhaitent plus la voir. Ce qui aurait pu être un drame dans son cas s'est bien terminé. Les parents de celui qui deviendra son mari sont venus la chercher. De retour chez eux, ils ont simplement annoncé à leurs quatre fils, « maintenant vous avez une sœur ».

Dans les familles « distinguées » la pratique du mariage arrangé est remplacée dans les années 1960, par la « mutuelle inclination ». Mais « il ne faut pas confondre esprit moderne, indépendance et désinvolture, et il n'est pas admissible qu'une jeune fille introduise un beau jour dans sa famille un garçon avec ces paroles : Je vous amène mon fiancé. »³

Reste d'actualité une réunion des parents des fiancés consacrée au positionnement social des familles futurs mariés et à des questions matérielles, à laquelle les jeunes gens n'assistent pas.

¹ « Méfiez-vous des garçons, ayez une conduite modeste, ne bavardez pas plus que quelques minutes avec eux, ne vous éloignez jamais seule et même à plusieurs (filles) avec eux, ayez une tenue vestimentaire correcte ; ne montrez jamais vos genoux et encore moins « ce qu'il y a encore au-dessus du genou » (on n'osait même pas prononcer le mot cuisse), pensez à rabattre votre jupe. » **Denise Leurquin**, opus cité, p. 43

² Selon l'adage, « marie ton fils quand tu voudras, marie ta fille quand tu pourras ».

³ « Savoir-vivre » *Femmes d'aujourd'hui*, Paris 1961 p. 9

« Au cours de la visite ...il faut avoir la simplicité d'aborder tous les sujets essentiels. D'abord faire un résumé de l'histoire familial (il est normal que des parents soient renseignés sur la famille où vont entrer leurs enfants), ensuite soulever les questions matérielle : situation du fils, panorama des affaires, aide financière possible ou non. Ici, il importe de traiter avec délicatesse le sujet argent dans une circonstance où le cœur a la primauté. Il convient toutefois de s'exprimer avec une entière franchise. Ensuite, on parle dates. »¹

Souvenirs de l'école

Seuls quelques élèves restaient dans la filière générale, et ceci était vrai partout en France, qu'ils viennent du milieu agricole, ouvrier, ou plus généralement d'un milieu social modeste. Peu de familles pensaient envoyer leurs enfants au lycée, c'était une dépense supplémentaire, et aller au lycée voulait dire être pensionnaire, s'absenter de longues semaines de son milieu familial. Faire le choix de poursuivre sa scolarité impliquait aussi d'avoir une idée de son métier futur, d'avoir un autre projet que celui de travailler à la ferme, à la mine ou à l'usine comme son père, avec la perspective de devoir s'expatrier loin de son village. Du temps de la jeunesse des plus âgés des personnes rencontrées, c'est-à-dire dans les années 1930-1940, un tel projet avait peu de consistance. La ferme pour les fils et filles d'agriculteurs représentait un lieu de vie connu. On savait ce qui vous attendait. L'alternative, celle dont on ne voulait pas, surtout dans le Nord de la France c'était le travail en usine, dans les mines, dans le bruit, la saleté, la poussière, la chaleur, l'humidité. Quant aux enfants des mineurs, la fosse et ses installations, étaient, avant leur service militaire, le seul univers qu'ils connaissaient.

Lorsqu'on était issu d'un milieu modeste, il fallait un concours de circonstances exceptionnel pour accéder au lycée, réussir l'examen d'entrée en 6^e, être issu d'une famille disposant de moyens financiers suffisants ou prête à faire des sacrifices, ou obtenir une bourse d'Etat. C'était aussi défier l'ordre social, « pour qui ils se prennent ceux-là » disait l'entourage des familles de ceux qui avaient décidées d'envoyer leur enfant faire des études secondaires. C'était aussi voir son enfant critiqué par les enfants du milieu social qu'il allait rejoindre. Monsieur C, né en 1929 qui a fait carrière comme enseignant, se souvient de son admission et de ses années au lycée.

« Mon père était comptable, il avait le brevet. Il venait d'une famille relativement aisée. Grand blessé de guerre, il était employé dans une caisse d'assurances mutuelles. Les parents de ma mère étaient concierges boulevard Bonne Nouvelle. Bon élève, j'ai été reçu au concours d'entrée en 6^e. Comme il n'y avait pas de lycée à Puteaux, j'ai dû traverser la Seine pour faire mes études secondaires, au lycée Pasteur de Neuilly. Pour des gens de notre milieu, c'était une expédition. Après mon baccalauréat, j'ai intégré l'école normale de Suresnes. Normalement on entrait à l'école normale à la fin de la troisième. J'ai passé une session extraordinaire et me suis retrouvé dans une section mixte, où j'ai rencontré ma future épouse. »

Sa femme vient d'une famille plus modeste que celle de son mari. Son père, né en 1894, est originaire de Savoie d'une famille d'agriculteurs. A 15 ans, après son certificat d'études, il a été contraint d'arrêter ses études pour travailler pour des raisons économiques.

« Il a d'abord essayé d'être mineur dans le Nord, mais c'était trop dur. Il est venu alors à Paris et est entré au métro. La nuit il nettoyait les voûtes des tunnels. Le jour il était frotteur de parquet. Ma mère,

¹ « Savoir-vivre » p. 11

née en 1904 est arrivée de Bretagne pour travailler chez des oncles et tantes qui tenaient un restaurant à Paris. Elle a été embauchée comme fille de salle. C'était une vie difficile. Au début ils ont vécu dans une chambre, rue Sedaine dans le 11^e, métro Voltaire, j'y suis née, on y est resté encore trois ans. On était au 5^e, l'écoulement de l'eau était au 6^e. Comme notre chambre était propre, bien rangée nous n'avions pas le droit à l'aide sociale. Puis nous avons déménagé dans le 19^e, rue de Crimée, dans un deux pièces, le cabinet était sur le palier. Mes parents ont tout fait pour me permettre de faire des études. J'ai réussi le BEPC et après mon baccalauréat, je suis ensuite rentrée à l'Ecole Normale où j'ai rencontré mon futur mari. Déjà à mon entrée en 6^e j'étais considérée comme une bourgeoise. Mon père était critiqué par la famille. Il est mort en 1965 à 71 ans d'un cancer, ma mère en 1981 à 77 ans. J'ai aussi perdu mon frère il y a deux ans, il me reste une sœur. »

Ce qu'on attend de l'école

« On pouvait manquer la classe, on ne perdait rien. »¹

L'école est obligatoire, donc « il n'y a pas besoin de se poser de questions » et c'est un soulagement d'y envoyer les enfants tant qu'ils sont petits, « on ne les a pas dans les pattes de la journée ». On y reste jusqu'à 14 ans, jusqu'au certificat d'étude, diplôme que peu arrivent à obtenir. On en attend peu de choses : Lire, écrire, compter, connaître l'histoire de son pays et les règles essentielles pour bien se comporter. Pour la plupart des élèves l'avenir qui les attend est celui de la mine, de l'usine ou de la ferme. Ils y rejoindront des membres de la famille et resteront dans la commune, ou dans la zone géographique dans laquelle ils ont grandi.

Avant la mécanisation des années 60, 70, l'agriculture a besoin de main d'œuvre. Combien de fois avons-nous entendu la phase, « J'ai arrêté parce que les parents avaient besoin de renfort » ?

L'école ne doit pas empêcher les enfants, dès qu'ils sont assez âgés, de donner un coup main. Avant de partir à l'école ils peuvent donner à manger aux lapins, couper de l'herbe. L'école, souvent éloignée de la ferme, contraint de plus les enfants à faire de longs trajets à pied, ou à vélo. Dans la Creuse par exemple, ils pouvaient être obligés de parcourir jusqu'à 5 à 6 km, avec leur cartable sur le dos et leur repas de midi au bras, mais auparavant ils s'étaient levés tôt pour sortir les moutons de l'étable et les conduire au pré. Le soir il leur fallait rentrer les bêtes avant de songer à faire leurs devoirs.

Monsieur. D. né en 1912 dans la Creuse, se souvient.

« Petits nous avons souffert, en plus de l'école, de retour à la ferme le soir les jeunes devaient aider les parents. On devait aller chercher les moutons et les vaches. L'été, il y avait le foin, il fallait rester dehors jusqu'à la nuit. - L'école à laquelle il doit se rendre avec ses sœurs et frères est située à trois kilomètres de la ferme des parents. - On partait à 7 h du matin pour l'école, en arrivant on s'endormait sur les bancs, les instituteurs étaient sévères mais ils ne nous poussaient pas beaucoup. Pour le déjeuner on emmenait des soupettes de pain que la cantinière trempait dans la soupe, et des légumes ».

Les élèves de milieux plus aisés étudiaient jusqu'à 16 ans dans une école d'agriculture. Voici le cursus scolaire de Madame D. née en 1926 à Nomain dans le département du Nord.

¹ « Elle est allée à l'école communale, plus ou moins suivant les travaux des saisons et les maladies des frères et sœurs... L'enseignement lui est passé dessus sans provoquer aucun désir... On pouvait manquer la classe, on ne perdait rien. » **Ernaux A.** 1987, - *Une femme*, Paris, Gallimard,, p.28 et 29

« Je suis allée à l'école jusqu'en 1940, à Orchies au CES, puis au collège des Anges à Saint Amand et enfin jusqu'à la quatrième à l'école d'agriculture de Genech où j'ai eu mon diplôme ».

Les jeunes filles dont les familles « avaient les moyens » suivaient, après le certificat d'étude, des cours d'enseignement ménager et de musique, chant et piano, dans l'espoir de faire un beau mariage.

En complément de ces données, il faut mentionner la guerre 1940-1945, les bombardements, l'exode, l'occupation, qui en plus des désastres occasionnés par le conflit, ont eu également des incidences plus ou moins graves sur la scolarité de ces personnes.

Le règne de la discipline

La discipline est vécue comme sévère et les sanctions sont nombreuses. En 1935 se souvient Monsieur B. né en 1925, à l'école primaire les élèves étaient souvent battus.

« Les coups pleuvaient. Le matin, le directeur Monsieur L., se promenait dans les couloirs un bambou dans la main et attendait les retardataires. Les enfants arrivaient en culottes courtes et recevaient des coups sur les jambes, des gifles, avant de rejoindre leur classe. C'était des hurlements, On ne plaisantait pas avec la discipline. »

Monsieur D. né en 1928, ancien agriculteur, a le souvenir d'une éducation dure, au piquet et à genoux, les enfants étaient battus avec la verge de bouleau, d'un instituteur sévère qui donnait des gifles, des coups de baguette. A la maison c'était pareil.

Au lycée le châtiment corporel n'a plus cours mais restent dans les souvenirs le caractère rébarbatif, inconfortable des lieux. Les résultats de nos enquêtes sont corroborés par les écrits et la correspondance des auteurs de ce temps.

Louis Poirier ⁽⁸⁾ a 11 ans lorsqu'il est admis en sixième au lycée Clemenceau à Nantes en octobre 1921. Tout lui semble odieux : l'éloignement de la maison familiale, l'anonymat grisâtre des salles de cours et du réfectoire, la promiscuité, la nourriture médiocre.

« C'était une institution rude, aux angles vifs et coupant, où tout mouvement spontané avait chance d'être une meurtrissure, où presque toutes les situations étaient d'inconfort, depuis le dortoir glacé, jusqu'au linge parcimonieux et au poisson ammoniacal ... » ¹

Dans les pays voisins les méthodes pédagogiques ne sont pas différentes, obéissent à une longue tradition et se maintiendront durant la première partie du XXe siècle. Winston Churchill a gardé un souvenir détestable de ses années d'école et se souvient surtout, en plus du comportement hautain des maîtres, de la brutalité des châtiments corporels subis par les élèves. ⁽⁹⁾ Il rentre à sept ans en pension dans une des écoles les plus prestigieuses d'Angleterre. Nous sommes en 1883, l'électricité éclaire les pièces et les salles de cours de l'institution, une rareté pour l'époque. Les élèves sont dix par classe, à comparer aux effectifs pléthoriques des classes des écoles françaises de ce temps. Les pensionnaires rentrent chez eux toutes les sept semaines. Le premier maître qu'il rencontre en arrivant lui tend une

¹ **Bernhilde Boie** 1985, « Introduction », - *Julien Gracq Œuvres complètes*, Paris Gallimard, tome 1 p. LXII et LXIII

grammaire latine et lui demande d'apprendre les formes de la première déclinaison. N'ayant aucune idée de la signification des mots qu'il doit retenir, ses questions provoquent l'irritation du maître et restent sans réponse.

Le cursus scolaire des personnes rencontrées

Pour la majorité des personnes nées avant la dernière guerre et de condition modeste la scolarité se résume aux années obligatoires. Les raisons invoquées sont d'abord économiques. Monsieur R. né en 1933 à Paris, réussit à quatorze ans le concours d'entrée à l'école Estienne. Faute de ressources financières, il doit abandonner son projet pour aller travailler. Mais pas uniquement. Jusque dans les années 1950 ni les familles d'ouvriers, ni les agriculteurs, ni leurs enfants ne voient d'intérêt à poursuivre les études au-delà de la scolarité obligatoire. Les études sont peu attrayantes, obligent à un dépaysement, et quand on est de condition modeste rester à l'école au-delà de cet âge c'est vouloir se distinguer de sa classe sociale d'appartenance. Dans les milieux modestes, plutôt que de prolonger sa scolarité, on est impatient de travailler pour avoir un salaire.

Monsieur G, né en 1932, est un mineur retraité d'une petite ville de Lorraine située près de la frontière Luxembourgeoise. Sa famille est d'origine italienne et il a eu 6 frères et sœurs.

« Les Italiens sont venus ici avant la guerre à la recherche d'un emploi. Les trois quarts des personnes étaient des étrangers, on parlait trois langues. Ce n'était pas l'idéal. Ce qui était important pour les jeunes c'était de travailler, dans le bâtiment d'abord puis à la mine, les études, on ne voyait pas à quoi ça pouvait servir. « Te casse pas la tête, tu iras travailler ! » disait-on aux enfants qui se plaignaient de leur scolarité. »

Monsieur G est allé à l'école jusqu'à 14 ans, il a souffert. En 1942 c'était l'école allemande. L'école ne pouvait rivaliser face à l'attrait de la mine, le culte de l'effort, la fierté d'être utile. Travailler voulait dire rapporter de l'argent à la maison. Devenir mineur était le rêve de la majorité des jeunes.

« Ceux qu'on admirait, c'était ceux qui descendaient au fond de la mine, le boutefeux, le chargeur, le mineur. Le mineur était un producteur. Les autres ouvriers, ceux de l'entretien, on les considérait comme des « supplétifs ». Pour avoir droit au respect il fallait montrer qu'on était capable de supporter des conditions de travail difficiles, qu'on n'avait pas peur du danger, du risque de mort. Maintenant je regrette d'avoir arrêté l'école si tôt, j'aurais dû faire des études d'architecte. Mais à l'époque je ne voyais pas l'intérêt de poursuivre ma scolarité, ce n'était pas ma priorité. »

L'avènement de nouvelles idées sur le rôle de l'école

Toutes les familles ne partagent pas cette idée du peu d'utilité de l'école. Les parents d'Anny Cordié ⁽¹⁰⁾, commerçants liquoristes à Saint-Céré¹, y attachent au contraire de l'importance.

« Il y avait chez mes parents un désir forcené de nous voir monter dans l'échelle sociale, c'était leur façon à eux de nous aimer. Pourquoi se plaindre puisque nous avons chaud et le ventre plein ? » (Cordié 2001, p.62)

¹ Département du Lot, région de Midi Pyrénées

A deux ans elle est emmenée à l'asile, nom donné autrefois à l'école maternelle, avec un panier pour son goûter. A six ans elle a commencé la grande école. « Un endroit pour recevoir de bonnes notes et pour travailler. » A la moindre chute des résultats, elle avait été avertie : « Tu veux laver des bouteilles à la distillerie toute ta vie ? »

Il y avait dans la classe une rangée de bureaux à deux places avec pour chaque élève un encrier d'encre violette fixé dans le coin extérieur droit. On apprenait à écrire avec les plumes sergent-major. Les « pâtés » étaient sanctionnés, tout comme les taches sur les vêtements.

« Nous avions des tabliers noirs. On apprenait à se moucher, une narine après l'autre, à nous laver les mains. Rien n'était prévu pour le travail à la maison, pas de coin réservé, pas de bureau d'enfant. Je voulais réécrire « les toto et les lili », mais où me mettre ? Pas de table libre, le comptoir de Faustin, l'employé qui préparait les étiquettes et les colis, était trop haut, la table de la cuisine trop encombrée. Louis me faisait une place sur son grand bureau et me bousculait lorsqu'il devait répondre au téléphone. Quand il faisait beau je m'asseyais sur le trottoir devant la porte pour apprendre mes leçons. »

« Une dame distinguée proposa de nous prendre après l'école pour nous faire faire nos devoirs. Nous apprenions en même temps les bonnes manières. Je fus reçue au certificat d'études, première du canton. « Il ne manquerait plus que ça que tu n'aies pas de bonnes notes avec tous les sacrifices qu'on fait pour vous ! » lui a fait remarquer son père, qui a ajouté « moi dès l'âge de 12 ans, je rapportais l'argent de ma paye à ma mère » (Cordié 2001)

Anny Cordié vient d'une famille de commerçants. Ses parents avaient d'autres ambitions pour leurs enfants que de les voir reprendre le commerce familial. Denise Leurquin, issue d'une famille d'agriculteurs, a elle aussi fait des études supérieures. Mais son cas est différent. De santé fragile dans son adolescence, ses parents, ayant peu d'espoir de la voir demandée en mariage par le fils d'un agriculteur, ont accepté son départ de la ferme.

Les changements qu'elles ont connus durant leur vie adulte

Dans les années 1950-60, l'univers que la plus grande partie de ces personnes ont connu dans leur enfance, celui des règles privilégiant la soumission à l'ordre établi, a cédé la place à celui de l'innovation, de la quête d'authenticité et d'affirmation de soi¹.

Présentation d'ensemble

L'abandon des modes de vie de leurs parents au profit de nouvelles manières d'être, a marqué le passage de la première à la deuxième partie du XXe siècle. Parmi les facteurs à l'origine de cette transformation, on relève le désir de « tourner la page », l'essor économique des années d'après guerre, l'intervention de l'Etat et de la grande industrie dans ce qui était autrefois du domaine privé. Outre l'amélioration de leurs conditions matérielles, les changements significatifs à leurs yeux, concernent les méthodes d'éducation, la vie affective, l'accès à de nouveaux métiers, les façons de se loger. La promotion du concept de vie privée, le développement du secteur tertiaire, la réorientation des activités industrielles vers la satisfaction des besoins individuels, ont été les éléments moteurs de ces transformations. Ces données outre qu'elles donnent la mesure de l'importance des transformations sociales qui ont accompagnées la transition démographique, sont à l'origine d'une nouvelle culture.

Tourner la page après les années de guerre

Entre 1945 et 1975 la société française a plus changé que pendant les deux siècles précédents. Après les désastres (¹) et les humiliations occasionnés par la seconde guerre mondiale, se manifeste le besoin de tourner la page et de rattraper le retard accumulé. Du désir de prendre ses distances avec le passé récent a découlé la recherche de nouveaux modèles de comportement, notamment chez les jeunes. Ceux issus du milieu ouvrier et agricole rejettent les modes de vie de leurs parents. Dans les campagnes le mouvement a commencé avant le retour de la paix et les familles le ressentent directement.

« (...) ce que les jeunes rejettent, les parents, « leurs vieux » comme ils commencent à le dire, l'incarnent. Les jeunes devant le visage ridé, les joues mal rasées de leur père, sa démarche lourde, ses mains calleuses, son vêtement en velours à côtes rapiécé, ce corps peu soigné, son silence fatigué, ou face à la vieille femme qui tient la maison, leur mère, sentent qu'ils ne peuvent plus se confier à eux. »

L'essor économique, l'influence des médias, les emplois proposés, notamment par le secteur tertiaire, facilitent leur émancipation. Le mouvement est stimulé par la production en série d'objets porteurs d'un nouvel « art de vivre », amplifié par le cinéma puis la télévision, la généralisation des photos en couleur, par le succès de manifestations commerciales comme le salon des arts ménagers, la foire de Paris, le salon du meuble, la diffusion dans les coins les

¹ Cette période s'inscrit dans un long processus d'individualisation décrit par la sociologie classique, mais la voit subitement accentuée.

plus reculés des campagnes, des magazines et des catalogues. Il en a résulté de nouvelles façons d'être et de penser, un désir de nouveauté, que Jacques Tati a illustré avec son premier long métrage, « Jour de fête », tourné en 1947, image des premiers contacts d'une petite bourgade paisible avec la modernité.

Avant lui Marc Bloch avait déjà pressenti le changement en gestation :

« Ce qui est en train de disparaître c'est notre chère petite ville. Ses journées au rythme trop lent, la lenteur de ses autobus, ses administrations somnolentes, les pertes de temps que multiplie à chaque pas un mol laisser aller, l'oisiveté de ses cafés de garnison, son artisanat de gagne petit, ..., son goût du déjà vu et sa méfiance envers toute surprise capable de troubler ses douillettes habitudes. » (**Bloch** 1946, p. 167)

L'engouement pour l'innovation

Influencés par les images d'outre Atlantique, l'Américain est encore le libérateur, les Français jugent démodée la manière dont ils ont vécu jusque là. Les magazines, les actualités au cinéma font la promotion des dernières nouveautés en matière de vie quotidienne. Ce qui est moderne vient d'Amérique : la machine à laver, le réfrigérateur, les aliments surgelés, l'aspirateur, plus tard le lave-vaisselle. Le rêve de plus de confort, de moins de fatigue et de temps passé à réaliser des tâches répétitives, est sur le point d'être exaucé. L'eau courante, chaude et froide, et le tout à l'égout, sont installés d'abord dans les villes et plus tardivement dans les campagnes. Tenir sa maison n'est plus une occupation à temps plein.

Dans les années 1950 la voiture se démocratise, son aspect s'inspire des profils des avions modernes. Pénétrant dans les villages les plus reculés, elle est l'ambassadrice, avec les nouveaux tracteurs, les moissonneuses batteuses, les aspirateurs et les robots universels, les cuisines en formica, de la modernité en train de s'imposer. Il y a foule chaque année au salon automobile qui se tient au Grand Palais à Paris. On se presse en 1954 autour de la DS des usines Citroën, dont l'impression sur le public est comparée par Roland Barthes à celle produite par les cathédrales autrefois, et qui lui permet de noter le passage d'un univers sombre et austère à celui du rêve, du plaisir, de la magie.

La maison devient le lieu d'expression d'un nouvel art de vivre. La cuisine, d'une propreté reluisante, ressemble à un laboratoire, devient une source d'inspiration pour l'aménagement des tableaux de bord des voitures. Roland Barthes écrit à ce propos :

« Le tableau de bord ressemble davantage à l'établi d'une cuisine moderne qu'à la centrale d'une usine. La voici plus ménagère, mieux accordée à cette sublimation de l'ustensilité que l'on retrouve dans nos arts ménagers contemporains. » (**Barthes** 1957, p. 150)

Les magazines populaires qu'on trouve chez le coiffeur, dans la salle d'attente du dentiste et du médecin, montrent des femmes et des hommes, des femmes surtout, élégantes, épanouies, souriantes. Peu importe si leur sourire est lié à l'acquisition d'un aspirateur, d'une poudre à laver, d'un cirage ou d'un shampoing, la répétition d'images semblables, de slogans identiques, dévalorisent les anciennes manières de se vêtir et de se comporter, légitiment l'élégance, la propreté, la recherche du plaisir et la quête du bonheur. Les photographies des stars, les publicités pour la pâte dentifrice, le savon, le shampoing donnent naissance à de nouveaux besoins en matière d'attention à soi et de soins. Pour ressembler aux vedettes, dont on voit désormais le visage en gros plan, il faut avoir les dents blanches, la peau lisse et

soignée, les cheveux propres, bien coiffés. Par ailleurs le goût du voyage se généralise. Les congés payés, les politiques des caisses de retraite, la production de masse d'automobiles, la réfection du réseau routier, le succès du tour de France cycliste, et celui du livre « Le tour de France par deux enfants », font qu'au lieu de se contenter de rester au village, d'aller à la foire, au bal, à la messe et aux vêpres, aux fêtes et processions de la paroisse, un besoin nouveau se répand, voyager, découvrir d'autres parties de la France, partir à la mer et à la montagne avant de franchir les frontières quelques années plus tard.

Le rôle de l'Etat et de l'essor économique des années d'après guerre

Alors que l'institution familiale exerçait autrefois une grande emprise sur la vie de ses membres, après la seconde guerre mondiale l'Etat et le développement économique sont à l'origine de nouvelles valeurs et de nouvelles manières d'être. La solidarité du noyau familial est désormais adossée, au niveau collectif, au système de sécurité sociale et à celui des retraites. L'intervention de l'Etat dans le domaine éducatif (Singly 1993 p.16 à 49), l'essor de l'industrie et du commerce, a instauré une distance entre les membres des nouvelles générations et leurs parents, notamment de ceux venant d'un milieu social modeste. On se limitera à décrire trois changements qui ont marqué le passage du mode de vie de la majorité de la population avant les années 1940, à celui de la société contemporaine : l'adoption de méthodes éducatives nouvelles, de nouvelles manières de vivre en couple, la modernisation de l'habitat. Trois changements à l'origine de « l'homme nouveau » selon les termes de Jean Fourastié ou de l'essor de l'individualisme, tel qu'il est décrit par François de Singly (De Singly 2011). La modernisation des méthodes pédagogiques dans les petites classes, l'allongement de la scolarité obligatoire et l'accès plus large aux études supérieures, l'importance donnée à l'épanouissement de l'individu et à sa vie affective, le remplacement des « taudis » par des habitations respectant de nouvelles normes en matière d'hygiène, de confort, de vie privée, ont joué un rôle majeur.

Le changement des pratiques éducatives

De nombreuses causes peuvent être citées : les découvertes de scientifiques comme Pasteur, à l'origine de nouvelles pratiques en matière d'hygiène et d'alimentation et de la baisse de la mortalité infantile, des maternités moins nombreuses permettant de consacrer plus de temps, à s'attacher et à donner plus d'importance à ceux qu'on avait mis au monde, le développement des études de la psychologie des enfants.

Le rôle des scientifiques dans l'amélioration de la condition des enfants en bas âge

Les recherches de biologistes et de médecins comme Louis Pasteur en France, Robert Koch en Allemagne, Joseph Lister en Angleterre, après bien d'autres, sont connues (¹²). Mais la diffusion de leur enseignement à l'ensemble de la population, ne sera assurée qu'à partir des années 1930. Se laver n'était d'ailleurs pas toujours facile. La plupart des logements n'avaient pas l'eau courante. Il fallait la chercher dehors à la pompe ou au puits et la chauffer dans un chaudron dans la cheminée ou sur le poêle de la cuisine. On utilisait une cuvette et on cherchait un coin discret derrière un rideau, et à la ferme dans la grange ou à l'étable. Il n'y

avait pas de cabinet de toilette à l'intérieur. Dans les immeubles, il était sur le palier entre deux étages ou dans la cour, et à la campagne c'était un cabanon avec deux planches. Objet de débats depuis la fin du XIX siècle, l'assainissement des eaux usées dans les campagnes ne sera vraiment entrepris en France qu'à partir de 1975. ⁽¹³⁾

Autrefois de la responsabilité exclusive des familles, la science et l'industrie inventent une alimentation adaptée à la constitution des jeunes enfants. Les bouillies à base de choux, de navets ou de pomme de terre, du lait de vache ou de chèvre, données aux enfants dès 5 à 6 mois, sont soupçonnées d'être responsables des taux de mortalité infantile encre élevés enregistrés dans les années 1930. Henri Nestlé fabrique des laits en poudre dosés spécialement pour les nourrissons, Joseph Léon Jacquemaire et Maurice Miguet des bouillies pour jeunes enfants. L'orange, autrefois produit de riche réservé pour Noël, devient abordable. Ces nouveaux modes d'alimentation permettent aussi de gagner du temps, ouvrent la voie à la mode des repas tout préparés, aux « fast food » standardisés.

Les médecins dont le plus connu, le Dr. Adolphe Pinard (1844-1934), appliquent aux soins à prodiguer aux enfants les leçons des découvertes de Pasteur ⁽¹⁴⁾. Alors que l'ancienne puériculture luttait contre le risque de mort, la nouvelle priorité est de favoriser une croissance rapide et harmonieuse. Les enfants sont pesés régulièrement et leurs mères suivent l'évolution de leur poids, deviennent des collaboratrices privilégiées du médecin. Elles se sentent valorisées, acquièrent un nouveau statut au sein de la famille.

L'intérêt des sciences humaines pour l'enfant

Le plaidoyer en faveur de nouvelles pratiques éducatives est ancien. On le trouve dans les textes de Montaigne, de Voltaire, de George Sand, de Roger Martin du Gard et de bien d'autres auteurs. Mais par rapport à l'époque considérée ce sont les études initiées à la fin du XIXe siècle en pédagogie et en psychologie de l'intelligence, qui ont modifié le regard porté sur l'enfant. Psychologues et pédagogues redécouvrent les textes de précurseurs, dont le plus connu Jean-Jacques Rousseau. S'inspirant de l'exemple de Jean Itard et d'Edouard Seguin. Alfred Binet et Théodore Simon ⁽¹⁵⁾ cherchent à comprendre et à mesurer l'intelligence dite normale, aux différents âges de l'enfant, construisent en 1905 un test d'intelligence qui porte leur nom. Ils inventent des méthodes éducatives destinées initialement aux enfants dits anormaux ou souffrant de déficiences mentales – termes aujourd'hui abandonnés – qui seront ensuite appliqués à tous les enfants (**Zazzo** 1993). En 1909 le livre d'Alfred Binet, *Les idées modernes sur les enfants*, est tiré à 15 000 exemplaires ⁽¹⁶⁾. Les études de Wilhem Preyer sur le jeu de l'enfant, celles de Jean Piaget, de Maria Montessori et d'Ovide Decroly tous deux médecins, bénéficient d'une large audience.

L'école, lieu d'apprentissage de nouvelles manières d'être

Les nouvelles méthodes pédagogiques instaurées dans les écoles maternelles ont contribué au passage d'un monde culturel à un autre. D'abord pratiquées dans les classes aisées elles s'imposeront à l'ensemble de la société dans les années 1950.

Seule une partie des membres de nos échantillons sont allés à l'école maternelle, les autres ont suivi enfants une toute autre scolarité, notamment dans les campagnes. A Iles aux Moines, commune du Morbihan en Bretagne dans laquelle j'ai séjourné jusqu'à l'âge de huit ans, l'école est une bâtisse située au fond d'une cour en terre battu, encerclée par un mur de pierre semblable à ceux qui délimitent les champs. Une seule classe accueille les élèves de 6 à 14

ans. Les plus anciens sont devant, les jeunes, moins indisciplinés, au fond. Le mobilier est rudimentaire et d'une seule taille. Un banc et un pupitre d'une pièce pour une dizaine d'élèves. L'effectif de la classe est d'environ 50 élèves. L'instituteur est sur une estrade à l'autre extrémité de la classe avec le tableau noir derrière lui. Alors que les plus jeunes sont livrés à eux-mêmes, son extrême sévérité à l'égard des « grands », ne l'empêche pas de jouer avec eux au football, au moment des récréations.

Appliquant les connaissances scientifiques acquises sur l'enfant, l'école maternelle introduit de la gaieté et de la poésie dans un univers autrefois spartiate. Elle a contribué au développement d'une société, plus ouverte, plus tolérante et créative.

Sa fréquentation étant facultative, la liberté dont elle a bénéficié est à relier au peu d'importance donnée avant 1945 à l'éducation des jeunes enfants. Partant des spécificités de l'enfance telles que décrites par les médecins, pédagogues, psychiatres et psychologues cités précédemment, ses promoteurs ont su développer de nouvelles approches pédagogiques, diffuser de nouvelles façons d'apprendre et d'être.

« Il est absolument contraire à la logique de forcer l'intelligence à accepter une nourriture qu'elle ne peut s'assimiler ; il est absolument contraire à la logique d'apprendre à lire à des enfants qui ne savent pas parler. L'école maternelle n'est pas une école : c'est un établissement d'éducation et non d'instruction. »¹

Le cadre matériel est adapté à la taille des enfants et à leur morphologie. Des temps sont réservés au développement sensori-moteur. Le recours à des centres d'intérêt permet de mettre en lien différentes activités telles que le conte, le dessin, la peinture, le modelage, le mime et les chansons. Des petits animaux sont élevés dans un coin de la classe et permettent des exercices d'observation. Pour leur apprendre à vivre en groupe, alors qu'avant 1940 à l'heure du repas les enfants étaient alignés avec leurs serviettes autour d'une table qui pouvait en réunir trente, vers 1950 des petites tables circulaires sont installées. Enfin dernière idée qui marque la rupture avec l'ancienne pédagogie, la curiosité a cessé d'être une indiscretion, est devenue une qualité, s'exprimer, poser des questions, donner son avis, sont encouragés².

Les aînés disent avoir beaucoup appris de leur contact quotidien avec elle une fois devenus parents. Deux dames nous feront remarquer que l'impression qu'elles en ont gardée a été influencée par le film, *Blanche Neige et les sept nains*, de Walt Disney. L'institutrice dont elles se souviennent n'est plus le personnage sévère et distant qu'elles ont connue enfant, mais une dame (parfois un homme), qui en plus de son rôle auprès des enfants, est aussi de bon conseil. Invités à des réunions pédagogiques les parents sont accueillis comme des partenaires éducatifs.

Le jeu comme activité pédagogique

Autrefois on ne jouait qu'une fois le travail terminé. Les activités sérieuses étaient pratiques, utilitaires. Les hommes jouaient le dimanche après-midi au café, mais rares étaient les parents qui jouaient avec leurs enfants. Ces derniers jouaient de leur côté, loin du regard des adultes ou le temps de la récréation, mais sans que leur jeu revête la moindre importance. Considéré

¹ Kergomard P., 1886, « L'éducation maternelle dans l'école », Paris Hachette, t I pp. 166-67

² Après *la mémoire* en 1997, *la mode* en 1998, *l'originalité* en 1999, les cinq Académies ont consacré leur séance publique annuelle de l'an 2000 à *la curiosité*

comme un moyen pour stimuler l'imagination, et favoriser le développement de l'intelligence, le jeu est devenu éducatif. «Source d'apprentissage, objet de plaisir, voie privilégiée pour interagir avec les autres, le jeu représente l'activité la plus importante de l'enfance... Il valorise la curiosité, l'expérimentation, les essais et les erreurs, favorise une structuration autonome et souple de la personnalité, éloignée d'un façonnement du dehors. »¹

L'enfant a désormais un univers et des activités qui lui sont propres. Le constat que l'enfant, dès son plus jeune âge, est capable d'apprendre par lui-même poursuit ses propres objectifs - découverte de son environnement, de son corps et de ses aptitudes, développement de ses capacités motrices, sensorielles, intellectuelles, a conduit à lui accorder l'attention, l'autonomie, le matériel adapté pour les réaliser, et à avoir un regard neuf sur ses activités.

Avec l'école maternelle, le collège et le lycée ont également accompagné le changement des mentalités. La phase de réformes commence en 1959 avec la suppression de l'examen d'entrée en sixième (1960-61), la prolongation de la scolarité obligatoire à 16 ans, la généralisation de l'accès au secondaire. Les nouveaux élèves des lycées, issus des classes moyennes, imitent les comportements de la minorité qui fréquentait l'enseignement secondaire avant sa démocratisation. L'allongement de la scolarité, donne naissance à une culture des jeunes, à un nouveau style de vie, à des pratiques de consommation et de distraction originales. En créant un âge de transition, le recours généralisé à l'école a renouvelé les circuits de transmission de la position sociale d'une génération à l'autre. Il a transformé les modes de penser des enfants, modifié les rapports entre les générations, tout particulièrement dans les milieux sociaux jusque là étrangers à l'école.²

L'impact de l'école maternelle sur les pratiques éducatives familiales

Si l'école maternelle a contribué à modifier les pratiques éducatives des parents, il faut aussi mentionner l'audience accordée par les médias aux nouvelles approches pédagogiques.

A partir des années 1950, la parole des parents commence à être désacralisée. « C'est comme ça parce que c'est comme ça » ne fait plus recette. « L'obéissance obtenue par contrainte vexe profondément l'enfant qui devient rancunier, sournois », peut on lire dans le numéro de novembre 1955 du magazine Antoinette. « L'intimidation rend les enfants craintifs, peureux. Les vexations, les blessures d'amour-propre, sont également à proscrire » - « Votre enfant risque de se recroqueviller sur lui-même, de préparer sournoisement sa revanche. » (Antoinette de février 1956). « Notre perspective est d'élever des enfants capables d'élan, d'initiatives » écrit Irène Lézine, psychologue. On ne leur impose plus ni un art d'agrément, ni un métier.

Les discours mettant en garde les parents des méfaits d'une trop grande sensibilité, ont cédé la place à l'idée que, pour grandir, les enfants ont besoin de l'amour de leurs parents autant que d'une alimentation saine. (Spock, 1946) Parents et enfants font le bonheur les uns des autres.

¹ Ferland F., - *Et si on jouait ? le jeu chez l'enfant de la naissance à six ans*, éditions de l'hôpital Sainte-Justine, Montréal, Canada 2002 p.17

² Battagliola F. et Jaspard M., rapporteurs, « Séquences de la vie familiale, évolution des rapports familiaux », dans « Travail et Famille : deux temps, une vie », actes du colloque du 16 et 17 décembre 1987 organisé par l'IDEF (Institut de l'enfance et de la famille) et le CNRS, édit. Candot-Bourgerie Paris 1990 p. 41

« La venue de l'enfant est un facteur d'équilibre pour le ménage, et d'équilibre psychique pour les époux. L'enfant est la tâche commune qui unit le couple. Avoir un enfant met de la joie au foyer, réserve dans l'avenir des joies magnifiques. » ¹

Ce passage d'une attitude centrée sur le devoir et le respect de la règle vers une relation plus chaleureuse, a été anticipé par les grands parents. Déchargés des responsabilités éducatives, n'occupant plus la place centrale dans la famille, ils ont créé des liens particuliers avec leurs petits enfants, ont su leur exprimer d'une manière discrète, tendresse et affection. ²

De nouvelles manières de vivre en couple

Le sujet déborde le cadre de cette thèse³. Il mérite néanmoins d'être évoqué. Indiquant une différence d'attitude entre les « anciens » et les générations qui leur ont succédées, il illustre lui aussi le passage à une nouvelle culture. On se centrera sur ce qui a le plus étonné les membres de nos échantillons, à savoir qu'un sujet autrefois tabou, l'aspiration au « bonheur », émotionnel et physique, était devenue recevable, légitime. Antoine Prost fait un lien entre l'importance donnée aux besoins affectifs de l'enfant, la nouvelle place qu'il occupe dans le foyer et l'idée que pour qu'il soit heureux, ses parents doivent l'être aussi dans leur vie de couple. Il cite en appui de sa thèse un extrait du journal *La Croix* du 5 mai 1954 : « L'enfant n'a pas seulement besoin de l'amour qu'on lui porte, mais de l'amour qu'autour de lui son père et sa mère se portent. Il a droit à un foyer normal ».

Le mariage n'est plus une affaire conclue entre deux familles, mais la réponse à la question que les futurs époux doivent dorénavant se poser : « Est-ce que j'aimerais avoir un enfant de cet homme, de cette femme ? » L'idée que l'homme et la femme, l'un aussi bien que l'autre, ont des exigences légitimes dans le domaine affectif est devenu un thème privilégié des écrits d'inspiration psychologique, de conférences et de séminaires. « L'amour conjugal tend avec l'érotisme à se substituer aux autres formes de l'amour qui depuis le Moyen Age inspiraient la littérature occidentale. » avait écrit Philippe Ariès en 1953.

Avant 1940 les magazines féminins ne mentionnent pas l'amour physique, le mot sexualité deviendra d'un usage courant au début des années 1960 (**Prost** 1981, p. 143). Une décennie plus tard, il en sera question à l'école (¹⁷). Même l'église catholique envisage le mariage autrement que sous le seul angle de la procréation. En 1938 paraît le premier ouvrage de spiritualité conjugale. Le deuxième numéro de la revue *L'Anneau d'Or*, est consacré au Mystère de l'Amour. Une héroïne de *Confidences* du 12 août 1950 pense qu'« il était plus immoral de vivre l'un près de l'autre sans amour que de vivre séparés. » La législation de la contraception de 1967-1969, conduit au refus de dissocier le sentiment et l'amour physique. La loi Neuwirth de 1967, est suivie de ses décrets d'application le 3 février 1969. L'amour, non une passion romantique comme jadis, mais un ajustement affectif stable, suffit à légitimer

¹ Propos du docteur Clément Launay cités par Antoine Prost dans « *L'école et la famille dans une société en mutation (depuis 1930)* » dans « *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France* » tome IV, Editions Perrin, Paris 2004 p. 135 et 136

² « Mémé, ne racontait pas sa vie, elle était là, silencieuse, toujours occupée à quelque tâche ; avec elle pas d'embrassades, pas de câlins, mais de petites attentions « ne prends pas froid... mets ton tricot... prends soin de toi... je te prépare une brique pour le lit ». Je ne savais pas que je l'aimais. » **Cordié A.**, 2001 pp. 147 et 148

³ Le lecteur intéressé consultera les tomes IV et V de *L'Histoire des femmes en Occident*, sous la direction de Georges Duby et de Michelle Perrot, et tout particulièrement le chapitre 17, du tome V, « Le sujet femme », rédigé par Yasmine Eergas, Plon, Paris 2002 p. 667 à 694

le couple. Ce que confirment les statistiques. Selon Louis Roussel, 44% des mariages contractés en 1976 et 1977, sont précédés d'une cohabitation. Autrefois considérée comme déshonorante pour la femme, la sexualité avant le mariage devient une pratique courante. Au festival de Venise de 1958, un jeune réalisateur Louis Malle, originaire d'une famille catholique du Nord de la France, ancien élève du collège jésuite de Saint-Louis-de-Gonzague à Paris et des Carmes d'Avon, fait scandale avec son film « Les Amants » » transposition par Louise de Vilmorin d'une œuvre du baron Dominique Vivant Denon — auteur libertin du 18^e siècle. Il reçoit le Lion d'argent à Venise.

Ce rappel d'une évolution récente à l'échelle de l'histoire, ne doit pas occulter le long combat politique des femmes pour accéder au même statut légal que les hommes. Dans un article sur Simone de Beauvoir, rédigé 10 ans après sa mort¹, Danièle Sallenave rappelle les luttes qui ont dû être menées en France, comme ailleurs, pour changer une situation d'inégalité dont les origines sont très anciennes.² (18)

La transformation de l'habitat

Les conditions de logement dans la première partie du XX^e siècle

« Au début du siècle et jusqu'au début des années 1960, un contraste majeur séparait ménages bourgeois et populaires. Les premiers avaient de la place... Ouvriers et paysans s'entassaient dans des logements composés d'une pièce unique ou de deux pièces. » (Prost 1987, pp. 62 et 63)

Alors qu'une famille bourgeoise aisée pouvait disposer d'une superficie de plus de 200 m² pour se loger, les classes sociales plus modestes occupaient des logements exigus. Un appartement bourgeois de luxe comprenait : une, voire deux pièces de réception pour les plus fortunés, le grand et petit salon, une salle à manger, une chambre pour chacun des membres de la famille, une ou deux salles de bain et des cabinets de toilette dans l'appartement, une cuisine et ses annexes, situées à l'extrémité de l'appartement pour éviter les odeurs, avec un escalier de service donnant accès à la rue par une sortie distincte, et au dernier étage lieu où l'on trouvait les chambres des domestiques, appelées chambres de bonnes (à tout faire). Une entrée, un couloir assuraient l'accès et l'indépendance de ces différents espaces.³ « A l'opposé, ouvriers, paysans et employés s'entassaient dans des logements sombres, vétustes, mal aérés, composés d'une pièce unique ou de deux pièces communiquant l'une avec l'autre. La cuisine comptait pour une pièce. Les W. C. étaient à l'extérieur. En 1894, 20% de la population de Saint Etienne habite des logements d'une seule pièce. Le recensement de 1906 indique que 26% des citadins des villes de plus de 5 000 habitants vivent à plus de deux par

¹ Sallenave D. « Beauvoir sans relâche » Journal Le Monde du 19 avril 1996. Voir également la contribution de Mariette Sineau « Droit et Démocratie » à l'ouvrage, *Histoire des Femmes en Occident*, tome V, « le XX^e siècle », opus cité, p 631 à 665

² « Le mot latin désignant le mâle, *vir*, renvoie à *virtus*, à la force, à la rectitude, le féminin *mulier*, rejoignait *mollitia*, qui parle de mollesse, de flexibilité, d'esquive. Méfiance et mépris faisaient tenir pour nécessaire de soumettre la femme, de la tenir bridée... Le Seigneur s'est montré plus sévère à l'égard de la fornication féminine, il l'appelle à la châtier... Les évêques veillent sur les veuves et sur les épouses répudiées... mais laissent au maître de la maison le soin de dresser les femmes, de les corriger comme étaient dressés et corrigés les enfants, les esclaves ou le bétail... un droit de justice primordial, absolu, excluant tout recours à la puissance publique ». Duby G. 1996 « Le chevalier, la femme et le prêtre » dans « Féodalité » Paris, Gallimard, p 1195. Cf. l'article de Philippe-Jean Catanchi, « La femme à l'index » paru dans le journal Le Monde du 7 juin 1996.

³ Distribution habituelle des pièces des appartements de standing de villes comme Paris, Lyon ou Strasbourg

pièce. Cette situation va perdurer pendant toute la première moitié du XX^e siècle. A Paris, du fait du blocage des loyers en 1918, le parc des logements se dégrade et l'on construit peu. En 1949 à Rouen la moitié des immeubles du quartier Saint Sauveur n'ont pas l'eau courante. Le recensement de 1954 donne une image de l'archaïsme du logement en France. Pas de salle d'eau, pas de W. C. dans le logement. Pas de chauffage central, ou pas de chauffage tout court. Sur 13,4 millions de logement, seuls 58,4% reçoivent l'eau courante. 26,6% disposent de W.-C. intérieure, un sur dix, 10,4% d'une baignoire ou d'une douche et autant d'un chauffage central. La moitié des rues n'ont pas le tout-à-l'égout ».

La bourgeoisie distinguait vie publique et vie privée, avait le goût de l'intimité et du secret. Mais les conditions de logement des paysans, des ouvriers et des personnes à revenu modeste des villes, les contraignaient à vivre en permanence sous le regard des autres membres de la famille.

Améliorer le confort et attribuer à chacun un espace privé

Dans les années 1950 vivre et de dormir à plusieurs dans une même pièce est devenu inacceptable. Les nouvelles conceptions de vie privée, d'épanouissement des individualités, ont abouti à la conviction que chaque membre d'une famille devait disposer d'un espace à lui. Ce qui était jusqu'alors le privilège des familles aisées devient le souhait de la majorité. Rejetant les habitations sombres et exiguës de leur enfance, les nouvelles générations privilégient, l'espace, la lumière, le confort. Les réflexions menées par des précurseurs comme Le Corbusier¹ concordent avec la nouvelle importance accordée à l'individu. Dès son plus jeune âge, il doit disposer d'un espace privé. A l'intérieur de l'appartement, les enfants doivent avoir leur domaine particulier, et dès l'âge de la puberté, il faut séparer les garçons des filles « Qu'il y ait un domaine pour l'homme et la femme oui. En tout cas pour l'enfant sûrement. Il y a intérêt à donner aux enfants une espace qui leur appartienne »². L'enfant se forme quand l'imagination est libre, quand il a la possibilité de créer son propre univers. Le grand problème est l'espace disponible. Pour les jeux des enfants une pièce entièrement à eux serait idéale. L'adolescent doit disposer d'un coin à lui pour se distraire et faire ses devoirs.

Le logement, outil de promotion d'un nouvel « art » de vivre

Alors que jusque-là l'Etat s'abstenait d'intervenir, de nouvelles considérations économiques, sociales, médicales, esthétiques ont abouti à considérer le logement comme un vecteur de modernisation des pratiques sociales. D'affaire privée qu'elle était jusqu'alors, la façon d'aménager son habitation, est devenue une question publique. En 1944, est créé le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme, le M.R.U. Sa mission est de reconstruire et de rénover l'habitat. Dix ans plus tard avec « l'insurrection de la bonté » de l'Abbé Pierre de février 1954, et la prise de conscience des conditions d'insalubrité dans lesquels vit une grande partie de la population le logement est devenu une question politique majeure³.

1 **Charles-Édouard Jeanneret-Gris**, connu sous le pseudonyme de Le Corbusier, architecte, urbaniste, décorateur, peintre et homme de lettres suisse romand naturalisé français (1887- 1965)

² **Paul Chombart de Lauwe** et le Groupe d'Ethnologie Sociale, « Famille et Habitation », tome I, « *Sciences humaines et conceptions de l'habitation* ». Centre national de la recherche scientifique, Paris 1959 p. 159 et suivantes

³ Après une période où la population laborieuse s'entasse dans les chambres de bonne ou dans des logements exigus, en réalité des taudis, il est fait appel au début de la 2^e partie du XX^e siècle à une architecture planifiée pour résoudre les problèmes de logement, problèmes qui pouvaient menacer « l'intégrité et la vitalité » de la société.

Au-delà de l'urgence de fournir un toit à ceux qui en avaient besoin, l'habitation est perçue comme un outil d'enseignement de nouvelles manières de vivre¹. Voici comment M. Lathuillière, qui a construit de nombreux logements sociaux en Algérie dans les années 1950, conçoit la finalité de son métier d'architecte :

« Le logis exerce une grande influence dans le comportement familial ; le taudis déteint sur l'individu et crée, à partir de souches paysannes saines, la pègre des villes ; la villa de banlieue exiguë a créé un type petit-bourgeois caractéristique ; le logis collectif, celui qui a sa préférence, impose des disciplines qui façonnent l'homme civilisé. »²

Les ingénieurs du M.R.U., les professionnels du logement et en premier lieu les architectes, se défient des capacités des Français à imaginer le logement dans lequel ils aimeraient vivre. Pour les experts sollicités par Paul Chombart de Lauwe et le Groupe d'Ethnologie Sociale en charge de l'étude « *Famille et habitation* »

« Les familles croient avoir des opinions, elles ont surtout des habitudes. Elles ont un préjugé contre le modernisme, restent attachées à de fausses traditions, à des clichés tels que ceux du régionalisme. Leur laisser une certaine marge de liberté est possible, par exemple le choix de la table, des rideaux, des chaises, des bibelots, des planches à livres, du meuble à télévision... mais pas plus. Au-delà c'est toujours une catastrophe. Il n'y a qu'à voir dans toutes les banlieues autour de Paris les maisons « Sam Suffit », voilà le goût français. »³

L'exemple de la cuisine

« Il ne faut pas que ce soit le centre de la vie familiale. Les familles voudraient y prendre leur repas mais au vu des normes officielles, une cuisine familiale est un luxe et il est impensable d'envisager une cuisine non séparée de la salle de séjour. Celle-ci convient aux américains qui, au moment des repas, n'ont qu'à ouvrir une boîte de conserve, mais en France il y a les odeurs de choux. »

Refusant d'imaginer un logement baignant dans une « odeur d'animalité », ils souhaitent isoler la cuisine du reste des pièces, sont en faveur « de la cuisine laboratoire, contre-pied de la cuisine paysanne qui est la pièce du feu où la famille se réunit, où il a le linge qui sèche, où il y a la radio... » Ils imaginent la famille au moment du repas « dans un cadre de bouquins, ou un cadre neutre ». En résumé

« Comme les familles n'ont aucune idée sur l'architecture, il ne faut pas tenir compte de leurs désirs. Elles pourraient en avoir une si avant on leur expliquait ce dont il s'agit. La solution de bon sens consiste à les envoyer au salon des arts ménagers⁴. Elles y verront les grands progrès réalisés dans les offres d'équipement par rapport aux taudis dans lesquels elles habitaient auparavant. »

¹ Cf. « *Tendances actuelles des architectes, problèmes généraux et logement familial* » où est présenté le point de vue d'une dizaine d'architectes et techniciens du logement sur les raisons en faveur d'une éducation des Français dans le domaine du logement. Chapitre VII du livre « *Famille et Habitation* » P. 155 et suivantes

² **Legoullon G.** 2005., « *Regards sur la politique des logements dans la France des années 1950-60* »

« Le logement et l'habitat comme objet de recherche », Centre d'Histoire Sociale Université Paris 1
Actes de la journée d'étude Jeunes chercheurs, 20 mai 2005

³ Chombart de Lauwe P., opus cité, p. 176 à 178

⁴ Le 1^{er} Salon se tient au Champ de mars en 1923, il sera déplacé au Grand Palais 3 ans plus tard. Il a dans ses débuts une utilité sociale, une mission pédagogique. Sous tutelle de l'ONRI et du CNRS il favorise la collaboration entre scientifiques et industriels. A partir de 1948, c'est le succès malgré la pénurie, la pauvreté des

Les nouvelles normes d'agencement intérieur

Architectes et techniciens conçoivent leurs plans à partir des nouveaux savoirs en vogue concernant la famille moderne et la manière dont elle doit vivre. Tout est pris en compte et agencé d'une façon rationnelle ⁽¹⁹⁾. Les professionnels parlent de concilier proximité, fonctionnalité et respect de l'intimité. Ils distinguent dans l'habitation les zones d'activité, d'isolation et d'échange, prévoient des lieux différents pour le lavage, le bain, la cuisine, la vie commune et la vie individuelle qui intègre le repos, la maladie, et le travail. Il faut que les activités quotidiennes se fassent sans fatigue excessive, proposer vie privée et confort à chaque membre de la famille, instaurer des relations harmonieuses entre eux.

Alors qu'on avait jusque là peu construit, entre 1953 et 1972, le rythme de construction a augmenté de 100 000 à 500 000 logements par an. En 1973 les logements des Français comprennent en moyenne 3,5 pièces, 97% des logements ont l'eau courante, 70% disposent de w-c intérieurs (85% en 1982), 65% d'une baignoire ou d'une douche et 49% du chauffage central (84,7% et 67,5% en 1982). « Plus d'espace pour vivre chez soi, c'est un autre espace et une autre façon d'y vivre ». Ainsi s'est réalisée en l'espace de quelques années une révolution du mode de vie familial grâce à l'accès du plus grand nombre à un habitat offrant à une majorité la jouissance d'un espace privé.

Modernisation de l'habitat à la campagne

La communauté agricole, même si c'est avec un peu de retard, par rapport aux habitants des villes, a entrepris elle aussi de rénover son habitat et son équipement domestique. A partir de 1951 de nouveaux bâtiments d'exploitation sont construits avant que soient entrepris le remodelage et la modernisation de l'habitation. En 1962 42% des logements sont construits en dur, dotés d'une cuisine, équipés de l'eau courante. Le réchaud et la cuisinière à gaz remplacent le poêle à charbon. Un poste de radio est installé dans un coin de la cuisine. Mais seuls 9% ont des cabinets de toilette intérieurs, 6% une baignoire ou une douche. Entre 1964 et 1968, le gain moyen en superficie est d'une demi-pièce. Fin 1972, plus de 7 ménages sur 19 ont la télévision, le réfrigérateur, la machine à laver le linge. Les nouveaux équipements obligent à revoir l'agencement et l'utilisation des pièces. Le salon qui ne servait que pour recevoir les invités et les notables devient un lieu fréquenté quotidiennement depuis qu'il héberge la télévision. En 1970 78% des exploitations ont l'eau sous pression. Près du tiers de la consommation alimentaire des ménages agricoles provenant de l'exploitation, l'acquisition d'un congélateur permet de maintenir cette pratique. L'agriculteur peut vivre toute l'année des fruits de son verger, des légumes de son jardin, de la viande de son étable tout en respectant les nouvelles normes de conservation des denrées alimentaires.

A noter que par contraste avec la rapidité de diffusion des innovations techniques, il a fallu des décennies, voire un ou plusieurs siècles, pour que des idées appelées à modifier en profondeur les pratiques sociales, soient adoptées par l'ensemble des membres de la société, non sans avoir au début rencontrées de fortes oppositions.

ménages, le manque de place pour accueillir les appareils ménagers. En se démocratisant, il a contribué au développement de nouvelles activités industrielles, de la consommation et de nouvelles manières de vivre...

Les changements décrits par les participants à l'étude

Le besoin d'émancipation

Il s'est traduit par la prise de distance avec ses parents. Jusque dans les années 1960, dans certaines régions de France, plusieurs générations vivaient encore à la campagne sous l'autorité du père et sous le même toit. Les femmes, au moment de leur mariage, rejoignaient le domicile de leurs beaux parents.

Madame I. née en 1925 appartient à l'ancienne école :

« Lorsque je me suis mariée en 1945, nous étions 8 à vivre à la ferme. L'arrière grand-mère, les grands parents, la belle mère et le beau père, une belle sœur, mon mari et moi. On s'entendait bien. »

Sous l'influence des nouvelles idées, cette pratique, d'abord mise en question, a été ensuite abandonnée, comme l'explique Madame B., née en 1940 dans la Creuse. :

« Quand je suis arrivée ici après mon mariage en 1961, tout le monde vivait ensemble, les grands parents, les parents et les enfants. Chez nous, dans la famille de mes parents c'était pareil, il y avait les grands parents, les parents, moi, ma sœur Catherine, mon frère et sa femme. Le fils de mes beaux parents, mon mari, travaillait sur la ferme. Quand je me suis retrouvée toute seule avec tout ce monde, ça m'a fait au début une drôle d'impression. Mon mari partait de bonne heure dans les champs, ma belle mère préparait les repas, régénait tout. Moi j'étais toute la journée dans un coin à tricoter. Ce n'était que pendant la saison des grands travaux des champs que j'étais sollicitée comme tout le monde. En ce temps on faisait tout à la main. On étendait le fumier à la fourche. On piochait les légumes. Mon mari a eu un premier salaire à 31 ans. Avant on n'était pas déclarés. De 14 ans à 31 ans il a travaillé sur la ferme sans rien recevoir en échange. »

« La cohabitation est devenue difficile lorsque mon mari a pris des responsabilités et qu'il n'était plus d'accord avec ses parents sur la façon de gérer la ferme. Il y avait la question du renouvellement du matériel, les bâtiments à moderniser pour le bétail, le système d'évacuation du fumier à installer, les investissements, les emprunts, l'achat des tracteurs. Nous voulions aussi avoir une maison à nous, vivre notre vie de couple avec nos enfants sans être constamment sous le regard « des autres ». »

L'avènement de nouvelles aspirations en matière de vie privée, d'épanouissement personnel, l'importance donnée au couple et à la famille restreinte, les contraintes de la vie citadine ont mis un terme à cette pratique. Ce qui a nécessité un effort d'adaptation de la part de Madame B. est devenu, pour les membres de la génération née vingt ans plus tard, trop difficile à assumer. Madame L., née en 1959 est aide soignante de profession. Elle vit, avec son mari et ses enfants, dans le même logement que la grand-mère de son époux.

« C'est nous qui nous en occupons car nous sommes sur place et elle nous a laissé sa maison. Il y a des fois où on peut craquer, des jours où je n'en peux plus. Ce que je fais pour la grand-mère de mon mari, je ne l'aurais pas fait pour la mienne. On n'a jamais été un couple depuis notre mariage il y a 26 ans. Il y a eu beaucoup de heurts, on est resté plus de deux ans fâchés. Ma grand-mère, une dame de plus de cent ans qui a toute sa tête, a maintenant sa cuisine à part, sa chambre à part, mais on a

l'impression de ne pas être chez nous, d'être constamment épiés. On a hâte de se dire ça y est on est chez nous dans notre maison. »

Voici l'enseignement qu'elle retire de son expérience : « jamais de cohabitation, on en souffre trop. La porte doit être grande ouverte, ça oui, mais jamais de cohabitation, combien d'années perdues »

Madame B. a le même âge et exerce la même profession que Madame L. Elle a réussi à convaincre en 2002 son mari, agriculteur en charge de l'exploitation familiale, d'aménager un logement distant d'une trentaine de mètres de celui des parents. Elle estime aujourd'hui qu'ils n'auraient pas dû s'installer si près d'eux :

« Mes beaux parents ont une forte personnalité, il y a aussi le beau-frère, célibataire et il y a encore peu de temps, la mère de ma belle-mère. Vivre si près de mes beaux parents est trop dur, car je fais constamment la navette entre mon domicile et celui de mes beaux-parents et je partage avec eux le repas du soir. »

« Quand je quitte l'hôpital, j'aimerais me changer les idées, faire autre chose. Mon souhait serait de suivre des cours de danse, d'apprendre la valse avec ma belle-sœur, de voyager avec mon mari. Ici je ne vois que le clocher de l'église et le toit des maisons. »

Les membres de la génération suivante font des visites à leurs grands parents et à leurs parents, mais ils ne restent pas longtemps. Ils ont leur vie, ont besoin de voir d'autres personnes, de faire autre chose dans un cadre différent.

La fille de Madame B., Jacqueline, née en 1979, vient tous les jours voir ses grands parents. Mais elle a ses occupations après le travail, et vit avec son copain dans une petite maison située à deux kilomètres de la ferme.

L'attention donnée à son bien-être physique et à son apparence

Jusque dans les années 1950 on garde sur soi toute la semaine les mêmes vêtements et sous vêtements qui l'été retiennent la transpiration et l'hiver l'humidité. On se lave peu souvent et pas tout le corps. Mes souvenirs personnels confirment les récits des personnes rencontrées.

« A Iles-aux-Moines, dans le golfe du Morbihan, avant 1945, on puise de l'eau à la pompe et on se débarbouille le visage dans une cuvette installée dans un coin de la salle à manger, avant d'aller à l'école ou au champ. Le dimanche matin avant de partir à la messe, un seau d'eau, chauffé sur la cuisinière, est utilisé tour à tour par tous les membres de la famille, on y trempe en dernier le chien. Il n'y a pas de W.C. dans les maisons. Un pot de chambre est caché dans un petit meuble près du lit. Le cabinet de toilette est une cabane de bois dans le jardin. Il n'y a pas d'égouts ni de station d'épuration, les excréments servent d'engrais pour le jardin potager. Il fait froid dans les chambres en hiver. Le soir on chauffe des briques sur la cuisinière qu'on enveloppe ensuite d'un chiffon avant de les mettre entre les draps. »

A l'exception des familles aisées et notamment celles résidant dans les grandes villes, ce mode de vie était la règle, même si l'utilisation de la baignoire commence à se répandre.

Madame P. née en 1935, a été propriétaire avec son mari d'une exploitation agricole d'une centaine d'hectares à trente km au sud de Lille. Issue d'une famille d'agriculteurs, elle se souvient que durant son enfance, toute la famille se lavait à la cuisine dans une lessiveuse avec de l'eau qu'on allait chercher à la pompe et chauffée sur la cuisinière au charbon qui marchait toute la journée.

« Le père prenait un seau d'eau chaude et l'emmenait à l'étable. Moi je faisais le café et m'enfermais dans la cuisine. Les WC c'était une planche dans le jardin. On se baignait tous les 15 jours. Il n'y avait pas de salle de bains, mais une baignoire dans la salle de dépendance qu'il fallait remplir à la main.

En comparant ces pratiques avec celles qui étaient en vigueur au siècle précédent, telles que les décrivent les historiens, on a le sentiment que rien n'a changé. ⁽²⁰⁾

Et puis il y a les nuisances occasionnées par la présence envahissante dès le printemps d'insectes, de parasites, de mouches, moustiques, puces et punaises, que la chimie a réussi à éradiquer, Anny Cordié, née en 1927, donne force de détails sur la vie quotidienne de ses premières années.

« Le Fly-Tox était peu efficace. Les familles utilisaient les papiers collants, la Marie Rose, des lotions vinaigrées. Le peigne fin pour éliminer les poux. Un gros peigne servait à toute la famille. A l'église les chaises étaient infestées de puces et j'attendais avec angoisse la première piqure. Ma mère qui disait que je lui faisais honte me donnait des coups de coude. »

Mais se sentir bien, ce n'est pas seulement assainir l'environnement, c'est aussi être bien dans sa peau. En quelques décennies on est passé du corps outil au corps objet, au corps dont on prend soin, dont il faut entretenir la forme par des exercices physiques, une alimentation, un mode de vie, des soins appropriés et que l'on exhibe à la piscine et sur les plages. ⁽²¹⁾ De nouvelles manières de s'occuper de soi se développent dans la bourgeoisie pendant l'entre-deux-guerres et se répandent après 1950 dans l'ensemble social. Le corps est devenu l'expression du dynamisme de la personne, de sa joie de vivre, de sa santé physique et mentale.

Cadre matériel et vie privée

A l'initiative de l'Etat, l'agencement du domicile a été repensé, de nouvelles normes de confort ont été rendues obligatoires pour les nouvelles constructions. Des campagnes publicitaires, de grandes manifestations commerciales, ont incité les ménages à adopter un nouvel « art de vivre » en équipant leur cuisine de nouveaux appareils ménagers et en installant de nouveaux équipements sanitaires. Les personnes nées avant 1940 se souviennent du jour où elles ont quitté un local vétuste, inconfortable pour s'installer dans une maison ou un appartement respectant les nouvelles normes d'hygiène et de confort. Deux aspects de ce changement sont restés dans leur mémoire : La satisfaction de se retrouver dans un cadre de vie lumineux, confortable, fonctionnel, très différent de celui qu'elles avaient quitté et qui leur a demandé un effort important d'adaptation¹. Les relations nouvelles instituées entre les membres de la famille. « Alors qu'autrefois nous étions tous dans la même pièce, surtout en

¹ Voir le chapitre 3, *Les logements : comportements et satisfactions* du tome II des travaux du groupe d'ethnologie sociale publiés sous le titre : « Famille et habitation » sous la direction de P. Chombard de Lauwe, Centre National de la Recherche Scientifique, Paris 1960, p. 65 et suivantes

hiver le soir, lorsque nous avons emménagé on ne savait jamais où se trouvait l'un et l'autre. Et puis chacun a eu peu à peu ses activités, des activités différentes de celles des autres. Les enfants étaient moins disponibles, ils devaient faire leur devoir, on ne pouvait plus les solliciter pour nous aider. Ils ont pris l'habitude de « ne rien faire », d'écouter de la musique dans leur chambre, d'y recevoir des amis. »

De nouvelles relations au sein du couple et de la famille

L'évolution des relations au sein du couple et du statut de la famille illustre également l'importance des changements. Durant leur enfance et la première partie de leur vie d'adulte des personnes nées avant la guerre, la famille représentait un pôle de stabilité. La cohésion des couples reposait sur un strict partage des rôles, sur une répartition des tâches et souvent sur une dépendance économique de l'un par rapport à l'autre. Avec le temps une connivence, une solidarité s'installaient entre mari et femme sans besoin de mots, sans lassitude face à la routine. Tout a changé en quelques décennies. Sous l'influence de la libéralisation des mœurs, du contrôle des naissances et des nouvelles méthodes de procréation, la famille a perdu son identité d'autrefois. Le couple ne se transforme pas en institution après le mariage, mais continue à privilégier l'épanouissement affectif et sexuel des partenaires. Il est le témoin de nouvelles exigences en matière de communication et de reconnaissance de l'autonomie de chacun.

« On ose davantage se dire, s'avouer la vérité. Il n'y a plus cette peur du qu'en dira-t-on, ces conventions qui faisaient qu'on mettait de côté les problèmes, y compris ceux justifiant une rupture. Aujourd'hui cette peur n'existe plus et il me semble que c'est plutôt bien. Alors, est-ce que le fait de savoir qu'on peut se séparer plus facilement accélère le rythme des ruptures ? Peut-être... Mais je ne sais pas si le but de la vie, finalement, c'est de vivre à deux.... Trouver une harmonie dans l'indépendance et, en même temps dans le respect de l'autre, imaginer une dynamique d'évolution individuelle, tout cela au sein d'un couple, c'est extrêmement difficile. Cela fonctionnait à peu près quand il y en avait un qui se taisait ou se soumettait ; en général, la femme. Maintenant que la femme a trouvé une certaine autonomie, forcément c'est différent. Mais je m'interroge comme les autres sur ces questions là. Je sais juste qu'on n'est pas fait pour élever seul des enfants. C'est une situation qui n'est absolument pas naturelle. »¹

Exprimer ses sentiments et s'intéresser à ceux de son conjoint, ce n'est pas seulement, trouver les mots pour nommer ce qui était jusqu'alors de l'ordre de l'implicite, c'est créer une relation à l'autre plus attentive à son ressenti, le traiter comme un égal, que l'on écoute et à qui l'on se confie. Le couple est aujourd'hui fondé sur une intimité plus grande qu'autrefois, sur un lien plus fragile car immatériel, impliquant d'aller plus loin dans le dévoilement de soi et dans l'acceptation du caractère à la fois impliquant et changeant de la relation affective. Les certitudes et la stabilité d'autrefois ont disparu. « La famille craque de l'intérieur sous la poussée des aspirations des hommes et femmes qui la constituent. Les mœurs ne suivent plus la loi, c'est la loi qui s'efforce de s'adapter aux mœurs. »

¹ Interview de Juliette Binoche dans TGV magazine, n° 101, février 2008, p. 4 à 6 à propos de sa participation au film de Hou Hsia Hsien « *Le voyage du ballon rouge* » et à celui de Cédric Klapisch, « *Paris* »

Accéder à une société différente de celle que l'on a connue enfant

Pour une partie des membres de ces générations charnières, faire des études a signifié prendre ses distances, accéder à un autre univers social que leurs parents. Annie Ernaux, née le 1^{er} septembre 1940, dans une petite ville de Normandie, issue d'un milieu d'ouvriers devenus petits commerçants, en a fait le thème de deux de ses livres, *La place* et *Une femme*. Voici ce qu'elle écrit concernant le changement qui en a résulté dans sa relation avec son père.

« Mon père est entré dans la catégorie des gens simples ou modestes ou braves gens. Il n'osait plus me raconter des histoires de son enfance. Je ne lui parlais plus de mes études... Les études, une souffrance obligée pour obtenir une bonne situation et ne pas prendre un ouvrier. Mais que j'aime me casser la tête lui paraissait suspect... » (**Ernaux A.** 1983 pp.82 et 83)

Moi, « je pensais qu'il ne pouvait plus rien pour moi. Ses mots et ses idées n'avaient pas cours dans les salles de français ou de philo, les séjours à canapé de velours rouge des amies de classe. »

Quelques années plus tard, Annie Ernaux épouse un homme issu d'un milieu social plus « distingué » que celui de ses parents :

« Mon mari et moi, nous avons le même niveau d'études, nous discutons de Sartre et de la liberté... (mais) nous n'étions pas originaires du même monde... La mère de mon mari, du même âge que la mienne, avait un corps resté mince, un visage lisse, des mains soignées. Elle savait déchiffrer n'importe quel morceau de piano et « recevoir » ... A l'égard de ce monde, ma mère a été partagée entre l'admiration et la peur d'être, sous les dehors d'une exquise politesse, méprisée... »

« Toute la mesure de son sentiment d'indignité, indignité dont elle ne me dissociait pas, dans cette phrase qu'elle m'a dite la veille de mon mariage : « Tâche de bien tenir ton ménage, il ne faudrait pas qu'il te renvoie. » » (**Ernaux** 1987 p. 70-71)¹

Après avoir pris ses distances avec le monde de ses parents, s'étant investie quelques décennies plus tard dans l'écriture, et observant d'un regard critique les transformations de la société de son époque, Annie Ernaux a reconsidéré le lien qui l'unissait à eux.

¹ Cf. la contribution de **Lyn Thomas** « La « mémoire humiliée » et sa narration : Annie Ernaux et la « communauté » internationale des transfuges de classe » au Colloque sur Annie Ernaux, *Temps et mémoire*, du 6 au 13 juillet 2012 Cerizy la Salle, sous la direction de Francine Dugast, Francine Best et Bruno Blanckemann. A paraître chez Stock

Conclusion : Ce qui a changé en l'espace de deux générations

L'avènement d'un « homme nouveau » ¹

Grâce aux progrès réalisés en matière d'hygiène, d'alimentation, à la vaccination, à un suivi médical régulier, à des conditions de vie plus confortables, les individus après la 2e guerre mondiale ont évité nombre de maladies qui assombrissaient autrefois les premières années de l'enfance, ont atteint une taille, à âge équivalent, plus élevée que leurs parents, et conséquence de la nouvelle éducation, ont acquis de nouveaux savoirs, sont plus confiants dans leurs capacités, voient autrement leur avenir que ces derniers. Ayant appris à mieux connaître leurs enfants, les parents leur ont accordé plus d'attention et de soins. Il en a résulté celui que Jean Fourastié a appelé en 1979, l'enfant nouveau, générateur d'un homme nouveau². Renonçant à être le modèle unique en matière d'éducation, ces personnes ont laissé leurs enfants le choix de leur métier, de leur lieu de résidence, de leur mode de vie.

Conséquence de la rupture, amplifiée et rendue définitive par le deuxième conflit mondial, entre deux univers culturels, le changement s'est produit sur une période très brève. Dans la première partie du XXe siècle, les parents n'envisageaient pas que leurs enfants puissent avoir un avenir différent du leur, pour lequel il valait la peine de faire des sacrifices. Il en a été autrement par la suite. Dépassés par la rapidité des changements économiques et culturels, ils ont laissé la société déterminer les nouvelles orientations, exercer une partie de leur rôle éducatif d'autrefois. Les enfants pour leur part, ont rejoint une société différente de celle de leurs parents. Ils ont pris leur distance avec des manières de penser et d'être révolues, ont dû trouver leur propre chemin, inventer leur avenir. En échange ils ont reçu de leurs parents aide matérielle et soutien psychologique. Le congé parental a reconnu l'importance du temps consacré par les parents à l'enfant, qui a bénéficié d'un espace à lui, d'un mobilier adapté, de jeux pour le distraire et l'éduquer. Alors que les parents occupaient la première place du temps de leur enfance, c'est l'enfant qui est devenu la figure emblématique de la famille. Les témoignages recueillis complètent les descriptions des historiens, mettent en évidence l'importance des changements des manières d'être et des valeurs qui se sont produits en l'espace de deux générations. Un exemple pour illustrer ce constat :

Le grand-père de Monsieur G, a été mineur à Commentry puis agriculteur, son père a pris un commerce à Paris. Monsieur G, né en 1924, a fait des études supérieures d'agronomie et a fondé une coopérative de producteurs, sa fille après une maîtrise en droit est gestionnaire d'un établissement scolaire et son mari directeur d'hôpital, son fils est professeur de psychiatrie, sa deuxième fille, animatrice socioculturelle.

S'accomplir, trouver sa propre voie

De ces évolutions, culturelles et matérielles, ont résulté de nouvelles aspirations et en premier lieu le désir d'inventer, de trouver sa propre voie, phénomène d'origine ancienne mais qui connaît un essor sans précédent. "Les années 1970 constituent une période charnière. L'idée que

¹ Selon la formule de Jean Fourastié, « Les trente glorieuses », opus cité p.171

² « Il y a peu d'années que les médecins et les sociologues, et aussi les « honnêtes gens », observateurs bénévoles de leur temps, se sont aperçus de l'apparition d'un enfant nouveau, générateur d'un homme nouveau. » Fourastié J., « Les trente glorieuses », op. cité p. 171

chacun est le propriétaire de sa propre vie commence à s'imposer sociologiquement. L'homme de masse est en train de devenir son propre souverain. Son horizon est l'autogestion de sa vie", écrit Alain Ehrenberg dans *La Fatigue d'être soi*, (Ehrenberg 2000) à propos de ce qu'il intitule la "dynamique d'émancipation". À une époque où priment l'individualité et la liberté d'action, où l'on peut, dans nos sociétés développées, choisir sa religion, sa famille voire son sexe, le phénomène se situe bien au-delà de la tocratie. Le besoin de réussir grâce à ses seuls talents, de découvrir, de tenter de nouvelles aventures, de décider de ses relations et de ses activités, de se renouveler, de ne pas se figer dans des certitudes acquises, sont devenues des valeurs dominantes de notre société. Dans un article intitulé la génération Y, un responsable du recrutement d'une grande entreprise, interviewé par un journaliste, résume les nouvelles qualités attendues des jeunes au travail : « On les appelle les Why-ers, Gen Why, Génération Y ou Génération Millenium. Ils sont nés après 1978, ont été élevés avec l'informatique, dopés à l'internet.

« En « chat »¹ avec des amis aux quatre coins du monde, ils jonglent avec une information incroyable, sont capables de faire 5 choses en même temps, ont fait des échanges universitaires dans plusieurs pays. Derrière ces jeunes à la tête bien faite, se cachent de « véritables révolutionnaires ». Jeans et baskets, iPod vissé sur les oreilles toute la journée, ils cassent les codes vestimentaires mais pas seulement. Ces jeunes cadres se jouent des horaires de l'entreprise qu'ils adaptent plus ou moins à leur convenance. Mais derrière, cette apparente nonchalance, ils font le job. » François de Wazières retrouve dans cette génération l'énergie, la créativité, l'envie d'entreprendre, l'ouverture sur le monde. Des valeurs d'entreprise que cette « Gen Why » développe naturellement. »²

Les changements de la configuration du noyau familial

En une trentaine d'années, le visage de la famille française a changé. Le mariage qui dans l'après-guerre, inaugurait la constitution d'une famille, est devenu un simple choix de vie et intervient de plus en plus tard : en 2004, l'âge moyen au moment des noces était de 31,6 ans pour les hommes et de 29,5 ans pour les femmes. Les naissances hors mariage qui jusque dans les années 1960, suscitaient la réprobation sociale, sont désormais monnaie courante : en 2004, près de 50 % des enfants - et plus de 60 % des aînés - étaient issus d'un couple vivant en union libre, contre à peine 6 % en 1965. En 2005 la distinction entre enfants légitimes et enfants naturels a été supprimée. Les périodes de cohabitation s'allongent, ce qui n'empêche pas les couples de divorcer de plus en plus tôt, observe Véronique Cauhapé dans un article du Monde du 28 février 2007. Une réalité qui amène Jean-Michel Dumay, se référant à un article du psychanalyste Robert Neuberger paru dans « Psychologies Magazine » de janvier 2008, à se demander si un engagement à vie tel que le mariage est en phase avec nos comportements d'aujourd'hui. Il y a encore peu on pouvait définir la famille comme le groupe qui regardait la même émission de télévision dans la salle à manger. Aujourd'hui font partie du même groupe familial ceux qui viennent chercher leur nourriture dans le même frigidaire. Après le temps de la cohabitation pour « voir si ça marche entre nous », on en est arrivé à la séparation à l'essai, faisant penser au temps de l'adolescence où le jeune commence à prendre son indépendance en faisant des séjours en dehors du domicile familiale pour des durées de plus en plus longues. Combien de familles « comme il faut » découvrent par hasard l'homosexualité d'un de leur enfant, sont informées un jour par leur fille, qu'elle vit « en couple » avec une copine, et qui après être partie à l'étranger pour une insémination

¹ Du verbe Anglais to chat : converser, bavarder

² Chazal A., 2008 « La génération Y », Newzy du 29 avril 2008.

artificielle, leur annonce qu'ils seront grands parents. Ce qu'on écoutait jusqu'alors à la radio le matin ou regardait distraitement le soir à la télévision est devenu une réalité familiale et sociale à laquelle il faut faire face du mieux possible.

S'épanouir, être vraiment soi-même, être authentique par rapport à ce qu'on ressent, ne rien cacher de ses sentiments à son partenaire, sont des acquis de la culture contemporaine qui ont relégués au rang des souvenirs les non-dits, la soumission, les attitudes et les comportements en vigueur des générations précédentes. Mais ces exigences ont un coût. Ce sont les crises et les réorganisations familiales qui en découlent, qui affectent non seulement les premiers concernés et leurs enfants mais les autres membres de la famille.

« Les crises familiales nous ébranlent dans notre rapport aux autres et au monde, dans nos constructions affectives et idéologiques observe Michel Billé. Ces remaniements impliquent des choix et des renoncements, ils bousculent très profondément les repères sur lesquels nous avons construit notre représentation du monde, de la famille, des liens affectifs et de parenté. » (Billé M. 2007 p. 84)

En résumé la fin de la censure sociale, la libération des sentiments, ont entraîné celle du désir, son pouvoir de séduction et son caractère insatiable. Nous sommes entrés dans une époque où chacun est encouragé à dire ce qu'il aime, ce qu'il ressent, ce qu'il souhaite, et par là même à se laisser emporter par le flux de ses désirs, sans cesse renouvelés, jamais satisfaits. Nous vivons dans un pays qui valorise ces nouvelles manières d'être, mais où les divorces sont plus fréquents que les mariages, où le nombre de célibataires dépasse 18 millions, où celui des familles recomposées est en augmentation constante. Les anciens ont du mal à comprendre ces évolutions, même si certains, en particulier les femmes, disent avoir envié secrètement la liberté prise par leur fille. Ils constituent un pôle de stabilité que sont heureux de retrouver les enfants et petits enfants, à Noël et pour les anniversaires, après une rupture affective, la perte de leur emploi, un déménagement ou un rapatriement sur la métropole après un temps passé à l'étranger.

Le besoin de « se réaliser » gagne aujourd'hui tous les âges

Au même titre que les autres membres de la société, les sujets âgés, notamment ceux ayant fait des études, souhaitent eux aussi continuer à développer des intérêts personnels, prendre des initiatives, rester actifs. Madame B. née en 1940 vient d'une famille aisée et cultivée. Son père, magistrat, a terminé sa carrière comme conseiller à la cour de cassation, sa mère, fille de général a été puéricultrice puis assistante sociale. Après son baccalauréat Madame B. a fait une licence d'histoire de l'art et a étudié le latin et le grec. Mariée à 21 ans avec un officier sous marinier de 24 ans, le couple a eu 5 enfants. L'entrée dans sa vie d'épouse a coïncidé avec les débuts de la contraception, le remplacement de la glacière par le réfrigérateur. Elle a eu une machine à laver après son deuxième enfant. Sur le plan social les situations à gérer n'étaient pas été faciles. A chaque mutation de son mari, et elles ont été nombreuses, il lui a fallu recréer des liens sociaux, trouver une activité au collège fréquenté par ses enfants, à la bibliothèque, dans des associations, une tâche de plus en plus difficile au fur et à mesure qu'ils grandissaient. Après la retraite de son époux et leur retour à Paris, Madame B. a fait un bilan de sa vie.

« Une femme qui n'a pas travaillé, ce n'était pas sérieux, je l'ai découvert sur le tas. Je n'étais que la femme d'un mari retraité, c'est-à-dire pas grand-chose, ni pour les miens, ni pour les autres. J'ai encore ma mère, elle a 92 ans une maman infernale qui régenté tout, et qui a peur de la maladie et de la mort. Elle vit dans son appartement comme une clocharde avec l'aide d'un homme de ménage marocain.

Elle s'est toujours trouvé des trucs pour accaparer l'attention des siens et en premier lieu de la mienne. La famille s'attendait à ce que je partage mon temps entre ma mère, ma belle-mère et mes petits enfants. Les grands-mères sont censées se dévouer pour répondre aux besoins de la famille. Si vous saviez comme elles se disputent ce rôle. Moi j'y ai en partie renoncé. Il m'a fallu un peu de courage pour en parler à mon mari et à mes enfants, leur dire ce que j'avais décidé. ATD quart monde j'y suis maintenant depuis 7 ans et je compte y rester. Au début je m'occupais de la correspondance et du rangement. Depuis peu l'équipe dirigeante m'a proposé de m'associer plus aux activités, m'a invité à réfléchir en équipe sur les questions de culture, de santé, de politique, de famille. En 2005 une nouvelle vie commençait pour moi, à 65 ans. »

De nouveaux modèles de comportement

Le changement d'état d'esprit, le dynamisme des nouveaux retraités font partie des nouveaux profils de la vieillesse que des magazines à grand tirage et des ouvrages plus sérieux ne manquent pas de relever. C'en est fini de « L'image de bon papa et de bonne maman. Nommés dans d'autres catégories sociales : pépé ou mémé ; ils renvoient à des images quasi mythiques de la figure de l'ancêtre »¹. Ces personnes n'ont plus l'aspect ridé et fatigué de leurs parents, « elles ne font plus leur âge ». Leurs aptitudes physiques et intellectuelles, leur état de santé, leurs revenus permettent à une partie d'entre elles de continuer à réaliser des projets, de suivre des cours, de voyager, de maintenir des relations sociales en dehors de la famille.

« Où sont les mamies confitures d'hier et les grands-papas gâteaux à qui l'on confiait, sans même leur demander leur avis, une progéniture turbulente ? » se demande Véronique Maumusson. « Aujourd'hui ils sont remplacés par des grands-parents actifs, jeunes et bien trop occupés pour se charger d'un tel fardeau... Grands-parents et personnes âgées sont, aujourd'hui, deux catégories bien distinctes. Une femme sur deux est grand-mère avant 52 ans, un homme sur deux avant 55 ans. Sur dix millions de grands-parents dénombrés, la moitié est encore en activité, l'autre moitié en retraite ou en préretraite »²

« Jean et Martine, respectivement 70 ans et 65 ans, jogging bleu turquoise pour l'un, vert et blanc pour l'autre, anciens cadres, vivant une retraite active partagée entre les voyages, les séjours chez les amis et leur passion pour la chorale. Ils n'ont rien de vieillards frileux occupés à tuer le temps. Pour eux pas question que la vie s'arrête sous prétexte que leurs enfants se mettent à avoir des enfants... Mais ce nouveau rôle peut être aussi une source de joie selon Suzanne 61 ans, « Mes petits enfants viennent passer tous les mercredis à la maison. Pour moi qui suis en train de prendre en charge les problèmes de santé de ma mère âgée de 86 ans, c'est une bouffée d'air frais et de jeunesse régénérante ».³

La coexistence de deux générations de retraités, l'une aidant l'autre, est de plus en plus fréquente.

La difficulté de concilier exigences familiales et projets personnels

Dans les milieux catholiques aisés, les grands parents recevaient autrefois la famille le dimanche, après la messe et en été les plus fortunés invitaient leur progéniture à venir passer un mois au bord de la mer ou en montagne. La programmation des visites suivait un rituel

¹ Segalen M. et Zonabend F., « Familles en France », opus cité p. 511-2

² Véronique Maumusson, « Grands parents indignes ? » Dans Colette Barrios, Romuald Jankow 2002, « Prépa aide-soignant » Rueil-Malmaison, Editions Lamarre p. 123 à 125

³ Véronique Maumusson opus cité.

établi, que rien hormis l'accident de santé ou la maladie ne venait bouleverser. Leur fille ou leur belle fille consacrant son temps à s'occuper de ses enfants et à son ménage¹, ils ne les relayaient que pour des raisons particulières et avaient tout loisir d'organiser leur vie en dehors de ces temps de visite.

Des conditions de travail plus difficiles, des emplois du temps flexibles, l'éloignement entre le domicile et l'entreprise, des voyages, des séminaires, des réunions tardives, l'accroissement du nombre de familles monoparentales, ont changé cette situation. Ne pouvant faire face à l'empilement de leurs obligations, le recours aux grands parents est fréquent. Il en résulte que, une fois partis en retraite, ces derniers ont un nouvel emploi, celui de garde d'enfant de remplacement, un rôle qui suppose de leur part une grande disponibilité, la nécessité de donner la seconde place à leurs envies et projets qu'ils doivent être prêts à retarder ou annuler au moindre appel d'un de leurs enfants. Après une carrière de comptable, Mme. M., a repris des études et est devenue puéricultrice. D'abord directrice de crèche, « un vrai bonheur », elle a ensuite travaillé, dans des foyers pour femmes battues, alcooliques. En retraite depuis la fin de l'an 2000 elle s'est retirée avec son mari en Corrèze, et a alors décidé de faire tout autre chose que son ancien métier.

« Je voulais lire, aller au cinéma, au théâtre, trouver une activité qui me permette de m'épanouir, m'investir dans des associations culturelles, me retrouver comme il y a trente ans. Mais ce n'a pas été facile compte tenu de mes nouvelles obligations. Ma fille et son gendre habitent Paris, ont des emplois qui les obligent à de fréquents déplacements à l'étranger. Ils ne veulent personne d'autre que moi pour garder leur enfant. Donc je ne peux rien prévoir, même à court terme. »

¹ « Au XIXe siècle la femme au foyer commença à représenter l'idéal de respectabilité des classes laborieuses. On attendait des filles qu'elles contribuent aux dépenses de la maisonnée mais seulement avant le mariage. Tant qu'elle était jeune et célibataire, une femme, en recevant un salaire, était supposée remplir ses obligations familiales ; une fois mariée et mère, son travail signifiait que la maisonnée avait des problèmes financiers. » (Scott J. W. 1991 p. 504)

Situation des aînés au début du XXI^e siècle

L'amélioration de leurs conditions de vie

Des deux aspects de la condition des personnes âgées dénoncés par Simone de Beauvoir en 1970 comme inacceptables, l'attitude de la société à leur égard et leur condition matérielle, le second a profondément changé en trente ans. De nombreux indicateurs le montrent, autant que les représentations qu'ont les membres de cette génération. Les plus de 65 ans, qui représentent 15% de la population majeure, disposent de 25% du patrimoine des particuliers. Leur niveau de vie moyen, à charges égales, a rattrapé et dépassé celui des actifs et leur pouvoir d'achat n'a jamais été aussi élevé. C'en est fini de l'époque où les retraités, au moment de quitter le monde du travail, avaient besoin de l'aide matérielle de leurs descendants ou de la charité publique pour échapper à la misère, telle que décrite par Anne-Marie Guillemard, pour le comportement « famille » dans sa typologie des conduites en situation de retraite (**Guillemard** 1972). Sur le plan économique, les plus de soixante ans ne sont plus les plus pauvres, et leur conditions de logement sont, dans l'ensemble, acceptables même s'il existe des différences selon qu'ils résident dans les quartiers anciens des grandes villes, à la périphérie de celles-ci, dans des cités de petite dimension ou à la campagne. Des dispositions légales et sociales, comme le droit au maintien dans les lieux et des aides au logement, les mettent à l'abri des procédures d'expulsion dont peuvent être victimes les membres en difficulté des autres groupes sociaux.

Les membres des deux générations étudiées ont bénéficié d'une longue période de plein emploi et de mesures sociales qui leur ont assuré un revenu régulier au moment de leur départ de la vie professionnelle. Les femmes ont peu à peu bénéficié d'une égale protection sociale et d'une indépendance plus affirmée, comme par exemple le droit d'ouvrir un compte en banque sans l'autorisation du conjoint. Après 1945 les besoins de main d'œuvre nécessités pour la reconstruction du pays et le rattrapage de son activité industrielle ont permis à une population peu formée et au faible niveau d'éducation de bénéficier, pendant au moins vingt ans, d'emplois stables, de rémunérations plus satisfaisantes que celles de leurs aînés et d'avancées sociales importantes. Avec l'obligation des retraites complémentaires de 1962, elle a eu accès à un niveau de retraite décent. Si une partie de cette génération a souffert de la deuxième guerre mondiale, ces personnes n'ont pas connu les crises économiques des années 30, et n'ont eu à subir ni les aléas du marché du travail des trente dernières années, ni les difficultés d'obtention d'un emploi qui est le lot des jeunes aujourd'hui. A partir des années 1980 des professionnels formés aux nouvelles technologies, ont remplacé progressivement les plus anciens.¹ Le passage à une période qui a vu l'évolution des métiers vers des emplois plus qualifiés et féminisés, est aussi celle de la perte d'environ 1,1 million d'emplois ouvriers, dont 650 000 entre 1990 et 2000, une évolution qui s'est poursuivie depuis, et par la réduction du nombre des petites et moyennes exploitations agricoles passé entre 1982 et 1999 de 760 000 à 115 000.

¹ **Chauvel L.**, - *Le destin des générations*, p.139.

Si on considère la retraite comme l'équivalent de la rente de jadis, la situation de retraité est infiniment moins hasardeuse que celle des rentiers du XIX^e siècle ruinés par l'inflation, moins hasardeuse aussi que celle de nombre de personnes au chômage aujourd'hui.

En 1997, la retraite moyenne d'un retraité était de 1036,65 euros par mois, 1289,70 euros pour un homme, 766,80 euros pour une femme. Les disparités entre les retraites résultant des différences de durée de cotisation, des niveaux de qualification et de rémunération. Cependant des aides spécifiques permettent de garantir à toute personne âgée d'au moins 65 ans, 60 ans en cas d'invalidité, et dont les ressources étaient inférieures à certains seuils, un minimum vieillesse.¹ Selon une étude de la Direction de la Recherche, des Etudes, de l'Evaluation et des Statistiques (**DRESS** 2012), depuis 2004, le nombre de retraités augmente d'environ 350 000 personnes chaque année et ils sont plus de 15 millions fin 2010. La pension moyenne tous régimes confondus s'établit à 1216 euros mensuels, soit 1,9% de plus qu'à la fin de 2009. Le montant moyen de pension des femmes reste toujours plus faible avec 899 euros mensuels contre 1552 euros pour les hommes en 2010.

A ces montants financiers s'ajoutent les dispositions en faveur du maintien dans les lieux initiées à partir des conclusions du « Rapport de la commission d'étude des problèmes de la vieillesse » de 1962, commission présidée par Pierre Laroque, à l'origine de la circulaire du 24 septembre 1971² privilégiant le maintien à domicile des personnes âgées et réservant l'hébergement collectif aux personnes qui pour des raisons physiques ou mentales ne pouvaient plus vivre d'une façon autonome.³

Le seuil de pauvreté⁴ évolue avec l'augmentation du pouvoir d'achat de la population. Il était en l'an 2000 de 533,60 euros par mois pour une personne, de 800,35 euros pour un couple, plus 160 euros par enfant. D'après l'édition 2000-2001 de l'étude de l'Insee sur « Les revenus et patrimoine des ménages », 7,3% des ménages vivaient en 1996 en dessous du seuil de pauvreté, soit un peu plus de 1,6 million de ménages et 4,2 millions d'individus de tous âges. Mais la pauvreté touchait de moins en moins les retraités. En 1970 un ménage retraité sur quatre était pauvre. En 1997 il n'y en avait plus qu'un sur 25. Autrefois rurale et âgée la pauvreté est devenue jeune et urbaine, résulte principalement en France de l'inactivité et du poids des charges de famille

La croissance de leurs ressources culturelles

Pour les personnes nées après 1920, l'âge médian de fin d'étude est de moins quatorze ans. Il est encore de 15 ans pour la cohorte née en 1937, mais s'élève à 17 ans dix ans plus tard. L'allongement de la scolarité dont ont bénéficié les cohortes nées entre 1937 et 1947 s'est poursuivi depuis. En 1990 selon Gabriel Marc (**Marc** 1990)⁵ les agriculteurs, les

¹ **Ruellan R.** 1998, Dupeyroux J.J. (dir), *Droit de la sécurité sociale*, 13e édition établie par, éditions Dalloz, Paris 1998 p.1131

² Circulaire n° 1575 sur la politique relative aux équipements sanitaires et sociaux en faveur des personnes âgées, Ministère de la Santé publique et de la Sécurité Sociale.

³ **Thévenet A.** 1986 « L'aide sociale aujourd'hui après la décentralisation », Les éditions E S F, 6 e édition Paris 1986 p.292 à 294

⁴ On définit la pauvreté comme le niveau de vie correspondant à la moitié du niveau médian des Français.

⁵ **Marc G.**, 1990 « Les Personnes âgées, Contours et caractères » INSEE, p. 24 sq

commerçants et artisans, les ouvriers, dont une majorité est issue du monde rural, forment encore plus de 60% des hommes retraités. Leur niveau d'instruction est très faible. Parmi les plus de 75 ans, 65% n'ont aucun diplôme, 25% le seul certificat d'études primaires, soit 90% du total. Dans le groupe des 55-64 ans ce chiffre est encore de 75% avec comme corollaire des bibliothèques peu fournies ou inexistantes, une absence d'ouvrages de base, une faible fréquentation des manifestations culturelles, peu de lecture et d'écriture. Par contraste, conséquence de la sélectivité de l'accès aux études secondaires et supérieures des années antérieures à 1970, la minorité instruite qui en a bénéficié profite de sa retraite pour développer son temps de lecture, sa participation aux associations et aux manifestations culturelles et politiques de la cité.

Du fait d'une fréquentation scolaire plus importante que celle dont ont bénéficié leurs aînés, d'une généralisation de l'accès aux sources modernes d'information, d'une évolution de leur mode de vie et de leurs occupations professionnelles, les classes d'âge nées entre 1900 et 1920 sont remplacées par des groupes beaucoup plus instruits. Il s'agit de personnes qui n'ont pas repris les professions de leurs parents, dont les métiers se sont diversifiés et les ont amenés à développer des capacités relationnelles, à communiquer, recevoir et gérer l'information, à réactualiser périodiquement leurs connaissances.

La formation continue dans les entreprises date de 1971. Dans l'industrie, les métiers de niveau V (CAP) ont cédé la place à des emplois de techniciens supérieurs beaucoup plus qualifiés. Sur les 81 000 postes de travail nouveaux créés en moyenne par an entre 1990 et 1999 dans les entreprises, 46 000 sont des emplois de cadre supérieur, soit deux fois plus que dans les années 80. Les professions intermédiaires sont en expansion. Le nombre d'avocats a doublé en 9 ans, celui des ingénieurs-conseils a progressé de 50%. Les cadres spécialisés dans le recrutement et la formation sont passés de 14 000 à 35 000. Les services de santé, on vu leurs effectifs augmenter de 155 000 emplois en 10 ans, l'enseignement, la sécurité, l'aide aux particuliers, les loisirs ont fortement augmenté leurs effectifs. Même les professions artistiques ont vu leurs effectifs augmenter de 60 000 personnes par rapport à 1990.¹

Une participation accrue à la vie sociale

Libérés des préoccupations des générations engagées dans la vie professionnelle, disposant d'un pouvoir d'achat plus élevé que celui de leurs parents, de revenus réguliers à l'abri des aléas de la conjoncture, les retraités apportent une aide financière de leur vivant à leurs descendants, au moment de leurs études et dans les premières années de leur installation. Ils remplissent une fonction d'accueil et d'éducation auprès de leurs petits enfants. Une partie d'entre eux a un rôle important dans la vie associative et politique locale. Les mairies de leur côté, obligées d'intervenir dans des domaines diversifiés, font de plus en plus appel à des retraités. Dans les petites communes, le conseil municipal est souvent composé en majorité de retraités. Dans les autres, la présence à différentes commissions, le dépouillement des réponses aux appels d'offre, l'accueil de la population, le suivi de projets de toutes sortes, les permanences du CCAS, sont des tâches qui leur sont souvent confiées.

¹ Recensement de la population de mars 1999 ; cf. Le Monde, 10 novembre 2000 et l'article de Francine Aizicovic, « *De moins en moins d'ouvriers* », Le Monde, supplément « Emploi » 8 janvier 2002

Une participation qui diminue avec l'avancée en âge

Entre 65 et 70 ans 31,4% des retraités participent à des activités collectives, notamment à des associations, visitent leurs proches, font des voyages. A partir de 75 ans ces activités sociales sont progressivement réduites puis abandonnées. A 80 ans et plus, seuls 23,3% participent encore à des actions collectives.

Conclusion : Vivre la dernière partie de son existence, dans un univers différent de celui qui vous est familier

Des entretiens ressort un contraste entre les modes d'être et de penser des personnes issues d'un milieu social relativement élevé, et ceux provenant d'un milieu modeste. Les premiers avaient anticipé une partie des changements, étaient familiers avec des nouveautés, comme les séjours balnéaires, l'utilisation de la baignoire et de l'automobile, bien avant qu'ils ne soient accessibles au plus grand nombre. Ceux provenant d'un milieu modeste, ont été beaucoup plus que les premiers, sensibles au passage à une nouvelle culture, se souviennent des changements de leurs modes de vie et des méthodes d'éducation. Ayant encore en mémoire le cadre familial de leurs premières années, ils se sont présentés comme les parents et grands parents de nouvelles générations aux comportements et aux valeurs très différents de ceux qui leur ont été inculqués, lorsqu'ils étaient eux-mêmes enfants.

Certains, et on pense ici aux anciens agriculteurs des communes de la Creuse, aux mineurs et ouvriers du Nord et de la région parisienne, ont connu des conditions matérielles difficiles ont occupé un emploi dès la fin du cycle d'études primaires. Ils disent avoir souffert de l'autorité parentale, du devoir de soumission et d'obéissance aux parents. Ceux qui sont nés dans les départements du Bas Rhin et du Nord, ont eu leur scolarité perturbée par la guerre. Ils n'ont pas bénéficié d'une attention particulière, n'avaient pas d'espace réservé, devaient surtout éviter de trop gêner. La primauté donnée aux adultes, et en premier lieu au chef de famille, avait pour corollaire le peu d'importance qui leur était accordé. Ils n'ont compté que le jour où ils ont pu aider dans les travaux de la ferme ou rapporter un salaire. La date de leur mariage, vers 20, 22 ans, au retour du service militaire du fiancé, a été celle de la découverte de la vie affective et sexuelle. Le divorce étant exceptionnel, seul le décès de l'un des deux conjoints les séparait. Ces personnes ont bénéficié de la prospérité économique des années d'après guerre, ont assisté à un renversement de la place des enfants au sein de la famille, ont été les premières impliquées dans la révolution culturelle des années 1950 en matière d'éducation. Elles ont ainsi connu deux modes de vie, deux types d'éducation et ont vécu le passage de l'un à l'autre. D'un côté la crainte de manquer, le respect de l'autorité parentale, le peu d'intérêt accordé aux enfants qui devaient, très jeunes, se « débrouiller »¹, ne pas rester à ne rien faire, imiter les plus âgés, aider leurs parents dès qu'ils le pouvaient. De l'autre une plus grande aisance matérielle, une limitation de l'exercice du pouvoir parental et un changement dans la manière de l'exercer sur celui qu'on appellera plus tard l'enfant-roi.

Ce tableau très simplifié est de plus incomplet et demande à être nuancé. Il ne reflète pas la situation de la fraction la plus aisée de la population, celle située tout en haut de l'échelle sociale, formée pour occuper des postes de responsabilité. Il n'est pas non plus fidèle au

¹ L'on pense ici au contraste entre l'espace de jeu et de travail dont Anny Cordié a bénéficié enfant par rapport et celui dont dispose n'importe quel enfant d'un milieu même modeste de nos jours.

destin des individus issus d'un milieu modeste qui, grâce à leurs efforts et à une conjoncture économique favorable ont fait des études tout en travaillant, ont obtenu des promotions, ont terminé leur carrière à un poste très différent de celui auquel leur origine sociale les destinait, se sont adaptés aux nouvelles façons d'être et de penser de la société. Voici trois exemples parmi bien d'autres :

Le récit de la vie de Monsieur V., 80 ans en 2002, est un exemple de promotion personnelle. Né en 1922, il n'a pas connu ses parents, a été placé dans une famille, a eu une enfance difficile et a quitté l'école à 13 ans sans certificat d'étude. Il a commencé comme vacher dans une exploitation agricole, s'est occupé ensuite des chevaux de trait, est devenu premier charretier à 19 ans. Dans le département de l'Eure, les chevaux étaient attelés en ligne, et non par paires comme dans le Nord, du fait de l'étroitesse des chemins. Début du travail à 6 h jusqu'à 11 h 30 et l'après-midi, de 13 h 30 jusqu'à 19 h. Il a fait la guerre et est devenu tractoriste en 1947. A 26 ans, il avait économisé assez d'argent pour acheter une ferme de 25 hectares et il s'est marié avec une bretonne. Participant actif à la vie du village, il en est devenu le maire, s'est intéressé aux problèmes de gestion et aux problèmes humains, a tout appris au contact des membres de son village de 300 habitants. Son engagement à la mairie a été son école. Après l'abandon de son mandat de maire en 2001, il est resté membre d'une commission.

Monsieur S. est né en 1934. Après son certificat d'études et un CAP d'ajusteur dessinateur il a été recruté à 17 ans comme dessinateur dans une usine de lampes électriques. Rentré en 1952 comme OP 1 (ouvrier professionnel) dans une entreprise de la Courneuve, il y est resté jusqu'à sa retraite en 1995. Après avoir obtenu plusieurs CAP, il a été nommé technicien, et a ensuite gravi tous les échelons pour finir sa carrière comme ingénieur.

La trajectoire de Monsieur R. né en 1932, 72 ans au moment de l'entretien, est une autre illustration de la manière dont une personne peut tirer profit de la conjoncture économique et des opportunités offertes par l'éducation permanente. Faute de ressources, Monsieur R. renonce après son certificat d'études aux cours de l'école Estienne, alors qu'il vient de réussir le concours d'admission. Ses emplois successifs : au cadastre, au service de publicité d'une société industrielle, à la galerie d'art du Printemps, lui permettent de se former dans le domaine de l'édition et de l'art. Permanent au mouvement des auberges de jeunesse, puis à l'A.P.A.J.H.¹, titulaire d'une licence en sciences sociales appliquées au travail, d'une maîtrise des sciences de l'éducation et d'un Diplôme d'Etudes Approfondies, il a été recruté par le département documentation de Paris VIII et a enseigné l'histoire de l'écriture et de l'imprimerie jusqu'en 1990 année de son départ à la retraite.

Ce tableau est pourtant représentatif de l'état d'esprit d'une grande partie des classes d'âge nées avant 1940, anciens mineurs, ouvriers de l'industrie, exploitants agricoles. Ce sont ces mêmes personnes qui, arrivées à l'aurore de la vieillesse, doivent trouver leur place dans un univers social et culturel tout autre. Celui de leurs enfants et petits enfants. Fondé sur une autre conception de l'individu et de la société, s'appuyant sur de nouvelles méthodes d'éducation et sur l'essor de nouvelles techniques, il valorise l'esprit d'initiative, l'ouverture aux autres, l'épanouissement de ses talents, le non conformisme, la mobilité. Après avoir décrit les changements que ces personnes ont connus durant leur existence, nous nous intéresserons à la manière dont elles sont préparées et trouvent une place dans la société

¹ L'A.P.A.J.H. (Association Pour Adultes et Jeunes Handicapés - Association loi 1901), fondée en 1962 et reconnue d'utilité publique le 13 mai 1974, est une fédération présente dans toute la France grâce aux 89 comités départementaux qu'elle regroupe. Association laïque à but non lucratif, l'A.P.A.J.H. rassemble aujourd'hui plus de 25.000 adhérents.

actuelle, comment elles y vivent les années après leur départ à la retraite, les changements, ruptures et adaptations auxquelles elles doivent faire face.

2e partie - Enquêtes et résultats de recherche

1 - Le départ à la retraite, face à face avec l'aspect social du vieillissement

Introduction

L'expérience du départ à la retraite est le thème de cette partie en raison des changements de mode de vie et de place dans la société qu'il occasionne, de son impact sur l'équilibre dynamique des personnes, auquel s'ajoutent les transformations des modalités du départ, observées depuis quelques décennies. Même si tout le monde n'a pas exercé une activité professionnelle et que bien d'autres circonstances peuvent provoquer le sentiment d'être entré dans une nouvelle étape de sa vie, en réponse à la question : quel a été l'évènement qui a marqué pour vous le passage ? le départ à la retraite a été celui le plus souvent mentionné.

Le départ à la retraite entraîne pour l'individu un changement de position, objectif et subjectif, dans la société. Les rôles et les fonctions assumés jusque là, les compétences et les savoirs accumulés, deviennent sans objet. Se défait brutalement la partie de la construction de soi, initiée au moment du choix des études ou de l'accès au premier emploi, et poursuivi durant les années d'activité professionnelle. Parallèlement la personne est libérée d'un ensemble de contraintes et d'obligations, qui encadrait sa vie quotidienne.

Tour à tour considéré comme une victoire sociale, une transition ou une rupture dans la trajectoire de vie, le départ à la retraite a donné lieu à de nombreuses études, suscité bien des questions¹. Qualifié de période sensible pouvant entraîner une perte de confiance, entamer l'estime de soi, provoquer un doute sur ses capacités, entraîner un repli, il fait l'objet depuis quelques années d'un regain d'intérêt compte tenu de ses enjeux sur le déroulement de la dernière partie de l'existence. En sociologie, un programme européen de recherche (¹) est en cours sur les causes des disparités observées lors du vieillissement (morbidité, mortalité et espérance de vie) liées aux conditions de vie, de travail et de santé antérieures, et aux modalités du départ à la retraite². Des décennies avant le lancement de ces études, Anne-Marie Guillemard a été une des premières en France à s'intéresser aux conséquences du départ à la retraite sur les conduites des retraités (**Guillemard** 1972). Sans ignorer ses aspects économiques qui, du fait de perspectives d'emploi moins favorables, reviennent au premier plan, l'étude s'inscrit dans cette démarche, porte sur la manière dont les membres des générations étudiées ont vécu ou vivent le passage, organisent leur vie de retraité, avec comme objectif de mieux comprendre ce qui est en jeu dans ce changement, l'impact psychologique de l'évènement, les ressources mobilisées par les personnes pour y faire face.

Pour donner forme et mettre en perspective les énoncés des participants à l'étude, suivant l'exemple d'Alain Touraine, un cadre formel et des références théoriques leurs ont été proposés. Le dispositif, conçu pour les aider à faire face aux changements auxquels ils étaient confrontés à partir du moment du départ à la retraite, a pu ainsi faire l'objet d'une première

¹ Cf. **Cumming E. and Henry W.E.** *Growing Old. The Process of Disengagement* New York: Basic Books, Inc., 1961, **Guillemard A.M.** 1972, *La retraite une mort sociale. Sociologie des conduites en situation de retraite*, Paris, Mouton, « De la retraite mort sociale à la retraite solidaire », *Gérontologie et Société*, n° 102 septembre 2002 p. 53 et suivantes, **Paillat P.** (dir.), 1989, « Passages de la vie active à la retraite », Paris, PUF, *Politique d'aujourd'hui*, 267 p. (enquête longitudinale sur la passage à la retraite de deux cohortes (1916 et 1922) du régime général), **Gaullier X.**, 2002 « Retraites, préretraites et temps de la vie », dans *Gérontologie et Société*, n° 102, septembre p. 67 et suiv. **Caradec V.**, 2004, *Vieillir après la retraite*, Paris, PUF, **Loriaux M., Rémy D.** 2005, « Le retraité au quotidien, modes de vie, représentations, espoirs et inquiétudes des personnes âgées », Bruxelles, De Boeck Université, **Thierry D.** 2006 - *Entrée dans la retraite, nouveau départ ou mort sociale ?* Paris, Liaisons.

² Voir aussi Le programme VISAT (vieillesse, santé, travail)

application. Après le rappel de quelques sources historiques à l'origine de l'idée de retraite et du statut de retraité, sont présentées différentes perceptions du départ à la retraite, ainsi que les résultats de l'étude du vécu et des conséquences du passage. Cette partie se termine par une réflexion sur l'impact du facteur social sur la représentation du vieillissement, son emprise sur les façons d'être et de penser des individus lorsqu'est venu le moment pour eux de cesser leur activité professionnelle et de changer de position dans la société.

Quelques sources historiques à l'origine du statut de retraité

Par contraste avec les autres changements et ruptures de ce temps de l'existence, le départ à la retraite est celui le plus dépendant d'un état de la société, tant sur le plan technique que culturel, et de son évolution historique. A l'origine de l'idée de retraite on trouve celle de loisir¹, par opposition au travail. Le loisir entendu comme repos et le travail comme ardu et contraignant. Notre propos, en faisant un bref retour historique, est de rappeler d'une part, l'ancienneté de ces concepts et d'autre part les transformations qu'ils ont subies au cours des siècles, d'évoquer la permanence et le changement des idées véhiculées par ces termes, d'éviter de tenir pour universelles les significations qui leur sont attribuées de nos jours. Concernant par exemple le concept de travail, Dominique Méda écrit dans son livre *Le travail, une valeur en voie de disparition* :

« Pour nous, le travail est une catégorie homogène ... et nous mettons derrière l'expression plusieurs notions : celle d'effort, celle de satisfaction des besoins, celle de production-transformation, celle d'artifice, celle d'échange, celle de rémunération. » (Méda 1995 p. 31)

Cependant écrit l'auteur page précédente : « Le travail n'est pas une catégorie anthropologique, c'est-à-dire un invariant de la nature humaine ou des civilisations qu'accompagneraient toujours les mêmes représentations. Il s'agit d'une catégorie profondément historique dont l'invention n'est devenue nécessaire qu'à une époque donnée... » (Méda p. 30)

Sur un plan synchronique il faut également éviter les généralisations abusives, les affirmations qui ne concernent qu'une partie des membres d'une société, rappeler que ce terme désigne des situations très différentes les unes des autres, comme être affecté à une chaîne de montage en usine, exercer son métier dans une aciérie ou être membre d'une équipe de recherche, et se garder des énoncés simplificateurs opposant l'intérêt des unes à la pénibilité des autres.

L'Ancien Testament décrit le loisir comme la situation des premiers humains avant le péché originel, et le travail comme une punition divine, une malédiction⁽²⁾. Dans l'histoire occidentale, le travail est le lot des pauvres et des soumis². La liberté d'y échapper le résultat d'un rapport de forces, le privilège puis le destin des nantis et des « élites ». Alors qu'aujourd'hui le droit au « loisir », est vu comme une avancée sociale, Cicéron le considérerait comme un mode de vie correspondant à l'essence de la nature humaine, à la vocation contemplative de l'homme. « Les hommes sont de la terre, non comme des indigènes et des habitants mais comme spectateurs des réalités supérieures du ciel, dont le spectacle ne touche

¹ Le mot loisir vient du vieux mot Français *leisir*, début du XIV^e siècle, du verbe latin *licere* "avoir la permission" ou « être libre ». Les notions de loisir ou de temps de loisir sont apparues en Angleterre au temps de la révolution industrielle à la fin du XIX^e siècle.

² D'où les idées de servage et de punition, les bagnards sont condamnés aux travaux forcés. Cf Hegel

aucune autre espèce d'êtres vivants. »¹ Il le décrit comme une rupture matérielle et spirituelle. Dans les sociétés, grecque et romaine, les puissants et les riches ne travaillent pas, mais ont des activités. Vient un moment où avançant en âge ils sont encouragés à s'en défaire. Se retirer du monde, ils peuvent y être contraint au vu de leur état physique, il leur permet surtout de se consacrer à la méditation et à se préparer à la mort. « Le sage ne se distingue de Dieu que par son insertion temporelle, et il ne se laisse pas prendre au piège du temps, lieu du souci, de désir et des passions vaines. » Sénèque dans son livre *De la brièveté de la vie* distingue les *Occupati* et les *Otiosi*.² Les *Occupati* sont les gens occupés, les affairés, ceux qui s'absorbent dans leurs occupations, dans les responsabilités de l'homme politique ou les devoirs frivoles du mondain. Sénèque se moque de ceux qui, manquant de sagesse, s'accrochent à leur fonction, continuent à se mêler des affaires de l'Etat en dépit de leur âge avancé. Les *Otiosi*, les gens de loisir, jouissent de l'otium, de la retraite. Le mot grec skolé, à l'origine du mot école, correspond à l'otium latin.

Se dégager des responsabilités publiques, du souci et de la préoccupation, permet de jouir d'une liberté intérieure, condition nécessaire à l'exercice de la méditation. La prise en considération de la brièveté de la vie invite à délaissier les occupations mondaines, à se retirer du monde et à se préparer à ce qui attend chacun dans l'au delà. Alors que les *occupati* ont à faire, les *otiosi* ont à méditer. A noter que ces considérations ne concernent ni les esclaves, ni les serviteurs, ni les pauvres. Dans l'antiquité et au moyen-âge la vieillesse oisive est un privilège réservé aux riches, aux puissants et aux lettrés.

Thomas Hobbes rappelant le lien initial entre le loisir et l'étude, observe que le loisir, mère de la philosophie, n'a été possible, dans les premiers temps, que dans les cités prospères. Le loisir, à distinguer des périodes de chômage des métiers saisonniers, n'est possible que dans un contexte social précis. Pour que certains soient inactifs, il faut que d'autres travaillent.

” Leasure is the mother of Philosophy; and Common-wealth the mother of Peace and Leasure. Where first were great and flourishing Cities, there was the study of Philosophy.” (Hobbes 2005 p. 90)

La retraite comme loisir, un privilège de classe

La société féodale renforce le fossé entre les travailleurs et les autres. Selon Adalbéron de Laon, évêque de Laon (³) cité par Georges Duby (Duby 1974, pp. 325 et 326), le loisir et les activités nobles sont le privilège exclusif d'une élite : les ecclésiastiques, les seigneurs et les chevaliers.

« A ceux-ci la loi clémentine interdit toute vile occupation mondaine. Ils ne fendent point la glèbe, ne marchent pas derrière la croupe des bœufs. Ils ne sont ni bouchers, ni aubergistes ... à peine s'occupent-ils des vignes, des arbres, des jardins ... Ils ignorent la cuisante chaleur d'une marmite graisseuse, dédaignent de faire bouillir le linge », Leur tâche est de purifier leur âme et leur corps et de diriger le Genre Humain que Dieu leur a soumis tout entier « et la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes leur fait tenir pour un scandale, voire un péché, qu'un travailleur puisse se hisser au-dessus de sa condition, aspirer de vivre comme eux, dans l'oisiveté et au prix du travail d'autrui. »

L'autre classe est celle des serfs, « cette race malheureuse qui ne possède rien qu'au prix de sa peine. Qui pourrait, par les billes de la table à calcul, faire le compte des soins qui absorbent les serfs,

¹ Cicéron, « De la nature des Dieux » I, Les Stoïciens, Editions Gallimard, Paris 1962 p. p.458-459

² « De la brièveté de la vie (De Brevitate vitæ) », dialogue de Sénèque écrit en 49 après Jésus Christ

de leurs longues marches, de leurs durs travaux ? Argent, vêtement, nourriture, les serfs fournissent tout à tout le monde ; pas un homme libre ne pourrait subsister sans les serfs. » Leur unique destin est de travailler et seule la mort est habilitée à les retirer de la scène du monde. A noter que cette distinction n'est pas l'œuvre des hommes. Elle est dans la nature des choses, une copie de l'ordre qui régit la société spirituelle. « Nul ne doit douter que le genre humain ne se trouve, depuis sa création, réparti en trois ordres. Dieu n'a-t-il pas créé l'homme à son image ? »

La Jérusalem céleste se dispose en hiérarchie et l'ordonnance des relations humaines prend modèle sur la cité des Cieux. « La maison de Dieu, que l'on croit une, est divisée en trois : les uns prient, les autres combattent, les autres enfin travaillent. » Les « autres » c'est à dire tous ceux dont le positionnement social et le dénuement leur interdit de penser à autre chose qu'à se nourrir, se vêtir, à se protéger de la chaleur et du froid et surtout à travailler pour assurer le confort de leurs maîtres. Épuisés, souffrant des disettes et des conflits, malades, la mort vient les chercher avant que la question d'une retraite ne se pose dans leur cas. Pour convaincre le roi Robert le Pieux, qui lui demande de fournir des preuves de ce qu'il avance, l'évêque Adalbéron se réfère à saint Augustin¹, « qui passe à bon droit pour avoir expliqué ce qu'est la sublime cité de Dieu », à Denys l'Aréopagite, au saint pontife Grégoire. L'oisiveté, le droit de ne rien faire est un privilège. Fondement pendant des siècles de la culture européenne et de la répartition de la société en classes, il a fallu bien des discours philosophiques, des révolutions sociales, des réformes et des lois pour abolir cette idéologie et aboutir à notre situation présente. ⁽⁴⁾

L'avènement du statut de retraité

Dans la troisième partie de sa thèse², Elise Feller décrit les étapes du passage d'une vieillesse privée, vécue parmi les siens, à une vieillesse plus autonome, sur le plan matériel, ne dépendant plus, ni de la solidarité familiale, ni de la charité publique. Avant la promulgation de ce statut seules quelques catégories de travailleurs pouvaient prétendre à une retraite ⁽⁵⁾, la survie de la population âgée reposait sur la famille, quant à celle des individus isolés sans ressources, usés par le travail, elle dépendait de subsides des institutions publiques et de la charité religieuse et privée, formes normales de secours des pauvres sous l'Ancien Régime.³ Une situation dénoncée au siècle des Lumières et sous la Révolution. Les Constituants la considèrent humiliante et défendent le principe d'une dette sociale qui enjoint « d'assister sans travail ceux à qui l'âge et les infirmités ôtent tout moyen de s'y livrer ». Un droit que l'on retrouve dans le préambule de la constitution de novembre 1848. Mais faute de

¹ Mais celui-ci oppose *l'otium*, devenu synonyme de paresse, au travail pour lequel il utilise les termes de *labor* et *d'opus*. « Les deux notions d'œuvre et de travail commencent à se rejoindre sinon à se confondre. Le même terme *opus*, est utilisé pour qualifier le travail de Dieu, *opus dei* et celui de l'homme. Méda D. 1995, *Le travail. Une valeur en voie de disparition*, éditions Aubier Paris, p. 51

² Feller E., « *Du vieillard au retraité, la construction sociale de la vieillesse* », dans « Vieillesse et société dans la France du premier XXe siècle, 1900-53 », Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq 1997. Arbuz G. et col. 2003, « Les représentations sociales du grand âge », dans *Le grand âge : chance ou fatalité ?* Paris éditions Seli Arslan p. 27

³ « À la fin du XIX^e et surtout au début du XX^e siècle, le prolétariat, par le biais des syndicats et des partis politiques qui prennent leur défense, refusera le qualificatif et le sort du « vieillard indigent ». Est particulièrement stigmatisée l'attribution d'une étiquette infamante à des individus qui après une vie consacrée au travail, au lieu d'une juste rétribution, n'ont droit qu'à la charité publique. De l'image du vieillard indigent qu'il fallait secourir, on est ainsi passé à celle plus honorable du vieillard pensionné, le retraité. » Feller E. *opus cité*

ressources, la pratique de la Charité restera tout au long du XIX^e siècle et jusque dans les premières décennies du XX^e le moyen principal pour subvenir à la détresse des vieux et des démunis. Précisons que la loi du 5 avril 1910 qui institue une « retraite de vieillesse » pour les salariés du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, ne crée pas socialement le statut de retraité. « S'il paraît tellement important aux Français du début du XX^e siècle de maintenir leur vieux jours dans la sphère du privé, c'est que la misère et la honte semblent inséparables de la première figure socialisée de la vieillesse, celle du vieillard indigent. » rappelle Elise Feller, (**Feller** 2005, p. 171)¹. L'auteur y décrit la longue bataille menée pendant la première partie du XX^e siècle par les associations, les syndicats et les députés⁽⁶⁾, pour supprimer les critères qui ont pendant tout un temps associés retraite et pauvreté et aboutir au statut actuel de retraité.² L'obtention d'une pension permet d'échapper à la misère et à la nécessité de mendier.

S'il revient à l'époque contemporaine le mérite d'avoir promulgué des lois protégeant les travailleurs de la misère dans leurs vieux jours, il faut garder à l'esprit la méfiance initiale des ouvriers face à l'obligation de cotiser, celle des agriculteurs soucieux de garder leur indépendance, et surtout l'utilisation de cette mesure comme une variable d'ajustement des effectifs au travail, faisant appel au critère de l'âge pour se débarrasser de travailleurs jugés moins performants, voir *Vieillessement et Parcours de fin de carrière : contraintes et stratégies*, et en particulier l'introduction de Daniel Réguer (**Réguer** 2007). En 1980, Anne-Marie Guillemard avait relevé, en contraste avec le développement de nouvelles sensibilités à l'égard des problèmes de la vieillesse, l'attitude réservée du patronat face au maintien au travail de salariés vieillissants, lui préférant des mesures d'augmentation des pensions et d'avancement de l'âge de la retraite, rejoignant ainsi la position des syndicats. (**Guillemard** 1980, p.195-196).

Evolution du marché de l'emploi et départ à la retraite

Aussi bien par rapport à leurs parents et grands parents que comparé aux générations qui leur ont succédées³, les membres des générations 1920-1950 ont connu une situation privilégiée sur le plan économique. Le plein emploi et les avancées sociales dont ils ont bénéficiés, ont été depuis mis en question par la montée du chômage aux deux extrêmes de la vie professionnelle. Le choix de se centrer sur leur vécu du départ à la retraite ne saurait faire oublier le fait que celui-ci pose aujourd'hui de nouvelles questions. Un exemple d'une attitude courante dans certains milieux étudiants dans les années 1970, vestige de l'état d'esprit de mai 1968, permet de prendre la mesure du changement à l'œuvre depuis quelques décennies.

Dans un article intitulé « Vivez, nous ferons le reste ! » du journal Le Monde daté du 27-28 octobre 1974, Paule Giron présente Stéphane, 26 ans. Après des études de gestion et de fiscalité, Stéphane hésite entre s'inscrire à un doctorat ou chercher un emploi. Toutes les portes lui sont ouvertes, mais il a le sentiment qu'en acceptant un emploi, il se soumettra aux

¹ Cf. aussi **Feller** 2005, chapitre 9, « La bataille de l'entre-deux-guerres, ascension ou triomphe de la figure du retraité » p. 258 et suivantes

² « Dans ses débuts l'empreinte sociale est encore visible, il s'agit d'une retraite secours, puisque les premiers critères pour y adhérer sont des critères de pauvreté » **Feller** 2005, opus cité p. 238

³ Dans le milieu des années 1980, le fléchissement du marché de l'emploi est manifeste et ce sont les jeunes qui sont les plus touchés. Sur une population totale de 42 405 294 en mars 1984, la population active occupée, au sens du Bureau International du Travail, était de 21 349 459 en diminution de 219 109 individus par rapport au 1^{er} mars de 1983. Cf l'article d'Alain Lebaube « Un emploi de plus en plus précaire » dans le Journal Le Monde du 6 août 1985

règles de la société et y perdra son âme. Il n'est pas conscient de la situation favorable dont il bénéficie et rien ne le séduit.

« Je n'attends pas de mon travail, qu'il me prouve ou me démontre qui je suis... Huit heures par jour, et toute une vie, plongé dans un environnement débile. Il est impensable qu'on y survive... Pour moi, vendre un produit c'est vendre un produit, en aucun cas vendre sa peau. »

Que dirait Stéphane, s'il est encore en vie, des perspectives économiques offertes aujourd'hui aux jeunes de 26 ans ? Les salariés du secteur privé ont rencontré à partir des années 1980, 90 des difficultés pour travailler le nombre d'années correspondant à une retraite décente, vivent de plus en plus difficilement la période précédant l'âge légal du départ. ⁽⁷⁾ L'évolution du marché de l'emploi a redonné son importance à la possibilité d'exercer une activité professionnelle et à l'accès au statut de retraité. C'est une chose, l'âge officiel du départ à la retraite ayant sonné, que de regretter le temps où l'on était salarié, investi dans une tâche intéressante et valorisée, de devoir se trouver de nouveaux projets, et une autre que de faire l'expérience, à un âge où l'on est encore censé travailler, et que les enfants sont encore à la maison, d'échecs successifs dans la recherche d'un emploi après avoir été licencié économique, déclaré trop âgé pour le poste occupé, ou à la suite de la fermeture de son entreprise. Dans ce cas la perspective de ne plus être astreint à se présenter à l'ANPE (remplacé par Pôle emploi) de bénéficier d'un revenu assuré, d'un statut officiel légitimant sa situation, est un soulagement, même si reste en arrière fonds l'amertume de n'avoir pas été capable de remplir jusqu'au bout ses devoirs de salarié et qu'on aurait aimé pouvoir encore travailler.

« L'image d'une Sécurité sociale née de la lutte des classes et arrachée par les salariés aux capitalistes reste la référence obligée des partenaires sociaux, en particulier en France. (Mais) Un tout autre conflit se développera au siècle prochain : il opposera les actifs aux inactifs », pressentait en 1993 Béatrice Majnoni d'Intignano. (**Majnoni d'Intignano** 1993, p. 227) Dans un marché du travail dégradé, l'emploi des jeunes et des salariés âgés est devenu un problème majeur.

Un mode de vie apprécié

Ces rappels confortent l'image dont le départ à la retraite a bénéficié dans l'opinion. Après 1946 le statut de retraité ne se limite pas à désigner une catégorie socio professionnelle définie par son retrait du monde du travail et par sa source de revenus. Il recouvre une conception de la vie à laquelle la majorité des Français, actifs et inactifs, jeunes et moins jeunes, est très attachée. Une enquête de l'Institut National d'Etudes Démographiques (INED) en 1956 relève la satisfaction de la majorité des Français concernant ce nouveau statut et les perspectives qu'il ouvre. « On aspire à la retraite quand on y a droit et on n'entend pas la sacrifier. » La retraite, droit absolu, est un temps libéré des servitudes de la vie active, par rapport auquel les Français de 1946, notamment ceux qui ont pâti de conditions de travail pénibles, ont des projets très clairs. Un demi siècle de luttes syndicales et politiques pour éviter que les vieux travailleurs ne finissent leurs jours dans la misère ont abouti à ce que Elise Feller a appelé « Une révolution des mentalités... celle de l'intégration du temps de la retraite dans le cycle de vie de l'individu et de sa famille. » (**Feller** 2005 p. 300)

L'énoncé de nouvelles recommandations

Résultat d'années de lutte sociales et politiques, la retraite comme repos mérité est remise en question. En contraste avec les slogans du type « heureuse retraite, à toi les bons moments de détente » qu'on peut encore lire sur certaines cartes de vœux, de nouvelles représentations de la vie après la retraite prônant les bienfaits d'une retraite active ont vu le jour. Les effets bénéfiques du maintien d'une activité physique et mentale et d'une insertion dans la société ont fait l'objet depuis les années 1980 de colloques et de recommandations des instances internationales¹. Les notions de société pour tous les âges, de vieillissement actif, de vieillissement réussi, de vieillissement en bonne santé, que l'on trouve en tête des différents rapports publiés annoncent les nouvelles priorités : permettre aux personnes, quelque soit leur âge, de réaliser leur potentiel afin de participer pleinement à tous les aspects de la vie. Une vie caractérisée par l'épanouissement, la santé, la sécurité et la participation active à la vie économique, sociale, culturelle et politique de leur société, à charge pour chaque Etat d'en décliner des objectifs spécifiques et de se donner les moyens de les réaliser. Le concept d'actif doit être compris non comme la seule aptitude à l'exercice physique et/ou à l'emploi mais comme le maintien d'un engagement dans les activités économiques, sociales, spirituelles, culturelles et citoyennes, précise l'Organisation Mondiale de la Santé². Rester actif est préconisé pour échapper au risque de solitude, de désœuvrement, de continuer à faire partie de réseaux de sociabilité, de rester un membre à part entière de la société. Loin d'être un phénomène de mode, cette nouvelle approche découle d'une meilleure prise en compte des conséquences de la mutation démographique et culturelle en cours dans ses différents aspects, sociaux, économiques et médicaux. Pour Robert Moulias, gériatre, le vieillissement « actif » est la seule panacée anti – âge scientifiquement démontrée (⁸).

Si en théorie le bien fondé de ces recommandations n'est pas contestable, mises en correspondance avec les résultats des études des incidences du retrait du monde du travail sur les comportements, elles peuvent être considérées comme une injonction discriminante adressée aux adeptes de la « retraite-repos ».

« A l'immobilisme et au silence auxquels étaient traditionnellement réduits les vieux, succède l'ère du mouvement de la parole... désormais le modèle activiste s'impose » (**Guillemard** 1980 p. 87).

Mettant « l'axe travail-non-travail » au centre de son analyse, définissant le retraité comme un acteur social, (**Guillemard** 1972 p 22), Anne-Marie Guillemard a étudié l'impact de la mise hors circuit que constitue le départ à la retraite, sur les comportements, les « conséquences que la gestion de ce rapport par la société a sur les comportements des retraités, ... la découverte que font les travailleurs de la contradiction entre une civilisation qui valorise essentiellement le travail, la productivité, et ce temps libre qu'on leur accorde qui risque de n'être plus qu'un temps vide à leurs yeux. » (**Guillemard** 1972 pp. 20 à 22).

¹ Cf. « le Plan d'action international sur le vieillissement » de l'Assemblée générale des Nations Unies de 1982, « les Principes des Nations Unies pour les personnes âgées » adoptés par l'Assemblée générale en 1991, le rapport de la 2^e assemblée mondiale sur le vieillissement des Nations Unies, Espagne avril 2002 et en France, le Plan national Bien vieillir de 2007-2009, dont l'évaluation vient d'être publiée. « Evaluation du Plan national Bien Vieillir 2007-2009 » Ministère de la Santé et du Sport, Haut Conseil de la Santé Publique. Rapport auditionné le 9 décembre 2010 85 p.

² « Vieillir en restant actif, cadre d'orientation », Organisation Mondiale de la Santé Genève 2001

Cette sociologue dénonce l'absence de préparation et les faibles ressources dont dispose une grande partie des retraités, au moment de la cessation de leur activité professionnelle, pour vivre en conformité avec ce nouveau modèle. Elle relève la contradiction entre les conditions qui leur sont imposées durant leur carrière professionnelle, le peu de place donnée aux idées d'initiative et de flexibilité des trajectoires dans les pratiques managériales, et les recommandations adressées aux salariés en fin de carrière en faveur d'une retraite active.

« Une étude approfondie du processus de détermination des modes de vie en situation de retraite nous a permis d'établir que l'intensité de l'activité sociale comme l'étendue du réseau de sociabilité des retraités étaient directement fonction du niveau et de la nature des ressources qu'ils avaient pu épargner ou entretenir au cours de leur vie active... Alors que les nouvelles couches moyennes salariées réussissaient à maintenir une forte insertion sociale, demeurant d'un niveau proche de celle de l'âge mûr... pour la classe ouvrière, le retrait de la vie professionnelle correspond au retrait de la vie sociale. » (**Guillemard** 1980 p. 90 et 91)

La place donnée dans la présente étude aux « minorités agissantes » et aux comportements en gestation, à la diversité des trajectoires individuelles, aux changements des attitudes observés lors des sessions parcours de vie, ces données conduisent à nuancer les conclusions d'Anne-Marie Guillemard de 1972. Mais sur un plan sociologique, ses analyses restent d'actualité, comme le montre l'article de Serge Guérin, « Les retraités pauvres, un vote-clé », paru dans le quotidien Le Monde du 27 août 2012, qui commence ainsi :

« Près de 65 % des retraités sont issus des milieux populaires (anciens ouvriers, employés ou agriculteurs). Auxquels il faudrait ajouter une partie d'anciens travailleurs indépendants, commerçants, petits entrepreneurs ou artisans. Ce sont les "retraités populaires". Une catégorie oubliée dont la situation géographique, sociale et culturelle est identique à celle de l'ensemble des milieux populaires. Comme leurs cadets des classes populaires, ces retraités vivent dans une relative "fragilité sociale". »

Enquête réalisée

Par rapport aux approches possibles du départ à la retraite, nous l'avons considéré non comme un évènement à part dans la trajectoire de vie, mais comme un passage d'une étape à une autre, dont nous voulions connaître la nature et les implications. Ayant comme référence l'étude d'Anne-Marie Guillemard, *La retraite une mort sociale, sociologie des conduites en situation de retraite*, (Guillemard 1972), nous avons souhaité la poursuivre, en nous focalisant sur l'expérience du passage, les processus en jeu, les obstacles ainsi que les ressources mises en œuvre par certains retraités pour les dépasser. Nous avons ainsi étudié quelque trente ans après, la manière dont la retraite était vécue par les membres de nos échantillons, en nous intéressant d'une part aux raisons pour lesquelles ils l'avaient décidée, (lorsqu'ils pouvaient choisir) et d'autre part à la manière dont ils avaient vécu le départ à la retraite, en distinguant les mois ou les années antérieures, le moment du départ, et leur appréciation de leur situation de retraité quelques mois à quelques années après.

Le projet de rencontrer des représentants des différentes catégories socioprofessionnelles : agriculteurs, ouvriers et techniciens de la mine et de l'industrie, employés et cadres du secteur tertiaire a pu être mené à bien dans le cadre des entretiens réalisés, grâce à la collaboration d'acteurs gérontologiques locaux, tels que le CLIC de Bourgneuf, la Coordination gérontologique des moulins de Flandre, de mairies comme celle d'Ottange-Nondkeil, de Lagny/Marne, de syndicats comme la CFDT ou la CGT, d'universités du temps libre, comme celles de Versailles ou de Strasbourg. Il n'en a pas été de même au moment de la programmation des sessions *Parcours de vie*, dont le recrutement, impliquant de prendre l'initiative de s'y inscrire, a entraîné une sélection des participants en faveur des classes sociales aisées ou/et qui avaient dans leur majorité pu accéder aux études supérieures. Du point de vue scientifique cette situation n'est pas satisfaisante. Mais dans la phase d'expérimentation des méthodes d'exploration mises sur pied pour l'étude, il nous importait dans un premier temps de nous assurer qu'elles étaient opérationnelles et de procéder à leur ajustement, avant de les proposer à un public plus représentatif de la population française.

L'étude nous a permis d'identifier les ressources mobilisées par ceux qui réussissaient à se donner une nouvelle perspective sociale, de décrire la nature des difficultés rencontrées par ceux qui n'y arrivaient pas, l'aide dont ils pouvaient avoir besoin pour les dépasser. Elle a été une opportunité pour mieux comprendre la dimension sociale de la personnalité, interpellée au moment du passage à la retraite, l'importance pour les individus des liens de participation et de réciprocité à la vie de la société et de leurs groupes d'appartenance et la manière dont ils faisaient face à leur disparition et/ou les remplaçaient par d'autres. Après la présentation des méthodes et de la démarche utilisées, ce chapitre décrit l'influence sur les personnes des représentations et des dispositions légales en faveur de la retraite, sur leur décision de mettre un terme à leur activité professionnelle, ainsi que les différentes composantes de l'expérience du départ à la retraite, avant de faire l'analyse des matériaux rassemblés. Si l'adoption d'une démarche phénoménologique nous a conduit à mettre entre parenthèses les recherches antérieures, nous revenons sur certaines d'entre elles dans les derniers pages de ce chapitre pour les comparer avec les résultats de l'étude.

Méthode

Les étapes successives de l'étude sont une application de la méthode utilisée pour l'étude, consistant à partir des observations et des matériaux recueillis lors des entretiens pour configurer dans un deuxième temps les questions proposées aux participants des sessions parcours de vie.

Phase des entretiens

Lors des entretiens, les personnes interviewées ont pu choisir le ou les aspects particuliers de leur vécu qu'elles souhaitaient aborder. Seule une partie d'entre elles, en fonction de leur âge et de leur situation familiale et personnelle, a considéré le départ à la retraite comme une question importante ou/et toujours d'actualité. Après la présentation de leur situation familiale et socioprofessionnelle, des principaux événements de leur trajectoire de vie; les questions suivantes leur ont été posées sur leur passage du statut d'actif à celui de retraité :

Quelles ont été les circonstances de la cessation de votre activité professionnelle ?

Comment avez-vous vécu le passage ?

Ce qui vous a étonné, a été difficile, sur le plan personnel, familial, social

Les aides, compétences et ressources utilisées,

Vos activités, engagements et intérêts après votre départ à la retraite,

Les questions que vous vous posez à la date d'aujourd'hui

Le recueil des données et leur mise en forme ont permis une vue d'ensemble de la manière dont les participants à l'étude se sont représentés et ont vécu leur départ à la retraite. Mais la durée limitée des entretiens n'était pas compatible avec le repositionnement du départ à la retraite dans la trajectoire de vie, l'engagement de ces personnes dans un travail de réflexion approfondie concernant ses implications et les perspectives ainsi ouvertes, trois objectifs qui faisaient partie du projet d'étude, à l'origine de la mise sur pied des sessions parcours de vie.

L'étude du départ à la retraite dans les sessions Parcours de vie

Considérant le départ à la retraite comme un passage, à mettre en lien avec d'autres événements vécus ou à venir, l'objectif des sessions était de permettre aux participants de décrire les changements qu'il avait entraînés, et de tirer parti des ressources du groupe et des temps d'élaboration proposés, pour mieux comprendre leurs implications, la place et le sens de l'événement dans leur trajectoire de vie. Nous pensons en effet que les transitions et ruptures de ce temps de l'existence, tout en étant des épreuves, peuvent être une source d'enseignement, à condition que les personnes concernées se mobilisent pour y faire face, prennent le temps de s'y arrêter et d'y réfléchir. Le choix de ne pas s'en tenir à l'énoncé des faits, d'en approfondir le sens, avant de chercher des solutions pour en compenser certaines des conséquences et se donner de nouvelles perspectives, a déterminé la progression des questions proposées.

Logique adoptée pour l'ordre des questions

L'idée retenue pour établir l'ordre des questions, est que pour être une source d'enseignement et un support pour l'action, la réflexion doit s'enraciner dans le réel, partir de l'expérience et du récit qu'en font les personnes. Elle prend modèle sur la démarche de Descartes dans la première de ses six Méditations (**Descartes** 1641, p.267 à 273 des éditions Gallimard de 1953), de son choix, comme point de départ de sa réflexion, d'une expérience sensorielle, «... par exemple, que je sois ici, assis auprès du feu, vêtu d'une robe de chambre, ayant ce papier entre les mains, et autres choses de cette nature. » (**Descartes** p. 268), pour procéder ensuite, par une succession de raisonnements, à des considérations plus générales. Il en a découlé la proposition, faite aux participants des sessions, de commencer par leur vécu du départ à la retraite, les difficultés rencontrées, et de poursuivre en décrivant ce qui avait été important pour eux, ainsi que les leçons qu'ils avaient retirées de leur expérience

Questions posées aux participants

1- Le passage du statut d'actif à celui de retraité

Comment vous vous y êtes préparé ?

Ce que vous attendiez, ou craigniez, tant que vous étiez engagé dans votre vie professionnelle

Le départ à la retraite,

Comment s'est-il passé, ce que vous pouvez en dire aujourd'hui

Ce que de vos connaissances, compétences et relations antérieures, vous a aidé

Ce qui a été difficile, a demandé adaptation et apprentissage

2 - La vie après la cessation de l'activité professionnelle

La retraite une nouvelle étape de votre vie

L'organisation de votre emploi du temps

Les activités présentes : les activités pour vous, les activités pour les autres

Ce que vous vivez comme un plaisir, comme une charge ou un devoir

Le statut de bénévole, la participation à des associations

Que considérez-vous important de faire durant cette phase de l'existence ?

Ce que vous estimez nécessaire pour assurer votre bien être physique et mental et le maintien de votre insertion dans la société

Les activités auxquelles vous tenez, celles que vous aimeriez faire,

Ce qui vous manque pour réaliser vos projets, difficultés rencontrées, les savoirs que vous estimez nécessaires pour les dépasser,

Quelle aide vous serait utile pour mieux préparer et vous engager dans cette nouvelle période de votre vie ?

3 – Départ à la retraite et représentations du vieillissement

Ce que le départ à la retraite a changé dans votre perception de vous-même, et dans vos relations aux autres

Quels évènement, quelles expériences ont été importants pour vous ?

Départ à la retraite et entrée dans la vieillesse

Participants

1 - 193 personnes rencontrées en entretien

(sur un total de 207), 125 femmes et 68 hommes.

Catégories socio professionnelles :

Agriculteurs à la retraite ou en activité	23 (14 femmes et 9 hommes)
Employés et ouvriers	52 (43 femmes et 9 hommes)
Professions intermédiaires	81 (52 femmes et 29 hommes)
Cadres et professions intellectuelles supérieures	27 (10 femmes et 17 hommes)
Artisans et commerçants	10 (6 femmes et 4 hommes)

Les agriculteurs sont principalement originaires des départements de la Creuse, de l'Eure, du Pas-de-Calais et du Nord.

Les professions intermédiaires regroupent les enseignants, soignants, assistants sociaux, cadres administratifs, ainsi que des techniciens, contre maîtres et des agents de maîtrise, originaires majoritairement de Lorraine (commune d'Ottange-Nondkeil), et du département du Nord (Lens, Noyelles-Sallaumine).

2 - 133 participants aux sessions parcours de vie

Agriculteurs à la retraite ou en activité	1 (homme)
Employés et ouvriers	36 (33 femmes et 3 hommes)
Professions intermédiaires :	66 (60 femmes et 6 hommes)
Cadres et Professions intellectuelles supérieures,	29 (13 femmes et 16 hommes)
Artisans et commerçants	2 (2 femmes)

Les professions intermédiaires regroupent les enseignants, soignants, assistants sociaux, cadres administratifs, techniciens, contremaîtres.

Après avoir participé aux entretiens et à une session -Parcours de vie- 40 personnes se sont inscrites à l'atelier intitulé - Organisation de sa vie après la retraite - ont eu de ce fait la possibilité loisir d'explorer et d'approfondir des aspects du vécu et des retentissements psychologiques du passage du statut d'actif à celui de retraité.

Résultats de l'enquête

Sont présentés successivement, une typologie des motifs et du sens donné au départ à la retraite, suivi d'une description ethnographique du vécu de l'évènement.

La coexistence de perceptions différentes de la retraite

Ce chapitre présente les différentes perceptions du départ à la retraite par les membres de nos échantillons, réservant au chapitre suivant la description et l'analyse de leur expérience du passage du statut d'actif à celui de retraité. Pour éviter de décrire les attitudes des personnes rencontrées avec en arrière plan un modèle de référence implicite, voici les idées contemporaines concernant le temps de la retraite qui nous semblent mériter réflexion. L'idée principale concerne la poursuite d'activités choisies par les personnes, leur laissant une grande marge d'initiative et de liberté et tenant compte des effets de l'avancée en âge. Nous pensons que tant que cela leur est possible, les retraités doivent conserver des relations de réciprocité et d'échange, dans le registre privé, social, et institutionnel, avoir la possibilité d'exercer leurs compétences et leurs savoirs, ou/ et en acquérir de nouveaux, si tel est leur choix.

La liste des perceptions et des attitudes par rapport à la retraite, établie à partir des entretiens et des résultats des sessions parcours de vie, est loin d'être exhaustive. Elle permet malgré tout d'identifier des facteurs intervenant dans la décision du passage de la vie professionnelle à celle de retraité, qui méritent d'être pris compte, lorsque viendra le temps d'une reconfiguration, aussi bien du temps de la retraite, que de celui qui le précède. La présentation des attitudes met en évidence la diversité des facteurs en cause ; comme la pénibilité des conditions de travail, le facteur financier, la force des représentations du départ à la retraite perçu comme le début d'une nouvelle existence, le temps mis à rejoindre son entreprise. Parmi les autres données en jeu on peut citer : Les valeurs du milieu d'origine du retraité, son histoire de vie, les emplois qu'il a occupé, les conditions de travail qu'il a connues, son état de santé, ses capacités d'adaptation, les sollicitations de son entourage, sa connaissance des implications du départ à la retraite. Entre ceux qui s'y sont préparés à l'avance, qui considèrent la retraite comme une opportunité de réaliser des projets qui leur sont chers, et ceux qui n'y ont pas pensé, font comme si la retraite ne les concernait pas, se trouvent brutalement confrontés à l'annonce de la fin de leur activité professionnelle, il existe une gamme large de positions différentes. Cinq motifs se dégagent des énoncés recueillis, mais dans la pratique c'est une conjonction de facteurs et de circonstances qui sont à l'origine de la décision.

- Le rôle incitateur de l'aspect financier
- Le soulagement de ne plus devoir exercer un métier devenu trop difficile à assumer
- Le choix de la retraite loisir
- La conjonction d'évènements particuliers
- La possibilité de bénéficier du statut de retraité tout en continuant à travailler

1) Le rôle incitateur de l'aspect financier

S'il n'est pas seul à intervenir et doit être mis en lien avec d'autres données, l'aspect financier joue un rôle déterminant dans la décision de s'arrêter de travailler. Comme en France il n'est généralement pas possible de garder son emploi dans son entreprise ou dans une autre du même secteur d'activité, tout en faisant valoir ses droits à la retraite, arrive un moment où sur le plan financier ce choix perd tout attrait.¹ Au moment où il peut légalement partir, lorsque le salarié a le choix, la perspective de recevoir une pension en échange du salaire, alliée à la lassitude et aux contraintes du travail, à l'influence des idées dominantes concernant la retraite, à l'espoir que celle-ci sera une opportunité de faire « plein de choses », prennent le dessus sur toute autre considération. Madame C, née en 1939, de profession infirmière, mariée et mère de trois enfants, a fait toute sa carrière professionnelle dans le secteur psychiatrique et y a beaucoup appris. Un an après le départ du chef de service avec lequel elle s'entendait bien et ayant le nombre d'années d'ancienneté requis, elle a décidé de partir à la retraite à 53 ans, en 1992. Voici les raisons de son départ :

« J'avais 53 ans et je ne pouvais plus monter d'échelon. Il y avait des réformes des retraites à l'étude, ils envisageaient de supprimer les avantages des enfants. Je ne pouvais plus espérer d'avancement. Rester travailler dans ces conditions c'était presque du bénévolat. »

Cette manière de considérer le départ à la retraite est partagée par la grande majorité de retraités. Il ne saurait occulter les autres dimensions du départ à la retraite et notamment les conséquences du passage à une vie très différente de celle que l'on vient de quitter. La lecture de l'évènement ne peut être faite sur un registre uniquement rationnel.

2) La retraite comme délivrance

Un exemple : Le départ à la retraite d'un échantillon de mineurs et d'ouvriers de la sidérurgie

L'ensemble des observations auxquelles je me réfère résulte d'une série d'entretiens de mineurs et d'ouvriers de la sidérurgie du bassin minier d'Ottange-Nondkeil en Lorraine, du bassin de Lens-Noyelles dans la région du Nord Pas-de-Calais, soit au total 40 personnes et d'un suivi sur plusieurs années d'une dizaine d'anciens ouvriers sidérurgistes et de veuves, de 70 à 80 ans au moment de l'enquête, résidant à Dudelange, au Luxembourg, site d'une aciérie de l'ARBED (Aciéries réunies de Burbach, Eich, Dudelange), dont la dernière coulée de métal a été réalisée en novembre 1984 et le laminage à froid a été arrêté en 2005.

Un contexte particulier

La date de cessation de leur activité professionnelle a résulté dans leur cas non par le fait d'avoir atteint l'âge légal mais par la fin d'une activité industrielle, la fermeture de la mine ou l'arrêt de l'usine où ils ont travaillé dès la fin de leur scolarité. Valorisée durant les décennies

¹ Une situation en voie d'évoluer avec l'assouplissement des modalités de départ à la retraite

de reconstruction du pays, pendant lesquelles l'extraction de la houille et du minerai de fer et la métallurgie ont été une priorité, son importance a décliné avec la concurrence de nouvelles sources d'énergie et d'autres lieux de production de fonte et d'acier. Les plans successifs de réduction de l'activité minière ont été suivis de la fermeture des mines à la fin de l'année 1990. Si le départ à la retraite des mineurs, et de nombre d'ouvriers de la métallurgie, a été celui qui a le plus dérogé aux règles habituelles, il faut ajouter que beaucoup d'entre eux ont gardé les séquelles d'une vie professionnelle passée dans un environnement toxique, et/ou soumise à des conditions physiques contraignantes.

Ces hommes et femmes sont marqués par les métiers qu'ils ont exercés et par leurs conditions de vie. Nées majoritairement avant 1935, issus d'un milieu modeste, ils ont travaillé dès l'âge de 14 ans. Après leur temps réglementaire à la mine ou à l'usine, les hommes aidaient un membre de la famille à tenir un commerce, un café, livraient du charbon ou du pain. Les jeunes filles assistaient leur mère dans les travaux domestiques et en prenant soin de leurs frères et sœurs plus jeunes. Une fois mariées, celles qui décidaient de continuer à travailler, en usine ou au magasin, avaient également en charge la responsabilité de leur ménage. Si elles craignaient la maladie, devaient être bien coiffées et avoir des vêtements propres et bien coupés, le dimanche et lorsqu'elles étaient de sortie, elles se souciaient peu de leur forme physique. Les repas étaient copieux et peu diététiques. La pratique d'un sport les premières années de leur vie d'adulte, et la fréquentation du café, était réservée aux hommes. Les femmes allaient au salon de coiffure, chez le médecin et la couturière, faisaient les courses, visitaient un parent malade, assistaient aux fêtes familiales mais à l'exception de l'église le dimanche et le cimetière le jour des morts, elles n'avaient pas d'autres motifs de sortie. D'où les mauvaises postures, les lombalgies les difficultés de locomotion à partir d'un certain âge, l'excès pondéral, l'arthrose. Les nouvelles manières de prendre soin de soi qui se sont généralisées dans les villes à partir de 1950 ne seront adoptées dans ces milieux qu'une génération plus tard. Pour toutes ces raisons, comme l'a par ailleurs observé Françoise Cribier, le départ à la retraite a été considéré par ces personnes avec soulagement, et le statut de retraité ou de pensionné comme une juste récompense d'une vie de labeur et de fatigue.

Le départ à la retraite comme arrêt d'un métier pénible et dangereux

La majorité des travailleurs de la mine et de la sidérurgie, sur les trois sites étudiés, a vécu la mise à la retraite comme « Une délivrance, un bonheur, même si on laisse des plumes, qu'on regrette l'ambiance ». Beaucoup ont considéré le départ à la retraite comme un soulagement, la perspective de ne plus être astreint à un travail fatigant, dangereux, néfaste pour la santé. « J'en avais marre de travailler » nous dira un mineur d'Ottange-Nondkeil, parti à la retraite, à 51 ans, en 1984, après trente ans de mine, et sept dans le bâtiment.

Pour expliquer le soulagement qu'a représenté le fait de ne plus devoir travailler, tous les mineurs et ouvriers de la sidérurgie rencontrés ont décrit les conditions de travail très dures auxquelles ils ont pu ainsi échapper. Les anciens mineurs ont connu dans leur jeunesse les pics pour casser les blocs, le marteau piqueur, et les explosifs. Leurs dernières années de travail ont vu l'arrivée des engins mécaniques, les camions électriques, puis les diesels, les Caterpillar. « On passait sa journée de travail, dans le bruit, la poussière, les explosions ».

Voici la description des conditions de travail faite par un ancien mineur d'Ottange-Nondkeil :

« J'ai été sept ans au chargement mécanique, les galeries avaient 10 mètres de haut. Sur une largeur de 1,9m à 2 m, les mineurs foraient puis tiraient. On respirait un air pollué, on risquait l'accident. Il y

avait la poussière, les gaz, le fond était grillagé pour éviter l'effondrement des pierres. Mais de temps en temps une pierre tombait de la voûte, si vous la receviez sur la tête c'était fini. Il fallait être en bonne santé pour tenir, être vaillant, supporter la silicose, le bruit, la poussière, l'humidité. Tous les ans on déplorait à la fosse un ou deux morts. Quand il y en a qui tombent autour de vous on est content d'en être sorti en vie. Les jeunes ils n'avaient pas l'habitude, au début pour eux c'était très dur. »

Cesser de travailler pour raison de santé

Outre la conjoncture économique, des conditions de travail difficiles dans un environnement insalubre ont été la cause de la cession d'activité d'une partie de ces travailleurs avant le terme légal. En plus des dangers tels que les coups de grisou, les coups de poussières, les inondations et éboulements, ce dont ils ont le plus souffert est la silicose, forme de pneumoconiose causée par l'inhalation de poussières de silice présentes dans les roches et qui aboutit à une réduction irréversible de la capacité respiratoire, même après l'arrêt de l'exposition aux poussières. L'affection est aggravée par l'inhalation concomitante de poussière de charbon (anthracosilicose). Le diagnostic est porté sur les images radiologiques caractéristiques et sur les antécédents d'exposition à la poussière de silice. Les mineurs ayant été exposés plus de 10 ans à la poussière, ont quitté leur activité en souffrant de ce type de maladie, à l'origine d'insuffisance respiratoire et de complications cardiovasculaires pouvant aboutir à la mort. Le seul traitement curatif efficace est la transplantation pulmonaire, d'où l'importance de la prévention, de la lutte contre l'empoussiérage des galeries des mines, du port d'un masque protecteur. Ce n'est que le 2 août 1945 que la silicose a été reconnue comme une maladie professionnelle. Beaucoup de mineurs ont terminé leur carrière avec un état de santé altéré ou fragile. Les engins diesel sont nocifs pour le cœur et pour les vertèbres du dos. Les années à la mine, sur les chantiers, laissent des séquelles.

Voici les propos de Monsieur M. 72 ans, ancien mineur du bassin d'Oignies du département du Pas-de-Calais..

« Jusqu'à 64 ans, je n'ai pas eu de problème, mais depuis j'ai les veines bouchées. Je porte un pace maker. Ils (les médecins) m'ont fait le sang plus liquide. « Si vous avez un caillot qui va au poumon, vous êtes mort » m'a averti le médecin des mines. »

La nostalgie de la vie de mineur

Les anciens mineurs ont apprécié le passage à une nouvelle vie, la possibilité de pouvoir disposer de leurs journées.

« Etait venu le temps de se lever quand on voulait, de s'occuper de son jardin, d'accompagner son épouse au marché, de voir le soleil se lever à l'horizon, de se promener dans les bois avec le chien de sa belle-fille, d'avoir les petits enfants chez soi le mercredi. »

Mais après la satisfaction arrivent les regrets. Les anciens mineurs regrettent un mode de vie, les liens de solidarité, un travail sans doute difficile et pénible, souvent dangereux, mais demandant beaucoup de savoir faire, comme l'illustrent ces deux extraits d'entretiens réalisés le premier à Lens, le second à Ottange-Nondkeil.

« Même si on y était préparé c'est très dur quand même. On ne croit pas que le jour arrive. On laisse derrière soi une solidarité, une vie d'équipe, des activités associatives, l'ambiance, les copains. »

« Quitter l'entreprise est un choc, on quitte les collègues, une deuxième famille. Au début on est perdu, déphasé, on a sans cesse l'impression qu'il manque quelque chose. On veut garder les contacts, puis tout doucement ça disparaît ».

En comparant les récits des anciens mineurs avec le spectacle qu'offrent ces municipalités aujourd'hui, on constate que l'ambiance d'autrefois, avec les messes, le défilé de l'harmonie municipale, les activités communales a disparu. Les jeunes sont partis étudier et travailler loin de la commune. Il ne reste que les rangées de maison, bien silencieuses dans la journée et quelques cafés, l'église, devenue trop grande, sur la place près de la Mairie et du monument aux morts.

Les souvenirs qu'ils conservent de leur trajectoire professionnelle

Les anciens mineurs, conscients d'avoir participé à l'essor d'une industrie puis à son déclin, ont apprécié les mesures prises à leur profit. Mais ils regrettent de n'avoir pas pu travailler jusqu'au terme légal comme les autres, la disparition de leur métier, l'ambiance du carreau de mine, le cadre dans lequel ils l'ont exercé. Regroupés en associations, des anciens mineurs s'efforcent d'en conserver des traces¹. Le métier de mineur était un métier d'homme, nous ont rappelé les anciens mineurs et cadres de la région de Lens et de Lorraine, un métier exigeant tant sur le plan technique que relationnel.

« Mineur, c'est un métier d'homme avec beaucoup de relations humaines. Aujourd'hui les travailleurs sont devant des écrans, nous on avait des relations fortes avec les gens, on assurait la sécurité des copains, un sens très fort de responsabilité, la sécurité était collective. »

A l'exception d'une minorité d'entre eux, aucune préparation, aucune anticipation par rapport au futur qui les attendait. Les années de vieillesse ne faisaient pas partie des choses auxquelles ils ont pensé à l'exception de leur habitation et de la pension. « On est déjà content d'en être sorti vivant. On n'a pas pensé qu'il faudrait se donner de nouvelles activités, occuper son temps. » Quelques décennies après le départ reste le sentiment d'avoir laissé derrière soi un mode de vie, des activités, qui n'ont pas été remplacés.

Chercher à atteindre l'âge légal de départ

L'obligation d'endosser le statut d'inactif avant l'âge légal du départ à la retraite n'a pas été vécue par tous avec fatalisme. Monsieur J. né en 1943, fait partie de ceux qui, après un début professionnel satisfaisant, seront touchés par la récession industrielle qu'a connue le département du Nord à partir des années 1980. Dessinateur industriel, il a travaillé dès l'âge de 17 ans dans différentes entreprises de la région du Nord. Mais tout bascule pour lui fin 1987, lorsqu'il se retrouve licencié économique. Il a alors 45 ans et les emplois sont devenus rares dans la région.

« Je suis resté cinq mois sans travailler. C'était pour moi une éternité. Je voyais les éboueurs faire leur tournée et je les enviais, j'étais prêt à faire n'importe quoi. On n'aurait pas pu me voler, ni ma boîte

¹ D'où la création de musées de la mine, comme le Centre historique minier, fosse Delloye à Lewarde dans la région du Nord-Pas de Calais, le Musée National des Mines Asbl, Carreau de la mine Walert à Rumelange au Luxembourg.

aux lettres, ni mon téléphone. Si je n'avais pas eu le soutien de ma famille, je pense que je n'aurais pas tenu. »

Un ami installé en Belgique, lui propose un emploi de représentant dans une chaudronnerie. Dans un climat de forte concurrence, les horaires de travail sont démesurés, les déplacements fréquents, le mode de vie imposé est source de stress. Un problème cardiaque l'oblige à interrompre ses activités en 1998. Il a 55 ans. Il reprend son travail jusqu'en septembre 2000, mais son état de santé l'oblige à s'arrêter définitivement. « Moi je voulais repartir comme avant, je voulais travailler jusqu'à 60 ans. A 57 ans, les termes chômeurs, invalide, pour moi c'était infamant. Je ne me voyais pas ne pas travailler. »

3) Le choix de la retraite loisir

Rentrent dans ce groupe les retraités qui ont fait ce choix de leur plein gré et y ont réfléchi avant de le décider. Il s'agit majoritairement de cadres et de membres de professions intellectuelles supérieures, habitués à prendre des initiatives, à choisir et à décider, disposant d'un réseau social et de ressources financières confortables, leur permettant de choisir le mode de vie qui leur convenaient, soit environ quarante personnes rencontrées en entretien ou dans le cadre des sessions parcours de vie. Voici quelques exemples illustratifs de ce groupe de retraités.

Monsieur M. né en 1935, a occupé des fonctions de directeur dans le secteur de la grande distribution. Membre de plusieurs associations et de clubs sportifs. Ayant décidé de l'année et du mois de son départ à la retraite, il a renoncé à tout engagement ultérieur.

« Lorsque je suis parti en retraite, mon entourage était inquiet. N'allais-je pas m'ennuyer ? A la retraite je souhaitais être libre, disposer de temps pour lire, pour marcher une heure par jour dans la forêt de F., Pour écouter mon amie, directrice d'un centre d'accueil de patients atteints de la maladie d'Alzheimer, visiter mes amis. J'ai des intérêts très variés. Tant que je suis en bonne santé je ne suis pas inquiet. On vit au jour le jour, on ne pense pas à l'avenir, on verra bien le moment venu. »

Madame J. née en 1917, a 90 ans lorsqu'elle s'inscrit à une session « Parcours de vie ». Célibataire, elle a fait toute sa carrière dans le journalisme et vit à domicile. Elle aussi a choisi le moment de son départ avec l'intention de se libérer de toute contrainte. Voici comment elle décrit son départ à la retraite en 1982.

« Lorsque j'ai dépassé soixante ans, je me suis rendue compte peu à peu que mes capacités baissaient. Je ressentais pendant les vacances une fatigue croissante, physique et morale. J'aspirais à la retraite et je l'ai prise à 65 ans. J'attendais ce moment avec plaisir. J'ai écarté tout lien avec le journalisme. J'étais contre la gérontocratie qui bloquait la promotion des jeunes. »

« Au moment de mon départ à la retraite, je n'ai pas éprouvé le sentiment pénible ressenti par d'autres à ce moment. Mon travail ne m'a pas manqué. Après ma retraite j'ai pensé participer à une activité collective utile, comme par exemple faire la revue de presse pour Médecins du Monde, mais c'était trop contraignant, je ne voulais plus être contrainte par des horaires, je ne voulais plus de contraintes du tout. Puis, avec le temps j'ai renoncé à chercher d'autres activités afin de me recentrer sur mes relations amicales. J'ai davantage porté attention à mon entourage, j'ai écouté les doléances, j'avais l'impression d'être utile. J'ai voyagé, passé plus de temps avec mes amis, je me suis aussi occupée de la maison de campagne de ma famille. J'ai voulu faire des choses concrètes comme des placards, plutôt que d'écrire et de parler. »

Mais de même que le concept de travail recouvre une gamme très large d'activités, celui de loisir peut désigner des modes de vie et des activités très différents les uns des autres. Le départ à la retraite, associé à celui des enfants de la maison, est propice à la réalisation de projets plus ou moins ambitieux, qu'il n'est pas toujours aisé de faire entrer dans la catégorie des loisirs, sans qu'ils constituent pour autant une activité dans le sens plein du terme.

4) La conjonction d'évènements particuliers

Après ce groupe de retraités, il faut considérer celui composé de personnes dont ce n'était pas un projet préparé et réfléchi à l'avance, et qui l'ont décidé à la suite d'une conjonction d'évènements, comme une lassitude passagère, une maladie, un changement de directeur, une modification de l'ambiance dans l'équipe, l'accouchement d'une fille et l'aide à lui apporter, l'avancée en âge de leurs parents, une envie de changer d'horizon, le regret de devoir quitter sa maison de campagne après la fin des congés officiels. La décision peut être appréciée comme dans le cas de Madame S. 66 ans, satisfaite de ne plus avoir à assumer les charges de son activité d'architecte d'intérieure, et de pouvoir être plus présente près de ses parents ou au contraire être perçue négativement comme le montre cette réflexion de Madame H.

Madame H. s'est beaucoup investie dans son métier d'enseignante de Français puis de documentaliste. Souffrant de séquelles d'un accident, un trouble qui a disparu depuis, sur le conseil de sa fille interne en médecine, elle a décidé un jour de mettre un terme à son activité professionnelle. Six mois plus tard voici ce qu'elle en a dit dans le cadre d'une session parcours de vie en 2010 :

« J'ai pris ma retraite sur un coup de tête, et après je m'en suis voulue. Quand je suis partie du lycée, je ne l'ai dit à personne, pas de pot, comme c'est la tradition. Je ne sais pas comment on peut se réjouir de partir à la retraite. C'était en 2009 avant Noël. En janvier j'ai ressenti un grand vide. Etre avec mon mari toute la journée, a accentué la déprime. Il était parti en retraite un an avant moi, était heureux de vivre avec ses bouquins, mais pour moi, mon inactivité plus la sienne, c'était trop. J'ai commencé à téléphoner à des amies, mais elles disaient toujours : Je suis trop vieille pour faire ça. J'ai mis du temps à retourner au lycée sans que cela me blesse. »

5) Un exemple de retraite progressive : Le départ à la retraite des agriculteurs

Les agriculteurs bénéficient de dispositions légales leur permettant d'envisager un départ à la retraite en plusieurs étapes. Au moment de leur accès au statut de retraité, la loi autorise les exploitants agricoles à conserver une superficie d'environ cinq hectares, correspondant à un cinquième de la surface minimale d'installation (SMI).¹ En 2011 des dispositions légales ont assoupli ces conditions.² Ils peuvent ainsi continuer à exercer une activité aussi longtemps qu'ils le souhaitent et que leur état de santé le leur permet. Dans le cas des agriculteurs rencontrés, les conditions d'accès au statut de retraité, combinées à l'évaluation de la rentabilité économique de leur exploitation et leur état physique, étaient les facteurs principaux pris en compte. Selon qu'ils ont conservé leur habitation avec un morceau de terrain aux alentours, ou ont dû déménager dans la ville voisine ou en institution, le passage a

¹ Agreste Primeur 2007 «Une importance humaine plus économique » n° 191 février

² Cf. note du ministère de l'agriculture du 11 février 2011, « le cumul emploi retraite pour les non-salariés agricoles ».

été plus moins bien vécu. Mais outre le regret « de ne plus pouvoir faire grand-chose », le sentiment d'être devenus inutiles, revient dans leurs propos le constat de la transformation de leur cadre de vie. Du village de leur enfance et de la première partie de leur vie adulte, il ne reste que quelques exploitations agricoles. Un changement qui leur donne l'impression d'être les survivants et la mémoire d'un passé révolu. Les observations qui suivent proviennent des entretiens réalisés auprès d'une vingtaine d'exploitants agricoles et de leurs épouses dans les communes de Hondschoote, de Bergues et de Nomain dans le département du Nord et de Bourgneuf dans le département de la Creuse et dans les communes jouxtant ces agglomérations.

S'arrêter pour raisons de santé

La cessation de l'activité a résulté, dans le cas des agriculteurs que nous avons rencontrés de conditions de travail physiquement éprouvantes à la longue. Comme l'illustre l'exemple d'un couple d'agriculteurs du Pas de Calais qui se sont installés à leur compte dans les années 1940 :

« On a commencé avec les chevaux qui ont été utilisés jusqu'en 1970. A l'époque, il n'y avait pas de distributeur d'engrais. On avait une sorte de sac rigide devant soi sur la poitrine avec un bec, son poids était de 15 à 20 kg, on marchait bien droit et à la fin du champ on repartait. On transportait de la charrette au champ deux seaux d'engrais pour charger les sacs portés par ceux qui répandaient l'engrais. »

La perspective de devoir arrêter de travailler survient avec les problèmes de santé, problèmes de cheville, arthrose de la hanche, hernies discales, vertèbres écrasées, problèmes cardiaques. Les témoignages sont nombreux indiquant une santé défaillante comme cause principale de l'arrêt de l'activité. Voici le témoignage de Monsieur M. 73 ans, agriculteur de la Creuse.

« Les parents ont arrêté à 60 ans. Ils avaient des problèmes de cœur, une décalcification de la hanche. C'est le frère qui a repris la ferme. On portait des sacs de grain de 70 et 80 kg. sur son dos en empruntant deux échelles, l'une après l'autre, pour accéder au grenier ».

Lui-même en 1974, a fait une chute d'un arbre. Les vertèbres écrasées, il est resté un an sans travailler. Il avait un ouvrier agricole. Il se mettait à l'ombre sous un arbre pour le surveiller et l'aider de ses conseils. Souffrant des ménisques, il a du mal à se déplacer mais n'envisage pas de s'arrêter de travailler.

Son père âgé de 94 ans, habite une petite maison près de celle de son fils. Il souffre d'arthrose. « Avec mes jambes, mes bras, je ne peux plus faire grand-chose. Je suis en souffrance. J'ai de l'arthrose à un bras, une prothèse à la jambe droite, il en faudrait une à la jambe gauche. Je souffre en plus d'une hernie discale et je porte un corset que je ne peux placer toute seule. »

Le Kinésithérapeute vient deux fois par semaine pour son bras. Une infirmière, qui fait 170 km tous les jours, le visite quotidiennement. Une aide ménagère, deux heures par semaine, une aide soignante du SSIAD tous les matins. Il doit suivre un régime, est suivi pour la tension et le cœur, « je suis à 100% pour le cœur. » Ce Monsieur espère finir ses jours près de ses enfants. Il vit surtout des souvenirs de son passé dans un cadre qui s'il a peu changé physiquement, est radicalement différent, sur le plan social et économique, de celui qu'il a connu lorsqu'il était en activité.

Leur vie a été orientée et scandée très tôt par les activités de la ferme. L'exploitation et le domicile formaient un seul ensemble et les agriculteurs allaient de l'une à l'autre. Un peu comme les marinières vivant sur leur péniche Cesser de travailler pour la majorité d'entre eux a signifié vendre leur exploitation après avoir vu leurs enfants adopter un autre métier que le leur.¹ La majorité des agriculteurs rencontrés avait conservé leur habitation. Une situation qui les satisfaisait même si elle n'était pas toujours facile à vivre.

« Lorsqu'on reste dans son habitation ce n'est pas forcément mieux. En gardant un coin de terre, on peut continuer à cultiver des légumes, à avoir quelques arbres fruitiers, des lapins et des poules. Mais il faut s'habituer à voir quelqu'un d'autre s'occuper de « son » exploitation. Si c'est un étranger c'est plus facile que lorsque c'est son propre fils ou neveu. Car dans ce cas on a envie de lui donner des conseils et il en tient rarement compte. Il vaut mieux s'éloigner, s'installer dans une maison au centre de la commune, mais dans ce cas on est désœuvré, on perd ses habitudes. »

Nous fera observer un agriculteur à la retraite de 82 ans, de la commune de Nomain (Nord-Pas de Calais). Son exemple illustre la difficulté d'utiliser un concept comme celui de désengagement (Elisabeth Cumming et William Henry), pour rendre compte des processus mobilisés par le départ à la retraite, alors que ce départ, peut être vécu comme une séparation avec un bien auquel on est resté attaché, et sans disposer en contrepartie de nouvelles perspectives auxquelles se raccrocher.

Trouver sa place dans un cadre social transformé

La modernisation, qui a abouti à un alignement des conditions de vie des membres de la communauté agricole sur celle des habitants des villes, n'est qu'un aspect de la transformation du paysage rural. Les anciens regrettent la disparition du cadre de leur enfance, d'un mode de vie, des liens qui existaient au sein de la communauté. L'origine du mouvement, n'est pas récente, mais tant qu'ils étaient en activités, les agriculteurs y ont été relativement peu sensibles. Devenus retraités, ils ont tout loisir de se rendre compte des transformations du village de leur enfance.

Dans leur ouvrage *La fin de la France paysanne*, Michel Gervais, Marcel Jollivet et Yves Tavernier retracent les épisodes de ce qu'ils ont appelé « un véritable délabrement démographique et social des villages », la baisse de la densité du peuplement, le rétrécissement de la vie sociale, l'extinction du rôle de l'église, la disparition des fêtes annuelles. L'enquête agricole de 1929 recensait près de 570 000 personnes actives dans l'artisanat rural de service. « Jusqu'aux années 1950 les artisans du fer, du bois, du cuir, du bâtiment sont les auxiliaires indispensables de l'agriculteur et contribuent à la vie sociale du village ». (**Gervais, Jollivet, Tavernier** 1977 p. 332-366) Avec la mécanisation des activités agricoles, le développement des services après-vente, la vente par correspondance, l'implantation des grandes surfaces, l'activité économique des campagnes s'est limitée de

¹. « J'ai beaucoup de patients âgés et désemparés qui me confient leur sentiment d'échec face à leurs enfants qui quittent la campagne et ne veulent pas reprendre la ferme familiale » observe le D^r Sandrine Buscail, médecin de 34 ans, présidente du Syndicat national des jeunes médecins généralistes. Intervention aux 1^{er} assises nationales « Profession médecin » rapportée par Catherine Petitnicolas Le Figaro du 18 juin 2005

plus en plus à la seule agriculture. Après 1950 la fin du village comme unité élémentaire de la vie sociale, est suivie de celle de la paroisse, dans laquelle le curé, avait des relations de proximité avec chacun de ses fidèles. La messe du dimanche rassemble de moins en moins de fidèles. Emerge l'idée de villages centres et de villages satellites. « Quand du moins le village ne meurt pas tout à fait, la vie qui le déserte se rassemble ailleurs. Dans les bourgs, centres mieux achalandés et facilement accessibles. »¹

L'exode rural, la dénatalité, l'affaiblissement des croyances, la transformation des conditions de vie, ont contribué au déclin des fêtes. Le carnaval, l'un des principaux rites de prophylaxie et de fécondité, ne survit que dans quelques régions. S'en est fini des feux de brandons et de la Saint Jeanne, des visites des masques accompagnant une quête ou un chapardage de victuailles, tout comme les charivaris aux cocus², les fêtes des cornards, les asouades. Crêpes et beignets sont tombés dans le domaine commun. « Les seules traces qui restent du cycle de Mai sont l'habitude qu'ont les jeunes gens d'orner les maisons où il y a une fille à marier, d'un « Mai » bouquet de feuillages ou de fleurs accroché à la fenêtre ou à la cheminée ou petit arbre planté devant la porte » (Gervais, Jollivet, Tavernier 1977 p. 338-340). Les fêtes profanes n'ont pas mieux résisté que les fêtes religieuses. Avec l'hospitalisation des malades en fin de vie, les nouvelles pratiques funéraires comme l'incinération, ce sont les dernières occasions de réunir la communauté villageoise autour du défunt et de ses proches qui disparaissent. On ne se réunit plus entre voisins pour une veillée, faute de voisins. Ceux qui habitent la maison voisine sont des citadins qu'on ne connaît pas. Il n'y a plus que le bal sur la place le soir du 14 juillet ou pour la fête du patron du village. Les musiciens sont des semi-professionnels qui en semaine exercent un autre métier et non plus des habitants du village qui font don de leur talent.

Ce qu'ils conservent comme activités sociales

Elles se résument aux activités organisées par les clubs des aînés ruraux, la mairie, les caisses de retraite, les associations de retraités. Ceux qui ont exercé des responsabilités associatives, syndicales, électives, assurent la présidence du club des aînés, ont des fonctions de bénévolat à la mairie, à la maison de retraite. Les autres se retrouvent pour jouer aux cartes, aller danser.

« Le jeudi on se retrouve au club des retraités ruraux pour jouer aux cartes. Ça vieillit quand même de se retrouver toujours entre nous, nous dira Madame L. originaire d'un village situé à 20 km à l'Ouest de Lille. On assiste à des conférences, *Exploration du monde* à Tournai. On va toujours à cinq, deux veuves et une religieuse nous accompagnent. A Templeuve, petite commune du département du Nord, les anciens se retrouvent 6 fois par an, pour jouer au rami. Des réunions sont organisées par le Mouvement Chrétien des Retraités, avec à chaque fois un thème particulier. On tourne aussi, on va chez l'un puis chez l'autre. Mais il y a des tendances, moi je suis trop d'avant-garde. On aimerait plus voyager, à notre âge on voudrait se rattraper. Mais on a une petite retraite, les voyages en bus, nous pouvons nous les permettre, ça maintient une ambiance entre nous. »

Dans la Creuse, vestige des fêtes du passé, les bals du dimanche après-midi, se multiplient au printemps et en été. Ayant perdu leur ancienne fonction de rencontre des jeunes en vue de mariages, ils sont fréquentés par les anciens, qui s'y donnent rendez-vous d'un dimanche à l'autre.

¹ Boulard F. « Matériaux pour l'histoire religieuse du peuple français, XIXe-XXe siècles" Paris, Ed. du CNRS, 1982.

² Charivari, de caribaria : mal de tête, bruit discordant accompagné de cris, de huées.

Commentaire

Dans la conjoncture économique et sociale du début du XXI^e siècle, seule une toute petite partie des retraités a le choix du moment et des modalités de leur départ à la retraite. Les salariés des administrations et de l'industrie, ayant souvent des revenus peu importants, veulent savoir si la pension à laquelle ils ont droit leur permettra de vivre décemment. Ce n'est qu'une fois cet aspect de la question résolu, que leur réflexion porte sur d'autres aspects du passage, comme par exemple le rôle du travail comme rempart à l'ennui, le besoin de se sentir encore utile, la quête de nouvelles relations. Il leur est difficile de concilier deux messages contradictoires, travailler c'est être membre actif de la société, mais lorsqu'on a atteint un certain âge, il faut savoir laisser la place aux jeunes. Quant aux autres, la gamme de leurs motivations couvre un champ très large.

L'expérience du départ à la retraite

Pour prendre la mesure de l'impact du passage à un autre statut et à un autre mode de vie sur la personne, mieux comprendre ce qui est en jeu dans ce passage, les trois modalités du temps ont été mises à contribution. Sont présentées successivement les réflexions des personnes toujours en activité, par rapport à leur départ futur à la retraite, leur vécu du passage, les choix de nouvelles activités après avoir quitté leur emploi.

La retraite étant un évènement social, c'est la dimension sociale de la personnalité qui est concernée. Un ensemble de rôles et de fonctions, de compétences et de savoirs, deviennent sans objet. Se défait brutalement la partie de la construction de soi, initiée au moment du choix des études ou de l'accès au premier emploi, et poursuivi durant les années d'activité professionnelle. Parallèlement le retraité est libéré d'un ensemble de contraintes et d'obligations, qui encadrait jusque là sa vie quotidienne et qui n'a plus de raison de subsister.

Une partie d'entre eux ont vécu et appréhendé la cessation de leur activité professionnelle comme un saut dans l'inconnu, une rupture dans leur trajectoire de vie, l'ont décrit comme une épreuve, une accumulation de pertes : perte de leurs compétences, de leurs habitudes et de leurs repères temporels, perte d'un réseau social, d'un lieu de vie. Estimant que le trouble ressenti par ces retraités et la présentation qu'ils en faisaient, mettaient en évidence des aspects importants du lien de la personne avec son activité professionnelle et au-delà avec la société, nous y avons été particulièrement attentifs.

Si le départ à la retraite, en bouleversant son organisation quotidienne et ses liens avec les autres, a un impact sur l'image que la personne a d'elle-même et de sa place dans la société, quels sont les éléments en jeu, d'où lui viennent ces perceptions ? Pour répondre à ces questions, comprendre la nature et l'importance des retentissements provoqués par l'évènement, nous nous sommes centrés sur l'expérience de retraités qui, appréhendant et/ou vivant difficilement les changements occasionnés par la cessation de leur activité professionnelle ont souhaité pouvoir y réfléchir dans un dispositif adapté. Après avoir participé aux entretiens ils ont poursuivi leur réflexion sur les représentations et le vécu de leur départ à la retraite et l'organisation de leur vie de retraité, dans le cadre d'une des sessions de formation programmées à Paris, Strasbourg, Lagny/Marne et pour certains d'entre eux en s'inscrivant à l'atelier « Organiser sa vie après la retraite ». Le suivi des deux tiers d'entre eux, soit environ 40 personnes, s'est déroulé sur 5 mois, les autres ont été accompagnés à intervalle de trois mois environ sur une période comprise entre un et trois ans.

Pour la compréhension des données en jeu dans le passage, l'ordre chronologique a été adopté, en nous centrant successivement sur les connotations de l'idée de retraite avant sa survenue, la cérémonie du passage, les implications du départ à la retraite pour la personne, et les ressources qu'elle mobilise pour se donner un nouvel équilibre de vie.

Les pages qui suivent présentent successivement :

- L'impact sur la personne du passage et l'analyse des composantes de celui-ci
- La variété des souhaits et des projets mis en œuvre
- Les difficultés rencontrées et leurs sources
- L'analyse de ces données

Le départ à la retraite comme un futur proche

Parmi les messages annonciateurs de l'imminence du passage dans une nouvelle phase de l'existence, nous en avons choisi deux particulièrement fréquemment mentionnés : le sentiment d'avoir des difficultés à suivre le rythme imposé et le regard des collègues.

Les messages du corps

L'organisation et le rythme des tâches dans les entreprises ne tiennent que rarement compte des conséquences de l'avancée en âge. Lorsque des mesures sont prises, elles sont motivées par les projections démographiques annonçant le vieillissement de la population, et veillent à respecter les exigences de rendement des entreprises, mentionnent rarement le coût social des retraites anticipées¹. Dans la majorité des entreprises rien n'est prévu. La barrière, toujours présente dans les mentalités et les organisations, entre deux périodes distinctes, celle de l'activité professionnelle et celle de la retraite, l'idée qu'après le temps du travail viendra celui du repos, trouvent ici une première illustration de ses limites, voire des impasses sur le plan démographique et économique auxquelles elles aboutissent.

En signalant les différences de rythme par rapport aux salariés plus jeunes, le corps au travail est une horloge implacable. L'idée de devoir mettre un terme à son activité professionnelle, se manifeste ainsi bien avant la date officielle. Elle arrive avec la sensation d'être plus lent, de faire plus d'erreurs, de ressentir une plus grande fatigue à la fin de la journée.

Monsieur P., cadre d'entreprise, a de nombreuses responsabilités, mais à 66 ans il se rend compte qu'il ne peut plus les assumer comme autrefois :

« Avec l'âge vient une fatigue qui peut être telle que la nécessité de la récupération s'impose à vous. On remet alors au lendemain, on diffère. Parfois c'est difficile de remettre, il faut faire l'effort, mais c'est coûteux et le lendemain il faut se reposer. On fragmente les tâches, on prévoit des pauses, ça devient la règle. On se dit, « et bien non je suis trop fatigué je le ferai demain, ou je demanderai à quelqu'un d'autre de le faire à ma place », ce qui entraîne autour de soi une espèce de mise à l'écart, de stigmatisation de la vieillesse. Les gens se disent « il est trop fatigué pour qu'on le sollicite ». Nos contacts avec les autres ont l'air de se distendre, c'est parfois délicat à accepter mais on en prend l'habitude, on se dit « c'est la vie malgré tout. »

Pour rester performants, les salariés commencent par restreindre leurs autres activités. Tel est le cas de Madame S., 59 ans, professionnelle dans une association d'aide aux sans logis.

« Avant je faisais beaucoup de choses en plus de mon travail : chorale, danse, massages, sorties avec les amis, les cours d'Italien, l'aquagym. Téléphoner le soir me prenait beaucoup de mon temps. N'ayant pas été très loin dans les études j'ai suivi des cours de philosophie. Mais l'an dernier, lorsque

¹ Cf. La présentation du programme « Aujourd'hui pour demain de l'entreprise BMW » de Blandine Milcent dans son article : « En Allemagne, BMW aménage les postes pour conserver ses ouvriers âgés » ainsi que les commentaires qu'en font ses responsables : "Le défi est de préserver la compétitivité d'une main-d'œuvre qui vieillit. Pas d'adapter la production aux plus âgés... Nous ne sommes pas dans le romantisme social, mais bien dans l'industrie." Le Monde Economie du 24 septembre 2012

je rentrais chez moi vers 22 h 30, le matin j'étais sur les genoux. Depuis un an j'ai arrêté mes activités de loisir car pour tenir le coup au travail, il fallait que je me limite. »

Ceux dont le travail est physiquement contraignant, oblige à de nombreux déplacements, à subir des horaires décalés, s'aperçoivent eux aussi qu'ils ont des difficultés à suivre le rythme, à rester éveillé lors des réunions, à remettre à temps leur rapport. Leur expérience rejoint celle des personnes qui, licenciées économiques sur le tard et qui ont eu, après un temps de chômage, la possibilité de retravailler, découvrent qu'ils ont changé de rythme de travail.

« Licenciée économique à 55 ans, après deux ans de chômage, j'ai retravaillé pendant deux mois à la direction administrative d'un établissement médico-social. Je me suis rendue compte que j'allais beaucoup plus lentement qu'autrefois. Je n'arrivais pas à remplir mes colonnes et passais beaucoup de temps à vérifier que je ne m'étais pas trompé. Ça m'a démoralisée. J'avais l'impression de ressembler à ces vieilles personnes qui se noient dans un verre d'eau. Cette expérience m'a fait réfléchir à l'incidence de mon âge, m'a permis de prendre du recul. »

Entre aussi en ligne de compte l'ennui, la lassitude provenant du caractère répétitif des tâches, comme un élève qui ne changerait jamais de classe, ou à l'inverse la prise de conscience de son incapacité à maîtriser le flux des informations ou les nouvelles techniques qui transforment du jour au lendemain les manières de travailler au bureau et dans les ateliers.

Les attitudes et les discours des collègues de travail

Les collègues par leur comportement sont aussi porteurs du message. Une équipe réunit dans un même lieu des personnes d'âge différent. Elle est un peu comme une famille. Mais alors que ce sont les jeunes qui s'en vont du domicile de leurs parents, c'est l'inverse dans les entreprises. Les témoignages convergent sur les signes adressés par l'entourage professionnel à celui qui doit avoir l'élégance de ne pas trop tarder.

Il y a les regards et les propos des collègues qu'on rencontre, dans les couloirs ou à la sortie du self, qui ne s'attendaient pas à votre retour après le temps des vacances. Au plus profond de l'inconscient social est inscrite une temporalité à laquelle les salariés âgés sont invités à se soumettre. Pour Andrée, qui a fêté son anniversaire de 60 ans dans les jours précédant le premier entretien, ce sont ses relations avec les collègues plus jeunes dans son équipe de travail qui l'ont amenée à changer la perception qu'elle avait d'elle-même et à se convaincre que le temps était venu d'envisager de prendre sa retraite.

« Le lundi matin, à la cantine on n'a pas les mêmes événements à raconter que les plus jeunes. Comment parler de ses intérêts, après les récits des mariages, des naissances, de la rentrée à l'école des jeunes enfants, s'intéresser aux promotions, mutations, départs en mission ou en formation longue alors qu'on s'aperçoit que ce qui est évoqué n'est plus d'actualité et que tout en étant là on est déjà considéré comme ne faisant plus partie de l'entreprise. Chaque conversation attire l'attention sur le fossé qui s'accroît entre ceux qui sont au début ou au milieu de leur carrière et ceux qui sont sur le point d'y mettre un terme. Au début on n'est pas conscient de l'impact de ces moments sur son état d'esprit mais il affaiblit peu à peu la détermination de rester tandis que se manifeste le regret de devoir partir. Si bien qu'un jour, un événement parmi d'autres, une réorganisation du service, le changement d'ambiance suite à l'arrivée d'un nouveau responsable imposant des méthodes différentes, plus modernes, peut être suffisant pour emporter la décision. »

Et puis quand la date de la cessation d'activité se rapproche, devient officielle, il y a les mille et un rappels de la différence de situation du futur retraité par rapport à ses collègues, les réunions où il n'est plus invité, les formations à l'utilisation des nouvelles machines et

nouveaux langages dont il est exempté, les silences à son approche, les phrases toutes faites, les propos du supérieur hiérarchique, les cérémonies et les discours à préparer. Ces signes peuvent être perçus comme des incitations à se préparer pour la suite, ou comme des motifs d'inquiétude chez ceux qui n'ont rien prévu.

L'ambivalence des représentations concernant le départ à la retraite

Pour qui s'interrogerait sur la réalité et l'importance du bouleversement psychologique suscité par l'idée du départ en retraite, les témoignages de Monsieur R. et de Madame M. sont particulièrement éclairants.

Monsieur R., 72 ans au moment de l'entretien, a exercé la profession d'expert comptable dans un cabinet d'expertise. Ayant, en plus de son métier, des intérêts personnels, il a longtemps regretté de ne pouvoir s'y consacrer. Mais il n'est pas pour autant autorisé à demander une réduction de son temps de travail comme il aurait pu le faire, de crainte de se singulariser des autres membres de l'équipe et de peser sur le budget familial. Il avait de plus une attitude ambivalente par rapport à son départ à la retraite, y voyant une opportunité de faire ce qui lui plaisait tout en se demandant s'il serait capable d'assumer un tel changement. Il a finalement décidé de se familiariser avant l'heure, avec un futur encore lointain, en réduisant sa semaine de travail d'une journée. Pouvoir disposer de temps avant son départ officiel à la retraite pour s'initier à sa future situation de retraité, tel a été le choix de Monsieur R.

« 11 ans avant mon départ à la retraite, prise à 65 ans, j'avais demandé à travailler à 4/5^e de temps afin de disposer d'une journée par semaine à gérer moi-même. Devenu patron d'une partie de mon temps, j'ai pu ainsi commencer à prendre un peu ma vie en main. J'avais besoin de décompresser par rapport à un métier stressant et je voulais m'occuper plus de ma vie de couple, enrichir ma vie spirituelle. En prenant cette décision j'espérais que lorsque viendrait le moment de prendre vraiment ma retraite, ça ne poserait pas de problèmes, que je serais capable de prendre mon autonomie facilement. Je pensais m'y être préparé. Il m'a fallu deux ans pour que je m'habitue, pour que je ne me culpabilise pas de ne pas aller travailler un jour pas semaine. »

Les pensées cristallisées autour de l'idée de départ

Madame M. est née en juillet 1947. Assistante sociale, un métier qu'elle décrit comme une véritable vocation, elle a soixante ans au moment des entretiens. « J'ai existé par ma profession, par mon travail » nous dira-t-elle à plusieurs reprises. Alors qu'il lui aurait été possible de continuer à travailler, elle a décidé de prendre sa retraite à la fin de l'année 2007. La perspective d'abandonner sa fonction mobilise deux sentiments opposés qui tour à tour occupent son esprit : la retraite comme un nouveau départ ou un renoncement. A peine s'est-elle convaincue du bien fondé de son départ qu'elle le considère comme une erreur :

« L'an dernier j'étais en révolte par rapport à l'idée de devoir arrêter de travailler. Je ne pouvais pas entendre : vivement la retraite ! Mais depuis je me suis faite à l'idée. Je me suis dite je vais faire comme tout le monde. La jeunesse d'esprit n'est-elle pas de s'adapter ? Mais tout de suite après Madame M. poursuit : On est encore en vie quand on est en activité. Je ne suis pas prête à la retraite. Je n'ai pas encore franchi le pas, c'est peut-être de la lâcheté. Au fur et à mesure que s'approche l'échéance, je la retarde. »

Ce qui change dans le choix des personnes dont Mme. D. recherche la compagnie

Son hésitation à choisir se manifeste dans le choix des personnes dont Madame D. apprécie la compagnie. Future grand-mère, au moment des pauses elle rejoint celles de ses collègues qui sont enceintes et tricotent des vêtements pour leur futur enfant. Mais elle est aussi heureuse, chaque soir en quittant son travail, de venir passer une heure avec une dame plus âgée qu'elle de trente six ans. Les échanges qu'elle a avec cette dame remplacent ceux qu'elle aurait aimé avoir avec ses parents trop tôt disparus. Ils l'aident à dédramatiser un futur qu'elle a du mal à envisager sereinement, à remettre en perspective des pans de son histoire de vie brutalement arrêtés.

Le départ à la retraite comme retour sur des événements du passé

Pour Madame J, la perspective toute proche de son départ à la retraite lui a remis à l'esprit d'autres ruptures difficiles de son parcours de vie. Elle est fille unique d'une famille d'origine rurale qui a vécu l'évolution des métiers agricoles avant guerre, a été obligée de s'adapter. Après une enfance et une adolescence heureuses, elle a douloureusement ressenti le décès de son père, mort en 1963, après avoir été prisonnier de guerre de 1940 à 1945. Mariée à un garçon originaire du même village qui a fait carrière dans la fonction territoriale, son divorce en 1988 a été un second traumatisme. Madame J. a élevé seule ses deux fils et a réorienté ses intérêts sur son métier et ses activités à la mairie, tout en gardant un vif regret de sa vie maritale. La perspective du départ à la retraite a réactivé deux séparations qui ont laissé des traces. La cessation de son activité professionnelle se situe dans la continuité de ces ruptures, fait resurgir des épisodes sensibles du passé.

Commentaire

La majorité de salariés aux revenus modestes sont d'abord préoccupés par les aspects économiques du départ à la retraite. Ils veulent savoir si la pension à laquelle ils ont droit leur permettra de vivre décemment. Ce n'est qu'une fois cette question résolue, que leur réflexion rejoignant celle des personnes plus aisées, porte sur d'autres aspects du passage, comme par exemple le rôle du travail comme rempart à l'ennui, le besoin de se sentir encore utile, la quête de nouvelles relations qui ne se résument pas à être des bavardages. Il leur est parfois difficile de concilier deux messages contradictoires, travailler c'est être membre actif de la société, mais lorsqu'on a atteint un certain âge, il faut savoir laisser la place aux jeunes. Leur questionnement est confirmé et enrichi par leur expérience des phases ultérieures : le passage du statut d'actif à celui de retraité et la situation dans lequel ils se trouvent quelques mois ou quelques années après leur départ.

La cérémonie du départ : un rite de passage ?

Même lorsque le salarié est soulagé à l'idée de partir, qu'il estime que les satisfactions tirées de son travail ne compensent pas les charges et contraintes qu'il doit assumer, le rituel du départ à la retraite le met face aux implications, réelles et symboliques, de l'événement, ce que chacun peut observer en assistant à la cérémonie du départ d'un collègue ou d'un ami.

Le départ à la retraite, tel qu'il se déroule dans la société française, est un moment important. A l'hôpital s'agissant d'un directeur, ou d'un cadre soignant il se prépare longtemps à

l'avance, donne lieu à maints conciliabules et réunions informelles. Réunissant collègues de travail, proches et amis, la cérémonie officialise le passage à une autre phase de l'existence, et se fait d'une manière à la fois solennelle et festive. Le directeur, les membres de l'équipe, ceux et celles avec qui l'on a travaillé à d'autres moments et dans d'autres lieux, ont été conviés. Après les discours officiels, l'évocation de sa trajectoire professionnelle, les remerciements, un peu de musique et des poèmes, la remise des cadeaux, beaucoup d'émotion, on se retrouve un verre à la main, pour évoquer des souvenirs, renouer des liens, promettre de se revoir. A la SNCF, pour le départ à la retraite d'un conducteur de train, une cérémonie est organisée sur le quai ou à l'entrepôt, souvent au terme de son dernier voyage comme professionnel. La locomotive était autrefois ceinte d'un ruban. Des avertisseurs, des trompettes, des pétards, parfois l'harmonie municipale de son village, fêtent l'évènement. A la descente du train, ses collègues et sa famille sont présents pour l'accueillir et se retrouvent pour un repas.

Tout en se présentant comme un rite de passage, cette cérémonie marque la sortie du retraité du monde professionnel¹. Ce qui était vécu dans les mois précédents, sur un plan mental, se joue ici en un seul acte et dans un seul lieu. Le rappel de sa carrière, de ses moments importants et cocasses, est suivi de l'évocation, beaucoup plus discrète, du futur qui l'attend. Il est question de ses goûts et de ses intérêts annexes, souvent du voyage, qui marque la coupure entre ce qu'il laisse derrière lui et ce qu'il va retrouver. Dans la réalité celui qui part quitte ses collègues, ne fait plus partie des équipes qui continueront sans lui. A l'hôpital, tant qu'ils sont en activité, les professionnels portent une blouse, et au moment du départ, ils l'enlèvent, d'où l'expression souvent entendue, « alors tu rends ton tablier ? » Mais dans la tête de la personne qui s'en va, elle sent qu'avec sa blouse lui a été enlevé une partie importante de ce qui lui donnait son identité. Elle sait que dorénavant à la question qu'est ce vous faites ? Il lui faudra répondre, je suis retraitée. Ce qui est en jeu n'est plus comment tenir compte de la baisse de certaines de ses capacités mais le passage brutal du statut d'actif à celui de retraité, en assumant toutes les connotations ambivalentes véhiculées par ce terme dans notre société. Le départ est un soulagement pour certains, une source d'inquiétude pour d'autres, notamment pour ceux qui se sont impliqués dans leur métier, ont exercé des fonctions de responsabilité, ont été durablement façonnés par cette longue expérience. Une fois qu'ils ont quitté leur fonction, la société les appelle retraités, mais ils conservent dans leur esprit une image en rapport avec leur profession et ont des difficultés souvent à endosser leur nouveau rôle.

Anne-Marie Guillemard a étudié l'impact de la mise hors circuit que constitue le départ à la retraite, sur les comportements, les « conséquences que la gestion de ce rapport par la société a sur les comportements des retraités, ... la découverte que font les travailleurs de la contradiction entre une civilisation qui valorise essentiellement le travail, la productivité, et ce temps libre qu'on leur accorde qui risque de n'être plus qu'un temps vide à leurs yeux. » (**Guillemard** 1972 pp. 20 à 22).

Peu y sont préparés. Après la cérémonie, le retraité se retrouve avec lui-même et un environnement familial et amical plus ou moins étoffé. Il a en mémoire un mode de vie, un milieu relationnel, un emploi du temps et en perspective vingt à trente ans de vie.

¹ **Van Gennep** A. 1909 « Les rites de passage : étude systématique » Paris, édition originale 1909, E. Nourry, rééd. 1981.

Commentaire

Le départ à la retraite tel qu'il se déroule aujourd'hui, même non précédé, comme c'est souvent le cas dans l'industrie, d'une sortie anticipée de l'entreprise, est un exemple de gestion du découpage des âges de la vie qui ne correspond plus aux données démographiques et sociétales actuelles, et doit par conséquent être revu. Mais aussi longtemps que la barrière érigée entre la vie active et la vie de retraité et la dualité des regards portés sur l'une et sur l'autre, n'ont pas disparu, la retraite pour une partie de la population loin d'être le passage à une nouvelle étape de l'existence, se résume à un retrait de la vie sociale. Rares sont les entreprises qui prévoient un retrait progressif et adapté de la vie professionnelle, donnant à leurs salariés la possibilité de réorganiser leurs activités, de continuer à exercer et enrichir leurs compétences et leurs savoirs, de créer d'autres liens. En l'absence de telles mesures, le départ à la retraite est alors trop souvent vécu comme une exclusion et une coupure radicale dans la trajectoire de vie. Nous avons décrit dans les pages suivantes ce que représentait le passage en nous fondant sur les contributions des membres des groupes qui ont participé aux sessions.

L'expérience du statut de retraité

Pour prendre la mesure de ses implications, il faut éviter de limiter l'étude du départ à la retraite aux semaines et aux mois avant et après sa survenue. En envisageant un espace de temps plus large, il est possible de mieux saisir les conséquences de l'évènement et la lecture qu'en font les intéressés. Si dans environ 60% des cas, un réajustement de leur équilibre psychologique et un réaménagement de leurs relations sociales se réalisent peu à peu, ce n'est pas le cas des autres.

Avant d'illustrer la signification et les retentissements du passage par des exemples voici un résumé des principaux constats énoncés par les participants à l'étude : Le départ à la retraite est l'entrée dans une situation et un univers mental très différents de ceux que l'on vient de quitter. Auparavant on était porté par la vie, on n'avait pas trop besoin de réfléchir. Tant qu'on était au travail, chargé de famille, les contraintes, les satisfactions et les devoirs de la vie quotidienne, comblaient les besoins de réassurance et de sécurité affective, empêchaient de s'interroger sur le sens de la vie, constituaient autant d'obstacles à l'irruption de l'angoisse existentielle. Passés les premiers mois ou années après le départ à la retraite, on mesure le changement qui s'est produit, les nouveaux défis auxquels on doit faire face. C'est maintenant au retraité qu'incombe la tâche de se trouver un nouvel équilibre de vie dont il pressent qu'il sera très différent de l'ancien, plus fragile et qui évoluera avec le temps. Il ne suffit pas pour réussir cette mutation de remplacer ses anciennes activités par d'autres, d'organiser autrement son temps. Il faut être capable de se trouver une nouvelle position, de nouvelles raisons de vivre, qui justifient, aux yeux de soi-même et des autres, qu'on existe en tant qu'individu ayant toujours une place dans la société, comme le formule Madame G. qui après avoir été ouvrière d'usine et déléguée syndicale, a fini sa carrière comme cadre administratif.

« Dans ma vie j'ai eu des joies obligées, je n'ai pas réfléchi, j'ai avancé. J'ai toujours été un peu bousculée. J'avais inconsciemment, je me laissais porter par mes engagements et mes choix. J'aimais bien ne pas trop avoir à réfléchir sur le sens des choses. Ça ne me dérangeait pas. Une fois en retraite, je me suis posée, j'ai pris un agenda, j'ai cherché des fils conducteurs. Je me suis demandé comment je vais survivre. J'ai décidé de recommencer une nouvelle vie, de rencontrer d'autres gens, de fréquenter d'autres milieux sociaux que ceux que j'avais connu durant ma vie active. Je m'occupe aujourd'hui de tout autre chose. »

La découverte de manières d'être et de penser ignorées précédemment

Les témoignages recueillis permettent d'identifier, pendant une période qui peut être de quelques mois à plusieurs années, quatre phases successives, que tous les retraités ne parcourent pas systématiquement, ni de la même manière, ni jusqu'à leur terme, mais qui se retrouvent dans les entretiens et leurs contributions aux sessions : L'entrée dans une phase de turbulence avec la perte de ses repères habituels, une phase de doute sur ses capacités, le retour à une confiance en soi et à une mobilisation de ses ressources pour une partie d'entre eux, suivie du redéploiement de leurs intérêts et de leur mise en œuvre dans des projets très variés et selon des modalités diverses, la difficulté pour les autres d'accepter la transition, de se donner une nouvelle organisation de vie. Après leur présentation, la dernière partie de ce chapitre porte sur les difficultés rencontrées par une partie des retraités, et la compréhension de leurs causes ainsi que l'aide que leur apporte le dispositif mis sur pied.

La sensation d'être entré dans une zone de turbulence

Ce qu'on ressent une fois retraité ne ressemble en rien à ce qu'on s'était imaginé auparavant. Le passage apporte à certains l'impression d'un grand soulagement, à d'autres celle d'être entré dans une zone de turbulence. Par rapport au métier exercé auparavant, à tout ce qu'on a acquis comme savoir et expérience, « pendant les quarante ans durant lesquels on a beaucoup trimé », on a la sensation que cela a perdu toute utilité et qu'on ne sert plus à rien.

Il faut avoir vécu l'évènement pour se rendre compte de l'importance du changement explique Madame S. ancienne architecte « Pendant 6 mois j'étais mal, perte de clés, de carte bleue, des choses cassées. J'ai eu du mal à reconstituer ma carrière, j'oubliais des feuilles de paie. Je ne savais pas à quel organisme m'adresser pour me faire une petite retraite. Et puis quand tout a été fini, un émerveillement. J'étais à la retraite. »

Invitées à qualifier le passage d'une vie à l'autre, la grande majorité des personnes l'ont décrit comme une plongée dans une vie complètement différente de celle connue antérieurement. Rares sont les individus qui ont pressenti à l'avance ce qu'ils auraient à vivre. Même ceux qui s'y sont préparés longtemps à l'avance sont surpris. « Cela n'a pas été un nuage noir mais les premiers temps j'ai eu le sentiment d'une grande fatigue, il m'a fallu deux ans pour l'évacuer, me dé stresser ». Ce constat de Monsieur C. rejoint celui de Madame F. :

« Depuis que je suis en retraite, je suis tout le temps dans un balancement, est-ce la fatigue ? J'ai mal partout. Je ne sais plus très bien ce dont j'ai envie, qu'est ce qui me ferait plaisir, mes pensées volent dans tous les sens. Avant je lisais, je sortais, je chantais, je ne me posais pas de questions. J'étais contente de mon activité professionnelle d'enseignante et à la maison satisfaite de servir de lien pour les membres de la famille, de voir que les gens étaient heureux de venir chez nous. Avec mon mari tout coulait tout seul. J'avais l'impression qu'à la retraite j'aurais plein de temps de libre pour continuer à faire tout ce qui me plaisait. Mais depuis que j'ai arrêté de travailler la vie se présente autrement. Je n'ai plus rien de prévu, à part la gymnastique une fois par semaine et un ami qui vient régulièrement dîner. Je ne sais plus si j'ai envie de m'occuper des personnes en maison de retraite, des sujets âgés. »

Madame G. a fait toute sa carrière comme cadre administratif dans une grande entreprise. Au moment de son départ à la retraite, elle n'avait pas prévu ce qu'elle a d'abord appelé un « passage à vide » et il lui a fallu du temps pour accepter de se considérer en apprentissage.

« Par rapport à mes projets conçus il y a peu de temps et ceux qui me viennent à l'esprit, ça n'a plus rien à voir. Ce qui est nouveau et difficile, c'est de prendre vraiment du temps pour soi, mais dès que je le fais, je me le reproche, n'est ce pas de l'égoïsme ? Ça me fait drôle de ne plus avoir des choses cadrées. Je me sens dans le gouffre, je ressens le vide d'activités, une impression de désarroi et de solitude. Cet état d'esprit rejaillit sur mes relations aux autres, j'ai besoin de faire un effort pour être disponible, je dois faire appel à ma volonté. J'ai pris conscience que je suis engagée dans une phase transitoire qui me demande un effort d'adaptation. Je dois prendre le temps de réapprendre à vivre. »

Soulagés de ne plus être astreint à un travail exigeant, d'autres participants ont pensé les premiers mois que tout était devenu possible, qu'il ne leur restait plus qu'à se faire plaisir, à prendre du bon temps. Madame M. cadre dans une entreprise de réinsertion, a quitté « un cadrage hyper rigoureux » pour découvrir et apprécier une grande liberté. Elle a fait la fête avec tous ceux qui l'avaient accompagnés jusque là, a rempli son agenda d'un tas d'activités différentes : cuisine, travaux, loisirs/cinéma, marche, yoga, études, conférences sur des thèmes qui l'intéressaient. « Libérée des contraintes professionnelles, j'ai vécu les six plus beaux mois de ma vie, ». Mais elle n'a pas poursuivi longtemps dans cette voie. Quelques

mois après le départ de son entreprise, elle s'est aperçue qu'elle était entrée dans une période de flottement et qu'elle avait perdu ses repères.

« Au bout de 7 mois, après une période de fête, j'ai paniqué je me suis trouvée perdue. Je sentais que ma vie avait perdu son sens. Ce que je faisais était gratuit, sans intérêt. Maintenant il faut que je trouve par moi-même comment donner de l'importance à ce que je fais, accorder de la valeur aux actes que je pose, des actes très différents des actes professionnels d'autrefois. Avant j'avais une boulimie de travail qui me donnait l'impression d'exister, aujourd'hui je cherche des repères fixes d'une nature radicalement différente. »

Madame N. 61 ans, enseignante de philosophie a pris sa retraite trois mois avant de s'inscrire à une session Parcours de vie. Sa présentation reprend nombre de points énoncés par Madame G. et Madame M., notamment l'idée de la retraite comme un nouveau départ, et y ajoute des aspects nouveaux.

« A la retraite je m'étais dit, ça va être formidable ! Je me suis retrouvée face à moi-même et j'ai voulu savoir qui j'étais. Mes choix antérieurs me sont revenus en mémoire et je me suis rendue compte que j'avais été assez passive pendant 20 ans. J'ai découvert aussi un autre rapport au temps, il fallait que je me dépêche. Qu'est-ce que j'allais faire ? J'ai laissé venir toutes les questions qui étaient restées en suspens. Je suis en phase de reconstruction comme si j'avais 15 ans, Pourquoi je vais par là ? Qu'est ce que je suis ? Je suis seule à décider. Il me reste le chant. Ce n'est pas seulement un plaisir, c'est aussi un miroir. Les cordes vocales, c'est soi. Je me sens très jeune, j'ai l'impression de tout réapprendre alors que je suis une mamy. Je ne pense pas qu'on puisse accueillir l'autre si on ne s'est pas accueilli soi-même. »

Sa présentation, facilitée par son entraînement à la manipulation des concepts et à l'introspection, présente en raccourci les éléments caractéristiques du vécu du départ à la retraite tel qu'ils ont été exprimés lors des entretiens et des sessions : l'espoir d'entrer dans une étape de vie nouvelle et créative, à laquelle succède l'étonnement de se trouver face à une situation très différente de celle attendue, la découverte de sa passivité durant sa carrière professionnelle, de la nécessité d'adopter une démarche plus active, et une conscience plus affirmée de la brièveté du temps. Emerge le sentiment d'être revenu à une étape antérieure de reconstruction de soi, demandant d'accepter d'être à la fois une mamy et une adolescente de 15 ans, en décalage avec sa position familiale et son âge chronologique. Ces données sont associées au passage d'un statut à l'autre. Elles sont généralement ignorées des générations plus jeunes, dont le regard sur les personnes âgées est très différent de celui que ces dernières portent sur elles-mêmes.

Le manque de préparation

Au moment du choix de nouvelles activités, d'un nouvel emploi du temps, le nouveau retraité s'aperçoit que sa vie passée ne l'a pas préparé à ces tâches. Auparavant il était immergé dans le quotidien sans avoir à réfléchir, ni la possibilité de s'arrêter, et il arrive à l'orée de la vieillesse avec de multiples expériences mais sans connaissances utiles pour organiser sa nouvelle vie, ce que découvre Monsieur M. enseignant, six mois après son départ à la retraite.

« On se rend compte qu'avant de décider quoi que ce soit, il faut d'abord prendre le temps de réfléchir, de s'informer, ce qui suppose de se poser, de surseoir, de retarder les décisions. Il faut pouvoir résister à la pression intérieure, à l'inquiétude qui nous pousse à ne pas nous isoler des autres, refuser de saisir la première opportunité qui s'offre à nous de crainte d'être laissé de côté, s'extraire de l'influence de notre entourage qui ne nous voit pas avec notre regard, mais qui au vu de notre carrière, est sensibles

aux compétences dont on dispose et voudrait nous voir les utiliser et non pas à notre quête d'autre chose, d'authenticité, à notre besoin de nous arrêter pour réfléchir. »

Une phase de doute sur ses capacités

Une partie des personnes rencontrées avait pensé que le départ à la retraite leur permettrait d'innover, de tenter de nouvelles choses. Mais le moment venu elles s'interrogent sur leurs capacités de le faire.

« Actuellement, je suis entre quatre murs toute seule devant les fourneaux. Je me rends compte à mon âge qu'on n'est plus porté, il faut que ça vienne de soi, c'est moins évident. Il y a moins un ensemble, je suis dans la recherche. Il me faut plus de stimulation. Le temps est venu de faire des choix qui demandent un engagement personnel. »

En se retrouvant devant la nécessité de choisir et de décider elles sont renvoyées à elles-mêmes et à leur plus ou moins grande facilité à gérer une telle situation. Est en jeu leur aptitude à remplacer l'étayage apporté par leur activité professionnelle et leur rôle de responsable de famille, par de nouveaux intérêts, de nouvelles relations. Mais la première source de leur étonnement est leur difficulté de réfléchir d'une façon productive, de faire des choix et de s'y tenir. Madame M. décrit ainsi son embarras :

« J'ai toujours eu plein d'idées pour les autres, mais lorsque est venu le moment où je devais en avoir pour moi j'ai beaucoup hésité : j'avais envie de marcher, de respirer, de faire autre chose que de ranger. Il fallait aussi que je me répare de tout ce que ma famille avait drainé comme énergie chez moi. Ma hantise était d'éviter de retomber dans mes modes de fonctionnement habituels. Alors que j'avais le souhait de réduire mes activités, j'ai découvert que je faisais quand même beaucoup de choses, parfois trop, alors que le corps défaillait. Je me suis retrouvée une fois de plus, débordée, avec un programme rempli. Je constate que j'ai toujours autant de mal à faire des choix. »

Un affaiblissement de l'image de soi

Madame M. 62 ans, enseignante à la retraite depuis deux ans, tout en énumérant les obstacles qui l'empêchent de définir ce qu'elle aimerait faire, se culpabilise, ressent un manque de détermination pour s'occuper d'elle-même.

« J'ai l'impression de ne pas consacrer le temps que j'aimerais à ma recherche, du fait des nombreuses contraintes matérielles que je dois assumer : les dégâts des eaux, les démarches administratives à la suite du décès de ma mère. Sans m'en apercevoir je me suis trouvée accaparée par les tâches domestiques et la succession. Je suis trop investie dans les tâches immédiates. »

Madame L est dans le même état d'esprit. Elle aimerait que son entourage tienne compte de sa situation, de sa recherche de nouveaux intérêts et d'un autre emploi du temps, aimerait éviter les surprises et les malentendus. Elle a comme projet de réajuster son rythme quotidien avec celui de son conjoint. Mais elle hésite à lui en parler.

« Alors que je suis dans une phase de réflexion par rapport à ma vie, mon époux est encore en plein dans ses activités et il s'attend à ce que je m'occupe beaucoup plus de la maison que lorsque j'étais en activité. Il se couche tard et s'attend à ce que le soir je lui tienne compagnie. Le matin j'aimerais démarrer la journée très tôt et il faudrait que je me lève avec une lampe de poche. »

Se manifeste, aussi bien chez les femmes que chez les hommes, une difficulté à prendre des décisions et à les imposer à leur entourage, comme si depuis qu'ils étaient retraités leur vie

personnelle avait perdu de l'importance. Voici la manière dont l'exprime Madame J. enseignante, à la retraite depuis 18 mois.

« On est seul à assumer la responsabilité de ses choix, et les profits attendus de son engagement peuvent apparaître moins importants que de satisfaire à d'autres exigences, notamment celles exprimées par ses proches. Est-il vraiment opportun de maintenir son projet d'aller à son cours de Japonais alors que sa fille a besoin de quelqu'un qui puisse rester auprès de son enfant malade ou que sa mère très âgée réclame votre présence ? Doit-on rester ferme quitte à paraître égoïste aux yeux des autres, ou au contraire leur céder mais au risque d'y perdre un peu de son indépendance et de ses motivations ? »

« A force de compromis on perd la confiance en soi, on se fait bouffer. Vient alors une sorte d'inhibition, le risque de chantage de l'entourage. On peut avoir tendance à se dire, à quoi bon ! Mais il faut résister et admettre qu'on est en apprentissage. »

L'embaras face à la multiplicité des choix

Les sociologues qui ont étudié l'impact de la perte des rôles sociaux et familiaux sur l'individu, ont décrit au moment du départ à la retraite l'embaras des sujets, le risque de repli sur leur environnement immédiat ou l'engagement précipité dans de nouvelles activités. Les trois risques majeurs face à cette situation sont l'abandon de ses aspirations personnelles, le renoncement à ses projets, le remplissage de son temps par ce qui se présente de crainte de la solitude et de déplaire à son entourage. Madame L. participante de l'atelier *L'organisation de sa vie après la retraite* décrit son état d'esprit du moment.

« Maintenant que je suis libre je cherche ce qui me ferait plaisir. Mais il y a tellement de choses qui me tentent. Il faut que je trouve *moi-même* de nouveaux engagements, que je réfléchisse en particulier au sens de ce que je vis maintenant. Mais se donner des projets tout en restant disponible pour ce qui peut se présenter, n'est pas chose facile. »

Eviter la dispersion, faire des choix réfléchis qui correspondent à ce qu'on a envie de faire et se donner les moyens de les réaliser, Madame B. découvre elle aussi que ce n'est pas chose aisée.

« Avant j'avais un agenda rempli, une boulimie de travail, aujourd'hui je cherche à avoir des repères fixes tout en me gardant la possibilité de saisir de nouvelles opportunités. Faire des études ? Je le fais en partie. Alors que c'était mon souhait, à 18 ans je n'ai pas pu reprendre des études, mon statut d'aîné m'obligeait à me consacrer à mes frères et sœurs. Et puis j'évite de prendre trop d'engagements pour rester disponible, pour pouvoir saisir les nouvelles opportunités qui se présentent. »

Se retrouver apprenant

Vient un moment où le sujet accepte sa nouvelle situation, l'idée d'être rentré dans une phase de transition, d'être face à la difficulté de concilier le désir d'une vie plus en accord avec ses aspirations avec la hantise de l'inconnu, de l'échec, de la solitude et du rejet.

« J'ai pris conscience que je suis engagée dans une phase transitoire qui me demande un effort d'adaptation. Je dois prendre le temps de réapprendre à vivre. »

« De mes journées au début j'ai eu l'impression de n'avoir rien fait. Il faut être patient, savoir prendre le temps, trouver le moyen de concilier une recherche personnelle avec la vie du couple et celle de la famille qui continue comme avant. Ce n'est qu'après coup que je me suis dit que si, j'avais quand

même peu à peu réussi à y voir plus clair, à m'habituer à ma nouvelle situation, à réfléchir à mes priorités. »

On relève durant cette période un balancement entre la reproduction de ses pratiques et modes d'être antérieurs et le désir de changer, comme l'explique Madame B.

« Autrefois je répondais à toutes les demandes qu'on me faisait, il fallait que j'assume. Cette attitude d'esprit je l'ai encore à certains moments. Une impression de disponibilité, d'être le pompier volant de ma nombreuse famille. Elle m'a toujours convenu. N'est-ce pas là ma vocation ? J'accroche à tout ce qui se passe, je suis curieuse, j'ai envie de tout. Nous avons toujours été un pôle de rencontre, c'était notre rôle à nous dans la famille. Cependant j'entre dans un moment de ma vie où j'aspire à plus de sérénité. Maintenant que les anciens sont partis (que les parents sont décédés) et qu'on se retrouve en première ligne, on devrait pouvoir prendre du temps pour soi. J'ai envie de m'engager dans tout autre chose, mais je redoute de me retrouver seule, sans projets. »

Etre à l'écoute de ses aspirations

La suppression de l'étayage apportée par l'exercice d'un métier, place l'individu face à lui-même, à sa plus ou moins grande facilité d'être à l'écoute de ses aspirations et de les traduire en actes. Voici les observations de participants, dont l'âge se situe entre 62 et 68 ans et ayant exercé un métier dans le tertiaire, lors d'un atelier intitulé : *Organisation de sa vie après la retraite*, le troisième jour de la session.

« Je me suis toujours beaucoup occupée des autres, le moment est venu de m'occuper de moi. J'ai besoin de mettre ma vie en conformité avec mes valeurs et mes aspirations. Le moment est venu de donner du sens à ma vie, de vivre en mettant en application mes valeurs d'attention aux autres et de tolérance, de contribuer à des changements, d'exercer mon libre arbitre d'une façon éclairée. »

« Je suis surprise de me découvrir à mon âge toujours très motivée. Je suis en plein questionnement ; je voudrais comprendre quelque chose, savoir qui je suis, être en harmonie avec moi-même. C'est bien que ça advienne. »

« C'est seulement maintenant, depuis que le travail s'est arrêté, que je me pose des questions sur moi-même, que j'ai envie d'approcher mes vérités, à quoi je crois vraiment, pourquoi je suis là. Trouver un sens à ma vie. Je suis seule et j'ai envie de progresser. Je dois le faire par moi-même et avec d'autres, aborder des choses qui concernent plus l'humain dans son universalité. »

« Elargir ma réflexion à des choses plus universelles. Je souhaite pouvoir trouver en moi-même des réponses à des questions plus larges, à ma quête de spiritualité. On ne peut pas tout faire. J'aimerais approfondir ma réflexion sur les grandes choses, me mettre dans le silence. J'aimerais aussi pouvoir accepter les pertes avec plus de sérénité. »

« Aujourd'hui je ne sens pas encore d'unité dans ce que je fais. Quand j'ai vécu une journée banale, à ne rien faire de particulier, je m'en veux, je voudrais trouver du sens. J'apprécie la liberté de faire des choix en fonction de ce qu'on pense être bien pour soi, essentiel, des choix en cohérence avec ce que l'on ressent. C'est pour moi une manière de vivre une certaine spiritualité. Pour cela j'avais un besoin de culture et me suis donnée du temps pour m'informer. J'ai suivi des cours à la Villette, des conférences en sciences humaines et sociales. »

Ce n'est que quelques mois après, parfois un à deux ans plus tard, qu'une appréciation plus sereine et objective, moins affective, de ce que l'évènement a déclenché peut se faire.

Commentaire

Dans la suite des recherches d'Anne-Marie Guillemard sur la retraite, adoptant une posture anthropologique, considérant l'activité professionnelle comme un élément fondamental dans la construction de la personnalité, faisant l'hypothèse que le départ à la retraite affecte tous les individus, quelque soit leur positionnement social, nous avons cherché à comprendre les processus en jeu l'impact du départ à la retraite sur les personnes, en analysant les contributions et réflexions des personnes rencontrées en entretiens et ayant participé aux sessions, comme l'illustre l'exemple qui suit. Monsieur X., 65 ans, est un ancien directeur d'hôpital. En retraite depuis trois ans, faisant un parallèle entre sa vie professionnelle passée et sa nouvelle situation voici ce qu'il en déduit comme réflexion et les questions qu'il se pose.

« Ma vie professionnelle s'est déroulée toute seule, il était inutile de se soucier. Dans mon métier on change périodiquement de lieu d'activité, on va de ville en ville, d'endroit en endroit. Cinq ans avant ma cessation d'activité professionnelle, je ne savais pas où j'irai m'installer après ma retraite. Je ne m'y étais pas préparé. Au dernier moment j'ai posé mes affaires et je suis parti. Les trois premières années sont passées toutes seules, de l'activité, des choses à faire, j'en avais tout le temps. On a acheté une maison à Orléans, mais qu'est ce qu'on allait faire à Orléans ? On a finalement choisi la région parisienne, Paris, le 11^e arrondissement, un endroit commode à partir duquel on peut aller partout. Deux de nos enfants vivent à Paris, le troisième est à Clermont Ferrand. Mon épouse et moi on s'occupe des petits enfants, mon agenda est toujours rempli, j'espère que cela va durer comme ça. J'aime la lecture, le théâtre, la gymnastique. Mais est-ce suffisant ? J'ai une inquiétude, je modifie mon regard sur les choses. Je me suis rendu compte que j'étais excessivement passif par rapport à ma nouvelle situation. Suffit-il d'attendre que les choses se présentent ? Doit-on se contenter de ce qu'on a ? Faut-il au contraire se passionner pour une cause ? J'ai vu un film *Into the wild*, qui a eu un sens très fort pour moi. Il s'agit d'un jeune homme qui abandonne tout pour partir à la recherche de lui-même. Il se demande : qui suis-je, quelle est ma vérité ? Il ne veut rien devoir à personne, et à la fin il découvre l'importance de la relation. »

Dans le récit de Monsieur X., on relève des éléments qui sont revenus fréquemment dans les entretiens, relatifs au départ à la retraite et aux années qui ont suivies l'évènement : l'absence d'anticipation concernant l'après-retraite, la période de flottement qui a suivi le départ, le temps nécessaire pour se rendre compte d'être entré dans une nouvelle étape de sa vie. De la prise de conscience que quelque chose d'important avait changé avec le passage, s'en est suivi un changement d'attitude mentale par rapport à sa nouvelle situation, se traduisant par de la perplexité sur la bonne attitude et les décisions à prendre, l'hésitation dans le choix de ses engagements, l'émergence de questions qu'il ne s'était pas posés auparavant. Privant l'individu de l'étayage de son *insertion* professionnelle, l'obligeant à rompre avec ses habitudes, sollicitant ses capacités d'être acteur et auteur de sa vie, le départ à la retraite, en même temps qu'il lui apporte le sentiment d'être rentré dans un territoire inconnu, peut soit l'amener à adopter une position de retrait, ou après l'avoir déstabilisé, provoquer comme dans le cas présent, une mobilisation de ses capacités d'analyse et de questionnement.

S'il faut se garder de toute généralisation, tant les situations sont diverses, l'analyse des contributions des participants a celle-ci a confirmé l'hypothèse que le départ à la retraite remet en question la partie de la construction de soi, initiée au moment du choix d'un métier et de l'entrée dans le monde du travail, a montré le travail psychologique nécessaire pour se défaire des attachements antérieurs, reconfigurer son mode de vie, se donner de nouveaux objectifs. Elle a aussi confirmé le rôle de l'engagement professionnel dans la construction de la personnalité, l'importance de la dimension sociale dans l'image de soi, ainsi que les conséquences sur les personnes de la manière dont le départ à la retraite est imaginé et géré.

Ainsi en complément de l'approche sociologique d'Anne-Marie Guillemard selon laquelle « Au fur et à mesure de l'avance en âge, le jeu des déterminismes sociaux se fait plus étroit et les chances de mobilité sociale et de conduites en rupture deviennent plus restreintes, sinon inexistantes. La vieillesse est alors la phase de la vie consacrée à la pure reproduction des comportements déjà appris. Le moment où la possibilité d'émergence de nouveaux rapports sociaux, où l'introduction de nouveaux modèles de conduite productrices ou consommatoires est compromise. » (**Guillemard** 1972, p. 232, 233), une lecture différente de l'impact de l'évènement sur les personnes, centrée sur ses dimensions existentielles et psychologiques, est possible.

D'autres enseignements seront présentés, après examen des phases ultérieures du départ à la retraite, et à la fin de ce chapitre.

Engagements des personnes devenues retraités

Introduction

Après l'étude du passage d'un statut à l'autre, nous avons pris comme thème les nouveaux engagements que se donnaient les retraités en compensation de ceux qui étaient devenus sans objet. Tout en ayant à l'esprit la typologie des conduites de retraite d'Anne-Marie Guillemard, notre objectif n'était pas de le valider, ni de nous en servir pour y positionner les participants de l'étude. Notre intérêt pour cette question ne provenait pas non plus des discours officiels, défendant l'idée d'une retraite active, ni des incitations à bien vieillir. La question du mode de vie et des activités à recommander aux personnes parties en retraite, oppose les défenseurs de la retraite repos, à ceux qui militent pour la poursuite d'une vie active, et qui bénéficient aujourd'hui de l'écoute des pouvoirs publics. Mais les instances officielles, plutôt que de considérer sérieusement le devenir des retraités, se limitent à des campagnes d'information, prônant les bienfaits de la poursuite d'une activité physique et mentale, d'une alimentation saine et adaptée, du maintien d'un réseau social etc.

Nous situant dans la perspective d'une révision des modalités actuelles du départ à la retraite, en complément d'un repositionnement des temps d'apprentissage, de formation, de travail et de loisir, tout au long du parcours de vie, comme le propose Anne-Marie Guillemard, nous avons tiré profit de l'étude pour relever les activités spontanément choisies par les retraités, alimenter la réflexion sur les nouvelles manières d'envisager le temps de la retraite, contribuer à une représentation différente de ce temps de vie et des personnes qui y sont engagées.

Par rapport aux différentes options envisagées, celle d'associer retraite et loisir a fait l'objet d'études dès les années 1960 (**Dumazedier et Ripert** 1963). Plus récemment, des chercheurs aux U.S.A., prenant en considération, outre le bien-être des personnes, l'intérêt pour la collectivité de bénéficier de l'expérience et des savoirs des aînés, ont engagé des études sur les secteurs vers lesquels les orienter. A titre d'exemple on peut citer l'article de Brian Kaskie, Sara Imhof, Joseph Cavanaugh et de Kennigh Culp, du numéro 3 de l'année 2008, de la revue *The Gerontologist*, intitulé : « Civic engagement as a retirement role for aging americans » (**Kaskie, Imhof, Cavanaugh et Culp**, 2008)

Les pages qui suivent présentent quelques activités choisies par les participants après leur départ à la retraite, ainsi que les raisons de leur choix.

Un choix très large d'engagements

Continuer à exercer ses compétences professionnelles

Lorsqu'ils en ont la possibilité, nombre de retraités poursuivent une activité en lien avec leur métier ou leur vocation. Certains le font à temps partiel et en fonction des opportunités, tel ce pasteur protestant, qui âgé de 80 ans, célèbre à titre bénévole les offices dans les communes sans prêtre, participe à différentes commissions pastorales et à un groupe d'étude sur la Bible.

Il en est de même de Madame B. infirmière de 72 ans, qui fait des remplacements de nuit, manière pour elle de rompre sa solitude, de continuer à exercer son métier et de recevoir un salaire d'appoint.

Pour d'autres le départ à la retraite a été l'occasion de continuer à utiliser ses savoirs tout en les adaptant à de nouveaux contextes et en élargissant ses compétences. Madame D. a exercé le métier de comptable dans un cabinet d'expertise à Paris. Ayant commencé à travailler à 21 ans, elle est partie en préretraite en 2000 à 58 ans. Célibataire, n'ayant ni charge à assumer, ni activité associative, au moment de quitter son entreprise elle s'est inquiétée de ce qu'elle allait faire de son temps libre.

« Je remplissais les conditions requises pour partir à la retraite. Mon patron m'a demandé de me prononcer. Je me suis dit que ce serait mieux que je parte mais je n'étais pas préparée. J'avais une appréhension importante et je me demandais ce que je ferai une fois partie. »

La transition a été facile dans son cas. Après avoir assuré à mi temps, à la demande du syndic de l'immeuble, la comptabilité de la copropriété dans laquelle elle réside, celui-ci lui a proposé en 2005 de le remplacer tout en gardant la comptabilité.

« Après un temps d'apprentissage j'ai appris à aimer les contacts avec le conseil syndical, mais au début cela n'a pas été facile. J'y suis toujours. Cela me permet de me tenir au courant, d'apprendre des choses nouvelles, d'être à jour dans le droit de la copropriété. La fonction implique beaucoup de rencontres, de contacts, de réunions, toutes choses qui me manquaient dans mon précédent emploi. Je me suis faite des amis, et j'ai apprécié de mieux connaître le monde des artisans. Je passe aujourd'hui beaucoup de temps à expliquer aux résidents les problèmes, les projets, à les convaincre du bien fondé des décisions prises, qu'elles sont bonnes pour l'immeuble. Moi qui suis d'une nature timide, réservée, au moment de la retraite je me suis autorisée à m'ouvrir aux autres, j'ai osé les aborder, animé des réunions, dire ce que je pensais. J'ai appris à faire preuve d'autorité quand c'était nécessaire. »

Elle assure également, deux heures par semaine, la comptabilité d'un commerce de volailles. C'est pour elle une opportunité de rencontrer des gens qu'elle n'aurait jamais connu autrement.

S'investir dans de nouvelles activités

Le passage à la retraite peut être propice pour s'orienter vers des occupations différentes de celles menées précédemment, tout en gardant un lien avec le milieu professionnel qu'on a connu précédemment. Lorsque Madame M., ancienne infirmière, a pris sa retraite, elle est devenue membre d'une association de lutte contre l'isolement qui regroupe quelque 22 000 anciens professionnels ayant exercé leur métier dans le secteur sanitaire. Son travail consiste à maintenir des liens avec les membres de l'association qui n'ont plus leur mobilité, en leur

téléphonant, en prenant des nouvelles de leur santé, en les informant des sorties organisées par l'association.

Il peut être également une opportunité pour mettre en application des valeurs différentes de celles de son ancien métier, en proposant ses compétences à un public à qui elles peuvent être utiles. Ancien directeur des ressources humaines dans le secteur bancaire. Monsieur B., une fois retraité, est devenu membre de deux associations d'aide à l'emploi. Il a 68 ans lorsqu'il s'inscrit à une session Parcours de vie.

« Anciennement je travaillais dans une banque. A 60 ans, j'ai changé d'activité, et me suis tourné vers les autres par souci de civisme et pour rester dans le coup. La satisfaction maintenant c'est d'aider les jeunes à trouver un emploi, c'est de leur être utile. Je vois aussi tous les jours mon voisin, il a un cancer, je ne suis pas très à l'aise. Je l'ai aidé à réserver son caveau. »

Poursuivre des études

Un intérêt fréquemment manifesté par les retraités, vus en entretien ou durant les sessions, est de reprendre des études, que ce soit pour poursuivre et approfondir ses connaissances ou s'initier à une discipline nouvelle.

Madame H. enseignante, 75 ans au moment de l'entretien, est en retraite depuis vingt ans.

« L'année où j'ai pris ma retraite, à la rentrée de septembre j'ai versé une larme en voyant les enfants aller à l'école tandis que moi je restais à la maison. J'étais devenue inutile. Je me suis sentie soudain exclue de la société. Après un temps de réflexion je me suis reprise et j'ai décidé de choisir une toute autre vie. Je me suis inscrite comme étudiante libre à l'Université de la Culture Permanente (pour ne pas dire du troisième âge) de Nanterre, en littérature, histoire, anglais, espagnol. J'y ai trouvé plein de retraités comme moi. »

Adopter de nouvelles manières d'être

Le métier conditionne la personne, l'enferme dans un rôle et des attitudes mentales. Le départ à la retraite est une opportunité d'en adopter de nouveaux, de se découvrir et de découvrir les autres sous un jour différent. Madame H. précédemment citée, poursuit son récit en entretien.

« J'ai découvert l'amitié, la camaraderie. Je n'étais plus avec des collègues comme autrefois, ni celle qui savait tout, mais avec des copains. Nous étions heureux d'apprendre ensemble et avions beaucoup de points communs. Plus de différence de classe sociale non plus, un milieu très mélangé. Je suis heureuse de cette vie, car elle m'oblige à travailler et me rassure que je n'ai pas perdu la mémoire. Ça dure depuis vingt ans. »

Cultiver des intérêts annexes, ou s'en donner de nouveaux

Les personnes qui ont plusieurs intérêts et compétences, ne peuvent tous les concrétiser dans leur métier et doivent trouver en dehors de celui-ci le moyen de les exercer. Il en résulte dans leur cas un double investissement, l'un officiel, l'autre annexe, l'un professionnel, l'autre amateur. La disponibilité du statut de retraité permet, à ceux qui le souhaitent, de reprendre ou de développer des activités et des intérêts jusque là tenus en suspens, ou exercés durant les temps libres.

Monsieur N. né en 1950, est allé à la mine à l'âge 14 ans. Après 33 ans de service il a bénéficié du plan social de 1997. Outre les compétences acquises dans son métier il s'est

intéressé aux mystères, aux faits prodigieux qui se sont passés en Lorraine, est membre de l'association de défense de l'environnement Phoenix. Après avoir publié un glossaire de l'ancien patois de la ville d'Ottange, il prépare une nouvelle publication sur les commerces de cette commune¹. Contacté par un ancien ingénieur en chef des hauts fourneaux du Luxembourg il va participer à la rédaction d'une encyclopédie de la mine et de la sidérurgie.

Jean-Pierre Minot, né en 1943 est originaire de Douai. Après l'obtention de son brevet de dessinateur industriel, il a occupé différents postes dans l'industrie métallurgique. Il a toujours eu une passion pour la mine et les chemins de fer, un goût pour l'observation et l'écriture. Membre de la société historique de Carvin il est le co-auteur de différents ouvrages sur l'histoire de mines du Nord et du Pas de Calais.²

Réaliser des projets anciens

« Quand on rêve de quelque chose et qu'on ne peut pas le faire quand on est jeune, on finit par le faire plus tard dans sa vie ». Les exemples sont nombreux de projets réalisés sur le tard au moment où l'on est débarrassé des contraintes de la vie professionnelle et familiale. Madame D. est née en 1922. Elle a réussi son brevet élémentaire en 1939, considère son adhésion au scoutisme de 13 ans jusqu'à 25 ans, comme une expérience importante dans sa vie. Elle a terminé comme responsable d'un groupe de 32 enfants. A 17 ans en 1939, elle est devenue membre des équipes d'urgence de la croix rouge après un stage de six mois chez les sœurs de Saint Vincent de Paul et y est restée jusqu'au mois de juin 1940. A 18 ans, elle a postulé comme enseignante volontaire dans l'école libre de sa ville où elle a enseigné pendant sept ans comme maîtresse de la maternelle, puis comme enseignante jusqu'au certificat d'études. A 25 ans son vœu était de devenir professeur d'éducation physique, mais du fait de son mariage avec un cheminot et la naissance de leurs sept enfants, elle ne pourra pas le réaliser. Son mari est décédé en 1975. A la retraite à 60 ans une dame lui a proposé de venir faire de la gymnastique au cercle des retraités. Elle a suivi un cycle de formation, a obtenu le brevet de monitrice de gymnastique et a été recrutée par le club comme monitrice. « J'ai aussi un petit cercle d'amis. Nous organisons entre nous des petits séjours en montagne ou au bord de la mer. »

Oser choisir et faire ce qui vous plaît

L'âge de la retraite est propice à la libération d'un ensemble de contraintes qui peuvent être de nature diverse. Il n'y a pas que le métier ou l'éducation des enfants qui peuvent empêcher la réalisation de ses projets. Le milieu familial, et en premier lieu le conjoint peuvent être aussi un frein.

Madame P, est née en 1934, voici son histoire :

« Après avoir travaillé 8 ans, je me suis mariée avec un ingénieur de la bourgeoisie qui m'a interdit de travailler et j'ai obéi. Je devais rester à la maison. C'était l'époque où on disait 'bien papa'. Après avoir élevé mes quatre enfants, j'ai eu une dépression. J'ai alors travaillé en cachette, comme vendeuse

¹ Cf l'article « Les commerces Ottangeois au XXe siècle » publié dans Le Lien, Bulletin Municipal d'Ottange-Nondkeil, n° 19 de janvier 2007

² Cf. **Morin L., Minot J-M. et Duquesne A.**, *Catastrophe de Courrières, Les grèves d'avril 1906*, Société de Recherches Historiques de Carvin

dans un magasin de vêtements pour enfants. Je n'étais pas déclarée, un jour qu'il était déjà malade, mon mari m'a dit : « on est passé devant la boutique où tu travailles ». Quand mon mari est mort ça a été un soulagement. Je n'avais jamais préparé, ni pensé à ma retraite. Comme j'ai un verger en Auvergne, je suis allée cueillir les pommes pour les vendre au marché local. J'avais peur de me voir rejetée, mais les autres commerçants m'ont accueilli, 'bon venez prendre un café', là je n'étais pas exclue, cela m'a redonné envie d'avoir des contacts avec les autres. »

« J'ai alors rejoint une association et suis venue à l'hôpital B. comme bénévole, pour aider à descendre les patients à la messe, le samedi. Aujourd'hui j'aimerais me détacher des personnes âgées, me retrouver avec des personnes plus jeunes. J'ai une fille de 30 ans, son mari est de 8 ans moins âgé qu'elle. Un jour elle m'a invité à une initiation au parapente. Ce jour là j'ai gagné en estime. Le canoë sur la Saône je le pratique régulièrement. Je grimpe encore dans les arbres. Il y a une boutique derrière ma maison tenue par des jeunes, je leur ai proposé de venir tous les jours pour les aider. Ils sont très heureux d'avoir retrouvé une grand-mère. J'avais toujours voulu être vendeuse dans un magasin, je le suis maintenant. »

Mieux comprendre son passé

L'idée de consulter un psychologue ou un psychanalyste, lorsqu'on avance en âge, qualifiée d'incongrue il y a encore quelques décennies, est devenue une pratique courante. «La vie n'a pas moins de valeur lorsqu'elle touche à sa fin. » écrit Paulette Letarte au début de son article intitulé « la Fraîcheur de l'Octogénaire » du numéro de septembre 2002 de la revue Psychiatrie Française. Cette démarche se justifie lorsque les événements qu'il doit affronter renvoient l'individu à des situations difficiles de son enfance. C'est le cas Madame E. 68 ans, qui inaugure son intervention dans un stage, en annonçant que l'analyse a pris désormais la première place dans sa vie de retraitée.

« Je suis engagée dans une tranche d'analyse intense. J'aborde des nœuds et je ne peux pas en faire l'économie. Je dois prendre des options, faire un travail personnel pour que les années de vie qui me restent encore ne soient pas gâchées comme elles l'ont été jusqu'à maintenant. L'analyse m'a libéré de la religion moralisatrice qui m'a été inculquée quand j'étais enfant. Etre religieux dans mon enfance c'était suivre la coutume, la sexualité c'était très secret, on n'avait pas à en parler, la religion prenait la place de tout, Dieu était là pour répondre à tout. J'ai gardé de cette éducation des relents de culpabilité dont il faut que je me débarrasse. Mais il m'arrive de culpabiliser de consacrer tout mon temps et mon énergie à moi-même. »

Revoir ses projets en avançant en âge

Avec l'avancée en âge, les personnes changent d'activités, développent de nouveaux intérêts. Elles réaménagent leur temps, trouvent un nouvel équilibre entre les moments consacrés aux autres et ceux réservés pour soi. Madame S. 78 ans, bénévole dans une association de visites des personnes âgées à domicile, a été confrontée à des situations difficiles qu'elle estime ne plus pouvoir assumer.

« Quand on visite régulièrement des sujets très âgés, on s'attache aux personnes. La dégradation de leur état de santé, les attentes qu'ils expriment, les décisions prises par les familles, ne vous laissent pas indifférent. Je suis en train de reconsidérer mon bénévolat, de le rendre plus léger. J'ai envie de faire plus de sport, de la natation, de l'entretien de ma santé, de l'informatique, des voyages. »

Réaménager son existence

Pour terminer la présentation d'expériences du vécu du départ à la retraite et des actions entreprises pour réaménager sa vie personnelle et ses relations familiales, continuer à avoir une vie active si tel est son souhait, nous avons retenu la situation et la démarche de Monsieur C., contraint de renoncer à son activité professionnelle, non pour des raisons économiques ou managériales, mais du fait de problèmes de santé.

Monsieur C. est né en 1941. Docteur en médecine en 1968, il a dû interrompre sa carrière de médecin généraliste en 1997 du fait de la survenue de problèmes ophtalmologiques ne lui permettant plus d'examiner les malades ni de se déplacer en voiture. Il avait alors 56 ans et a bénéficié d'une allocation de remplacement de revenus permettant le départ anticipé des médecins qui le souhaitaient. En 2003 à 62 ans il a eu un infarctus dont il ne garde pas de séquelles, mais qui l'oblige à des séjours réguliers au centre de rééducation cardiologique. Outre la surveillance médicale, il y fait de la gymnastique, du vélo, du tapis roulant. Retraité depuis 2006, sa participation à une session Parcours de vie à Bretonneau, lui a permis de rédiger un texte sur ce que signifie pour un médecin de passer du côté des patients, et de changer du statut de professionnel en activité à celui de retraité, dont voici quelques extraits.

Ce que la maladie lui a fait découvrir

« Etre à la disposition des soignants, dépendre de décisions auxquelles on n'a pas accès, n'est pas facile au début. Il faut acquiescer, rouspéter ne sert à rien, trouver une bonne distance soignant-soigné, ne pas montrer sa science. On n'a pas à intervenir lors d'une séance de coronarographie, à se prévaloir de sa qualité de médecin, de technicien de la santé. On n'a rien à dire, il faut faire confiance. »

Au début, Monsieur C. a ressenti un sentiment d'inutilité, de gêne d'être une charge pour les siens et pour la société, qui a pu aller jusqu'à un désir de mettre fin à ses jours. Gêné par l'idée d'une dépendance même momentanée, il lui a fallu aussi accepter son statut de patient, l'idée de se faire soigner, alors que précédemment il était lui-même soignant. Il a ensuite fait le bilan, le diagnostic, de sa situation et s'en est servi pour se donner de nouveaux projets.

« Je suis un malade chronique typique, on sait qu'on ne guérira pas, mais si on se laisse enfermer par ses pertes, ses déficiences, par tout ce qui est négatif alors on s'engage dans une pente dangereuse. A la réponse « Qu'est-ce qu'un hémiplegique ? », la plupart répondent « C'est quelqu'un qui est paralysé d'un côté. » Mais c'est l'inverse qu'il faut dire, c'est quelqu'un qui a encore l'usage de la moitié de son corps. »

Se trouver de nouveaux intérêts

« J'avais anticipé l'arrêt de ma pratique médicale en réfléchissant à ce que je pourrai faire après. Pour moi il était impensable d'abandonner toute activité ». Monsieur C. a suivi une formation en éthique et pratique médicale en 1997 et 1998 à l'hôpital Necker. « Là j'ai retrouvé un intérêt. Il y avait un mémoire à rédiger. » Ses études l'ont amené à fréquenter le service de gériatrie de l'hôpital de la ville où il réside, à nouer des contacts au sein du Réseau Gérontologique, à participer à la création d'un CLIC en 2001. Il a depuis mis en place des actions d'information et de sensibilisation des aides à domicile sur leur rôle auprès de patients âgés, sur la prévention des chutes. Il s'est occupé de la dénutrition et de la déshydratation de la personne âgée. Il se tient aussi informé des progrès de la médecine.

« Je n'ai pas abandonné l'idée d'être compétent dans certaines choses, mais je ne prétends plus être un correspondant averti de tout. Je reçois encore Le Quotidien du médecin, je suis inscrit à l'ordre, au tableau. J'ai le droit de prescrire pour mon conjoint, mes parents, mes enfants et le personnel de service. »

Créer une nouvelle relation avec les siens

« Je me suis rapproché de ma famille, de mes enfants. C'était pour moi une petite réparation par rapport au temps où j'étais en pleine activité et que lorsque je rentrais ils étaient déjà couchés. J'ai été pendant un temps un peu plus sur le dos de mon deuxième fils ; je lui ai servi de documentaliste, plus interventionniste qu'il ne l'aurait souhaité. Mes enfants n'ont pas tardé à me dire : « Occupe toi, fais quelque chose », ils ont vu d'un très bon œil ma reprise d'études. Ma femme pensait pour sa part qu'elle m'aurait plus pour elle. »

« Sur le plan affectif une hiérarchie s'est manifestée dans la façon dont chacun réagissait à ce qui m'arrivait. Certains gestes, une démarche m'ont touché. Lorsque j'ai été hospitalisé, ma future belle fille est venue dormir chez nous, pour ne pas laisser ma femme seule. »

Il pense avoir trouvé un équilibre entre le temps consacré à sa famille et celui dévolu à ses activités associatives, mais constate que ce n'est pas toujours facile. A l'avenir Monsieur C. a l'intention de lever le pied encore un peu. « La hiérarchie de mes valeurs a changé par rapport à autrefois, aujourd'hui ce sont les enfants et les petits enfants qui comptent, je suis le grand père de deux petits garçons et bientôt d'une petite fille. »

« L'emploi de mon temps, est un peu général et au jour le jour, il faut s'adapter aux circonstances. Nos projets sont financés par la CPAM, et la DASS, année après année et il y a des périodes intenses ; faire le bilan 2006 et rédiger les projets 2007 en même temps. Le stress que cela génère n'est pas adapté à l'âge que j'ai et j'essaie de ne pas m'angoisser. »

Ce qu'il retire de son expérience

« Je suis toujours médecin, et je fais ce que je peux pour continuer à jouir d'une bonne santé, la santé mentale compte beaucoup. J'ai la chance de pratiquer le don de soi, sans, comme jadis, être obligé de penser à mes revenus, à l'aspect monétaire de mes activités. Je tiens surtout à conserver un esprit de battant. Depuis que je fréquente un Centre de Rééducation Cardiaque j'ai appris ce que c'est que de redynamiser les personnes, comment entreprendre des voyages avec des anticoagulants dans sa valise. Le travail du médecin est de guérir ou à défaut de maintenir les capacités restantes, de maintenir son patient dans la vie active, le soigner à tout prix même si la guérison est hors d'atteinte. Réadaptation et rééducation, nous aurons de plus en plus de personnes bancales, or elles font partie intégrale de la société. »

Lorsque la maladie a réduit ses capacités, l'a obligé à des renoncements, Monsieur C. a été capable de se construire une nouvelle vie qui avait du sens pour lui et pour les autres. Pour Monsieur C. bien vieillir n'est pas être celui qui reçoit en permanence, c'est rester tourné vers les autres et leur apporter un peu de ses connaissances et de son expérience professionnelle, c'est continuer de participer à la vie sociale. Beaucoup de contributions expriment l'idée que, parvenu à l'âge de la retraite, il importe de ne pas renoncer, d'exercer, tant qu'on peut, ses capacités, apprendre, s'intéresser, être utile. Mais seule une faible partie d'entre elles ont fait état d'une telle détermination.

Analyse

Le chapitre précédent a présenté les situations et les réflexions des personnes concernées, à partir des contributions des personnes qui s'y préparent, y sont engagés ou l'ont vécu. Celui-ci analyse les matériaux recueillis. Si les membres des échantillons rencontrés en entretiens sont représentatifs des catégories socioprofessionnelles de la société française, les personnes qui se sont inscrites aux sessions parcours de vie, appartenaient dans leur majorité aux classes sociales les mieux pourvues en capital culturel et matériel. Il en résulte que les enseignements déduits de leurs contributions sont incomplets, doivent être considérés comme un ensemble d'hypothèses à vérifier et à compléter par des recherches ultérieures. Après une présentation des enseignements de l'étude réalisée, nous avons choisi de commenter trois questions : l'incidence des modalités du départ sur le vécu du passage, le repli sur le couple et le domicile comme étape inaugurale de sa vie de retraité, la place et l'importance de l'engagement dans la vie associative.

Ce que l'étude a mis en évidence

La présente étude ne dresse pas un tableau exhaustif de la diversité des attitudes par rapport à la retraite. Elle permet néanmoins de confirmer que tout le monde ne vit pas le passage d'une façon difficile. Il en a été ainsi de 60 % environ des individus rencontrés. Certains avaient seulement besoin d'aide pour réaménager leur temps, choisir des activités, contacter une association correspondant à leurs intérêts. L'attachement au modèle de la retraite repos est encore très fort, notamment chez les personnes qui ont connu des conditions de travail difficiles et issues d'un milieu social modeste. Le souhait de réussir le passage de la vie active à celle de retraité, de continuer à avoir des activités sociales, se trouve surtout chez ceux qui ont eu un travail intéressant, ont exercé des responsabilités, craignent le désœuvrement.

Les données recueillies ont confirmé l'idée que le départ à la retraite est vécu différemment selon qu'on a exercé un métier d'exécution, peu valorisant et physiquement fatigant, ou que celui-ci a permis de mettre en œuvre ses savoirs et de les améliorer, de voir ses compétences reconnues. Dans ce deuxième cas, le départ à la retraite mettait un terme à une situation sociale qui avait donnée à l'individu une place et un rôle auxquels il s'était identifié, au point qu'il avait été pour lui comme une seconde nature. D'où l'impression qu'avec la fin de l'activité professionnelle, c'était comme si une peau lui était retirée¹. Par rapport à la notion de rôle était mentionnée celle de réciprocité et d'échange. Avec la fin de l'activité professionnelle, disparaissait l'inscription de la personne dans un réseau de sociabilité, la reconnaissance de ce qu'il apportait aux autres en échange de ce qu'il recevait. Présentaient cet arrêt comme difficile à vivre, les hommes et les femmes de nos échantillons, qui s'étaient beaucoup investis dans leur travail, à l'exclusion de tout autre engagement, les célibataires, ou/et des personnes qui vivant éloignées de leurs frères et sœurs, n'avaient pas eu l'opportunité, durant leur carrière professionnelle de se constituer un réseau social.

Deux autres enseignements ressortent de l'étude : l'instauration d'une distance, voire d'une barrière, entre les actifs et ceux qui interrompant leur activité professionnelle, rentrent dans une catégorie particulière, celle des retraités. La difficulté d'une partie d'entre eux, du fait de l'éducation reçue, du contexte familial, de leur positionnement social, de l'emploi subalterne occupé et souvent peu rémunéré, de disposer ou de mobiliser leurs capacités d'initiative pour

¹ **Dolto F.** 1989 « Paroles pour adolescents ou le complexe du homard » Paris éd. Hatier

réaménager leur temps, choisir de nouvelles activités, un milieu social, parfois un nouveau lieu de vie. Pour une partie des retraités, le sentiment de vide, de perte de repères, ressenti au moment du changement de statut, peut être propice à une mobilisation de leurs capacités, à une reconstruction de soi, à l'exercice de leur liberté, être une opportunité, d'innover et d'imaginer de nouvelles façons de vivre leur vie de retraité. Mais pour ceux qui, issus d'un milieu social modeste, n'ont pas exercé des responsabilités, ni été préparés à prendre des initiatives, à multiplier les expériences relationnelles, à découvrir et à changer d'orientation, dont les ressources matérielles, culturelles et relationnelles sont modestes, le passage peut être difficile, voire impossible à réussir, provoquer, comme l'a écrit Anne-Marie Guillemard, une mise en retrait.

Partant de la recherche menée par cette sociologue, l'étude a montré que ce n'était pas uniquement les membres des classes sociales les moins aisées qui avaient des difficultés à maintenir des liens sociaux, se donner de nouvelles activités après leur départ à la retraite. Lorsque la transition posait problème, était vécue comme une rupture, on relève quatre facteurs, qui transcendent les distinctions socioprofessionnelles et sont plus ou moins présents dans les situations présentées : la dénégation, la difficulté de faire son deuil d'un milieu social, d'une manière de vivre, d'une organisation de son temps, éléments qui ne sont pas compensés par une pratique associative, politique, sportive ou syndicale, une éducation, voire une attitude psychologique, rendant difficile la mobilisation de ses ressources pour se donner de nouvelles perspectives, l'absence de modèles de conduite auxquels se référer.

Le départ à la retraite : rupture ou transition ?

Différents éléments interviennent pour rendre le passage plus ou moins facile. Parmi les facteurs qui influent sur le vécu du passage, sont à retenir les conditions du déroulement de la carrière professionnelle, les responsabilités assurées, les compétences acquises, les promotions qui ont ponctué la vie professionnelle, et notamment les dernières années avant le départ à la retraite. **(Thierry 2006)**. L'obligation d'assumer de nombreuses contraintes : horaires flexibles, confinement à des travaux répétitifs, pénibles dans une atmosphère polluée, à l'origine d'une fatigue, d'un isolement et de séquelles sur le plan de la santé, sont des facteurs défavorables. Sont aussi à mentionner les circonstances du départ à la retraite. Selon qu'il a eu lieu à l'âge légal avec une reconnaissance officielle ou qu'il résulte d'une conjoncture économique difficile, a été précédé d'un licenciement économique, de la fermeture de l'entreprise, il n'aura pas le même impact psychologique. Doit être également pris en compte l'environnement social et familial. Prendre sa retraite revêt une signification différente pour celui qui a fait sa carrière professionnelle dans le lieu dans lequel il a grandi, qui vieillit entouré des siens, et pour la personne qui réside dans un ensemble anonyme, a déménagé plusieurs fois, a perdu contact avec sa famille, est célibataire ou divorcé. Entrent enfin en ligne de compte les transformations économiques et sociales de son environnement. On peut être resté toute sa vie dans le même village et avoir été pourtant témoin d'un profond changement de celui-ci, ou au contraire résider dans un lieu qui permet de satisfaire ses intérêts. Outre ses données, d'autres facteurs sont à considérer. Du côté positif, il est plus aisé de partir lorsqu'on l'a soi-même décidé, lorsqu'on conserve un lien avec son entreprise ou son école, lorsqu'on a de nouveaux projets, il est plus difficile à assumer, lorsque le départ résulte de circonstances extérieures et de décisions imposées

Les données qui le rendent plus facile

Lorsque le retraité le décide lui-même

Lorsqu'on l'a soi-même décidé après une vie professionnelle très occupée. Monsieur A, né en 1935, est satisfait de son cursus de formation et estime avoir eu une carrière professionnelle très riche. Diplômé d'une école supérieure d'agronomie, il a été en charge de l'exploitation agricole familiale et a dirigé une usine de conserverie de légumes pour une coopérative agricole importante. Il a été adjoint puis maire, pendant deux mandats, de son village natal de 1055 habitants. Après avoir exercé différentes responsabilités et avoir dû assumer des décisions difficiles, disposant de revenus suffisants, c'est lui-même qui a pris la décision de prendre sa retraite.

« Durant ma vie professionnelle, j'ai eu de gros soucis. Lorsqu'on doit demander à des gens qui ont fait toute leur carrière à l'usine de partir, lorsqu'il faut les convoquer dans son bureau pour leur dire : vous êtes trop vieux, vous n'êtes plus utile, ce n'est pas drôle. (...) Devoir fermer des usines, humainement on ne le supporte pas après cinquante ans. Lorsqu'on a travaillé toute sa vie, avec des contraintes de toutes sortes, qu'on a été obligé de prendre des décisions difficiles, le moment de la retraite est celui de la liberté. »

Ce qui le satisfait le plus dans sa situation actuelle est d'être débarrassé des contraintes et des responsabilités du travail dont il a encore le souvenir. Depuis qu'il est parti en retraite il a été sollicité pour être président de plusieurs associations. Mais il a jusqu'à ce jour refusé tout engagement.

Qu'il conserve un lien avec l'institution

Le départ à la retraite peut être facilité lorsqu'on conserve quelques activités, un lien avec l'institution dans laquelle on a exercé son métier. Pour être plus présente auprès de sa famille, Madame S., enseignante en I.F.S.I.¹ a mis un terme à sa carrière professionnelle à 62 ans. Elle était ambivalente face à la perspective de s'arrêter, avait peur de ce qui l'attendait. Six mois après son départ en retraite, elle constate que le passage dans son cas s'est fait en douceur. La raison invoquée est qu'elle continue à accompagner une dizaine d'étudiants dans leurs travaux écrits, et qu'elle participe à un comité de réflexion, à raison d'une réunion/mois, sur l'éthique du soin.

Lorsqu'il a de nouveaux projets

Lorsque le retraité souhaite tenter une nouvelle aventure, a en tête de nouveaux projets, la décision d'arrêter de travailler est plus facile à prendre. Madame G., 62 ans, en retraite depuis deux ans et demi, était en charge de projets novateurs au sein d'une association.

« C'était passionnant mais après 14 ans dans l'association j'avais peur de m'essouffler. Je me suis demandé si je serais capable de me construire une autre existence. Je savais que mon budget serait diminué, qu'il y aurait une perte de mon pouvoir d'achat, mais j'ai accepté le défi. Au moins, me suis-je dite, tu pourras faire ce qui te fera plaisir. »

¹ Institut de Formation en Soins Infirmiers

Faire la liste des projets que les individus réalisent une fois retraités, même si elle serait utile à ceux qui sont en quête d'idée, est une entreprise démesurée à l'image de celle de l'autodidacte décrit par Sartre dans « la Nausée ». Entre le couple de professeurs retraités, qui vend sa maison pour partir faire le tour du monde et les collectionneurs de toutes sortes d'objets, entre ceux qui se décident à prendre l'avion pour la première fois et à renouer des liens avec un membre de la famille et les créateurs de nouvelles associations à vocation internationale, l'inspecteur de l'agriculture qui a prévu de rédiger l'histoire de son village, les universitaires qui rédigent un essai ou un roman, la rubrique loisirs contient des occupations variées, il n'y a pas de limite à la créativité et à l'exercice des talents. Dans les couples où le mari a été technicien, souvent issus d'une famille d'origine agricole, ou tout au moins villageoise, une pratique courante consiste à quitter la ville et à retourner au village des parents de l'un des conjoints, et à y faire construire ou rénover soi-même un pavillon avec un jardin. Mais se cache souvent derrière de tels projets, la nécessité de quitter son habitation en ville, du fait du loyer devenu trop élevé, comme l'écrit Serge Guérin dans l'article mentionné.

Lorsque le retraité dispose de capacités d'adaptation

Avoir été obligé de s'adapter, d'aller vers les autres, de changer plusieurs fois de mode de vie et de cadre de travail, pendant sa carrière professionnelle, ces éléments contribuent à envisager d'une façon moins stressante le départ à la retraite. Tel est le message qui ressort de plusieurs récits de vie de personnes qui semblent avancer en âge avec aisance et philosophie. Dans le cas des anciens militaires, le changement périodique d'affectation, l'obligation de se reconvertir à la vie civile bien avant soixante ans, à l'exception des plus gradés, semblent leur faciliter le passage.

Monsieur T. né en 1932, est originaire d'une petite ville du Var. Membre d'une famille de 10 enfants, il a été le premier du canton au brevet professionnel. Mais faute de moyens financiers, il n'a pu poursuivre sa scolarité. Il n'a pas été admis non plus à l'école de la Marine. Après deux ans comme apprenti menuisier charbonnier chez un compagnon du tour de France, il a travaillé jusqu'à 18 ans chez un viticulteur. A l'issue de son service militaire de trois ans, du fait de l'engagement de la France en Algérie il a décidé de faire carrière dans l'armée. Ses différentes affectations, le suivi de cours par correspondance, les réussites aux concours lui permis tout au long de sa carrière d'étudier et d'assumer différentes responsabilités. Il quitte l'armée en 1985 à 53 ans, avec le grade de lieutenant colonel. Il rejoint alors une association culturelle et de loisirs de Paris où il s'occupe de la paie des employés trois jours par semaine. Administrateur du centre d'action sociale, il siège à la commission d'attribution de secours exceptionnels, participe à l'organisation d'événements comme le bal des anciens, les sorties. En plus de ces activités il visite des personnes âgées de son voisinage, a des relations avec des personnes âgées de son immeuble. Les enfants de ces personnes se sont installés ailleurs, les parents sont restés. « Il y a beaucoup de veuves, quand on ne les voit pas on prend des nouvelles ».

Son récit montre que le passage est rendu plus facile pour celui qui a une pratique du changement de cadre professionnel et de métier, qui est capable de faire les démarches nécessaires, de remettre à jour ses compétences, de tirer parti de son réseau social.

Les conditions défavorables

A l'inverse, lorsque le contrat de travail est interrompu avant le terme légal, résulte d'un licenciement collectif, lorsque le départ à la retraite est précédé de périodes de chômage, il est souvent mal vécu. En dehors de ces circonstances, il en est de même lorsque la personne ne s'y est pas préparée et a des difficultés à l'accepter. Un cas fréquent chez les salariés qui ont beaucoup misé sur leur travail, ont progressé socialement grâce à leur métier, se sont investis dans leur entreprise, sans avoir assumé d'autres engagements, ni prévu ce qu'ils allaient faire une fois retraités.

Né en 1938, Monsieur A. est enfant unique. Compte tenu de sa santé fragile, ses parents se sont installés à la campagne, dans l'Oise. A la suite de trois ans d'apprentissage comme électricien à Beauvais il a réussi un BTS d'électromécanique. Au retour de son service militaire, il a été embauché par une PME rachetée peu de temps après par un grand groupe industriel. Il s'est toujours exclusivement intéressé à son travail, ses études et sa famille. Au Conservatoire National des Arts et Métiers, il a réussi les épreuves d'électromécanique, d'électronique d'informatique conduisant au grade d'ingénieur. Son épouse a dactylographié les trois volumes de sa thèse. Professionnel très consciencieux, il était fier d'avoir accédé, après des années d'études le soir et le samedi, au grade d'ingénieur dans la société qu'il considérait comme sa seconde famille. Tout a basculé pour lui le jour où son patron est venu l'informer qu'il devait envisager son départ à la retraite.

« Un matin il est entré dans mon bureau et m'a dit : « on n'a plus besoin de toi. » Il m'a annoncé que je devais me débrouiller pour former un jeune collaborateur avant de quitter l'entreprise trois mois plus tard. J'avais 62 ans. Sur le moment je suis resté tellement abasourdi que je n'ai rien dit. Je n'arrivais tout simplement pas à imaginer qu'un jour je ne serai plus dans la vie active, que je ne ferai plus partie de l'entreprise. J'avais réussi à m'y maintenir, malgré les crises, les moments difficiles, et j'espérais tenir jusqu'à 65 ans et même au delà. »

Un mois avant de partir à la retraite, Monsieur A. a eu un infarctus suivi d'une dépression et a mis deux ans à se rétablir. Il a installé une station météo sur son balcon, se tient informé de l'évolution des connaissances dans son domaine, visite chaque année les salons industriels, est abonné à plusieurs revues techniques. Ayant à leur charge leurs deux mères toutes deux très âgées et vivant chacune dans une maison à la campagne, Monsieur A. et son épouse consacrent beaucoup de temps à visiter l'une et l'autre. L'horaire et les activités régulières du travail ont pu être ainsi remplacés, ce qui a permis à Monsieur A. de retrouver un certain équilibre sans pour autant l'avoir libéré du traumatisme occasionné par son départ de l'entreprise, par le choc consécutif à la cessation de son activité professionnelle et de son insertion dans le monde du travail.

En retraite depuis 6 ans, il ressent une tristesse chronique, souffre de dépression et de problèmes ORL dont il n'arrive pas à se débarrasser. Après un entretien auquel assiste son épouse, il a décidé de s'inscrire avec elle, à une des sessions mises en place à Bretonneau.

Vie de couple et domicile : solution ou obstacle au passage ?

Dans sa thèse de doctorat, *Le couple à l'heure du départ à la retraite*, Vincent Caradec (Caradec 1996) compare l'impact du départ à la retraite sur le couple à cet autre moment charnière de la vie que constitue le mariage. Le mariage, ou l'engagement dans une vie commune, amène une nouvelle organisation de son temps, le partage d'une même perception du monde, une reconstruction identitaire. Selon cet auteur, la fin de l'activité professionnelle, entraîne l'individu dans un changement de même importance, à revoir ses engagements et à se recentrer sur ceux qui lui restent. « Parmi eux, le monde de la vie privée peut prétendre jouer le rôle principal, devenir le premier des mondes, et le conjoint mériter, plus encore qu'auparavant, le titre « d'autre par excellence ». » (Caradec 1996, p.22) Le départ à la retraite sollicite et met à l'épreuve les relations existant entre le mari et la femme. Elles peuvent être, selon les cas, une aide pour vivre au mieux le passage, un support pour le maintien d'une vie sociale et l'engagement dans de nouvelles activités. Mais elles peuvent révéler des difficultés, entraîner des frustrations, être un obstacle à la construction d'un nouvel équilibre de vie, conduire à un repli pas toujours bien vécu, sur le foyer conjugal et sur les tâches domestiques. L'étude confirme ces observations. Elle montre l'importance qu'acquiert après le départ, le couple et le domicile, mais aussi les tensions qui peuvent résulter d'un manque d'écoute réciproque, de la non acceptation des différences, de la difficulté de concilier les objectifs et les intérêts de l'un et de l'autre, ainsi que les actions à mener pour identifier la source de ces difficultés et dans le meilleur des cas y réfléchir et les dépasser.

L'exemple des régions minières du Nord et de l'Est de la France

Les études réalisées dans les régions minières du Nord et de l'Est de la France, ainsi qu'à Dudelange au Luxembourg, illustrent l'importance du rôle de l'épouse au moment du départ à la retraite de son mari. Bien que décrit au présent le modèle dont il est question, s'il est toujours actuel, disparaît peu à peu, avec le décès des membres de ces générations. La répartition des tâches entre les hommes et les femmes obéit à des règles précises, acquises dès l'enfance et transmises de génération en génération. Une fois mariés, les époux assurent des fonctions différentes et complémentaires, avec cette particularité que le mari est souvent le seul à exercer une activité salariée à l'extérieur de la maison. La femme restant à domicile, il n'y a pas de retraite pour elle. Tant qu'elle le peut elle assure l'essentiel des tâches domestiques en respectant un horaire immuable. Selon l'heure de la visite, on peut prévoir ce qu'elle est occupée à faire. Habitée depuis l'enfance à suivre le même ordonnancement des tâches domestiques, que la machine à laver, le réfrigérateur, la cuisinière au charbon puis au gaz ont simplement rendues moins pénibles, le repli de l'époux sur la maison n'entraîne pas de changement majeur dans l'organisation de sa vie quotidienne. Il en va tout autrement pour ce dernier. Pendant le temps où il était en activité professionnelle, le travail à la mine ou à l'usine a accaparé son attention. Au domicile, lui incombe tout ce qui est de l'ordre de l'entretien des lieux, la réfection des pièces d'habitation, les travaux de peinture, de plomberie et d'électricité, le dépannage et le remplacement des machines, travaux qu'il réalise à son retour du travail ou dans ses moments de loisir. Sinon il ne participe que marginalement aux activités du ménage, sauf le dimanche où il lui arrive de préparer le plat principal de midi.

Le retour du mari à la maison

Abandonnant des horaires, un trajet, un univers social, le départ à la retraite entraîne pour le mari, outre la satisfaction de s'être acquitté de ses obligations légales, un bouleversement de son organisation de vie, la crainte de l'isolement et de l'oisiveté. Pour éviter ces risques les anciens mineurs, techniciens et cadres rencontrés, ont fait état de leur intention, une fois retraités de continuer à avoir des activités, comme l'a exprimé en entretien Monsieur G. 72 ans, ancien agent de maîtrise du bassin minier de Lens.

« Lorsque je suis parti à la retraite j'avais peur de me retrouver seul et de n'avoir rien à faire, de prendre de mauvaises habitudes, de renoncer à me lever à heure fixe, de prendre goût à ne rien faire, de fréquenter le café, le loto, le PMU. »

Interrogé sur ce qui l'a aidé, il mentionnera le regard des voisins, la pression de la famille et en premier lieu la présence de sa femme, d'avoir quelqu'un avec qui parler et partager le repas de midi. Disposant de son temps et « sachant tout faire » Monsieur G. réaménage son habitation. Travaillant à son rythme, il se donne chaque semaine un planning d'activités en remplacement de celui qu'il suivait du temps où il était salarié, ce qui lui permet d'éviter ce qu'il redoutait le plus, de se trouver désœuvré, inutile. C'est aussi le cas de Monsieur F. ancien mineur d'Ottange-Nondkeil, qui au moment de son départ à la retraite est passé d'un lieu de travail à un autre, avec comme projet de remettre à neuf sa maison.

« Une grande maison de quinze pièces vendue par la société minières avec 10 ans de crédit sans intérêt. Chaque début de semaine j'établissais mon plan de travail et quand un chantier était terminé j'en entamais un autre : réfection de la toiture, remplacement des fenêtres, peinture de la cuisine et de la salle à manger, réfection de l'escalier de la cave, changement des plinthes, de la plomberie, de l'électricité, de la tapisserie. Quand j'avais besoin d'aide ou d'un conseil, je demandais à un ancien collègue. En plus des travaux je m'occupe des pigeons, des lapins, des poules, du jardin. »

Il a ainsi trouvé un nouvel équilibre entre les temps de loisir et de travail, apprécie de profiter de la lumière du jour, du soleil, de se promener en forêt, d'aller à la pêche. Monsieur et Madame F. ont toujours voulu voyager, mais avant la retraite, ils ont remboursé les emprunts et se sont occupés des enfants. Avec la retraite est venu le temps des vacances à la carte et des voyages.

« On passe 3 à 4 mois en Auvergne, au Puy en Velay. Avant j'étais coupé du monde et maintenant on fait des voyages en nous adressant à une agence de Metz. On a visité le Pérou, la Bolivie, l'Argentine, le Vietnam, la Thaïlande. On part juste tous les deux pour rencontrer d'autres personnes. Il faut en profiter, le temps qu'on est valide et en bonne santé. Le fait d'être deux est important. Pour nous distraire j'emmène aussi ma femme au restaurant. »

Dans les trois villes minières choisies comme terrains d'étude, la majorité de personnes rencontrés en entretiens et qui vivent en couple, apprécient leur vie de retraité, se considèrent comme des privilégiés. Mais dans le cas des anciens mineurs de fonds et qui en ont gardé des séquelles, l'obligation de se préoccuper de leurs problèmes de santé prime toute autre considération.

Les réajustements de la vie du couple

L'exemple des couples de mineurs et de travailleurs de la métallurgie n'est pas illustratif des situations que maris et femmes doivent gérer au moment du départ à la retraite. Des

paramètres, comme les questions de territoire, de distance conjugale et de répartition des tâches, doivent être pris en compte.¹ Les réflexions les plus habituelles sont celles de l'épouse qui face à la perspective de voir son mari rester à domicile, craint de le voir empiéter sur son domaine réservé, et en premier lieu celui de la cuisine. Des rapports de pouvoir entre le mari et la femme, restés au second plan tant que les deux ou un seul travaillaient, apparaissent alors au grand jour. Lorsqu'il a quitté son entreprise où il était resté 43 ans Monsieur P. n'a pas eu à affronter ce type de situation. Il a un rôle dominant dans son couple et a l'habitude d'organiser ses activités. Après avoir été embauché comme ouvrier professionnel dans une grande entreprise où il est resté 43 ans, sa persévérance, des études en cours du soir et le samedi, lui ont permis de gravir peu à peu les échelons conduisant au grade d'ingénieur. Son épouse, employée dans une cantine scolaire étant partie en retraite un an après lui, il a pu « occuper le territoire », être le chef chez lui et y mettre l'ordre qui lui convenait. « Je suis en pavillon, j'ai fait un tas de travaux, de la mécanique à la construction, je suis capable de tout faire. Ça m'a permis aussi de mettre en ordre mes classeurs et de m'installer ».

Le réaménagement d'une harmonie conjugale tenant compte des souhaits de l'un et de l'autre, suppose de pouvoir en parler, de confronter les attentes et de négocier des arrangements, ce qui n'est pas une pratique courante dans tous les milieux sociaux, ni facile à engager, lorsque l'un des conjoints est déstabilisé, en recherche d'un nouvel équilibre de vie. Sans que ce soit une règle générale, les femmes de nos échantillons, dont le mari a occupé une poste important, ont parlé de la nécessité de faire preuve de patience et de compréhension, celles qui attendaient de leur époux qu'il se recentre sur la famille, ont fait part de leur déception. Tel a été le cas de Madame R. Tant qu'il était encore en activité, son mari, Monsieur R. cadre supérieur dans un organisme financier, en avait manifesté l'intention. Une fois retraité, il a lui-même organisé une grande fête familiale pour les soixante ans de sa femme. Mais la perspective de « ne plus rien faire » lui a été rapidement insupportable. Souhaitant « rester dans le coup » il a rejoint une association d'aide des jeunes à trouver un premier emploi, en est devenu le président, s'est rapidement retrouvé avec un agenda aussi rempli que du temps où il était en activité. Rester en activité lui permet de mettre à distance l'angoisse de vieillir. Mais sensible aux reproches de sa femme, Monsieur R. se culpabilise.

« Nous formons un couple solidaire. Mais mon sentiment est que ça pose des problèmes à ma femme, retraitée depuis peu de temps, de me voir faire tout ce que je fais. Elle m'a fait récemment une scène en me disant qu'elle se sentait abandonnée. »

Ne sachant pas comment concilier son désir de répondre aux attentes de son épouse avec son besoin de rester actif, sa difficulté de refuser des sollicitations, de lutter contre son envie d'en faire trop, il s'est inscrit à une session Parcours de vie, espérant qu'un temps de réflexion et l'expérience des autres participants, lui seraient utiles. Mais nous avons relevé, en nombre équivalent, des situations où c'est le mari qui a renoncé à ses activités extérieures, alors que la femme, a poursuivi ses activités associatives, sportives, culturelles. Se donner un emploi du temps tout en tenant compte des souhaits de son conjoint, trouver un équilibre entre les désirs de l'un et les attentes de l'autre, sollicitent, autant que la force du lien, les capacités de concertation du couple.

¹ Voir la deuxième partie du livre de Vincent Caradec : « Trouver la bonne distance conjugale », dans *Le couple à l'heure de la retraite*, opus cité, p.90 et suivantes

Le départ à la retraite des personnes qui vivent seules

Si la vie en couple permet d'atténuer certaines des conséquences du départ à la retraite, il convient de considérer aussi l'expérience des personnes célibataires ou divorcées. Habituees à vivre seules, un nombre important d'entre elles disposent de réseaux d'amis, ont développé des intérêts en parallèle à leur travail, considèrent leur départ à la retraite comme une opportunité favorable. Mais il n'en a pas ainsi d'environ 30 % des participants aux sessions, pour lesquels le travail a constitué le rempart essentiel au risque d'isolement. Ces personnes ressentent plus que les autres, la perte des relations de travail. Se fait sentir plus vivement dans leur cas, l'absence d'un compagnon ou d'une compagne, le manque d'interactions sociales en remplacement de celles perdues comme : prendre le petit déjeuner, préparer le repas, mettre la table ensemble, faire les courses, partager des loisirs et surtout échanger, ce que regrette principalement Madame F.

« Je suis une enseignante de langue, en retraite depuis 10 ans. Peu de temps après avoir quitté mon travail, j'ai découvert une lacune, une sorte d'amputation, un manque d'échange bon ou mauvais, une certaine solitude physique. J'écrivais des choses, mais ce n'était pas pareil. J'ai pourtant beaucoup d'activités. J'assiste à des conférences, à des séminaires, je visite des expositions. Je participe aussi à des cercles de réflexion, je m'intéresse à des travaux en histoire, mais tout ceci reste cantonné dans une sphère précise, intellectuelle, ne comble pas les autres besoins de communication moins formels, plus intimes. La communication, je la trouve assez restreinte, c'est un problème de société. J'aime beaucoup le cinéma, le théâtre, mais ce n'est pas suffisant. »

Dans cette situation le besoin de parler, de rencontrer, d'être avec d'autres reste insatisfait. On prend conscience de sa solitude et comme on est privé d'occasions de s'exprimer, on perd son vocabulaire, sa facilité d'élocution.

« A part les commerçants, les gens de l'immeuble que je croise, je me suis aperçue que je n'avais plus de communication avec l'environnement social. J'ai ressenti alors le besoin de parler à quelqu'un tout simplement. En venant aux conférences, j'ai découvert qu'il y avait dans les groupes des gens de mon âge une majorité de personnes seules. Mais comment créer des liens ? J'ai une difficulté à aller vers elles. »

Souhaitant se construire une nouvelle existence, la personne peut faire des mauvais choix, se retrouver insatisfaite, faire le constat de son incapacité. Tel est le cas de Madame F. employée de la poste, qui après l'avoir longtemps préparé, a vécu comme un échec son retour en Guadeloupe, dans son village natal :

« Au bout de 3, 4 ans j'avais l'impression de me couper du monde. Là-bas je me sentais enfermée. Continuer, aller jusqu'au bout, c'était aller vers la maladie. »

De retour à Paris dans le studio qu'elle avait gardé, il lui a été tout aussi difficile de se trouver de nouveaux amis, des activités qui lui conviennent, une nouvelle vie. Celle qu'elle réussit à se donner est faite de petits morceaux. Elle a surtout découvert l'importance des problèmes psychologiques qu'elle avait jusque là ignorés.

« Depuis que je suis partie là-bas, j'ai beaucoup perdu, il y a un blocage. Timide, réservée, j'ai découvert que j'avais peur des autres. Je n'arrive pas à faire confiance aux gens, quand on m'invite je refuse. Mes amis sont partis en province. J'ai un studio qui est trop petit mais je n'ai pas le courage de changer. J'ai blindé la porte, je n'arrive pas à prendre des initiatives. Même téléphoner à mes parents est difficile. Je n'ai pas envie de recevoir de mauvaises nouvelles. J'ai peur de lire mon courrier, je n'ouvre que les publicités. »

« Je n'arrive pas non plus à me projeter dans l'avenir, comment vais-je faire pour continuer ? Qu'est ce que je vais devenir ? Je n'ai pas confiance, j'ai eu beaucoup d'échecs dans ma vie. Sur le plan des loisirs ça va tout seul, mais il y a autre chose de plus sérieux, de plus pratique, j'ai du mal à me confier. Devrai-je voir un psychologue ? Mais j'ai déjà vu un psychiatre, je n'ai pas confiance, j'ai eu beaucoup d'échecs dans ma vie, ce n'est pas facile de me rappeler mes rêves. Il faut que je me pousse en ce moment. Je viens ici pour suivre des conférences, participer à des ateliers. Mais comment me reconstruire ? »

Le départ à la retraite, cumulé à d'autres événements, peut fragiliser la personne, la renvoyer à son histoire personnelle. Monsieur J. 60 ans, maître ouvrier jardinier de la ville de Paris, a quitté son travail depuis six mois. Une plus grande présence auprès de sa mère, résidente d'une maison de retraite, lui ont permis jusque là de compenser les effets de son changement de statut, la perte de ses relations au travail. Le décès de celle-ci a aggravé sa sensation d'isolement, l'a replace face à ses difficultés à nouer des contacts avec les autres, que malgré ses efforts il n'a jamais réussi à dépasser.

« J'ai été habitué toute ma vie à lutter pour survivre, de lutter contre la solitude, la timidité, mes complexes. Mais ce n'est pas facile. J'ai vu des psychologues, la religion m'a aidée aussi, la vie seule me pèse beaucoup. Je suis pour l'instant en bonne santé, j'ai des projets, je planifie mon temps. Je ne veux pas passer mon temps sur internet et devant la télévision. Je ne voudrais pas rester seul, le jardin, les conférences ne me suffisent pas. Pour l'instant je n'ai pas choisi mon lieu de vie. A Paris parfois j'ai l'impression d'étouffer, mais pour bénéficier de quelques services, il ne faut pas vivre dans un coin trop isolé. J'ai visité tous les musées de Paris, la perte récente de ma mère m'a beaucoup affecté. »

L'espace privé peut-il remplacer l'espace public ?

Au-delà des réajustements nécessaires au sein du couple, des situations des personnes qui ont à affronter seules les conséquences de leur départ à la retraite, la question mérite d'être considérée selon une perspective plus large. Le départ à la retraite consiste, dans la majorité des cas, à quitter son milieu de travail et à se recentrer sur sa vie familiale. Que faut-il en penser ? Cette transition est-elle satisfaisante ou est-ce une amputation d'une partie de soi ? L'être humain n'est-il pas conditionné dès son plus jeune âge à quitter son domicile et à passer au moins le tiers de son temps dans une école, une université, une entreprise et à ne rester chez lui que les jours de congé et lorsqu'il est malade ? L'identité au travail et dans la vie privée sont-elles interchangeables ?

La réponse de Christophe Dejours à ces questions est très précise et nous partageons son point de vue: « j'ai indiqué à plusieurs reprises à quel point la question de l'identité, de l'accomplissement de soi, est centrale dans la construction de la santé, mentale et physique. Or j'affirme que l'identité ne peut se construire uniquement sur l'espace privé. La sphère de l'amour elle-même ne peut suffire. Aucun être ne peut jouer entièrement son identité dans le champ de l'économie érotique, car c'est se placer dans une situation extrêmement périlleuse. »¹

¹ **Dejours C.** « Entre souffrance et réappropriation, le sens du travail » in Politis n° 7 p. 23 cité par Dominique Méda dans son ouvrage « *Le travail, une valeur en voie de disparition* » Editions Aubier Paris 1995 p.23

Avec la montée du chômage et la précarité des fins de carrières, le travail ne peut plus être considéré comme un facteur exclusif d'intégration¹, la modalité d'apprentissage privilégiée et unique de la vie en société. Mais la réorientation de ses intérêts sur le domicile n'est pas une solution qui convient à tous, notamment à ceux qui souhaitent rester en activité, continuer à participer à la vie de la cité. Ces constats qui concernent les retraités, sont également valables pour ceux contraints de cesser de travailler avant l'âge légal et qui ne se satisfont pas d'être mis à l'écart.

Retraite et vie associative

Les discours officiels, présentent l'engagement associatif comme une solution satisfaisante au problème de ceux qui après leur départ à la retraite, ne veulent pas rester en retrait, souhaitent poursuivre des activités, et les statistiques officielles font état du nombre important d'associations en France. D'après une étude d'Hélène Michaudon de la Division - Conditions de vie des ménages de l'Insee (**Michaudon** 2000) - près d'une personne âgée sur deux était membre d'une des 800 000 associations enregistrées en France en l'an 2000. On pourrait donc penser avec cet auteur que :

« Le phénomène de multiplication des associations concerne avant tout cette frange de la population qui aspire à rester en activité et trouve ainsi le moyen de continuer à participer à la vie sociale après le départ à la retraite. »

Or ce constat demande à être précisé. Les études réalisées depuis cette date ont donné une vision plus précise du nombre et de l'âge des personnes engagées dans les associations, de leurs centres d'intérêt, du nombre d'heures qu'elles y consacrent.

« Dans les représentations collectives, le terrain de prédilection du bénévolat est celui du caritatif et de l'action sociale. Cette image doit être relativisée. Les domaines d'engagement sont beaucoup plus diversifiés. Le sport, la culture et les loisirs ainsi que la défense des droits sont les terrains de prédilection du bénévolat masculin, tandis que les activités éducatives, religieuses mais aussi l'action sociale, caritative et humanitaire sont nettement plus féminisées. » (**Luczak., Nabli.-** 2010)

Selon Frédéric Luczak et Fella Nabli, l'adhésion aux associations augmente avec l'âge : de 26,3 % pour les 16-24 ans, le taux d'adhésion atteint 36,9 % chez les 60-74 ans pour décroître ensuite chez les personnes de 75 ans et plus (27,6 %), qui adhèrent essentiellement aux associations du 3^e âge. Ce profil par âge est le même dans les associations culturelles, de loisirs et celles à caractère sanitaire et social.

Par rapport à l'importance du temps consacré, il faut distinguer les personnes qui participent à la vie de l'association, de celles qui se bornent à y adhérer. D'après une étude de 2004, de Lionel Prouteau et François-Charles Wolff (**Prouteau, et Wolff** 2004), le temps moyen réservé à une association par chacun de ses membres est de 2,5 heures par semaine :

« Le temps moyen annuel consacré par chaque bénévole à rendre ces services non rémunérés est d'environ 100 heures ce qui, au regard des conventions retenues pour ce calcul, représente 2,5 heures par semaine. Mais on notera la forte dispersion de ces temps autour de la moyenne, ce qui se manifeste au travers de l'importance des écarts-types. Ainsi, tandis que les deux tiers des bénévoles se

¹ « Le travail est notre fait social total. Il structure de part en part non seulement notre rapport au monde, mais aussi nos rapports sociaux. Il est le rapport social fondamental. » **Méda D.** opus cité, p. 26

consacrent à leurs activités pendant tout au plus une heure par semaine, 11 % leur consacrent au moins 6 heures. La contribution des premiers ne représente que 8 % du temps global voué au bénévolat encadré tandis que celle des seconds s'élève à près de 60 %. »

La lecture de ces données montre que si de nouvelles recommandations, une conjoncture économique différente de celle d'autrefois, prônent en faveur d'un engagement plus affirmé des retraités dans des activités diverses, notamment associatives, elles n'ont pas eu à ce jour l'effet escompté, n'ont pas suffi à changer les mentalités.

Le poids des représentations concernant la retraite, l'absence d'incitations plus affirmées en faveur d'une vie active, accentuent le décalage entre une faible partie des retraités qui ont une vie socialement engagée et tous ceux qui suivent l'ancien modèle. Il faut donc se défier des idées toutes faites et questionner les évidences, comme le rappelle Daniel Réguer.

Contrairement à une opinion répandue, les personnes seules ne compensent pas leur solitude par un engagement associatif affirmé. Pour qu'elles le fassent, elles doivent être sollicitées, bénéficier d'un soutien. A défaut, elles adhèrent à une ou plusieurs associations pour rompre leur solitude, pas pour assumer des responsabilités ou des tâches comme envoyer des lettres, remplir des demandes de subvention ... tenir une permanence. Ce sont en majorité des personnes bien insérées socialement, actives et dynamiques et qui disposent d'un revenu financier suffisant, qui s'y impliquent et siègent au conseil d'administration. (**Durandal J.P., Réguer D.** 2011)

Ainsi à l'opposé des idées courantes, l'engagement associatif ne remplace pas ceux de la période antérieure. A l'exception d'une minorité de sujets, qui ne tiennent compte ni des directives officielles, ni des modes de penser de leur temps, le départ à la retraite est pour la majorité des personnes un retrait plus ou moins progressif des responsabilités et des réseaux de réciprocité, inhérents à toute vie sociale.

Conclusion

Dans le prolongement des travaux d'Elaine Williams et de William Henry, différentes études ont été menées sur le départ à la retraite, chacune adoptant une perspective particulière. Anne-Marie Guillemard s'est intéressée aux facteurs économiques et sociaux en jeu dans le passage, Dominique Thierry, à l'incidence de données telles que les dernières années de la carrière professionnelle et les circonstances du départ, sur la manière dont les retraités réorganisaient leur vie après le passage, s'investissaient dans de nouvelles activités. Quant à la contribution de Daniel Alaphilippe, elle conduit à considérer le départ à la retraite comme un révélateur de traits psychologiques préalablement peu manifestes, à l'origine de l'adaptation, plus ou moins facile, de la personne à sa nouvelle condition de retraité. Partant du vécu du passage, notre démarche a consisté à mieux comprendre son impact sur la personne ainsi que la source de ces manifestations. En proposant aux personnes volontaires de réfléchir à leur manière de vivre le passage et à ce qui en avait résulté, en sollicitant leurs capacités de réflexion et d'initiative, nous avons souhaité voir dans quelle mesure leur destin était déterminé par leur passé, leur situation sociale et les circonstances du départ, ou s'il leur était possible de considérer autrement leur situation de retraité, et leurs difficultés, se mobiliser pour prendre des initiatives.

L'engagement et la réflexion des participants, l'analyse des données recueillies, ont permis de prendre la mesure et de décrire quelques unes des implications du départ à la retraite sur le plan personnel et relationnel, du travail psychologique nécessaire pour se détacher de son milieu de travail, pour ne pas se laisser envahir par les représentations sociales dominantes de la retraite, pour adopter une autre image de soi, et si possible, prendre des initiatives.

Définissant le vieillissement comme une succession de changements, sources de découvertes d'aspects de l'existence précédemment ignorés¹, nous avons étudié le départ à la retraite, tel qu'il se déroule dans la société française, comme le premier d'entre eux et avons souhaité mieux comprendre comment il était vécu, ce qu'il modifiait dans le mode de vie et les manières d'être des individus. Considérant leur expérience comme illustrative des attitudes et des ressentis impliqués dans le départ à la retraite, nous nous sommes particulièrement intéressés aux contributions des retraités qui l'ont présenté comme un saut dans l'inconnu, une rupture dans leur trajectoire de vie, une *mise hors circuit* selon la formule d'Anne-Marie Guillemard, des personnes dont l'activité professionnelle a constitué un investissement majeur et qui ont présentées leur départ à la retraite comme une accumulation de pertes : perte de leurs compétences, de leurs habitudes et de leurs repères temporels, perte d'un réseau social, d'un lieu de vie et qui ne semblaient pas à même de réussir seuls la transition². Nous avons également été attentifs à la manière dont ces personnes tiraient profit du dispositif d'étude qui leur était proposé, pour approfondir leur réflexion, changer de perspective, considérer d'un regard neuf leur situation présente et leur avenir.

¹ La vieillesse comme face à face de l'individu avec des événements, concentrés majoritairement dans le dernier tiers de l'existence, dont l'impact est de plus en plus insistant au fur et à mesure qu'il vieillit et ses efforts pour y faire face, continuer à exister en tant que sujet..

² Pour une vision opposée, résolument optimiste, voir celle de Vincent Caradec qui qualifie la croyance au caractère périlleux de la transition « de savoir profane empiriquement erroné ». **Caradec V.** 2004 « Vieillir après la retraite », Paris, PUF, p. 34, 35

Dans le cas d'une partie des retraités, le départ à la retraite remet en question l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Affectant l'équilibre psychologique de l'individu, l'expérience du passage le ramène à une situation proche de celle de l'adolescence où, quittant l'univers de l'enfance, devant trouver une nouvelle place dans la société en s'appuyant sur ses propres ressources, il ressent une sensation de vide, voire d'angoisse. Sentiment de vide, ébranlement psychologique, remise en question de l'image de soi, difficultés pour un nombre significatif d'entre eux de vivre le passage non comme une transition mais comme une rupture, ces données mettent en évidence la nécessité de revoir le départ à la retraite tel qu'il se déroule dans la société française. Demande à être mieux pris en compte le fait que l'image qu'il a de lui-même dépend de la place et du rôle que lui attribue la société, de la possibilité de maintenir avec les autres des relations de réciprocité et d'échange¹ que le sens que l'être humain donne à sa vie est en grande partie d'origine sociale. Même s'il convient de veiller à son bien-être matériel, il est tout aussi important, au moment du changement de statut, de ne pas se limiter à considérer uniquement ses besoins vitaux et de réfléchir à la barrière instaurée entre la phase dite d'activité professionnelle, et celle de retraité, alors qu'elles devraient faire l'objet d'une réflexion d'ensemble.

L'étude a aussi confirmé le caractère obsolète des perceptions actuelles de la retraite et du retraité. Le terme de retraité est une invention de la seconde moitié du XX^e siècle en rapport avec la généralisation des systèmes de protection sociale. Il est révélateur d'une représentation collective qui assimile la vieillesse à la mise à la retraite, considère la personne âgée comme quelqu'un ayant quitté le secteur de la production économique. Le retraité, c'est la personne qui en cessant d'exercer des activités professionnelles est mise à l'écart de la seule vie collective qui compte vraiment, celle des producteurs de richesses². Beaucoup de stéréotypes ont été forgés autour de ce statut d'inactif qui ont contribué à dégrader l'image des personnes âgées, « perçues comme des machines obsolètes vouées à la casse sociale et même parfois comme de simples consommateurs, notamment de soins de santé, qui détournent une partie des ressources collectives en leur faveur, mais sans aucune utilité... »³ et de ce fait à rendre le passage du statut d'actif à celui de retraité difficile.

Le départ à la retraite, comme opportunité de commencer une vie différente de celle menée précédemment, est un souhait, sinon un rêve, partagé par une majorité d'individus, sans qu'ils aient toujours mesuré les changements qu'ils auraient à assumer. Interrogés sur les raisons de leur départ, nombre de retraités disent ne pas trop y avoir réfléchi auparavant, ne pas avoir pris la mesure de ce que signifiait pour eux d'arrêter de travailler. Ceci explique le décalage dont ils font état, lors des entretiens et des sessions, entre ce qu'ils se sont imaginés et ce qu'ils découvrent une fois retraités.

Leurs réflexions ont apporté une première confirmation à l'hypothèse, présentée dans l'avant propos, que l'existence entre soixante ans et la mort comporte des événements plus ou moins difficiles, qui modifient ou déstabilisent l'équilibre de vie des personnes concernées, leur

¹ Mauss M. « Essai sur le don »

² « Les retraités, le plus souvent néo-bénévoles, ... récusent par leurs comportements et leurs propos, le modèle traditionnel de la retraite, loisirs d'un troisième âge purement consommatoire succédant à un second âge de la vie consacré à la production, au travail... Ils veulent continuer de demeurer socialement actifs et utiles, afin de conserver en retour un rôle d'acteur social et de citoyen à part entière. » **Guillemard A.M.** « Les défis du vieillissement » op. cit. p. 296

³ Loriaux M. 2004, Département des Sciences de la Population et du Développement Université catholique de Louvain Belgique, « Gérontologie » n° 132 2004-4 p. 18 - 19

demandent de mobiliser leurs ressources pour y faire face, et qui au-delà des changements, dont ils sont potentiellement porteurs, et parfois du traumatisme qu'ils provoquent, constituent une initiation progressive à une réalité de la condition humaine, qui s'impose de plus en plus au fur et à mesure qu'on avance en âge.

Constituant un passage dans une nouvelle étape de vie, la manière dont est conçu et se fait le départ à la retraite en France aujourd'hui, ne prend pas suffisamment en compte non plus les changements et épreuves qui attendent la personne au fur et à mesure qu'elle avance en âge, la nécessité pour les affronter de ne pas être isolé, de garder des contacts et des intérêts, et de se maintenir dans un réseau social.

2 – L'expérience du vieillissement dans la relation aux parents âgés

Place de l'accompagnement de ses parents dans l'étude

Après celle du départ à la retraite, l'expérience du vieillissement dans la relation aux parents âgés est l'objet de ce chapitre. L'accompagnement de ses parents est une confrontation avec des aspects du vieillissement très différents de ceux découlant du départ à la retraite. Conduisant la personne à assumer un ensemble de charges et à avoir avec eux une relation beaucoup plus proche, l'accompagnement de son père ou de sa mère mobilise un registre plus ancien et plus profond de la personnalité. La thèse d'Erik Erikson, selon laquelle le développement de l'individu se poursuit tout au long de la vie et qu'il est marqué par une succession de crises qui mettent en jeu les capacités de l'individu à y faire face, trouve ici un deuxième champ d'application. En resituant cette expérience dans le cycle de vie, on peut écrire que si la maladie et la mort ont reculé aux extrêmes de la vie, les membres de ces générations les rencontrent bien avant d'avoir atteint un âge avancé. En même temps cette étude permet de faire un lien entre les relations familiales que les générations actuelles d'aînés ont connu dans leur jeunesse, et celles qu'elles vivent de nos jours avec leurs parents âgés.

Avant de développer ces points rappelons qu'il est possible d'étudier l'avancée en âge sans faire appel au contexte familial, ou sinon marginalement. Un nombre significatif d'individus vieillissent loin de leurs enfants, n'ont pas eu de descendance, vivent seuls et font appel, le moment venu, aux dispositifs médicaux et sociaux existants. Néanmoins, à l'exception des orphelins et de ceux qui s'en sont éloignés, la grande majorité des personnes a grandi dans une famille et a gardé des liens avec ses parents jusqu'à leur décès. La famille d'où l'on est issu, quelque soit la particularité de l'histoire de chacun, les souvenirs qu'il en a conservé ⁽¹⁾, est le lieu privilégié d'apprentissage de la réalité de la vieillesse et des relations entre les générations, notamment du fait de la durée et de la densité des relations qu'elle permet, et de son inscription dans une temporalité qui contient et dépasse celle de l'individu.

L'accompagnement de ses parents âgés conduit le sujet à revisiter son passé, à revenir à un univers mental et relationnel ancien et à affronter une réalité qu'il avait pu jusque là ignorer. Comme l'accompagnement des phases extrêmes de la vie incombe en premier lieu aux enfants, le changement de position dans la chaîne des générations qu'il implique, la vision de leur futur ainsi mobilisée, constituent à la fois une découverte d'un aspect fondamental de l'existence et une épreuve. Dans l'image que leur donne à voir leur parent, c'est leur propre finitude qui est en question. Il a été présenté par une partie des personnes rencontrées comme un devoir, une initiation, une expérience qui a modifié leur perception de l'avancée en âge. Mobilisant des résistances, peu préparés à cette situation, il a été décrit comme difficile par d'autres. La manière dont ils en parlent, ceux qu'on appelle ici faute d'un meilleur terme les descendants, des personnes dont l'âge peut aller jusqu'à soixante dix ans, exprime tout autant leur souhait et leur détermination de tenir leur place auprès de leur parent, que leur difficulté d'accepter de les voir vieillir, d'entrer dans leur cadre de référence, d'être au contact des modes d'être et de penser de ces derniers, d'avoir à gérer les réaménagements de leur relation provoqués par ce face à face. Les contributions et analyses présentées illustrent ces deux versants.

Démarche adoptée

La démarche s'apparente à celle retenue pour l'étude du départ à la retraite. Elle a consisté à partir de situations concrètes pour réfléchir, dans un deuxième temps, à la manière dont les personnes les avait vécues ou vivaient présentement et à ce qu'elles avaient entraîné comme changements dans leurs manières d'être et leurs relations aux autres. Le fait d'aborder des questions personnelles, voire intimes, a entraîné des exigences supplémentaires en matière de qualité d'écoute et de progression des questions proposées. Si les entretiens ont permis de prendre la mesure de l'importance de l'accompagnement des parents dans cette tranche de vie, l'essentiel des réflexions provient des séquences des sessions *Parcours de vie* consacrées à *l'accompagnement de ses parents âgés et de ses proches*, et aux ateliers de trois jours dont c'était le thème.

Les étapes successives

Pour éviter d'alourdir leur présentation, les questions, comme elles sont ici formulées, renvoient à des événements passés. Elles sont également énoncées au présent dans le cadre des sessions. Nombre de personnes qui s'y inscrivent ont toujours leurs parents. Très investis dans leur accompagnement, ils souhaitent présenter leur situation et réfléchir aux questions qu'elles leur posent.

Phase descriptive

Par rapport à l'accompagnement de leurs parents, les participants des sessions ont été invités à décrire ce qu'ils avaient apporté à leurs parents sur le plan matériel, psychologique, relationnel ... Ce que l'accompagnement leur avait demandé comme investissement en temps, comme réaménagement de leurs activités, comme connaissances. Les moments importants de cet accompagnement (Dégradation de l'état de santé, déménagement, décès, séparation...)

Comment ils ont réaménagé leur vie après le décès de leurs parents.

Ceux qui ont accompagné d'autres personnes sur le plan familial, amical ou celui du bénévolat ont eu la possibilité de décrire leur engagement, dans quel cadre, pour quelles finalités, la place et l'importance de ces accompagnements dans leur vie.

Phase réflexive

Le sens qu'il a eu pour moi, ce que j'en ai retiré. Ce qu'il m'a appris, ce qu'il m'a permis de découvrir, Ce qu'il a changé dans mes relations avec mes proches, les autres membres de la famille. Ce qui m'a été difficile, ce que je n'ai pas réussi, les questions qui me restent. L'aide dont j'ai (ou aurai eu) besoin pour (mieux) assumer mon rôle

Après une présentation du cadre familial au sein duquel se déroule cet accompagnement, les principaux aspects de celui-ci sont décrits et analysés ⁽²⁾.

La famille, premier cercle de découverte de la vieillesse

Quiconque a comme objectif de retracer les étapes successives de découverte de la vieillesse doit penser au contexte familial et aux relations entre les générations qui s'y déploient. Mais dans une période qui s'interroge sur la pérennité des modèles familiaux traditionnels, ce choix est-il encore pertinent ? « Sommes-nous en train d'assister à la disparition totale de la famille, du mariage et de la parenté ? » se demandait en 1986 Jack Goody dans son introduction au tome 2 de l'Histoire de la Famille ? (Burguière A., Klapisch-Zuber C., Segalen M., Zonabend F., 1986) Les auteurs qui y ont contribué ont estimé que l'institution familiale restait la référence majeure, que le poids normatif des images mentales et symboliques de la famille, était toujours aussi fort.¹ Les réseaux de parenté assurent différentes fonctions : transmission des traditions familiales, aide à l'installation des jeunes générations, facilitation des courants de migration de la campagne vers la ville ou d'un pays à l'autre. Tout en ayant beaucoup évolué depuis un demi-siècle, ces réseaux continuent à assurer une fonction de relais. De nouvelles recherches permettront de réactualiser les connaissances concernant la force et la permanence des liens entre les générations dans la société française. Dans l'attente de leurs conclusions, des données comme l'accroissement de l'espérance de vie, l'allongement de la scolarité, la date plus tardive du départ des enfants du domicile familial, militent en faveur du renforcement des liens parents-enfants, alors que d'autres facteurs comme la mutation des métiers, la dispersion géographique et la mobilité des jeunes générations, favorisent une plus grande autonomie des uns par rapport aux autres. Dans la phase de transition dont nous sommes les témoins, on observe que de nouveaux modèles de comportement sont venus, non pas remplacer les modèles plus anciens, mais prendre leur place à côté d'eux. La relation parent-enfant, tout en ayant des caractéristiques différentes selon les cultures, reste un lieu privilégié d'initiation à la réalité de l'avancée en âge et d'exercice des solidarités intergénérationnelles. Interrogés sur les circonstances de leur découverte du vieillissement, les personnes consultées ont nommé leur relation avec leurs grands parents, ou ceux qui les avaient remplacés. Venaient en second, leurs grands oncles et tantes, rencontrés lors des fêtes, des anniversaires et des mariages ou pendant les vacances, leurs contacts avec les personnes âgées de leur immeuble, de leur quartier et à l'église pour les plus anciens d'entre eux, dans des régions telles que le Nord ou la Bretagne.

L'intérêt pour le passé familial

Lorsque les parents avançant en âge, deviennent grands parents et aujourd'hui arrière grands parents, ils sont la mémoire du groupe familial, une ouverture sur le passé lointain, le point de référence et de maintien des liens entre les descendants. Ils sont l'objet d'un regain d'intérêt². Alors que les premiers psychanalystes de l'école freudienne ont centré leur attention sur les liens parents-enfants, l'intérêt pour le rôle des grands-parents dans la transmission des valeurs et des comportements d'une génération à l'autre est d'inspiration Jungienne. Ce psychologue est à l'origine de l'idée d'inconscient collectif, qui se transmet de génération en génération et

¹ Segalen M. Zonabend F., « Familles en France » dans Histoire de la famille, opus cité p. 513

² « Aujourd'hui des milliers de Français s'enorgueillissent d'ancêtres même très humbles, aiment à retrouver leurs racines, à se réinscrire dans un terroir que la mobilité géographique et sociale leur a fait quitter ». Martine Segalen et Françoise Zonabend, « Familles en France », opus cité p.512

constitue le socle de l'histoire familiale. « Chacun s'inscrit dans un réseau qui situe sa place, son identité. En ce sens, l'homme est histoire » écrit Vincent de Gaulejac (**De Gaulejac** 1987 p.16), « La succession des générations inscrit ses effets dans chacun des membres d'une famille qui est ainsi relié aux autres par une série de liens économiques, idéologiques, affectifs, dont une bonne partie opère au niveau de l'inconscient » (**Ancelin Schutzenberger** 1993 p.115). Anne Ancelin Schutzenberger distingue deux types de transmissions familiales : les transmissions intergénérationnelles et les transmissions transgénérationnelles. Les premières sont des transmissions conscientes, pensées et parlées d'habitudes et de traditions familiales : choix d'une même profession, succession dans une même entreprise (d'où les enseignes : père et fils), les secondes inconscientes, sont du registre du non dit, constituent les secrets qui passent d'une génération à une autre.

Souvenirs des grands parents

Depuis le siècle dernier, connaître ses grands parents n'est plus le privilège d'une minorité d'enfants. « Au XX^e siècle les enfants ont des chances de connaître leurs grands parents plus souvent et plus longtemps, 10 à 15 ans en moyenne. C'est surtout vrai de leur grand-mère maternelle, puisque l'âge au mariage des épouses reste inférieur à celui des époux, et que la longévité des femmes augmente. » (**Feller**, 1997 p. 208) Ceux qui ont leur lieu de résidence proche de celui de leur fils ou de leur fille, accueillent leurs petits enfants à la sortie de l'école, le mercredi et une partie des congés. Les générations apprennent ainsi à se connaître, à tisser des liens permettant la transmission des valeurs et de l'histoire familiale.

Tant qu'ils sont valides, la pérennité du lien découle de la manière dont les grands parents ont pu garder le contact avec leurs enfants et petits enfants. Monsieur J., a planté dans sa résidence de Normandie un arbre à chaque nouvelle naissance familiale, en choisissant une essence correspondant à la fille ou au garçon qui venait de naître. Avec l'avancée en âge, (il a 87 ans lorsqu'il s'inscrit à une session), M. J., ne pouvant plus monter à l'échelle ou scier un arbre, ses enfants puis ses petits enfants ont pris le relais.

« Je demande l'aide de mes enfants et petits enfants, qui participent ainsi à l'entretien de ce qui nous réunit. Le jardin, symbolise l'histoire et la continuité de notre famille. Mais il faut savoir patienter, 600 km nous séparent de certains d'entre eux. »

Quelle connaissance ?

A la question quelle connaissance de la vieillesse ont-ils retiré de ces expériences ? Il leur a été plus difficile de répondre tant leurs souvenirs de leurs grands parents se confondaient avec ceux de leur enfance. Ils admettent qu'ils les ont aidés à grandir, à acquérir plus autonomie et à faire des choses interdites par leurs parents. Inscrits dans les souvenirs de leurs premières années, les tableaux qu'ils en ont retenus sont souvent idéalisés. Les descriptions qu'ils font de leurs grands parents apportent autant d'information sur leur propre passé que sur ces personnes elles-mêmes. Mêlée aux souvenirs de leur histoire de vie, leur connaissance de leurs grands parents, empreinte d'émotion et de nostalgie, est limitée. Leur vie privée, leur passé, leurs sentiments personnels, leur appréhension de l'avenir, sont comme barrés par un interdit, occupent peu de place dans leur mémoire.

Quelques décennies plus tard

Une ou deux décennies plus tard, un accident de santé, l'aggravation d'une maladie, fait passer leur grand parent du statut d'individu bien portant à celui de patient ayant besoin d'aide pour aller du lit au fauteuil ou hospitalisé. Le décor, la concentration de tant de détresses dans un même lieu, conduisent à gommer les personnalités, à découvrir son parent comme un étranger avec lequel il devient soudain difficile de communiquer.

Leur représentation du grand âge a été également influencée durant leur vie adulte par les médias et ils n'en retirent pas une vision très optimiste. Citant rarement les images filmées des anciens présents lors des commémorations officielles, à la mairie ou en maison de retraite autour d'un repas de fête, ils ont surtout à l'esprit les articles donnant de la vieillesse une image péjorative, mettant l'accent sur le vieillissement de la population, les problèmes de santé, les pathologies dégénératives dont la prévalence augmente avec l'âge et les problèmes de prise en charge qu'elles posent¹.

¹ Comme l'a relevé en 1994 un groupe de travail du Haut Comité de la Santé Publique « Il existe une vision stéréotypée associant à l'avancée en âge, déclin physique et mental et assimilant le grand âge à la dépendance. Elle s'appuie sur celle des professionnels de la santé et de l'action sociale qui ne voient dans leur pratique que les personnes âgées à problème », « La Santé en France, travaux des groupes thématiques », Haut Comité de la Santé Publique, La documentation française Paris 1994 p. 436

L'accompagnement de ses parents

« Il s'agit de ne pas se tuer à la tâche sans pour autant se sentir coupable. »
(Chabert J. 2001 p. 97)

Un lien qui n'est pas de l'ordre du rationnel

Nous avons souhaité tirer parti de l'étude pour réfléchir à la force des liens existant entre les générations dans la société française contemporaine, notamment dans le cas des relations parents-enfants et que l'horizon de la mort se rapproche. C'est pourquoi lors des entretiens et des sessions, nous avons interrogé les membres de nos échantillons sur la source de leur sentiment d'obligation à l'égard de leur parent. Voici les motifs principaux évoqués.

« L'aide qu'on apporte à ses parents, le temps qu'on y investit, renvoient aux coutumes et aux pratiques de son milieu d'origine, aux liens tissés avec eux durant les années de l'enfance et de l'adolescence et que dans le registre psychologique on a appelé la dette de vie. » nous fera remarquer Madame F. 68 ans, psychologue de formation.

Si dans chaque famille les anciens occupent une place particulière, toutes les personnes vues en entretien et lors des sessions, ont présenté l'accompagnement de leurs parents comme une obligation, un devoir qui s'est imposé ou s'impose à elles. « *C'est quelque chose qui ne s'explique pas, est de l'ordre de l'évidence.* » nous dira l'une d'entre elle. Lorsqu'on les invite à préciser leur pensée, revient le plus souvent : la tendresse, les moments heureux de l'enfance, la gratitude envers ceux qui leur ont apporté affection, présence et sécurité matérielle, n'ont pas ménagé leur peine pour leur permettre de faire des études, d'accéder à une profession. De même que l'être humain se sent responsable de son enfant, face à ses parents avançant en âge, il ressent une obligation qui peut être une source de culpabilité dès qu'il cherche à s'y dérober. Est venu pour lui le moment de rendre à ses parents quelque chose de ce qu'ils lui ont apporté, une aide matérielle, une présence, une disponibilité et une relation qui évolueront en fonction des changements qu'ils auront à affronter.

« A l'égard des parents, des proches, on a une dette ; il faut l'acquitter là. Et ce n'est pas une dette qu'il faut assumer en rechignant : on est heureux de pouvoir s'acquitter en partie de ce que l'on doit à autrui, même si cet autrui est en train de basculer intérieurement. » (Vernant 2004, p. 33)

Ceci explique que, le moment venu, les enfants se mobilisent pour venir en aide à leur parent, comme s'y est engagé Madame D. 69 ans, pharmacienne. « Maman, je ne veux pas qu'elle se sente seule. Je lui apporte ma présence par affection, par devoir aussi. C'est une question de reconnaissance de ce qu'elle a fait pour nous, de ce que je lui dois. C'est elle qui nous a poussés, mes frères et moi dans les études, un côté assez solide. A travers moi elle a réussi sa vie. »

L'attachement peut être aussi fort à ceux auprès desquels la personne a vécu les premières années de sa vie, et qui ne sont pas obligatoirement les parents naturels, et qui perdure intact jusqu'à la fin, comme l'illustre le témoignage de Monsieur C. enseignant, né en 1939. Alors qu'il n'avait qu'un an, ses parents l'ont confié à ses grands parents paternels et ne l'ont repris que cinq ans plus tard. De cette séparation lui est resté un attachement pour sa grand-mère et une tendresse pour les personnes âgées.

« Mes parents m'ont confié de l'âge de un an à six ans à mes grands parents paternels qui vivaient à Montceau-les-Mines. Avec la belle-mère de mon père, mon grand père s'était remarié après le décès de sa première femme, j'ai appris la tendresse. Puis il a fallu m'en séparer pour revenir chez mes parents. Ça a été un grand déchirement. De retour en France bien plus tard j'ai pu l'avoir avec moi dans la dernière partie de sa vie. En tout quinze ans de bonheur total, c'était une femme de mineur. Elle a été très heureuse avec moi. Elle est décédée à 92 ans, elle avait élevé 11 enfants. »

Il consacre aujourd'hui une partie de son temps à visiter des personnes très âgées à l'hôpital.

Un contexte social et géographique en mutation

Celui qu'ont connu les anciens

Autrefois il n'y avait pas d'éloignement géographique et social entre les générations comparable à ce qu'on constate aujourd'hui. La personne vieillissante finissait ses jours là où elle avait vécu et voyait ses enfants vivre à proximité, adopter un type d'existence proche du sien. La reprise par les enfants du métier et du mode de vie de leurs parents était fréquente tout comme la cohabitation des générations dans les dernières années de vie du parent. Du fait des conditions de vie et d'une médecine peu développée on mourait à un âge moins avancé qu'aujourd'hui, et quand la maladie se déclarait on ne restait pas longtemps grabataire. L'accompagnement ne durait pas des mois ou des années comme de nos jours. Dans ce contexte qui voyait sur le même site se succéder les générations, il y avait peu de choses à se dire au moment d'aborder les phases ultimes de l'existence de ses parents, tant ce qui prévalait était de l'ordre du même : même lieu, mêmes activités, mêmes rôles. Rien de secret ni de différent, aucune rupture du mode de vie, de changement de l'activité professionnelle, du milieu social entre les parents et leurs enfants. Rien qui demandait qu'on s'interroge sur le permanent et le nouveau, sur ce qui avait été légué par les uns aux autres et qui était resté identique et ce qui avait été inauguré par la nouvelle génération. Accompagner sa mère ou son père c'était veiller à leur bien-être, s'assurer qu'ils ne souffraient pas trop, pour le reste tout était dit ou plutôt manifeste dans la permanence du lieu, des objets et des fonctions. Aucune parole n'était nécessaire pour renouer les liens entre les parents et les enfants, reconstruire le fil d'une histoire familiale qui aurait subi des ruptures. Les uns quittaient la vie en sachant que le milieu qu'ils avaient connu allait continuer à exister à l'identique après leur disparition, pour les autres c'était changer de place dans l'ordre des générations.

Ce qui a changé depuis

L'accompagnement est réalisé par des personnes commençant à ressentir la réalité de l'âge, qui ont connues bien des changements par rapport à leurs parents : une scolarité plus longue, des changements de résidence, des modes de vie et de penser souvent en rupture avec ceux de la génération précédente. Le mode d'accompagnement a changé lui aussi. Il consiste à venir passer quelques heures par semaine, la journée, voire une semaine tous les mois, avec sa mère et ou son père, lorsque le domicile des uns est très éloigné de celui des autres. Entre les visites chacun poursuit une vie différente. Les visites favorisent des retours en arrière, permettent de comparer le temps d'autrefois à celui d'aujourd'hui, de s'immerger dans deux temps différents de sa vie, celui où l'on vivait ensemble sous le même toit, celui où les chemins se sont séparés.

Des situations variées

L'étude comparée des entretiens et des contributions des personnes inscrites aux sessions, montre la diversité des situations, des besoins à satisfaire, de l'aide demandée aux enfants. Elle donne une vue d'ensemble de la manière dont ces derniers répondent aux besoins de leurs parents, permettent de cerner le sens qu'a pour eux leur engagement et ses implications. Bien des variantes existent en fonction de l'état de santé et de la situation sociale de leurs parents, des liens qu'ils ont établis avec leurs enfants ou avec leurs proches. Nous nous limitons dans ce chapitre à présenter trois modalités de l'accompagnement: au domicile des parents, en établissement d'hébergement et dans les dernières années ou derniers mois de leur vie.

Lorsque les parents vivent à domicile

La présentation des entretiens et des réflexions des participants des sessions suit l'ordre des questions proposées. Sont successivement présentés :

- 1- L'accroissement de l'investissement du fils ou de la fille auprès de ses parents
- 2- Une typologie des modalités d'exercice des solidarités intergénérationnelles
- 3- L'impact de l'accompagnement sur les descendants et sur leur projet de vie

L'accroissement de l'investissement auprès de ses parents

Vient un moment où les parents réclament une présence et une aide accrue de leurs enfants. En France la cohabitation entre générations étant exceptionnelle, contrairement à des pays comme l'Allemagne (Todd 1990), c'est sous forme de visites que se concrétise l'aide apportée par les proches. Il ne s'agit plus maintenant de célébration familiale mais d'assistance et de soin à son ou ses parents. La visite collective devient individuelle. C'est celui ou celle qui se sent le plus concerné par l'état de santé de son parent, souvent la fille, qui assume cette mission, même si dans les familles qui « s'entendent bien » les enfants se répartissent la charge.

Les premières demandes adressées aux enfants sont formulées lorsque les parents ne peuvent plus tout assurer par eux-mêmes. Ils ne sont plus capables de faire leurs courses sans aide, ont besoin d'être accompagnés pour se rendre à la poste, chez le coiffeur, le médecin, pour visiter leurs sœurs, frères, cousins, les amis, pour partir en vacances chez un de leurs enfants. Ils ont des difficultés pour remplir leur déclaration d'impôt, payer leurs factures, gérer leurs relations avec la banque. Madame B. décrit l'aide qu'elle et son mari apportent à ses parents :

« Lorsque mes parents ont emménagé dans leur appartement en 1992, nous dira Madame B. ils étaient encore autonomes chez eux, mais pas à l'extérieur. Chaque fois que nous leur rendions visite on regardait un peu partout dans leur appartement et on faisait discrètement la liste de ce qu'ils n'étaient plus capables de faire par eux-mêmes. Notre aide a consisté au début à les accompagner au magasin d'alimentation, puis à faire une partie de leurs courses, on charriait deux fois par semaine les bouteilles d'eau minérale au cinquième étage, on remplissait le frigo. Mon mari leur rendait visite pour les aider à faire leur déclaration d'impôt, payer leurs factures. Il les emmenait en ville chez le coiffeur, le médecin, dans les magasins, les conduisait chez mon frère à la campagne où ils séjournaient chaque année pendant trois mois. »

Au début l'accompagnant tente d'assurer cet engagement en évitant de perturber son rythme de vie habituel. Mais il est peu à peu conduit à revoir son emploi du temps. Monsieur G. enseignant de 58 ans, décrit les étapes successives de son engagement.

« On ne fait d'abord que passer, vérifier que tout va bien. Mais on est en retard, son père ou sa mère, quand ce n'est pas les deux, semblent ne pas aller aussi bien qu'on l'espérait. Peu à peu on en vient à aider son parent à s'alimenter, à être présent à l'heure de la consultation du médecin ou du passage de l'infirmière. Les visites se passent à un moment où l'on est attendu chez soi, où l'on fait habituellement autre chose, empiètent sur le temps consacré à sa propre vie familiale. Elles ont lieu après le travail tant qu'on est en activité, Des aménagements de son emploi du temps s'imposent. Au temps consacré aux parents s'ajoute celui des déplacements. »

Au fur et à mesure de l'affaiblissement de leur état général ou de la survenue de handicaps, lorsqu'ils n'arrivent plus à assurer l'entretien de la maison, la préparation des repas, ont des difficultés croissantes à se lever, se laver, s'habiller, sortir de chez eux sans être accompagnés, l'aide des enfants peut devenir une occupation à temps partiel.

Les mères de Monsieur et Madame F. ont respectivement 93 et 90 ans. La première habite à deux kilomètres de leur domicile, celle de son mari à soixante dix kilomètres. La mère de Madame F. a été hospitalisée pour une fracture du col du fémur, a des problèmes de locomotion, du fait de son arthrose, et a besoin d'aide pour se déplacer. Depuis 4 ans elle est chez elle avec assistance : aide ménagère, aide soignante, infirmière. Il a fallu réaménager sa vie quotidienne, organiser le portage des repas. La mémoire est aussi atteinte, mais pas totalement, (*« ce n'est pas complètement Alzheimer »*). « Elle a encore sa tête mais il faut être très présent auprès d'elle et faire preuve de diplomatie. »

Quant à la mère de Monsieur F., lui et son épouse vont la voir un week-end sur deux et en été ils séjournent chez elle deux fois trois semaines. La mère de son mari née en 1913, installée depuis 1977 dans un village, s'occupe elle-même de sa maison et de son jardin, vit seule avec l'assistance de son fils et de sa belle-fille. Elle souffre d'une maladie d'Alzheimer. Madame F. passe des matinées entières à côté d'elle sans lui dire un mot. La téléalarme n'est pas utilisée. Son fils a réaménagé son habitation. Toutes les pièces sont de plain pied à l'exception de trois marches pour se rendre aux toilettes. Aux yeux de Madame F. l'aménagement de la maison n'est pas très fonctionnel, *« mais tant que la maman est vivante on ne peut pas casser les murs »*. Ni elle ni son mari ne la voient vivre dans un autre cadre que sa maison.

Une implication de plus en plus importante

L'évolution de l'état de santé et la fatigue de l'aidant principal, la survenue d'une pathologie handicapante, posent la question des aménagements à prévoir pour continuer à assurer le maintien à domicile de ses parents.

« J'ai la chance, observe Madame D. 67 ans, d'avoir mes parents pas loin de chez moi. Ils ne se sont pas occupés de leur vieillesse, il a fallu tout organiser et nous sommes aujourd'hui les seuls parents proches, donc très mobilisés. Leur situation se dégrade chaque jour, c'est pesant, c'est beaucoup. Ma mère qui était déprimée autrefois, exprime aujourd'hui une grande agressivité. Ils nous appellent l'un ou l'autre dès que ça ne va pas. On est souvent dans l'urgence. Je suis entourée par des gens trop âgés pour qu'on n'y soit pas dans l'urgence. Tous les dimanches je déjeune aussi avec mon beau-père. »

Vient un moment où il faut rechercher un avis extérieur, en s'adressant par exemple au C.L.I.C.¹ le plus proche, exposer devant des professionnels les données d'une situation qui jusqu'alors avait conservé un caractère intime, familial. Le plus difficile est de négocier ensuite avec les parents une nouvelle organisation, en évitant de les brusquer, de leur imposer des aides extérieures qu'ils ne sont pas prêts à accepter, une aide ménagère, du personnel de nuit, des repas à demi préparés. Madame F. analyse ainsi la situation :

« La question de l'arrivée d'une personne étrangère dans l'intimité des parents a été vécue par eux comme une ingérence. Tant que c'était nous qui venions aider, c'était normal, si on faisait entrer quelqu'un d'autre, leur dépendance devenait officielle. »

Typologie des modalités d'exercice des solidarités intergénérationnelles

De la diversité des situations, et des exemples présentés lors des sessions, les trois modalités d'exercice des solidarités entre parents et descendants les plus fréquemment mentionnées, concernent ses aspects pratiques, relationnels et affectifs.

Une dimension pratique

L'aspect instrumental ou pratique consiste à les aider dans leurs activités, leurs déplacements, leurs démarches. Satisfaire le souhait des parents de rester chez eux demande d'être plus présent, de leur apporter une aide de plus en plus conséquente au fur et à mesure qu'ils avancent en âge et que leur santé se dégrade. Les tâches qu'il faut les aider à accomplir, ou faire à leur place, dépendent du degré d'autonomie de ses parents, tel qu'elle peut être évaluée par exemple par la grille AGGIR². De préférence à leur état de santé, qu'elles ne sont pas toujours à même d'évaluer, les familles portent leur attention sur les questions matérielles, telles que l'état du mobilier, la propreté de la cuisine, sur des problèmes qu'il est dans leur pouvoir de régler. Cherchant à être utiles, attentifs aux détails de leur vie quotidienne, les enfants veulent trouver des solutions à leurs difficultés. Un intérieur propre et bien rangé est le signe que la situation est sous contrôle. La focalisation sur des questions matérielles, évite d'aborder des questions d'un tout autre registre.

Une aide pour conserver une vie sociale

Les enfants ne se limitent pas à une présence et à une aide matérielle, ils peuvent aussi aider leurs parents à garder des liens avec leurs proches et leurs amis. Une fois retraités, Monsieur et Madame G. ont veillé à ce que la mère de Madame G., 88 ans, reste en relation avec ses frères et sœurs.

« Nous l'aidions à maintenir des relations avec ses sœurs et frères, et avec leurs amis de longue date. Cela a duré 10 ans. En 2003, la plus jeune sœur de maman (ils étaient 10 enfants) est décédée, la plus âgée est entrée en Maison de retraite avec une sœur plus jeune. On a commencé les visites, on

¹ Centre local d'information et de coordination gérontologique

² La grille nationale AGGIR (Autonomie Gérontologie Groupes Iso-Ressources) est un outil destiné à évaluer le degré de perte d'autonomie d'une personne afin de mesurer l'importance de l'aide à lui apporter.

accompagnait les parents pour les voir une fois par mois. Il y avait nos deux tantes, nos parents à visiter, on faisait le lien. »

Une dimension relationnelle

L'aide apportée aux parents a également une dimension qualifiée ici de relationnelle, en gardant à l'esprit que s'agissant de la relation parent-enfant, ses implications se situent sur un registre particulier, d'une toute autre nature que celle pouvant exister entre un professionnel de la relation d'aide et un sujet âgé. Si l'intention est d'aider son père ou sa mère à vivre au mieux les changements et les épreuves de la dernière partie de la vie, impliquant leur relation, l'accompagnement demande de prendre en compte les résonances sur chacun des avatars de l'avancée en âge et de l'approche de la mort, les réactions de défense que la situation va provoquer. Ceci explique les détours, les nervosités, les difficultés de la vivre et d'en parler sereinement.

L'impact de l'accompagnement sur les descendants et leur projet de vie

La nécessité de se rapprocher de ses parents se présente plus tardivement qu'autrefois. Alors qu'il y a environ vingt ans, elle survenait aux alentours de la cinquantième année, soit quelque 10 ans à 15 ans avant la fin de son activité professionnelle, les personnes à qui ce devoir incombe aujourd'hui en sont aux dernières années de leur carrière professionnelle et de plus en plus souvent retraitées. Leurs propres enfants ayant, dans le meilleur des cas, quitté le domicile familial, elles sont plus disponibles et dans une plus grande proximité psychologique avec leurs ascendants. A l'expérience du départ à la retraite, qualifiée de période charnière dans la trajectoire de vie, s'ajoute pour ces sujets celle de l'accompagnement des dernières années de leurs parents, comme l'observe Monsieur J. 63 ans, en retraite depuis six mois.

« A peine a-t-on quitté une usine, une entreprise, un lycée, un bureau et qu'on est à la recherche d'un nouvel équilibre, de nouvelles activités, qu'on se trouve appelé au domicile de ses parents. »

L'accompagnement de leurs parents survient à un moment de leur vie où, tout en souhaitant mettre en application des préceptes moraux et montrer incidemment à leurs propres enfants comment se comporter avec les personnes âgées, ils sont plus vulnérables face au spectacle de la vieillesse et de la mort. Louis Ploton qualifie de « génération sandwich » celle des adultes dont l'âge se situe entre cinquante et soixante dix ans et qui doivent accompagner un parent à un moment où eux-mêmes procèdent à des réajustements de leur existence. Leur situation se caractérise comme l'écrit Mireille Trouilloud, (**Trouilloud** 1997) par le fait que « la jeunesse n'est plus, la vieillesse se fait sentir, la retraite approche ou est déjà présente ». Il renforce l'impression d'être entré dans une phase radicalement nouvelle de l'existence.

L'échéance a beau être attendue, prévisible, elle demande des ajustements de part et d'autre. Le père a quitté depuis longtemps le monde du travail, a d'autres préoccupations. Le fils au contraire est encore marqué par le milieu qu'il vient de quitter, une culture, un mode de vie, une manière de gérer son temps. Sa préoccupation est d'éviter de perdre ces repères. Bien que convaincu de l'importance de son rôle, lors de ses visites, un détail qui peut paraître secondaire, une tasse non lavée, une chaise en mauvais état, une tenue négligée, est porteur pour lui d'un message qui peut le déstabiliser. On se trouve ici dans une situation bien connue des professionnels de la relation. La difficulté pour le père et le fils, la mère et la fille de

vivre ces moments et de nommer ce qui n'est que trop visible, résulte de l'écart entre leur cadre de référence, de leur positionnement dans le parcours de vie et de leur proximité affective.

Les réactions de défense

L'émotion mobilisée par le face à face avec son parent vieillissant détourne le discours vers des préoccupations qui peuvent paraître secondaires à un observateur non impliqué dans la relation. Les réactions parfois très fortes, face au spectacle d'une maison « mal tenue », d'affaires en désordre, sont des signes de sa difficulté à accepter la réalité de la dégradation de l'état de santé de son père ou de sa mère. Le risque est alors d'aider son parent en empiétant sur son autonomie, en inversant la relation. Invités à décrire leurs temps de rencontre avec leurs parents, la majorité des personnes se centrent sur des questions factuelles, sur ce qui les heurte dans leur comportement, sur la difficulté de leur faire entendre raison. Voici quelques exemples de la manière dont elles en parlent.

Monsieur et Madame D. l'un cadre d'entreprise, l'autre médecin, sont tous les deux soucieux d'aider au mieux leurs parents très âgés. Mais leur discours, se focalisant sur leurs difficultés à faire prévaloir leur point de vue, le temps qu'ils perdent dans les négociations avec eux et la fatigue qui en résulte, évite d'aborder le vécu et le sens de ces moments.

« Mon mari aide mes parents, qui habitent à sept kilomètres de chez nous, dans la gestion de leur maison, nous dira Madame D. Mais ce n'est pas facile. Aider mes parents suppose une négociation permanente si on ne veut pas les brusquer. Il faut passer du temps à les écouter, trouver le moyen de les aider d'une façon qui leur convienne, faire le point sur leur situation, voir avec eux les mesures susceptibles de l'améliorer, n'agir qu'après avoir obtenu leur accord. »

La mère de Madame D. refuse toujours dans un premier temps la moindre proposition de changement.

« Pour ma mère tout est urgent. Quand elle nous appelle, elle s'attend à ce qu'on arrive tout de suite. Elle se fait une montagne d'une chose sans importance, a du mal à accepter l'idée qu'il ne faut pas nécessairement faire tout tout de suite. Mais les solutions que je lui propose, elle ne les admet pas. Tout est matière à discussion, les courses à faire, un arbre à couper dans son jardin. Elle discute avec nous tout en se rendant compte qu'elle a besoin de notre aide, c'est épuisant. »

Le mari de Madame D. rend également visite à son propre père, un ancien militaire de carrière qui a 93 ans, est mal voyant, n'a plus que la radio pour s'informer et se distraire.

« Frappé d'une incapacité à simplifier les problèmes, il se noie dans un verre d'eau, ressasse des heures durant les mêmes trucs. Il passe son temps à mettre ses papiers en désordre et comme il se retrouve seul sans amis, il téléphone sans cesse à sa fille. »

Ce Monsieur attend impatiemment les visites de son fils qui vient le voir deux fois par semaine et qui nous déclare : « *J'ai du mal à être patient avec lui, tout en m'en voulant de le brusquer.* »

Madame F. cadre administrative à la retraite, se rend tous les jours chez sa mère pour l'aider dans ses tâches ménagères et lui tenir compagnie. Tout en se plaignant du caractère très fort de celle-ci, « qui s'oppose à tout ce qu'on lui propose et n'admet pas de ne pas avoir raison », Madame F s'en veut de revenir irritée du domicile de sa mère :

« On discute pour des questions idiotes. On fait ensemble la généalogie de la famille, c'est important pour l'une et l'autre de s'inscrire dans une lignée. Mais il nous arrive de nous disputer sur les prénoms de nos ancêtres. Même si je lui mets le nez sur le prénom inscrit sur le papier que je lui apporte, elle me dit : « Non ce n'est pas ça » On se dispute aussi pour les courses, la pharmacie, les pansements à acheter. Pour ses ulcères elle prend des médicaments, mais elle estime que celui que je lui rapporte n'est pas le bon. La fois d'après elle me dit « j'ai réfléchi tu as raison ». Avec ma sœur c'est encore pire. Moi je n'admets pas qu'elle s'oppose à tout ce que je lui dis, qu'elle n'ait pas confiance en moi. »

D'où l'abondance des recommandations morales qu'elle se donne à elle-même une fois de retour à la maison ; L'aide à proposer aux aînés doit l'être avec tact et délicatesse pour qu'ils n'aient pas l'impression d'être dépossédés de ce qui programme leur journée, d'être écartés de ce qu'ils estiment être de leur responsabilité, et avec une humeur égale pour qu'ils n'aient pas le sentiment de trop solliciter leurs enfants.

Ce qui est présent, tout en restant implicite

Ce serait une erreur d'en déduire que l'accompagnement des enfants se situe sur un plan exclusivement instrumental, technique, qu'ils se sentent peu concernés. L'importance des justifications morales, des non-dits, des sous-entendus, des silences, indique tout le contraire. En posant de nouvelles questions séparément aux parents accompagnés et à leurs enfants, on découvre, derrière les difficultés des uns et des autres de trouver les mots pour en parler, la finesse des analyses psychologiques, les efforts réalisés par chacun pour saisir le ressenti de l'autre, mais sans oser le nommer ouvertement de crainte de le heurter, d'aborder des questions trop difficiles. Tandis que les enfants s'immiscent peu à peu dans l'intimité de leurs parents, ces derniers perçoivent leurs tentatives plus ou moins adroites de rapprochement, mais ont autant de mal souvent, à le traduire dans des paroles.

Les pièges affectifs de la relation parent-enfant¹

En plus des implications sur chacun de la dégradation de l'état de santé et de l'approche de la mort, vient rendre la situation encore plus complexe, l'émergence de comportements proches de ceux existant entre un parent et son enfant dans les premières années de vie de ce dernier. La mère de Madame F., habituée à être aidée par ses deux filles, n'utilise pas la téléalarme reliée au Central 92 dont elle dispose et a une préférence pour l'aînée, qu'elle appelle à la moindre difficulté.

« Ma sœur et moi voyons notre mère tous les jours, nous nous occupons du courrier, du gros ménage, il faut y passer à chaque fois au moins deux heures. Mais ma mère ne veut personne d'autre que nous. Lorsqu'il m'arrive de faire à sa place, elle n'accepte pas très bien. Elle a des problèmes de transit, quand je m'en occupe, elle me reproche de rentrer dans son intimité. »

Bien que mère d'une nombreuse famille, Madame F. a développé un attachement exclusif pour sa fille Madame D. et son mari, et n'imagine pas solliciter un autre enfant pour lui venir en aide.

« Habituée à être aidée par moi et mon mari, ma mère ne se rend pas compte de la charge que cela représente pour nous, refuse d'être aidée par un autre de ses enfants, ne voit pas l'intérêt d'un partage de l'aide entre mes frères et sœurs. Ma sœur a proposé de les avoir à la maison un temps pour nous

¹ Thème de la pièce de théâtre de William Shakespeare, « King Lear »

soulager, mais ma mère a refusé au début en prétextant le trajet en train. Une fois convaincue, tout s'est très bien passé. »

A un moment on risque d'aller au-delà du raisonnable, d'en faire trop, « de perdre un peu les pédales ». Pour éviter l'épuisement, il faut savoir retrouver la distance, connaître ses limites. Pour se donner du répit, il est important que les parents acceptent d'être aidés par d'autres que ceux qu'ils voient quotidiennement. Mais il n'est pas toujours facile de dire à son parent que la présence auprès d'eux est une source de fatigue. Madame G, ancienne cadre administrative, a eu besoin de temps pour en parler avec sa mère.

« Il y a des limites à respecter pour nous aussi si on veut tenir. Les parents habitués à nous voir tous les jours ne comprenaient pas pourquoi on rentrait chez nous, surtout ma maman qui ne voulait personne d'autre que nous déjà chez elle. Nous en avons parlé avec eux. Lorsqu'on a annoncé à mes parents notre projet d'un voyage de 15 jours, ils étaient soulagés, on les déchargeait d'un souci. Ils se sont dit « ouf on ne les empêche pas de vivre ». Savoir que nous sommes bien les a rassurés. Nous devons accepter que lorsqu'on s'en va le monde ne s'écroule pas. J'ai appris à reprendre du temps pour nous et à me fait relayer par une de mes sœurs. »

L'hospitalisation en urgence de son parent : passage à une nouvelle relation

Tant que les jours succèdent aux jours, (d'où l'attente quotidienne de la réponse à la question : alors comment ça va aujourd'hui ?), qu'il est possible de régler leurs problèmes quotidiens, aussi bien les parents que les enfants vont entretenir l'illusion que tout est sous contrôle. La survenue d'une crise, le plus souvent un accident de santé, changera leur regard sur la situation et conduira fréquemment à un transfert à l'hôpital¹.

Sont présentés successivement les signaux d'alerte de l'imminence d'une crise, la décision d'hospitaliser et ce qui en résulte, après l'hospitalisation, les implications du retour à domicile de leur parent. Pour la rédaction de ces chapitres il a été fait appel à l'étude de l'hospitalisation en urgence des sujets âgés, initiée en 1989 lors de mon engagement dans l'expérimentation des démarches projet à l'hôpital public. Cf. « Les pratiques et les organisations en questions » dans *Réussir le changement de l'hôpital*. (Arbuz G. Debrosse D. 1996 pp. 35 à 67) et poursuivie dix ans plus tard, (Arbuz et al. 2003 pp. 106 à 150).² Il en a été extrait la description des circonstances aboutissant à ce mode de transfert de la personne âgée vers l'hôpital, la manière dont il est vécu et ce qu'il en découle sur le plan de la relation entre le sujet âgé et ses enfants.

¹ « Rien n'est aussi privé que la santé, et pourtant rien n'est pris en charge socialement d'aussi bon gré. La difficulté des familles à prendre en charge ces épisodes conduit à placer les moments capitaux de l'existence, ceux qui mettent en jeu le plus profondément la vie et l'identité, du foyer domestique dans le décor aseptisé et fonctionnel mais anonyme de l'hôpital » écrit Antoine Prost, dans *Histoire de la vie privée*, sous la direction de Philippe Ariès et Georges Duby, Tome 5 « De la première guerre à nos jours », Editions du Seuil, Paris 1987 P.110

² Cf. Arbuz G. et Debrosse D. « Quelle stratégie pour réussir la modernisation de l'accueil des patients âgés à l'hôpital ? » *Gestions Hospitalières*, n° 424 mars 2003 p. 191 et suivantes. Arbuz G. « Les patients âgés et les urgences hospitalières, analyse et propositions » la *Revue des SAMU*, n° 3 avril 2005.

Les signaux d'alerte de l'imminence d'une crise

Outre ses implications sur l'organisation de la vie quotidienne, l'accompagnement de son parent est émotionnellement éprouvant, l'équilibre instauré fragile, à la merci des incidents de parcours personnels, ou des relations au sein du groupe familial. L'évolution défavorable de l'état de santé de son père ou de sa mère, les visites plus fréquentes, notamment la nuit, le sentiment d'impuissance face à ses demandes, entraînent un épuisement de l'entourage.

Les parents de Madame C. vivent dans leur pavillon. Son père a 93 ans. A la suite de fractures multiples il a perdu son autonomie, est incapable de se lever et de se recoucher sans aide, doit être l'objet d'une surveillance constante, Une auxiliaire de vie est présente le matin de 9 h 30 à 13 h 30, une autre vient le soir de 17 h à 20 h. Tous les autres moments de la semaine c'est son épouse, une dame de 88 ans, qui l'aide dans ses activités quotidiennes. Le week-end ils sont seuls. De santé fragile, sa mère reconnaît la difficulté croissante de vivre avec un grand infirme qui perd la mémoire, est souvent en détresse, a du mal à prendre des décisions. La charge qui lui incombe lui pèse, mais elle refuse une aide supplémentaire, car elle a des difficultés à admettre chez elle quelqu'un en plus des deux personnes auxquelles elle s'est habituée.

Leur fille et son mari s'inquiètent. « *Ma mère est en danger. C'est la chronique d'un désastre qui va arriver* », ajoute son mari. Ils pensent le moment venu pour revoir la situation, envisager la présence d'une professionnelle vingt quatre heures sur vingt quatre auprès de leurs parents. Mais ils n'osent pas intervenir d'une façon trop directive. Le délicat équilibre maintenu jusque là est alors à la merci du moindre accident domestique ou de santé. Lorsque le parent vit seul, la situation peut être tout aussi difficile à gérer.

L'aggravation de l'état de l'aîné : une fièvre, une chute, une baisse soudaine de l'état de vigilance, un trouble de type gastrique, la survenue d'une douleur inhabituelle, un refus de s'alimenter, est source d'une inquiétude que les proches estiment ne plus pouvoir contrôler. A la détérioration de l'état de santé du sujet âgé, s'ajoute la rupture du seuil de tolérance de la famille, et à partir de là tout s'enchaîne. L'entourage se sentant dépassé appelle le médecin.

La situation vue par le médecin

Les relevés des motifs d'appel d'une association comme S.O.S. médecin, montrent que dans la majorité des cas, quelque soient les motifs mentionnés au téléphone : une poussée de tension, un accident, une chute, une perte de mémoire, un trouble du comportement, des douleurs thoraciques, plus rarement un A.V.C.¹, ils résultent de l'inquiétude de l'entourage.

« La première information reçue de la standardiste peut induire en erreur, nous devons nous en abstraire. On nous appelle, parce que ça ne va pas » observent les docteurs Etienne et Brasseur de S.O.S. médecin. Leur démarche est différente de celle du médecin traitant. Dans ce cas médecin et malade se connaissent. Les visites, à la demande ou programmées, font partie du quotidien du patient. Le risque vital est rarement en jeu. La finalité est un suivi de l'état général avec des examens et des réévaluations périodiques des traitements et des posologies. La médecine d'urgence se déroule dans un contexte tout autre : une aggravation

¹ A.V.C. accident vasculaire cérébral

de l'état du patient et une montée de l'inquiétude de l'entourage. Le besoin pressant de la présence d'un médecin, perçu comme seul capable d'apporter une réponse satisfaisante à une situation devenue ingérable, découle du sentiment d'avoir perdu le contrôle de la situation, d'assister impuissant à l'aggravation de l'état du proche, de ne plus pouvoir faire face. Voici la description de la rencontre avec le patient du docteur Etienne.

« La rencontre patient/médecin urgentiste est souvent perçue comme essentiellement technique, Même si médecin et patient se rencontrent pour la première fois, si c'est une relation d'inconnu à inconnu, c'est aussi une relation d'individu à individu, « en tant que médecin je mets à sa disposition mon savoir et mes compétences, un œil extérieur, il n'y a pas ici la hiérarchie habituelle médecin-patient et la compassion fait partie du traitement ». commente le docteur Etienne. Le cadre de la rencontre, une situation de crise, un médecin anonyme, l'étiquette S. O. S. le fait qu'elle se déroule souvent de nuit, donnent une tonalité particulière à l'événement. On arrive avec un nom, une adresse, un motif, une plainte. On sonne. On a dans la tête des données découlant de l'expérience : on est dans tel quartier, le nom, la personne est-elle d'Afrique du Nord, est-ce une immigrée yougoslave, un Français de 'pure souche' ? Le temps mis à répondre, la voix à l'interphone, on absorbe les éléments comme ils viennent. Le premier contact avec la personne et l'entourage, est très important, tout comme le cadre de la consultation : la chambre, la salle à manger, le salon. Le médecin capte l'atmosphère en même temps que les informations ; le patient est agité, vit la nuit ou le jour, le moindre détail compte. L'arrivée au domicile du patient est comme un lever de rideau sur une pièce dont on ne connaît pas l'issue. » (Arbuz et col 2003 p. 120 et 121)

La décision d'hospitaliser

Etablir un diagnostic à l'issue de la consultation est rarement possible. Appelé à la suite d'une plainte, d'un symptôme : chute d'une vieille dame, survenue d'une douleur, le médecin ne dispose pas des moyens diagnostics, notamment des résultats des examens complémentaires, lui permettant d'établir un diagnostic précis. Pour évaluer la gravité de l'état du patient, il ne dispose que de très peu de critères objectifs correspondant à des pathologies précises : pathologies cardiologiques vasculaires, infarctus, chute, épisode psychiatrique. Concernant les personnes âgées, la démarche ne peut être exclusivement technique telle que l'enseignait Claude Bernard. Elle doit prendre en compte l'individu dans sa globalité. Chez une majorité de patients âgés, venant se surajouter à l'expression des symptômes, on constate une présence énorme d'angoisse, de solitude, de dépression, de mal-être de la vieillesse, qui parsème l'ensemble des pathologies explique le docteur Etienne :

« Selon l'état et la situation du patient le médecin se dit : « Cette personne on ne peut pas la laisser là, par contre cette dame si on l'hospitalise, c'est foutu. » La présence ou l'absence de l'entourage joue beaucoup dans la décision. En dernier ressort le médecin agit selon sa conscience. Dans beaucoup de cas le maintien de la personne à domicile serait envisageable à condition de pouvoir contacter le Point Paris Emeraude et obtenir une aide sociale à bref délai. Mais il faut tenir compte des heures d'ouverture, la nuit, en week-end c'est impossible, tout comme il est difficile de réaliser en urgence des examens et d'avoir rapidement les résultats. Pour réaliser toutes ces démarches, il faudrait revenir, mais va-t-on facturer deux visites successives au même patient ? »

Il existe néanmoins des cas où la décision s'impose. Le père de Monsieur G. a eu une carrière de représentant, voici comment ce dernier décrit les circonstances et événements qui ont conduit à l'hospitalisation de son père :

« On s'aimait bien lui et moi, mais on ne se parlait pas beaucoup. Nous étions une famille nombreuse et je n'avais pas eu un contact facile avec lui dans ma jeunesse. Après la mort de son épouse il s'est

retrouvé tout seul et quelque chose dans son attitude s'est rompu. Alors qu'autrefois il tenait très bien ses comptes, je me suis aperçu lors de mes visites, qu'il y avait chez lui des chèques non signés, des enveloppes prêtes à être postées, mais vides, sans chèque ni courrier. C'était les débuts d'une démence dégénérative. Il avait alors 87 ans, faisait toujours ses comptes mais il y avait des erreurs, il n'arrivait pas au bout. Les courses, il faisait toujours les mêmes sans se rappeler, ni regarder ce qui lui restait chez lui. Avec sa voiture il y a eu des incidents, puis des accidents. Il a fallu lui retirer sa voiture, mais nous l'avons gardée. Il était diabétique, il fallait lui faire une injection deux fois par jour. En janvier 2006 il a fallu l'hospitaliser en urgence du fait de son diabète. »

Le départ vers l'hôpital

Lorsque la décision d'hospitalisation est prise, une ambulance est appelée. En quelques minutes tout doit être prêt, tout c'est à dire les quelques affaires que la personne emporte avec elle, un pyjama, des pantoufles, ses articles de toilette, la lettre du médecin, ses papiers d'identité et sa carte vitale, des vêtements de rechange, quelques photos, un carnet d'adresse. On attend le coup de sonnette annonçant l'arrivée de l'ambulance. Deux hommes montent avec une chaise pliante ou un brancard. Dans de telles circonstances les membres de la famille présents ont des sentiments mitigés : soulagement à l'idée que l'on va enfin s'occuper de leur parent, découvrir la cause de son trouble, prescrire le bon traitement et en même temps inquiétude quant à ce qu'on va lui découvrir, la durée de son séjour à l'hôpital. En arrière plan demeure le questionnement sur le bien fondé de son départ. Chez le patient, son transfert vers l'hôpital, suscite des sentiments tout aussi contradictoires.

Le vécu psychologique du transfert

L'agitation de l'entourage, le spectacle du conciliabule, les coups de téléphone, le départ en ambulance en pyjama et robe de chambre vers l'hôpital, l'arrivée aux urgences, l'attente, les examens et interrogatoires, l'incertitude quant à son sort immédiat et futur, sont des événements d'autant plus mal vécus que l'état général du patient est fragile et qu'il a perdu ses repères. Ils seront mieux acceptés si la destination est connue, que le précédent séjour a laissé de bons souvenirs, que le patient sait qui va l'accueillir. Mais ce n'est pas le cas lorsque, à la douleur et à l'inconfort, à l'inquiétude provoquée par le changement de son état de santé, s'ajoutent pour la personne l'inconnu de sa destination. Dans la majorité des cas, le patient âgé, est envoyé aux urgences de l'hôpital public du secteur sans information préalable du service, ni dossier médical transféré. Lorsque la personne vit en famille ou qu'elle peut faire appel à un voisin, elle arrive accompagnée, sinon elle part seule. Une « simple » lettre du médecin l'accompagne. On n'y trouve parfois qu'une seule phrase : « Je vous adresse M. X pour aggravation de l'état général » ; elle peut aussi contenir un ensemble d'informations sur les troubles ayant motivé le départ vers l'hôpital, ses antécédents et les traitements prescrits.

« Décidé dans une situation de crise par un médecin d'urgence de veille qui, le plus souvent, n'est pas le médecin traitant, quels que soient la gentillesse et le professionnalisme des intervenants, les conditions d'un stress maximal sont réunies, surtout si le malade a des troubles cognitifs et ne peut comprendre la situation. »¹

Le stress

Le mot stress, terme, emprunté à la langue anglaise après 1950, signifie effort intense. Le stress est la réponse de l'organisme aux agressions physiologiques et psychologiques qu'il doit

¹ Docteur Rémy Billon, chef de service du pôle gériatrique du centre hospitalier de La Rochelle

affronter et aux émotions qui en résultent. Il se manifeste par des troubles d'ordre neuro-végétatif : pâleur ou rougissement, accélération du pouls, palpitations, tremblement, incapacité de bouger. Il s'agit d'une réponse immédiate, involontaire échappant à ses modes de contrôle habituels et qui fragilisent ses mécanismes de défense. Des événements inattendus de la vie quotidienne, même sans gravité, provoquent des réactions endocriniennes mesurables. Une suite d'arrêts imprévus lors d'un voyage dans un train de banlieue, par exemple, entraîne une libération d'adrénaline. Etudiant le rôle des facteurs psychologiques dans la maladie, Thomas French a observé que les stimuli émotionnels activent une diversité de changements nerveux et hormonaux, qui agissent sur des processus pathologiques des organes. Des changements dans le système gastro-intestinal, avec accumulation de sucs gastriques acides sont provoqués par le stress. Il peut en résulter des ulcères, érosion de la paroi de l'estomac, qui se forment en raison d'une sécrétion excessive d'acide non neutralisé, une baisse du flux sanguin. Lorsque le stress se prolonge ou se répète, une phase d'épuisement se met alors en place avec une sensibilité accrue aux maladies.

Il n'existe pas à notre connaissance, d'étude du stress du sujet âgé, provoqué par la succession des événements depuis les premiers signes de l'aggravation de son état, la montée de l'inquiétude de l'entourage, jusqu'à son départ en ambulance et l'arrivée aux urgences. Si en cas de douleur, l'hôpital est perçu comme un recours, le fait de se trouver extrait de son environnement pour une destination inconnue, dans l'ignorance des personnes qu'il va rencontrer et du nombre de jours qu'il va passer à l'hôpital, s'il lui sera possible à la fin du séjour de retourner chez lui, est une source d'inconfort psychique très important.

L'impact du transfert vers l'hôpital de leur parent sur les proches

Le transfert du domicile vers l'hôpital, bouleverse l'image que les enfants avaient jusque là de leur parent et la relation qu'ils avaient eu avec lui.

De personne encore autonome, vivant dans un univers familial, il est passé brutalement au statut de personne vulnérable. Le face à face dans le cadre hospitalier avec son père ou sa mère, dans un lieu perçu tout à tour comme un recours pour revenir à la situation antérieure ou comme l'antichambre de la mort, la concentration dans la même unité de soins de personnes très « fatiguées », certaines inconscientes, de personnes dépendantes, de cas graves au pronostic vital en jeu, admises pour des motifs divers, accident vasculaire cérébral, démence, fractures, tentatives de suicide, dépression ... ; mettent en évidence le passage à une nouvelle situation, qui peut être à l'origine de nouvelles motivations pour lui venir en aide ou provoquer une attitude de retrait.

Ces sentiments se manifestent après l'hospitalisation, lorsque se pose la question du devenir de son parent. Le déménagement en établissement médicalisé, est vu comme une solution par certaines familles, même lorsqu'il se justifie sur le plan médical, il est perçu comme un abandon par d'autres. Le retour à domicile peut demander une nouvelle organisation le recours accru à des professionnels du maintien à domicile : auxiliaires de vie, aides ménagères, infirmières, aides soignants d'un SSIAD¹ et plus de présence des enfants. Un nouveau cap est alors franchi dans les besoins d'aide à satisfaire et dans une mobilisation accrue de la famille. Une partie d'entre elles se sentira incapable d'assumer une telle charge,

¹ Service de soins infirmiers à domicile

ce qui explique en partie le nombre important de transferts en EHPAD¹ à la suite d'une hospitalisation en urgence. Mais d'autres familles vont prendre la décision inverse.

Le retour au domicile

Les exemples qui suivent, ainsi que les situations présentées et leurs implications pour les accompagnants, proviennent du suivi d'une vingtaine de familles² qui se sont organisées pour rendre le retour à domicile de leur parent possible et des sessions Parcours de vie.

Madame L. explique :

« Le 1^{er} décembre ma mère est tombée, il a fallu appeler les urgences et le transfert à l'hôpital a été décidé. Elle a très mal vécu son séjour, la dégringolade, le refus d'alimentation. A 90 ans, en 15 jours elle était tombée en dépendance totale, elle qui avait été jusque là si active. A son retour chez elle, son état s'est empiré et elle a dû subir encore plusieurs hospitalisations. Nous étions très inquiets, c'était épouvantable. La psychologue consultée a confirmé mon sentiment : « il faut tout faire pour faire sortir d'ici votre maman. »

« Mon mari et moi avons alors décidé de nous arranger pour lui permettre de retourner chez elle, ce qui voulait dire assurer une présence 24h/24h. Lorsque je me suis tournée vers mes sœurs, l'une m'a dit : « Ne compte pas sur moi, je suis incapable de faire manger ma mère ». Alors on s'est organisé avec mon mari et les enfants, moi dans la journée dès 7 h du matin, une auxiliaire la nuit, ça a duré de décembre 2003 à février 2004, les soins intimes c'était l'auxiliaire, l'accompagnement aux toilettes plusieurs fois par jour c'était nous, et avec tout ça papa s'est senti un peu négligé, il n'était plus rien dans la maison. »

Ce récit rejoint celui de Monsieur G. Convaincu que le maintien à l'hôpital ou le déménagement en établissement serait néfaste pour son père, âgé de 87 ans, il a organisé son retour à domicile.

« Un jour nous l'avons trouvé tout nu déambulant dans les couloirs, une catastrophe. Une interne m'a dit, « c'est nous qui le rendons comme ça ». L'avis d'un jeune médecin de garde le week-end suivant « Ce n'est que si votre père retourne chez lui qu'il a une chance de récupérer. » l'a aidé à prendre la décision.

Avec ses cinq frères et sœurs il s'est organisé. Etant le seul à être retraité, Monsieur G. a assumé la charge principale de son père. Il va tous les matins lui préparer son petit déjeuner, et lui faire sa piqûre d'insuline. A 10 h arrive une aide ménagère. Il repasse dans l'après midi, une professionnelle reste avec lui 5 nuits dans la semaine.

« Nous nous relayons les week-ends, une sœur d'Alençon vient une fois par mois. « Je lui consacre 10 nuits par mois. Je dîne avec ma femme, qui rentre à 20 h, et je retourne chez lui à 23 h. Mon père est mieux qu'avant depuis qu'il est chez lui. Il va chercher son journal tout seul. Il est inscrit dans une institution pour le jour où il ne pourra plus rester chez lui. »

A son retour de l'hôpital, il a établi avec son père une nouvelle relation. « Je l'accompagne quand il sort et je marche à côté de lui, ça me fait mal de le voir ainsi, il combat sa maladie, la date et

¹ Etablissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes

² Dans le cadre d'une étude menée en collaboration avec le Service de soins infirmiers à domicile de l'hôpital de Vernon (Eure)

le jour il y arrive encore et souhaite me le montrer. Il mange toujours bien, mais il ne sait plus ce qu'il mange, est-ce une choucroute ? Il est incapable de le dire. Pour lui c'est toujours très bien. »

L'accompagnement lui a demandé un effort quotidien important :

« Moi je fatigue : piqûre, présence à son petit déjeuner, et à son dîner, faire ça tous les jours, c'est très dur à vivre mais mon père il m'a élevé et je ne suis pas pressé de le voir partir. En comprenant mieux on se réconcilie. Même si ça me bouffe de la vie, je suis prêt à continuer le temps qu'il faudra. Mais je ne suis pas dupe, j'ai peur du vide qui va suivre. »

Tout le temps qu'il a pris soin de son père, Monsieur G. a été aussi responsable d'une équipe de bénévoles de visiteurs à domicile de personnes âgées et s'est inscrit à intervalle régulier aux sessions *Parcours de vie* et à l'atelier : *Accompagner ses parents âgés* du CEGVH de Bretonneau. Après le décès de son père deux ans plus tard, lors de sa dernière participation à un atelier *accompagnement de son parent âgé*, voici un extrait du bilan de son accompagnement.

« C'est dans les dernières années qu'on s'est découvert. L'entente avec mon père a été quelque chose d'essentiel pour moi. J'ai été un repère pour lui, il y en a toujours un dans une famille. »

Il a démissionné depuis de son association et s'est tourné depuis vers d'autres activités.

Les limites de l'accompagnement : l'exemple de Madame L

L'évolution de la maladie de son parent peut rendre la réalisation d'un tel projet, sur le long terme difficile, comme le montre l'accompagnement de Madame L. par ses enfants.

Dans les années 1980, Madame L. est un modèle de ce que l'on nomme alors depuis peu : « le 3^{ème} âge ». En très bonne forme physique pour ses 70 ans, elle a gardé de son métier de modiste, qu'elle a exercé presque 50 ans, une réelle coquetterie. Elle n'a jamais quitté Lille, sa ville natale. Ancienne commerçante, elle a participé à différents groupements et associations, a fondé l'association du troisième âge de son quartier. Veuve depuis 8 ans, elle se plaint de la solitude, tout en profitant de la liberté dont l'avait privé son compagnon dans les dernières années de sa vie, car il était devenu grabataire. Couple solidement uni par une morale de devoir, elle ne s'était octroyée, lors de la longue fin de vie de son mari, que très peu de sorties, et elle rattrapait le temps perdu : voyages lointains, clubs de danse, de Scrabble, son emploi du temps était chargé.

Les cinq enfants de Madame L. ont accédé à une position sociale et intellectuelle supérieure à celle de leurs parents et sont conscients qu'ils le doivent au courage de ces derniers. Voici le récit de l'une des filles, Mme E. de l'accompagnement de sa mère.

« A 75 ans, se précise une pathologie parkinsonnienne à l'évolution rapide. Troubles de la marche, de déglutition, changements de l'humeur, s'accompagnent peu à peu de troubles mnésiques : elle perd beaucoup ses objets, en particulier ses clés, se met parfois dans des situations difficiles. Comme il arrive fréquemment, elle interprète ces pertes de manière persécutive. L'employée de maison la vole, elle devient méfiante. Par ailleurs ses sorties deviennent difficiles. Il lui faut renoncer à son cours de danse compte tenu de sa raideur et de ses difficultés motrices. Son allure extérieure – sa fierté, car elle adorait faire deviner son âge !- se dégrade et elle en souffre. Qu'est devenue la petite femme mince, à la démarche si féminine sur ses hauts talons ? Dans la rue où elle se hasarde de moins en moins, qui,

de ses voisins et de ses relations de quartier pourrait ne pas remarquer sa déambulation difficile, raide et saccadée ? Elle en a conscience et se prend de dégoût pour elle-même. »

Madame L. se tourne alors vers sa fille aînée, médecin qui, devant la dégradation de l'état de sa mère, se comporte en soignante : contacts avec les différents médecins, élaboration de conduites à tenir... Madame L. ne pouvant plus rester seule, sa fille et son mari décident, malgré l'inquiétude du reste de la fratrie, de venir habiter la maison familiale où réside toujours sa mère. Tout le monde est occupé professionnellement et la fratrie s'organise en conséquence : une garde-malade dans la journée, les petits enfants, adolescents ou étudiants, que leurs parents payent pour garder leur grand-mère la nuit, dorment près d'elle car elle ne supporte plus le moindre moment de solitude. Les week-ends sont planifiés en tour de garde pour chaque couple des enfants, qui viennent sur place, leur mère n'acceptant plus de séjourner chez les uns et les autres.

La dégradation liée au Parkinson avance inexorablement tout comme l'humeur de Madame L.. La plainte de la malade est incessante, agressive : « A 77 ans, s'exclame-t-elle, comment peut-on être réduite à cela ? ! » A sa fille, médecin, elle adresse répétitivement cette prière impossible et très insupportable pour celle qui la reçoit : « Fais-moi <la> piqûre ! » - « Quelle piqûre, Maman ? » répond la fille qui a parfaitement compris « Tu le sais très bien ! Celle pour me faire mourir ! On dit qu'on ne doit pas laisser souffrir les gens ! La souffrance morale, c'est pire que la souffrance physique ! »

Madame E. se sent prise en otage par sa mère et son mari, la voyant s'épuiser, prend la décision de quitter la maison avec toute sa famille. Il ne reste plus qu'à annoncer cette décision à Madame L., ce qu'essaye de faire sa fille, complètement culpabilisée ; « Maman, je suis trop fatiguée, tu m'en demandes trop... Nous allons augmenter la présence de salariés auprès de toi, mais nous quittons la maison et nous prendrons notre part au même titre que mes autres frères et sœur ». Message reçu : le soir même, Madame L., fait une chute et se casse le col du fémur. Laisse tombée par sa fille, elle choit en effet, et ce sera elle qui quittera la maison pour ne jamais plus y revenir. Elle sera hospitalisée un an, d'abord pour le traitement de la fracture qui la laissera malgré tout grabataire, puis ce sera le long séjour médicalisé où elle décédera. Au cours de ce séjour hospitalier, les enfants maintiendront la garde de journée qui lui tiendra compagnie les jours ouvrables, tandis que le reste du temps sera réparti entre les couples des frères et sœurs.

Le devoir filial a été rempli, le mot « devoir » ayant ici tout son poids. L'accompagnement néanmoins été difficile pour tout le monde. L'angoisse et la plainte incessante de la mère, son refus de l'inéluctable vieillissement, plus que de la mort elle-même, ayant envahi tout son champ de conscience, empêchaient une relation chaleureuse, qui avait sans doute toujours manqué. Un retour à domicile n'aurait pas été impossible sur le plan matériel. Mais la fille aînée de cette dame était allée au delà de ses forces, et personne n'étant prêt à la relayer, une solution institutionnelle était un moindre mal. La <famille> des soignants du Long Séjour, plus neutre, n'eut aucun mal à accueillir la vieille dame, d'autant plus qu'à cette équipe, Madame L. n'exprimait plus de demandes impossibles, se comportait en malade agréable.

Ces trois années ont laissé des souvenirs jamais abordés, autrement que par l'humour. Si s'estompent le souvenir des nuits interrompues par les appels de leur mère, les frères et sœurs se rappellent les petits déjeuners qui les réunissaient dans la bonne humeur retrouvée.

Commentaire

Il peut être fait sur différents registres, du plus matériel au plus symbolique en passant par le relationnel. Le souhait de maintenir son parent à son domicile est largement partagé. Contribue à la force de cette idée les images négatives des lieux de résidence collective et la culpabilité sous-jacente à l'idée d'abandonner celui ou celle qui vous a élevé. Des considérations financières entrent également en ligne de compte. La famille s'estime être la

mieux à même de lui apporter l'attention et les soins dont elle a besoin. Un choix qui a des incidences sur l'organisation de la vie familiale, la répartition des rôles et des activités. La tâche incombe en premier lieu au conjoint, aux descendants en ligne directe et à défaut aux collatéraux. Mais s'il s'agit d'un idéal partagé par la majorité, beaucoup ont des difficultés à le mettre en pratique, du fait de leur éloignement géographique, de leur investissement professionnel et de la charge, affective et physique, qu'il représente. En supposant ces obstacles levés, le mener jusqu'à son terme, renvoie les descendants à leur capacité de vivre la relation d'entraide dans la durée, de pouvoir l'adapter à l'aggravation de l'état de leur parent tout en préservant un équilibre de vie personnel et familial. Les difficultés ne sont pas que matérielles. L'accompagnement de son père ou de sa mère, renvoie le fils ou la fille à sa propre acceptation de la réalité de l'avancée en âge et à la perspective d'un changement de place dans la chaîne des générations, deux données qu'il n'est pas toujours prêt à envisager. Cette capacité, ou acceptation, est interpellée à nouveau lorsque le maintien à domicile de son parent n'étant plus possible, un hébergement, prenant en compte l'affaiblissement de son état de santé, doit être envisagé.

Le déménagement de son parent en établissement d'hébergement

Il est difficile pour les enfants d'accepter l'idée que leurs parents puissent quitter le domicile dans lequel ils les ont toujours vu vivre. Dans certaines familles la seule mention de cette éventualité peut provoquer un émoi si fort¹ que sa réalisation, même justifiée, peut être empêchée ou tout au moins retardée. C'est que la perspective du déménagement modifie trop la représentation que chacun se fait de la pérennité de la constellation familiale, et des liens de solidarité existant entre ses membres, pour que le projet soit accepté facilement. L'émergence de la culpabilité latente des enfants lorsque la question se pose complique l'examen de la situation. La préférence des descendants pour le maintien à domicile de son père ou de sa mère s'explique alors par les sentiments d'abandon qu'ils pourraient ressentir s'ils acceptaient son transfert dans un lieu d'hébergement collectif. Ont-ils assez fait, été assez présents, suffisamment attentifs aux besoins de leurs parents ? Entre en compte également le coût financier de l'hébergement en maison de retraite ou en long séjour.

Ses implications pour les descendants

Dans le chapitre intitulé : Choisir un autre lieu de résidence, le déménagement est présenté à partir du point de vue du sujet. Il est ici décrit avec le regard que porte sur lui les enfants.

Avec le départ de leurs parents et la maison vendue, s'en est fini du cadre de leur enfance. Eux aussi vivent le déménagement de leurs parents comme un passage à une autre étape de leur existence. L'ébranlement que l'événement provoque dans l'esprit des enfants et des petits enfants, met en évidence la force des représentations qu'ils ont de leurs parents, tout comme la difficulté à anticiper et vivre les crises de l'existence. Mal préparé, ou réalisé dans la précipitation, il peut provoquer un véritable séisme. Tout ceci explique les difficultés et le retard pris à faire le choix d'un autre hébergement, lorsque celui-ci s'impose, la trop grande fréquence des transferts en institution après une hospitalisation en urgence.

Lors des séquences des sessions Parcours de vie, portant sur l'accompagnement de ses parents, ce sont les critiques adressées à ce type d'hébergement, les situations de maltraitance, le manque de personnel, qui sont d'abord formulées. Lorsque les participants acceptent de mettre de côté leur prévention, les images passées de leurs parents, tels qu'ils étaient quelques décennies ou années auparavant, émergent des témoignages montrant le rôle que peuvent avoir les familles dans ce type d'établissement, à condition qu'elles soient disponibles, qu'elles acceptent de nouer des liens avec les résidents et les personnes qui y travaillent. « La maison de retraite n'est ni un hôtel, ni une annexe de l'hôpital, c'est un lieu de vie qui doit bénéficier de la présence, de l'intérêt et de la collaboration de l'entourage de ses résidents. » observera Madame C. après que le groupe auquel elle participait eu épuisé sa liste d'insatisfactions adressées à ce type d'hébergement.

S'investir dans la vie de la maison de retraite

¹ Cf. le livre de Pierrette Fleutiaux, 2001, *Des phrases courtes, ma chérie*, Arles, éditions Actes Sud

Préparer l'accueil de ses parents et y participer

« Le séjour de mes parents dans leur premier hébergement s'est très bien passé, poursuivra Madame B.. A l'ouverture de la maison, les résident étaient trois, et ont bénéficié d'un accueil personnalisé. C'était une maison de retraite qui donnait aux gens l'envie de vivre, qui avait un projet de vie individualisé. Mes parents sont arrivés en fauteuil roulant. Ils avaient deux chambres contiguës. La directrice leur a dit, « vous êtes chez vous ». Nous avons préparé les chambres avec eux. Ils ont trouvé leurs meubles et leurs bibelots que nous leur avons préalablement installés. Ma mère a été remise sur les rails et mon père a retrouvé son sourire. Après y être restée 8 mois, elle est décédée en octobre 2004, lui en septembre 2005. Ma mère est morte quand la maison était encore exceptionnelle. Mais l'ambiance s'est dégradée après le départ en congé maternité de la directrice. Les gens n'avaient plus envie de rester. Certains ont déménagé, d'autres se sont laissés mourir. »

Trouver sa place dans l'établissement

Les enfants doivent être au clair sur leur place dans l'institution. Un temps leur est nécessaire pour comprendre le fonctionnement de l'institution, les règles à respecter, les marges de liberté, et faire en sorte qu'il soit un lieu de vie pour leur parent qui y emménage, comme l'explique Madame M.

« Il ne suffit pas de mettre simplement son parent en Maison de Retraite en ne s'occupant que de son bien-être à lui, de son confort. Après son admission il y a plein de choses à faire, comme par exemple le maintien de liens avec la famille et les amis. « Maintenir les liens, c'est de la vie ». On s'est beaucoup servi du téléphone quand je venais voir ma mère. Mettez votre message sur mon portable disais-je aux jeunes. Et on les écoutait ensemble. Ou alors j'appelais de sa chambre les membres de la famille. Elle entendait les échanges, y participait à sa façon. »

Même si une vigilance s'impose pour faire respecter la dignité de son parent, ne pas le laisser à la vue de tout le monde avec des couches de protection, « Des gens âgés peuvent perdre leur dignité. Et ça je ne supporte pas. Peut-être que cette dignité c'est la nôtre aussi »

Madame L. poursuit : « Il faut se rappeler que dans les maisons de retraite on est la famille qui accompagne mais pas la personne qui souffre. La difficulté est d'apprendre à gérer notre impuissance et par rapport au personnel de ne pas nous identifier à nos parents et de projeter sur eux notre peine, notre ressentiment d'en être arrivé là... L'important aussi est de créer des liens avec eux. Avec le personnel on se parle, on a des liens. Je m'investis dans les projets de l'établissement, je suis au conseil de la vie sociale. Je suis heureuse de participer à la vie de cette maison. Cela me permet de prendre connaissance de ce qu'est vraiment une Maison de Retraite. On cesse alors de dire : « ah alors ils n'ont fait que ça ! »

Madame W. a depuis longtemps pensé qu'il fallait familiariser les enfants avec la maison de retraite. Mais pour cela une barrière psychologique devait être franchie : considérer la maison de retraite comme un lieu de vie et non de relégation. La mère de Madame W. est née en 1905. Arrivée de Pologne à 18 ans, elle a fondé une famille dans une ville minière de la région du Nord Pas de Calais. En 1993, souffrant d'une pathologie dégénérative elle a déménagé en MAPAD¹ où elle a vécu 7 ans. 14 ans plus tard Madame W. 68 ans en 2006, fait le récit de son accompagnement.

¹ Maison d'accueil des Personnes âgées dépendantes, sigle remplacé depuis par celui d'EHPAD (Etablissement d'Hébergement pour Personnes âgées dépendantes)

« Ma mère passait toute la journée chez nous, et ne rentrait chez elle que pour dormir. A un moment dans sa conversation elle a commencé à parler de sexualité, à perdre ses repères, elle n'était plus en sécurité chez elle, c'était en 1993. Nous avons visité plusieurs maisons de retraite. J'en ai trouvé une qui lui a convenu. C'était chic, Noël, les sapins, des fêtes, et je m'y suis peu à peu investie. J'ai appris à m'approcher, à parler à des gens qui ne demandent plus rien, à aller au devant des gens. J'emmenai mes garçons passer un temps durant leurs vacances à la MAPAD, J'ai toujours mes entrées là-bas. J'y passe la journée, des gens qui souffrent et qui ont besoin de nous. J'ai appris à mes enfants à avoir du respect pour ces personnes qui ne peuvent plus s'occuper d'elles mêmes. J'ai ensuite emmené mes petits fils, il a d'abord fallu pour cela convaincre mes enfants, depuis les pratiques ont changé, certains enseignants y emmènent des élèves de 13 ans. »

Il faut du temps pour découvrir que les professionnels savent créer des liens avec les résidents et avec les familles, pour s'apercevoir qu'un partage des rôles et une attention réciproque, sont possibles, comme l'exprime la fille d'une résidente, Madame L.

« Après un temps je me suis rendue compte que ce sont des personnes auxquelles on peut confier certains rôles, chacun a le sien. Je leur délègue des tâches que maman n'aimerait pas me voir accomplir, et parfois on se fait accompagner soi-même. Un jour une professionnelle m'a vu sortir de la chambre de ma mère toute chamboulée, elle est alors venue vers moi - alors madame L. comment ça va ? Voulez-vous qu'on se parle ? »

A propos de sa perception de ce qui se vit en maison de retraite et du ressenti de ceux qui y travaillent, Madame P., participante d'un atelier sur l'accompagnement de ses parents âgés, aura cette réflexion.

« Je vais quotidiennement dans la maison de retraite de ma mère. Un jour une aide soignante m'annonce que Monsieur Untel, n'est plus là. Il y avait là quelque chose dont on devait parler, de la présence de la mort dans ces lieux, du suicide des personnes âgées. La semaine suivante un aide soignant, jeune, s'est approché de moi pour me dire, « j'ai mis trois jours à m'en remettre du décès de Monsieur untel ». Le personnel, est-on assez attentif à ce qu'il peut ressentir dans un tel moment ? A quoi peuvent bien s'attendre ces jeunes en prenant des postes comme celui-là ? Parents, personnel, résidents, on est tous de la même pâte, et cette pâte là elle a besoin d'être vivifiée, et puis il faut leur dire aussi ce qui va bien. »

Madame C. participante du même groupe de réflexion, a observé qu'à domicile ce type de situation se rencontre également : « Ma mère est morte à domicile. Après son décès une auxiliaire de vie a eu cette parole, « c'est notre grand-mère qui meurt, on a tout partagé. » Je me suis dit, qu'est ce qu'on a fait là on leur imposant cette charge si lourde ? »

Un engagement de plusieurs années

La durée des séjours en maison de retraite varie entre quelques mois et plusieurs années. Madame N. née en 1913, a 94 ans et réside depuis 12 ans en maison de retraite. Celle qu'elle appelle son ange gardien, sa fille aînée, est une dame de 73 ans qui a un fils de 46 ans et une fille de 44 ans. Même si ses deux enfants rendent régulièrement visite à leur grand-mère, se sentant responsable de sa mère, elle passe au moins deux heures quotidiennement avec elle.

Sens et finalité des liens entre les générations à l'approche de la mort¹

L'expérience de l'accompagnement de ses parents dans les dernières années et derniers mois de leur vie, est une confrontation avec deux aspects fondamentaux de l'existence : la réalité du destin pour la mort de l'être humain, et la force des liens existant entre les générations. Elle oblige le sujet engagé dans cet accompagnement à se situer par rapport à sa propre finitude et au lien qui l'unit à son père ou à sa mère, à faire face à des épisodes passés de son enfance et de ses relations avec ses parents. Alors que Philippe Ariès a longuement décrit le retrait de la mort de la scène sociale, que William Higgins a dénoncé l'idée que la mort était une affaire individuelle et le recours exclusif à la psychologie pour en cerner les principaux aspects², nous l'avons abordée dans ce chapitre dans le cadre de la relation parent-enfant³. Les pages qui suivent sont centrées sur la manière dont est vécue cette relation dans les dernières années ou mois de vie de l'aîné, ses difficultés, les interrogations qu'elle suscite.

Alors qu'il existe un consensus pour en souligner l'importance, il en est peu question dans les médias et la littérature spécialisée.⁴ L'étude a permis d'en approcher⁵ différents aspects, de relever aussi les facteurs qui font que l'accompagnement ne se passe pas toujours comme espéré. Plutôt qu'accompagnement des parents par leurs enfants, il est plus juste d'écrire accompagnement réciproque, partage. Il s'agit de transmission entre ceux dont la vie s'achève et ceux qui vont les remplacer, Entre ceux-ci et ceux-là seulement se joue une mise en lien du passé, du présent et de l'avenir qui fait que ce qu'ils ont à se dire et à vivre, n'appartient qu'à eux, ne peut se faire qu'entre eux ; comme si ce dialogue était la condition pour que le parent accepte son destin d'être pour la mort et pour que le fils ou la fille prenne sa place dans la chaîne des générations.

Ce que l'un apporte à l'autre

Le mot de transmission renvoie généralement à ce que les jeunes reçoivent de leurs parents sur le plan matériel et moral en omettant ce que chacun, l'enfant mais aussi le parent, reçoit de l'autre tout au long de la vie et en particulier dans ces derniers moments. Lorsque l'échéance de la mort approche, le resserrement des liens entre le parent et son enfant se traduit aussi bien

¹ **Arbuz G.** 2008, « Sens et finalité des liens entre générations à l'approche de la mort » *Gérontologie et Société*, n° 127, p.67 à 84

² Voir l'article de **Higgins R.W.** 2003 « Fins de vie : un temps pour quoi ? » *Revue Esprit*, n° 291 p. 139 à 168

³ S'ajoutant aux résultats des sessions Parcours de vie, la rédaction de cette partie a fait appel aux contributions et au travail d'analyse menés avec les groupes suivants : atelier de réflexion « accompagnement de ses parents âgés » au CEGVH de Bretonneau, Equipe soignante et médicale du service de soins palliatifs de l'hôpital d'Evreux, promotions du Diplôme Inter Universitaire de Soins Palliatifs du centre d'éthique médicale de la faculté de l'Université Catholique de Lille.

⁴ Le débat autour de la fin de vie porte sur les questions de souffrance et de douleur morale du patient, de prise en compte de ses volontés, d'euthanasie, de prise en charge psychologique, des problèmes de communication avec ceux qui souffrent de pathologies mentales dégénératives

⁵ Approcher seulement. « S'interroger sur le vécu d'un être humain en proie à la maladie grave, voire mortelle, est marqué d'une limite flagrante... Comment en effet ne pas ressentir, si fine soit notre écoute, combien l'expérience que vit cette personne humaine arrivée à son terme est hors de portée de toute tentative pour essayer d'y comprendre quelque chose ? » **Feldman E.** « Fins de vie, familles et soignants bousculés », « Perspective soignante » n° 32, septembre 2008

dans les comportements que dans le contenu des paroles échangées. Le besoin de s'entretenir avec son fils ou sa fille acquiert une nouvelle signification et rappelle que parler, pour celui dont l'échéance approche, ce n'est pas seulement mettre ses idées au clair, ni bénéficier de l'écoute d'un psychologue, ou d'un bénévole, mais c'est revivre et renforcer des liens, c'est transmettre et recevoir¹. Se trouve rappelé dans ces moments ce qui les rassemble et ce qui les différencie: un passé, une histoire, une identité, une manière de se représenter le monde et de lui donner du sens. Il amène l'un et l'autre à revisiter les épisodes importants de leur histoire commune, à mettre fin, dans les meilleurs des cas, aux malentendus, aux souffrances cachées, à revoir ce qui a permis à l'un d'accéder et de vivre son statut de parent et à l'autre de trouver sa place au sein de la famille et de devenir adulte à son tour.

Ce qui change avec l'horizon de la mort

Ce qui change dans la relation avec celui ou celle qui s'approche des frontières de la vie se manifeste par différents indices : la porte refermée derrière soi, une disponibilité, une écoute, un changement d'état d'esprit, une attention à ce qu'il ressent. Si venir s'asseoir auprès de quelqu'un dont la fin est proche n'est pas facile, que dire alors lorsqu'il s'agit de son père ou de sa mère. Les implications du face à face, font que ces moments sont à la fois recherchés et redoutés.

Du côté des parents

Abordant la phase ultime de leur vie, les parents attachent une grande importance à la visite régulière de leurs enfants. « Ah te voilà ! Quand on arrive ma mère nous renvoie quelque chose d'extraordinaire. Dès qu'elle nous voit elle sort de sa torpeur, les rides se relâchent, elle revit, retrouve une vie en intériorité. Notre présence à ses côtés lui permet de retrouver quelque chose de son cadre d'autrefois » nous dira une dame de 66 ans à propos de sa mère âgée de 92 ans. Une autre ajoutera « à chacune de nos visites ces dernières semaines, mes parents, très âgés et malades l'un et l'autre, veulent s'assurer qu'on ne les oubliera pas, qu'on gardera leur souvenir, des objets qu'ils ont aimés. Il leur importe surtout de savoir s'ils ont su être à la hauteur de leur engagement, un modèle de vie suffisamment bon (porteur de vie) pour leurs enfants ». Interrogés dans une maison de retraite sur la manière dont ils vivent les visites de leurs enfants, les réponses des résidents, tous âgés de plus de 85 ans, sont proches de ces observations. Ce sont des moments qu'ils attendent et appréhendent à la fois. Arrivées à cette phase de leur vie, les personnes sont sensibles aux témoignages d'affection et de gratitude qu'elles reçoivent de la part de leurs enfants comme le souligne Madame B. 85 ans, résidente d'un foyer logement.

« Avant la pensée de la mort m'occupait constamment, j'avais le sentiment d'être devenue inutile, la vie ne m'intéressait plus. Puis à 80 ans j'ai eu un problème cardiaque et j'ai été étonnée par le soin pris par le corps médical à prolonger ma vie. Mes enfants, à la suite de cet événement, m'ont prodigué une attention que je n'avais pas connue antérieurement. J'ai alors pris conscience de plein de choses, et tout d'abord que je comptais pour eux, de l'intérêt aussi que me portaient d'autres personnes de mon entourage, de l'importance du partage avec elles des petits plaisirs de la vie, du plaisir de marcher, de se parler. Vivre à 84 ans lorsqu'on se sent entourée c'est plutôt bien et depuis cet épisode j'attends plus sereinement la fin de la vie, avec beaucoup moins d'angoisse qu'autrefois. »

Ces aspects revisités de sa relation avec ses enfants sont importants pour que la personne dont la vie s'achève accepte de lâcher prise, ne reste pas suspendue à ses regrets et ses remords,

¹ Voir à ce sujet l'article de **Higgins R.W.** 2003 « Fins de vie: un temps pour quoi ? » *Revue Esprit*, n° 291 janvier p. 139 à 168

comme ces âmes des ancêtres en Afrique, qui n'ayant pas réussi à bien se séparer des leurs ou inquiètes quant à leur avenir, n'ont pas trouvé la sérénité nécessaire pour rejoindre le royaume des morts, tournent en rond sans fin au-dessus du village, empêchant les vivants de retrouver une vie normale, de retourner vaquer à leur occupation, tourmentés qu'ils sont par les fantômes des défunts qui viennent hanter leurs songes.

Du côté des enfants

Les entretiens ont montré la force, la violence parfois, des sentiments qui surgissent à cette occasion. Avant même de frapper à la porte et d'entrer dans la chambre de sa mère, l'émotion ressentie est manifeste chez la « fille », une dame souvent âgée de plus de cinquante, voire soixante ans. Elle est tout aussi importante, mais plus cachée, chez le fils venant visiter son père ou sa mère. Chaque rencontre entraîne une mobilisation d'énergie psychique, un soulagement quand les liens sont renforcés, des sentiments de culpabilité quand les plaintes s'accumulent et que la situation se dégrade. Au-delà des inquiétudes concernant la nuit qu'il ou elle a passé, son appétit, la visite rappelle, à l'un et à l'autre à la fois la force des liens qui les unissent et leur fragilité, la séparation qui s'annonce.

Un exemple : la relation de Madame L. avec sa fille

En 2002, Madame L., une dame de 93 ans qui jusque là vivait seule chez elle depuis le décès de son mari en 1986, a commencé à souffrir de troubles de mémoire et d'orientation, troubles qui en s'aggravant ont rendu son maintien à domicile problématique. C'est elle qui a pris la décision de déménager en maison de retraite. Sa fille, juste retraitée donc plus disponible a fait en sorte que sa mère ne soit pas trop dépaysée en y arrivant, d'habitude peu à peu à sa nouvelle résidence. Il en a résulté un renforcement de sa relation avec sa fille. Se sentant en sécurité sur le plan médial, ses crises d'angoisse ont cessé. Quant à sa fille, l'attention portée à sa mère lui a permis de découvrir une personne différente de celle qu'elle avait connue jusque là. Après avoir veillé à son installation, elle s'est occupée de son bien être matériel « des petits détails de tous les jours très importants ». C'était un devoir naturel et une façon de la remercier d'avoir été une excellente mère pour ses quatre enfants. « J'y allais trois fois par semaine. Je la surveillais médicalement. Le fécalome non diagnostiqué trois fois, c'est moi qui l'ai signalé. J'ai installé une tablette pour l'empêcher de tomber en avant lorsqu'elle était installée dans son fauteuil. Lorsque je quittais ma maman, je laissais des instructions sur un cahier installé sur sa table de nuit. « L'oreiller anatomique est dans tel placard ». Mais c'est surtout sur le plan psychologique que la relation avec sa mère a eu une incidence favorable sur le déroulement de ses dernières années. Peu à peu sa mère a changé. Avec l'âge, ses défauts se sont estompés. Sa sclérose cérébrale s'est stabilisée et elle est rentrée dans une phase de grande sérénité. Alors qu'après le décès de son mari elle était redevenue une maman possessive, son attitude par rapport à sa fille a aussi changé :

« Le veuvage de ma mère a été une épreuve pour moi, on me parlait et elle répondait à ma place. Il y a eu des moments difficiles. Nous avons eu des rapports très tendus. La difficulté de vie qu'elle avait, elle l'avait reporté sur moi. C'était il y a 21 ans. »

Sa fille durant ces années a beaucoup reçu de sa mère. « Avec maman j'ai beaucoup appris : de nouvelles valeurs, à vivre au jour le jour, qu'il y avait toujours des solutions, à envisager la mort plus sereinement. J'ai surtout appris ce que veut dire donner et recevoir et j'ai beaucoup admiré, les rôles étant inversés, qu'elle accepte avec reconnaissance les soins que je lui donnais. » Sa détermination à l'accompagner jusqu'à la fin, tout en acceptant l'idée que son

accompagnement bien que limité, était utile, s'est traduit dans les derniers temps par un sentiment de grande lassitude.

« Dans les derniers mois de la vie de ma mère, c'était devenu très dur. Il fallait que j'y aille, mais j'y allais à reculons. Lorsque votre parent atteint un âge avancé on est obligé de donner beaucoup de soi pour l'aider à continuer à avoir envie de vivre. Un soir en quittant sa chambre je l'ai trouvée très faible et lui ai laissé l'hostie près de son lit. J'ai été appelée la nuit. Elle m'attendait et elle est décédée dans mes bras une demi-heure après mon arrivée. La famille était réunie pour ses obsèques. Les petits-enfants ont mis des dessins dans le cercueil. Moi je ne l'ai pas pleurée. Après la mort de maman, j'ai ressenti une totale anesthésie. Avec le temps, petit à petit, les choses se remettent en place. »

Les insatisfactions et les obstacles

Pas plus qu'entre le père et son fils les relations entre la mère et la fille ne suivent toujours un schéma idéal. Ce qu'on aimerait vivre dans ces moments de rencontre et de partage n'est pas toujours possible. Nombre d'obstacles peuvent s'y opposer à commencer par la difficulté à évoquer que la mort se profile, et ceci malgré les signes qui l'annoncent. Si on ne meurt pas de vieillesse, la phase terminale est précédée d'une période de maladies, d'examens avec l'attente et l'annonce de leurs résultats et de ce qu'ils impliquent d'hospitalisations et de soins. Il en résulte que, même si la perspective de la fin n'est pas mentionnée, elle est implicite dans les entretiens avec les professionnels et présente dans les pensées du patient et des membres de sa famille. Voici la description que donne Madame G. de l'accompagnement des derniers mois de sa mère :

« On n'a pas parlé, mais on a fait et on était présent. On avait plein de choses dans la pensée, mais lui en parler n'était pas possible, elle n'était pas là dedans, « tu n'oublies pas de mettre ce chèque sur mon compte » me disait ma mère. J'aurais aimé qu'elle me parle de sa vie, des instants présents. On a vécu plein de choses, mais ce n'est pas passé dans les paroles, on était là pourtant, moi, mon mari, mes enfants. »

La manière dont se déroule l'accompagnement, reflète le lien existant entre parents et enfants, construit tout au long des années. Dans les témoignages recueillis lors des sessions à Bretonneau¹, on trouve des réflexions comme : « Ma mère qui a aujourd'hui 98 ans m'a permis de grandir et de devenir ce que je suis. Jusqu'à la fin elle s'est comportée d'une façon digne, elle est un exemple que j'espère être capable de suivre. Je lui rappelle toujours avant de la quitter tout ce que je lui dois ». Mais il n'en est pas toujours ainsi : « Ma mère n'a pas été celle que j'aurais aimé avoir, dans mon enfance notre relation a été difficile, et la chose que je crains le plus est de lui ressembler quand je serai vieille. Je n'arrive pas à lui dire merci, à évoquer avec elle des moments heureux passés ensemble. Chaque fois que je vais la voir il y a comme une tension, un recul de ma part, des reproches informulés, on ne se sépare pas bien et une fois sortie je m'en veux » Un constat formulé par Madame F. qui renvoie à la réflexion de Caroline Eliacheff et de Nathalie Heinich dans leur livre *Mère- fille une relation à trois* :

« La condition d'une relation durable entre mères et filles, à laquelle seule la mort pourra mettre fin, c'est une mobilité psychique de la mère qui doit accepter d'abandonner sa toute puissance, supposée, ou réelle, puis son pouvoir, puis son influence, jusqu'à inverser sa propre indépendance en dépendance à l'égard de sa fille. » (Eliacheff, Heinich. 2002 p. 356)

¹ Centre d'Etudes Gérontologiques Ville-Hôpital, 23 rue Joseph de Maistre, 75018 Paris

De tels constats rappelant la permanence et la présence dans la relation de conflits, parfois très anciens, sont fréquents.

La réémergence de situations conflictuelles jamais abordées

Alors que l'horizon de la mort se profile, mère et fille, peuvent se trouver incapables de se parler d'une façon sereine et authentique tant cette situation est masquée par le contentieux qui existe depuis toujours entre elles. Au lieu de l'aborder ouvertement, elles le feront en remettant en scène des aspects anciens et figés de leur relation. Le cas suivant¹ illustre les difficultés qui peuvent surgir à cette occasion. Il s'agit d'une dame, âgée de 71 ans, accompagnant sa mère qui en a 93. Hébergée pendant quelques années chez sa fille à la suite d'un Accident Vasculaire Cérébral, la mère a eu suffisamment d'influence sur celle-ci pour l'obliger à renvoyer son compagnon, dont elle était jalouse, du domicile de sa fille. Une fois placée en maison de retraite à la suite d'une dégradation de son état de santé, la relation poursuivie avec sa fille est dominée par les plaintes et les reproches.

Centrée sur elle-même, adoptant une position de victime, très critique par rapport à sa vie dans la résidence, la mère va se plaindre à sa fille : de ne pas bien dormir, de ne pas bien manger, de l'inefficacité des médicaments qu'on lui administre, et surtout de l'attention insuffisante qu'elle lui porte, elle sa propre fille, qui ne vient pas assez souvent, qui ne reste pas aussi longtemps qu'elle le souhaiterait, qui ne fait jamais bien. En procédant de la sorte elle renforce l'emprise qu'elle a depuis toujours exercée sur sa fille, renvoyée à son incapacité de satisfaire sa mère. Manquant de recul et d'outils pour décrypter le langage de la mère, la fille va redoubler d'attention pour rendre supportable la culpabilité provoquée par ses reproches. Elle va s'efforcer de « tout » faire pour que celle-ci soit enfin « heureuse ». Consciente de la tyrannie qu'elle subit et que ce qui se joue entre elles, fait l'impasse sur la réalité de la situation présente, sur l'angoisse de sa mère face à sa mort prochaine et sur l'émotion qu'elle-même ressent, il est difficile à la fille de s'écarter du cadre au sein duquel se déploie leur relation. Mais on observe que même dans les cas où une telle emprise du modèle maternel a pu être dépassée, accompagner sa mère dans les derniers mois ou années de sa vie est une épreuve. Toute fin de vie est une crise existentielle majeure, à laquelle fait écho une autre crise du même ordre, qui est la perte de son parent ; il n'y a pas d'âge pour être orphelin.

Un accompagnement au carrefour de deux crises existentielles

A l'approche de la mort, le refus du parent de ce qui se profile, peut se traduire par des appels à l'aide, des accusations de négligence et d'abandon adressés le plus souvent à son enfant. La revendication et la plainte ne cèdent que peu à peu au besoin de lâcher prise, de passer la main, de transmettre quelque chose de soi à celui ou celle qui va vous succéder. Comme si pour mourir dans une relative sérénité on avait besoin de savoir qu'une partie de soi-même allait continuer à vivre. La tonalité particulière de l'accompagnement des derniers mois du parent par celui qui lui succède résulte de ses implications rarement formulées dans des termes explicites ; le face à face avec la mort et la finitude, la plus ou moins facile acceptation de celles-ci par l'un et par l'autre.

¹ Présenté par Monique Létang-Bonvicini dans son Mémoire de Master 2 recherche « *Le lien fille/mère vieillissante, renversement ou continuité* » Université Paris VII Denis Diderot 2007

Faire face à la détresse de sa mère

Parlant de l'accompagnement de sa mère âgée de 92 ans, Madame F, 58 ans, enseignante, nous a fait part de l'émoi qu'elle ressentait à chacune de ses visites :

« Quand ma mère ne va pas, je capte tout. Je souffre de la voir comme ça, c'est angoissant, elle a des crises et je peine à l'aider à retrouver une plage où elle est plus stable. Je dois m'en occuper comme une nounou, je lui fais sa toilette. Quand je suis avec elle je lui fais tout. Je ne peux pas oublier que c'est ma mère. Mais sa demande d'amour, de prise en charge, est incommensurable. Ma mère se plaint : « Personne ne m'aime. On ne veut plus me voir et on m'a puni ». Ce n'est pas simple d'être la 'petite fille'. Ce n'est pas rien de s'en occuper. Ça fait peur, ça angoisse. C'est pour moi une lutte permanente. »

La résurgence de sentiments et de souvenirs enfouis dans la mémoire

Originaire d'Afrique du Nord, sa mère, après avoir perdu son mari, a pu rester à son domicile, grâce à la visite quotidienne de ses deux filles. Voici la description par Madame M. de l'impact qu'a sur elle son engagement auprès de sa mère :

« Les femmes dans ma famille ne travaillaient pas. Ayant tout consacré à leur famille, elles ont vieilli en perdant tout intérêt pour la vie hormis le cercle restreint des proches. Elles n'ont pas su se maintenir dans la vie sociale, ont refermé toutes les portes. Quand mon père est mort, ma mère a pris le deuil cinq ans. C'est terrifiant. Dans la tradition de ma famille, dès 9 ans je devais penser à mon mariage. »

« Depuis que je m'occupe de ma mère, je revis des moments forts de mon enfance. Comme si c'était inscrit pour toujours. Une partie de mon énergie a été mobilisée pendant de nombreuses années pour me déprendre de mon éducation, de l'influence de ma mère, ce qui fait que c'est dur aujourd'hui de constater que c'est toujours présent. Il m'a fallu engager une lutte permanente. L'autre est là collé. Tu ne peux pas arracher la peau. Ce n'est pas simple de redevenir la petite fille de sa mère et de devoir s'en occuper. D'être à la fois ramenée à son enfance et son adolescence et de devoir assumer l'impact psychologique du retournement de la relation avec sa mère. Elle-même s'est occupée de sa mère, et de son mari jusqu'à la fin en plus de son frère malade, pas marié. Depuis que je m'en occupe, il m'est très difficile de continuer à mener ma vie de femme, alors que je suis tirée, attirée depuis l'enfance par la vieillesse. Je n'arrive pas à faire l'articulation des différentes facettes de ma vie. Ma vie propre. J'ai du mal à conserver un espace, pour moi, pour vivre. Je ne m'imagine pas fuir ces moments là car c'est important pour elle et aussi pour moi, mais Dieu que j'en ai envie. »

Qu'est-ce que la mère réclame à sa fille et qu'est-ce que celle-ci lui transmet en retour ? Qu'est-ce que la fille aimerait pouvoir accueillir, accepter de l'héritage de sa mère ? Quel est l'enjeu existentiel d'une telle transmission ? Tout est parfaitement connu de l'une et de l'autre mais impossible à exprimer. D'où le sentiment de malaise que Madame M. ressent après chacune de ses visites.

Pour faire face à ces situations la parole, la possibilité d'échanger, sont essentielles et il n'y a rien de plus pesant que le silence. On pense à ces familles où un contentieux datant de l'enfance, et parfois de plus loin, pèse sur la relation entre le parent et son (grand) enfant et empêche l'un et l'autre de s'entretenir et de se quitter sereinement.

« Ma mère a 96 ans, elle est en maison de retraite en vallée de Chevreuse. On se téléphone tous les matins. Mais elle ne me donne que des signes de vie anodins. Elle-même ne sait rien de ma vie et ne me demande rien. C'est très blessant et douloureux. Je vais toujours très bien pour maman. Et quand elle me demande « Tu me téléphones pour me dire quoi ... ? » je sens que ce que je pourrais lui

raconter de ma vie, de mes sentiments, ne l'intéresse pas, que ce serait trop douloureux de lui rappeler des souvenirs, elle devra attendre, moi je ne peux pas. »

S'il fallait une dernière preuve de l'importance du dialogue entre parent et enfant avant que la mort ne les sépare, ces propos du Mareschal de Monluc, après le décès de son fils en l'Isle de Maderes en 1566, rapportés par Montaigne.

« Il me faisoit fort valoir, entre ses autres regrets, le desplaisir et creve cœur qu'il sentit de ne s'estre jamais communiqué à luy ; Et, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de gouter et bien connoistre son fils, et aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit et le digne jugement qu'il faisoit de sa vertu. Et ce pauvre garçon, disoit-il, il n'a rien veu de moy qu'une contenance refroignée et pleine de mespris, et a emporté cette creance que je n'ay sçeu ny l'aimer, ny l'estimer selon son merite... »¹

Après le décès de ses parents

Selon le nombre des années et des mois qui ont précédé le décès de son parent, l'impression laissée peut être dominée par les soins qui lui ont été nécessaires, du fait de ses problèmes de santé, la fatigue qui en a résulté, ou occuper très peu de place, lorsque la période précédant le décès a été brève, que son parent a peu souffert. Mais dans la majorité des cas ces souvenirs s'estompent, pour laisser la place aux souvenirs et à la transformation intérieure provoquée par le décès de son parent. La disparition de son père ou de sa mère est en effet le premier message de la réalité de la finitude humaine. S'il est possible d'écrire que son impact sera plus ou moins fort selon que la personne vit seule ou en couple, qu'elle a des enfants qui sont parents à leur tour ou qui n'ont pas fondé de famille, si elle a des frères et des sœurs ou si elle a été un enfant unique, il demeure qu'un tel décès modifie durablement la représentation que la personne se fait d'elle-même et de sa relation au temps.

Conclusion

En ayant à l'esprit ce que Joëlle Caullier, se référant à Hannah Arendt (**Arendt**, 1961), appelle *le tragique de l'existence*² et qui se traduit par le besoin des uns de léguer *un peu d'eux-mêmes* et la nécessité pour les autres de *recevoir quelque chose* de leurs aînés, on observe que l'accompagnement des dernières années ou mois de vie des parents par leurs enfants ne se limite pas à porter attention aux questions de bien-être matériel et de suivi de l'état de santé des premiers. Il doit être appréhendé dans le cadre plus large des relations existant entre les générations. Ce qui se joue entre eux en fin de vie renvoie aux liens tissés depuis la naissance, aux avatars de leur relation et au-delà, au sens de la vie, de la mort et du passage du relais. Même si on a volontiers tendance de nos jours à se croire détaché de ses parents, on découvre, dans ces moments, que les liens avec eux ont une force qu'on ne soupçonnait pas. Imbriqués dans le biologique, le symbolique, le langage et la mémoire sont présents. Ils rappellent la

¹ **Montaigne**, « *De l'affection des pères aux enfans* » « Essais », livre II, chapitre VIII, La Pleiade, Paris 1958, p. 434

² Joëlle Caullier « L'essence de la transmission est à chercher au cœur même de la temporalité humaine, dans l'alternance des disparitions et des apparitions de générations, dans l'éternel jeu de cache-cache entre la mort des uns et la naissance des autres. » **Caullier J.** « Les enjeux de la transmission musicale aujourd'hui », conférence du 3 avril 2007, Cité de la musique à la Villette

réalité de la dépendance de l'être humain par rapport à un passé et une histoire qui a fait de lui, en partie, ce qu'il est, et de son devoir de présence auprès de son père ou de sa mère dans ces moments.

« De notre capacité à affronter l'épreuve, ou à défaut de notre envie d'éviter, de contourner, de refuser l'obstacle, dépend l'issue de la crise. » (**Le Gouès** 2000 p. 113), cette observation de Gérard Le Gouès, prend ici tout son sens. L'étude des situations d'accompagnement, telles qu'elles ont été vécues et décrites par les participants des sessions, a montré que l'accompagnement des dernières années de vie de son père ou de sa mère ne se limite pas à porter attention aux questions de bien-être matériel et de suivi de son état de santé, mais doit être appréhendé dans le cadre des liens tissés entre le parent et son (grand) enfant tout au long de la vie. Ce qui est en question, dans la relation qui s'instaure entre eux, est de permettre à l'un de lâcher prise et à l'autre de se replacer dans la chaîne des générations. Il est aisé d'imaginer combien un tel réaménagement, peut être dans certains cas, difficile (³).

A partir du choix des situations et des réflexions des personnes qui ont souhaité réfléchir à l'accompagnement de leurs parents, nous avons décrit cet accompagnement comme une confrontation avec des aspects de la condition humaine préalablement ignorés, et comme une opportunité de se décentrer d'une image de soi comme individu autonome, au profit de son positionnement dans la chaîne des générations. En observant les résistances que doit affronter l'être humain pour accepter ce changement de perspective, l'idée s'est imposée que si l'acceptation de son propre vieillissement, était une condition pour accepter celui de son père ou de sa mère, et être présent auprès d'eux dans les dernières années et mois de leur vie, elle n'allait pas de soi.

Des études sont régulièrement publiées sur la charge que représente pour ceux qu'on appelle « les aidants naturels » le fait de s'occuper de leurs parents (⁴). Si elles permettent d'évaluer l'importance du soutien à accorder à ces derniers, elles omettent cependant de mentionner le sens de cet accompagnement, aussi bien pour la personne qui en bénéficie, que pour celle qui le propose. Outre le perfectionnement des soignants, des psychologues et des bénévoles, dont il est si souvent question, il convient d'être plus attentif à l'importance de la relation filiale, ainsi qu'aux difficultés, que peuvent rencontrer les parents et leurs (grands) enfants, lorsque est venu le temps du partage, de la transmission et du passage du relais.

3- Vieillir en couple : la confrontation avec la maladie

Introduction

Tandis que le chapitre précédent portait sur l'accompagnement de ses parents âgés, il est ici question du vieillissement vécu au sein du couple. Sans considérer cette succession temporelle comme la seule possible, elle est néanmoins la plus fréquente. Après avoir vu vieillir leurs parents et les avoir accompagnés durant leurs dernières années de vie, les membres de ces générations découvrent la réalité de l'avancée en âge dans le cadre de leur relation avec leur conjoint ou leur compagnon. Tant que l'un et l'autre sont en bonne santé, ce qui se joue entre eux est de l'ordre du partage, du regard, des commentaires et des réassurances sur les capacités de chacun à rester toujours aussi jeune et dynamique qu'autrefois. Tout change avec la survenue d'une maladie grave. S'il s'agit toujours d'aider celui qui en a besoin et de l'accompagner jusqu'à son décès, le sens et l'impact de l'évènement sont différents selon qu'on est le fils ou la fille, le mari ou la femme. Dans le premier cas il implique deux individus situés à des points différents de la trajectoire de vie, appelés à se succéder dans la chaîne des générations. L'un se détourne de son chemin pour se rapprocher et se mettre à l'écoute et en soutien du second. La survenue de la maladie a un autre impact sur la relation qui existait jusque là entre les conjoints. Mari et femme ont des choses à se dire et à vivre, d'un autre ordre que ce qui est en jeu dans la relation parent-enfant.

Les termes employés, conjoints, mari et femme, époux et épouse, compagnon et compagne, peuvent apparaître aux jeunes générations démodés au regard des nouvelles modalités de relation à deux qui se développent dans la société française. Mais s'agissant de personnes nées avant 1950, la majorité d'entre elles est restée attachée à des énoncés et à des formes traditionnelles de vie en couple.

Avancée en âge et vie en couple

Dans le contexte sociologique du début du XX^e siècle, lorsqu'une bonne entente existe entre les conjoints, la vie en couple dans les années qui suivent le départ à la retraite, acquiert une nouvelle importance. Les représentations d'une vieillesse à haut risque de dépendance, exercent une telle emprise sur les esprits que la société française a du mal à imaginer qu'on puisse encore s'aimer quand on avance en âge, et pas seulement en évoquant les souvenirs d'autrefois, qu'il existe une vie de couple après le départ à la retraite, que le mari ou la femme, peut être, plus et mieux parfois que durant la période précédente, un interlocuteur privilégié, y compris dans les moments difficiles .

« Vivre en couple est un avantage considérable, c'est un moteur indispensable qui fait qu'on a encore un avenir - On vit aussi sous le regard de l'autre, c'est un problème d'existence - Même dans le silence on n'est pas seul. »

Telles sont quelques unes des réflexions entendues lors des sessions, qui ont mis en évidence la force du lien, exprimée souvent d'une façon discrète, en mentionnant par exemple : la satisfaction de prendre le petit déjeuner ensemble, d'aller au marché, de préparer les repas, de voyager. Mais ces années peuvent être aussi révélatrices de difficultés relationnelles, précédemment occultées et qui s'expriment par des reproches concernant l'inégale répartition des tâches domestiques, l'accaparement par le mari d'activités que la femme se réservait, une trop grande différence de point de vue sur la manière d'occuper son temps, l'un reprochant à l'autre son esprit casanier ou à l'inverse sa trop grande propension à s'investir dans des

activités extérieures, le rejet de l'image du vieillissement présenté par le conjoint. Cette nouvelle vie en couple, avec ses bons et ses mauvais côtés, a fait l'objet de plusieurs études, dont celles de Vincent Caradec (**Caradec** 1996 et 2004).

La survenue de la maladie d'un des conjoints et l'accompagnement de ses dernières années, dévoilent des aspects de la vie de couple qu'il convient de mieux connaître. Les pages qui suivent portent sur la manière ils font face à la maladie, comment, lorsqu'ils vivent en couple, l'un accompagne l'autre et assume cet accompagnement. La médicalisation du discours sur la vieillesse, l'importance donnée à la « charge » que celle-ci représente pour la collectivité, ont fait passer au second plan le vécu subjectif de la maladie ainsi que le rôle essentiel de « l'autrui privilégié », pour assister son conjoint malade, prendre soin de lui, le sens de cet accompagnement, les partages, apprentissages et découvertes qu'il permet. Prenant ses distances avec le discours excessivement médical de la maladie, notre contribution porte sur la façon dont elle est vécue par le mari et la femme, et son impact sur la relation existant entre eux. Sont tour à tour présentés : l'avancée en âge et la vie en couple, l'irruption de la maladie et ses implications, l'accompagnement de son conjoint malade, l'expérience de la perte.

Vie à deux et maintien de son autonomie

Vivre en couple permet de compenser les déficiences éventuelles de l'un par les capacités disponibles de l'autre. Au fur et à mesure qu'ils avancent en âge et qu'ils sont moins valides, le partage des tâches domestiques et administratives leur permet de rester chez eux sans avoir à trop solliciter leurs enfants, demander l'aide d'un bénévole ou d'un professionnel.

« Mon mari et moi sommes l'aide soignant de l'autre », nous fait observer Madame T. 83 ans dans un entretien où son mari de deux ans plus âgé est également présent. Anciens exploitants agricoles de la région du Nord-Pas de Calais, souffrant tous les deux de problèmes de santé, ils ont vendu leur exploitation il y a trois ans, mais ont conservé leur habitation et un terrain de 2,5 hectares qu'ils cultivent pour leur plaisir et besoins personnels. Leur maintien dans les lieux repose sur leur entraide.

Monsieur L., ancien cadre d'entreprise, vient d'avoir 85 ans. Son épouse 83 ans, souffre de problèmes de mémoire. Elle a aussi de l'arthrose, des difficultés de marche. Pendant que sa femme est à l'hôpital de jour à Bretonneau, il participe à une session de formation « Etre sujet acteur de sa vie au grand âge » et décrit ainsi l'organisation de la semaine :

« Ma femme vient deux jours par semaine à l'hôpital de jour de Bretonneau. Elle y vient pour travailler, stimuler ses capacités et on lui fait faire toutes sortes d'exercices. On lui donne des clés pour la mémoire, elle voit aussi le kiné qui lui propose des exercices de prévention des chutes. En rentrant elle a besoin de s'allonger. Elle sort comme ça deux jours par semaine, sinon elle ne voit personne à part moi. Moi j'ai la lecture, les mots croisés, mes réunions syndicales qui me permettent de me tenir au courant des choses. »

« Ma femme et moi nous nous complétons bien. Elle fait des choses que je ne sais pas faire, comme la cuisine, et moi je m'occupe des factures et des impôts. Comme je suis plus mobile qu'elle je fais aussi les courses du ménage. Mais la mémoire flanche chez tous les deux et on est tout le temps en train de chercher quelque chose. Par rapport à nos manques de mémoire nous essayons, ma femme et moi, de nous aider et contrôler mutuellement. »

« Quand je bricole je laisse quatre vis pour aller chercher un outil et quand je reviens il n'y en a plus que trois. Je ne sais plus où est passée la quatrième. J'appelle ma femme pour m'aider à la retrouver. Préparer nos médicaments le matin, c'est mon travail. Le traitement de base, je le connais par cœur, mais ce sont les suppléments qui me perturbent et je suis constamment obligé de relire les ordonnances. Nous essayons de réagir et nous nous encourageons réciproquement. On s'arrange comme ça pour l'instant. Mais je ne sais pas pour combien de temps. Avec les années qui avancent ce qu'il nous faut c'est une programmation de nos activités qui tienne compte de notre âge. »

Beaucoup d'anciens agriculteurs, ou de retraités des villes, venus s'installer à la campagne, peuvent rester à domicile tant qu'ils vivent en couple. En cas de défaillance de l'un, son compagnon ou sa compagne peut lui apporter de l'aide. L'augmentation de la prévalence de pathologies graves avec l'avancée en âge rend néanmoins ce dispositif difficile à assurer sur le long terme. La perspective de vivre jusqu'à un âge élevé s'accompagne en effet d'une probabilité plus forte de survenue de pathologies qui constituent une part importante des changements et défis à affronter dans cette période de son existence.

Vient le moment où, conséquence d'une pathologie invalidante, l'un des deux, incapable de continuer à assumer son rôle domestique et de prendre soin de lui-même, devient dépendant de l'aide et des soins de l'autre. C'est le conjoint qui assume l'essentiel de la charge ou à défaut, la partage avec la fille ou le fils lorsqu'ils sont eux-mêmes à la retraite. Compte tenu de leurs obligations, il est difficile de demander aux enfants une présence prolongée au domicile de leurs parents, peu envisageable d'engager des gardes à domicile, 24 heures sur 24, pour assurer une permanence auprès du patient. Au coût financier s'ajoute la difficulté de trouver des personnes compétentes. Mais l'âge accroît la fatigue ressentie.

Approche médicale et approche subjective : deux regards différents sur la maladie

Il existe une différence de nature entre le discours médical sur la maladie, et la façon dont elle est vécue et décrite par la personne concernée. Pour la médecine, la maladie, est le résultat de dysfonctionnements biologiques et la description qu'elle en donne exclut l'être humain en tant que sujet de parole, alors que pour ce dernier, bien plus qu'un accident de parcours, elle est aussi et d'abord une confrontation avec un réel dont il a depuis toujours conscience, mais qu'il s'était évertué jusqu'à ignorer.

« Si la rationalité scientifique médicale donne à la maladie le statut d'un accident dans le déroulement de l'existence, c'est parce que la maladie contient en elle les germes de la possibilité de la mort biologique et qu'à cette dernière, il n'y a rien à ajouter. Mais pour l'être humain, du fait du langage, non seulement la mort est déjà inscrite en lui, mais il s'y confronte quotidiennement... C'est ce rapport propre que chaque sujet établit avec cette mort-toujours-déjà-en-lui qui fait sa singularité... La maladie, de ce fait, n'est plus seulement un avatar pour le sujet, elle est aussi toujours une occasion possible de réorganiser son rapport au réel, non au réel biologique mais à cet autre réel ...impliqué par le fait du langage. Ce que Ginette Raimbault a appelé clinique du réel, à condition d'entendre ce terme comme la clinique des incidences subjectives de la maladie somatique comme une intrusion du réel dans la vie psychique du sujet. » (**Lebrun** 1993 p. 240)

Aussi ajoute cet auteur « la maladie ne peut être l'affaire du seul ingénieur de l'organisme : elle est aussi celle du médecin ; elle ne peut être seulement celle du médecin ; elle doit aussi rester celle du patient. Faute de quoi, c'est une « chance » qui est enlevée au sujet, car le réel de la maladie, n'est pas seulement confrontation duelle à la matérialité biologique ; elle est toujours aussi rencontre avec

l'instance tierce du langage. Pour un sujet, la maladie peut toujours être l'occasion de réorganiser la place qu'il reconnaît au réel ; il y va de la réactualisation du consentement à la perte, et la tolérance au travail intérieur que celui-ci nécessite est structurellement identique à ce qui autorise un travail de création. » (**Lebrun** 1993 p. 241)

Observant que la maladie, telle qu'elle est vécue par le patient et ses proches, est souvent occultée par le discours médical, nous avons donné la première place à leurs attitudes, réflexions et discours, en partant des situations décrites en entretiens et lors des sessions parcours de vie. Mais tout en nous focalisant sur ses aspects subjectifs et ses conséquences relationnelles, nous n'avons pas délaissé pour autant la vision médicale de la maladie. L'intérêt pour l'approche subjective de celle-ci, ne peut en effet faire l'impasse sur ses liens et sa dépendance au savoir médical d'une société, à une époque donnée de son histoire. Pendant des siècles et jusque dans les années 1950, du fait de l'absence de traitements efficaces, souffrir, se plaindre de ses maladies sont choses courantes. Pas une lettre de Voltaire sans qu'il ne mentionne sa santé défectueuse. Dès l'âge de trente ans Gustave Flaubert se plaint de maux dentaires ⁽¹⁾. « Dans l'entre deux guerres la douleur physique appartenait à la vie quotidienne, n'était pas perçue comme un échec de la médecine... le dixième de la population souffrait de la syphilis (soit 4 millions de personnes) et 140 000 individus en mouraient chaque année, dont 40 000 enfants. La blennorragie exerçait ses ravages, Des dizaines de milliers de personnes mouraient des suites de maladies infectieuses ou de mauvaises gripes. » (**Vincent** 1987) Rien de comparable n'existe aujourd'hui. De grands progrès ont été accomplis durant le XXe siècle et tout particulièrement durant sa seconde partie. Mais la maladie n'a pas disparu pour autant. Si plus des deux tiers des sujets âgés ne sont malades que dans les toutes dernières années ou les derniers mois de leur vie, ce n'est pas le cas des autres. L'augmentation du nombre des individus encore en vie après 80 ans, si elle résulte en partie de l'amélioration des conditions matérielles, est aussi la conséquence d'une meilleure prise en charge de pathologies jadis fatales. La plupart d'entre elles peuvent être stabilisées mais non guéries. Les maladies sont maîtrisées mais restent présentes et ont une incidence sur la qualité de vie de la personne et sur son espérance de vie. On voit ainsi apparaître une catégorie de personnes atteintes de pathologies dites chroniques, c'est à dire qui ne guériront jamais d'une partie des maladies dont elles souffrent. Leurs pathologies sont à l'origine de limitations fonctionnelles, physiques et ou sensorielles et ont une incidence directe sur l'importance de la demande de soins. En France, 46,40% des dépenses de santé sont attribuables aux personnes de plus de 60 ans ⁽²⁾.

Ce que signifie être malade pour le sujet âgé

Même s'il faut se réjouir avec Robert Moulias (**Moulias** 2005)¹ de l'état de santé dont bénéficie la majorité des sujets jusqu'à un âge avancé, la survenue d'une pathologie bien avant cette échéance est courante. L'intrusion de la maladie dans la vie de la personne, avec ce qu'elle implique comme souffrance, inconfort, interrogations, entraîne un remaniement psychique ⁽³⁾, oblige le patient à quitter, pour des durées plus ou moins longues, son cadre de vie et son entourage habituel, à se familiariser avec d'autres lieux, à rencontrer des personnes qu'il ne connaît pas, pour des consultations, des examens, des hospitalisations, des soins, des interventions, dont il espère beaucoup tout en les redoutant.

¹ **Moulias R.** 2005, "Longévité et âgisme", *Gérontologie* n° 134, 2^e trimestre

L'admission dans un service hospitalier permet à la personne de prendre la mesure en quelques heures de toutes les pertes et de toutes les sujétions qu'elle doit assumer. Le cadre matériel, les horaires, les activités, l'entourage, le passage du temps, le contenu des échanges, les examens, le discours médical, tout est différent de son univers habituel.

« On a beau s'évertuer à amortir l'impact des informations que l'on reçoit, de l'ambiance qui règne dans le service, celles-ci finissent par dessiner un contexte au sein duquel continuer à exister comme sujet, trouver une place, un refuge, poursuivre ses activités, n'est pas facile. »

Observera Monsieur T. enseignant de Français à la retraite, après un séjour hospitalier. Ce qui va inciter Monsieur B. ancien cadre d'entreprise, participant à la même session, de poursuivre en décrivant son état d'esprit lors des deux jours passés dans un service de cancérologie pour une série d'examens.

« A la personne devenue un patient il est demandé de se centrer sur son corps, de s'en préoccuper comme s'il était en danger, exigeait tous ses soins et attention pour avoir une chance de survivre. Il faut savoir attendre, se laisser faire, ne pas intervenir. La tension est d'autant plus présente que le patient se trouve face à l'inconnu par rapport à son devenir et que tous les projets, proches ou lointains, sa place dans la famille et dans la société, se trouvent, sinon annulés, du moins en suspens. On ressent en contraste une irrésistible envie de vivre. »

Le patient se focalise sur l'interprétation des résultats d'examen par les professionnels, passe alternatif de l'optimisme au pessimisme. L'impact d'une information dépend de la manière dont elle est présentée.

En 1998 une étude de l'Ecole Nationale de la Santé Publique et l'Assistance Publique Hôpitaux de Paris, à l'hôpital Louis Mourier a mis en évidence les bouleversements provoqués par l'irruption de la maladie, la sensibilité des patients face à la qualité de leur prise en charge et aux épisodes de leur hospitalisation. Ceci est particulièrement vrai des sujets âgés qui ont tendance à majorer tous les détails de leur vie de patient ; le temps d'attente en consultation, comment ils sont reçus, l'état d'esprit, l'humeur, la disponibilité, la courtoisie des professionnels.

Les patients âgés suivent avec attention les étapes préparatoires et le déroulement des examens en vue d'un diagnostic ou préalables à une intervention, veulent savoir s'ils sont douloureux, dangereux, annonceurs de quel diagnostic, quels sont les perspectives et les risques de l'intervention. Sensibles au moindre signe inscrit sur le visage ou dans l'attitude des soignants, ils attendent avec inquiétude la visite du médecin, sont partagés entre le désir de connaître la gravité de leur pathologie et le traitement qu'on va leur proposer, et la crainte de l'annonce d'une mauvaise nouvelle. (**Arbuz G., Feldman E.**, 2000)

L'aide apportée par le conjoint

La personne souffrante attache beaucoup de prix à l'accompagnement de son conjoint chez le médecin. La présence du mari ou de la femme, l'aide qu'il apporte, changent la manière dont le patient vit les épisodes de la maladie, notamment lorsqu'il est hospitalisé. Est particulièrement appréciée, la présence près de soi de quelqu'un à qui on peut exprimer ses sentiments intimes, les questions qu'on n'ose pas poser au médecin et qui les posera à notre place. A la différence des autres relations, c'est la seule qui repose sur un engagement

inconditionnel de chacun des partenaires. Au mari ou à la femme il est possible de tout demander, sans avoir à s'interroger comment lui rendre ce qu'on a reçu.

La survenue d'une maladie grave de l'un d'entre eux, mobilise la force du lien existant entre les époux. Lorsque ce lien est absent ou défaillant, on le relève très vite dans le comportement et dans le discours du sujet malade.

Monsieur L., 80 ans, se présente dans le service d'urologie d'un hôpital de l'Assistance Publique de Paris où son admission a été programmée pour une intervention chirurgicale. Il arrive dans le service avec une petite valise et un sac. Il est seul. Son épouse est prise à cette heure et n'a pas estimé possible de l'accompagner. Elle ne viendra pas non plus lui rendre visite le soir, veille de l'opération. Il descend accomplir les formalités d'admission, s'installe dans la chambre, range ses affaires, procède aux soins d'hygiène obligatoires avant l'intervention. Tout en ayant peur d'avoir oublié quelque chose, de n'avoir pas bien compris les consignes de l'infirmière, il n'ose pas demander de crainte de déranger, et prend beaucoup de temps pour s'installer. Il est ému et ne dispose de personne avec qui échanger. Son voisin de chambre, ne parle pas Français. Il a prévu de téléphoner à son épouse plus tard et de lui décrire son arrivée dans le service, l'accueil dont il a bénéficié, mais il le fera sans insister. Celle-ci promet de venir lui rendre visite le lendemain, après son intervention.

Monsieur M., hospitalisé dans la chambre voisine, n'a pas cette perspective. Ancien maçon d'origine portugaise, il est veuf depuis quelques années et a dû appeler en pleine nuit un de ses fils pour le conduire aux urgences de l'hôpital où il est suivi pour un problème de prostate. Son fils a répondu tout de suite à sa demande, mais il travaille dans la journée et ne peut être constamment dérangé. Lors de l'entretien avec Monsieur M. celui-ci, venant d'un milieu qui attache beaucoup de prix aux liens familiaux, souligne combien il lui est difficile de ne pas être entouré par les siens dans de telles circonstances. Son hospitalisation ravive le chagrin et le sentiment de vide, laissés par la disparition de sa femme.

A l'inverse Madame âgée de 78 ans, met en avant l'aide reçue de son mari. C'est grâce à lui qu'après une carrière hospitalière très riche, elle continue à exercer des activités importantes dans plusieurs associations, malgré un état de santé fragile. Voici un résumé de ses propos :

« L'ostéoporose dont je souffre m'a provoqué 5 fractures spontanées des côtes, m'a obligé à venir plusieurs fois à Paris pour des examens et des soins, à passer de nombreux mois au fauteuil, à me déplacer avec des béquilles et à porter un corset. Sans l'aide de mon mari je n'aurais pas eu la possibilité de rester chez moi. C'est lui qui m'a prodigué, jour et nuit, les soins de nursing dont j'avais besoin, tout en prenant en charge les activités du ménage. J'ai pu depuis retrouver une mobilité suffisante pour reprendre une vie normale. L'épreuve a renforcé les liens de solidarité tout comme l'affection que nous avons l'un pour l'autre. »

Accompagner son conjoint les dernières années de sa vie

C'est une épreuve pour le patient que de vivre au jour le jour une maladie grave ⁽⁴⁾. C'en est une aussi pour celui ou celle qui vit avec lui. En même temps qu'il doit l'aider dans ses démarches et ses soins, il est sensible aux variations de son humeur, au moindre écart de ses émotions, doit gérer les répercussions de la maladie sur son état personnel. Des personnes qui accompagnent ou qui ont accompagné leur conjoint, atteint d'une pathologie grave, jusqu'à son décès, ont souhaité s'inscrire à une session Parcours de vie. Le cas de Madame L. ici

présenté est un exemple de ce qui est majoritairement le lot des femmes dans la France d'aujourd'hui.

Peu de temps après avoir cessé d'exercer la profession d'enseignante, la vie de Madame L a changé lorsqu'il lui a fallu porter assistance à son mari, atteint d'un cancer des voies respiratoires (⁵), les cinq dernières années de sa vie. Lorsqu'elle s'inscrit en 2006, à une session parcours de vie, elle a 68 ans et explique ainsi les raisons de sa démarche :

« Je suis préoccupée par la maladie de mon conjoint (de 7 ans plus âgé), c'est un cancer résistant, sa maladie nous sépare un peu de nos relations, change la vie, les enfants sont loin et sont déstabilisés par ce qui lui arrive. Je vis au jour le jour, je me centre sur les activités de tous les jours, quel repas vais-je faire ? les médicaments à aller chercher. J'ai besoin d'une aide psychologique pour nous soutenir, moi et mon mari. »

Elle participera l'année suivante à plusieurs ateliers de réflexion et disposera ainsi de l'écoute et du soutien d'un groupe durant les mois qui ont précédé et suivi le décès de son mari. Après la mort de son conjoint en 2007, elle a écrit un texte sur la manière dont il a fait face à sa maladie, l'aide qu'elle lui a apportée et ses répercussions sur sa vie personnelle.

Etre à côté de son mari durant les différents épisodes de sa maladie

« Jacques, mon mari, est né avant la guerre. C'était lui le moteur du couple, moi je me sentais plutôt passive par rapport à lui. Il a fait longtemps du scoutisme. Après le départ de son travail, il a participé à une association d'insertion de jeunes chômeurs et a ensuite créé sa propre association de bénévolat. Il disait toujours que tout allait bien. Esprit scientifique, généreux et idéaliste, c'était un homme d'une grande pudeur, qui avait du mal à exprimer ses sentiments. Nous partagions les responsabilités sur le mode d'autrefois. »

« Après la découverte de son cancer, on a décidé de se battre. On est rentré dans l'univers de la chimiothérapie, de la radiologie, de l'hormonothérapie, des protocoles et des dégâts collatéraux. Pendant les trois dernières années j'étais présente aux consultations et aux séances de chimiothérapie. Je le laissais poser des questions au médecin. Il lui demandait des explications sur les raisons, les chances et les risques des différents traitements. Mes interventions l'agaçaient, mais moi j'avais l'agenda en main pour plus de sûreté. Je lui parlais une fois sorti du cabinet, lui expliquais les choses, le réconfortais, lui prenais le bras. Une infirmière venait tous les jours. »

« Nous n'avions ni le temps, ni surtout le désir, d'échanger sur les moments importants de notre vie, sur les souvenirs. Ni lui ni moi n'avions abandonné l'espoir. Nous devions nous centrer sur le combat du présent. On se protège surtout par rapport à ce qui va arriver, on ferme les yeux, on lutte pour chaque instant, pour la vie. Sa longue maladie a été l'occasion de nous rendre compte de nos façons différentes de communiquer. Lui, il sortait du réel par des pirouettes, de l'humour. Moi je m'obligeais à faire des choses pour ne pas me laisser aller au découragement. Entre mari et femme il y a une connivence. Il insistait pour maintenir une vie sociale. Durant tous ces mois on s'est surtout centrés sur les démarches et les soins. Mais je le voyais perdre ses forces peu à peu. »

« Il y a eu des moments où la communication n'a pas été facile entre nous à cause du chagrin, de l'angoisse de le voir s'affaiblir et s'éteindre dans le silence. Sur la fin il a reçu beaucoup de morphine, il ne fallait pas le laisser souffrir. Le médecin ne m'avait pas prévenu des effets secondaires. C'est à moi qu'il a fait part de ses dernières volontés. On avait songé à Jeanne Garnier dans les dernières semaines, mais son médecin ne nous a pas encouragés dans cette voie. Même si, croyante, je donne un

sens à la mort et à la vie, même si j'ai lu des livres et suivi des conférences, j'ai cru plusieurs fois que j'allais craquer. Il est décédé cinq ans après la découverte de sa maladie ».

Monsieur L. a souhaité garder l'initiative jusqu'aux derniers moments, connaître la nature de la pathologie dont il était atteint, être informé de l'évolution de son état de santé, donner son avis sur les traitements envisagés. Ayant eu la possibilité de conserver une relation et un dialogue vrais avec son épouse, ils ont été deux pour face à sa maladie.

Commentaire

A tout autre moment de l'existence, et surtout lorsqu'il résulte d'un accident ou d'une violence commise par un tiers, le décès est perçu comme une injustice et une souffrance, justifiant les mesures d'aide proposées aux endeuillés. Il en va autrement lorsqu'il survient dans la dernière partie de la vie, et donne lieu dans ce cas à peu de commentaires et de soutien. Mais pour les proches, et en premier lieu pour le conjoint, ce sont les mêmes pensées, les mêmes réactions et sentiments face à la perte qui sont mobilisés, comme si, quelque soit le moment de sa survenue, la fin de vie de l'autre et la séparation, étaient toujours aussi difficiles à assumer. Pour éviter le risque d'un repli sur soi, d'une perte de contact avec le monde, on conçoit l'importance, le moment venu, d'un temps de réflexion et de partage, sur ce qui a été vécu du fait de la maladie, et la manière dont le décès de son mari ou de sa femme est assumé.

Mais si toutes les personnes vues en entretien et lors des sessions, ont considéré, comme évident d'être auprès de leur mari et de leur femme et de tout faire pour les garder à domicile, dans le cas d'une pathologie handicapant ses capacités intellectuelles, cet accompagnement a été qualifié d'épreuve difficile, nécessitant de faire appel à une aide extérieure, en plus de celle du médecin.

Accompagner son conjoint souffrant d'une pathologie des fonctions supérieures

Concernant les implications de la pathologie dont souffre le patient sur son accompagnement, une distinction doit être faite entre celles qui laissent intactes ses capacités de raisonnement, d'initiative et de communication, et celles qui affectent ses fonctions mentales supérieures. Alors que dans le cas des premières, l'autonomie intellectuelle et juridique de la personne étant préservée, maintient l'accompagnement dans le cadre de la relation et du dialogue, il en est autrement des secondes. La pathologie affectant ses fonctions mentales supérieures du patient, rend difficile ses relations avec l'environnement, la réalisation des activités de la vie quotidienne et la communication avec les proches. L'accompagnement devient une épreuve d'une toute autre nature que dans le cas précédent. A ce que l'accompagnant aimerait vivre et être pour lui durant ces années, se mêlent des problèmes de prise en charge d'un patient, souvent difficile à comprendre et à soigner.

Un exemple de pathologie démentielle : la maladie d'Alzheimer

Manifestations d'une détérioration des fonctions supérieures, les stades successifs de l'avancée de la maladie d'Alzheimer sont bien identifiés ⁽⁶⁾ : dans la phase initiale, la personne réduit ses activités et tente de masquer son état à son entourage. Elle a ensuite des difficultés de plus en plus importantes à mobiliser ses souvenirs et ses savoirs faire :

incapacité de reconnaître les lieux et les visages, difficultés pour se laver, s'habiller seule, manger, répondre au téléphone. Aux troubles du sommeil s'ajoutent des troubles du comportement, agressivité, délire, attitude d'opposition à ce qui est lui proposé. Dans les phases ultérieures de la pathologie, les personnes ne peuvent être laissées sans surveillance, demandent une écoute particulière, mais conservent leurs capacités à la marche. Il faut être présent au moment du repas, leur rappeler de porter la cuillère à la bouche, leur éviter de faire une fausse route, source d'infections. Le patient, très sensible à son environnement, humain et matériel, a besoin de voir toujours la même personne de préférence à la même heure. En même temps chaque cas est unique, la variabilité des symptômes, importante, chez un même malade. Les capacités perdues ne se récupèrent pas, mais on peut maintenir un certain temps celles qui sont encore opérationnelles. La gravité des troubles de ces patients explique l'importance de la charge qui revient à son mari ou à sa femme : prévenir les complications de l'immobilisation et ou de l'alitement, agir sur la douleur, guetter la survenue d'une dépression, donner aux patients des repères, le stimuler.

La survenue de la pathologie met à l'épreuve la force de l'attachement entre le mari et la femme. (Gaucher, Ribes, Darnaud 2004). L'aidant doit s'informer sur la pathologie dont souffre son mari ou sa femme, adopter des rôles habituellement répartis sur les membres d'une équipe, consacrer l'essentiel de son temps à son conjoint, mettre entre parenthèses ses projets personnels, faire preuve de grandes capacités d'adaptation ⁽⁷⁾. Par rapport à de tels enjeux, le risque est qu'il aille au-delà de ses capacités, qu'il en fasse trop, se néglige, refuse toute aide extérieure. ⁽⁸⁾

Accompagner son conjoint souffrant d'une pathologie dégénérative

La personne malade peut exercer une véritable tyrannie sur son conjoint, exprimer des exigences d'attention et de présence déraisonnables. On trouve aussi des situations où c'est la personne bien ou mieux portante qui, ayant des difficultés à accepter la dégradation de l'état de santé de son compagnon, lui impose des rythmes qui ne lui conviennent pas. Par ailleurs la vue de la dégradation de la personne malade, peut rendre la réalisation des soins difficile, fragiliser l'image idéalisée portée par son entourage, porter atteinte aux tabous existant au sein du cercle familial. « Lorsque la dépendance s'installe, la vulnérabilité de la personne âgée vis à vis de l'entourage s'accroît »¹. L'entourage voit la dégradation et la dépendance de son parent, comme le signe de sa déchéance et de l'approche de la mort et jugeant ces sentiments inacceptables, va mettre une barrière implicite entre lui et la personne alitée. D'où un embarras, une gêne, qui à l'extrême peuvent conduire à la maltraitance². « Mais le besoin relationnel ne s'éteint pas avec l'âge, bien au contraire. »³ Face à ce qu'il vit comme un rejet, le risque est de voir émerger chez le patient âgé des phénomènes d'agressivité et de régression, de refus de tout ce que lui est proposé. « Les échecs successifs des transactions avec l'entourage l'amènent à répéter des comportements auto et hétéro-destructeurs. »

¹ Thomas Ph., Hazil-Thomas C. et Pradère CH., « La tolérance des familles face à la démotivation et à la dépendance des personnes âgées », La Revue de Gériatrie, Tome 20 n°4 avril 1995, p. 223

² « Si chez l'aidant, la puissance de l'affection n'est pas suffisante pour refouler l'émergence d'anciens ressentiments, pour juguler les énervements inévitables, pour accepter la perte d'autonomie, alors le seuil de tolérance peut s'abaisser, le sens du devoir se fissurer, des comportements de violence se manifester ». Paillet P. « La maltraitance » dans Informations sociales, opus cité p. 15

³ Thomas Ph. et Collaborateurs, opus cité p.225 et 223

La lassitude ressentie est physique, il faut lever le patient, l'aider dans ses gestes quotidiens. Les personnes âgées alitées se décalent facilement par rapport aux rythmes diurnes et nocturnes. Appelé plusieurs fois dans la nuit, l'aidant est perturbé dans ses rythmes quotidiens. La lassitude est aussi relationnelle et psychique : la communication verbale devenant difficile, il faut apprendre à communiquer autrement. Le conjoint est déstabilisé face à celui qui souffre, qui a du mal à s'alimenter, qui est incontinent, qui perd la tête. La situation est encore plus difficile quand le patient, atteint d'une démence de type Alzheimer, ne reconnaît plus son entourage, ni son conjoint, ni ses enfants.

Présentation de quatre situations d'accompagnement

Le choix de ces situations a été fait en distinguant deux contextes, socioprofessionnels et soignants, l'un étant celui d'agglomérations situées près de Vernon, ville moyenne de l'Eure, le second, Paris avec comme référence, le Centre d'études gérontologiques ville-hôpital de Bretonneau, situé dans le XVIII^e arrondissement. Dans le premier cas l'étude a été menée en collaboration avec l'équipe du SSIAD de l'hôpital de Vernon au domicile des personnes. Dans le second, les accompagnants s'étaient déplacés à Bretonneau pour y présenter leur situation et y réfléchir en groupe. Cette sélection permet aussi de comparer les démarches d'étude, mises en œuvre à deux moments différents de la réalisation du projet. Des entretiens, individuels avec un suivi des patients et de leur famille à domicile dans le cas des deux premières situations. Les deux suivantes ont été étudiées dans le cadre des sessions parcours de vie.

Situations étudiées en collaboration avec le SSIAD de l'hôpital de Vernon

La première concerne l'accompagnement par Monsieur G. de son épouse atteinte d'une pathologie de Parkinson (⁹).

1 - L'accompagnement de Madame G. par son époux ancien agriculteur

Monsieur G. né en 1922, 80 ans, l'année de nos visites, nous reçoit dans la cuisine, qui sert aussi de salle à manger. Son épouse est suivie par l'équipe du SSIAD (¹⁰) de l'hôpital de Vernon (Eure). Madame G., a souffert de dépressions depuis son adolescence, a fait des fugues et plusieurs séjours à l'hôpital psychiatrique. Elle en est à un stade avancé de la pathologie de Parkinson, dispose d'un lit médicalisé placé près d'une fenêtre de sa chambre donnant sur le jardin. Elle a des difficultés à s'exprimer, souffre de problèmes cardiaques, d'une rétention d'eau, marche avec difficulté, se plaint beaucoup. Monsieur G. souffre de problèmes cardiaques qui ont nécessité l'année précédente une hospitalisation d'une semaine. L'état de santé défaillant de son épouse et ses nombreuses hospitalisations en psychiatrie, ont marqué sa vie. En plus du travail de la ferme, il a dû assumer les tâches domestiques, s'est interdit d'envisager d'avoir des enfants. Il fait les courses dans la ville voisine située à 12 kilomètres de son domicile, s'occupe de son jardin, fait la cuisine et entretient la maison avec l'aide d'une aide-ménagère qui vient 2 heures tous les jours, du lundi au vendredi.

Le couple n'a pas eu d'enfants, mais a aidé un neveu et maintenant son fils, garagiste. Ce dernier occupe une partie de la propriété et y construit sa maison. Deux membres de l'équipe du SSIAD viennent vers 11h du matin, faire les soins d'hygiène, veiller à ce qu'elle les médicaments, suivre l'état de santé de Madame G. et la mettre au fauteuil avec l'aide du mari et d'un lève personne, où elle reste environ deux heures. Son mari lui prépare ses repas, la remet au lit et s'occupe de la maison. En fin d'après-midi vers 17 h deux membres de l'équipe soignante reviennent pour le change et des soins de confort. Elle n'est pas changée la nuit.

Reconnu et estimé des habitants du village, il reçoit de nombreuses visites, dont celle des gendarmes au moment de l'apéritif. Quant à ses relations avec le SSIAD, lorsqu'il prépare la soupe quotidienne il en réserve toujours un bocal aux « filles » de l'équipe avec une bouteille de cidre, façon à lui de signifier l'importance de leurs visites « qui lui permettent de tenir ».

Commentaire

Trois éléments de la situation de Madame et de Monsieur G. méritent d'être commentés.

L'aide dont il dispose pour garder son épouse à domicile

Le cas de Monsieur et Madame G. illustre les conditions du maintien à domicile d'un couple dont l'un des membres souffre d'une pathologie invalidante, nécessitant un suivi et des soins quotidiens. Conformément au souhait de Monsieur G. le couple vit à domicile, en bénéficiant de la présence bi quotidienne de deux membres du SSIAD, et de celle d'une aide ménagère. Monsieur G. assure des tâches comme la confection des repas, et le ravitaillement du foyer, est en charge de son épouse, notamment la nuit. L'équipe du SSIAD assure les soins et le suivi de son épouse, informe le médecin traitant de l'évolution de son état de santé. La présence des aides soignantes deux fois par jour, tout comme celle de l'aide ménagère, apporte de plus à Monsieur G., l'écoute et l'attention dont il a besoin, pour continuer à assumer son rôle et prendre soin de lui-même. Ancien maire du village, conseiller municipal toujours en activité, les liens qu'il a conservé avec les membres du conseil municipal et avec ses voisins, lui permettent de rester informé de la vie du village, d'avoir des conversations « entre hommes » sur des thèmes différents de ceux abordés avec les professionnelles des soins.

L'acceptation de la maladie de son épouse et de ses conséquences

Que représentent pour lui la maladie et les soins qu'il doit prodiguer à sa femme ? Il ne s'attarde pas sur cette question. Il n'a jamais envisagé de s'en séparer. Membre d'une génération et d'un groupe social habitué à ne dépendre que de ses efforts personnels, à ne pas se plaindre, il considère la vie avec fatalisme. Il ne conçoit pas de voir son épouse être hébergée dans une maison de retraite médicalisée (EHPAD). Lui-même s'identifie trop avec sa maison, ses activités de jardinage, « sa terre », comme il dit, pour imaginer déménager un jour. Il pense qu'au moment où il ne pourra plus se déplacer, le fils de son neveu, qu'il a installé chez lui et l'épouse de celui-ci, lui viendront en aide. Mais il ne nous a pas été possible de les rencontrer, et la question de leur acceptation et de leurs capacités à s'occuper de leur grand oncle et tante n'a pas été abordée.

Un équilibre fragile

Dans la suite de son histoire personnelle et en conformité avec ses valeurs, grâce au réseau social dont il dispose, à l'aide apportée par l'équipe du SSIAD de la ville voisine, Monsieur et Madame G. résident dans leur maison. Mais l'état de santé de son épouse et dans une moindre mesure le sien, font que cette organisation de vie est fragile, peut à tout instant être interrompue par un accident de parcours. Le suivi de la situation par le médecin traitant est fait à partir des observations recueillies quotidiennement par les soignantes. Si l'admission à l'hôpital à la suite d'un accident de santé, est une hypothèse retenue par l'équipe soignante, les changements qui en résulteraient ne sont pas envisagés par Monsieur G. qui a néanmoins conscience de vivre au jour le jour.

2 - Le rôle de Monsieur J. auprès de son épouse souffrant d'une pathologie dégénérative des fonctions supérieures

Monsieur J. a 79 ans lorsque nous le rencontrons à son domicile. Marié, père de deux enfants, il a exercé le métier de comptable dans une entreprise industrielle. Après avoir été membre de plusieurs clubs sportifs, il pratique toujours le vélo et la marche à pied. Les premières manifestations de la pathologie de sa femme se sont traduites par son impossibilité de se rappeler les noms des voisins et de retrouver le chemin de la maison. Puis son état s'aggravant jour après jour, en plus de l'entretien de la maison, il a dû s'en occuper dans la journée, la recoucher le soir, l'emmener aux toilettes trois fois dans la nuit, assurer les soins d'hygiène. Une aide ménagère le secondait trois heures par semaine, ce qui lui permettait de se rendre au super marché. Il a connu des moments difficiles, par exemple lorsque son épouse est tombée dans la cuisine et qu'il lui a fallu la ramener à sa chambre. Plus d'un an s'est écoulé avant que la pathologie d'Alzheimer de son épouse n'ait été diagnostiquée et qu'elle ait bénéficié d'une prise en charge par le SSIAD de la ville voisine. Il assure une présence permanente à ses côtés pendant la journée, fait les courses et les repas. A table tout est installé autour d'elle, son épouse mange sous sa surveillance. Après le retour à domicile de sa femme à la suite d'une hospitalisation, il a dû renoncer à la lever plusieurs fois par nuit pour l'emmener aux toilettes. La changer était aussi devenu une tâche trop lourde. Avec le soutien, soignant et relationnel, de l'équipe du SSIAD et de son médecin traitant, Madame J. est décédée dans sa maison, avec à ses côtés son mari et ses enfants.

Commentaire

Monsieur J. a accompagné pendant cinq ans sa femme durant les stades successifs de l'évolution de sa maladie, en lui consacrant une part croissante de son temps. De même que dans le cas de Monsieur G., ce n'est qu'après le diagnostic de la pathologie de son épouse et la transmission de son dossier au SSIAD de l'hôpital de Vernon, que Monsieur J. a pu bénéficier d'une aide et de conseils adaptés à son cas. Au préalable il était seul pour, tout en s'occupant d'elle, prendre également soin de lui-même. Les jours de ses randonnées cyclistes avec le club local, il demandait à ses enfants de le remplacer auprès de leur mère. L'aide, les informations et le soutien apportés par les membres du SSIAD lui ont permis d'assumer son rôle jusqu'au décès de son épouse.

Lui aussi n'a pas l'habitude de « s'écouter », ni de se plaindre. Ayant en mémoire leur vie passée, la construction de la maison, leurs deux enfants, il n'imaginait pas un autre choix que

celui de la voir décéder chez elle et en a gardé le sentiment d'avoir assumé son rôle jusqu'au bout ⁽¹¹⁾. A l'inverse, son transfert à l'hôpital aurait signifié, l'abandon à d'autres du soin de s'en occuper et une rupture de l'engagement familial à l'égard d'un de ses membres, un événement qui aurait eu pour lui un retentissement psychologique considérable.

Situations étudiées lors des sessions Parcours de vie de Bretonneau

Les deux situations suivantes sont celles de deux femmes mariées, qui ont participées à des sessions Parcours de vie et à l'atelier *Accompagner un proche âgé malade*. La première a accompagné son épouse victime d'un accident vasculaire cérébral grave, la seconde son mari atteint d'une pathologie de Parkinson. Le temps dont elles ont disposé pour y réfléchir, le fait que contrairement aux cas précédents, elles avaient fait une démarche volontaire pour pouvoir en parler, leur plus grande facilité à exprimer leur ressenti en lien avec leur origine socioprofessionnelle, le cadre et dispositif qui leur ont été proposés, tous ces éléments leur ont permis de décrire leur expérience, de mieux comprendre et accepter les ajustements et changements d'ordre pratique, l'importance pour leur conjoint du rôle qu'elles assumaient auprès de lui, et de ses répercussions sur elles-mêmes.

Accompagner son mari victime d'un accident vasculaire cérébral

Le cas présenté est celui de Monsieur et de Madame S., un couple résidant à Paris. Femme d'allure jeune et dynamique, Madame S. en 2006 vient d'avoir 60 ans lorsque nous la voyons pour la première fois en entretien. Son mari Monsieur S., 62 ans, est expert comptable. Elle-même a un diplôme de secrétariat et a deux ans de moins que lui. Ils n'ont pas d'enfants. L'entretien porte sur les conséquences sur leur vie du couple de l'accident vasculaire cérébral (A.V.C.) dont a été victime son mari ⁽¹²⁾ en 2003, les difficultés vécues au quotidien, ses efforts pour aider au mieux son mari, les questions qu'elle se pose. Après avoir suivi des conférences à l'hôpital Bretonneau sur la nature et les implications de ce type d'accident de santé, se sentant à bout de ressources, elle est en quête d'un lieu et d'une écoute pour exposer sa situation, mieux la comprendre, retrouver de l'énergie pour continuer à assumer son rôle.

Avant de poursuivre la présentation de ce cas, rappelons qu'en fonction de sa gravité un accident vasculaire cérébral peut provoquer des paralysies, des handicaps et des invalidités comme par exemple : des troubles de la déglutition avec risques d'encombrement pulmonaire conduisant à des infections, des risques de déshydratation et de dénutrition, l'apparition de douleurs persistantes des membres hémiplegiques, la perte de la mobilité, source d'escarres, d'infections urinaires et pulmonaires, de constipation, de phlébites, de rétractions tendineuses, d'attitudes vicieuses. L'accident vasculaire cérébral a des incidences sur le caractère de la personne, sur son humeur et sa volonté. La personne qui en a été victime, passe facilement d'une attitude euphorique à un repli sur soi. L'angoisse, la régression, le désinvestissement, l'isolement social, les difficultés d'expression, le constat de sa situation de dépendance, du besoin permanent de l'aide d'un tiers pour réaliser le moindre geste, tous ces phénomènes peuvent conduire à des phénomènes dépressifs.

Souhaitant poursuivre sa réflexion, Madame S. s'est inscrite après l'entretien à une session parcours de vie, puis à un atelier accompagner un proche âgé malade. L'écoute et le soutien dont elle a bénéficié, pour décrire son expérience et oser la présenter au groupe, lui ont permis de considérer sa situation avec plus de sérénité, de réajuster son rôle auprès de son mari, de mieux comprendre les répercussions de son accompagnement et le sens qu'il avait pour elle.

L'accident de santé de son mari et ses conséquences

A 26 ans son mari a ouvert un cabinet d'expertise comptable. Conscient du poids d'une telle charge, il avait dit à son épouse : je ne serai pas téméraire ; quand je sentirai que ma santé ne va plus bien j'arrêterai. En 2001 et 2002 il a consulté à l'hôpital Saint Louis, pour des problèmes dermatologiques. Il se sentait fatigué et accumulait du retard dans son travail. En juin 2003 il a été à nouveau hospitalisé. Un bilan a alors montré qu'à la suite d'une hémorragie cérébrale non détectée, il avait les artères bouchées dans le lobe frontal. Il a tenté de poursuivre son travail jusqu'au jour où une convocation à la banque pour cause de carnets de chèques égarés a conduit à une mesure de sauvegarde de justice en juillet 2003. Une mise sous tutelle a été décidée six mois plus tard. Il en a résulté pour Madame S. l'obligation de mettre un terme aux activités professionnelles de son mari, de lui expliquer au mieux la nouvelle situation et de l'accompagner dans sa maladie. L'annonce de la pathologie, la convocation devant un juge, la nécessité de gérer les conséquences professionnelles de l'accident de santé, ont été autant d'épreuves d'autant plus difficiles à assumer, qu'elle devait faire face en même temps à l'incompréhension de son mari. Voici des extraits du texte qu'elle a rédigé à la fin de la session décrivant ce qu'elle a vécu. Sont présentés successivement : les démarches qu'elle a effectuées auprès du corps médical pour connaître le bon diagnostic et déterminer la conduite à tenir, son rôle pour procéder à la fermeture du cabinet comptable de son conjoint, le dispositif d'aide mis en place à domicile, l'accompagnement quotidien de son époux et ses répercussions sur elle-même, la manière dont elle a fait face à cette situation.

Connaître le bon diagnostic et déterminer la conduite à tenir

Le premier élément à retenir de son expérience, concerne les démarches qu'elle a dû entreprendre pour connaître l'origine et la nature exacte des troubles dont souffrait son époux et les perspectives thérapeutiques de ce type de pathologie.

« Une neurologue réputée de l'hôpital C. que nous avons pu consulter après six mois d'attente, a diagnostiqué la maladie de Pick (maladie dégénérative du cerveau) ce qui m'a effrayé compte tenu des informations que j'avais recueilli sur Internet sur cette pathologie. Après un examen complémentaire, une scintigraphie cérébrale, elle est revenue sur son diagnostic six mois plus tard. La radio ne présentait aucune anomalie significative en dehors de l'AVC frontal et je pouvais consulter ailleurs si je n'étais pas satisfaite de ses explications. Malgré mon épuisement, elle a refusé toute prise en charge en hôpital de jour au motif que mon mari n'avait pas la maladie d'Alzheimer. Je suis ressortie comme une loque de cette consultation : j'avais l'impression qu'on m'avait donné des coups de bâton, j'étais désespérée. »

« J'ai néanmoins trouvé le courage de demander un nouvel avis au chef de service de l'Hôpital L. Après consultation du dossier, il m'a proposé d'hospitaliser mon époux dans son service afin d'alléger son traitement. Celui-ci a mal réagi à cette hospitalisation qui a duré une semaine. Il pleurait sans arrêt quand je lui rendais visite, ne mangeait presque plus, supportait mal la présence de malades très atteints qui déambulaient autour des chambres avec des comportements parfois violents. Il me reprochait de vouloir l'abandonner avec des « fous » et exprimait sans cesse son désir de sortir. Le

psychiatre à qui j'ai manifesté mes inquiétudes m'a fait remarquer que ses pleurs correspondaient à de l'émotion et non pas à de la dépression et qu'il fallait envisager un retour rapide à domicile avec des aides. Mon mari a regagné notre domicile amaigri de 4 kg et dans un grand état de fatigue. »

Fermer le cabinet comptable de son mari

Parallèlement aux démarches auprès des médecins, il lui a fallu fermer le cabinet comptable de son époux. Outre l'initiation à un domaine qu'elle ignorait, le fait de devoir mettre un terme officiel aux activités de son mari, a été psychologiquement difficile.

« Je n'ai pas été capable de lui montrer la lettre recommandée nous fixant un rendez-vous à la mairie, de lui dire le motif de la convocation. Je ne me voyais pas annoncer à un expert comptable qu'il n'était plus capable de gérer ses affaires. La juge, une toute jeune femme, l'a informé que n'étant pas en bonne santé, il devait songer à mettre son cabinet en location. Mon mari ne comprenait pas ce qu'elle lui annonçait. Il lui a répondu qu'il avait passé son conseil de révision dans cette même mairie, qu'il était un ancien officier de l'armée française, et il est parti en claquant la porte. La juge s'est tournée alors vers moi. Il fallait prévoir un tuteur, « Ce sera vous ? » Le ciel me tombait sur la tête, mais je ne voyais pas qui d'autre pouvait l'être à ma place. J'avais les jambes qui flageolaient et je suis allée prendre un café en sortant de la mairie. Nommée tutrice en janvier 2004, j'ai alerté l'ordre des experts comptables »

« Ils nous ont envoyé en mai 2004 un responsable d'une grosse agence fiduciaire. Je me suis occupée sous le contrôle de l'expert de fermer le cabinet. Cela a demandé 8 mois, de mai 2004 à la fin 2004. J'ai découvert des malversations du principal. Il y a eu depuis bien d'autres démarches juridiques à faire. »

L'organisation mise en place à domicile

« Ne pouvant plus assister seule mon époux, j'ai eu recours à des aides à domicile. Dans les premiers temps de sa maladie, il sortait de la maison en m'annonçant qu'il allait voir des clients, en réalité pour aller boire un café avec certains d'entre eux. Aujourd'hui il perd ses repères. Il ne veut plus sortir seul. Une aide soignante vient deux heures tous les matins. Il lit ensuite les journaux, des livres choisis par moi, une orthophoniste vient une fois par semaine. Une autre avait été programmée, mais habituée à travailler avec les malentendants, elle lui parlait trop fort. Il participe à des activités de stimulation cognitive et sensorielle au CEGVH. Il nous faut une heure pour venir de chez nous jusqu'ici, alors que normalement il ne faut que 10 minutes. L'orthophoniste qui le suit a constaté une régression dans la réalisation des exercices qu'elle lui soumet. Il les supporte mal, a l'impression d'être infantilisé, ce qui déclenche chez lui des crises d'agressivité que j'ai de plus en plus de mal à contenir. Mon mari est dans le déni de sa maladie. Bien qu'il ait récupéré une partie de ses forces physiques et morales depuis avril 2006, son potentiel cognitif s'est dégradé à nouveau depuis l'automne 2007. J'ai un phénomène de rejet des hôpitaux. Le fait qu'il y soit resté quelques jours, m'a convaincu. Mais est-ce possible d'aller jusqu'au bout sans y avoir recours ? »

L'accompagnement quotidien de son mari

« Nous jouons aux échecs. Le Journal télévisé est pour lui sacré. Je sens qu'il cherche à retenir les choses le plus possible, je lui demande de me commenter ce qu'il a vu, mais il n'y arrive pas. Il a fait récemment deux chutes. L'une à la maison, l'autre devant l'immeuble. Il est tombé sur la face et s'est entaillé le front. Lunettes cassées. Je sers de canne à mon mari, car il est désorienté dans l'espace. Chaque fois que je sors avec lui c'est une épreuve, il marche lentement, se retourne en permanence, a peur des voitures pour traverser, parle à toutes les personnes qu'il rencontre en répétant toujours les mêmes phrases, offre ses services quand il croise des commerçants. J'ai constaté que je souffre parfois

des mêmes symptômes que lui, troubles de la mémoire immédiate, de la concentration, difficulté de prendre des décisions, défaut de stratégies, ralentissement dans mes activités. Je n'arrive plus à communiquer avec mon mari qui est souvent très apathique, absent, comme s'il vivait sur une autre planète. C'est comme si je n'existais plus pour lui. Il ne s'adresse à moi que pour ses besoins vitaux. »

« Je suis devenue son infirmière, et aussi sa mère en quelque sorte, sans qu'il reconnaisse l'importance de mon investissement. Ce n'est pas facile de changer de métier et de place. Cela me rend triste, me fait beaucoup souffrir. Je suis à la fois dans la révolte et l'acceptation. Je me sens très souvent déstabilisée, je vis comme un deuil éveillé qui serait sans limite. C'est abominable de voir s'envoler en fumée une intelligence si vive et si performante ainsi que sa volonté. J'ai programmé des vacances dans un centre de vacances en espérant que le changement d'environnement sera salutaire pour les deux. Les troubles de comportement de mon époux semblent s'atténuer quand il est dans un autre contexte, bien que ses activités soient très limitées : lecture, TV, marche d'une ou de deux heures par jour. Nous sommes partis quinze jours et je devais assurer seule tous les matins les soins à mon mari, Il fallait que je sois aussi disponible pour les gens hébergés dans l'institution, des personnes en perte de capacités, n'écoulant pas ce qu'on leur disait. Ne pas pouvoir communiquer avec ces gens était difficile. Nous n'y retournerons plus. »

La manière dont Madame S. a fait face à cette situation

Après avoir pris en charge les problèmes de santé de son conjoint, mis un terme à sa situation professionnelle, et avoir démissionné de son travail, pour prendre soin de lui. Madame S. a eu un passage à vide et a dû demander l'aide d'un psychiatre. Souhaitant tenir son rôle auprès de son mari, elle s'est informée sur la manière d'en prendre soin. Consciente de l'impact de la situation sur elle-même, elle a cherché à conserver une vie sociale, s'est inscrite à différentes activités.

« J'ai eu une dépression, je ne pouvais plus me lever. J'ai eu arrêt de travail. Le psychiatre que j'ai vu a observé : « il faut bien le dire, vous avez subi un séisme ». Il m'a mise sous antidépresseurs. A la suite d'un contrôle de la Sécurité Sociale j'ai dû reprendre mon activité professionnelle. J'ai essayé quelques mois, mais il ne m'a pas été possible de continuer. Proche de 57 ans, je voulais arrêter, mon époux dépérissait à vue d'œil. J'ai été licenciée pour rupture de contrat de travail. J'avais des difficultés face aux périodes d'agressivité de mon mari. J'étais en perte de vitesse, fatiguée. Je me sentais isolée, je n'avais pas suffisamment de relais. Avant je faisais du yoga, j'allais à la piscine, je faisais du soutien scolaire. »

« Disposant de quelques heures de « répit » par semaine j'ai participé à des activités extérieures, stages du CEGVH, conférences et ateliers de l'hôpital Bretonneau, cours de relaxation... Grâce aux conférences de Bretonneau j'ai pu ajuster mes comportements. Aider son mari atteint de ce type de pathologie n'est pas facile. Tout un apprentissage est nécessaire pour être capable de décrypter ses messages, savoir ce qu'on peut lui demander, et le faire sans le brusquer. Le plus important est de continuer à le respecter en tant que personne qui a perdu son autonomie. On aimerait tout faire pour qu'il retrouve un peu de lucidité. Mais c'est épuisant. Il y a des moments où je n'en peux plus. Je souffrais aussi de l'isolement. Beaucoup de mes amis et de membres de ma famille m'ont abandonnée. J'ai organisé un déjeuner chez moi, avec la collaboration de l'aide soignante. On a préparé un couscous, nous étions douze personnes. J'avais retrouvé le goût de faire la cuisine, de recevoir des gens, un certain équilibre de vie. Mi décembre j'ai ressenti une fatigue énorme, une sciatique est revenue. »

Estimant que c'était insuffisant, sur le conseil du responsable du CEGVH elle nous a demandé un entretien. Sa participation à une session Parcours de vie, puis à un atelier, *Accompagner un*

proche âgé malade, auquel elle a participé à intervalle régulier pendant un an, lui a permis de mieux comprendre sa situation, et de se donner de nouveaux repères.

«Aujourd'hui j'aimerais simplement pouvoir disposer d'une demi-journée par semaine pour moi. Je me contente de petites choses, je continue à m'intéresser à ce qui se passe dans le monde. Je cherche une issue et pour résister je m'accroche aux choses simples de la vie, un rayon de soleil, la beauté d'un paysage, une musique agréable, un mandala à faire ou à terminer, un film ou une pièce de théâtre divertissante. Tout cela m'apporte un peu de détente et de répit, m'aide à affronter les moments plus difficiles. J'essaie d'y associer mon mari. Mon souci est de dégager assez de temps pour ma propre santé. Je me néglige un peu. Je m'occupe tellement des autres et pas assez de mes problèmes de santé. J'ai des douleurs que je n'avais pas avant. Des rhumatismes qui se baladent un peu partout avec une connotation psychologique aussi. Je voudrais reprendre mes activités physiques, me remettre en forme, faire du yoga, de la natation, de la randonnée, avoir un emploi du temps plus rempli. Etre bien dans son corps, améliore le mental. Se donner un programme, se dire chaque jour je fais ça, est essentiel, j'ai besoin de discipline et de m'ouvrir davantage aux autres. Pour aider mon mari j'ai arrêté une profession qui me plaisait. Le cerveau se rouille aussi. »

« Mon souhait est de continuer à apprendre, de garder des centres d'intérêt. Je voudrais étudier à nouveau les langues, avoir des notions d'arabe, dans le quartier où j'habite c'est utile pour trouver une activité dans une association. Je voudrais aussi relier mes vieux livres, faire de la peinture, mais en serai-je capable ? Barbouiller des toiles, l'infirmière de mon mari le fait, l'écriture aussi me plairait. J'aspire surtout à retrouver une certaine paix de l'esprit. A la rentrée des vacances prochaines je vais reprendre mes activités à Bretonneau, c'est mon point d'ancrage, ma source d'oxygène. J'aimerais aussi partir seule quelques jours, faire des voyages culturels en organisant une prise en charge pour mon époux. J'espère qu'il l'acceptera. »

Commentaire

Madame S. a fermé le cabinet d'expertise comptable de son mari, aménagé son suivi médical, mis en place une nouvelle organisation de vie. Ni son métier antérieur, ni son histoire familiale ne l'avaient préparé à gérer les conséquences d'un accident vasculaire cérébral de cette importance, et à le faire dans un délai très court.

Du fait du travail sur soi qu'elle a mené à bien, Madame S. a cessé de comparer la situation présente avec celle qu'elle avait connue précédemment. Tout en consacrant une partie importante de son temps à son mari, elle s'accorde des temps de « répit », un programme d'activités qui lui permet de rencontrer d'autres personnes. Elle a aussi conservé des relations avec des membres de *La vie devant nous*, association créée par les premiers participants des sessions organisées par le CEGVH.

Souhaitant honorer le contrat affectif et moral qui le lie à son conjoint et assumer les conséquences psychologiques et matérielles de sa maladie, elle est consciente de l'effort que lui demande son engagement.

« Mon désir est de le maintenir à domicile le plus longtemps possible, c'est mon objectif, mais en aurai-je la force ? Accompagner celui qu'on aime lorsqu'il a ce type de maladie, c'est à la fois un acte d'abnégation et de stoïcisme. »

Soucieux de prendre soin de leur proche ceux qu'on appelle les aidants naturels mettent souvent leur propre vie entre parenthèses, vont au-delà de leurs capacités, en font trop, retardent le moment de demander de l'aide.

4 - L'accompagnement de Madame M. de son conjoint, souffrant de la pathologie de Parkinson

La dernière situation est celle de l'accompagnement de son mari par Madame M., qu'elle a présentée dans le cadre de sa participation à une session Parcours de vie en 2010. L'aggravation des symptômes de la pathologie de Parkinson dont il souffrait a contraint son mari né en 1930, travailleur indépendant, de mettre un terme à son activité professionnelle en 2002. Madame M., psychologue de formation a exercé son métier comme formatrice en milieu hospitalier. Ses capacités d'écoute et d'analyse, lui ont été utiles pour répondre aux besoins de son mari. Mais c'est en tant que personne et épouse, qu'elle a vécue et assumée la situation.

Après l'abattement qui a suivi l'annonce du diagnostic, sont présentées, Madame M. a eu besoin de connaître la nature et l'évolution de la pathologie, puis elle a recherché de l'aide et une nouvelle organisation de la vie quotidienne de son mari, tenant compte de l'évolution de sa maladie et de ses souhaits, la prise en compte de l'impact sur elle-même de la maladie de son conjoint, l'a amenée dans les derniers mois, à se résoudre au déménagement de son mari en établissement médicalisé.

« La maladie a été inacceptable jusqu'au bout. Comment accepter une maladie qui vous transforme complètement votre compagnon ? Les jours sont en montagne russe. Il faut bien que le malade se défende contre la maladie qui peu à peu l'abîme. La première chose à faire est de connaître la maladie et de comprendre les réactions de son conjoint. Beaucoup de patients sont mal soignés. C'est difficile de se repérer et de trouver le bon médecin qui l'aide vraiment. »

« Je me suis alors posé alors la question du choix de l'aide dont je pouvais avoir besoin. Quelle était la bonne façon de se faire aider ? Et puis comment faire accepter l'aide par mon mari ? Comment lui faire accepter une « nounou » ? Il faut que ce soit une aide intelligente, réfléchir au choix du bon moment dans la semaine, se demander comment le conjoint va l'accepter. »

« L'intrusion c'est lui qui la ressent. Après l'accord de mon mari, j'ai mis une annonce à l'université et fait appel à un étudiant qui a accompagné mon mari dans ses déplacements. Il avait pris à cœur son accompagnement, se demandait chaque jour « qu'est ce que je vais lui faire faire ? » J'ai été aussi étonnée de l'aide apportée spontanément à mon mari. Après une chute, les gens se précipitaient pour l'aider à se relever. »

« Il faut s'apercevoir à temps qu'on n'en peut plus. J'ai eu besoin d'une aide psychologique. Face à mes interrogations sur ma capacité à assumer la situation, la psychologue m'a répondu : « Si vous ne l'aimez plus, mettez le en maison de retraite, vous dites ah non ! - Vous voyez que vous lui êtes attachée. »

« Avec l'aggravation de la maladie, la charge était devenue trop lourde à assumer. J'ai été malade trois fois. Mon médecin m'a dit «vous n'allez pas tenir le coup ». Il fallait savoir entendre le conseil d'un tiers. La culpabilité était toujours présente, mais je n'en pouvais plus. Il fallait que je le fasse. Mes enfants étaient d'accord. Je leur ai dit « s'il est en maison de retraite, il faudra aller le voir régulièrement ». Tous les week-ends, l'entourage nous donne des permissions.

« Les deux dernières années de sa vie, il s'était lié avec une auxiliaire de vie, une grande dame noire, lui qui ne savait plus composer des numéros de téléphone sur son portable, il l'appelait le soir chez elle. Elle ne l'avait pas connu avant, dans son intégrité, donc elle n'avait pas de deuil à faire par

rapport à ce qu'il avait été avant. Elle me disait, « laissez, je suis contente quand il m'appelle ». Elle s'inquiétait de savoir ce que je pensais de leur relation. Je lui ai répondu, « ce qu'il vous donne, il ne me le prend pas. » Elle faisait ce que je ne pouvais plus faire. Cette proximité de cœur, elle me disait, « vous l'avez eu 50 ans, mais je l'ai depuis deux ans ». Elle vient depuis son décès une fois par semaine à la maison.

« Ce n'est pas parce que je l'ai mis là que je ne l'ai pas accompagné jusqu'au bout. Dans les derniers mois, il ne pouvait plus s'exprimer et je lui disais : « Je ne comprends pas ce que tu me dis, mais je suis là, le toucher. » On a retrouvé alors une intimité. Dans les derniers jours, je lui ai lu des psaumes, nous sommes croyants tous les deux. Cette lecture l'a beaucoup apaisée. »

« La cérémonie funéraire a été organisée avec mes enfants. Mon mari et moi sommes croyants. Ce n'est que maintenant que j'arrive peu à peu à avoir de lui une image réunifiée, à le voir aussi comme il était avant que la maladie le frappe. »

Commentaire

Comme dans le cas précédent, c'est une personne impliquée dans la situation qui l'a présentée. Elle l'a fait devant un groupe de pairs, en disposant du temps nécessaire et sans craindre leur jugement, ni attendre d'eux la solution de ses problèmes. A noter également que la présentation de ce qu'elle a vécu et des questions qu'elle s'est posée, des responsabilités qu'elle a assumé a été faite, non dans le cadre d'un cabinet médical ou celui d'un service hospitalier, mais dans un lieu institutionnellement destiné à ce type de démarche et en bénéficiant de règles d'écoute, de non jugement et de confidentialité, lui permettant de se positionner comme sujet de sa parole.

S'exprimant à partir de son positionnement d'épouse ses priorités étaient différentes, intégraient d'autres paramètres que le seul suivi médical de la maladie, tout comme était autre le langage qu'elle employait. « La maladie ne peut être l'affaire du seul ingénieur de l'organisme : elle est aussi celle du médecin ; elle ne peut être seulement celle du médecin ; elle doit aussi rester celle du patient ». A cette observation déjà citée de Jean-Pierre Lebrun, il faut ajouter, celle du conjoint.

Conclusion

L'enquête Handicaps-Incapacités-Dépendances (HID) 2000 montre que les aidants informels sont le plus souvent des membres de la famille de la personne (90 %). Leur âge moyen est de 70 ans s'il s'agit du conjoint et de 51 ans s'il s'agit d'un enfant. C'est le conjoint qui assume cette charge, lorsqu'il est encore valide, et dans 2 cas sur 3, il s'agit d'une femme. Par la suite, avec l'avancée en âge et la fatigue du conjoint, c'est un (grand) enfant, une fille le plus souvent, ou une sœur qui prend le relais. L'organisation qu'ils adoptent aboutit à un éventail de mesures qui s'étagent depuis la mobilisation à temps complet d'un membre de la famille et le renforcement progressif de l'aide à domicile, jusqu'au déménagement du patient en institution.

Pour le conjoint et pour les enfants, le choix du maintien à domicile de leur parent malade est une preuve de leur attachement et un engagement moral. Il doit être envisagé au regard des sentiments de culpabilité qu'ils ressentiraient dans l'hypothèse de son déménagement dans un lieu d'hébergement institutionnel. Du point de vue familial opter pour le maintien à domicile

de son parent, c'est aussi garder dans la sphère de l'intime un moment difficile de son histoire, c'est montrer que dans l'épreuve, la famille fait preuve de solidarité à l'égard de l'un des siens, conserve la maîtrise de son destin. A l'évocation de la charge occasionnée par les soins à donner au conjoint ou à un parent souffrant, nombre des personnes rencontrées nous ont montré les photos montrant la place qu'il a occupée dans l'histoire de la famille. L'éventualité de son transfert était considérée comme une atteinte à son droit de rester dans les lieux et la rupture d'un engagement. Ces convictions, sans cesse réaffirmées, sont confortées par l'impression négative gardée des séjours hospitaliers subis par le conjoint, ou le parent, malade. Faute de personnel en nombre suffisant et en l'absence de l'attention nécessaire, l'idée dominante exprimée est qu'à l'hôpital « ils sont bien gentils, mais ce n'est pas comme à la maison ». Même s'ils s'interrogent sur leur capacité à assumer une telle responsabilité, s'ils craignent qu'elle ne soit une source de fatigue excessive, les proches estiment que cette tâche incombe à la famille et à personne d'autre.

« Etre aidant, c'est à la fois remplir une fonction, une activité d'aide, réaliser un certain nombre de tâches dans la vie quotidienne, mais aussi occuper un statut, assumer des responsabilités, vivre une expérience moralement douloureuse. » (**Bocquet, Andrieu** 1999, p.156)

Les risques d'épuisement de l'aidant

Cette situation aboutit à des charges physiques, psychologiques, émotionnelles, sociales et importantes. L'aidant familial peut sacrifier ses besoins propres, il peut renoncer à se donner des moments de répit, se sentir coupable de trouver du plaisir à des activités ou dans des relations excluant le patient. Le déroulement des activités, avec les difficultés et la fatigue qu'elles occasionnent, rythme ses journées et il lui est difficile de maintenir une activité extérieure.

Etant toujours présent, l'aidant devient prisonnier de la situation jusqu'à ce que l'accident de parcours ou son épuisement, ne conduisent à une nouvelle organisation ou à défaut à une hospitalisation en urgence. La préservation de sa santé mentale devient problématique. L'expression de sentiments de dépression, d'usure, de peur de l'avenir est fréquente : « Mon énergie ne part que là dedans. On se demande combien de temps on va tenir. » Les difficultés de l'aidant devraient être mieux prises en compte. Dépasser ses limites risque d'aboutir à de la maltraitance. Mais pensant qu'il s'agit d'une faiblesse de leur part, ils s'abstiennent souvent de demander de l'aide, ou le font tardivement. Du fait de problèmes de culpabilité, de fatigue et d'inhibition, il leur est tout aussi difficile d'envisager une séparation, que de confier à quelqu'un d'autre une partie de leur rôle.

Des grilles d'évaluation existent pour mesurer la charge que cet accompagnement représente pour les proches du patient, et en premier lieu pour l'aidant principal, de ce que les Anglais ont nommé « burden » traduit en Français par « fardeau » dont la plus connue est celle de S.H. Zarit (**Zarit** 1980). Alain Grand, associé au programme de recherche Alliance sur l'importance de l'investissement familial auprès du patient, a relevé le retard de la France par rapport à la Grande Bretagne (**Grand** 2003).

Sens et utilité des sessions parcours de vie pour accompagner les personnes impliquées dans ces situations

A été préalablement décrit le rôle de ce dispositif pour une meilleure compréhension de l'expérience des membres de ces générations lorsqu'ils doivent faire face aux transitions, changements et aux ruptures, de cette phase de l'existence. Il faut ajouter, et les exemples présentés l'explicitent, son rôle de soutien et d'accompagnement des personnes confrontées à des situations dont la gravité et les exigences, les mettent en difficultés, comportent un risque d'épuisement.

Les situations qu'elles doivent affronter, le dilemme face auquel elles se trouvent, confirment le bien fondé du choix des règles d'abstention, de renoncement à toute directivité, ainsi que celle d'une programmation à intervalle régulier des sessions, afin que les personnes puissent s'y réinscrire, tant qu'elles l'estiment utiles. Accompagner la famille et en particulier l'aidant, demande d'être attentif à des données psychiques qu'on ne peut négliger sous peine d'échec. Il faut d'abord penser à l'équilibre fragile du couple patient-aidant. Celui qui assume ce rôle y a trouvé un nouvel engagement et toute modification de la situation peut le déstabiliser, un changement brutal, comme le transfert du patient vers une institution, augmenter le risque d'une dépression.

« L'encourager à se donner les moyens de se départir d'une fonction à laquelle il s'identifie totalement, qui lui est « chevillée au corps et à l'identité » est une mission impossible » observe Jacques Gaucher. L'intérêt que l'aidant témoigne pour sa personne passant au second plan, les conseils de se ménager resteront sans effet. La suggestion de participer à des groupes de parole, qui lui permettront de s'exprimer sur son vécu, de confronter son expérience avec celle d'autres personnes engagées dans des situations proches de la sienne, sera mieux acceptée. Reste la question de son avenir, de ses investissements futurs après le décès du patient. (Arbuz 2011)

Pour achever l'examen des situations caractéristiques de ce temps de vie et de la manière dont elles sont vécues, il nous reste à étudier celles qui se présentent aux personnes célibataires ou ayant perdu leur conjoint, et dont le seul critère de distinction par rapport à celles déjà présentées, est que ces personnes sont seules pour y faire face.

4 - Le face à face avec son vieillissement

Solitude et avancée en âge

« Je suis veuve depuis vingt ans. Respectée. Une personne à qui l'on sourit. Mais jamais touchée. Jamais tenue de près pour que la solitude s'efface. »

« Vivre seul ne stimule pas la mémoire, à un jeune habitant dans mon immeuble j'ai demandé et comment va votre chien ? Il m'a répondu mais je n'en ai pas, - alors c'est que vous avez un sosie dans le quartier. »

Solitude et isolement

Les chapitres précédents ont été rédigés en adoptant le point de vue du descendant, puis du conjoint. Ce chapitre présente celui du sujet ayant à faire, seul, l'expérience du vieillissement. Les études de l'INSEE relèvent la progression des personnes vivant seules en France. Elles étaient 6 millions en 1990, elles sont 9 millions fin 2011⁽¹⁾. Compte tenu des nouvelles formes de convivialité qui se développent, vivre seul, n'est pas obligatoirement vivre à l'écart des autres. Le souhait de disposer de moments pour soi, d'apprécier n'a rien non plus de négatif ni de répréhensible. L'impossibilité de se priver d'une compagnie, d'avoir besoin en permanence de la présence de quelqu'un, n'est pas un idéal à recommander. La situation devient préoccupante lorsqu'elle se traduit par l'absence de tout lien avec autrui, de toute activité sociale, lorsque aucun proche ou relation ne s'intéresse à la personne, ne l'appelle, ne lui rend visite, ne lui écrit, et que celle-ci se retrouve, jour après jour, seule, vraiment seule. Le risque est alors qu'elle soit coupée du monde, désœuvrée, qu'elle ait des difficultés à se lever et se coucher à des heures régulières, de se préparer de vrais repas, de continuer à prendre soin d'elle-même sa personne, qu'elle n'ait que quelques mots très brefs à échanger avec les autres. Lorsqu'elle est ressentie comme une difficulté personnelle à entrer en relation, elle aboutit à douter de soi, à se dévaloriser, peut conduire à la perte de repères temporels, avec le risque de rester cloîtré ou en errance. S'il n'est pas nécessaire d'être âgé pour souffrir de solitude, elle est pourtant le lot de nombre d'anciens, peut revêtir des formes graves et être particulièrement difficile à vivre lorsqu'elle s'ajoute à des problèmes de santé.

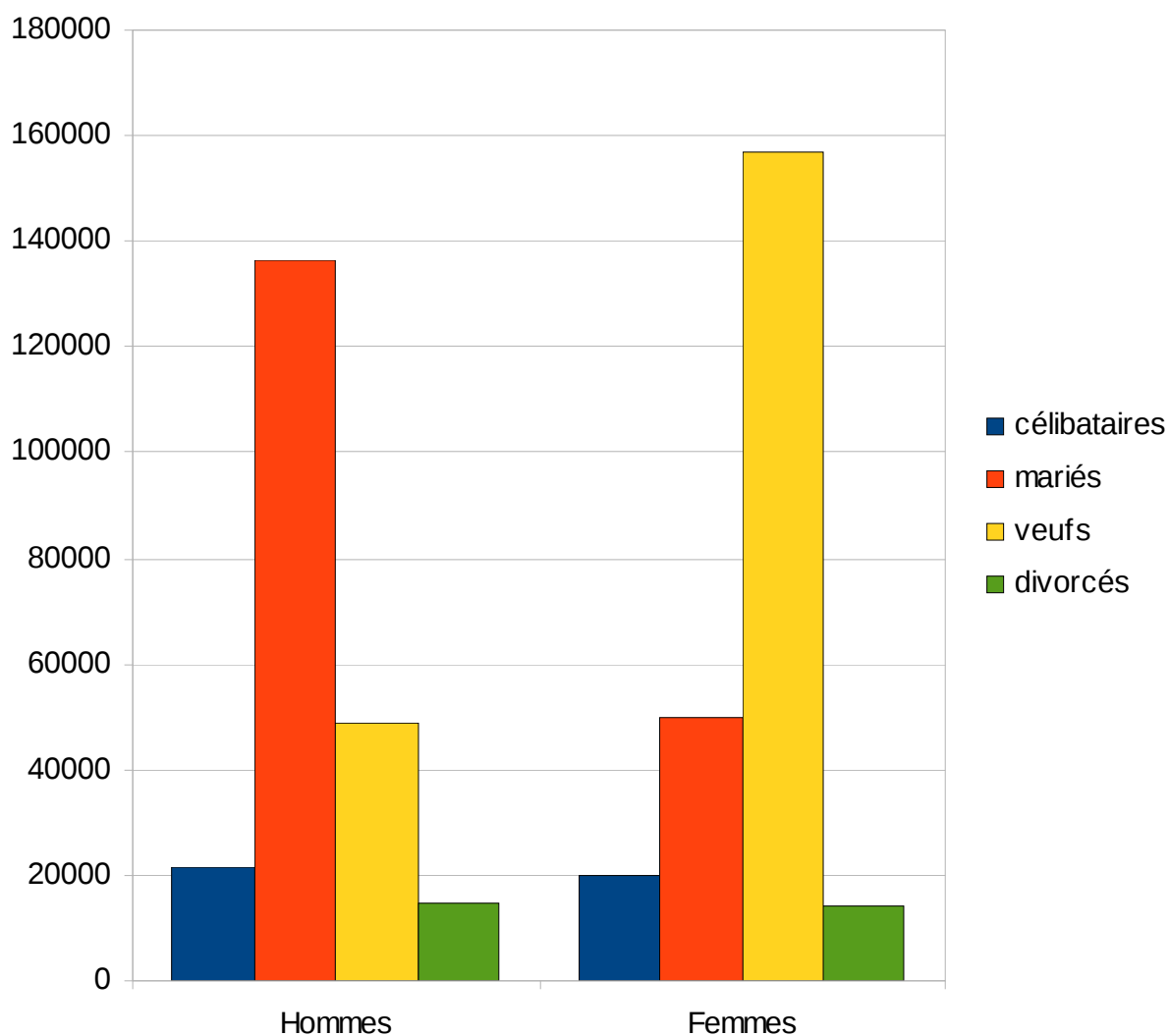
Solitude et vieillesse

La solitude peut avoir plusieurs causes et être subie à tout âge. Concernant la période de vie étudiée, elle peut survenir après le départ à la retraite et dans la période qui suit le décès de ses parents. Dans le cas de personnes célibataires, ayant des difficultés à se créer un réseau de relations, le milieu professionnel et le cercle de famille sont en effet les principaux cercles de convivialité, sinon les seuls, auxquels ils ont accès. Mais la cause principale d'entrée dans la solitude est le décès du conjoint. Pour en avoir une idée il suffit de comparer le nombre de personnes mariées qui décèdent chaque année à celui des célibataires, des divorcés et des veufs. Sur les 548 531 personnes décédées en 2009, (279 715 hommes et 268 826 femmes), 220 960 étaient mariés, (159 100 hommes et 61 860 femmes), 70 563 étaient célibataires ou divorcées, 208 921 étaient veufs. Le nombre d'hommes décédés célibataires ou divorcés est plus important que celui des femmes : 70 563 contre 48 097, mais les hommes ayant une espérance de vie moins importante et se mariant à un âge plus tardif que les femmes, celles-ci sont trois fois plus nombreuses à terminer leur vie comme veuves que les hommes, 158 869 contre 50 052. Si pour la majorité des membres des générations étudiées, la vie en couple est

la meilleure façon de se prémunir contre la solitude, vient un moment où l'un des conjoints doit l'affronter. Dans 75% des cas la personne qui reste en vie après le décès du conjoint est une femme. Même si c'est majoritairement le lot des femmes, un nombre significatif d'hommes se retrouve également seul après le décès de leur épouse et l'étude de la manière dont ils vivent cette rupture s'impose également.

Décès des plus de 60 ans en France en 2009 (Insee)

selon leur statut matrimonial



Après le décès du conjoint

A partir d'un certain âge, le devenir de son mari ou de sa femme après le décès de leur conjoint, fait l'objet d'une grande discrétion dans la société française. L'étude de cette question nous a permis de mettre en évidence, d'une part la permanence des processus de deuil, tels qu'ils ont été décrits par Freud (**Freud**), et d'autre part la manière dont la personne fait face à sa nouvelle situation. Après le décès de son mari, Madame L. a continué à s'inscrire aux sessions de Bretonneau. Sans qu'elles aient constitué le seul soutien auquel elle a fait appel, les sessions ont contribué à l'aider à accepter la séparation, ont accompagné son cheminement vers un nouvel équilibre de vie. Voici le résultat de sa réflexion.

« Après son décès, j'étais inerte, j'avais l'impression de ne plus avoir de moteur, de désir, d'envies, de besoin d'activités. Je me retrouvai sans rien, face au vide que je remplissais avec la télévision. Je regardai les documentaires sur l'Asie, ça remplaçait les voyages. Je sens que je me replie sur moi, que je m'enfonce dans l'inactivité. J'ai reçu une éducation inhibitrice. Je souffre d'un manque d'autonomie, je ne conduis pas. Je devrais me dire, « là tu vas sortir, tu vas rencontrer des gens ». Comme je me retrouve avec tout d'un coup plus d'horaire régulier, je ressens un manque, un vide, une sorte de néant. Je m'interroge sur le sens de ma vie. En repensant à notre vie commune, j'ai regretté tout ce qu'il n'a pas été possible de se dire le temps qu'il était encore en vie. Mais était-ce nécessaire ? C'est maintenant que me reviennent des images de notre passé, des événements des dernières semaines avant sa mort. J'ai pensé que je n'ai pas assez pleuré. Je n'ai pas fait le deuil de toutes ces années. »

Une remise en question de son mode d'être et de sa vie antérieurs

« J'ai du mal à sortir de la maison. Les relations avec les autres sont plus difficiles. Depuis la mort de mon époux je suis plus à vif. Je ne supporte plus les conversations du genre : « tout va bien on s'aime bien, on est tous pareils, on se sent bien, on fait comme si ». Au début j'étais toujours en attente d'un appel, d'une visite, d'un mouvement, d'une initiative des autres, et je me demandai si l'autre était prêt à la faire. J'attendais trop des autres. Maintenant quand arrivent les fêtes, le week-end, je me dis « si tu es seule, tu es seule ». J'ai trois enfants. Quand ils viennent me voir c'est un cadeau, mais ils ont leur vie. Et puis pour ma fille célibataire, la mort de mon mari, de son père, pour elle aussi c'est un deuil difficile à vivre. Il faut que je fasse attention à ne pas trop la solliciter. Mais j'ai besoin moi aussi d'être écoutée. Je ressens mon manque, ma pauvreté, mon deuil, alors je cache ce que je ressens, je joue un rôle. »

« L'accompagnement de mon mari et son décès ont changé ma façon d'être. Avant j'étais plus conciliante, maintenant j'aspire à plus de vérité dans les relations. J'ai une réaction négative par rapport à l'éducation que j'ai reçue, que je trouve trop soumise, inhibée. J'ai besoin d'être plus moi-même. Je dois me libérer de mes préjugés, du qu'en dira-t-on, du souci de savoir ce que pensent les gens, de l'image qu'il faut donner aux autres. Mais ces derniers sont aussi des gardes barrières contre une trop grande solitude. La vieillesse est un moment de vérité. La mort a détruit mes illusions et je n'ai plus les activités quotidiennes qui remplissaient mes journées autrefois, étaient une défense contre la dépression. Je pense me donner davantage au bénévolat, mais pour pouvoir accompagner les autres il faut être soi-même en bonne santé physique et mentale. Je suis limitée dans ce que je peux faire pour les gens. Ce moteur intérieur, le goût de vivre, quand va-t-il revenir ? En même temps avec les semaines qui passent, je sens en moi des possibilités. Passer d'une vie à deux de quarante ans à une vie solitaire, c'est redécouvrir des choses qui dorment en nous et qui ne sont pas utilisées. »

Deux ans après le décès de son conjoint, elle a repris ses activités à la paroisse de son quartier, où elle enseigne le catéchisme, et a décidé de préparer une licence de littérature.

Veuvage et solitude

Madame L. enseignante d'Allemand, membre de la communauté laïque de sa paroisse, a disposé des ressources et des appuis dont elle a eu besoin pour assumer sa perte, faire face à sa nouvelle situation. Le récit de Monsieur R. après le décès de sa femme, est un exemple de la manière dont la solitude finit par enserrer la personne devenue veuve dans ses filets, malgré ses tentatives pour y échapper.

Monsieur R., ingénieur à la retraite, a 76 ans. Arrivé en avance de l'heure fixée pour un entretien dans le cadre de l'étude, il attend dans le hall d'entrée de l'hôpital Bretonneau. Revêtu d'un costume sombre, d'allure soignée, son attitude est réservée, respectueuse, comme s'il se présentait à un entretien d'embauche. Il manifeste néanmoins un fort besoin de s'exprimer et, dès les présentations faites, parle sans s'arrêter. Né en 1930 il a commencé à travailler à 12 ans, à un âge qui ne lui permettait pas d'être déclaré à la Sécurité Sociale. D'abord manœuvre dans une usine de fabrication de batteries, il a ensuite été muté à l'atelier de fabrication et y est resté trois ans. Tout en travaillant, il a suivi des cours du soir à l'école professionnelle Diderot, puis au lycée technique Dorian. Après son CAP de tourneur, il a obtenu le CAP de dessin industriel puis le Brevet industriel dans la même discipline. Entre temps il avait été muté au bureau d'étude. Les années d'étude au Conservatoire des Arts et Métiers sanctionnées par des diplômes en Electricité et Electronique, lui ont permis d'être recruté comme ingénieur à l'Aérospatiale à la Courneuve où il restera jusqu'à la retraite. De son mariage avec une dame, secrétaire dans un cabinet d'assurance, naîtront quatre enfants. Trois filles et un garçon. Son fils est mort à 27 ans à la suite d'un accident en montagne.

Monsieur R. habite un appartement au premier étage sans ascenseur dans le XVIII^e arrondissement de Paris. N'ayant pendant toute sa vie pas eu d'autres activités ni d'autres intérêts que son travail, et en dehors de lui que le cercle restreint de la famille qu'il a fondé, le décès de son épouse, quelques années après son départ à la retraite a été le début de sa solitude. Avec ses trois filles il a peu de contacts.

« Les enfants ont les a amené jusqu'à 25 ans. Puis ensuite ils se sont envolés. Ils sont très occupés. Ils téléphonent de temps en temps pour prendre des nouvelles. Mais il ne faut pas insister. Des trois il y en a deux que je ne vois jamais. La troisième se fait une obligation de venir me voir, mais elle ne reste pas longtemps. »

Il a pendant quelques années rendu visite dans son immeuble à une douzaine de personnes de la génération au-dessus de la sienne. Mais elles sont toutes décédées aujourd'hui. Interrogé sur la manière dont il occupe son temps, il répond :

« Je vais à beaucoup de conférences, je marche pour y aller, je m'assieds pour écouter, puis je reviens chez moi. C'est une façon de passer l'après-midi. Les conférences de la ville de Paris, c'est un peu général mais c'est bien, il y a aussi le programme du collège de France, par exemple les cours du paléontologue Yves Coppens. »

Un jour, sur le parvis de l'église de son quartier, après la messe il s'est lié d'amitié avec le curé âgé de 83 ans. Lui aussi se sentait seul et avait besoin de parler. Rentré en 1942 dans les ordres, il avait 60 ans de sacerdoce. Pendant deux ans ils se sont vus régulièrement jusqu'à son décès. Il a aussi visité tous les deux jours une cousine malade, a organisé des sorties au restaurant pour deux jumelles de son quartier, qu'il invitait le jour de leur anniversaire au restaurant. C'était un self. L'aspect financier ne comptait pas. Ces relations appartiennent au passé, et il se trouve désormais face à sa solitude. « A Paris des gens seuls, il y en a beaucoup ».

Revient dans ses propos l'isolement des personnes âgées, leur désespoir, leur solitude, son regret de constater que ses enfants ne lui téléphonent même pas.

D'ailleurs personne d'autre ne l'appelle, ne lui rend visite, ne lui demande comment il va, ce qu'il trouve injuste. « J'ai aidé mes voisins, je les ai accompagné jusqu'à leurs derniers jours, et moi quelle aide vais-je recevoir le moment venu ? » Il se demande comment il fera le jour où il aura un accident de santé, ne pourra plus sortir faire ses courses, aura besoin d'une aide en urgence et qu'aucun proche ou ami ne sera présent.

« Devrai-je appeler le SAMU, les Pompiers ? Faudra-t-il que je demande à l'ambulance de s'arrêter devant la banque pour que je puisse prendre de l'argent au distributeur ? »

Monsieur R. a écrit à la mairie pour exposer sa situation, demander conseil, mais sa lettre est restée sans réponse. Il pense qu'il n'y a pas assez de personnel. Il est à la fois déçu et résigné. « Il n'y a pas de malédiction particulière qui pèse sur moi, il faut simplement se dire que c'est la vie ». Pour contrer l'ennui, il y a les conférences. « Elles permettent de sortir de chez soi, de faire des rencontres. » Mais il y a la fatigue physique, l'âge qui se fait sentir.

Combien de personnes sont dans une situation proche de celle de Monsieur R. ? Il est difficile de le dire. Rémy Billon parle de réseau écologique naturel permettant aux personnes vivant seules d'avoir un minimum de contacts avec l'extérieur. Il observe en même temps que ce réseau est ténu, et qu'il suffit d'un déménagement de l'un de ses membres, d'une hospitalisation de quelques semaines, pour qu'il cesse de fonctionner.

Vivre les formes extrêmes de la solitude

Les sujets dont il a été jusqu'ici question disposaient de capacités psychologiques leur permettant d'analyser leur situation, et de réagir. Ils étaient suffisamment mobiles pour sortir, s'informer, se renseigner, et pour une partie d'entre eux s'inscrire aux entretiens et aux séminaires qu'on leur proposait. Ces personnes échappaient ainsi aux aspects les plus préoccupants de la solitude dont on peut souffrir dans ces âges. Pour prendre la mesure de celle-ci, il faut rencontrer des personnes qui vivent toutes seules chez elles, dont les parents sont décédés, qui n'ont plus ni frères ni sœurs, qui n'ont pas eu d'enfants ou ont perdu leur trace, pas de neveux, de nièces, ni d'amis, qui ont perdu tout contact avec la société, sans autres visites désormais que celles de quelques professionnels, une auxiliaire ou assistante de vie, une infirmière, une bénévole.

Il faut se rendre à leur domicile, observer ce qu'elles ont fait de l'univers au sein duquel elles passent leurs jours et leurs nuits et les écouter. L'intérieur de leur logis, souvent réduit à une seule chambre, disparaît sous un amoncellement d'objets. C'est un musée personnel, un empilement de souvenirs de leur vie passée, un témoignage aussi de leur situation présente, En plus des meubles usés, ébréchés avec posés dessus, des photos, un souvenir, un médaillon, un couteau, un bouquet de fleurs desséchées, on trouve dans les coins, dans les armoires ou cachés sous le lit, une accumulation de livres aux pages jaunies, de recettes de cuisine, de vieux magazines, de vaisselle dont on ne se sert plus, de journaux, de vêtements de communion ou de mariage, de breloques, colifichets, étonnante accumulation de choses du passé dont la personne remet toujours à plus tard le moment de ranger ou de s'en débarrasser.

Mais il faut aussi écouter leur discours. Leurs propos tournent autour de leur jeunesse, de leur étonnement d'en être arrivés là, de l'angoisse par rapport à leur avenir. Les raccourcis, les oublis, laissent l'impression que leur vie s'est rétrécie. Reviennent dans leurs propos quelques moments dont elles se souviennent, les personnes, les animaux qui ont comptés dans leur vie.

Ces sujets ne comprennent pas que leur vie se soit écoulée aussi vite. Ils nous apprennent ce que c'est que d'être vraiment vieux ou vieille sans personne près de soi. Ce qui frappe en les écoutant, c'est la compression du temps qu'ils opèrent, leur capacité d'oubli, de sélection, le retour des mêmes souvenirs faisant écran à d'autres épisodes oubliés ou refoulés ou qu'elles préfèrent tenir secrets. Quelques événements ressortent de leur discours, se rapprochent les uns des autres. Telle cette dame qui n'est plus capable de dire son âge, qui nous montre un fils que l'on voit à 2 ans sur la photo et qui en a maintenant 60 selon elle. Que lui est-il arrivé entre temps ? Elle ne s'en rappelle pas. Mais c'est surtout son propre avenir qui l'inquiète. Où iront, que vont devenir les objets présents quand elle ne sera plus de ce monde : « Quand je serai morte qu'est ce qu'ils vont devenir, vont-ils être jetés eux aussi, détruits ? » Cette question entraîne une autre sur son propre devenir.

« Vous qui avez l'habitude (d'accompagner les personnes comme moi) comment c'est quand arrivent les derniers moments ? Qu'est ce qui se passera si personne ne s'aperçoit que je ne suis pas bien ? Vaut-il me laisser mourir chez moi toute seule ? Est-ce que ça fait mal ? Qui prendre soin de mon corps et qu'est ce qu'on va en faire ? (...) Suis-je bonne pour la fosse commune ? »

Puis, dans les moments de plus grande lucidité arrivent l'évocation de la vie qu'elle a menée et les regrets.

« Est ce vraiment cette vie que je voulais ? N'ai-je pas tout sacrifié à mes parents, ma famille ? Et maintenant je suis toute seule ! Cette société aujourd'hui je ne la comprends pas. »

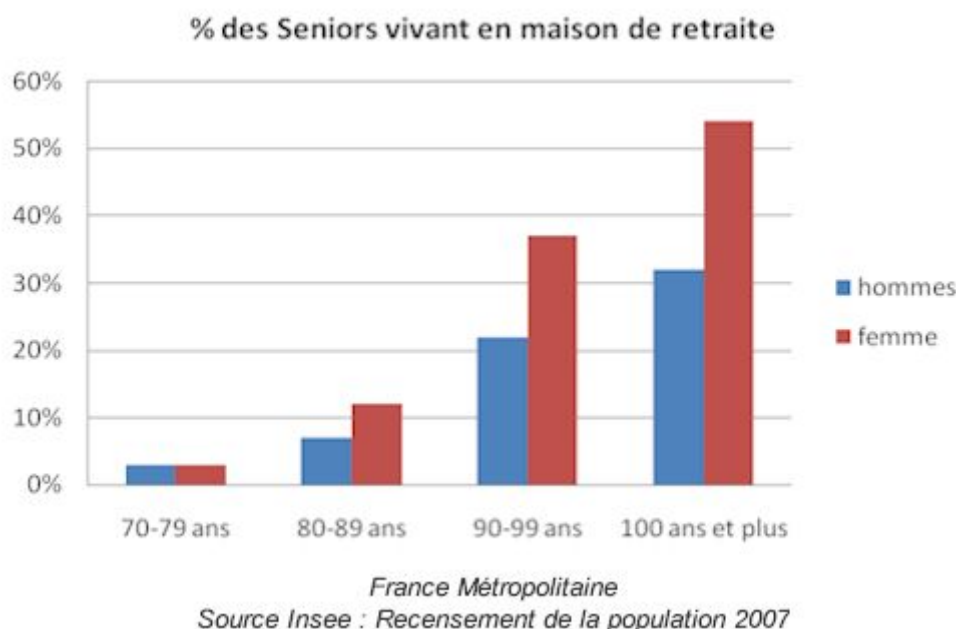
Commentaire

Si le statut matrimonial et le mode de vie des personnes sont statistiquement connus, les interactions sociales dont bénéficient celles qui vivent seules, les réseaux informels auxquels elles font appel en cas de nécessité, le sont beaucoup moins. Or avec l'avancée en âge et son association avec des problèmes de santé, le fait de vivre seul, la raréfaction ou l'absence de relations, se présentent sous un nouveau jour et la question de l'aide et de l'assistance également. Vieillesse et solitude ne sont pas obligatoirement liées l'une et avec l'autre. Mais leur association est fréquente, notamment aux grands âges et concerne plus particulièrement les femmes. Face aux risques d'isolement, vient un moment où se pose la question du choix d'un hébergement plus convivial et plus sécurisant.

Avancée en âge et changement de lieu de résidence¹

Introduction

Les termes choisis pour le titre de ce chapitre, sont indépendants l'un de l'autre et tous les cas de figure sont possible. En accord avec une politique préconisant le maintien à domicile, chacun aspire à rester chez lui jusqu'à la fin de ses jours. Rien n'oblige une personne vieillissante à déménager tant qu'elle est relativement autonome, qu'elle dispose d'un réseau de sociabilité, qu'elle n'est pas trop éloignée d'une agglomération importante et seule une faible partie des aînés déménage en maison de retraite avant d'avoir atteint un âge avancé.



¹ Il existe de nombreuses approches et études, de la vie en maison de retraite. Pour la rédaction de ce chapitre nous avons principalement consulté : le texte de Chalotte Mémin, *Projet de vie avec les personnes âgées* publié par aux éditions le Centurion en 1989, la thèse d'Isabelle Mallon. Mallon I. 2005, - *Vivre en maison de retraite. Le dernier chez-soi*, Rennes PUF, l'étude - *Vivre, vieillir et mourir dans une institution gériatrique* dirigée par Maurice Godelier, Monique Jeudy-Ballini et Pierre Lemonnier du *Protocole d'Ethnologie des Organisations*, pour le Commissariat général au Plan en 2005, l'ouvrage collectif, *Le bien-être de la personne âgée en institution*, sous la direction d'Eliane Christen-Gueissaz publié en 2008 aux éditions Seli Arslan.

Isabelle Mallon a considéré les résidents comme des sujets, acteurs de leur vie et de leur vieillissement. Utilisant une démarche ethnographique donnant une large place à leur discours elle a décrit le sens qu'avait pour les résidents la vie en institution, comment ils faisaient (ou pas) usage de leur autonomie.

Après avoir étudié, dans la première phase de l'étude, la manière dont les aînés arrivaient en établissement d'hébergement par le biais des urgences hospitalières¹, nous avons souhaité connaître les motifs et l'expérience de ceux qui y venaient de leur propre initiative.

Il y a encore quelques années, le mode le plus fréquent d'arrivée en établissement d'hébergement collectif se faisait par le biais d'une hospitalisation, un type d'admission qui en dépit des nombreuses critiques dont il a été l'objet, est encore très pratiqué. En prenant comme exemple l'EHPAD² du Centre hospitalier de Fontainebleau, un établissement qui peut héberger 216 personnes, sur les 78 sujets arrivés en 2011, seuls 16 venaient directement de leur domicile. Les autres, d'abord admis aux urgences, avaient ensuite séjourné dans un ou plusieurs services hospitaliers (médecine, chirurgie, soins de suite et de réadaptation) avant d'être orientés vers l'établissement d'hébergement. Connaître leur devenir après leur séjour à l'hôpital, les motifs et les raisons de ce type d'admission, la manière dont il était vécu par les intéressés, sont des thèmes que nous avons abordés lors de la première phase du projet³ et qui demanderaient des études supplémentaires, dans le prolongement de celles conduites par Françoise Cribier et son équipe⁴.

Nous nous sommes limités dans le cadre de la présente étude, à étudier le passage du domicile à un établissement d'hébergement collectif, en nous centrant sur l'expérience qu'en avaient les résidents, tout en ayant conscience que bien d'autres choix de lieux de vie existent. Prenant du recul par rapport à l'évènement, les pages qui suivent portent sur les raisons du choix du domicile et celles en faveur d'une alternative à ce mode d'admission, le déménagement en foyer logement ou en EHPAD.

Ce chapitre s'appuie sur les études réalisées en collaboration avec le Service de Soins Infirmiers à domicile (SSIAD) de l'hôpital de Vernon, et les rencontres en 2001 avec des résidents du foyer logement et de la résidence senior de La Madeleine (Nord), à l'initiative du docteur Bernadette Bouchez, responsable du logement social de la ville de la Madeleine. Elles ont donné lieu aux publications suivantes : « Le maintien à domicile, un choix pour le patient âgé et sa famille ? » avec Mireille Bossard, 2003, *revue Soins Gérontologie*, n° 39 janvier/février 2003 p. 18 et suivantes. « Les SSIAD et le domicile dossier », avec Mireille Bossard, 2003, *Revue Soins Gérontologie* n° 41 mai/juin 2003 p. 15 et suivantes. « Maintien à domicile ou vie en institution ? » 2004, *Gérontologie* n° 131 2004-3, p.26-44.

Rester chez soi ou déménager ?

Le domicile a été longtemps considéré comme le lieu où il était normal de passer les dernières années de sa vie. Il a la faveur des membres de la société civile, des tutelles et du corps médical. Mais pour autant, et malgré les critiques adressées à l'hébergement collectif, cette solution s'est toujours imposée dans les cas extrêmes. Plus récemment, signe d'une évolution des mentalités, le déménagement dans un lieu plus adapté à la condition de la personne âgée a cessé d'être perçu comme une solution de dernier recours. Mais déménager de leur propre

¹ **Arbuz G.** 2005, *Increase in Life Expectancy, Implications, risks and responsibilities*, London, The Nuffield Trust, September

² Etablissement d'hébergement de personnes âgées dépendantes

³ **Arbuz G.** et al, 2003 « L'hospitalisation en urgence des personnes âgées », *Le Grand Age : Chance ou fatalité ?* opus cité, pages 107 et 150,

⁴ **Cribier F. Duffau M.L. Kych A.** 2002 « Parcours résidentiels de fin de vie d'une cohorte de retraités de la région parisienne », Rapport de recherche au ministère de la Santé, Institut du Longitudinal

initiative dans une résidence collective, est une décision que seule une partie des personnes consultées a été capable de prendre. Un autre groupe a pu le faire avec l'aide et les encouragements de leurs proches. La majorité des personnes a eu du mal à l'envisager et ce sont souvent les circonstances qui les y ont obligés. Nous nous sommes particulièrement intéressés aux réflexions de personnes qui l'ont décidé, ont réussi à s'adapter et à créer une relation positive avec ce type d'établissement, tout en conservant un esprit critique. Avant d'illustrer ces constats par des exemples de la manière dont est prise la décision, des représentations qu'ont les sujets de leur nouvelle demeure, sont présentées les raisons justifiant le maintien à domicile tout comme celles en faveur du déménagement.

Déménagement et avancée en âge

Le sens de déménager, changer de logement, date de 1668. Sa signification dépasse le simple événement matériel pour désigner un moment important dans l'histoire d'un individu ou d'une famille. Dans déménager on trouve le mot ménage de l'ancien français maisnie, famille, du latin mansio, maison. Pour les Romains, maison et ménage étaient deux termes interchangeables. Les individus rassemblés autour d'un même foyer formaient une seule famille. Ce sens est en partie resté. Se mettre en ménage, c'est choisir de vivre sous un même toit. A noter que déménager peut aussi qualifier, dans le langage populaire, l'état de quelqu'un qui semble avoir perdu la raison. Le dérèglement de l'esprit est ainsi assimilé à l'impossibilité de rester chez soi.

Dans son livre : *Repenser le maintien à domicile, enjeux, acteurs, organisation*, (Ennuyer 2006 p. 19) Bernard Ennuyer, relevant l'étymologie et les différentes significations du mot domicile « Un domicile est donc tout à la fois un chez soi, un abri, un territoire, une tanière, un cadre familial, *un repère et un repaire* (titre d'un article de Jean Pierre Deremble et de Bernadette Veyssset de 1984 ¹), mais aussi un cadre juridique qui définit la personne au sens de la loi », estime que la question, outre son aspect factuel, a une dimension familiale, sociale, et morale, apporte des arguments en faveur de l'idée que le déménagement ne peut être envisagé du seul point de vue matériel.

Le sens donné au changement de résidence varie avec l'âge auquel il est réalisé. Lorsque les jeunes quittent le domicile familial pour s'installer, on dit qu'ils emménagent. Pendant la vie adulte, déménager est un événement courant. Une adresse est remplacée par une autre dans le répertoire. Changer de lieu de résidence au moment du départ à la retraite est également une pratique fréquente. Après une vie dans une ville ou un pays associés à sa carrière professionnelle, nombre de personnes aspirent à retrouver le village ou la ville de leur enfance, le lieu de leur villégiature, un endroit où ils ont toujours rêvé de s'installer. Des historiens, des sociologues des géographes, se sont intéressés aux flux migratoires, des générations de travailleurs en fin de carrière, et à leurs conséquences sur le plan démographique et économique.

Lorsque des sujets de plus de soixante dix et au-delà de cet âge, quittent leur domicile pour une résidence senior, un foyer logement ou une maison de retraite, l'événement prend un tout autre sens. Si l'on ne considère que la recherche de leur bien-être, bien des arguments peuvent justifier une telle décision : déménagement dans un appartement de moindre superficie que leur logement antérieur, plus facile d'accès et d'entretien, présence d'un soignant sur place,

¹ Deremble J.-P., Veyssset B. 1984. « La maison repère et repaire », *Gérontologie et Société*, n. 30, p. 7-10.

possibilité de se rendre à une salle à manger commune. Sur le plan symbolique le déménagement est révélateur d'une nouvelle réalité : celle d'une personne devenue plus fragile à la recherche d'un nouvel équilibre de vie et d'un environnement sécurisant. Les connotations psychologiques du déménagement tant sur les sujets âgés eux-mêmes que sur leurs enfants doivent être prises en compte. Jouent en sa défaveur les représentations sociales de ce type d'hébergement, qui même si elles ne le considèrent plus comme un lieu de relégation des vieillards malades, sans ressources et sans familles, voir à ce sujet le chapitre 2 de la deuxième partie de la thèse d'Elise Feller qu'elle a intitulé *le temps des hospices* (Feller, 1999 t. I p. 172 à 222) , persistent à le présenter comme un lieu destiné à accueillir ceux qui n'ont pas d'autre solution pour leurs vieux jours.

Les arguments en faveur du domicile

Cette solution a la préférence des Français. La personne âgée qui vit chez elle est dans son univers, a l'impression, tant qu'elle y reste, de conserver la maîtrise de sa vie. Elle considère son domicile comme un refuge du monde extérieur, un lieu de mémoire et de ressourcement. La personne y a souvent vécu un nombre important d'années. La décoration des pièces, les meubles, le linge, les photos de la famille, toutes ces choses maintiennent présents des moments forts du passé. Les visites des voisins et des proches, animent ce lieu de compassion et de vie. ⁽²⁾ C'est au retour d'un voyage ou d'une hospitalisation que l'on constate la force des liens entre le sujet et son domicile. « Le domicile est porteur de fonctions symboliques complexes. Une des plus évidentes est la fonction d'enracinement, de retour à ses repères. Le malade retrouve son « chez soi » où il pourra être effectivement « soi », sécurisé par son entourage, ses protections, ses souvenirs, son histoire de vie qui a façonné son milieu de vie ». Au contraire de l'hôpital, la personne âgée malade qui reste à domicile ou y retourne, n'est pas dépaylée. Elle continue à décider de l'organisation de la journée, reçoit les visiteurs, soignants, médecin, qui doivent frapper pour entrer.

Les années qu'elle y a passées font que ce lieu et les objets qui s'y trouvent font partie de son identité. La force des liens tissés entre la personne et son domicile se manifeste bien avant que ne se pose la question du changement de résidence. Il suffit de penser aux négociations à mener pour la convaincre d'un aménagement de son domicile compatible avec l'évolution de son état de santé. Lorsque les modifications envisagées mettent trop en évidence l'importance d'une dégradation, ne correspondent pas à l'image que la personne souhaite avoir d'elle-même et donner à son entourage, elles sont souvent rejetées. Par exemple lorsqu'il lui est proposé de quitter sa chambre à coucher du premier étage pour une pièce du rez-de-chaussée, qui tient lieu souvent de salon salle à manger, de remplacer le lit conjugal par un lit médical, le fauteuil par une chaise percée. Le refus découle du désir de continuer à faire bonne figure, de ne pas être vue environnée de matériel médical, donc diminuée, par ses enfants, petits enfants et voisins. Il est aussi l'expression d'un souhait plus profond, celui de laisser l'habitation intacte, telle qu'elle l'a toujours connue, à l'image de ce qu'elle a été autrefois, refus qui donne un aperçu de ce que représente son habitation pour la personne qui y réside.

Sur le plan social les années vécues par la personne dans le même lieu de résidence lui ont permis de tisser des liens avec ses voisins d'immeuble, avec les habitants et les commerçants du quartier ou du village. Elle a pu ainsi créer autour d'elle un réseau de convivialité et d'aide naturel, impliquant de nombreux acteurs bien au-delà de la famille, un réseau très efficace en même temps que fragile. Enfin sur le plan financier la solution du maintien à domicile est préférée à celle d'un hébergement collectif tant qu'on jouit d'une certaine

autonomie et qu'il n'est pas nécessaire de multiplier les aides, et donc les coûts, pour continuer à rester chez soi.

Le choix du domicile est en phase avec les recommandations du ministère de la santé. De préférence à l'envoi du sujet âgé à l'hôpital dès la survenue d'une détérioration de son état de santé, le maintien à domicile est un choix à privilégier, chaque fois que c'est possible. En préambule de la présentation du nouveau dispositif de soins des personnes âgées, la circulaire du 18 mars 2002 relative à l'amélioration de la filière des soins gériatriques, dresse la liste des inconvénients, pour ce type de patient, pouvant résulter d'une hospitalisation mal préparée. Réserver l'hébergement institutionnel pour les patients âgés qui en ont véritablement besoin, encourager le maintien à domicile de tous les autres en leur proposant une aide médicale et médico-sociale et en favorisant la collaboration des professionnels de l'hôpital et de la ville, tels sont les nouveaux axes prioritaires de la politique de soins destinée aux personnes âgées.

Enfin selon le point de vue des gériatres, si la personne âgée a une détérioration dégénérative type Alzheimer, dans laquelle les procédures sont longtemps conservées, ou souffre d'un vieillissement cérébral avéré, elle sera en mesure de compenser plus aisément qu'ailleurs les conséquences de son trouble. Restée dans son environnement naturel elle peut y vivre à l'économie. Les actions, les circuits, les gestes qu'elle doit y effectuer sont en grande partie automatisés. Elle utilise sa mémoire procédurale sans avoir besoin de faire le moindre effort conscient ou explicite. De multiples indices seront là pour la diriger inconsciemment. A l'extrême, la personne ne saura pas expliquer ce qu'il faut faire, mais en situation elle le fera quand même et convenablement. Tout se passe comme si elle ne savait pas qu'elle sait. Ce conditionnement permet des comportements quotidiens adaptés et sans effort : le patient peut réaliser des gestes réflexes, suivre des itinéraires dans certains lieux déterminés, ou même les apprendre sans en être conscient. Changer cet environnement, par un transfert dans un autre lieu comme l'hôpital par exemple, c'est obliger la personne à faire un effort d'adaptation qu'elle ne peut fournir avec des conséquences parfois risquées. Même quand il n'est pas besoin de faire, cette perception et cette reconnaissance inconsciente du milieu sont probablement rassurantes et permettent un fonctionnement cérébral serein.

Les motifs à l'origine du déménagement

A partir d'un certain âge on s'affaiblit, on aspire à avoir moins de charges, plus de confort, plus de sécurité, un autre environnement, des relations plus faciles avec sa famille et ses amis. Des entretiens menés avec des occupants de résidences seniors, de locataires de foyer logement, ou de pensionnaires de maisons de retraite, on trouve à l'origine de leur décision la conjonction de plusieurs facteurs : la solitude, un état de santé peu satisfaisant, la charge trop lourde que représente une maison et un jardin, le souhait de quitter le domicile conjugal après le décès du conjoint, le projet de se rapprocher d'un enfant ou d'un ami, mais sans être une charge pour eux, le désir de tourner la page, de commencer une nouvelle étape de son existence, ainsi que des considérations financières. Telles sont les raisons les plus souvent évoquées.

La fatigue

Avec l'âge les personnes découvrent qu'elles ont besoin de plus en plus de temps pour faire leurs courses, cultiver leur jardin, entretenir leur maison. Des tâches qu'elles accomplissaient auparavant avec facilité et plaisir deviennent des épreuves, certaines occasionnent des douleurs ou représentent un risque, comme monter à échelle ou porter des charges trop

lourdes pour elles. Les moments de repos s'allongent et les retards s'accumulent. La maison se dégrade, le jardin n'est plus entretenu, le désordre augmente. A cette donnée s'ajoute souvent la perte de l'intérêt pour les activités quotidiennes. Philippe Thomas, nommé démotivation (attitude mentale qu'il distingue de la dépression), l'attitude consistant à perdre progressivement ses centres d'intérêt habituels. Peu à peu on constate que des activités que la personne faisait avec plaisir, comme préparer les repas, ne l'intéressent plus.

Un état de santé fragile

Un état de santé fragile est un facteur important dans la décision de déménager, la survenue d'une maladie grave venant précipiter la décision. Parmi les personnes rencontrées certaines ont eu leur vie marquée très tôt par la maladie, il en est ainsi de Mme. L. ou de Mme R. toutes deux résidentes d'un foyer logement. Ces personnes ont connu dans leur vie plusieurs alertes, redoutent la survenue de crises plus importantes. D'autres ont été malades, souvent d'un cancer à l'approche de la soixantaine. Ces situations expliquent leur recherche d'un environnement sécurisant, la présence de professionnels susceptibles de les aider si besoin.

La solitude

Aux problèmes de santé vient se joindre le sentiment d'être isolé des autres. C'est l'expérience de la solitude, qu'elle a connu très tôt, liée à un état de santé fragile, qui a décidée Madame T., à déménager. C'est une femme de 82 ans, cultivée, sensible et réservée, à l'apparence très jeune et qui s'exprime avec aisance. Du côté maternel la famille de Madame T. a subi de nombreux décès à la suite de maladies, sa mère est décédée à trente ans, elle a connu elle-même, depuis l'enfance, des problèmes de santé. Son père s'étant remarié, elle a été élevée par une tante, mais ne s'est sentie nulle part à sa place. Elle-même est divorcée après s'être mariée jeune. Elle a exercé un métier très accaparant dans la distribution. Après avoir travaillé quelques années dans sa ville de naissance, elle y est revenue en 1988, pour y finir sa carrière après avoir passé 10 ans à Paris. Une vie professionnelle trépidante avec peu de contacts ne lui a pas permis d'élargir le champ de ses connaissances. Elle a gardé des liens avec une cousine de 65 ans qui vit à une centaine de kilomètres de la résidence et qu'elle visite régulièrement.

« On s'ennuie dans les grands immeubles. Je m'ennuyais. On se voyait avec les voisins juste devant les boîtes aux lettres » nous dira une résidente de 78 ans, célibataire, nouvellement arrivée dans un foyer logement.

Solitude et état de santé fragile caractérisent aussi la situation de Madame S, dame de 77 ans que nous rencontrons dans son studio au retour d'un séjour de six semaines en clinique pour pose d'une prothèse du genou. Elle est pâle et fatiguée. Une détresse respiratoire a prolongé son hospitalisation. Les 20 jours de convalescence lui ont paru longs. Elle estime qu'elle peut poursuivre la rééducation au foyer-logement. Elle marche difficilement avec un déambulateur. Son mari était dans le bâtiment. Lorsqu'il est décédé en 1996 elle s'est interrogée sur ce qu'elle allait faire. Elle est restée deux ans seule dans leur maison. Mais comme elle avait des malaises cardiaques, des difficultés respiratoires, son médecin lui a conseillé de ne pas rester à la maison toute seule.

Lorsqu'on interroge les personnes sur l'origine de leur isolement, elles se réfèrent souvent à leur situation familiale : Elles sont enfants uniques ou ont perdu très tôt le contact avec leurs frères et sœurs, n'ont pas créés une famille, sont divorcées sans enfants ont des enfants qui

vivent très éloignés, ou dont ils perçoivent que la situation matérielle, familiale ou psychologique ne leur permet pas de leur apporter le soutien et la présence qu'elles réclament.

La crainte de n'avoir personne à appeler en cas de besoin

C'est la raison invoquée par Madame L. 84 ans, ancienne infirmière pour expliquer son déménagement en foyer-logement.

« Je vivais dans un immeuble de trois étages et me suis retrouvée toute seule au moment de la canicule au mois d'août. Il faisait trop chaud pour sortir et je n'arrivais pas à marcher jusqu'au Prisunic faire mes courses. Ça m'a angoissée à un point extraordinaire, mes enfants étaient partis en vacance. J'ai été très contente de me retrouver ici, on ne se rend pas compte de ce que ça veut dire d'être toute seule dans un immeuble et de n'avoir personne que l'on peut appeler en cas de besoin. »

Le refus de rester chez soi après la mort de son conjoint

Une situation fréquente est celle des veufs, mais surtout des veuves, des personnes satisfaites de vivre à domicile tant que leur conjoint était en vie et qui après son décès n'arrivent pas à faire le deuil de sa présence, ne se sentent plus capables d'assumer les charges de l'habitation et du jardin, auparavant partagées, et qui vivent difficilement l'absence de toute compagnie. Telle est la raison invoquée par environ 30% des femmes rencontrées en foyer logement : l'impossibilité de continuer à vivre seule dans la maison après le décès de leur mari. Interrogées sur les raisons de cette impossibilité, voici les propos d'une dame de 74 ans, dont le conjoint était décédé six mois auparavant :

« Ce lieu ainsi que les objets, livres et ustensiles, de toutes sortes qui s'y trouvaient, me rappelaient d'une façon trop insistante, les moments passés, la présence du disparu. A chaque instant, je m'attendais à le voir dans une chambre. Le silence, surtout le soir après le dîner, était trop propice à la résurgence de souvenirs. J'avais l'impression d'être devenue la gardienne d'un musée dont je ne sortirai jamais. »

Mais la décision de rejoindre un hébergement institutionnel, n'est pas toujours la première solution adoptée. Madame Y, est née en 1931, à Caen. Secrétaire de profession, elle a vécu 46 ans dans une ville de la banlieue sud de Paris.

« Après le décès de mon mari en 1991, j'ai ressenti une disette relationnelle, un silence, un assoupissement. J'ai alors déménagé chez ma mère à Caen et y suis restée de 1992 à 2010, avant de déménager, après le décès de ma mère en 2010 dans ce foyer logement. »

La leçon tirée de l'accompagnement d'un parent

La décision de quitter leur domicile pour un autre hébergement peut résulter des leçons tirées de l'accompagnement d'un proche. A partir d'un certain âge, la personne exige beaucoup de l'entourage, sans prendre la mesure de ce que cela représente pour celui-ci d'être sollicité en permanence. « Si on ne vient pas tout de suite lorsqu'ils appellent. C'est mal », nous dira l'aidant principal d'une parente qu'elle a hébergée chez elle. Ni elle ni son mari n'avaient imaginé ce qu'impliquait un tel engagement. D'autant plus qu'ils étaient seuls à assumer, de jour comme de nuit, la charge de leur parent. Ils ne se voyaient pas infliger à leurs enfants une charge aussi lourde.

Une autre résidente cite le cas d'une dame qui s'est occupée de son père jusqu'au décès de ce dernier. Alors que sa maison se dégradait, cet ancien horticulteur n'a jamais accepté l'idée de déménager. Au fur et à mesure qu'il vieillissait sa fille s'est sentie de plus en plus sollicitée. Mais à 90 ans il était trop tard pour envisager un changement de résidence et de mode de vie de son père.

Le refus d'être une charge pour les enfants

Après le décès de son mari en 1994, Madame S. n'a pas souhaité aller vivre chez l'un de ses enfants « si je m'installe chez eux, les enfants sont esclaves ». Elle est donc restée seule deux ans dans sa maison, mais se sentant à la merci d'un accident de santé, d'une chute, elle a décidé de déménager en foyer logement. Son petit fils, le fils de sa fille lui a dit, « Grand-mère tu vas aller dans un mouiroir ». Mais dans son esprit c'était la bonne solution. Il a fallu disposer des affaires de la maison, le bateau de son mari avait été détruit par la tempête, mais la caravane a été emmenée par le fils qui en a fait une résidence secondaire. Une fois la décision prise, elle n'a pas hésité et a tout de suite apprécié sa nouvelle demeure.

Madame D. 82 ans, décrit les raisons du départ de son domicile

« Me sentant vieillir, je suis tout de même restée toute seule, mais la nuit avec mes problèmes de santé c'était difficile. J'avais peur que quelque chose ne m'arrive. Je n'allais tout de même pas appeler ma fille chaque fois que j'avais peur. J'ai préféré venir en institution. Surtout qu'entre l'appartement de ma fille et le mien, il y avait des bosquets, on pouvait faire de mauvaises rencontres. »

« Je me suis très bien plu ici dès le départ. Il y a un chauffeur qui vous emmène faire les courses, pour deux euros, mais il va reprendre les études. Ma fille a pris mes meubles. »

Elle apprécie les activités proposées aux résidents.

« Je joue au scrabble avec une résidente. La belote, les animations, le quiz, le jeu de l'oie, une case où il faut chanter. Je fais mes courses, mon fils vient souvent me voir et je vais tous les 15 jours chez lui. Je pars en vacances avec une association. J'ai eu un problème de santé, l'an dernier en Lozère, mais je me suis dite, si je me plains, ils vont m'envoyer à l'hôpital. Ma fille vient faire mon ménage, je la rétribue, le petit déjeuner je le fais moi-même, le journal Ouest France, je le reçois gratuitement et le prête ensuite à la voisine. Je fais la couture, je brode. Je regarde tous les jours l'émission Rex le chien, à la télévision. »

Madame F., 84 ans au moment de l'entretien avait un problème de dos, pliée en deux, elle n'arrivait plus à s'occuper de son linge ni de son jardin et trouver quelqu'un était difficile. « On ne peut plus rester chez soi quand on en est à un certain âge ».

Le souhait de conserver avec les enfants des relations de réciprocité

Le projet d'aller vivre au domicile d'un de leurs enfants est souvent rejeté avec comme motif le souhait de garder son indépendance, de ne pas empiéter sur leur vie privée.

« Aller habiter chez ma fille ?, mais dans ce cas il aurait fallu qu'elle prenne aussi l'autre maman. » nous dira une octogénaire, résidente d'un foyer logement, qui ajoute cette parole destinée à sa fille et à son mari présents à l'entretien : « Vous ne pouvez pas vous encombrer d'une maman, sans prendre l'autre ».

Même les visites ne doivent être perçues comme une charge.

« Il ne faut pas que mes enfants vivent la visite à leur mère comme une obligation » dira une pensionnaire d'un foyer logement. Elle ne souhaite pas que le lien familial soit vécu par les enfants comme une corvée, et elle les aide, notamment en s'occupant de ses arrières petits enfants. Une de ses petites filles est veuve. Elle a deux filles de 3 et 4 ans. Elle l'appelle et lui rend visite régulièrement.

Une autre résidente du même foyer-logement insistera sur l'importance de conserver des relations de réciprocité.

« Il n'y a pas besoin d'être ensemble tout le temps. Vous viendrez me voir quand vous voudrez. Si on m'invite, je viens, ou je téléphone et c'est moi qui les invite. Les enfants sont ravis, ils sont tous venus ici pour voir si c'était bien. »

Déménager en EHPAD pour raisons de santé

Faute d'avoir auprès de soi une personne valide et disponible auprès de soi 24h sur 24, c'est le motif principal d'entrée en EHPAD (Etablissement d'Hébergement pour Personnes âgées dépendantes) comme l'illustre le cas de Madame J. Après une fracture du bassin, et un séjour en maison de rééducation, se plaignant de sa mémoire, Madame J. s'était rendue compte que rester à la maison supposait d'avoir deux personnes auprès d'elle, une solution financièrement trop coûteuse et qui empièterait sur sa liberté. Elle est rentrée en maison de retraite à 95 ans et y est depuis trois ans. Voici ses raisons en faveur d'un déménagement telles qu'elles ont été rapportées par sa fille.

« Les derniers mois avant de déménager maman était toujours sur ses gardes. Elle craignait d'être prise en faute, d'être dévoilée dans ses faiblesses et ses oublis : « qu'ai-je fait de ce document ? Son appareil auditif mais où donc l'ai-je mis ? » Elle avait toujours peur d'avoir oublié quelque chose, « je n'ai pas fait ci, je n'ai pas fait ça », et l'idée de se faire gronder par ses enfants venait gâcher les relations qu'elle souhaitait avoir avec eux. Pour elle déménager en maison de retraite c'était la possibilité de commencer une nouvelle vie. Elle aurait à nouveau de quoi parler à ses enfants au moment de leur visite. Si elle était restée dans son appartement, elle n'aurait plus été chez elle, n'aurait plus été capable de gérer les relations avec les intervenants. « Au moins là-bas, je serai une parmi les autres, je serai moi. »

« Elle s'est bien adaptée au début, a fait preuve d'une grande vitalité, a été capable d'étonner tout le monde. Elle a recommencé à s'alimenter, à descendre à la salle à manger. Elle a repris la marche. Lors de la journée marocaine elle est allée vers le jeune directeur et elle lui a demandé « puis-je danser avec vous ? Je ne sais pas très bien danser. J'aurais aimé apprendre, mais je n'en ai pas eu l'occasion, mes parents s'y opposaient. » Au bout de deux ans et demi ans elle est « retombée », elle s'est retirée du circuit comme quelque chose qui allait de soi. »

« A 95 ans on a du mal à se faire de nouvelles relations. Elle était devenue plus réactive à ce qu'on lui proposait. Elle ne supportait pas de ne pas faire sa toilette elle-même. Moi j'ai dit aux professionnels il fallait la laisser, mais pas au-delà d'une certaine limite. Une psychologue venait s'entretenir avec elle une fois par semaine. Accepter qu'elle ait 98 ans, c'est là ma difficulté. »

Voici l'explication donnée par Madame J. une dame très dynamique qui a sept arrières petits enfants :

« Après le décès de mon mari, Que faire ? La maison était devenue trop grande pour moi. Nous avons envisagé, les petits-enfants entrant en faculté, qu'ils viennent y habiter, mais ces derniers souhaitant avoir leur autonomie, un studio a été loué à chacun. »

Ce que ces personnes recherchent

Elles recherchent une habitation qui demande moins de charges d'entretien que celle occupée précédemment, située près du centre ville, près de commerces et de lieux de distraction. Elles veulent rompre leur isolement, pouvoir rencontrer d'autres personnes, disposer d'un environnement sécurisant, avoir la certitude qu'en cas de fatigue ou de problème de santé, quelqu'un viendra frapper à leur porte, leur apporter un repas, les aider à se lever et s'habiller.

« Ici il y a la sécurité. On sait que si on ne descend pas à midi, quelqu'un viendra sonner, entrer avec un passe pour voir ce qui se passe, nous apporter un repas », nous confiera une résidente d'un foyer logement, par ailleurs très attachée à son indépendance.

« On est obligé de manger seulement le midi (avec les autres résidents dans la salle à manger) » nous dira-t-elle, satisfaite de pouvoir rester dans son studio le reste du temps.

Les résidents des foyers logement souhaitent organiser leur vie à leur guise : regarder l'émission de télévision qui leur plaît, préparer eux-mêmes leur repas, ne pas être soumis à des horaires fixes. Les choix varient en fonction de leur mode de vie, de leur degré d'autonomie et de leur aisance matérielle. Les couples encore actifs choisissent un appartement dans une résidence senior, les personnes seules et disposant de revenus modestes, un studio dans un foyer logement. La possibilité d'apporter ses meubles est un critère important dans leur choix.

Se libérer des charges et des contraintes

Le déménagement a été présenté comme une découverte d'une liberté d'être et de faire, d'une vie débarrassée des charges et des contraintes.

« Lorsqu'on s'est beaucoup investi dans les charges et les devoirs, qu'on a exploré des situations très diverses, on aspire à retrouver une sorte de légèreté, de la disponibilité pour redécouvrir des choses simples, profiter des savoirs accumulés tout au long des années et sans s'isoler des autres », nous fera observer Monsieur S. ancien cadre d'entreprise, nouvellement arrivé avec son épouse dans une résidence senior.

Ce que représente le départ de son habitation

Le déménagement en maison de retraite ou dans un foyer logement est difficile à accepter lorsque les personnes sont attachées à leur domicile et à l'existence qu'elles y menaient et qu'elles sont brusquement contraintes de le quitter non par choix mais pour raison de santé.

Madame M. 77 ans, habitait jusqu'alors un village proche de la ville de Rennes. Après le décès de son mari elle a pu rester à son domicile, grâce à la présence de voisins qui l'aidaient

à faire ses courses et passaient la voir tous les matins. De santé fragile, ayant des problèmes d'arthrose, lorsque ceux-ci ont quitté le village, il lui était devenu impossible de continuer à vivre seule. Ses enfants, inquiets, l'ont convaincue de déménager en foyer logement. Un passage pour elle très difficile.

« A la maison on trouve à s'occuper. Il y a toujours quelque chose à faire. Vous rangez une armoire. Quand vous êtes seul, vous faites les cuivres ça vous passe l'après-midi. Je sortais ma vaisselle, je sortais un chiffon, j'étais contente. Mais rester ici sans rien faire. Moi j'ai besoin de mouvement. Ici on a trop de libertés, les anciens il faut que ça bouge, ici on ne bouge pas. Le plus dur c'est quand on sort du réfectoire à 19 h avant les émissions de télé. On se sent perdu, on est là sur sa chaise, on n'a rien à faire. Ma sœur aime faire des voyages. Elle a retrouvé une amie, ils sont depuis 12 ans ensemble, eux ils vivent intensément. - Je lui ai dit, si vous voulez bien de moi j'irai avec vous. »

Le déménagement est plus aisé lorsque les personnes y retrouvent une connaissance, ou apprécient les activités proposées.

« Ici j'ai eu de la chance, dit Madame G., il y avait une personne que je connaissais, c'était la fille du patron que j'ai remplacé et qui était là. Je ne me sentais pas complètement étrangère. J'avais un petit Yorkshire qu'on avait eu du temps de mon mari et qui m'a tenu au début compagnie. Il est mort pendant les vacances. J'apprécie la marche, je vais à la mémoire, il faut trouver des mots qui commencent par AR, des mots qui finissent par AL ou IL. On nous donne des feuilles avec des formes d'objets, il faut être capable de dire ensuite ce qu'on a vu, ce dont on se rappelle. C'est sympa. Ma fille passe au bout de la rue pour rentrer chez elle et fait un petit détour pour venir me voir. Elle fait mes courses, vient manger avec moi certains soirs. »

Ce qu'il signifie pour la famille

Le déménagement a des répercussions l'équilibre et la dynamique de la famille. Pour les enfants et les petits enfants, qui y ont grandi et ont toujours vu leurs parents dans leur maison, le déménagement constitue un bouleversement de la géographie familiale, des itinéraires du dimanche et des fêtes, la suppression d'un lieu autour duquel tous les autres se positionnaient. Même les photos de famille, sorties de leur cadre, sont reléguées au rang de figures du passé. Avec la maison vendue et le départ de leurs parents, le cadre de leur enfance se brise. Ce qui les protégeait, les empêchait de voir l'autre versant de la vie, a disparu. Il leur faut devenir adulte à leur tour. En même temps que l'image de leurs parents, la perception de leur identité subit un changement. Eux aussi vivent le déménagement de leurs parents comme un passage à une autre étape de leur existence. L'ébranlement qu'un tel événement provoque dans l'esprit des enfants et des petits enfants, met en évidence la force des représentations qu'ils ont de leurs parents, tout comme leur difficulté à anticiper et vivre les crises de l'existence. Mal préparé, ou réalisé dans la précipitation, il peut être mal vécu. Dans certaines familles cette réalité est si prégnante qu'elle peut retarder une décision qui par ailleurs s'impose si l'on ne considère que l'état de santé de la personne concernée.

Mais il est d'autres destins plus discrets, marqués par l'isolement, la solitude, l'éloignement des siens ou l'absence de tout lien familial. Dans le cas de ces personnes le débat sur le bien fondé de la décision et du choix de la destination est un débat intérieur, tout aussi intense, mais moins apparent au regard d'un observateur extérieur. Ainsi les situations sont diverses. En fonction du degré de solitude de la personne, de son attachement au lieu où elle a passé l'essentiel de sa vie, de la force des liens entre les générations, chaque cas demande une approche particulière.

Les tâches et difficultés à assumer quand on déménage

Une fois la décision prise, il faut vendre la maison, se défaire des choses qu'on ne peut pas emporter avec soi. Le déménagement est une épreuve psychologique et physique et l'aménagement dans sa nouvelle résidence l'est également. « Dans l'idéal il faudrait rentrer ici vers 70, 75 ans, après c'est trop tard » nous dira un nouveau locataire d'un appartement d'une résidence senior qui après son déménagement a ressenti une grande fatigue.

Certains ont pu tourner facilement la page comme le montre l'exemple de Madame J. 72 ans. « Transmettre, donner, vendre les affaires qu'on ne peut pas emmener avec soi, il faut le faire sans regret. Il y a les meubles et les affaires qu'on donne aux enfants. Une partie des meubles, dont des meubles de famille, ont été distribués. Le reste a été vendu à des cousins ou à des voisins. Ces objets ainsi disposés dans les lieux de vie des enfants et petits enfants sont source de bonheur pour eux. Le bonheur de donner aide à quitter les choses. Dans mon cas les choses n'ont pas trainé. La décision a été prise un 5 novembre, le 1er décembre j'étais installée. Peinture, tapisserie, moquette. Tourner la page. Le passé est out. J'ai dit aux enfants, vous prenez tout ce que voulez, le reste est allé à l'Eveil. Les murs ça m'était égal ».

D'autres ont eu besoin de plusieurs semaines, voire de mois, pour vider leurs cartons, trier leurs affaires, s'habituer à leur nouvel environnement, se donner un nouvel emploi du temps, créer des liens avec d'autres résidents.

Commentaire

Déménager n'est pas une décision facile à prendre, d'autant plus que la maison de retraite ou le foyer logement font toujours l'objet de représentations négatives. Le déploiement sur ces lieux des phantasmes de finitude et de mort, transforme ceux qui s'y trouvent et le lieu lui-même, en image d'une réalité que la société rejette. Une dame de 74 ans, récemment arrivée dans un foyer logement du Nord de la Seine et Marne, pour des raisons financières, a simplement donné à ses amies le nom et le numéro de la rue où elle habite. Mais après un temps, le bilan qu'ils font de leur déménagement est positif, lorsque les résidents ont des activités, on maintient des liens avec l'extérieur, se sont créés de nouvelles relations. Ceux qui ont des difficultés à entrer en relations se sentent isolés, attendent les visites de leurs proches, vivent leur séjour comme monotone. A l'inverse ceux qui s'intéressent aux autres, savent créer des liens, disent apprécier le fait de se retrouver dans un lieu de rencontre de trajectoires de vie et de connaissances très diverses. Isabelle Mallon a décrit avec précision ces différences d'attitude.

Voici le tableau qu'ont fait de leur déménagement en résidence senior, Madame et Monsieur F. six mois après y être installés.

« A un certain âge on aspire à une vie plus simple, moins chargée de difficultés à surmonter. Ici on est plus sécurisé, on se sent en famille, on se réunit avec d'autres résidents pour mieux se connaître. Les amis ont été conservés, mais les charges ont été allégées. On ne s'invite plus aux repas, sauf au restaurant ou dans la résidence, mais pour prendre le thé l'après-midi. On est ainsi plus présents les uns aux autres. Les activités auxquels on tient sont poursuivies. Monsieur et Madame S. étaient membres de deux chorales, une à Villeneuve d'Ascq, l'autre à Wattignies. Ils consacraient beaucoup de temps aux répétitions, aux concerts, aux voyages. Ils en tiraient beaucoup de satisfactions, mais ont quitté l'une pour se consacrer davantage à l'autre. »

Il rejoint les réflexions de personnes récemment arrivées dans deux foyers logements du Nord de la Seine et Marne présentées ici d'une façon synthétique :

« La décision doit avoir été mûrement réfléchie et conduire à une perspective positive. Il est important que ce soit la personne elle-même qui prenne la décision de déménager, et non son entourage, et qu'elle le fasse à un moment où elle dispose encore de son libre arbitre, de suffisamment d'énergie et de motivations pour s'habituer à l'idée de quitter son logement, prendre le temps d'investir le lieu qu'elle va rejoindre. Le déménagement peut être un départ vers une nouvelle existence, avec la possibilité de réaliser de nouveaux projets, prenant en compte les données personnelles et familiales, et non une réponse précipitée à une situation de crise. La décision gagne à être fondée sur une réflexion menée avec quelqu'un de confiance, donner lieu à la visite de différents lieux afin que la personne puisse choisir. Est à éviter autant que possible le déménagement dans la précipitation et l'urgence. Enfin les enfants doivent être associés à cette étape suffisamment à l'avance pour s'habituer à cette nouvelle perspective, faire le deuil du passé, réaménager autrement leurs relations avec les parents, participer à son déménagement et son installation. La vie ne s'arrête pas au seuil du foyer. »

Conclusion

Questionnant la validité du dogme du maintien à domicile le plus longtemps possible, Daniel Réguer estime que « parler de maintien à domicile est certainement une bonne chose pour des personnes dont les caractéristiques et l'environnement ne se modifient pas. Ce n'est pas le cas de la période du vieillissement. Pour les personnes vieillissantes, lorsque le conjoint est décédé, lorsque les commerçants ont fermé boutique, que les enfants se sont éloignés pour leur travail, lorsque le réseau de vie sociale s'est peu à peu dissous, le maintien à domicile est alors un maintien dans la mort sociale... Plutôt que de retenir l'idée du « maintien à domicile le plus longtemps possible », je préférerais qu'on vise un « soutien à une recomposition d'une vie sociale », avec les nouveaux venus dans l'environnement social » (Réguer 2008, p. 18)

Mais l'habitation étant considérée, à partir d'un certain âge, comme un refuge qui protège contre les atteintes extérieures, y compris de la plus grave, celle du temps qui passe, des dernières étapes de la vieillesse et son aboutissement, la mort, comment éviter que le déménagement, le dernier, le vrai, la sortie définitive de sa maison, ne soit perçu comme le signe annonciateur de la fin, comme l'irruption, bien difficile à accepter, du principe de réalité, le rappel de la finitude, à laquelle s'oppose en chacun, cette partie de la conscience qui y est farouchement hostile ? Dans la majorité des cas, avant de déménager, les résidents ont connu préalablement des événements et des ruptures qui les ont amenés peu à peu à changer leur perception d'eux-mêmes et de leurs priorités, et à se centrer sur des choses à leurs yeux essentielles

Pour la plus grande partie des résidents interviewés, une fois la décision prise, changer de résidence à leur âge a été une épreuve, et ils ont eu souvent besoin de l'aide d'un proche pour le mener à bien. Bien qu'avançant en âge et se rendant compte qu'ils devraient un jour quitter leur demeure, la majorité d'entre eux redoutaient cette échéance et la reculaient sans cesse. Madame S. qui a gardé des contacts avec les habitants de son hameau, a remarqué que beaucoup de femmes restées seules, étaient très (trop) attachées à leurs affaires pour envisager d'aller vivre ailleurs, restaient liées à leur demeure, refusaient d'envisager une autre solution.

En accord avec la démarche adoptée pour l'étude, considérant le départ de son domicile vers une résidence collective comme un événement important du parcours de vie, notre objectif a

été de mieux comprendre la manière dont il était vécu, son impact sur les personnes, afin de réfléchir dans un deuxième temps, avec les personnes concernées aux actions à imaginer pour qu'au lieu de se réduire à être une mise en retrait des circuits antérieurs de sociabilité, il soit une transition vers une nouvelle phase de l'existence.

3^e partie - Enseignements retirés de l'étude

1 - Vieillissement et temporalité humaine

Introduction

Le thème de ce chapitre est l'expérience subjective du temps, telle qu'elle se présente dans la dernière partie de la vie. Décrivant la manière dont l'individu vieillissant fait face à cette réalité et ce qu'elle entraîne comme changements et découvertes, il permet de revisiter, et de voir selon une nouvelle perspective, quelques uns des thèmes principaux abordés dans l'étude. En effet l'expérience subjective du temps est en lien avec les autres aspects de l'existence et en particulier avec les moments forts de celle-ci.

L'amélioration des conditions de vie, les progrès de la médecine, l'absence de conflits en France depuis 1945, permettent aux membres des générations étudiées, de parcourir un espace de temps d'une ampleur inconnue des générations précédentes, sans qu'il soit abrégé par les événements et accidents de parcours qu'ont connu leurs ascendants, et dans un environnement culturel prônant la notion d'individu au détriment parfois de celle d'appartenance à un groupe familial et social et des liens entre les générations. D'où les questions que nous nous sommes posées : quelle leçon en retirent ceux qui y sont engagés ? Sur quoi est-elle fondée, que nous apprennent-ils de la manière dont les membres de ces générations se représentent et vivent aujourd'hui la dernière partie de l'existence ?

Les différentes dimensions du temps

Il est habituel de distinguer le temps de la science, ou de la nature, et le temps personnel, celui dont l'individu fait lui-même l'expérience, un temps limité, ayant un début et une fin. Vient s'y ajouter le temps de sa société d'appartenance, qui le situe dans l'histoire, organise ses activités, dont les origines se fondent sur des récits et des mythes et qui se prolonge de génération en génération sans qu'il en connaisse le terme. Un temps qui fait le lien entre les deux premiers, comme le rappelle Giovanni Gasparini.

« Par rapport aux trois attributs fondamentaux du temps : l'attribut cosmique ou naturel, l'attribut individuel, l'attribut collectif ou social, écrit Giovanni Gasparini, on peut dire que le temps social comble et remplit la distance entre le « macro » et le « micro », entre d'une part la grandeur du temps cosmique, et, d'autre part la limite et la finitude du temps vécu par chaque acteur de l'autre... Le monde symbolique, autrement dit les structures socioculturelles d'une collectivité ou d'un système, se charge de concilier ces deux univers du temps qui semblent irréductibles entre eux... » (**Gasparini** 1996 p. 8 et 9)

L'importance des repères temporels d'origine sociale dans la relation de l'être humain avec le temps, peut être illustrée par l'utilisation qui en est faite dans les tests d'évaluation cognitive, comme par exemple dans le Mini-Mental State Examination (MMS), ou test de Folstein (**Folstein MF, Folstein SE, McHugh PR** 1975).

Démarche adoptée

Notre objectif a été de comprendre d'une part, l'impact sur les individus du temps social ou symbolique de leur société d'appartenance ainsi que les motifs et les actions entreprises par un certain nombre d'entre eux, pour s'en démarquer, et d'autre part les réactions et le sens donné par les personnes à leur inscription dans un temps limité¹. Un temps qu'ils s'évertuent, tant que cela leur est possible, d'ignorer, et qui lorsqu'ils en prennent conscience, modifie le sens des événements vécus, leur image de soi et leurs relations avec leurs proches. Pour réaliser ce travail, nous sommes partis des aspects culturels du temps social et de leur emprise sur la manière dont les personnes consultées se représentaient leur avancée en âge, et avons poursuivi avec les découvertes personnelles dont ils ont fait état pour rendre compte de leur inscription dans un temps irréversible.

Concernant le temps social, l'étude a permis d'interroger celui auquel se référaient les membres de ces générations. L'importance donnée aux notions d'individu et d'autonomie par la culture contemporaine, avait-elle pour résultat d'inciter ces personnes à se focaliser sur le seul temps dont ils disposaient et sur les actes dont ils étaient à l'origine, à ne voir comme signifiantes que les seules années de vie qui séparaient leur date de naissance de celles de leur décès ? Ou faisaient-ils aussi appel à une autre perception de leur inscription dans le temps, situant le temps de la personne dans un ensemble plus vaste, qui se prolongeait de génération en génération² ? Ces deux conceptions on le sait traversent l'histoire et la culture française. Chaque nouvelle génération semble avoir besoin de faire table rase du passé. Se focalisant sur le présent, elle omet de le relier aux temps antérieurs, jusqu'au moment où des événements particuliers l'amène à un retour vers le passé « La question de la transmission reprise de génération en génération bute sur l'utopie, elle-même sans cesse renaissante, de fonder une nouvelle culture, de tout recommencer à neuf. » écrit Nathalie Sarthou-Lajus, dans l'éditorial, de la Revue Etudes, de février 2008 qu'elle a intitulé : *Le goût de transmettre*.

Après une présentation du cadre théorique de l'étude, du temps social ou symbolique et de son impact sur les représentations individuelles, et des changements de perception du temps humain découlant de l'expérience de la finitude, ce chapitre décrit la manière dont les membres de ces générations décrivent leur avancée en âge, se situent par rapport à leur présent et leur futur. Les situations et les exemples cités proviennent des contributions des personnes rencontrées en entretien et des participants aux sessions parcours de vie. Pour leur analyse les enseignements de l'anthropologie et de la psychanalyse ont été mis à contribution.

¹ Cf. l'observation déjà citée de Guy de Maupassant « Il arrive un jour, voyez-vous, et il arrive de bonne heure pour beaucoup, où *c'est fini de rire*, comme on dit, parce que derrière tout ce qu'on regarde c'est la mort qu'on aperçoit... » (Maupassant, 1885 p. 298)

² « La succession des générations a constitué de façon universelle un repère temporel pour appréhender la longue durée » (Attias-Donfut, 1996 p. 58)

Cadre théorique

La dimension sociale et symbolique du temps humain

Le recours aux symboles et aux rites, transforme l'écoulement du temps individuel en existence, situe le déroulement de celle-ci dans un tout autre registre que celui de la nature, transforme le cycle de la vie en histoire, donne du sens aux liens entre les générations, signifie l'appartenance de l'individu à une société proprement humaine. Après s'être prémuni contre le risque de mourir de faim et avoir construit un abri, Robin Crusoe a fabriqué un calendrier¹ qui, en plus du décompte des jours, des semaines et des années passés sur l'île, lui a permis de continuer à partager le temps de sa communauté, avec ses périodes d'activité et de repos et de lecture des textes bibliques, un temps collectif « tel qu'il est objectivement pensé par tous les hommes d'une même civilisation »².

Le calendrier

Le mot désigne un système élaboré pour recenser les jours, les semaines, les mois, les années en accord avec des phénomènes astronomiques, directement observables : position du Soleil dans l'espace et éventuellement celle de la lune. Mais le calendrier y intègre aussi des données sociales et culturelles. « D'un certain point de vue, les calendriers représentent la manière dont les collectivités humaines tentent de donner du sens à la question du temps afin d'en domestiquer le mystère. » (**Gasparini** p. 10) Derrière ce premier sens à mi chemin entre le profane et le spirituel, qu'il soit religieux ou laïque, existe un second dont il reste des traces. Le mot latin *calendarium*, vient de *calendae* « qui sont appelées » du verbe *calarer* : appeler. *Calendaria* désignait chez les Romains le livre de compte indiquant les dates (ou calendes) auxquelles les débiteurs devaient payer les intérêts de leurs dettes. Nous est restée l'expression : payer une dette - aux calendes grecques – c'est-à-dire à une date indéterminée, car ces derniers ne connaissaient pas les livres de compte. Vient un moment où l'être humain doit songer à rendre ce qu'il a reçu, aux membres des générations qui lui succèdent, à ses parents, à la société et in fine à la vie elle-même, ou à celui qui en est à l'origine pour les croyants.

L'anniversaire

Pour les Grecs de l'antiquité, chaque membre de la Cité, était autre chose qu'un simple être vivant jeté dans la nature, destiné à naître, grandir et puis périr, à l'image des autres êtres animés. L'anniversaire de sa naissance (du latin *anniversarius*, qui revient tous les ans, formé de *annus*, année, et de *versus*, participe passé du verbe *vertere*, revenir) , était bien plus que le constat qu'il avait an de plus. Son jour de naissance correspondait à une divinité avec laquelle un lien était établi grâce à un esprit, ou *daimôn*, qui était à la fois son protecteur et son

¹ **Defoe D.** “ After I had been there about ten or twelve days, it came into my thoughts that I should lose my reckoning of time for want of books and pen and ink...” Robinson Crusoe, 1719-1720 Collector's Library London, 2007 p. 81

² **Durkheim E.** 1960 « Ce n'est pas mon temps qui est ainsi ; c'est le temps tel qu'il est objectivement pensé par tous les hommes d'une même civilisation. », Les Formes élémentaires de la vie religieuse ; Paris Presses Universitaires de France, 1960 p. 14

interprète. Nous ont été léguées les notions d'ange gardien, de marraine, de fée et de saint patron, ainsi que la coutume, le jour de l'anniversaire, de souffler des bougies, non pas tant pour les éteindre que pour les charger de transmettre ses vœux à l'esprit tutélaire. De même que la flamme de la bougie n'est pas qu'une combinaison chimique qui donne de la lumière, mais le symbole de la vie spirituelle insufflée à l'âme¹, de même l'être humain est plus qu'un assemblage d'os et de chairs, de liquides et de connections nerveuses, sa vie n'est pas qu'une mécanique, et le temps qu'il parcourt n'a de sens que par référence à une histoire, donc à une culture et à une société. En un temps pas si ancien en France on ne fêtait pas les anniversaires, mais la fête de son patron et les individus ignoraient le nombre de leurs années². Avec le perfectionnement des instruments de mesure et d'archivage, le goût pour les chiffres, le développement de la société industrielle, le temps chronologique est devenu un ordonnateur des activités sociales et un critère d'identification majeur des personnes dans la société occidentale.

De la chronologisation du cours de vie à l'éclatement des temporalités ³

Le temps social s'est rationalisé à la suite de l'essor des techniques. Le découpage du temps des sociétés industrielles a étendu son influence sur tous les segments temporels (journée, année, durée de l'existence),

il « a abouti à l'uniformisation de la mesure du temps, à une organisation ternaire des trajectoires biographiques, segmentées en différents âges de la vie... l'âge adulte, avec les notions de famille et d'emploi, précédé par la période de formation de la jeunesse et suivie par la vieillesse comme le temps de la retraite. En ce sens, l'âge est à la fois le produit et l'instrument des institutions. Cette police des âges, qui a touché tous les domaines, répond à un souci d'intégration et de synchronisation sociale par une standardisation des existences. » (**Bessin** 1996 p. 47)

Si dans notre aire culturelle, le chiffre 7 n'a plus l'importance qu'il avait autrefois⁴, le découpage de la vie en 3 parties est toujours présent dans les esprits. Après 20 ans passés à apprendre et 40 ans à travailler, l'âge de 60 ans est encore considéré comme le terme normal de la vie active, le moment du passage à la retraite, par une partie importante de la population.

Dans les années 1980, ce modèle de répartition des temps sociaux a été remplacé par une « figure du temps beaucoup moins rationalisée et définie à l'avance, dépendant des situations » (**Bessin** p.50). Selon Marc Bessin le bouleversement du modèle familial et les dérégulations de l'emploi sont à l'origine d' « un éclatement des temporalités ».

¹ D'où le prénom arabe Néfissa, les expressions : il a rendu son dernier souffle, il a expiré. La racine *nfs* dans les langues sémitique comme l'hébreu ou l'arabe, signifie à la fois le souffle et l'âme. Âme en Hébreu se dit *néphesh*, correspond au Grec : âme (psychè) d' ἀνεμος (anemos) le vent, en Latin, *anima*, le souffle.

² Dans les premières pages de son livre *L'invention de soi* Jean-Claude Kaufmann rappelle les épisodes qui ont conduit à attribuer à chaque individu une identité par rapport à laquelle la date de naissance, donc l'âge, est devenu une caractéristique essentielle. » Armand Colin, Paris, 2004, p.15 et suivantes

³ Ce sont les titres de deux chapitres de l'article de Marc Bessin « Les catégories d'âge face aux mutations temporelles de la société » paru en 1996 dans le numéro 77 de *Gérontologie et Société* p. 47 et 49

⁴ **Brulé P.** « La théorie des Hebdomades », dans *La Fille d'Athènes* chapitre IV, « Les âges de la vie, Analyse des Formations Sociales de l'Antiquité », p. 360, **Flamant J.** « Macrobie et le Néoplatonisme latin à la fin du 4^e siècle », Etudes, E.J. Brill Leiden NL 1977 p. 345

L'attrait des sociétés occidentales pour la science et le rationnel, à se défier des mythologies, a conduit à repousser vers l'individu et sa subjectivité la confrontation avec le temps. Au croisement des discours démographiques et psychologiques, l'inscription de l'être humain dans le temps, est devenue soit une question mathématique, soit une affaire personnelle qu'il appartient à chacun de gérer au mieux.

L'ambivalence de l'être humain par rapport au temps

L'étymologie du mot temps¹ rappelle sur le plan rationnel, l'interdépendance des notions d'éternité et de finitude. Ces deux concepts concourent sur le plan symbolique, à distinguer l'homme des autres êtres animés et à donner du sens à la temporalité humaine. Ils ont été une source de mythes, de récits et de fables. En décrivant des mondes échappant à la finitude, poètes et écrivains ont donné forme aux aspirations de l'imaginaire, tout en rappelant ce qui faisait la spécificité de l'être humain. L'homme n'est-il pas cet être qui cheminant la tête dans les étoiles et les pieds dans la glaise, doit se trouver une place entre les dieux et les bêtes (¹) ? Par rapport au dilemme d'accepter son destin de mortel ou de chercher à s'y soustraire, est souvent cité l'exemple d'Ulysse, le héros d'Homère, préférant rejoindre son île natale et vieillir auprès des siens, plutôt que de céder aux appels de la déesse qui lui a promis immortalité et jeunesse (²). Mais ce choix n'est ni facile, ni immédiat. « L'acceptation de notre finitude n'est jamais donnée d'emblée. Il faut du courage pour poser correctement les limites de soi. » (Le Gouès G., 2000 p. 18). Pendant son voyage de retour, Athéna, déesse de la sagesse, veille sur Ulysse, le protège des périls et des tentations, signe de la nécessaire vigilance de l'esprit pour s'opposer au désir et à ses tentatives de régner sans partage sur la conscience humaine.

Sentiment de finitude et vieillissement

Après une phase centrée exclusivement sur l'idée de croissance et de progrès indéfini, l'esprit humain passe sans transition, mais non sans difficulté, à celle de fin et de limite. « La question du temps nous est en effet apparue, bien que complexe, cruciale à un moment où l'horizon temporel se rétrécit soit de façon inattendue, brutale, soit de façon progressivement prégnante. » écrit Rosa Caron² qui, après bien d'autres psychologues, relève la position paradoxale de l'être humain par rapport à sa temporalité. De leurs écrits ressort l'idée de rupture, de crise, qui accompagne le passage d'un état d'illusion quant à son éternité à la découverte de sa finitude, à la prise de conscience de son destin d'être pour la mort. Pour Carl Gustav Jung³ « A partir du solstice du milieu de la vie s'effectue un retournement, une réorganisation des forces psychiques, un renversement qui porte sur les valeurs, les croyances, les idéaux et les

¹ Le mot « temps », du latin *tempus*, du grec *temnein* : couper, fait référence à une division du flot du temps en éléments finis. A noter que *temples* (*templum*) dérive également de cette racine et en est la correspondance spatiale (le *templum* initial est la division de l'espace du ciel ou du sol en secteurs par les augures). « atome » (insécable) dérive également de la même racine.

² Mémoire d'habilitation pour diriger des recherches, présenté le 1^{er} octobre 2007 à Lille 3

³ Jung C. 1976, - *Problèmes de l'âme moderne*, Buchet Chastel, Genève

attitudes.¹ Il y a une rupture au moment du zénith qui départage la courbe ascendante du début de la vie, où l'important est de s'adapter au monde extérieur et réussir dans la vie, et la courbe descendante de la seconde moitié de la vie qui nécessite de faire place à son être intérieur sa vie. » Selon Elliot Jaques² « L'entrée sur la scène psychologique de la réalité et de l'inévitabilité de notre propre mort personnelle à venir constitue le point crucial et central du milieu de la vie, le facteur qui rend critique cette période. » Une position reprise par Gérard Le Gouès (**Le Gouès** 2000 p. 14) qui estime que le vieillissement psychique « commence au moment où le fantasme d'éternité rencontre une limite jusque là ignorée par la libido, lorsque ce fantasme est mis à mal par l'apparition d'un fléchissement durable. » L'auteur pour illustrer son propos utilise la métaphore du plan de vol d'un avion.

Commentaire

Alors qu'autrefois vivre jusqu'à un âge avancé était exceptionnel, la mort a cessé d'être présente à tous les âges de la vie. Un nombre croissant d'individus ont la possibilité de vivre plus longtemps que leurs parents et grands parents. La situation qui existait du temps de Montaigne, et qui n'a pas changé pendant des siècles, a perdu de son actualité. A la suite du décès de son frère, Arnauld de Montaigne, en 1564 à 23 ans, de cinq de ses filles à la naissance, et de son ami, Etienne de la Boétie le 18 août 1563, avant l'âge de 33 ans, Michel de Montaigne, citant Cicéron « Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne ...elle pend toujours sur nous comme le rocher de Tantale » (**Cicéron, Des Fins** I, XVIII), écrit dans son essai « Que philosophe, c'est apprendre à mourir »³:

« Les jeunes et les vieux laissent la vie de mesme condition... conte de tes cognoissans combien il en est mort avant ton aage ... laissant de côté les fiebvres et les pleuresies, l'un le Duc de Bretagne a été estouffé de la presse, Henri II l'a été en jouant, un autre encore, Philippe fils de Louis le Gros a été tué par un pourceau, Aeschilus par la carapace d'une tortue qu'un aigle a laissé échappé en plein vol, un autre encore d'un grein de raisin, ou de l'esgraigneure d'un peigne, ou pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis... »

Les progrès de l'hygiène et de la médecine depuis la fin du XIXe siècle, la probabilité d'atteindre un âge avancé, sont à l'origine d'une conviction qu'on sera capable de franchir les obstacles qui jadis étaient fatals. Mais l'ambivalence de l'être humain par rapport au temps dont il dispose et sa difficulté d'accepter la finitude, sont toujours présentes. Le cadre théorique ayant été rappelé, voici les résultats des enquêtes concernant l'expérience subjective du temps, des membres des échantillons ayant participé à l'étude.

¹ Cité par Anastasia Blanché, 2007 « Approches psychanalytiques du vieillissement » dans *Gérontologie et Société* « Ruptures- passages », n° 121 juin, p. 11 et 13

² "Death and the Midlife Crisis", *International Journal of Psychoanalysis*, 1965.

Kaes R. et al. Jaques E. « Crise, rupture et dépassement » Dunod

³ *Essais de Montaigne*, NRF, Paris 1958, Livre I chapitre XX, p. 103 et suivantes

Les résultats de l'étude de la temporalité humaine

Méthode utilisée

Tout comme le vieillissement a besoin d'être rattaché à des situations concrètes pour pouvoir être décrit, il en est de même du temps vécu. La réflexion d'André Maurois dans sa préface de l'œuvre de Marcel Proust, « Les réalités auxquelles s'attache Proust sont toutes spirituelles, mais parce que l'homme est à la fois âme et corps, il a besoin de symboles matériels pour établir un lien entre lui et l'inexprimable. » (**Maurois** 1954 p. XXI) rejoint celle de l'auteur lui-même :

« Il en est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel) que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas. » (**Proust** 1919 tome I p. 44)

Si la réflexion des personnes consultées concernant leur passé, a suivi la voie préconisée par ces auteurs, il n'en a pas été de même de leur futur, par rapport auquel elles disposaient d'une marge d'initiative, même si les souhaits et les projets énoncés, avaient comme référence, plus ou moins explicite, le temps qu'il leur restait à vivre. Il en a été tenu compte dans les questions proposées. La relation avec leur passé a été exposée dans la première partie du texte, voici les questions concernant leur présent et leur futur.

Questions proposées aux participants des sessions :

- Quelle est votre perception et expérience de votre temps présent ?
- Ce qui vous convient, ce qui vous pèse et que vous aimeriez changer
- Comment vous vous imaginez vos années futures ? Comment vous vous y préparez, ce que vous savez, ce que vous aimeriez savoir, ce que vous ne voulez pas connaître
- Comment vous imaginez votre vieillesse ?
- En parlez-vous à vos proches ? Avec qui de préférence ? Dans quelles circonstances ? Ce que vous aimeriez leur dire, leur demander, ce que vous souhaitez garder pour vous
- Ce que vous attendez de votre entourage, ce que vous leur en avez dit, les thèmes et les questions que vous n'osez pas aborder
- L'aide que vous aimeriez recevoir de vos proches, des institutions et dans ce cas desquelles en particulier

La prise de conscience de son inscription dans un temps irréversible

Dans le choix des expériences personnelles qui les avaient amenées à découvrir qu'ils étaient soumis à un temps dont ils n'avaient pas la maîtrise, les membres de nos échantillons ont retenu le passage du statut d'actif à celui de retraité, les modifications de leur apparence physique et de leurs rythmes quotidiens, des événements comme l'accident de santé, ou la maladie. Leurs observations, tout en mentionnant des événements objectifs, indiquaient l'emprise de la culture de leur société d'appartenance sur leur expérience subjective du temps. Pour nombre de personnes consultées, avancer en âge et vieillir étaient synonymes.

« C'est moins la perte objective qui compte, champ privilégié de l'approche médicale que l'atteinte du corps vivant, senti, perçu et représenté, c'est-à-dire construite par les processus de socialisation, orientant l'importance accordée à certaines fonctions corporelles plutôt qu'à d'autres. » (**Gognalons-Nicolet M. Bardet Blochet A.** 1996 p. 69)

Le départ à la retraite comme introduction à une nouvelle expérience du temps

Les observations ont porté sur l'expérience du vide consécutive au départ à la retraite, avec l'abandon d'une vie programmée depuis l'enfance. Alors que précédemment les obligations, contraintes et satisfactions de la vie quotidienne empêchaient les personnes de s'interroger sur le sens de la vie, s'opposaient à l'irruption de l'angoisse existentielle, comblaient les besoins de réassurance et de sécurité affective, la déprogrammation d'un ensemble d'activités, le constat de n'être plus indispensable, la sortie d'un environnement social, avaient entraîné un retour de l'attention sur soi et la découverte d'une nouvelle relation au temps.

« Est venu le moment où nul ne nous presse de nous rendre au bureau, à une grande surface, à l'école. Nul ne nous empêche de décider, par nous-mêmes et sans appel du dehors de ce que nous entendons faire de cette journée, de ce mois, de cet été. Mais il s'avère plus difficile de décider en toute souveraineté sans ce mélange de contrainte et de consentement qui caractérisent la condition humaine. » (**Sansot** 2000 p. 6) ¹

Comparant son emploi du temps depuis qu'elle est à la retraite, à celui qu'elle venait de quitter, Madame L. 62 ans, enseignante, a fait état de sa difficulté à réussir le passage. « J'ai été habituée depuis mon enfance à me lever à l'heure, puis à rendre mes devoirs, à passer des examens à des dates imposées. Plus tard mon agenda rempli était le signe que j'existais, pour moi et pour les autres, que je n'étais pas mise à l'écart. Aujourd'hui tout est devenu plus difficile »

Les messages du corps et de l'entourage

Avant d'en donner des exemples, voici une synthèse des observations le plus fréquemment mentionnées, durant les sessions et au moment des pauses. L'un s'est aperçu un jour que son apparence avait changé, qu'il marchait moins vite que ses petits-enfants, qu'il ne pouvait plus veiller tard comme avant. Un autre qu'il était moins séduisant, que sa puissance sexuelle

¹ Pierre Sansot, 2000, - « Et la vie continue... » in « Vieillir, l'avancée en âge », Informations sociales CNAF n° 88, p.6

n'était plus celle d'autrefois. Il a été désagréablement surpris par l'image que lui renvoyait la vitrine d'un magasin, dans l'autobus quelqu'un lui a cédé sa place. C'était la première fois. Il s'est alors rendu compte qu'il avait « vraiment » changé, sans qu'il puisse mettre ce changement sur le compte d'une fatigue passagère ou de la maladie.

Lorsqu'il était encore en activité professionnelle, Monsieur A. ingénieur, 68 ans au moment de l'entretien, s'était aperçu que « dans les jeux électroniques avec les secrétaires, il était devenu beaucoup moins habile qu'autrefois ». Mais c'est après la retraite que la réalité de son vieillissement s'est peu à peu imposée à lui. Un matin il a découvert qu'il avait des cheveux blancs, une autre fois qu'il ressentait une plus grande fatigue après l'effort, qu'il était plus lent à faire les choses. « Quand je faisais la cuisine, je ne me rendais pas compte du temps qui passait, puis soudain je sursautais, déjà cette heure là ! Dans la salle de bains les doigts de pied à essuyer, c'était devenu moins évident ». Il a été surpris de voir sa cuisse décharnée dans le miroir. A chaque fois c'était une découverte désagréable. Il s'est alors rappelé le choc de son père, un ancien maçon resté très actif après sa retraite, le jour où il s'est aperçu qu'il ne pouvait plus porter les sacs de 50 kg de ciment.

Madame M., 68 ans, responsable d'une association de formation, a pris conscience qu'elle avançait en âge en voyant grandir ses petits enfants.

« Les enfants sont des marqueurs du temps, au début ils ne marchent pas, puis ils marchent, ils parlent, il suffit de les regarder pour se rendre compte que le temps avance. Et ils n'hésitent pas à vous faire part de ce qui les surprend « Grand-mère, tu as la peau un peu fripée », oui c'est vrai ils avaient raison. Dans la rue, ils me disent de faire attention. »

Ce sont souvent le regard et les comportements des autres qui alertent du changement qu'on tarde à percevoir. Madame S., ancien cadre administratif, 77 ans, tient les propos suivants :

« On est étonné par quelque chose que les autres ont remarqué depuis longtemps sans oser nous en parler, mais en nous le faisant sentir. A 77 ans on vous considère vite comme une personne âgée. Sur le plan familial les petits enfants n'ont plus besoin de vous. A la gymnastique à midi, les plus jeunes arrivent et repartent à toute vitesse, nous les anciens on a le temps, on reste pour bavarder. »

Le corps rappelle la réalité du vieillissement. Les signes qu'il adresse sont renforcés par des facteurs psychologiques ou des événements familiaux, si bien que la sensation d'avoir vieilli survient à des âges différents.

« Jusqu'à 80 ans, dit Monsieur M. cadre administratif, qui en avait trois de plus, je ne me sentais pas concerné par la vieillesse. Depuis trois ans je suis obligé d'y penser. L'an dernier j'ai eu des problèmes d'intestin, des lombalgies, et je m'aperçois que la mémoire flanche. »

« Au début de ma retraite, poursuit un autre participant du même groupe de réflexion, ancien comptable, je ne me sentais pas appartenir au troisième âge. C'est maintenant à 72 ans que je sens la vieillesse. Des ennuis de santé, une fatigue, des pertes de mémoire, je ne me souviens plus des choses récentes. Avant j'étais un peu dépressif, mais maintenant j'accuse plus le coup. Ma vie professionnelle n'a pas été ce que j'aurais voulu vivre profondément. Ça a laissé des traces, ça m'a fait quelque chose quelque part. »

« Je sens mes capacités physiques qui vont en diminuant, observe Madame L., 62 ans, une fatigue plus grande. Mon mari, à la retraite depuis peu, est de retour à la maison, c'est un événement. On a été aussi touché par les deuils successifs, dans les phratries des deux côtés, année après année. C'est

beaucoup d'événements qu'il faut assumer à la fois, un passage difficile. On a su qu'on était entré dans le vieillissement. »

Dans le cas de Madame O., c'est l'arrivée d'une lettre de l'intendant de l'université où elle assurait des vacances, mentionnant le fait qu'elle avait atteint un âge qui ne lui permettait plus d'être rétribuée qui lui a fait soudain découvrir la réalité de celui-ci.

« L'an dernier je me suis arrêtée comme chaque matin devant les boîtes à lettres pour prendre mon courrier. Une lettre circulaire de l'intendant de l'université m'annonçait que, vu que je venais d'avoir 65 ans, je ne serai plus payée en vacances et donc que je ne pouvais plus assurer mes cours. Je m'apprêtais à sortir pour aller à mon cours de danse et j'ai repris ma marche. En descendant du trottoir devant mon immeuble je suis tombée à cause d'un bout de moquette destiné à arrêter l'eau du caniveau. Ah oui j'avais 65 ans, et une partie de ce qui me plaisait s'arrêtait brusquement. Ce jour-là, je ne suis pas allée danser. J'ai ressenti soudain une fatigue, une vraie, j'ai pensé que je devais ralentir, me ménager. J'étais passée subitement de l'autre côté. Ce serait mieux de rester chez moi, me suis-je dit, et de penser à ce qui m'arrivait, de cesser de courir et de passer à quelque chose de plus doux. En descendant brutalement du trottoir j'étais aussi tombée de mon nuage. »

L'impact de l'accident de santé

Les réflexions qui viennent d'être rapportées font partie des conversations ordinaires. Elles sont énoncées au détour d'une conversation, comme pour exorciser ce qu'elles annoncent, et recevoir en retour des réassurances. Des auteurs comme Simone de Beauvoir ou Michel Leiris, leur ont donné une légitimité. Mais il est des événements qui rappellent d'une façon beaucoup plus directe et brutale l'inscription de la personne dans un temps irréversible. Madame S. a eu vers 45 ans, un problème de santé qui a fait surgir dans son esprit l'idée que sa vie pouvait s'arrêter bien avant l'échéance normale.

« Il y a plus de trente ans, j'ai eu un cancer dont je n'ai pas souffert mais qui m'a angoissé. La nuit on se réveille, on a peur. Je m'en suis sortie, je suis toujours là (en vie), mais cette expérience a changé pour toujours ma représentation de l'existence. »

Une perception de soi en décalage avec son âge officiel

Conséquence de la transition démographique et du retard des mentalités à la prendre en compte, manifestation de la distance existant entre les représentations sociales et l'expérience subjective du temps, tel qu'il est vécu aujourd'hui, une partie des personnes de nos échantillons ont observé qu'elles ne se sentaient pas en adéquation avec leur âge officiel. ⁽³⁾

« Quand je parle de mon âge, c'est un peu comme si je parlais de quelqu'un d'autre. » Nous dira Madame R., 76 ans au moment de l'entretien. Elle a travaillé dès l'âge de 14 ans, d'abord comme bonne à tout faire chez des métayers dans une ferme en Bretagne, puis comme commerçante. Mariée en 1952, à 22 ans, elle et son mari ont déménagé en 1960 dans une ville de la banlieue Est de Paris, pour tenir une boutique de quartier. « Le travail était pénible. Il fallait porter de lourdes charges, être debout de 4 h du matin jusqu'à 23 h avec deux heures de repos à midi. »

Lorsque son mari décède en 1974, elle a 43 ans, et continue de travailler jusqu'en 1991, année où elle a été déclarée inapte au travail. Madame R. a une prothèse au genou, des difficultés de locomotion, son chiropracteur lui a prédit que, compte tenu de l'état de ses hanches, elle sera

bientôt dans un fauteuil roulant, elle souffre aussi d'un problème cardiaque et d'une dégénérescence de la rétine. Ses problèmes de santé ne l'empêchent pas de conduire sa voiture, de faire de la bicyclette, de sortir. Dans sa jeunesse elle a beaucoup fréquenté les bals au bord de l'eau, aimait aller sur les autos tamponneuses, a appris à faire du vélo. Par rapport à son métier elle appréciait surtout les échanges avec les clients.

« Le commerce c'est un endroit où les gens quand ils ont des problèmes, ils vous racontent leurs misères. On leur remonte le moral. Ils m'ont dit qu'allons-nous devenir si vous fermez ? je leur ai répondu, je vous remonterai le moral chez moi. Les clients venaient à ma boutique surtout pour se rencontrer. Il n'y avait que 85 m² mais ça papotait. Il y en avait même devant la boutique, des clients qui restaient après avoir fait leurs courses, qui s'attardaient sur le trottoir. Ils continuaient à raconter leurs petites affaires. Et puis il y avait des gens qui avaient de la peine. Si vous aimez les gens, ils vous aiment, mais il y a aussi des teigneux sur terre. »

En compensation de la vie relationnelle qu'elle a perdue, Madame R. est inscrite à quatre cercles de loisirs, joue aux cartes, aux mots fléchés, va danser avec ses amies dans une guinguette¹ au bord de la Marne où une de ses nièces est accordéoniste. Elle habite le sous-sol de son pavillon, qu'elle a loué pour avoir un complément de revenu et se plaint du froid. Mais l'idée de déménager en foyer logement lui semble incongrue. « Venir ici ? Ce n'est pas mon genre. Je suis trop jeune, ce n'est pas de mon âge. Avec mes amies on sort beaucoup, on s'amuse bien, on se marre. Ici on serait enfermées »

Madame S. 82 ans, sans profession est étonnée, et même embarrassée, de se sentir plus jeune que son âge. Elle se présente comme une mère de famille comblée avec ses trois enfants, ses huit petits enfants et deux arrières petits enfants. Le décès de son mari en 1996, qui a été longtemps maire de sa commune, a été une épreuve qui l'a obligée à découvrir « une indépendance qu'elle ne souhaitait pas du tout ». Présidente du club des retraités de la ville, il lui a fallu annoncer aux adhérents, 15 jours après le décès de son époux, le programme des voyages de l'année, « ça a été une épreuve terrible mais salutaire. » Il lui arrive parfois de penser que compte tenu de son âge elle devrait renoncer à son poste de présidente. « Quand même il allait falloir être raisonnable se dit-elle. » A 80 ans, l'ancien président du club et sa femme, n'arrivaient plus à tenir leur place, « ils étaient tous les deux complètement anéantis ». Une dame rencontrée au marché s'est d'ailleurs exclamée : « Ben alors vous êtes toujours présidente du cercle ? Ah qu'est ce que ça doit être dur ! ».

Madame S. ne craint pas de prendre des décisions difficiles, « elle a l'habitude de tailler dans le vif ». Elle estime que « Tout ce qu'on veut et décide soi-même est moins difficile que si c'est subit. » Après le décès de son mari elle a choisi de laisser sa maison à l'un de ses enfants et s'est installée dans un appartement du centre ville. En prévision des années futures, elle fréquente depuis un an un atelier de peinture sur porcelaine près de chez elle. « Quand j'y suis, je ne pense plus à rien ». En même temps elle se sent toujours dynamique, est satisfaite de son rôle à l'association des retraités. Ne pouvant penser sans angoisse à la fin de ses activités, elle a du mal à imaginer que son âge puisse être un critère suffisant pour l'obliger à y renoncer.

¹ Les guinguettes, de guinguet, ou ginguet, vin parisien, et du verbe guigner ou gigner, sauter. Elles s'installent vers 1860 en bordure de Seine et de Marne et attirent beaucoup de monde. Voir l'article de Francis Gouge « *Chez Gégène, Mimi La Sardine, les guinguettes sont en péril* » Le Monde du 3 juin 2008,

Madame G., graphologue de profession, a 83 ans au moment de son inscription à une session Parcours de vie. Elle arrive essoufflée, le matin de la 2^e journée. Au moment du tour de table inaugurant la journée, voici sa réflexion :

« Je me suis surprise ce matin d'avoir peur d'être en retard, « qu'est ce que tu as à courir comme ça ? » C'est bizarre qu'à mon âge je fasse encore plein d'activités qui m'intéressent, mon agacement, dans les groupes auxquels je participe, avec toutes ces petites jeunes autour de moi. Je me demande : qu'est ce que je viens faire là-dedans ? Est-ce toujours ma place ? Puis je me rassure : Tu as beaucoup de chance, tant mieux, le temps que cela dure. Si on ne me fiche pas à la porte, c'est que j'ai encore quelque chose à dire. »

« J'ai peur de l'avenir, si je peux *rester* encore un peu, je le ferai volontiers. Mes deux filles et mes deux fils, ils me prennent pour un peu piquée, s'ils savaient tout ce que je fais, mais je le leur cache, pas tellement à mes filles, elles sont d'accord. J'ai l'impression parfois d'être une tricheuse, d'émarger à des trucs qui ne sont plus pour moi. Mais ces deux hommes que j'ai là (mes fils de 57 et de 55 ans), ils ont des femmes raisonnables, (pas comme moi). Je ne me sens pas en position très stable, le sentiment de trébucher, mais je détesterais que ça s'arrête, la grand-mère qu'on vient voir. Mon mari m'a toujours poussé à faire des choses. A la cafétéria (à midi), on nous appelle les da-dames. »

Fêter l'anniversaire de ses 80 ans

La notion d'âge situe l'écoulement du temps personnel au carrefour de trois temporalités : une mesure objective, scientifique du temps, une vision sociale de celui-ci, le sentiment d'exister. Même si on assiste à une déconstruction des temps sociaux, « au-delà de la fragmentation des temps de travail, nous assistons à un enchevêtrement des différents temps sociaux sur tout le parcours des âges. » écrit Anne-Marie Guillemard (**Guillemard** 2010, p.292), les représentations symboliques attribuées aux différents âges exercent toujours une influence sur l'image de soi et sur ses relations aux autres. Passé le temps où l'on a hâte de grandir, le désagrément d'avoir un an de plus à chaque anniversaire est compensé par les preuves d'affection qu'on reçoit ce jour-là. Le lendemain, les exigences familiales et professionnelles accaparent à nouveau l'attention. Mais arrive un temps où l'on est rattrapé par son âge. 60 ans était, il y a encore peu, celui de la fin officielle de la vie professionnelle, et de l'entrée dans la vieillesse. Vient ensuite 70 puis 80 ans (**Puijalon** 2007-2 p. 62). Compte tenu des représentations symboliques rassemblées autour de lui au cours des siècles, l'âge de 80 ans occupe dans l'imaginaire, social et individuel, une place particulière. Madame F. ancienne cadre soignant, a franchi en 2005 le cap des 80 ans.

« Avant les dizaines ça m'était égal. Mais lorsque j'ai atteint 70 ans je me suis dit « oh là là ! la prochaine dizaine c'est 80 ans. J'ai ressenti alors quelque chose qui m'a bousculé. Mon anniversaire je pensais que ce serait un mauvais moment à passer, ça me paraissait énorme. J'ai longtemps hésité. J'avais peur qu'il soit un peu comme l'enterrement de ce que j'avais été et de ce que j'étais. Mais dans ma famille nous sommes au moins deux cents à partir de mes parents, plus même si on compte les filleuls et puis il y a tous les amis. Ils ne m'ont pas demandé mon avis. Ils se sont concertés et ont préparé la fête sans moi, en secret. »

L'idée d'avoir à fêter son anniversaire a été perçue dans un premier temps par Madame F., comme le dévoilement de quelque chose de honteux, le signe de sa progression vers l'échéance finale, et elle n'était pas enthousiaste à l'idée de devoir le fêter. Le jour venu, la présence de plusieurs générations, les phrases prononcées, lui ont fait découvrir des significations de l'évènement très différentes de celles qu'elle redoutait.

« La fête a été une grande réussite, elle m'a fait du bien. C'était une révélation de voir que des liens tissés depuis ma jeunesse existaient toujours. J'étais heureuse d'être encore en relation avec tant de monde. J'ai découvert aussi que ça aidait les jeunes à se situer dans le temps et de croire dans la durée, dans la valeur de la relation. Ça les aidait de voir que les liens qu'ils avaient tissés avec nous tout au long de ces années perduraient. J'ai eu alors l'impression de quelque chose d'important, qu'on est toujours en vie et que l'on ne sert pas à rien. »

Les deux étapes de la réflexion de Madame F. illustrent aussi la coexistence dans la culture contemporaine, et donc dans les esprits, de deux lectures différentes du temps humain, qui à l'approche des dernières années de vie, refont surface et expliquent son changement d'attitude. L'une influencée par les concepts d'origine chrétienne de rupture et de conversion, privilégie les années situées entre la naissance et le décès, l'autonomie de l'individu par rapport au passé. La seconde d'origine juive, considère l'existence individuelle comme un maillon d'un ensemble plus large, la resitue dans la chaîne des générations.

« La succession des générations a constitué de façon universelle un repère temporel pour appréhender la longue durée... (Alors que) la conception chrétienne du temps, tout en étant l'héritière de cette vision biblique de l'histoire... ne se réfère pas au repère générationnel... Le temps historique se caractérise dans la philosophie juive, par la continuité et la progression rendues possibles par le pacte des générations solidaires de l'alliance conçue dans le désert, pour l'institution de la loi morale. » (Attias-Donfut 1996 p. 58 et 59)

Sentiment de finitude et nouvelle représentation de l'existence

Tout en se sentant plus dynamique et en meilleure santé qu'autrefois au même âge, il est difficile aux membres de ces générations de faire abstraction du découpage social du temps. Il leur est tout autant difficile de faire face aux messages intérieurs rappelant leur inscription dans un temps limité. L'idée de la mort marque de son empreinte la pensée et les comportements des individus bien avant qu'elle ne survienne. Après une période d'expansion de ses capacités et de relative insouciance par rapport à l'écoulement du temps, arrive un moment, aux alentours de la soixantaine, plus tôt pour les uns, plus tard pour les autres, conséquence des changements externes et internes éprouvés, où chacun doit faire face à la crise existentielle que constitue l'irruption du sentiment de finitude dans la conscience ⁽⁴⁾. L'individu se rend alors compte qu'il ne dispose que d'un nombre limité d'années avant d'avoir à affronter la réalité du grand âge et la perspective de la mort.

« La mort- du moins au niveau conscient – n'est plus une idée en général ou la perte de quelqu'un d'autre ; elle devient une affaire personnelle, sa propre mort, le fait d'être soi-même réellement et vraiment mortel. » (Jaques E. 1965) ¹

Découvrir qu'on est soumis à une temporalité limitée², qu'on avait jusque là réussi à ignorer est un choc pour l'esprit. On regarde autrement les aînés cheminer avec leur canne, on lit avec

¹ **Jaques E.** 1965 "Death and the Midlife Crisis", *International Journal of Psychoanalysis*
Voir aussi le texte de Jaques E., dans Kaes R. et al, « Crise, rupture et dépassement », Dunod

² « Bornée par un commencement et par une fin, c'est-à-dire par les deux événements suprêmes de l'apparition et de la disparition dans le monde, cette vie suit un mouvement strictement linéaire, causé par le même moteur biologique qui anime tous les vivants et qui conserve perpétuellement le mouvement cyclique naturel. » **Arendt H.** 1961, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Levy p. 143

un nouvel intérêt le chapitre sur la longévité des espèces dans les livres de biologie. Cette prise de conscience est à l'origine d'une transformation du rapport à soi-même et au monde.

Les réactions face à la prise de conscience de la finitude de l'existence

Pour l'établissement d'une typologie des attitudes, et la représentation de ses années futures, je suis redevable aux participants des sessions *Parcours de vie*, et de l'atelier *Spiritualité et avancée en âge*, programmés à Bretonneau ainsi qu'à un groupe d'une douzaine de résidents du foyer logement de Lagny/Marne et d'habitants de cette ville, qui après avoir été reçus en entretien lors de la première phase de l'étude, se sont inscrits aux journées de regroupement, organisées chaque année depuis 2006 dans le foyer logement de cette ville, et dont l'âge se situait entre 60 et 80 ans en 2006. L'originalité du dispositif venait de la présence, dans ce groupe, de résidents du foyer-logement et de personnes vivant à leur domicile, contribuant ainsi à renforcer ou à établir des liens entre eux. Leurs professions se situaient dans le secteur sanitaire et social, ou celui de l'entreprise. Tous avaient fait plusieurs années d'étude après le baccalauréat. Pour des raisons de confidentialité, il n'en est pas fait toujours mention après chacune des citations présentées.

Les réactions couvrent une large palette, avec à un extrême, la fuite dans le déni et le repli sur soi, et à l'autre, la volonté de faire face, d'utiliser le temps qui leur reste pour murir, avancer, découvrir. A l'inverse des attitudes de repli et d'abstention, de nombreux témoignages exprimés lors des sessions, vont dans le sens d'un désir de tirer profit du temps dont on dispose, de prendre des initiatives, d'aller vers les autres. Les personnes qui en sont les auteurs, ont vécu des épreuves, ont pour la plupart dépassé 75 ans. La découverte de leur inscription dans un temps fini pousse certains à trier, donner, jeter, mais aussi à conserver des objets, des lettres, des photos, d'autres à renoncer à des activités jugées secondaires, à un retour sur leur passé, à écrire à leurs descendants, à se centrer sur qui est important pour eux et à élaguer le superflu.

La négation de la réalité de l'emprise du temps

L'idée que la vieillesse « c'est dans la tête », incite certains à continuer à mener leur existence antérieure, à prendre des risques, à « oublier » leur condition de mortel, à défier leur destin. Les recommandations de bon sens sont sans effet sur une conviction aussi profondément ancrée dans l'inconscient¹. Le nombre élevé d'admissions de sujets âgés aux urgences hospitalières à la suite de chutes, d'accidents domestiques, d'imprudences, montre la puissance des pulsions de vie qui incitent chacun à « oublier » sa condition de mortel, à défier son destin. Les recommandations de bon sens sont sans effet et plusieurs confrontations avec le réel sont nécessaires avant de consentir à accepter l'inéluctable.

¹ « Dans l'inconscient chacun de nous est persuadé de son immortalité » **S. Freud**, « Considérations sur la guerre et sur la mort, partie II : Notre attitude par rapport à la mort » The Standard edition of the complete psychological works of Sigmund Freud, The Hogarth Press London, 1957 vol. XIV p. 288

Se replier en espérant que le temps va vous oublier

Vivre son existence dans un lieu familier et dans un temps rythmé par les habitudes que rien ne vient perturber. Se réfugier derrière les murs de sa maison, avec ses tapis, les rideaux, les objets accumulés, et dans une attitude d'abstention de contact et de relation avec les autres, sont autant de manifestations du désir d'échapper au temps qui passe, du souhait que rien ne vienne perturber un équilibre de vie auquel on se raccroche.

Accepter le passage à une nouvelle phase de l'existence

Madame M, 83 ans, participante d'une session parcours de vie :

« Mon âge légal m'a entraîné à considérer la vieillesse comme une partie de l'existence, Je me sens plus riche, plus libre de pensée et de paroles que dans les autres âges de la vie, plus libre qu'entre 12 et 22 ans. Je ne me sens pas radicalement changée, mais plutôt enrichie par mes expériences. Mon moi d'avant n'a pas vraiment disparu, mes aspirations ne sont pas très différentes, je continue de m'étonner du plaisir de ce qui m'arrive, je regrette de ne pas l'avoir compris avant ; j'aurais aimé le faire savoir, mais je pensais que ce n'était pas à moi de le dire, ça, ils (mes enfants) ne le comprendraient pas. »

S'adapter

« Mon mari qui a travaillé jusqu'à trente ans dans une ferme en Bretagne avant de faire des études d'infirmier a aujourd'hui des problèmes de santé. Il nous faut changer nos plans, savoir renoncer à une fête, un voyage, à des activités auxquelles on tient. »

Découvrir qu'un temps limité peut être un moteur de vie

Madame T. ancienne soignante, très engagée dans la vie associative.

« Je craignais que tout ce temps ne soit un temps stérile, celui qui précède la mort. Mais maintenant que j'y suis engagée j'ai découvert qu'il y a une vie quand même, une vraie vie, c'est par étape qu'il faut s'y engager. En ce qui me concerne je suis rentrée dans une période de réflexion. »

Ce qui amènera une participante du même groupe à observer que « le malheur n'est pas de s'apercevoir qu'on vieillit, c'est de ne pas s'en rendre compte plus tôt et de perdre ainsi du temps avant de commencer à vivre. »

Se centrer sur ce qui est important pour soi

« Au fur et à mesure de mon avancée en âge je me focalise de plus en plus sur l'essentiel. J'ai des exigences croissantes d'approfondissement, d'intériorité, de sérieux. »

« A 80 ans j'aborde une partie de ma vie qui est peut-être la plus difficile, il faut que je l'aborde bien. L'horizon de la mort se profile. Je ne veux pas perdre cette tranche de vie qui me reste. C'est l'ultime moment où on peut vivre en pleine vérité, en profondeur. Cela doit nous conduire à être plus dans la vérité de ce que l'on pense, à vivre d'une façon plus directe et plus simple le rapport aux autres. »

« Les épreuves nous font distinguer l'essentiel du reste. Les aléas et les accidents de la vie, à commencer par les accidents de santé de son conjoint ou les siens propres, obligent à distinguer l'accessoire du principal. Il faut être prêt à envisager le pire tout en restant disponible, utile, à l'écoute de ses proches. »

Ne pas reporter à plus tard

La prise de conscience de cette réalité libère une énergie nouvelle, comme si délivré de l'angoisse, le sujet avait franchi une étape, avait plus de facilité pour décider ce qu'il voulait faire de son temps. Tel voyage il ne faut plus le retarder, telle personne qui a compté dans sa vie, il est temps de l'appeler, telle activité par contre il est sage d'y renoncer.

De là cet état d'esprit qui pousse à trier, donner, jeter, conserver, d'autres à mettre un terme à des activités jugées secondaires, à un retour sur leur passé, à écrire à leurs descendants.

Aller vers les autres

« Il y a des gens qui ont plus de facilité que d'autres à nouer des liens, à faire le premier pas. »

« On fait trop facilement un tri dans nos relations, écartant les personnes avec lesquelles on pense n'avoir aucune affinité, jugeant trop rapidement qu'on n'a rien à se dire, que cela ne vaut même pas la peine d'essayer. Or avec toute personne ça vaut la peine. On est souvent surpris, il ne faut pas renoncer. Il faut écouter la plainte des anciens, être attentif à ce qu'elle signifie ; s'efforcer d'être en vérité avec eux et ne pas se contenter d'être « gentil » comme on l'observe trop souvent. Prendre au sérieux chacun dans ce qu'il est et aller au-delà de la première impression. »

« Avec les jeunes c'est la même chose, on pense que ce qu'on a à leur dire ne les intéressera pas et qu'ils n'ont rien à nous apprendre. Chaque être humain est comme un livre qui ne demande qu'à s'ouvrir, à condition qu'un lecteur se présente, accepte de tourner les pages, s'intéresse à ce qui s'y trouve. »

Donner du sens à ce qu'on fait

« Ma priorité est de jouir du présent, d'apprécier les choses, le spectacle de la nature, les relations aux autres dans la simplicité du quotidien, de ne pas faire semblant. Je ne veux plus reporter à plus tard, masquer ma pensée mais exister vraiment. Je veux me centrer sur l'essentiel, être en vérité, oser dire ce que je pense, le faire sans démagogie, ne pas me défigurer, au risque de la rupture. »

Commentaire

La prise de conscience de son inscription dans un temps limité, a été présentée par les participants de ces groupes, comme un passage à une autre perception de son temps, qui pouvait être une source d'inquiétude et de repli ou à l'inverse libérer une énergie nouvelle. Comme si l'individu, après un temps de désarroi et de doute, lorsqu'il avait réussi, sur le plan mental, à apprivoiser l'idée de sa finitude, attachait un nouveau prix au temps limité, donc précieux, dont il disposait.

Représentations et attentes par rapport aux années futures

« Quand je serai très vieille, si je dois aller dans une maison de retraite, je veux pouvoir ouvrir la fenêtre. »

« Je pense à la mort tous les jours, mais ça ne m'empêche pas de dormir. » ¹

Conséquence de l'impact des représentations sociales sur les esprits, c'est une question à laquelle les personnes interrogées ont eu, dans un premier temps, du mal à répondre, en disant qu'elles préféreraient ne pas y penser, qu'elles se focalisaient sur le présent sans trop se soucier des années ultérieures.

« La vieillesse, c'est pour moi les dernières années, me les représenter, c'est impossible. » annonce Madame L. âgée de 86 ans lors d'un atelier de réflexion intitulé *Spiritualité et avancée en âge*, une réflexion que sa voisine Madame M., de deux ans plus jeune, complète en précisant :

« Mes années de vie futures ce qu'elles seront, je ne sais pas. On ira tous en maison de retraite, mais je n'ai pas envie de savoir. Il y a tant de vies qui tombent comme ça. Pour l'instant ça va. Tant qu'on a son autonomie, la vieillesse ne fait pas trop peur. J'ai une maladie qui est jugulée, je peux l'oublier par moment, ce qui me permet de profiter un peu de la vie. »

« Tant que mes articulations sont bonnes, que je ne perds pas la tête, tant que je peux planter des arbres, des fleurs. Ça ira. J'ai un petit bâtiment de ferme dans le Limousin. » ²

Ce n'est que dans une phase ultérieure de la session, lorsque le climat du groupe est plus propice à la réflexion, que sont exprimées d'autres idées à propos de ses années futures comme la crainte d'avoir des soucis de santé, de ne plus pouvoir se déplacer, de souffrir d'une maladie grave, de perdre la tête, que les derniers temps soient difficiles, de se trouver isolé.

« On est angoissé pour l'avenir. Moi j'ai peur de la solitude, c'est comme une exclusion de la vie. Le jour où je me retrouverai toute seule, j'irai en maison de retraite, même au risque d'embêter les autres. »

Revient dans les propos la hantise d'être mis à l'écart, de n'avoir personne avec qui échanger, d'avoir des difficultés à se faire comprendre, d'être un parmi les autres mais ignoré, comme ces personnes que l'on voit dans les centres de long séjour ou les maisons de retraite dont la parole hésitante n'est plus reçue, reste dans le vide, comme le souligne une participante à une session, Madame S. 72 ans, bénévole dans une association qui rend visite à des personnes hospitalisées.

« Ce qui est insupportable, ce sont les hommes et les femmes que je côtoie ici à l'hôpital qui ne sont pas vraiment écoutés, pas compris. Tout le monde passe devant eux en leur disant : oui ! oui ! oui ! et en pensant « Celle-là elle radote », quand ils entendent ces oui ! oui ! oui ! ça doit être très difficile. Il faut s'arrêter, prendre le temps de les écouter, capter leur regard, être attentif, ne pas faire semblant, veiller à ce qu'on leur dit. »

¹ Paroles de Madame C. 84 ans lors d'une session parcours de vie, et de Monsieur J. 86 ans résident d'un foyer logement de Seine et Marne.

² Cf. Sophie Besson, « Bonheur et figures du temps en maison de retraite : un éclairage philosophique » dans *Le bien-être de la personne âgée en institution*, sous la direction d'Eliane Christen- Gueillsaz , éditions Seli Arslan, Paris 2008 p. 23 et suivantes

De tous les maux, l'accident vasculaire cérébral et surtout la pathologie d'Alzheimer, sont le plus fréquemment cités et redoutés. Etre frappé par cette dernière maladie est aux yeux des membres de ces générations une déchéance, le pire malheur qui puisse leur arriver.

« Etre atteint de « ça », signifie qu'on est privé de conscience, mis à nu, désapproprié des attributs essentiels, désinvesti de ce qui fait qu'on est un être humain, de ce qui est au cœur, essentiel au maintien de sa dignité. »

« Le pire pour moi, quand j'y pense, c'est de ne plus avoir ma tête. Ne plus avoir mes jambes c'est moins grave, j'ai bien marché, j'ai bien couru pour les années ou je ne pourrai plus. Il faut un temps pour tout. Mais perdre la tête, ça c'est terrible. » Réflexion de Madame C. 72 ans, célibataire, architecte d'intérieur à la retraite.

Quant à la représentation de la phase ultime de leur existence, elle est influencée par ce qu'en montrent les médias et d'abord par la façon dont leurs parents l'ont vécue. La perception est sombre lorsque la personne a gardé le souvenir d'une fin de vie marquée par un état de santé délabré, un acharnement thérapeutique, le sentiment que son parent a été mal accompagné, qu'il a souffert.

« La vieillesse, on l'a connue chez nous et on n'est pas rassuré, c'était lourd pour l'entourage, certaines humiliations ont été difficiles à supporter, la douleur a été mal prise en compte. »

« Maman à 91 ans ne pouvait plus marcher. C'est elle qui nous a fait découvrir comment ça se passe quand on vieillit. »

« Autour de moi, les miens ne sont pas partis facilement et ils ont beaucoup souffert. Je ne voudrais pas finir ma vie en laissant aux yeux des autres l'image de quelqu'un d'incapable. »

« J'ai accompagné mes parents pendant vingt cinq ans, et il y a eu six mois difficiles. J'ai une angoisse folle par rapport au futur car je le rapproche de ce que j'ai vécu avec ma mère. Elle ne pouvait plus exprimer ses attentes, nous communiquer sa douleur, et nous ne savions plus comment l'aider. »

La perception de la fin de vie est plus sereine lorsque « les choses » se sont passées vite et que son père ou sa mère n'a pas souffert. La manière dont ils appréhendent leur propre fin dépend aussi de l'accompagnement de leur conjoint, s'il est décédé ou, lorsque c'est le cas, de leurs propres soucis de santé.

Activités poursuivies

Tout en tenant compte de leur âge, les membres de ces groupes cherchent à rester actifs, en bonne santé, à maintenir des liens avec leur entourage. Une participante résume ainsi son projet :

« Je fais marcher ma tête, je suis des cours à l'université ouverte, je rencontre des gens variés. J'ai toujours envie d'élargir mes connaissances. De rencontrer des gens qui m'apportent. Je pense à mes conversations avec le vieux paysan qui habite dans la maison à côté de la mienne. Il exprime une sagesse avec des mots de rien du tout. »

Une autre :

« J'aime lire, suivre des conférences, apprendre, je ne voudrai pas mourir idiote. Je me documente sur la réfection des vieux tapis. J'aime le cinéma, le théâtre, je lis plusieurs journaux pour me faire une opinion. A la télé, je regarde les reportages sur les maladies du temps de la vieillesse. Je souhaite aller voir ailleurs comment ça se passe. Savoir comment continuer à apprendre, être en phase avec la vie du moment, faire la part des choses. Je veux être bien pour pouvoir m'y préparer. Mais je ne veux pas savoir la manière dont je vais « partir », même si j'aimerais partir sans crier gare. »

Parler de la mort et s'y préparer

Par ailleurs, certaines personnes s'informent et en parlent avec leur entourage. Il y a une fin de vie c'est une réalité à laquelle on ne peut échapper « *Je m'informe auprès de ma caisse de retraite, je m'inspire d'exemples autour de moi* ».

« Avec mon mari on a parlé ensemble de notre fin et de ce qu'il faut faire pour notre fils. On a tout préparé pour ne pas être une charge, ni sur un plan affectif, ni sur un plan matériel. Les derniers instants on souhaite les passer dans une maison de soins palliatifs, nous ne souhaitons pas d'acharnement thérapeutique. Tout est prêt. Tout est payé. Mon fils sait où tout est écrit. Il voudrait que nous venions vivre près de lui, mais pas question, c'est ici que nous avons nos activités et nos relations. »

Si une telle attitude suscite de l'intérêt, voire de l'admiration, elle n'est pas fréquente, se distingue de celle de la majorité des participants des sessions qui n'osent pas, ou s'abstiennent de l'adopter. Dans beaucoup de familles, exprimer ses souhaits par rapport à la mort n'est pas facile.

Il y a des démarches que l'on retarde comme parler de sa mort à ses proches.

« J'aimerais faire un testament. Je voudrais commencer à l'écrire pour ensuite le corriger. Mais j'ai une difficulté à mettre des mots sur ces choses, à mettre des mots sur là où j'en suis dans la vie, sur mes souhaits quand sera venu le dernier moment et sur ce que j'ai envie de laisser derrière moi. »

« On n'en parle pas dans la famille, ils ne comprendraient pas, ce qui fait que j'ai des difficultés à dire ce que j'aimerais lorsque je perdrai mon autonomie et que la mort sera proche. J'ai peur d'avoir à affronter un désaccord. Il m'est tout autant difficile d'expliquer aux miens pourquoi je suis attachée à certains objets, à ma peinture par exemple, même si elle prend de la place. Risquer d'être en conflit, c'est une chose terrible pour moi. »

« Certaines décisions sont difficiles, par exemple déménager. Nous retardons l'échéance en comparant notre cas à celui de nos voisines. Quand je pense à la mort je me demande ce qui va m'arriver. J'ai la crainte de l'inconnu, peur de ce qui la précède. J'ai vu quelqu'un en souffrance énorme pendant plusieurs années. J'ai une crainte aussi par rapport à mon mari, de le voir malade, de le voir mourir. Je n'ai pas envie qu'il parte avant moi, ni de partir avant lui. Le problème c'est comment faire, oui j'ai peur de la mort. La mort subite c'est atroce. Je ne la souhaite à personne. Avant de mourir, j'ai envie de dire au revoir à ceux que j'aime. Je n'ai pas peur de lire des textes qui m'aident à bien vivre cette phase de mon existence, à réfléchir à ce qui va m'arriver ; ils me font faire une certaine conversion, ils me nourrissent »

Quel souvenir laisser derrière soi ?

Les personnes sont soucieuses de laisser un bon souvenir et pas de trop désordre.

« J'aimerais qu'on jette sur moi un regard bienveillant, qu'on ait une appréciation juste de ce que j'ai été et fait de mon parcours de vie. De tout ce que je n'ai pas fait aussi, notamment pour les autres. Ce que je crains le plus ce sont les reproches après coup sur mon manque d'attention, sur ce que je n'ai pas fait pour les miens. Quand on vit éloigné les uns des autres, qu'on n'est pas en permanence en lien, il est difficile de se connecter au bon moment, de savoir quand un proche ou un ami a besoin qu'on lui fasse signe, d'un soutien. »

D'autres estiment prioritaire de régler les formalités, d'organiser leurs obsèques tant qu'ils sont vivants, ont le souci de ne pas confier aux autres le soin de mettre de l'ordre dans leurs affaires après leur mort, de ne pas non plus dévoiler des secrets, des lettres et des confidences qu'elles souhaitent soustraire au regard des autres.

« Pour le moment, je trie, je range, je jette, comme si j'allais mourir dans deux ans. Je ne veux pas laisser les choses en vrac. Je ne veux pas laisser à mes sœurs et neveux des tâches pénibles à faire. Ce qui est vraiment personnel sera jeté. Pas de vieilleries, je n'ai pas envie qu'on vienne après fouiller dans mes affaires et qu'on se dise : « mais qu'est ce que c'est que ce foutoir ? » J'ai envie de balayer continuellement. Je donne, je jette. J'essaye de ranger mes placards, il faut savoir limiter ce qu'on y laisse dedans. C'est tellement pénible de trier derrière les personnes décédées. L'appartement de mes parents, après leur décès, ça a été très difficile d'y mettre de l'ordre. »

Les attentes par rapport aux proches

Elles sont différentes de celles adressées par les générations précédentes aux membres de celles-ci. On relève comme changement principal le souci de ne pas être un poids pour ses descendants, une charge qu'ils auraient trop de difficultés à assumer, le refus de leur demander des soins, une assistance quotidienne en cas de maladie et de recourir à la place à l'aide de professionnels. En contrepartie ils veulent pouvoir bénéficier de leur présence régulière, de leur écoute et de leur disponibilité, de moments de dialogue vrai avec eux.

Les témoignages suivants illustrent ce nouvel état d'esprit :

« Je n'attends pas grand-chose de mon entourage. J'ai accompagné des proches dans des conditions difficiles dont la tante de mon mari. Lui était le seul garçon de la famille. Elle était sa marraine. Comme il a été incapable de l'accompagner jusqu'au bout, je l'ai fait à sa place. Je ne veux pas que mon fils se sente obligé de faire pour moi ce que j'ai fait pour les autres. Pour moi c'était une obligation morale. »

« Rien. Je me prépare à ne rien attendre. J'essaye de m'armer à ne pas attendre de trop. Je souhaite surtout ne pas être un poids pour mes enfants. J'ai eu trop de soucis avec mes parents âgés, je ne voudrais pas imposer la même chose à ma fille. Je ne veux pas l'embarrasser. J'ai accepté que quelqu'un d'autre vienne chez moi pour m'aider à me nourrir, à me laver, une auxiliaire de vie. Je voudrais aussi bien préparer ma fin, mourir dans la dignité. »

Concernant le moment où ils n'iront pas bien, beaucoup attendent des visites, des appels téléphoniques, de la compassion, des temps d'échange et de partage réguliers avec les leurs :

« Mes cousines qui ont perdu leurs maris regrettent de n'avoir pas eu de moment de vraie conversation avec eux avant leur mort. Elles auraient aimé avoir le souvenir de ces temps d'échange. Nous, avec mon père on a pu se dire un tas de choses dans les dernières années avant son décès. Ce sont des souvenirs qui restent. Les anniversaires de mon père on les a fêtés somptueusement. Il avait un joli discours qui lui venait tout naturellement. Il nous a transmis sa sagesse, des règles de vie. Si seulement il avait écrit ce qu'il nous disait. »

Certains ont des espoirs secrets. Il s'agit principalement de femmes nées dans les années 1920-35, qui se sont occupées très tôt de leurs frères et sœurs et du ménage et pour certaines ont occupé un emploi dès l'âge de 14, 15 ans. Les emplois occupés qu'ils soient agricoles, miniers ou industriels, étaient pénibles, les activités domestiques, faire la cuisine, laver, repasser le linge, nettoyer la maison, demandaient du temps. Toute leur vie elles ont attendu le moment de la retraite, considérée comme le temps de la délivrance et du repos. Mais lorsqu'il est arrivé enfin, au lieu de la récompense espérée, de ce qu'elles ont rêvé comme existence, elles se découvrent au fil des ans fatiguées et seules après le décès de leur conjoint. Puis avec les années leur santé s'est détériorée, est venu le temps où elles ne peuvent plus subvenir à leurs besoins. Mais elles ne veulent pas changer leurs habitudes, leur alimentation, leur mode de vie. Elles auraient aimé que leurs enfants les récompensent de tout ce qu'elles ont fait pour eux leur vie durant. Leur souhait secret est d'aller vivre chez leur fille ou leur fils. Mais les enfants ont un autre regard sur leur situation et ne vont pas répondre aux vœux de leurs parents. Ils leur sont toujours attachés, mais ne les considèrent plus comme faisant partie du foyer familial. Ils imaginent une organisation de leur vie prenant en compte la dégradation de leur état de santé et le moment venu un placement en maison de retraite, lorsqu'il s'avère que leur parent ne peut plus rester seul à son domicile. Ce sont des arrangements qui leur permettront de ne pas bouleverser leur propre existence. Ils le font parfois à l'insu de leur parent. Le mensonge par omission existe toujours.

Les souhaits et les appréhensions

Dans leur grande majorité les personnes interrogées aspirent à rester chez elles, la perspective de finir en maison de retraite figure rarement dans leurs projets.

« J'aime mon petit appartement, et souhaite y rester le plus longtemps possible. Dans ma jeunesse j'ai fait huit ans de pensionnat. La télévision qui hurle, j'ai horreur de ça. Avoir toutes les grands-mères sous les yeux dans la grande salle, je n'y tiens pas non plus. Je tiens à ma liberté plus que tout. »

Ce qui fait peur, ce sont les moments difficiles, les maux irrémédiables, les souffrances qu'on a du mal à calmer :

« Personne n'a envie de vivre des années inutiles. Si j'étais dans l'état de ma maman, son mari n'a pas supporté. Je préférerais que ça n'existe pas et plutôt disparaître du jour au lendemain que de vivre des moments comme ceux-là. »

Voici les souhaits adressés par une dame de 92 ans à son entourage

« Je n'aimerais pas être isolée des autres, être mise dans une case, les vieux avec les vieux, les enfants entre eux, les jeunes etc. Je connais une dame qui souhaite que ça ne se voie pas qu'elle a perdu la tête, qu'elle oublie des choses. Elle ne veut pas que les autres se rendent compte de son état. Elle craint de perdre sa dignité. Ce n'est pas parce qu'on a perdu ses capacités qu'on a perdu son être, sa dignité d'être, on a encore des capacités pour aimer, participer, ce sont des signes, des révélateurs d'une intériorité encore présente. Tant que je serai consciente, je souhaite bénéficier de l'écoute de ma famille et des professionnels de la maison de retraite, pouvoir rencontrer des gens. »

« Pour des gens comme nous il faudrait plus d'endroits pour se recycler, pour rester actif, des ateliers d'électricité, de bricolage. Au-delà des pertes successives, je souhaite que cette capacité de retrouver mon intériorité, indispensable pour vivre, demeure, que je continue à m'intéresser aux autres, à rencontrer des personnes. J'ai encore des ponts à faire, des liens à établir entre différents moments de ma vie, des points à éclaircir. La vieillesse est un moment où l'on est le plus disponible pour le faire. Je crains la solitude comme abandon, rien que l'imaginer me rend folle. Mon compagnon j'y pense

souvent, à mes enfants aussi, ce qui me fait le plus peur est la perte des liens. Je souhaite qu'on me dise les choses. Qu'on ne me protège pas de crainte de me peiner, de me fatiguer. Qu'on ne s'imagine pas que je ne peux plus penser, aimer, accepter ce qui est difficile.

Mon souhait est de continuer à m'émerveiller, à sentir, à me battre, qu'il y ait des personnes autour de moi qui m'aident à compenser mes pertes. J'ai été impressionné par la présence au conseil de la vie sociale de notre maison de retraite d'une dame qui après que sa mère soit décédée, est restée pour continuer à participer à la vie de la maison. Elle se souvient des moments vécus avec sa mère.

Il faut y croire, garder un regard confiant. Mes arrières petits enfants, qui ont entre trois et onze ans, pensent que je suis du Moyen Age. Mais ce n'est pas vrai, je suis aussi de leur temps ».

Tirer profit au mieux de ce temps de vie

Témoignage de Madame T, 82 ans, ancienne soignante, mariée, sans enfants

« Ma priorité est de jouir du présent, d'apprécier les choses, le spectacle de la nature, les relations aux autres, de ne pas faire semblant. Je ne veux plus reporter à plus tard, masquer ma pensée, mais exister vraiment. Je veux me centrer sur l'essentiel, être en vérité, oser dire ce que je pense, le faire sans démagogie, ne pas me défilier, au risque de la rupture. Pour les plus jeunes, quand les gens vieillissent, ils deviennent embêtants, ne savent pas ce qu'ils veulent et on trouve naturel de décider à leur place. Même lorsque les parents sont autonomes, ont toute leur tête, les enfants leur imposent des choses. »

« Dans notre entourage c'est souvent triste. Beaucoup de personnes âgées se résument à leur douleur. J'en rencontre pas mal et ça me tараude de les entendre se plaindre « J'ai mal ici, les enfants ne sont pas venus me voir ! » Il y a une vie, une vraie vie. Moi j'ai envie d'être maîtresse de ma vie, de dire et de voter en fonction de ce que je pense - à l'inverse de cette dame qui demandait à sa fille pour qui elle devait voter. J'ai envie d'exister en tant que moi-même, de m'occuper de mon corps sans en être obsédée, de m'occuper de mes dents entre autres. »

« Je suis mariée mais je n'ai pas d'enfants. Avec mon mari j'enrichis notre relation de tout ce qu'on vit ensemble et séparément. J'ai déjà lâché beaucoup de choses, est venu le temps de l'intériorité. La lecture est importante pour moi. J'observe que ne suis pas seule à me poser des questions et la réflexion des autres m'aide à aborder cette phase de mon existence, des choses se mettent en place. La pensée de l'autre me stimule, me fait réfléchir sur aspects de la vie auxquelles je ne pensais pas. Elle me donne le courage d'avancer. Bien vieillir, ça s'apprend. Je veux continuer à m'intéresser, à rester dans le coup, parmi les autres, même si ce n'est pas à la même place qu'autrefois. Je souhaite être toujours en prise avec la vie, avec mes valeurs, avec ce qui me tient. Je crois en l'homme dans ses capacités. Je vois des personnes âgées qui perdent le goût de la vie, et je n'ai pas envie que ça m'arrive. Avec l'âge il faut s'adapter, quitter un tas de choses, mais il ne faut pas démissionner. »

« Certaines décisions sont difficiles, par exemple déménager. Nous retardons l'échéance en comparant notre cas à celui de nos voisines. Quand je pense à la mort je me demande ce qui va m'arriver. J'ai la crainte de l'inconnu, peur de ce qui la précède. J'ai vu quelqu'un en souffrance énorme pendant plusieurs années. J'ai une crainte aussi par rapport à mon mari, de le voir malade, de le voir mourir. Je n'ai pas envie qu'il parte avant moi, ni de partir avant lui. Le problème c'est comment faire, oui j'ai peur de la mort. La mort subite c'est atroce. Je ne la souhaite à personne. Avant de mourir, j'ai envie de dire au revoir à ceux que j'aime. Je n'ai pas peur de lire des textes qui m'aident à bien vivre cette phase de mon existence, à réfléchir à ce qui va m'arriver ; ils me font faire une certaine conversion, ils me nourrissent. Quand on vieillit, l'accessoire tombe. Cette période je la veux vivante. »

Un temps de repli sur soi ou d'ouverture ?

Les propos de Madame T. âgée de 82 ans, font penser à des réflexions d'auteurs tels que Sénèque, que ce temps de vie est propice à l'approfondissement du sens de l'existence, de remise en question de ses priorités et de ses relations avec les autres.

« A 92 ans, si vous saviez comme je suis bien. Faut-il atteindre un âge comme celui-ci pour atteindre une sorte de paix intérieure ? Maintenant je suis détachée de beaucoup de choses, je me sens enfin libre. »

Vouloir que la dernière période de l'existence soit vivante, être sensible à chacun des moments vécus ; ces paroles renvoient à un texte rédigé par Colette en janvier 1954, alors qu'elle avait 81 ans :

« Laisser moi vous révéler que l'expérience ne compte pour rien. A mesure que l'on avance en âge, le mystère s'épaissit. Tout ce qui m'a étonné dans mon âge tendre m'étonne aujourd'hui bien davantage. L'heure de la fin des découvertes ne sonne jamais. Le monde m'est nouveau à mon réveil chaque matin et je ne cesserai jamais d'éclore que pour cesser de vivre. »¹

¹ **Colette**, message diffusé en 1954 pendant l'entracte de la projection du film *Le Blé en herbe*

Conclusion

L'emprise du temps sur la pensée est de plus en plus manifeste au fur et à mesure de l'avancée en âge. Une sensibilité croissante au temps présent, au temps passé et à celui qui reste à vivre, entraîne une série de remaniements et d'ouvertures, des changements successifs de la perception de soi, de ses relations aux autres et du sens de l'existence. Cette aventure intérieure commence aux alentours de soixante ans, plus tôt pour les uns plus tard pour les autres, et se termine au décès. Outre le départ à la retraite, bien d'autres événements, factuels et psychologiques, peuvent laisser advenir à la conscience le message de son inscription dans une temporalité précédemment ignorée. L'individu franchi alors un cap, prend conscience, à partir de ce moment, que le temps qui s'ouvre à lui est radicalement différent de celui qu'il imaginait précédemment.

Outre les années, les ennuis de santé et les accidents de parcours sont perçus comme des marqueurs de l'avancée sur la trajectoire de la vie. « Installé dans un temps régulier, rythmé par les habitudes, l'individu vivait jusque là son existence quotidienne comme un présent perpétuel. Jusqu'au jour où des événements banals comme une chute, un anniversaire, un regard dans un miroir, sont interprétés par lui comme des signes, comme des messages suffisamment insistants pour provoquer un trouble »¹. Un présent passe, remplacé par un autre présent, source de prise de conscience douloureuse, de désarroi.

Alors qu'une personne adulte, après un accident de santé ou domestique, une chute, évitera de dramatiser, les mêmes événements auront un impact psychologique sur le sujet âgé sans relation directe avec leur gravité. Ils seront perçus par lui comme un rappel, le signe de sa dégradation et de son avancée irrémédiable vers la mort. En s'attardant sur la description de leurs maladies et des soins qui leur ont été prodigués, de l'attente aux urgences, de la qualité de l'écoute dont ils ont bénéficiée, ces personnes nous disent l'émoi provoqué par le surgissement à la conscience de la réalité de leur condition de mortel.

Sur un plan psychologique, l'avancée en âge confronte le sujet à deux temporalités opposées. Tandis que la première d'origine pulsionnelle, lui donne l'espoir d'échapper à son destin de mortel, la seconde lui rappelle à intervalles réguliers le déterminisme auquel il est soumis, au même titre que n'importe quel être vivant. L'individu passe ainsi sans transition du sentiment que rien ne change, à la prise de conscience de son inscription dans un temps irréversible et limité. Il en résulte une perception fragmentée, discontinue de son inscription dans le temps. Les périodes d'illusion sont brutalement interrompues par des accidents de parcours, à l'origine de prises de conscience parfois difficiles. Il n'y a pas que la belle-mère de Blanche Neige, ni Norma Desmond (rôle joué par Gloria Swanson) dans le film de Billy Wilder « Sunset Boulevard »² qui refusent de vieillir.

¹ Bernadette Puijalon « Il s'agit d'événements mineurs qui n'ont en commun que leur banalité apparente et ce n'est pas sur ces détails, ces péripéties qui ne durent qu'un instant qu'il faut s'attarder, mais sur le sens qui leur est donné par la personne. » **Puijalon B.** « Vécu intime du vieillissement » dans « Vieillir et devenir », Actes du colloque européen de l'école des grands parents européens, 26 et 27 mars 2007 p.53

² Dans le film de Billy Wilder, « Sunset boulevard » Boulevard du Crépuscule de 1950

La découverte de son destin de mortel

Une illustration : la nouvelle de Jack London

The law of life, La loi de la vie

Le récit fait partie du cycle du Grand Nord, une série de nouvelles inspirées de l'expérience acquise par Jack London au cours de son séjour en Alaska en 1897-98. L'histoire relate la levée de camp d'une tribu Esquimau sur le point de quitter un territoire devenu hostile, avec l'arrivée des grands froids polaires, pour rejoindre une contrée plus propice à assurer la survie du groupe. L'auteur décrit les derniers préparatifs du départ : le bruit des courroies en train d'être serrées sur la charge des traîneaux, le claquement des mèches de fouet, le gémissement des chiens prenant leur place sous les harnais, puis le crissement des traîneaux s'éloignant sur la neige et le silence. La scène pourrait être considérée comme banale, de peu d'intérêt, si un événement particulier n'était là pour lui donner une portée dramatique. Alors que tous les membres de la tribu s'en vont, un seul, un vieil homme, reste assis près de sa tente, résigné. Aveugle, ne pouvant plus se déplacer sans aide, il va être abandonné par les siens. La levée du camp est à la fois la condition de la survie du groupe et le début de l'agonie du vieux Koskoosh. Personnage central de l'histoire, c'est lui qui décrit la scène. Les bruits familiers qu'il perçoit annoncent l'imminence du départ et de la séparation. Il nous fait partager ce qu'il ressent, les pensées et les souvenirs qui lui viennent à l'esprit à ce moment, et en premier lieu la distance qu'il perçoit soudain entre les lois de la tribu, qu'il a toujours acceptées tant qu'il n'était pas personnellement concerné, et qui lui apparaissent sous un jour tout différent au moment où c'est lui qui doit les subir. Aucune révolte apparente dans son attitude. Mais derrière les vérités énoncées telles que " la nature ne se souciait pas de cette chose concrète appelée individu...Elle s'intéressait à l'espèce". " Il était vain de penser pouvoir échapper à son destin. Lui-même n'était qu'une péripétie, il passerait aussi, la nature ne s'en souciait pas" émerge le profond mouvement de recul de celui qui se sait condamné à mourir abandonné des siens alors qu'existe en lui le désir de continuer à vivre. Cette nouvelle peut être appréhendée comme une allégorie, une fiction illustrant la difficulté de l'être humain à accepter la loi auquel est soumis tout être vivant, celle de devoir un jour prendre congé, après avoir fait son temps sur la terre.

2 - Conclusion : L'étude réalisée, limites et perspectives

Rappel des objectifs de l'étude

L'étude est une contribution à la connaissance des modes de vie et de penser de membres de générations, nées majoritairement entre 1930 et 1950, ainsi que des transitions et des ruptures situées entre le départ à la retraite et la mort auxquels ils sont confrontés. Elle a été réalisée, à l'origine, à l'intention d'un large public, comprenant aussi bien les personnes engagées dans cette tranche de vie et leur entourage, que les professionnels qui en prennent soin.

Faisant nôtre la réflexion d'Anne-Marie Guillemard que « l'allongement de la vie conjugué au vieillissement remet en cause tout un modèle culturel de l'organisation des âges et des temps sociaux. » (**Guillemard A.M.** 2010 p. 15), retenant l'hypothèse que l'accroissement du nombre et de la proportion des personnes de plus de soixante ans en France, conduira, à court ou à moyen terme, à un renouvellement des représentations, de la place et du rôle des aînés dans l'ensemble social, nous avons souhaité inscrire cette étude dans une démarche de changement.

Observant les difficultés de la société et de ses responsables à prendre en compte les conséquences de la transition démographique et les transformations sociales et culturelles des dernières décennies, nous nous sommes tournés vers les intéressés eux-mêmes, pour mieux les connaître et porter attention à la manière dont ils vivaient leur avancée en âge, aux questions qu'ils se posaient, pour déterminer aussi l'aide dont ils pouvaient avoir besoin pour se démarquer des représentations et des pratiques dominantes, faire preuve de créativité.

De préférence à une vision segmentée de la vieillesse, perçue comme un passage dans une nouvelle phase de la vie, voir par exemple le chapitre 5 «Etre vieux ou ne pas l'être » de l'ouvrage de Vincent Caradec, *Vieillir après la retraite*, (**Caradec** 2004 p.137 à 158), nous avons considéré la dernière partie de l'existence dans la continuité des phases précédentes.

La prise en compte de la pluralité des facteurs intervenant dans le vieillissement, a conduit à relativiser le critère de l'âge. De nos jours les gériatres y ont renoncé en distinguant au sein de la population âgée trois groupes différents : les *fit elderly*, les *frail elderly*, les *too old*... (**Gonthier** 2003). Sur le plan médical écrit Régis Gonthier, les *fit elderly* sont soignés comme les adultes, seuls les patients âgés dont l'état de santé est qualifié de fragile, et ceux dont le pronostic de vie est engagé, relèvent de soins particuliers. Sur le plan psychologique la barrière instaurée au début du XXe siècle par les premiers psychanalystes, entre la phase adulte et celle de la vieillesse, a été également écartée. Si le passage de la phase adulte à celle de la vieillesse a perdu toute visibilité, reste la mort, comme terme de l'existence et comme donnée psychologique et sociale.

Reprenant la thèse d'Erik Erikson, que le développement de l'individu était un processus continu depuis la naissance jusqu'à la mort, nous avons retenu l'idée que les transitions, crises et ruptures de ce temps de vie, ne gagnent pas être abordées isolément les unes des autres, que s'il est important d'aider les individus à y faire face au mieux, il convient également de leur proposer de réfléchir à leur sens, à la leçon qu'ils pouvaient en retirer.

En faisant appel aux contributions et à la réflexion de personnes engagées dans cette phase de l'existence, nous avons souhaité situer ces événements dans le parcours de vie, et comprendre la façon dont ils étaient vécus par les individus et leurs proches, l'enseignement qu'ils en retiraient, leurs difficultés. Le choix d'une approche subjective a demandé d'être attentif aussi

bien aux événements eux-mêmes, qu'à leurs retentissements sur les personnes et à leur désir de « persévérer dans leur être » selon la formule de Spinoza. D'où les questions que nous nous sommes posées : la perception qu'elles avaient de leur vieillissement et des changements qu'elles devaient affronter était-elle immuable ? Définitive ? Ou était-il possible d'amener les personnes qui en manifestaient l'intention à la modifier, à avoir une approche renouvelée de leur avancée en âge, en leur proposant un cadre de réflexion et des méthodes appropriées. Arrivé au terme de ce travail, le moment est venu de faire un bilan de ses résultats et d'évaluer le dispositif mis sur pied pour le mener à bien.

Quel bilan ?

L'étude a été une opportunité pour ses participants, à partir de la présentation de leur vécu du vieillissement, de se poser des questions nouvelles à son sujet, et pour un certain nombre d'entre eux, de poursuivre leur réflexion en bénéficiant de l'écoute et de l'expérience d'autres personnes engagées dans cette même tranche de vie. Il leur a été ainsi possible de mettre en mots ce qui est le plus souvent caché, d'acquiescer une vision plus sereine de leur avancée en âge et de mieux faire face à ses épreuves. Des liens se sont créés entre les participants des groupes, permettant à ceux qui le souhaitaient de continuer de bénéficier de l'écoute et des conseils de personnes avec lesquelles ils ont mené à bien ce travail.¹

L'enseignement le plus significatif a été d'une part, la richesse des réflexions et des initiatives individuelles, par rapport aux situations rencontrées et d'autre part, l'intérêt d'une mise en commun de celles-ci, afin que l'expérience et les idées des uns puissent profiter aux autres, contribuer à la construction d'une vision plus juste et réactualisée de l'avancée en âge. Nous en avons tiré la confirmation que face au décalage entre les représentations sociales dominantes de ce temps de vie, et la manière dont il est vécu par les aînés, dans la perspective d'une réactualisation des connaissances et des pratiques, plutôt que de confier cette tâche à des commissions officielles, il était préférable de demander aux intéressés eux-mêmes d'y réfléchir, à condition qu'ils aient entrepris un travail de réactualisation de leurs connaissances, de s'être démarqués, des représentations sociales dominantes de la vieillesse. S'il est souhaitable de voir les anciens participer plus activement à la vie de la Cité, occuper une autre place dans l'ensemble social, ces objectifs supposent en premier lieu de leur donner les moyens d'y réfléchir eux-mêmes, et d'être une force de proposition.

Le troisième enseignement retiré est la diversité des parcours résultant d'une part, de facteurs objectifs, tels que la trajectoire professionnelle, les savoirs accumulés, l'environnement social, le niveau des ressources, qu'Anne-Marie Guillemard a identifié et décrit par rapport au départ à la retraite, et d'autre part de facteurs personnels, comme la plus ou moins grande facilité des personnes de tirer profit de leur expérience, de s'informer, prévoir et anticiper. Pour notre part nous avons observé qu'environ 60% des sujets rencontrés en entretien ou ayant suivi une session parcours de vie, et qui avaient entre 60 et 70 ans, donnaient le sentiment, après une période d'adaptation, d'être satisfaits de la répartition de leur temps entre des activités de leur choix et leurs obligations, d'avoir réussi à maintenir et renouveler leur milieu relationnel. Dans le groupe des plus de 70, 75 ans, environ la moitié, rejoignait les autres participants à l'étude, ceux qui avaient exprimé, bien avant d'avoir atteint cet âge, des difficultés : à

¹ Une association, *La vie devant nous*, a été créée à l'initiative des premiers participants à l'étude.
www.laviedevantnous.com, info@laviedevantnous.com

affronter la solitude, à prendre soin de leur santé ou de celle d'un proche, à assumer les charges et devoirs qui leur incombent, à se donner une nouvelle organisation de vie.

Le quatrième est l'inégalité de destin des uns par rapport aux autres venant, en plus des différences de positionnement social, d'une situation difficile à gérer, comme les soins à donner à un enfant handicapé, une séparation, un état de santé défavorable. Madame N. 82 ans et son mari, qui en a 85, forment un couple uni. Psychologue de formation, Madame N. continue à animer des sessions pour plusieurs organismes, son mari est administrateur d'associations. L'un et l'autre n'ont pas de problèmes de santé importants, voient régulièrement leurs enfants et leurs petits enfants, ont un réseau d'amis. A l'inverse, Madame M. 78 ans, également psychologue toujours en activité, consacre le temps qu'elle n'est pas à son cabinet à son mari, qui souffre de la pathologie de Parkinson.

Le cinquième enseignement est le manque d'anticipation, d'environ la moitié des membres de ces générations rencontrés, leur insuffisante prise en compte de la réalité de l'avancée en âge et des ajustements et réorganisations qu'elle demande. Lorsqu'un accident de parcours venait brutalement mettre en question un mode de vie et une organisation, devenus inadaptés, ils abordaient ces situations sans y être préparés, se trouvaient démunis face aux questions, aux obstacles et aux choix qu'ils devaient faire. Dans beaucoup de cas, conséquence du célibat, de la séparation ou du veuvage, ils n'avaient personne à qui demander de l'aide. Même ceux qui avaient des proches ou des amis, ne disposaient pas toujours d'une écoute et d'un soutien, ou n'osaient pas le demander. L'observation que les aînés sont victimes d'un nombre important d'accidents de santé et domestiques, dont une partie aurait pu être évitée, a été fournie par les entretiens réalisés, et validée par les statistiques des Observatoires régionaux des urgences faisant état du nombre très (trop) élevé d'accidents domestiques entraînant un décès, de transferts de personnes âgées à l'hôpital en urgence pour cause de chutes et de fractures, confirmant l'intérêt d'une meilleure anticipation et connaissance du vieillissement¹. Chaque année en effet 11 500 personnes de plus de 65 ans décèdent à domicile à la suite d'une chute dans les escaliers, dans la baignoire ou de l'escabeau. Sur les 845000 séjours hospitaliers résultant d'accidents de la vie courante, 198 000 sont causés par des chutes accidentelles. Parmi les admissions pour cause de fractures, 71% sont le fait de personnes âgées, par atteinte des membres inférieurs. Dans 42% des cas il s'agit de fractures du col du fémur, environ 40 000 par an. 75 000 séjours sont le fait de femmes âgées de 85 ans et plus. Les conséquences sanitaires et sociales de ces événements, leur impact sur les personnes ont été décrits et analysés dans le cadre des entretiens et des sessions.

L'étude a montré que les changements non anticipés ou mal acceptés, les accidents de parcours, les situations gérées en urgence, l'accompagnement sur le long cours d'un proche souffrant d'une pathologie chronique, le décès d'un proche, sont une source de fragilisation psychique, d'accentuation de tendance à réagir à ces événements par des désinvestissements successifs. Même lorsque la personne semble avoir surmonté l'épreuve, elle en garde des séquelles. On pense ici à la réflexion de Michel Hanus : « même si l'on sort victorieux de l'épreuve, on n'en sort pas indemne ; on en sort grandi, fortifié certes, mais avec une blessure morale secrète qui est loin d'être nécessairement cicatrisée » (**Hanus 2002 p.167**) L'être humain ne dispose pas de ressources infinies pour réagir aux épreuves auxquels il doit faire face. C'est

¹ Arbuz G. 2005, *Increase in Life Expectancy, implication, risks and responsibilities*, London, The Nuffield Trust

souvent quelques mois, voire un an ou deux ans après, que l'on voit apparaître une lassitude, un repli, un retrait du désir, de la capacité de se réinvestir, une régression pouvant conduire de la tristesse à la culpabilité vers la dépression.

Après lecture de ses résultats, le lecteur pourra s'étonner de l'importance donnée à des événements « tristes » et notamment à la mort, de préférence à des aspects sinon plus joyeux du moins plus courants, de cette partie de l'existence. Tout en se déroulant d'une façon infiniment plus confortable qu'autrefois, les années situées entre le départ à la retraite de la mort, confrontent l'individu avec des changements et des crises, qui modifient durablement ses représentations et ses conduites, et dont l'élément commun est d'être des rappels de la réalité de la finitude humaine. La vieillesse et son issue inéluctable, la mort, sont l'élément organisateur de toute vie sociale, constituent pour l'espèce humaine un principe de réalité, sont une ultime barrière à l'envahissement par l'imaginaire de tout le champ de la conscience. Comme le rappelle Robert Moulins : « Le fait essentiel à rappeler est que la probabilité d'atteindre un âge élevé ne concerne pas uniquement les autres mais tout un chacun. Chaque vieille dame nonagénaire, lucide ou démente, active ou confinée au fauteuil, a été un bébé braillard, une écolière studieuse, uneoureuse charmante, une mère de famille anxieuse, une professionnelle compétente, c'est toujours la même personne dans sa dignité humaine. » Les rappels de cette réalité mobilisent bien des résistances. Comme illustration de ce dont il est ici question, on peut prendre l'exemple du départ à la retraite, qualifié depuis peu de période sensible, observer la réaction provoquée par l'annonce à Monsieur X ou madame Y, que le moment était venu d'envisager son départ de l'entreprise, et qui vivent cette annonce soit comme une libération soit comme un traumatisme.¹

Le dispositif d'étude utilisé

S'il a été fait appel à différentes méthodes de recueil des données, la prise en compte du retard de la société à faire face à la révolution de l'âge, l'objectif de voir l'expérience et les questions des participants être une source d'enseignement, ont conduit à compléter les entretiens en face à face, par un dispositif d'élaboration collective fondé sur la mise en commun des expériences, la réflexion et l'échange. Le dispositif expérimenté, notamment en collaboration avec le Centre d'études gérontologiques ville-hôpital de Bretonneau à Paris (Cf. p. 51 à 62), a joué un rôle central dans la conduite du projet.

S'appuyant sur l'analyse des résultats de la première phase de l'étude, il a été construit pour répondre à la demande d'environ 20% des sujets rencontrés en entretiens, des personnes qui avaient un regard critique sur la manière dont la société les définissait, rejetaient le destin qui leur était préparé, se posaient beaucoup de questions. Tout en ayant conscience que le contexte et que eux-mêmes avaient changé, mais ne disposant pas de nouvelles règles de conduites auxquelles se référer, ni de l'étayage de leurs rôles antérieurs, ils ont souhaité poursuivre leur réflexion, en bénéficiant d'une aide méthodologique et d'un accompagnement. Encadrant l'exploration des subjectivités individuelles par des références théoriques, « au lieu de tirer vers ce qui est le plus intime et le plus personnel, le chercheur introduit le « point de vue » des problèmes d'une société. » comme l'écrit François Dubet

¹ **Arbuz G.** 2013 « Le départ à la retraite : libération ou traumatisme ? » à paraître dans *Retraite et Société* en février 2013

(Dubet 1987 p. 81), les finalités et les méthodes adoptées situent l'étude dans ce qu'Alain Touraine a appelé la sociologie de l'action.

Le dispositif mis sur pied a alterné des séquences de travail intensif en groupe avec des périodes de réflexion personnelle. Il comprenait 5 jours de regroupement répartis en deux sessions de deux jours chacune séparées par un intervalle d'environ un mois, plus une journée de suivi trois mois plus tard. Durant l'intersession, il était demandé aux participants de poursuivre et mettre par écrit leur réflexion, de la présenter à leurs proches et de noter leurs réactions, notamment par rapport à l'incidence des changements auxquels ils aspiraient sur les relations au sein du couple et de la famille, sur les charges et devoirs qu'ils devaient assumer. Lors de la seconde session les participants poursuivaient leur réflexion, chacun avançant à son rythme. Certains faisaient état de leurs avancées, précisaient les questions qui les mobilisaient, concernant leur relation avec leur environnement, l'organisation de leur temps, leur manière de se représenter leur avancée en âge. D'autres découvraient des aspects de leur situation présente, qu'ils avaient jusqu'alors négligé ou hésité à aborder. Le cinquième et dernier jour de regroupement permettait de faire le point sur la progression des individus, ce qu'ils avaient clarifié, les réajustements opérés, les difficultés, les nouvelles questions. La place donnée à la réflexion individuelle écrite et à sa présentation orale au groupe, à l'impact sur les personnes des situations présentées, à l'investissement qu'elle mobilisait pour les décrire et les analyser, le soutien apporté par le groupe, ont été des éléments essentiels du dispositif.

Evaluation de ses résultats

En réponse à l'objectif de contribuer à un changement des représentations et des attitudes vis-à-vis de l'avancée en âge, au souhait des personnes consultées de changer leur manière d'envisager leur vieillesse, de disposer de temps pour approfondir et compléter leur pensée, des méthodes d'animation particulières leur ont été proposées. La durée des séquences et leur échelonnement dans le temps, le recours à la reformulation et à l'écrit, ont fait l'objet de plusieurs essais et ajustements.

Le dispositif d'accompagnement, l'écoute proposée, l'immersion dans un groupe restreint, le caractère mobilisateur des thèmes, ces éléments ont facilité l'accès à la parole, permis la mise à distance des stéréotypes, des idées toutes faites, des représentations sociales dominantes de la vieillesse. Ils ont conduit à un partage d'expériences, à la suppression (provisoire) des barrières sociales. Les situations présentées, les réflexions qu'elles ont entraînées, tout en étant centrées sur des expériences individuelles, ont permis une mise en perspective, une dédramatisation des vécus personnels, ont facilité l'élaboration d'une problématique commune sur les différents aspects de l'avancée en âge dans notre société aujourd'hui.

Des évaluations orales et écrites du cursus et des méthodes proposés ont été programmées entre 2005 et 2010, par les responsables du CEVGH de Bretonneau et les chercheurs, pour savoir s'ils avaient permis aux participants des sessions : de se repositionner dans leur trajectoire de vie, de mettre en mots leur expérience et de la présenter aux autres, de changer leurs représentations de la vieillesse, de voir aussi comment la qualité de l'écoute instaurée dans les groupes avait été propice à l'expression, et à la créativité individuelle et collective, et par rapport à des sessions futures, les thèmes de réflexion, l'agencement des séquences, les méthodes d'animation qu'il convenait de modifier. Une synthèse des évaluations a été publiée en 2010. (Arbuz 2010) Voici, concernant les finalités et le déroulement du projet, les résultats des évaluations qualitatives conduites au CEVGH auprès d'environ 50 participants des

premières sessions parcours de vie, de 2005 à 2007. Répartis en quatre groupes, il leur était demandé de réfléchir à trois questions :

- Comment avez-vous vécu la session (à laquelle vous avez participé) ?
- Ce que vous en avez retiré
- Votre appréciation de son déroulement et des méthodes proposées, vos suggestions
- Ce que cette expérience vous a permis de découvrir concernant cette tranche de vie

Après un temps de réflexion personnelle, les participants de chaque groupe disposaient d'une heure trente, pour la communiquer aux autres, répondre aux questions. Voici une synthèse des évaluations qualitatives réalisées par les participants de ces groupes.

Intérêt du dispositif

« La session est un lieu unique pour faire le point sur sa vie, faire un retour en arrière sur ce qu'on a vécu et parler de son présent, de ses intérêts et de ses priorités. - « Elle a été pour moi l'occasion d'une maturation. Ici je me suis entendue parler de moi, telle que j'étais à mon âge. Ça m'a fait du bien de me rendre compte de là où j'en étais, et d'écouter les autres. »

- « Je considère cette formation comme un point d'ancrage permettant de retrouver de la force et d'aller ensuite vers d'autres sujets. J'y ai rencontré des personnes qui avaient du mal à dire ce qu'elles vivaient, d'autres qui venaient y chercher un second souffle, de l'énergie pour continuer à être auprès de leur mari ou de leur père ou mère malade. »

« La démarche proposée permet de revenir sur ce qu'on a vécu, et qu'on peut mettre en lien avec ce qu'on vit présentement. - « J'ai découvert que ce que je disais intéressait les autres ; que je pouvais m'exprimer sans être interrompu et qu'on me posait des questions pour que j'aille plus loin »

L'implication demandée aux participants

- « J'ai observé que les participants ont eu au début des réticences à exposer devant d'autres personnes les bouleversements provoqués par les accidents de santé, les changements de résidence, les pertes qu'ils devaient assumer, à énoncer les questions qu'ils se posaient, leurs souhaits et leur ressenti. »

- « S'inscrire à des sessions qui demandent de parler de soi devant les autres n'est pas des plus facile. Faire un point sur sa vie, prendre un temps pour s'interroger sur ce que c'est que vieillir, dans la vie ordinaire on ne le fait pas. »

- « Dès le début de la formation, il faut réfléchir, écrire et parler, dire des choses sur soi que d'habitude on garde secrètes, au début cela surprend, mais comme on voit les autres le faire ... »

Le groupe comme aide à l'élaboration

- « Etre ensemble pour réfléchir à ces questions est très important Le groupe est le lieu d'expression de choses qui ne peuvent être dites à nos proches. Il permet de prendre de la distance par rapport à soi-même, d'accompagner une réflexion à la fois personnelle et collective. Je l'ai vécu non comme un groupe de parole mais comme un groupe de réflexion. »

- « Se sentir en confiance au sein du groupe m'a donné la possibilité d'être moi-même, de tomber le masque qu'on se met habituellement dans la vie, sans perdre sa force ni se sentir ridicule, car il y a beaucoup de respect. »

- « La méthodologie/animation a pleinement répondu à mes besoins. Les questions proposées sont une invitation à une réflexion personnelle, des questions que je ne me posais pas explicitement. Elles ont permis de se centrer sur des aspects importants de sa vie, m'ont permis une remontée de richesses et une prise de conscience de mon histoire et de mon vécu. »

Les profits retirés de l'écoute

« L'écoute des autres membres du groupe a permis de prendre la mesure de la diversité des parcours, met en évidence une volonté commune de partager et de réfléchir à cette nouvelle étape de vie ou/et à sa relation avec des personnes âgées (parents ou autres). »

« Elle a joué un rôle déterminant dans le respect de chacun des membres à travers "l'éducation" à l'écoute et la mise en pratique de celle-ci tout au long des sessions, les animateurs en étant les garants. »

- « J'ai appris surtout à écouter les autres, avant je le faisais avec le désir de trouver des solutions aux problèmes qu'ils présentaient ; je voulais tout régler très vite. Maintenant je me dis «Tais-toi, écoute, ne juge pas ».

- « J'ai arrêté d'imposer des solutions pour régler les problèmes. Il faut être capable de prendre de la distance, être capable de dire non.- Je suis moins investi affectivement, j'ai appris à ne pas me bouleverser, à temporiser. »

- « J'ai appris aussi à plus penser à moi. Importance de l'écoute. J'ai découvert ici que l'on a été à l'écoute des uns des autres avec une attention et une patience exceptionnelles. J'ai aussi appris à écouter autrement d'autres personnes plus jeunes. C'est un apprentissage de la sagesse et de la lucidité. »

Les changements d'attitude par rapport à l'avancée en âge

« Je ne m'étais pas avoué avant de venir que cela me déprimait d'être à la retraite. J'ai vu dans ces formations des gens transformés du jour au lendemain. »

« La force de vie de tous ces témoignages personnels aide à cicatriser les blessures de la vie. Aujourd'hui je commence à m'aimer, j'ose m'aimer. Je me rends compte que la vieillesse est aussi passionnante que d'autres moments de la vie, c'est une continuité. »

Attendre le moment opportun

« J'en ai gardé une impression si forte que j'ai été partante pour la création de cette association¹ et ai souhaité partager ce privilège. Mais concernant mon entourage, je m'aperçois que je ne sais pas leur dire ce que ces formations m'ont apporté. Lorsque j'essaye de le faire, mes proches et connaissances me répondent : « ça vous a fait du bien M., ah oui ! Nous on n'en a pas besoin. » Ou encore « Toi si tu y as été, mais c'est très bien ! Mais moi, ton truc je ne veux pas y aller. »

Commentaire : limites et perspectives de l'étude réalisée

Après lecture de ce texte, le lecteur risque de garder l'impression que son auteur s'est borné à passer en revue un certain nombre de thèmes, qui mériteraient chacun une étude à part entière.

¹ La vie devant nous

Il pourra s'étonner également de la place donnée aux contributions des participants à celle-ci, au détriment de leur analyse. Ces observations sont justifiées. Le travail réalisé, laisse en suspens nombre de questions, ne saurait prétendre rivaliser avec des études comme celles menées sur le départ à la retraite par Anne-Marie Guillemard, ou sur la vie en maison de retraite d'Isabelle Mallon. Par ailleurs une analyse des réflexions et des expériences des personnes engagées dans cette phase de vie, plus ambitieuse que celle menée à bien, est nécessaire et devra être entreprise à l'avenir, pour en comprendre le sens et la portée.

L'intérêt porté à la manière dont les individus parcouraient le dernier tiers de l'existence, explique le choix d'étudier les transitions et les ruptures de celui-ci, non d'une façon exhaustive, mais comme des événements, obligeant les personnes à mobiliser leurs ressources pour y faire face. Concernant la place donnée aux contributions des participants à l'étude, elle découle du choix de considérer ces personnes comme des acteurs et des auteurs de leur vie, dont l'expérience pouvait être une source d'enseignement à la fois pour eux-mêmes et pour les membres des générations qui leur succédaient. Prenant acte du caractère pédagogique de leurs récits, nous avons pensé que leur analyse ne devait pas en affaiblir l'impact.

Alors que les premières phases de l'étude, grâce à l'aide de relais institutionnels, ont bénéficié d'une représentation satisfaisante des différentes catégories socioprofessionnelles, les sessions *Parcours de vie*, ont été beaucoup plus sélectives. N'y ont participé, en majorité, que les membres des classes sociales aisées ou/et des personnes qui ont fait des études supérieures, avaient l'habitude d'utiliser l'expression orale et écrite dans le cadre de leur vie personnelle et professionnelle. Les autres ont franchi le pas par hasard, ou sur le conseil d'un proche ou d'un ami. Pour une partie d'entre eux, il leur a fallu plusieurs jours pour penser que leur trajectoire de vie et leurs questions avaient une quelconque valeur, ce qui se traduisait au début par leur réflexion, qu'ils n'avaient rien à dire de spécial et qu'ils étaient venus là surtout pour écouter.

Les personnes ayant exercé leur métier dans le secteur social sanitaire, éducatif en tant que soignants, assistants sociaux, psychologues, enseignants, éducateurs ont eu moins de difficultés à s'inscrire et à y participer que celles issues d'un milieu social modeste, qui ont commencé à travailler à 14 ans, à la ferme ou en entreprise, dans des métiers d'exécution. Ces sujets n'avaient pas, pour leur vie passée, le regard d'un ethnographe, et comparant leur trajectoire de vie à celles des autres participants, ils jugeaient que la leur avait peu d'intérêt, ne méritait pas qu'elles en parlent. Un élément facilitateur, outre l'origine socioprofessionnelle, et le métier exercé, a été la participation, dans le cadre de la formation professionnelle continue, à des sessions de relations humaines, comme les formations à l'écoute, à l'entretien, à l'analyse des pratiques, ou un engagement dans un travail d'introspection personnel.

Mais dans tous les cas, s'arrêter pour réfléchir et faire le point sur son existence, utiliser l'expression orale et écrite pour se remettre en question et se donner de nouvelles perspectives, n'est ni spontané, ni naturel, ni facile. C'est souvent après plusieurs épreuves et accidents de parcours, que les membres de ces classes d'âge, admettent l'utilité d'une réflexion sur soi. Ceux qui ont suivie l'une des sessions se rappellent leur hésitation à faire le pas, sont étonnées de leur difficulté d'en parler et de convaincre des personnes de leur entourage de s'y inscrire.

Dans la phase d'expérimentation des méthodes d'exploration mises sur pied, il nous importait dans un premier temps de nous assurer qu'elles étaient opérationnelles et de procéder à leur ajustement, avant de les proposer à un public plus représentatif de la population française.

Mais d'un point de vue scientifique cette situation n'est pas satisfaisante. Si nous partageons l'analyse d'Anne-Marie Guillemard de la retraite-retrait, pensons avec cette sociologue que la modification du déroulement de la dernière partie de l'existence, de la partie de la population la plus défavorisée, suppose d'intervenir en amont de cette période¹, nous estimons que les sessions, sur le modèle de celles expérimentées dans le cadre de l'étude, ont vocation de participer au renouvellement des pratiques et des représentations, accompagner les transitions et les ruptures de la dernière partie de la vie.

Prenant acte de l'importance de la transition démographique, des transformations sociales de la seconde partie du XXe siècle de l'allongement des études, de la diversification des métiers et des parcours, ayant expérimenté, durant ma carrière professionnelle, des démarches nouvelles en matière de formation des adultes², l'étape future du projet sera d'élargir et de diversifier le public des sessions. Si le dispositif mis sur pied peut être proposé aux membres de toutes les catégories professionnelles, reste à voir dans quelle mesure il peut contribuer à atténuer le déterminisme des trajectoires de vie de tous les retraités, quelque soit leur catégorie socioprofessionnelle.

Conclusion

La vieillesse ne se limite pas à être un qualificatif attribué à une partie de la population. En tant qu'attribut de la condition humaine, elle a été de tout temps et dans toutes les sociétés, une source de spéculations et d'élaboration symboliques, et dans notre aire culturelle, l'objet de mythes³, de représentations cosmologiques, d'écrits philosophiques et littéraires avant de devenir un thème d'études. Font aujourd'hui l'objet de débats la question de savoir à quel âge commence la vieillesse, quelle définition lui donner, et avec quels critères, quelles sont ses implications sur le plan social, médical, économique. Ses dimensions anthropologiques et symboliques sont ainsi indûment mises de côté, le fait que la vieillesse fait partie du destin de l'être humain et à ce titre ne saurait être réduite à un ensemble de maladies, ni à un statut social régi par des lois et des décrets, ne concerne pas que les individus ou qu'une partie de la collectivité, mais la société dans son ensemble.

En complément des études et des actions pour rendre le passage de la vie professionnelle à la retraite moins brutal, prenant mieux compte les aspirations des personnes et les besoins de la société, des mesures prises pour mieux accompagner les fins de vie et soigner les personnes quelque soit leur âge, nous nous sommes intéressés au vieillissement comme une aventure à la fois individuelle et collective et comme une source originale de savoir. Nous avons souhaité d'une part, mieux comprendre comment les membres de ces générations faisaient face à ses défis et d'autre part mettre en évidence ce qui constituait la spécificité de ce temps de l'existence, deux finalités à l'origine des objectifs retenus pour l'étude : Mieux connaître les générations de sujets âgés, les événements qu'ils avaient à vivre entre le moment du départ à la retraite et celui du décès, ce qui avait changé en quelques décennies, les messages qu'ils

¹ « C'est en modifiant les données de la vie de loisirs et de travail des actifs, en intervenant en amont, que l'on pourra exercer la seule action de redressement profonde et efficace. » (Guillemard 1972 p. 235)

² En particulier la rénovation pédagogique de la promotion sociale, dans le cadre de la loi de 1971 sur l'éducation permanente et la formation continue.

³ « Sans forcément le savoir, sans même le vouloir, puisque la civilisation industrielle a pensé pouvoir se débarrasser de tout arsenal mythique, nous sommes imprégnés par les grands récits du commencement. » Puijalon B. Trincas J. « Le droit de vieillir » Fayard Paris 2000 p. 57

avaient à transmettre sur leur expérience de ce temps de vie, aux générations qui leur succédaient. A ce titre, sans négliger l'influence des élaborations culturelles du passé, et le bouleversement démographique et social des cinquante dernière années, plutôt que de partir d'une définition théorique, nous avons choisi de poser la questions aux intéressés eux-mêmes, de leur demander quelles étaient leurs représentations de la vieillesse, quels évènements les avaient amené à découvrir cet aspect de la condition humaine, et ce qui en avait résulté dans leur perception de l'existence et dans leurs relations avec leurs proches et avec la société. Seules ces personnes étaient à même d'expliquer aux autres membres de la société en quoi consistait le vécu de la vieillesse, de replacer dans le champ de la culture et des représentations leurs expériences et réflexions d'une réalité qu'il n'est plus possible d'ignorer.

Après un temps durant lequel la possibilité de vivre jusqu'à un âge avancé était réservée à une minorité, et l'intérêt pour la vieillesse éclipsé par d'autres priorités, la présence de 14,8 millions de personnes de plus de soixante ans dont l'espérance de vie augmente chaque année, la probabilité qu'elles soient plus de 23 millions en 2060, demandent de revoir leur place et leur rôle au sein de l'ensemble social, ce qui implique en premier lieu la nécessité de mieux les connaître.

En contribuant à attirer l'attention sur ce que les personnes engagées dans cette phase de l'existence, ont à dire de leur expérience, de leurs découvertes et de leurs questions, le présent travail aura atteint un premier objectif. Son deuxième objectif a été d'identifier ce qui est en voie d'évolution, à l'essai, à l'origine de nouvelles façons d'imaginer et de vivre l'avancée en âge. En complément de l'intérêt porté à ces changements, nous avons également étudié ce qui ne change pas mais prend des formes différentes avec le temps, les spécificités de ce temps de vie auxquelles chaque être humain est confronté. En prenant nos distances avec les images tour à tour négatives ou exagérément optimistes de la vieillesse, nous avons voulu décrire la réalité telle qu'elle était vécue par les personnes concernées. Le recueil des données et leur analyse nous ont de plus permis d'élaborer un dispositif de réflexion et de ressourcement à l'intention de ceux qui, engagés dans cette phase de vie ou sur le point de la rejoindre, souhaitent pouvoir y réfléchir.

Le retard de la société à trouver des réponses satisfaisantes aux conséquences de la révolution des âges, dans un contexte économique remettant en cause les modèles sociaux et les dispositions prises au nom de « l'Etat providence » (**Orenstein** 2005), place les membres les plus âgés de celle-ci devant l'alternative, soit de vivre leur vieillesse selon un modèle en décalage avec les nouveaux savoirs et contraintes sociales de l'époque, soit de reconsidérer leurs représentations de ce temps de vie, de jouer un rôle moteur en inventant de nouvelles façons de faire face à ses changements, ses crises et ses ruptures. Tout en étant attentive aux témoignages et aux questions des uns et des autres, c'est cette seconde option qui a été privilégiée pour cette étude et qui a donné lieu au dispositif d'accompagnement, dont les principales caractéristiques ont été rappelées. Le travail réalisé par les participants lors des différentes sessions a mis en évidence le bien fondé d'une réflexion collective concernant le vieillissement, tel qu'il était vécu aujourd'hui, ouvert la voie à l'idée d'un laboratoire permanent d'étude et de formation sur l'existence entre soixante ans et la mort, visant à réactualiser les représentations et connaissances d'une tranche de vie qui, du fait de la transition démographique et des évolutions sociales et économiques, se présente sous de nouvelles perspectives.

Bibliographie

- Abraham K.** 1966, « Le pronostic du traitement psychanalytique chez les sujets d'un certain âge », *Œuvres Complètes*, Paris Payot, 1966, t. 2 pp 92-96
- Abrie J-C** 1984, « La créativité des groupes », **Moscovici S.**, (dir) *Psychologie sociale* Paris, Presses Universitaires de France, p. 194-212
- Agulhon M.**, 1976, « Apogée et crise de la civilisation paysanne de 1789 à 1914 », **Duby G.** et **Wallon A.**, (dir.) - *Histoire de la France rurale*, Paris, Editions du Seuil, tome III
- Alaphilippe D.** 2009, « Les conditions du bien vieillir » *Le journal des psychologues* n° 270 p. 52-56
- Ancelin Schutzenberger A.** 1993, *Aïe mes Aïeux !* Paris, Desclée de Brouwer
- Anderson C.** 2006, *The Long Tail: Why the Future of Business Is Selling Less of More*, New York Hyperion
- Ansart P.** 1990, *Les sociologies contemporaines*, Paris, éditions du Seuil
- Antelme R.** 1947, *L'Espèce humaine*, La cité universelle, Paris
- Anzieu D.** 1999, *Le groupe et l'inconscient. L'imaginaire groupal*, Paris, Éd. Dunod,
- Arbuz G., Debrosse D.** 1996, *Réussir le changement de l'hôpital*, Paris, InterEditions
- Arbuz G., Feldman E.**, 2000, « Annoncer une mauvaise nouvelle, les pièges de l'entretien d'information », *Le concours Médical*, Paris, 8 avril, n° 14 p. 975 et suivantes
- Arbuz G., Billon R., Feldman E., Gonthier R.**, 2003, *Le Grand Age : chance ou fatalité ?* Paris, éditions Séli Arslan
- Arbuz G., Debrosse D.** 2003, « Quelle stratégie pour réussir la modernisation de l'accueil des patients âgés à l'hôpital ? » *Gestions Hospitalières*, n° 424 mars p. 191 et suivantes
- Arbuz G.** 2005, « Les patients âgés et les urgences hospitalières, analyse et propositions », *la Revue des SAMU*, Paris, n°3 avril,
- Arbuz G.** 2006, - 1, *Préparer et vivre sa vieillesse*, Paris, éditions Seli Arslan
- Arbuz G.** 2006 - 2, « Transition épidémiologique, quelles compétences pour y faire face ? » *Gestions Hospitalières*, août-septembre, p. 261 à 268
- Arbuz G.** 2010, « Parcours de vie, première évaluation des formations réalisées » *Gérontologie*, juillet
- Arbuz G.** 2011, « La relation d'aide face au syndrome démentiel » *Revue Soins-Gérontologie* n° 62, novembre- décembre
- Arendt H.** 1961, *Condition de l'homme moderne*, Paris Calmann-Lévy
- Argoud D.** 2007, « La décentralisation de la politique vieillesse » *Gérontologie et Société*, Fondation nationale de Gérontologie, n° 123 p. 201 à 212
- Ariès P.** 1975, *Essais sur l'histoire de la mort en occident, du Moyen âge à nos jours*, Paris, Seuil

- Ariès P.** 1977, *L'homme devant la mort*, Paris, éditions du Seuil
- Attias-Donfut C.** 1996, « La génération, organisateur du temps » *Gérontologie et Société*, n° 77 juin, p. 58-67
- Baltes P. B.**, 1999, "Lifespan Psychology : Theory and Application to Intellectual Functioning", *Annual review of Psychology* n° 50 p. 471- 507
- Balzac H.** 1840, *Mémoires de deux jeunes mariées*, *La Comédie humaine*, Paris, Librairie Gallimard 1959, tome I
- Balzac H.** 1842, « Avant Propos », *La Comédie humaine*, Paris, Librairie Gallimard 1959, tome I
- Barthes R.** 1957, *Mythologies*, Paris, éditions du Seuil
- Bauchau H.** 2009, « Les Années difficiles, Journal 1972 – 1983 » Arles, Actes Sud
- Bergeret-Amselek C.** 2010, (direct.), *La Cause des aînés*, Colloque des 12 et 13 juin 2010, Paris, Desclée de Brouwer
- Bessin M.** 1996, « Les catégories d'âge face aux mutations temporelles de la société » *Gérontologie et Société* n° 77 p.45-57
- Bickel J.F. et Cavalli S.** 2002, « De l'exclusion dans les dernières étapes du parcours de vie », *Gérontologie et société* n° 102 septembre
- Billé M.**, 2007, « Ruptures, crises et réorganisations familiales », *Gérontologie et Société*, n° 121 juin
- Blain H, Jeandel C.** 2003, « Prévention du vieillissement pathologique » *la Revue du praticien* vol.53 1 p. 97-106
- Blanpain N.** 2010, « Enquêtes et études démographiques » Insee Première, n° 1319, octobre
- Blanpain N. et Chardon O.** 2010, « Projections de la population à l'horizon 2060 » Insee Première n° 1320 octobre
- Blanpain N.** 2011, « L'espérance de vie s'accroît, les inégalités sociales face à la mort demeurent. » *Insee première* n° 1372 octobre.
- Bloch M.**, 1946, *L'Etrange défaite*, éditions Francs-tireurs, 1990 Paris, Gallimard (*Folio*)
- Bouillierie B. (de la), Buras-Tugendhaft M.** 1981, « Début d'une action globale de formation globale au CHR-CHU de Dijon » *Gérontologie et Société*, n° 16 avril, p. 88-104
- Bourdelaïs P. et Henrard J.C.** 2001, rapporteurs du groupe d'étude « Politiques et pratiques : dynamiques sociales, processus de décisions » Rencontres sur le vieillissement, Paris, ministère de la recherche, 25 et 26 juin 2001 pp.27 à 35
- Bourdessol H., Pin S.**, 2009, « Préférences et attentes des personnes âgées en matière d'information sur la santé et la prévention », *Evolutions*, publication de l'INPES (Institut national de prévention et d'éducation pour la santé) n° 17, mai
- Bourdieu P.** 1979, *La distinction, critique sociale du jugement* Paris, Les éditions de Minuit
- Bourlière F.** 1958, *Sénescence et sénilité*, Paris Doin et Cie

- Bouvier J.** 1987, « Le mouvement d'une civilisation nouvelle 1852-1914 » dans Duby G. (ss la direction) *Histoire de la France de 1852 à nos jours*, Paris Librairie Larousse
- Brayne C.** et al. 2010, « Education, the brain and dementia : neuroprotection or compensation ? » *Brain*, volume 133 n°8 P. 2210-2216
- Buber M.** 1959, *La vie en dialogue*, Paris, Aubier
- Burguière A., Klapisch-Zuber C., Segalen M., Zonabend F.**, 1986 *Histoire de la famille* « Le choc des modernités », Paris Armand Colin, Tome 2
- Caradec V.** 1996, *Le couple à l'heure de la retraite*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes
- Caradec V.** 2004. *Viellir après la retraite, approche sociologique du vieillissement*, Paris, Presses Universitaires de France
- Carli P.** 1999 « Cerveau et affectivité » *Revue Internationale de Philosophie* 3/1999 n° 209 pp. 347-363 « Le cerveau et l'affectivité » Université de tous les savoirs, France Culture 2001
- Chabert J.** 2001 « Des jours, des lieux et des vies » dans *Vivre au grand âge, angoisses et ambivalences de la Dépendance*, Paris Editions Autrement
- Châtelet N.** 1996, *La dame en bleu* » Paris Livre de poche, Editions Stock
- Chauvel L.** 1998, *Le destin des générations*, Paris P.U.F
- Churchill W.**, 1959, "My early life" London, Collins and sons,
- Clément S., Mantovani J.** 1999, « Les déprises en fin de parcours de vie » *Gérontologie et Société* n° 90, p. 95 à 108
- Coleman P.** 1994, "Adjustment in later life" in Bond J. and col. - *Ageing in society*, London Sage Publications
- Coleman P.** 2004, "Foreword" **Hepple J. , Stutton L.** 2004 (ss la direction), - *Cognitive analytic therapy and later life*, Londres et New-York, Brunner-Routledge Hove, p. XI et XII
- Cordié A.** 2001, *Le 15 mai 1927 était un dimanche, récit d'une enfance villageoise*, Paris éditions du Seuil
- Coudin G. Beaufils B.** 1997, « Les représentations relatives aux personnes âgées » *Actualité et dossier en santé publique*, n° 21 décembre, p. XII à XIV
- Cribier F.** 1997. « L'allongement de la vie et la mortalité différentielle des travailleurs après la retraite : l'étude d'une cohorte de parisiens. » *Sociologie Santé* n°16, p.21 à 38
- Cribier F.** 2001, « Contribution aux rencontres sur le vieillissement », **Gorgeon C, Léridon C.** « Rencontres sur les vieillissement », Paris, Ministère de la recherche 24 et 25 juin, p. 42 et 43
- Cumming E. and Henry W.E.** 1961, *Growing Old. The Process of Disengagement*, New York: Basic Books, Inc.
- Cumming E.** 1963, "Further thoughts on the theory of disengagement" *International social science journal*, UNESCO, vol. XV n° 3 p. 377-393

- Danon-Boileau H.** 2000, *De la vieillesse à la mort, point de vue d'un usager* Paris, éditions Calmann-Lévy
- Defoe D.** 2007, *Robinson Crusoé*, Londres Collector's Library
- Dejours C.** 1993, *Travail ; usure mentale* Paris, Bayard édition
- Delumeau J.**, 1983, *Le péché et la peur*, Paris, Arthème Fayard
- Dorange M.** 2007, « De passage en rupture » *Gérontologie et société* « Ruptures et passages » n° 121 juin (p. 31 à 43)
- Dubet F.** 1987, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard/Seuil,
- Duby G.** 1974, *L'An Mil*, Paris, Gallimard/Julliard, *Féodalité* 1996 Quarto
- Duby G.** 1978, *Les Trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris Gallimard, *Féodalité* 1996, Quarto
- Dumazedier J. Ripert A.** 1963, « Retirement and Leisure » *International social science journal*, vol. XV n° 3, p. 438, 447
- Durandal J.P., Réguer D.** 2011, « Retraite, engagement social et citoyenneté active », *Gérontologie et Société*, n° 138 septembre p. 1 à 23
- Durkheim E.** 1960, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Presses Universitaires de France
- Durkheim E.**, 1963, *Les règles de la méthode sociologique*, 15^e édition, Paris, PUF
- Ehrenberg A.** 2000, *La Fatigue d'être soi*, Paris, Ed. Odile Jacob
- Eliacheff C., Heinich N.** 2002, *Mère-fille, une relation à trois*, Paris, Albin Michel 356
- Eliot G.** 1859, *Adam Bede*, Londres, William Blackwood & Sons
- Elliott Jaques** 1965, "Death and the Mid-Life Crisis", *the International journal of Psychoanalysis*, n°46, p. 502-514
- Ennuyer B.** 2006, *Repenser le maintien à domicile, enjeux, acteurs, organisation*, Paris Dunod, 278 p.
- Ennuyer B.** 2011, « A quel âge est-on vieux ? La catégorisation des âges : ségrégation sociale et réification des individus » *Gérontologie et Société* 2011 / 3 n° 138 p. 127-142
- Enriquez E.** 1997, *Les jeux du pouvoir et du désir dans l'entreprise*, Desclée de Brower Paris
- Erikson E. H.** 1982, *The Life Cycle Completed*, New York, London, W.W. Norton and Company
- Ernaux A.** 1983, *La place*, Paris, éditions Gallimard, collection Folio
- Ernaux A.** 1987, *Une femme*, Paris, Gallimard
- Ernaux A.** 2003, - *L'écriture comme un couteau*, Editions Stock, collection folio

- Feldman E.** 2008, « Fins de vie, familles et soignants bousculés », *Perspective soignante* n° 32 septembre
- Feller E.** 1996, *Vieillesse et société dans la France du premier XXe siècle*, Villeneuve d'Ascq, éditions du Septentrion
- Feller E.**, 1997, « Les femmes et le vieillissement dans la France du premier XXe siècle », *Clio*, n°7, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail,
- Feller E.** 1999, « L'héritage perdu de Charcot, l'essor entravé de la gériatrie dans la France du premier XXe siècle. Le regard médical sur la vieillesse dans la France de la première partie du XXe siècle », *Gérontologie*, n° 111, p. 2-14
- Feller E.** 2005, *Histoire de la vieillesse en France 1900-1960*, Paris, Editions Seli Arslan
- Ferenczi S.** 1974, « Pour comprendre les psychonévroses du retour d'âge » In *Œuvres complètes*, Paris, Payot, tome 3 p. 150 et 155
- Ferguson Anderson (Sir)**, 1977, « Les aspects préventifs de la gériatrie », *Revue de gériatrie*, t. 2 n°3 juin, p. 245-250
- Fleutiaux P.** 2001, *Des phrases courtes, ma chérie*, Arles, Editions Actes Sud
- Flahault F.** 2006, *Be Yourself*, Paris, Arthème Fayard
- Folstein MF, Folstein SE, McHugh PR** (1975). "Mini-mental state, a practical method for grading the cognitive state of patients for the clinician". *Journal of Psychiatric Research* 12 (3): 189-98
- Fraisse G. Perrot M.** 1991, (direct) *Histoire des femmes en Occident, tome IV. Le XIX e siècle* Paris, éditions Plon
- Freud S.** 1905, "On psychotherapy" The Standard edition of the complete psychological works of Sigmund Freud", London, The Hogarth Press 1953 vol. VII
- Freud S.** 1915, "Thoughts for the times on war and death, Our attitude towards death" London, The Standard edition of the complete psychological works of Sigmund Freud, 1957, The Hogarth Press, vol. XIV, Cf. *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1981
- Freud. S.** 1917, « Mourning and melancholia », « Deuil et mélancolie », London, 1957 The Hogarth Press and the Institute of Psycho-analysis, The Standard Edition, volume XIV
- Gardent H.** 1996, « Vieillesse, vieillesse..., qui cherche quoi ? » *Gérontologie et Société* n° 79 Décembre p. 8-16
- Gasparini G.** 1996, « Le problème du temps dans une perspective sociologique » *Gérontologie et Société* n° 77 juin, p. 8-21
- Gaucher G., Ribes G., Darnaud T.** 2004, *Alzheimer, l'aide aux aidants*, Lyon, Chronique sociale,
- Gaulejac de V.** 1987, *La névrose de classe*, Paris, Hommes et Groupes Editeurs
- Gaullier X.** 2002, « Retraites, préretraites et temps de la vie » *Gérontologie et Société*, n° 102 septembre

George R. 2010, « Bien vieillir en Europe : le rôle des villes, entretien avec Dominique Caudron et Renaud Georges » Paris, revue *Esprit*, « La vie dans le grand âge », n° 366, juillet, pp 113-118

Gervais M., Jollivet M. Tavernier Y. 1977, *La fin de la France paysanne*, (dir) **Duby G. Wallon A.** *Histoire de la France rurale*, Paris, éditions du Seuil, Tome 4

Gognalons-Nicolet M. Bardet Blochet A. 1996, « Vieillir au féminin, vieillir au masculin » *Gérontologie et Société* n° 77 juin, p.68-78

Gonthier R. 2003, « Les recherches sur le vieillissement » dans **Arbuz G. Billon R. Feldman E., Gonthier R.** *Le Grand Age : Chance ou fatalité ?* Paris, éditions Seli Arslan, p. 184-199

Gonthier R. 2003, « L'approche médicale du grand âge et de ses pathologies » dans **Arbuz G. Billon R. Feldman E., Gonthier R.** *Le Grand Age : Chance ou fatalité ?* Paris, éditions Seli Arslan, p. 216-238

Gorgeon C., Léridon H. 2001 (dir.), « Rencontres sur le vieillissement, rapport du comité d'organisation » Paris, Ministère de la recherche, juillet 60 p.

Grawitz M. 1990, *Méthodes des Sciences Sociales*, titre II « Les techniques vivantes » Paris, Editions Dalloz, p. 742 à 1032

Guillemard A.M. 1972, *La retraite une mort sociale. Sociologie des conduites en situation de retraite*, Paris, Mouton

Guillemard A.M. 1980, *La vieillesse et l'Etat*, Paris, Presses Universitaires de France

Guillemard A.M. 2002, « De la retraite mort sociale à la retraite solidaire », *Gérontologie et Société*, n° 102, septembre p. 53 et suivantes,

Guillemard A.M., 2010, *Les défis du vieillissement*, Paris, A. Colin

Gutton J.P. 1988, *Naissance du vieillard*, Paris, éditions Aubier

Hanus M. 2002, *La résilience : à quel prix ?* Paris, Maloine

Hazan H. 1994, - *Old Age: Constructions and Deconstructions*. Cambridge University Press. 140 p.

Hazif-Thomas C. et Thomas P., 2007, « La démotivation du sujet âgé », *Gérontologie et Société*, n°121 juin p. 115- 135

Heidegger M. 1927, *Sein und Zeit*, Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung, volume VIII. Tübingen Allemagne, Max Niemeyer éditeur, Publié sous le titre, - *l'Etre et le Temps*, chez Gallimard, Paris en 1964

Hepple J. 2004, « Ageism in therapy and beyond », **Hepple J. , Stutton L.** 2004 (ss la direction) *Cognitive analytic therapy and later life* Londres et New-York, Brunner-Routledge Hove p.45 à 66

Hepple J. , Stutton L. 2004 (ss la direction), *Cognitive analytic therapy and later life*, Londres et New-York, Brunner-Routledge Hove

Herskovits M.J. 1964, *Man and his works*, New York, Alfred Knopf publishers

Higgins R.W. 2003, « Fins de vie: un temps pour quoi ? » *Revue Esprit*, n° 291 janvier p. 139 - 169

- Hobbes T.** 1651, *Leviathan, Of Man*, London, Penguin Books, 2005
- Hochschild A.R.** 1975, "Disengagement theory, a critique and proposal" *American journal review* Vol. 40, p. 553 – 569
- Hobsbawm E.** 1995, *The age of Extremes*, New York, First vintage book edition
- Hummel C.** 2005, « Les paradigmes de la recherche aux prises avec leurs effets secondaires » *Gérontologie et société* n° 114 septembre
- Jardin A., Tudesq A.J.**, 1973, *La France des notables*, Paris, éditions du Seuil
- Jodelet D.** 1984, « Représentation sociale : phénomène, concept et théorie », in **Moscovici S.** (dir.), - *Psychologie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 357-378
- Kaskie B., Imhof S., Cavanaugh J., Culp K.**, 2008, « Civic Engagement as a Retirement Role for Aging Americans » *The Gerontologist*, vol. 48, n° 3 p. 368-377
- Lalivie d'Epinay C., Bickel J.F.** 1996, « La recherche en sociologie et psychosociologie de l'âge et de la vieillesse : un survol » *Gérontologie et Société* n° 79, décembre, p. 155 et suivantes
- Lalivie d'Epinay C. Cavalli S.** 2007, « Changements et tournants dans la seconde moitié de la vie » *Gérontologie et Société* n° 121 juin p. 49-50
- Landry A.** 1934, *La révolution démographique, Études et essais sur les problèmes de la population*, réédité par l'INED en 1982.
- Laslett P.** 1989, *A fresh map of life, the emergence of the third age*, Londres, Weidenfeld and Nicolson
- Lebrun J.P** 1993, *De la maladie médicale*, Bruxelles, éditions De Boeck Université
- Le Gouès G.** 1991, *Le psychanalyste et le vieillard*, Paris, Presses Universitaires de France
- Le Gouès G.** 2000, *L'âge et le principe du plaisir*, Paris, Dunod
- Legrand M. et Tréton J.** 2001, rapporteurs du groupe de travail « L'avancée en âge, ses modalités, ses déterminants » **Gorgeon C. Léridon H.** (dir) « Rencontres sur le vieillissement, rapport du comité d'organisation » Paris, Ministère de la recherche, juillet, p.7-17.
- Lemaire P. Bherer L.** 2005, « Réserve cognitive et vieillissement cognitif » dans, *Psychologie du vieillissement*, Bruxelles, éditions de Boeck, partie 2 p. 229 et suivantes.
- Letarte P.** 2002, «La Fraicheur de l'octogénaire », dans *Psychiatrie Française*, « Vieillir et vivre » vol 33 2/2 septembre, p. 37
- Leurquin- Depernet D.** 2007, *La raisonneuse*, Turquant (Maine et Loire), éditions Cheminements
- Lewin K.** 1943, « Forces behind food habits and methods of change », dans **Guth C.E., Mead M.** "The problem of changing Food habits" *Bulletin of the national research council*, National Academy of Science, Washington n° 108 october, p. 35 à 65
- Luczak F., Nabli F.**, 2010, « Vie associative : 16 millions d'adhérents en 2008 » Division Conditions de vie des ménages, *Insee Première* n° 1327 décembre

- Majnoni d'Intignano B.** 1993, *La Protection sociale*, Paris, Editions de Fallois
- Martin du Gard R.**, 1922, *Les Thibault*, Paris, Gallimard, « le cahier gris » tome I, folio
- Maupassant de G.**, 1885, *Bel ami*, Paris édition Gallimard, 1987
- Maupassant de G.** 1889, *Fort comme la Mort*, Paris, Editions Gallimard, 1987
- Mauss M.** 1923-1924, *Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Année Sociologique, 252 p.
- Michaudon H.** 2000, « L'engagement associatif après 60 ans », *INSEE Première*, n° 737, septembre
- Michelet C.** 1979, *Des grives aux loups*, Paris Editions Robert Laffont, tome 1
- Minois G.** 1987, *Histoire de la vieillesse en Occident, De l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Arthème Fayard
- Montaigne M.** de 1950, *Essais*, Paris, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade
- Moulias R.**, 2005, « Longévité et âgisme », *Gérontologie* n° 134, 2^e trimestre
- Nasio J.D.**, 2012, *L'inconscient c'est la répétition*, Paris, éditions Payot et Rivages, 169 p.
- Noworyta J.** 2007, *Chemin noir, chemin blanc, Récit d'une intégration*, Montreuil/Mer, Editions Henry/Les Ecrits du Nord
- Orenstein M.A.** 2005, "The New Pension Reform as Global Policy", *Global Social Policy* vol. 5(2): p. 175-202
- Paillat P.** 1989, (dir), *Passages de la vie active à la retraite*, Paris, Presses Universitaires de France
- Parant A.** 2007, « Le vieillissement démographique, chronique d'un tsunami annoncé », *Gérontologie et Société*, n° 123, Paris 2007 p. 135 et suivantes
- Parsons T.** 1960, "Towards a healthy maturity" *Journal of Health and Human Behavior* Vol. 1 n° 3, p. 163-173
- Philibert M.** 1981 -1, « Le concept de vieillissement » *Gérontologie* n° 40
- Philibert M.** 1981-2, « Réflexions sur la formation permanente en Gérontologie » *Gérontologie et Société* n° 16
- Prouteau L. et Wolff F-C** 2004, « Donner son temps : les bénévoles dans la vie associative » *Économie et Statistiques* n° 372,
- Prost A.**, 1968, *Histoire de l'enseignement en France 1800-1967*, Paris, Armand Colin
- Prost A.** 1981, *l'Ecole et la Famille dans une société en mutation (depuis 1930)*, tome IV de l'*Histoire Générale de l'Enseignement en France*, Paris, Nouvelle librairie de France

- Prost A.** 1987, « Frontières et espaces du privé », sous la direction de Ariès P. et Duby G. - *Histoire de la vie privée*, t. V, - *De la Première Guerre mondiale à nos jours*, Paris, éditions du Seuil, pp. 12 à 153
- Proust M.** 1954, *A la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, tome I
- Puijalon B.** 1996, « La relecture de vie : quelques réflexions de contemporains âgés » *Gérontologie et Société*, n°77, juin p. 140 à 148
- Puijalon B. Trincaz J.** 2000, *Le droit de vieillir*, Paris, Fayard
- Puijalon B.** 2007 – 1, « Le vécu intime du vieillissement », *Vieillir et devenir*, actes du colloque de l'Ecole des grands-parents européens, 26 et 27 mars, Paris
- Puijalon B.** 2007 – 2, « Que s'est-il passé ? La vie et je suis vieux » *Gérontologie et société*, n° 121 juin
- Quinodoz D.** 2008, *Vieillir une découverte*, Paris, Presses Universitaires de France
- Réguer D.** 2007, [sous la dir. de], *Vieillesse et parcours de fins de carrière : contraintes et stratégies*, Toulouse, ERES
- Réguer D.** 2008, « Interroger les évidences. Vieillesse de la population, maintien à Domicile », *Vie sociale et traitements* 2008/3 - N° 99 p 18 à 23
- Réguer D.** 2011, « Familles et relations entre les générations » *Porto Alegre, Civitas*, v. 11, n. 1, p. 78-92, jan.-avril
- Ricoeur P.** 1990, - « Approche de la personne » *Revue Esprit*, mars avril, p.115-130
- Rollet-Echalier C.** 1990, - *La politique à l'égard de la petite enfance sous la III e république*. Paris INED, PUF
- Ruellan R.** 1998 in Dupeyroux J.J., *Droit de la Sécurité Sociale*, Paris 13 e édition Dalloz
- Ryle A, Kerr I.B.**, 2002, *Introducing cognitive analytic therapy, principles and practice*, London, John Wiley and sons
- Sardon J.P.** 1996, «Prévision de mortalité et vieillissement démographique » *Gérontologie et société* n° 79 décembre, p. 117 à 136
- Schwartz O.** 1993, « L'empirisme irréductible », dans Anderson N. Le Hobo, *Sociologie du sans abri*, Collection Essais et Recherches, Paris, Nathan
- Scott J. W.** 1991 « La travailleuse », **Fraisse G et Perrot M.** (dir.) *Histoire des femmes en Occident, le XIXe siècle*, Paris, Plon, Tome IV
- Serres M.** 2006, *Récits d'Humanisme* Paris éditions Le Pommier
- Singly F.** de 1993, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Fernand Nathan
- Singly F.** de 2011, *L'individualisme est un humanisme* La Tour-d'Aigues (Vaucluse), Editions de l'Aube

- Soullier N.** 2012, « Aider un proche à domicile : la charge ressentie » DREES, *Etudes et résultats*, n° 799 mars
- Spock B.** 1946, *The common sense book of baby and child care*, New York, Duell, Sloan and Pearce traduit en 1952 sous le titre *Comment soigner et éduquer son enfant*
- Sterdyniak H.** 2011, « Le fil rouge, de la cohérence entre politique familiale et système de retraite. » *Retraite et société* n° 61 août p. 15 à 42
- Thébaud F.** 1992, (direct.) *Histoire des femmes en Occident, tome V. Le XXe siècle*, Paris, Plon
- Thierry D.** 2006, *Entrée dans la retraite, nouveau départ ou mort sociale ?* Liaisons
- Thomas L.V.** 1978, *Mort et pouvoir*, Paris, Payot
- Thomas L.V.** 1985, *Rites de mort*, Paris, Librairie Arthème Fayard
- Tibbitts C.** 1963, « Introduction. Social Gerontology: origin, scope and trends » *International social science journal*, vol. XV n° 3 p. 339, 354
- Todd E.** 1990, *L'Invention de l'Europe*, Paris, Seuil, coll. L'Histoire immédiate
- Touraine A.** 1978, *La voix et le regard*, Paris, éditions du Seuil
- Touraine A.** 2007, « Sociologie sans société » in **Wievorka M.** 2007, (dir) - *Les Sciences Sociales en mutation*. Auxerre, Editions Sciences Humaines, pp. 25 à 36
- Trouilloud M.** 1997, « Souffrance et épuisement psychique des familles », *JALMAV* N°51 décembre
- Tuckman J., Lorge I** 1953, « Attitudes toward old people » *Journal of Social psychology*, 37, p. 249-260
- Vallin J. Meslé F.** 2010 « Espérance de vie : peut-on espérer gagner trois mois par an indéfiniment ? » *Population et Société*, n° 473, décembre, pp.77 à 83
- Vernant J. P.** 2004, « Entretien avec Jean-Pierre Vernant », Paris laboratoire Lundbeck, éditions Babylone
- Vincent G.,** 1987, « une Histoire du secret », (dir) **Ariès P.** et **Duby G.** *Histoire de la vie privée, De la première guerre mondiale à nos jours*, éditions du Seuil tome V
- Viseux A.** 1991, *Mineur de fond*, Paris, Edition Plon, collection Terre Humaine
- Wievorka M.** 2007, *Les Sciences Sociales en mutation*, ouvrage collectif sous la direction de Michel Wievorka, avec la collaboration de Debarle A. et Ohana J. Auxerre, Editions Sciences Humaines, introduction p. 9 à 21
- Zarit SH, Reever KE, Bach-Peterson J.** 1980, "Relatives of the impaired elderly: correlates of feelings of burden". *Gerontologist*, 6, p. 649-55
- Zazzo R.,** 1993, « Alfred Binet (1857-1911) », *Perspectives. Revue trimestrielle d'éducation comparée*, Paris UNESCO, vol. XXIII, n°1-2, p. 101-112

Rapports et textes officiels

Commission nationale de restructuration des urgences 1993, « Rapport sur la médicalisation des urgences », sous la direction d'**Adolphe Steg**, septembre

Commission nationale de restructuration des urgences, 1994, « Rapport sur la prise en charge pré-hospitalière des urgences » sous la direction de **Geneviève Barrier**, septembre

Comité de consultation national d'éthique 1998, « Rapport sur le vieillissement » 25 mai, n° 59

INSERM, 2007, « Maladie d'Alzheimer, enjeux scientifiques, médicaux et sociétaux ». Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale, Paris

Organisation Mondiale de la Santé 2001 « Vieillir en restant actif, cadre d'orientation », Genève

Ministère de la Recherche, 2001, « Rencontres sur le vieillissement » 25 et 26 juin 2001, Paris, rapport du comité scientifique d'organisation ministère préparé par **Catherine Gorgeon** et **Henri Léridon**, juillet

Organisation Mondiale de la Santé 2002, "Ethical choices in long-term care: what does justice require?" World Health Organization, Genève

Nations Unies 2002 « Rapport de la deuxième assemblée mondiale sur le vieillissement », Madrid 8-12 avril 2002, New- York

CNRS Lasmas Institut du longitudinal - Rapport de recherche au Ministère de la Santé - **Françoise Cribier et collaborateurs** « Parcours résidentiels de fin de vie d'une cohorte de retraités de la région parisienne », mai 2002

Centre d'analyse stratégique 2010 « Le vieillissement cognitif, quelles caractéristiques ? Quelles stratégies préventives ? Quels enjeux pour les politiques publiques ? » Journée d'études du 8 juin

DRESS, Etudes et résultats, 2012 - 1 - **Andrieux V. Barthélémy N. Chantel C. Housset F. Laborde, C. Lequien**, « Les retraités et les retraites en 2010 » , n° 790 février

DRESS, Etudes et résultats, 2012- 2 **Soullier N** « Aider un proche âgé à domicile : la charge ressentie » n° 799 mars

Notes

Introduction

¹ A distinguer de sénilité et de sénile. L'adjectif, d'abord appliqué à des comportements attribués aux vieillards dans le domaine moral, est entré à la fin du XVIIIe siècle dans le vocabulaire médical pour parler d'un ensemble de processus propres à la vieillesse. Il n'est plus utilisé que dans le langage courant pour qualifier abusivement un vieillard qui n'a plus ses moyens intellectuels. Cf. Dictionnaire historique de la langue française, tome II p. 1918.

Bases théoriques et méthodologiques

² Renaud George « Le système d'action publique est extrêmement éclaté, entre les conseils généraux responsables de la prise en charge médico-sociale, les communes via les conseils communaux d'action sociale, l'Etat via la politique de services à la personne, les hôpitaux, les agences régionales de santé... une multiplicité d'acteurs qui rend difficile le développement d'interventions globales reposant sur une vision partagée... et d'où il résulte une sorte de bouillonnement qui manque de lisibilité, mais qui permet de faire émerger, çà et là, de bonnes idées ou de bonnes pratiques » « Bien vieillir en Europe : le rôle des villes, Entretien avec Dominique Gaudron et Renaud George » Revue Esprit, Paris, juillet 2010, n° 366, p.117

³ « The age of patients has this much importance in determining their fitness for psycho-analytic treatment, that, on the one hand, near or above the age of fifty the elasticity of the mental processes, on which the treatment depends, is as a rule lacking – old people are no longer educable – and, on the other hand, the mass of material to be dealt with would prolong the duration of the treatment indefinitely.” **Freud S.** “On psychotherapy” (1905) “The Standard edition of the complete psychological works of Sigmund Freud”, The Hogarth Press London 1953 p. 264

⁴ Pour Vincent Caradec, « la notion de déprise s'inscrit à la fois en continuité et en rupture avec la théorie du désengagement » : elle en retient l'idée d'une possible prise de distance avec le monde au cours du vieillissement mais considère que ce n'est qu'un « relâchement » qui n'est « pas total, ni linéaire, ni homogène et qu'il engage à une réorganisation, un réaménagement des activités et des modes de vie ». En impliquant à la fois une tendance à la baisse des activités au cours de l'avancée en âge et un processus de transformation des engagements, le concept, selon Vincent Caradec, est pertinent, « car cette double réalité coexiste dans le vieillissement au grand âge ». Cf **Caradec V.** 2004, - *Vieillir après la retraite, Approche sociologique du vieillissement*, Paris PUF. p. 22 et l'article de Wikipédia d'où est extrait ce commentaire.

⁵ “Lifespan developmental psychology or lifespan psychology (LP) deals with the study of individual development (ontogenesis) from conception into old age. A core assumption of LP is that development is not completed at adulthood but that it extends across the entire life course and that from conception onward lifelong adaptive processes of acquisition, maintenance, transformation, and attrition in psychological structures and functions are involved. The simultaneous concern for acquisition, maintenance, transformation, and attrition exemplifies the view of lifespan psychologists that the overall ontogenesis of mind and behavior is dynamic, multidimensional, multifunctional, and nonlinear.” **Baltes P.B.** et al, 1999 “*Lifespan Psychology : Theory and Application to Intellectual Functioning*”, Annual review of Psychology n° 50 p. 471-507

⁶ «Il était en révolte contre les nouvelles tendances médicales de son époque. (...) Un équilibre, une certaine modalité de la pratique médicale traditionnelle semblait agoniser au profit d'une approche scientifique de la maladie [...]. La démarche causaliste d'une médecine qui met en avant l'agent pathogène comme seul fil conducteur pour la compréhension du déroulement de la maladie tendait à éclipser les autres dimensions. La dimension proprement humaine, à la fois culturelle et langagière, disparaissait, tout comme se trouvait minorée l'importance de l'insertion de l'homme au sein de son univers culturel. » **Le Vaguerese L.** 1994, «Introduction à l'œuvre de Groddeck », dans **Nasio J.D.**

(sous la direction) *Introduction aux œuvres de Freud, Ferenczi, Klein, Winnicott, Dolto, Lacan*, ouvrage collectif, Paris Payot/Rivages, pp. 155-156.

⁷ Cf. le chapitre 3 du livre de François de Singly « l'individualisme est un humanisme » qu'il a intitulé « L'humanisme sous conditions » Critiquant une sociologie de l'hypermodernité, une image de « l'individu par excès », l'auteur défend une vision équilibrée de l'individualisme, l'idée que « l'individu singulier ne vise pas nécessairement que la réussite et l'enrichissement... il ne doit pas, par exemple, sous le prétexte qu'il occupe une position supérieure à celle de sa famille d'origine, oublier d'où il vient. » P. 114 et 118. De Singly F 2011, - l'individualisme est un humanisme, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube p. 114 à 142

⁸ « Notre être même de personne nous vient, non pas d'une source transcendante comme le veut le platonisme, mais du fait que nos parents nous ont transmis leur qualité de personne à travers le tissu d'interactions qui nous unit à eux...le lien interhumain est beaucoup plus qu'un lien moral, beaucoup plus qu'un lien volontaire. C'est un lien qui nous touche au cœur même de notre être... Flahault F. 2006, *Be yourself*, Paris Arthème Fayard, p. 84-85

⁹ Louis Chauvel « la réduction fréquente de la problématique du vieillissement d'une société à sa dimension simplement démographique, numérique et comptable, pour laquelle la proportion de gens de plus de soixante ans est le seul déterminant, conduit à faire fausse route sur l'analyse de la situation. Plus que la question du nombre, c'est celle du poids, social, économique, politique, culturel, en termes de production des valeurs et de détention de la légitimité, des âges et des générations. Et ce poids se révèle tout particulièrement lorsque l'on passe d'un modèle de société projetée dans l'avenir à celui où le partage de la croissance est essentiellement au bénéfice des plus âgés... » Chauvel L. 1998 *Le destin des générations*, Paris P.U.F. p 239-240

¹⁰ Les travaux d'Elise Feller, notamment lors de la phase préparatoire de l'étude, ont joué un rôle important dans la construction du projet. Ses conseils et son soutien ont permis, avec ceux de Françoise Cribier, de trouver le point d'équilibre, la perspective sociale et historique, à partir de laquelle nous souhaitions aborder les questions relatives à l'avancée en âge.

¹¹ La question de la fiabilité des récits s'est posée dès le début des enquêtes, non pas que les personnes mentaient à dessein, mais la manière dont elles décrivaient leur vieillesse et les événements qui en avaient marqué le cours, reflétait trop visiblement des idées toutes faites, des savoirs a priori portant sur ce temps de l'existence, n'exprimait pas les nuances et la richesse de leur pensée. Il faut bien connaître les gens, établir avec eux une relation de confiance pour qu'ils acceptent de tenir un discours plus personnel. Mais le temps nécessaire pour l'instaurer, n'est que rarement compatible avec celui dévolu aux entretiens. C'est pourquoi il a été nécessaire d'imaginer un dispositif de réflexion sur l'avancée en âge favorisant une mise à distance des représentations sociales, une mobilisation des capacités d'introspection et créatives des individus. Après plusieurs essais nous avons imaginé un dispositif de réflexion en groupe, fonctionnant selon des règles spécifiques tant au niveau du travail à réaliser, que des règles d'écoute et d'expression et du rôle attendu des animateurs.

¹² La dernière partie de l'existence a été perçue au cours des siècles, soit comme le point culminant de l'existence ou comme une phase de déclin marquée par la décrépitude et la sénilité. La première trouve son inspiration dans les écrits d'auteurs comme Saint Augustin, Isidore de Séville, qui l'ont considérée comme l'apogée de la vie, le temps de la méditation, du détachement, de la sagesse. La seconde, beaucoup moins élogieuse, voit dans la vieillesse un temps de l'existence marqué par la décrépitude et la sénilité et, dans le vieillard, un être replié sur lui-même, centré sur le présent, qualifié de « dément » lorsqu'il perd le contact avec les siens et son environnement. Les débats reviennent sans cesse autour de la question de savoir si l'on fait suffisamment pour les aînés et à qui en revient la charge : à la collectivité, aux familles, aux intéressés eux-mêmes qui devraient mieux prévoir et s'organiser ? A lire les articles et écouter les discours des responsables institutionnels, les anciens sont condamnés à

devenir des patients grabataires, séniles, dépendants. Cette manière de les considérer, qui les met à distance des autres, est intériorisée par les intéressés eux-mêmes, qui se décrivent souvent par rapport à ce qui ne leur est pas encore arrivé.

¹³ « L'altération du corps, de ses fonctions, de son image, est par la rapidité et la quasi-universalité de ses manifestations, ce qui identifie d'abord les « vieux.... Les traités savants sur le vieillissement énumèrent tous les signes classiques de l'avance en âge : la peau qui se ride, les cheveux qui se raréfient et qui blanchissent, les ongles qui s'épaississent et se fendillent...les os et les articulations qui se déforment. » **Feller E.** « L'image corporelle des vieux » Dans - *Vieillesse et société dans la France du premier XXe siècle (1905-1953)*, opus cité, p. 52

¹⁴ Les processus inconscients à l'œuvre dans les représentations. Que la vieillesse et la mort attirent et repoussent à la fois est un phénomène connu mais qu'il convient inlassablement de dénoncer car sont visés pas ces attitudes des êtres humains qui méritent, tout autant que les autres, considération et respect. Est-ce le fait du simple hasard que de trouver dans le vocabulaire courant une telle accumulation de termes dépréciatifs des vieux, et dans les textes gérontologiques une vision péjorative de cet âge de la vie, une discrimination opératoire dans tous les champs sociaux, professionnel, socio-sanitaire, éducatif, au sein de la famille ? Au point que Robert Butler en 1969 identifie un nouveau champ de recherche gérontologique en inventant le concept d'âgisme qu'il définit de la façon suivante : « une profonde gêne chez les jeunes et les personnes d'âge moyen – une répugnance personnelle et un dégoût envers le vieillissement, la maladie et l'infirmité. » Ses travaux font suite à un ensemble d'études principalement d'origine nord-américaine, inaugurées en 1952 par Tuckman et Lorge, (**Tuckman, Lorge** 1953) qui utilisant une « échelle des stéréotypes à l'égard des personnes âgées » ont montré que ces stéréotypes étaient généralement négatifs et partagés par tous les groupes d'âge. » Voir le recensement de celles-ci réalisé par Geneviève Coudin et Béatrice Beaufils. (**Coudin et Beaufils** 1997 p. XII à XIV))

¹⁵ Coleman P. "Negative attitudes and low expectations about later life are so entrenched in Western culture that it is only too easy for the best-informed therapists and counsellors to collude with them. Even writing a book about ageing carries dangers of emphasising the old as a distinct and disadvantaged group within human society." **Hepple J. et Stutton L.** 2004 (ss la direction), - *Cognitive analytic therapy and later life*, Londres et New-York, Brunner-Routledge Hove, avant-propos p. XI

¹⁶ **Hepple J.** "Ageism is deeply ingrained in modern Western society and is inevitably represented in both therapist and client as a series of negative stereotypes, unchallenged assumptions and unconscious reactions which exert a profound influence on therapeutic work. The theoretical models underpinning modern psychotherapies themselves are providing some of the most glaring examples of ageism around. To top even this obstacle is a medical and psychological model of ageing where increasing age and decline in function are synonymous and inevitable..." "Ageism in therapy and beyond" op. cité p. 46

¹⁷ « Ce domaine de la famille est particulièrement intéressant à remarquer, car il constitue un lieu social, dans une société donnée, à un moment particulier de son développement, au sein duquel des relations entre les générations se nouent, au-delà des obligations imposées par la loi et des injonctions institutionnelles formelles explicites que porte le "discours intergénérationnel". Sans nier tous les effets de constructions et de contrôles sociaux, la famille est un lieu où l'intimité imperceptible rend difficile l'observation par le regard extérieur, avec les indicateurs et outils en usage dans les sciences sociales pour d'autres objets. C'est le lieu de la pratique intergénérationnelle, parfois invisible, non décrétée, non instituée, non évaluée formellement. On comprend alors l'expression d'un attachement, moins à l'institution familiale qu'aux relations qui s'y nouent, chez les géniteurs des membres de ces familles que sont les parents et grands-parents. Cette expression de l'intime, que l'on a retrouvée dans de nombreux Cafés des âges, ne peut être envisagée comme une contradiction avec les transformations

actuelles de la famille, ses décompositions et recompositions. » **Réguer D.** 2011 – « Familles et relations entre les générations » *Civitas*, Porto Alegre, v. 11, n. 1, p. 78-92, jan.-abr. p. 83

Présentation des générations étudiées

¹ « Quand on vit, il n'arrive rien. Les décors changent, les gens entrent et sortent, voilà tout. Il n'y a jamais de commencements. Les jours s'ajoutent aux jours sans rime ni raison, c'est une addition interminable et monotone. .. Ça c'est vivre... Mais quand on raconte la vie tout change... les événements se produisent dans un sens et nous les racontons en sens inverse... On a l'air de débiter par le commencement ... et en réalité c'est par la fin qu'on a commencé... Elle est là invisible et présente... la fin est là qui transforme tout... Et le récit se poursuit à l'envers : les instants ont cessé de s'empiler au petit bonheur les uns sur les autres, ils sont happés par la fin de l'histoire qui les attire et chacun d'eux attire à son tour l'instant qui le précède... » **Sartre J.P.** 1938, *La nausée*, Paris, éditions Gallimard, éditions Folio p. 62 et 63

² En 2009, sur les 548 541 décès constatés en France, 356 318 étaient le fait de personnes de plus de 75 ans, 204 250 femmes et 152 068 hommes. Si l'on prend comme limite 70 ans, ce sont 397 715 personnes de 70 ans et plus qui sont décédées en 2009 en France, soit 73 % du total des décès de cette année. Ces chiffres montrent la concentration de la mort dans cette étape de la vie et de ce qui en découle pour le conjoint et les enfants.

³ Orlewski J., « *La période d'empreinte collective en gérontologie* » Service RBS A.s.b.l. Luxembourg. RBS est une association sans but lucratif fondée en 1989 par le Ministère de la Famille du Luxembourg. En tant qu'Institut de formation, RBS s'adresse au personnel dirigeant, soignant, ou autres personnels œuvrant dans le secteur des personnes âgées. A l'initiative de cette institution, nombre de maisons de retraite du grand duché du Luxembourg ont décoré les murs des salles de restaurant et du hall d'entrée avec des photos anciennes. Les pratiques de vie quotidiennes des résidents sont enseignées aux professionnels.

⁴ Daniel Réguer suggère à juste titre de nuancer ce propos. Il propose de mentionner l'intérêt de Frédéric Leplay (1806-1882) pour la condition ouvrière, (Cf. ses deux ouvrages *Les Ouvriers Européens* de 1855 et *La réforme sociale* de 1864), ainsi que l'action des chefs d'entreprises à l'origine de la création des premières caisses de prévoyance.

⁵ Discipline, au sens de châtiment vers 1170, est appliqué à la mortification corporelle d'un clerc. Il a donné lieu par métonymie au sens concret d « instrument servant à la flagellation » dans les années 1550, d'usage religieux. Dès la première moitié du XII^e siècle le mot est aussi employé avec les acceptions modernes de « règles de vie, de conduite et éducation, enseignement ». Son dénominateur *discipliner* (latin chrétien *disciplinare* : enseigner, former) a d'abord le sens de « châtier mortifier corporellement », correspondant à l'ancien emploi de discipline. A partir du XIV^e siècle apparaissent deux acceptions nouvelles : « donner le sens de l'ordre, du devoir à quelqu'un, et éduquer. » Le Robert, Dictionnaire Historique de la langue française, opus cité, tome I p. 610

⁶ Cf. « le Manuel du père de famille » du Vice-Amiral de Penfentenyo, père de 14 enfants, préfacé par le maréchal Pétain. « L'éducation : il faut la commencer dès le premier jour, le jeune Louis va crier pour se rendre intéressant et se faire pouponner ... à peine sortis du sein maternel les enfants aiment qu'on s'occupe d'eux. Ils ont horreur de la solitude. Si vous vous laissez apitoyer et si vous vous précipitez à chaque vagissement, vous êtes perdus. » « Laissez le crier tant qu'il voudra, au bout de 48 h. il aura compris. Son premier caprice n'ayant pas réussi, votre autorité commencera à naître. » Prost A. « L'école et la famille » opus cité p. 61

⁷ La politique agricole commune (PAC) est la plus ancienne et la plus importante des politiques communes de l'UE (45 % du budget européen). Créée par le traité de Rome en 1957, elle a été mise en place en 1962. Ses objectifs sont :

- d'accroître la productivité de l'agriculture ;
- d'assurer un niveau de vie équitable à la population agricole ;
- de stabiliser les marchés ;
- de garantir la sécurité des approvisionnements ;
- d'assurer des prix raisonnables aux consommateurs.

Depuis, s'y sont ajoutés les principes de respect de l'environnement et de développement rural.

Le Conseil de l'Union européenne (Conseil des ministres) adopte les actes de bases de la PAC et la section Garantie du FEOGA (Fonds européen d'orientation et de garantie agricoles) finance le soutien des marchés.

⁸ Louis Poirier est né en 1910 à Saint Florent-le-Vieil et décédé en 2007 à Angers. Après ses études primaires, il est envoyé en 1921 à Nantes comme interne au lycée Georges Clémenceau.

⁹ W. Churchill "Flogging with the birch in accordance with the Eton fashion was a great feature in this curriculum. But I am sure no Eton boy, and certainly no Harrow boy of my day ever received such a cruel flogging as this Headmaster was accustomed to inflict upon the little boys who were in his care and power. Two to three times a month the whole school was marshalled in the library and one or more delinquents were haled off to an adjoining apartment by the two head boys, and there flogged until they bled freely, while the rest sat quaking, listening to their screams." p. 19 et 20 Ceci se passe en 1881. Winston Churchill a 7 ans, il rentre en pension. **Churchill W.**, 1959, "My early life" London, Collins and sons, p. 17-19

¹⁰ Anny Cordié est neuropsychiatre et psychanalyste, membre de l'École de la Cause freudienne. Outre son ouvrage sur ses années d'enfance paru en 2001, elle est l'auteur d'*Un enfant psychotique*, paru en 1987, et de *Les cancren n'existent pas*, paru en 1993 aux Éditions du Seuil.

¹¹ Dans son étude du XXe siècle, l'historien Eric Hobsbawm, utilise le terme de catastrophique pour qualifier la période allant de 1914 à 1945. Hobsbawm E. 1994, *The Age of Extremes The Short Twentieth Century, 1914-1991* (l'Age des extrêmes) Londres et New York, pp. 21- 222.

¹² Louis Pasteur (1822-1895) identifie entre 1878 et 1880 trois espèces de bactéries: le streptocoque, le staphylocoque et le pneumocoque, vaccine en 1880 des poules contre le choléra. Robert Koch (1843-1910) annonce en mars 1882 l'identification de l'agent de la tuberculose et de ses modes de transmission. "BK" ou le "Bacille de Koch". En 1921 Albert Calmette et Camille Guérin mettent au point un vaccin contre la tuberculose, le B.C.G. Joseph Lister (1827-1912) appliquant en 1865 la théorie des germes de Louis Pasteur à la chirurgie, désinfecte les instruments de chirurgie avec de l'acide phénique, produit de traitement chimique des égouts. Cf. son article de 1867 "Du principe d'antisepsie dans la pratique médicale".

¹³ La question de l'évacuation des déchets humains et des eaux usées est objet de débats depuis la fin du XIX e siècle. « A l'heure actuelle, lorsqu'un futur beau-père pressent son futur gendre sur ses plus intimes convictions, il ne lui demande plus ... s'il est pour la protection ou le libre échange ; il l'amène adroitement à se prononcer pour ou contre le tout-à l'égout. Et c'est un article de foi sur lequel on ne transige pas. Pourquoi ne transige-t-on pas ? C'est que la question est des plus complexes comme toutes celles qui touchent aux infirmités humaines ... » Max de Nansouty « Tout à l'égout ? – Rien à l'égout ? », *L'illustration* 15 octobre 1892, p. 302 à 305

¹⁴ Leurs recommandations sont une révolution par rapport aux pratiques en vigueur : le lait est la seule nourriture recommandée pour les enfants jusqu'à 12-15 mois, de préférence le lait maternel car

plus adapté au système digestif du bébé et exempt de microbes ; biberons et tétines seront stérilisés en les faisant bouillir pendant 10 minutes, le lait de vache sera mélangé avec de l'eau, bouillie elle aussi.

¹⁵ Ils sont partis des statistiques publiées annuellement après l'application la loi sur l'enseignement primaire obligatoire du 28 mars 1882 (art. 4) qui ont mis en évidence les difficultés d'une fraction de la population enfantine à tirer profit de l'enseignement de l'école. Il s'agissait d'enfants dont les résultats scolaires étaient inférieurs à la moyenne, qualifiés parfois d'arriérés ou d'idiots.

¹⁶ En 1899, Ferdinand Buisson et Alfred Binet créent la société libre pour l'étude psychologique de l'enfant. Théodule Ribot (1839-1916) considéré comme le fondateur de la psychologie française, Edouard Claparède (1874- 1940) médecin et psychologue genevois, Buyse en Belgique entreprennent des études convergentes. En octobre 1912 Edouard Claparède ouvre à Genève une école des sciences et de l'éducation, l'Institut Jean Jacques Rousseau. Henri Wallon (1879-1962), conçoit le développement de la personnalité de l'enfant comme une succession de stades. L'enfant, avec ses goûts, ses aptitudes, commence à être pris en considération.

¹⁷ En juillet 1973, dans un contexte «d'évolution des mœurs et de remise en cause des notions traditionnelles», une circulaire du ministre de l'Education nationale, Joseph Fontanet, instaure l'information et l'éducation sexuelle à l'école. Il s'agit de «substituer à une formule dépassée d'éducation protectrice une formule nouvelle» alliant «la maîtrise de l'information» et «l'éveil de la responsabilité». Dès les niveaux élémentaires, l'enseignant doit aborder le thème de la transmission de la vie, dans le cadre des activités d'éveil. Au collège et au lycée, l'information dispensée en cours de biologie (filières classiques) et d'économie familiale et sociale (filières techniques) s'affine pour détailler les mécanismes de la reproduction humaine.

¹⁸ Dans un article intitulé « La mort d'une légende » l'hebdomadaire *L'illustration* » donne en 1892 un exemple du combat d'arrière garde mené par les hommes pour empêcher les femmes d'accéder à des positions sociales qu'ils étaient jusque là les seuls à occuper.

« Mlle Jeanne Chauvin, licencié ès lettres, a passé ces jours derniers sa thèse de docteur en droit. Ce ne fut pas on le sait sans difficultés. Non pas que Mlle Jeanne Chauvin manquât des connaissances exigées pour le grade qu'elle ambitionnait. Mais il y a un ancien préjugé, et fort enraciné, qui écarte les femmes d'un certain nombre de professions par trop masculines. Aussi les jeunes gens du quartier des écoles et particulièrement du quartier de la faculté de droit sont-ils accourus en foule dans l'amphithéâtre le jour de la soutenance de Mlle Jeanne Chauvin, pour exprimer leur opinion qui est à l'encontre des revendications féminines. Ils ont protesté très bruyamment, et l'on a dû remettre la séance à une autre après-midi.

De taille moyenne, d'une physionomie intelligente et fine, Melle Jeanne Chauvin a le regard modeste et droit des travailleurs, avec les nuances de douceur que son sexe comporte. Ajoutons-nous qu'elle a de fort beaux cheveux ! ... cela ne va pas si mal avec une connaissance approfondie des Pandectes et du Code de Justinien. » *L'illustration* « La mort d'une légende » N° 5777 16 juillet 1892 p. 47

¹⁹ Le logement doit respecter des critères scientifiques : « La santé suppose une bonne aération, de la lumière, de la chaleur, de la sècheresse, du silence. Les activités à satisfaire sont : le sommeil, le repos, l'hygiène, les repas, préparation et consommation, le rangement et l'entretien. Un lieu de réunion doit être prévu pour les moments de loisir. Les ingénieurs du MRU déterminent précisément les nouvelles normes d'habitation : « la pièce de séjour doit comporter des emplacements distinct pour le repas, le travail, et le repos. L'emplacement pour le repas sera nettement délimité. L'entrée directe dans la salle de séjour n'est pas recommandée (...) la chambre des parents devra accueillir un berceau ou un lit d'enfant (...) les lits seront placés le long des murs, parallèlement à lumière. Une communication facile est prévue entre la chambre des parents et la salle d'eau (...) la cuisine « pourra être exceptionnellement incorporée » dans le séjour des logements de 1 et 2 pièces (...). L'évier ne devra pas être placé de telle façon que l'usager ait la lumière du jour dans le dos (...). Le nombre de

configurations possible sera néanmoins limité pour éviter d'avoir des complications pour l'industrialisation (...). Le WC sera indépendant, mais pourra néanmoins être placé dans la salle de bain dans les logements de 1 et 2 pièces. La porte doit s'ouvrir sur l'intérieur et « il ne sera toléré en aucun cas que le WC communique directement avec une pièce principale ou avec la cuisine et qu'il ait une vue directe sur la salle séjour »

²⁰ « On vit à la campagne dans l'insouciance par rapport à l'hygiène. Le citadin qui visite une ferme a l'impression de patauger dans le fumier et la boue. Les vêtements sont crottés. Le paysan passe son temps à atteler, dételer, nourrir les bêtes, traire. Le linge de corps est imbibé de transpiration, or on ne se lave que le dimanche. Chaque jour on se débarbouille, c'est-à-dire on se passe un peu d'eau sur le visage et les mains. » **Agulhon M.** 1976, - « Apogée et crise de la civilisation paysanne 1789 – 1914 », Duby G. et Armand Wallon A., (dir.) - Histoire de la France rurale, Paris, Editions du Seuil, tome III p. 325

²¹ « Né au XVIII^e siècle, le mot "silhouette" n'a pas toujours évoqué la recherche de la minceur visible. C'est ce que raconte le spécialiste du corps Georges Vigarello dans *La Silhouette, naissance d'un défi*. Jusqu'au début du XX^e siècle, la mode est à l'allure plantureuse. Puis vient le diktat du corset, qui façonne les courbes de force. En délivrant les femmes de cet outil de torture, Coco Chanel et ses coupes longilignes ouvre l'ère d'un corps fin et libre. En 1937, le premier numéro du féminin Marie-Claire est consacré à la minceur. Le culte du corps est né... et vira bientôt à l'obsession. Essor de la culture physique, banalisation des régimes, développement des cosmétiques minceur : à chaque décennie son nouveau défi pour la silhouette. "Ce nouveau diktat ne magnifie pas seulement un corps – toujours plus mince –, il définit une culture, explique Georges Vigarello. Il répond à un univers, celui de l'efficacité, de la mobilité, de l'instantanéité aussi, celui de l'intense fluidité d'aujourd'hui, mondes d'écrans, de claviers, d'automates où tout est censé produire de la performance en temps réel [...]. Un objectif domine : moins peser, s'ajuster, s'adapter, suivre le principe partout magnifié de la célérité." Emilie Grangeray « La silhouette, miroir aux alouettes, le magazine du Monde du | 19.10.2012

Le départ à la retraite : face à face avec l'aspect social du vieillissement

¹ SHARE – “ *Survey on Health, Ageing and Retirement in Europe* ”

Lancée en 2002 à l'initiative de la Commission européenne, l'enquête a été menée simultanément entre 2004-05 et 2006-07 dans plusieurs pays d'Europe auprès de 20 000 ménages, dont au moins un membre est âgé de 50 ans et plus. Au total, plus de 30 000 répondants ont été interrogés à chaque vague sur différentes dimensions du vieillissement dont celles de l'emploi, de la famille, de la santé et de la retraite. Cf. l'Avant propos de Claudine Attias-Donfut et Nicolas Sirven, du n° 57 de la revue *Retraite et Société*, « Emploi et retraite en Europe » 2009/1 p. 4-8

² « Le texte de la Genèse doit être compris strictement : le travail est bien une malédiction, une punition. A la suite du péché d'Adam, la condamnation divine est ainsi formulée : Le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie, il produira des épines et des ronces et tu mangeras de l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d'où tu as été pris ; car tu es poussière et tu retourneras à la poussière. » **Méda D.** 1995, - *Le travail. Une valeur en voie de disparition*, Paris, Editions Aubier, p.49

³ **Adalbéron de Laon**, évêque de Laon de 977 à 1030, l'auteur du *Poème au roi Robert* écrit entre 1027 et 1030, dans lequel il formule, l'un des premiers avant Gérard de Cambrai, l'idée d'une société médiévale composée de trois ordres à l'image de la *Cité de Dieu* chez saint Augustin. La théorie des *ordines* répartit la société selon les fonctions de chacun : les *oratores* (ceux qui prient, les moines, les prêtres), les *pugatores ou bellatores* (ceux qui combattent, 1 à 2% de la population) et

les *laboratores* (ceux qui travaillent ou, plus précisément qui labourent la terre, l'immense majorité des paysans). Wikipedia

⁴ Pour être complet à l'idée de loisir il faut ajouter celle de chômage, du grec *Kauma* : chaleur brûlante dérivé de *Kaiein* : brûler, qui a donné *caumare* : se reposer pendant la forte chaleur, *se chomer* (1150) rester inactif, employé en parlant des travailleurs ruraux. Sur le plan religieux il désigne le fait de s'arrêter de travailler les jours fériés (1455) d'où les jours chômés (1690). Le mot *chômage* est rentré au XIXe siècle dans le vocabulaire économique et politique, avec la valeur d'absence de travail salarié pour ceux qui en avaient besoin. D'où chômeur et chômeuse. (Dictionnaire étymologique de la langue française)

⁵ Le droit à la retraite s'est construit lentement. :

1673 - Colbert crée la Caisse des invalides de la marine. Les soldats, les fonctionnaires et certains ouvriers des manufactures royales bénéficient eux aussi de ce système de retraite par capitalisation

1850 - Naissance de la Caisse nationale des retraites sur la base de la prévoyance volontaire

1894 - Régime spécial de retraite des mineurs

1909 - Instauration du régime spécial de retraite des cheminots

1910 - Instauration de la Loi sur les retraites ouvrières et paysannes

1928 - Loi rendant l'assurance maladie et vieillesse obligatoires pour les salariés de l'industrie et du commerce, modifiée en 1930

1945 - Naissance de la Sécurité Sociale et mise en place du régime général des retraites par répartition

1952 - Loi instituant l'allocation spéciale vieillesse destinée aux faibles revenus

1956 - Mise en place du Fonds national de solidarité

⁶ Cf les lois du 14 juillet 1905, de 1910, du 14 avril 1924, celle du 14 mars 1941 qui a institué l'allocation aux vieux travailleurs salariés (AVTS), la loi de 1946 instituant la sécurité sociale, le décret du 29 novembre 1953 qui abroge l'édifice assistantiel de la III^e République, la création du Fonds national de solidarité le 30 juin 1956. A partir de cette date on ne parlera plus d'assistance mais d'aide sociale, de vieillards mais de personnes âgées, les bureaux de bienfaisance deviendront bureaux d'aide sociale, les termes d'indigence, de charité, de bienfaisance seront bannis.

⁷ 10 ans plus tard, le regard sur le marché de l'emploi a changé. De conjoncturel, le phénomène est apparu comme une évolution inéluctable par rapport à un passé révolu. « Comment expliquer à un jeune d'aujourd'hui qu'il y a trente ans, on pouvait quitter les bancs de l'école en juin, et commencer sa carrière –un mot juste, pour le coup, dès le 1^{er} juillet avec un contrat à durée indéterminée qui semblait ouvrir les portes de l'entreprise pour l'éternité ? ...

Ce qui est devenu « la galère » contrainte et forcée relevait alors d'un choix, qui se concevait comme une transition initiatique ou une rupture en douceur, avec une adolescence heureuse avant d'attaquer les choses sérieuses... La quasi-certitude de trouver un emploi faisait regarder les anciens avec un brin de commisération... On se moquait gentiment d'eux et de leur fidélité à une maison quand ils recevaient la médaille du travail pour leur dévouement et ces « bons et loyaux services que n'hésitaient pas à saluer les employeurs dans des discours qui fleuraient bon le paternalisme. »

Lebaube A. « *Quand le monde du travail rime avec nostalgie* » Journal Le Monde du 22 mai 1996

⁸ « Le vieillissement « actif » est la seule panacée anti – âge scientifiquement démontrée. Le simple départ à la retraite s'accompagne d'un déclin cognitif notable, mais évitable chez celui qui reprend une autre activité. Ces dernières années les études s'accumulent pour démontrer les dangers vitaux de la sédentarité, de trop dormir, de passer trop d'heures au lit. Il est démontré que passer trop d'heures devant la télévision était corrélé avec une mortalité accrue. Passer ses journées au fauteuil favorise la perte musculaire, la perte de l'équilibre et les chutes et fait que beaucoup de grands vieillards ont perdu toute mobilité.

L'usage entretient la fonction. Ne pas utiliser une fonction entraîne sa perte. Mais on ne peut entretenir une fonction isolément. Les bénéfices de l'activité physique ont été les premiers prouvés, mais ils sont

bien plus marqués avec une gymnastique faite en groupe (activité sociale) que tout seul chez soi. De même l'activité sociale entretient mieux les fonctions cognitives que mots croisés, sudoku ou autres « stimulations cognitives » faites dans son coin. Il n'est pas indifférent de remarquer le « vieillissement réussi » des vieux artistes qui ne prennent pas de retraite. Ils accumulent efforts physiques et psychiques, vie sociale et exposition au stress. Ils conservent ainsi leurs capacités ainsi entretenues, dont celles de faire face au stress. Les souris chez qui on a créé une maladie expérimentale de type Alzheimer, ne développent pas de lésions si elles doivent chercher leur nourriture par un chemin chaque jour différent.

Ce n'est pas l'âge chronologique le plus important, mais comment on a vécu et comment on continue à vivre...La vieillesse devient une période de plus en plus longue de l'existence. Conserver et développer des activités, utiles ou non, des buts qui donnent un sens, une vie sociale active ne garantit pas contre les maladies, mais assure une vieillesse plus agréable et permet de mieux faire face à la maladie lorsque celle-ci survient. Cela aussi est solidement démontré. Les médecins savent depuis longtemps que mettre un vieillard dans un lit est le moyen le plus sûr de le tuer.

Au XXIème siècle, le grand problème de la vieillesse n'est pas la dépendance, c'est l'exclusion de la vie sociale et sociétale et l'inactivité d'une vaste majorité de la population âgée. La vision âgiste de certains médias, et le clientélisme de nombreux politiques ne faciliteront pas la résolution de l'intégration de la vieillesse dans la société. » **Moulias R.** 2012, éditorial, *Gérontologie* janvier

L'expérience du vieillissement dans la relation aux parents âgés

¹ George Eliot: "Family likeness has often a deep sadness in it. Nature, that great tragic dramatist, knits us together by bone and muscle, and divides us by the subtle web of our brains; blends yearning and repulsion; and ties us by our heart-strings to the beings that jar at us at every movement. We hear a voice with the very cadence of our own uttering the thoughts we despise; we see eyes – ah! So like our mother's – averted from us in cold alienation: and out last darling child startles us with the air and gestures of the sister we parted from in bitterness long years ago; The father to whom we owe our best heritage – the mechanical instinct, the keen sensibility to harmony, the unconscious skill of the modelling hand –galls us, and puts us to shame by his daily errors; the long-lost mother, whose face we begin to see in the glass as our own wrinkles come, once fretted our young souls with her anxious humours and irrational persistence." **Eliot G.** 1859, *Adam Bede*, Londres, William Blackwood & Sons, p. 33

« Une profonde tristesse est souvent mêlée au souvenir des ressemblances familiales. Cette grande dramaturge qu'est la Nature, nous lie étroitement par les os et le sang mais nous sépare les uns des autres par les ramifications subtiles de nos cerveaux. Faisant un curieux mélange de nos désirs et de nos répulsions, elle nous attache par des liens du cœur à des êtres qui nous blessent à chacun de leur mouvement. Proférées, par une voix dont le rythme est identique à la nôtre, nous sommes confrontés à des pensées que nous méprisons ; un regard – si ressemblant à celui de notre mère – se détourne de nous d'une façon hostile, nous sommes surpris de retrouver chez notre plus jeune enfant que nous chérissons, un maintien et des gestes semblables à ceux d'une sœur dont nous nous sommes éloignés dans l'amertume et l'irritation de nombreuses années plus tôt. Le père, à qui nous devons le meilleur de notre personnalité – nos réactions viscérales, notre recherche aiguë de l'harmonie, l'aisance naturelle de notre main d'artisan, nous afflige et nous fait honte par ses erreurs quotidiennes, notre mère, depuis longtemps disparue, qui a marqué si fortement autrefois notre jeune esprit par ses inquiétudes et ses obstinations irrationnelles, nous nous surprenons à reconnaître son visage en découvrant nos propres rides dans le miroir »

² S'ajoutant aux résultats des sessions Parcours de vie, la rédaction de cette partie a fait appel aux contributions et au travail d'analyse menés avec les groupes suivants : atelier de réflexion « accompagnement de ses parents âgés » au CEGVH de Bretonneau, Equipe soignante et médicale du

service de soins palliatifs de l'hôpital d'Evreux, promotions du Diplôme Inter Universitaire de Soins Palliatifs du département éthique de la faculté de médecine de Lille.

³ « La mort de l'autre, c'est d'abord le rappel, l'annonce, de la mienne propre, rappel autrement plus percutant venant d'un proche que les morts en masse par attentat ou autre que l'on voit à la télévision... Toute cette mise à distance est obsolète si l'un de mes proches rencontre cet événement décisif qu'est sa propre mort, avant première tangible de la mienne propre. Il est aux avant-gardes d'un chemin dont je sais bien, vaguement, qu'il sera mien un jour, évidence qui, heureusement, ne m'habite pas constamment, et pour tout dire, ne m'habite guère, aidée en cela par la société post-moderne barbotant dans son déni de la mort. S'il m'est très proche, je suis concernée par sa lutte, ses désespoirs, sa colère. Ils sont miens aussi, pour moi-même. » **Feldman E.** « *Fins de vie, familles et soignants bousculés* », Perspective soignante n° 32 septembre 2008 p. 63-75

⁴ Selon l'enquête Handicap-Santé de 2008, 4, 3 millions de personnes aidaient régulièrement au moins un de leurs proches âgé de 60 ans ou plus à domicile en raison d'un problème de santé ou d'un handicap. Parmi elles, 3,9 millions apportaient une aide à la vie quotidienne, les autres une aide financière et matérielle ou un soutien moral. L'enquête Handicap-Santé a été complétée par une enquête Aidants informels réalisée d'avril à septembre 2008 qui a porté sur 5000 aidants informels de personnes handicapées et de personnes âgées dépendantes. Son objectif était de décrire et d'analyser les conditions et la qualité de vie des personnes qui leur apportaient leur aide en distinguant la charge objective de la charge subjective. La charge objective correspond à l'ensemble des tâches effectuées par l'aidant : elle est liée à la nature de l'aide et au volume horaire de l'aide. La charge subjective se concentre sur le ressenti de l'aidant : elle comprend les conséquences perçues de l'aide sur les activités et la vie de l'aidant (loisirs, vie familiale...) sur sa qualité de vie et sa santé, ainsi que sur ses relations avec l'aidé. Cf. **Soullier N.** 2012 « Aider un proche à domicile : la charge ressentie » DREES 2, *Etudes et résultats*, n° 799 mars

5 Vieillir en couple : la confrontation avec la maladie

¹ « Je vieillis, voilà les dents qui s'en vont, et les cheveux qui bientôt seront en allés. Enfin pourvu que la cervelle tienne, c'est le principal. Comme le néant nous envahit. A peine nés, la pourriture commence sur vous ... Je n'ai eu que 2 ou 3 années où j'ai été entier (de 17 à 19 ans environ). Mais depuis je me suis furieusement détérioré. Il y a des matins où je me fais peur à moi-même, tant j'ai des rides et l'air usé. » Lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet, mars 1853. Né le 12 décembre 1821 il a alors 32 ans. Six mois plus tard, le 30 septembre 1853, il revient sur la question. « Rien n'est pis au monde que la douleur physique, et c'est bien plus d'elle que de la mort, que je suis homme, comme dit Montaigne, à « me mettre sous la peau d'un veau pour l'éviter » (Montaigne, Essais t. I chapitre XIX). Elle a cela de mauvais, la douleur, qu'elle nous fait trop sentir la vie/ Elle nous donne à nous-mêmes comme la preuve de la malédiction qui pèse sur nous ». Ecrit l'auteur de cette pensée : « le bonheur est un mythe inventé par le diable pour nous désespérer. »

² Les ouvrages de gériatrie regroupent dans la famille des maladies chroniques du grand âge « non fatales » des affections qui constituent autant de handicaps pour l'autonomie de la personne ou des facteurs de risque, de chute, d'accident, en même temps qu'une source de souffrance comme : l'arthrose, l'ostéoporose, l'asthme, incontinence, cataracte, glaucome, les affection broncho-pulmonaires et ORL source de gêne respiratoire majeure, qui touchent environ 2,5 millions de personnes dont une majorité de sujets de plus de soixante ans etc. Pour certaines d'entre elles des thérapeutiques sont disponibles. Mais on relève également un nombre élevé d'accidents vasculaires cérébraux, de démences et de cancers.

³ L'importance des remaniements psychiques induits par la maladie somatique est bien connue. Pour illustrer le retrait des investissements libidinaux sur le moi, Freud cite les vers de Wilhem Busch à propos du poète souffrant d'une carie dentaire : « Einzig in der engen Höhle des Backenzahens weilt

die Seele - son âme se retire dans la cavité étroite de la molaire » Baldwin Bählaamm, éditeur, chapitre VIII, « Concentrated is his soul », says Wilhem Busch of the poet suffering from toothache, “ in his molar’s narrow hole”. The Standard Edition of the complete psychological works of Sigmund Freud volume XIV London the Hogarth Press 1957, p. 82

⁴ S’interroger sur le vécu d’un être humain en proie à la maladie très grave, voire mortelle, est marqué d’une limite flagrante... Comment en effet ne pas ressentir combien l’expérience que vit cette personne humaine arrivée à son terme est hors de portée de toute tentative pour essayer d’y comprendre quelque chose ? Pour n’en donner qu’un exemple, tout essai d’identification est vain. Celui que j’écoute, que je soigne, est en avance d’une expérience décisive sur moi et sur tous mes collègues soignants. Il peut nous dire, et parfois il ne s’en prive pas, que nous ne pouvons pas comprendre ce qu’il éprouve, tant dans son corps que dans sa psyché : il a raison, nous ne pouvons pas savoir, et il me semble que les progrès de tous ordres que le Mouvement des Soins Palliatifs a permis d’engranger ne doivent pas nous faire faire l’économie de cette modestie indispensable pour ne pas gêner l’autre dans son chemin.

Feldman E. « Fin de vie, soignants et familles bousculés » *Perceptive soignante*, n° 32 septembre 2008, p. 63-75

⁵ En France, deux millions de personnes de plus de 65 ans sont d’anciens cancéreux qui ont survécus à leur maladie. 280 000 nouveaux cas de cancers sont recensés chaque année. 160 000 cas chez les hommes, 120 000 chez les femmes. Quatre cas sur dix surviennent avant 65 ans. Rapport de la commission d’orientation sur le cancer, cité par le journal Le Monde du 17 janvier 2003. Pour ce type de pathologie on ne parle pas de guérison mais de rémission.

⁶ Les estimations des taux de prévalence des démences (incluant la maladie d’Alzheimer) ont été effectuées à partir des données européennes du groupe Eurodem. Le taux de prévalence des démences chez les sujets de plus de 65 ans est estimé à 6,4 %. En France, on évalue à plus de 850 000 le nombre de patients atteints, avec près de 225 000 nouveaux cas chaque année en France métropolitaine. Avant 60 ans, la prévalence est estimée entre 0,05 et 0,1 %, soit environ 32 000 malades en France. Toutefois, ces données demeurent très incertaines en raison de l’absence d’indicateur sanitaire fiable et de recensement exhaustif. « Maladie d’Alzheimer, enjeux scientifiques, médicaux et sociétaux ». Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale (INSERM). Paris 2007

⁷ Comment sera assuré ce rôle à l’avenir est l’objet de débats depuis une dizaine d’années notamment à l’Organisation Mondiale de la Santé : «Long-term care for people with chronic illnesses and disabilities presents an urgent challenge around the world. A recent WHO study estimates that in many developing countries the need will increase by as much as 400% in the coming decades (WHO, 2002a). Existing systems of care, which typically rely on unpaid family members, are not by themselves enough to meet growing demands. Though families will continue to play a central role, states must ensure that resources are available to address growing needs and that those resources are distributed efficiently and equitably. “Ethical choices in long-term care: what does justice require?” World Health Organization 2002

⁸ L’enquête HID (Handicap-Incapacités-Dépendance) évalue à 3 700 000 le nombre d’aidants de personnes âgées de 60 ans et plus, souffrant de pathologies graves. Concernant les aidants des personnes atteintes de maladie d’Alzheimer, si l’on se réfère à la cohorte REAL.FR9, les données relatives aux aidants sont comparables à celles de l’enquête HID : les aidants sont les conjoints dans plus de la moitié des cas et les enfants dans plus d’un tiers des cas. Leur âge moyen est de 64,7 ans et en majorité des femmes (59 %). Le nombre d’heures d’aide apportée par l’aidant à domicile représente deux à trois fois le volume d’aide professionnelle. La variabilité du volume d’aide informelle déclaré par l’aidant, est fonction de son mode de vie (notion de cohabitation avec l’aidé) et des caractéristiques de la personne aidée (niveau de sévérité de la démence). La famille joue un rôle important après l’entrée en institution de la personne malade, tant au niveau de la relation avec la

personne âgée que celui de son aide qui se poursuit dans 30 à 50 % des cas. Les répercussions sur la santé mentale de l'aidant entraînent des risques de dépression (30 % des cas), d'anxiété, de troubles du sommeil (80 % des cas). Les conséquences sur la santé physique de l'aidant ne sont pas négligeables et seraient secondaires au stress ou liées à un moindre recours au soin de ces aidants. « Maladie d'Alzheimer, enjeux scientifiques, médicaux et sociétaux ». opus cité

9 La maladie de Parkinson, affection neurologique, touche environ 100 000 personnes chaque année en France. Elle débute 5 à 10 ans avant l'apparition des premiers symptômes cliniques, lorsqu'environ la moitié des neurones dopaminergiques a disparu. Le diagnostic se base sur la présence de deux au moins des trois symptômes suivants :

- la lenteur du mouvement (bradykinésie)
- un tremblement au repos de la main et/ou du pied unilatéral
- la raideur (hypertonie)

L'évolution de la maladie dépend de nombreux facteurs. Certains signes comme la difficulté à parler peuvent apparaître après plusieurs années ou rester peu importants. La maladie affecte principalement les personnes de plus de 60 ans (âge moyen de 58 ans), mais 10% d'entre elles ont moins de 50 ans. Il existe aussi des formes génétiques rares (5%) qui se manifestent avant l'âge de 40 ans.

¹⁰ La Circulaire n°81-8 du 1^{er} octobre 1981 relative aux Services de soins infirmiers à domicile pour personnes âgées, explicite les motifs à l'origine de la création de ce dispositif de soins : éviter ou écourter les séjours en milieu hospitalier, retarder un placement en institution, maison de retraite, long séjour en apportant son aide dans la réalisation des gestes quotidiens d'hygiène et de confort. Il s'agit d'éviter une hospitalisation lorsque les conditions médicales et sociales le permettent, de faciliter un prompt retour au domicile après une hospitalisation, de prévenir ou de retarder la dégradation progressive de l'état des bénéficiaires, d'éviter ou de retarder l'admission en section de cure médicale d'institution sociale ou en établissement de long séjour. En résumé le dispositif a été créé pour, d'une part diminuer la fréquence et la longueur des hospitalisations, et d'autre part pour renforcer le dispositif d'aide à domicile du patient, dispositif dans lequel le médecin traitant a le premier rôle.

¹¹ L'aidant peut également avoir un vécu positif de l'aide (gratification, reconnaissance) qui va modérer son niveau de fardeau. Ceci peut en partie expliquer le fait que certains aidants sont réticents à recourir à des aides professionnelles et poursuivent seuls la prise en charge, parfois jusqu'à l'épuisement, ce qui est important à détecter. L'aide à une personne atteinte de maladie d'Alzheimer doit donc être évaluée périodiquement pour identifier les problèmes rencontrés par les aidants et leur proposer des mesures adaptées. En effet, au cours de sa « carrière », l'aidant traverse des moments clés comme l'annonce du diagnostic, le recours aux aides professionnelles, la rupture de l'aide à domicile et le décès de la personne aidée. « Maladie d'Alzheimer, enjeux scientifiques, médicaux et sociétaux ». opus cité.

¹² « Chaque année, en France, 125.000 personnes font un accident vasculaire cérébral (AVC). L'âge moyen de survenue est de 70 ans pour les hommes et 76 ans pour les femmes. On observe depuis quelques années, sans l'expliquer, « une augmentation des taux de personnes hospitalisées pour accident vasculaire cérébral (AVC) dans la population de moins de 65 ans et une réduction des taux pour les plus âgés », selon une analyse de l'Institut de veille sanitaire (IVS) publiée le 6 mars 2012 dans le Bulletin épidémiologique hebdomadaire (BEH). Cette observation a été rendue possible grâce au registre de Dijon (qui existe depuis 1985). Les accidents vasculaires cérébraux sont de deux types: l'accident ischémique, qui correspond à une artère du cerveau qui se bouche, et l'accident hémorragique due à la rupture d'un vaisseau du cerveau. » Mascaret D. « Les AVC augmentent chez les moins de 65 ans » - Le Figaro le 09/03/2012

Le face à face avec son vieillissement

¹ Les personnes seules sont plus de 9 millions aujourd'hui en France, contre 6 millions en 1990. Soit une hausse de 50 % en à peine plus vingt ans. Le vieillissement démographique explique en partie cette évolution, puisque sur les 9 millions de personnes résidant seules, la moitié est âgée de 60 ans ou plus (44 %). Chez les seniors vivants seuls, les femmes sont majoritaires, à 38 % contre 17 % pour les hommes. Davantage confrontées au veuvage, car elles sont généralement plus jeunes que leurs conjoints, elles vivent en outre plus longtemps en moyenne. « Etude sur la solitude et la vie de couple des Français » Insee 14 février 2012. Voir aussi l'article de Pascale Kremer, « Le nombre de personnes seules et de familles monoparentales ne cesse d'augmenter », Le Monde du vendredi 6 juillet 2001.

² « Dans son domicile, l'habitant a le sentiment d'être souverain, d'exercer un droit d'usage sur un territoire qui lui est propre. L'emboîtement de la souveraineté, de la durée et de la légalité qui font du domicile le symbole de l'inscription sociale de l'habitant, en fait aussi le repère principal de son identité sociale, dont la perte est ressentie comme une chute hors du champ social légitime, dans les marges de la société. L'expression « sans domicile fixe » qui appartient à l'origine à une terminologie administrative a évolué vers le raccourci SDF, aujourd'hui d'usage commun en France, qui véhicule alors des connotations à la fois tragiques et socialement infamantes de cette perte. » **Serfati-Garzon P.** 2003. *Chez soi - Les territoires de l'intimité*, Paris, Armand Colin, p. 64, cité par Bernard Ennuyer dans son livre : *Repenser le maintien à domicile...*

Vieillesse et temporalité humaine

¹ « Les monstres des gargouilles ressemblent au visage humain de façon à faire trembler. Le dieu grec ressemble au visage humain de manière à nous consoler tous. Ce sont deux imitations de la nature, l'une et l'autre vraie. Le monstre exprime à sa manière que le corps humain est animal ; le dieu signifie un corps pensant. ... D'un côté le corps abandonné, de l'autre le corps repris selon la musique et la gymnastique. De l'un l'âme séparée ; dans l'autre l'âme réconciliée. » **Alain**, 1948, *Propos sur l'esthétique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 1

² « Calypso : Fils de Laërte, Ulysse aux mille ruses !... C'est donc vrai qu'au logis, au pays de tes pères, tu penses à présent t'en aller ? ... Ulysse : Toute sage qu'elle est, je sais qu'auprès de toi, Pénélope serait sans grandeur ni beauté ; ce n'est qu'une mortelle, et tu ne connaîtras ni l'âge ni la mort... Et pourtant le seul vœu que chaque jour je fasse est de rentrer là-bas, de voir en mon logis la journée du retour ! » **Homère**, *Odyssée*, Gallimard, Paris 1955 p. 138

³ En France, la pression sociale fait que l'âge chronologique est déterminant dans la manière dont on vit sa vieillesse. A tel âge on est censé faire ceci, à tel autre cela. Aux Etats Unis en revanche l'âge chronologique n'est pas une barrière infranchissable. Tant qu'on en a l'énergie rien n'oblige à renoncer à ses activités. Voici un message reçu un dimanche de 2008 de Californie : Charlotte is doing extremely well. She is putting the final touches on a book about Fanny Palmer, an important American lithographer of the 19th Century. She is heading for a meeting of the rare print society in Baltimore next week, followed by a visit with her sister's nephew in North Carolina. We visited her in southern California last week. She took us to Catalina Island and walked about six miles up some very steep streets and on irregular ground. Quite remarkable for 85.

⁴ Il convient de distinguer sentiment de finitude et attitude par rapport à la mort en tant qu'évènement physique, passage de la vie au trépas. Sur la question de savoir si la mort a été et est toujours un objet de crainte, on peut consulter le chapitre 2 du livre de Jean Delumeau *Le péché et la peur*. Citant Montaigne : « Je ne vis jamais paysan de mes voisins entrer en cogitation de quelle contenance et

assurance il passerait cette heure dernière... » (Essais, Livre de poche 1965 I p. 294), l'auteur s'interroge sur la possibilité d'opposer une mort culturelle à une mort naturelle. **Delumeau J.** 1983 *Le péché et la peur*, Paris, Arthème Fayard, p. 45,46, comme l'a fait Philippe Ariès en référence à Tolstoï dans son ouvrage *L'homme devant la mort*, p. 29, 30.